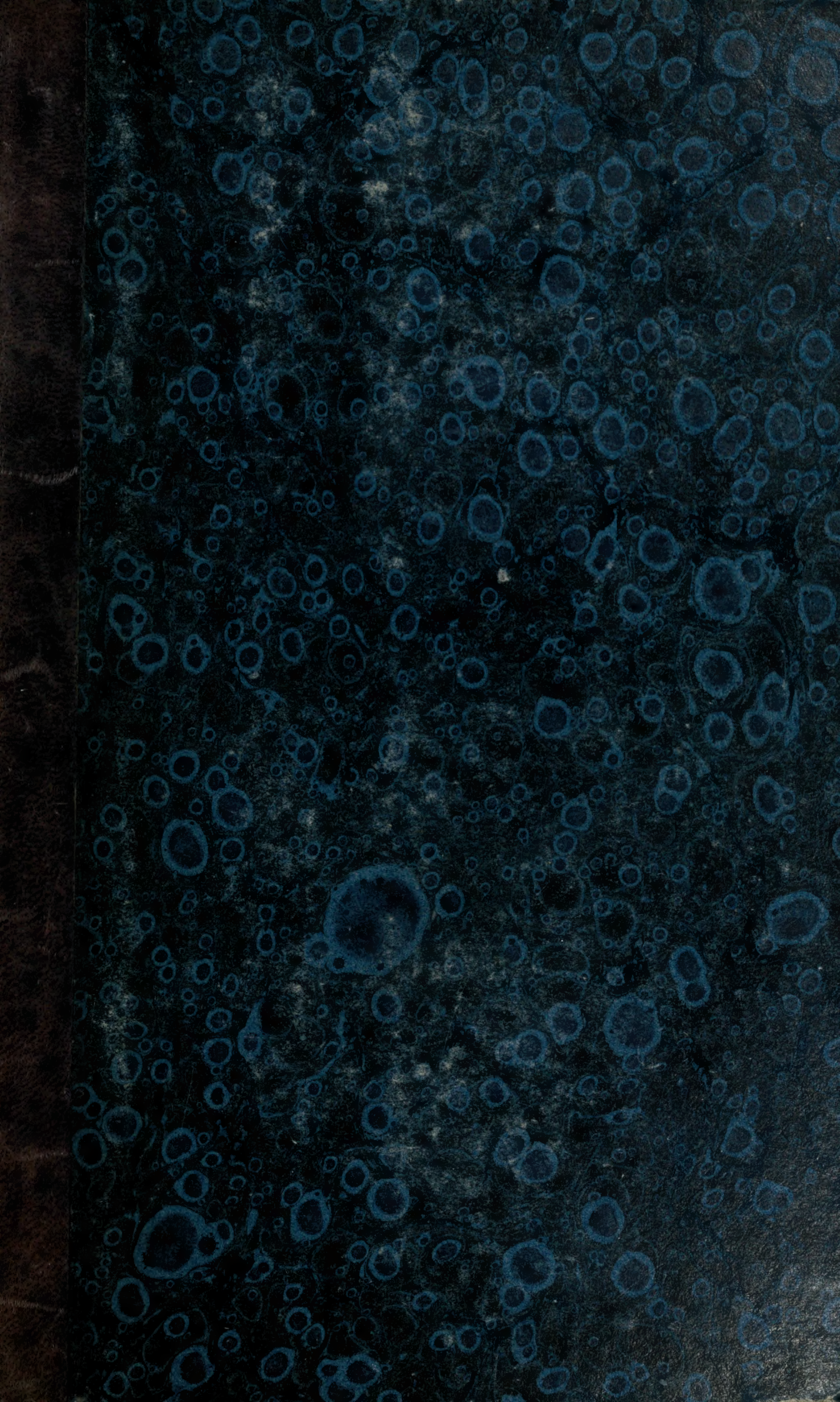


REVUE SUISSE.

REVUE SUISSE.

TOME SECOND.

LAUSANNE,
LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX.

1839.

REVUE SUISSE.

TISSOT.

Il n'est, parmi nous, personne qui ne sache combien l'auteur de l'*Avis au peuple* a honoré le canton de Vaud, et personne qui ne désire que la mémoire de cet homme excellent soit conservée, non pas en traits vagues, mais avec ces particularités qui mettent quelque chose autour d'un nom, qui donnent une forme à nos souvenirs, et qui sauvent, de la vie des hommes mémorables, tout ce qu'on en peut sauver. On sait chez nous, en général, que Tissot fut compté parmi les habiles médecins de son temps, qu'aucun livre, peut-être, n'est devenu populaire et européen comme l'*Avis au peuple sur sa santé*, que Tissot, enfin, fut encore plus recommandable par son caractère et par sa vie qu'il n'a été célèbre par ses écrits. Mais en est-ce assez? N'en demanderait-on pas davantage sur l'histoire d'un parent ou d'un ami? Et Tissot n'est-il pas, pour tous les citoyens du

canton de Vaud, un parent et un ami? Il ne s'agit point de recommander sa mémoire à l'étranger : dès long-temps il est jugé et classé; ce n'est pas, d'ailleurs, ce qui nous importe le plus; mais ce qui importe, c'est qu'un de nos compatriotes que ses talens ont rendu célèbre, ne nous soit pas inconnu; c'est que sa célébrité même, à laquelle il est impossible que nous soyons indifférens, nous profite, en nous rendant curieux de connaître ce qui la lui mérita; c'est qu'enfin, puisque la mémoire des grands hommes est le trésor de la nation qui les a produits, nous, chez qui la renommée n'a guère choisi ses héros, hélas! ou ses victimes, nous ne détournions pas nos yeux de ceux qu'elle a désignés d'une manière si vive à notre étude, et dont le souvenir, soigneusement cultivé, serait pour nous une leçon perpétuelle. Car les hommes éminents font une œuvre, et leur mémoire en fait une autre. Souvent même leur souvenir est la partie la plus durable et la meilleure de leur œuvre.

On élève des monumens aux grands citoyens, aux bienfaiteurs de l'humanité. Or, qu'est-ce qu'un monument, sinon un avertissement? Mais c'est peu d'avertir, il faut d'abord instruire. Un monument réveille le souvenir de ce qui est déjà connu : mais qu'est-ce que le monument d'une action ou d'une vie que nous ne connaissons pas, ou que nous ne voulons pas connaître? Combien de grands noms qui ne sont pour nous que des noms! combien de gloires qui ne sont en nous qu'obscurité parce que nous en ignorons les titres et les fondemens! et ne serait-il pas puéril à nous par exemple, de nous vanter que Tissot nous appartient et de ne savoir point ce que fut Tissot? Le vrai, le meilleur monument d'une belle vie, c'est le récit détaillé de cette vie; c'est un monument qui ne rappelle pas seulement, mais qui informe, qui instruit; le monument de marbre ou de bronze ne devrait venir qu'après, et comme résumé ou con-

clusion de ce premier monument élevé par l'histoire. Ceci, peut-être, s'applique avec une justesse particulière à notre Tissot, dont nous nous vantons sans le connaître beaucoup. On doit donc de la reconnaissance à l'écrivain patriote qui entreprend d'écrire cette vie, non dans un vain sentiment de gloire nationale, mais pour nous intéresser, par des souvenirs en quelque sorte domestiques, à des leçons que nous chercherions ailleurs avec moins de zèle, ou qui, venues du dehors, nous toucheraient moins sensiblement. C'est faire servir nos affections particulières à notre amélioration intellectuelle et morale.

L'ouvrage dont nous parlons, et qui sera édité par la librairie de M. Ducloux, offre d'ailleurs un intérêt d'un autre genre. La célébrité du médecin vaudois l'avait mis en rapport avec des contemporains encore plus célèbres que lui. Ces hommes, mêlés au mouvement du siècle, et même plus ou moins auteurs de ce mouvement, ces hommes dont chacun a contribué, à donner à son époque la physionomie qui la distingue, et qui, tous ensemble réfléchissent cette physionomie de leur temps, ces hommes, dont on ne peut dire s'ils appartiennent plus à leur siècle que leur siècle ne leur appartient, apparaissent devant nous, et toute leur époque avec eux, dans la vie de Tissot et dans sa correspondance. Quoiqu'il semble que tout ait déjà été dit sur cette remarquable période, les documents renfermés dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, donnent jour, par je ne sais combien de fissures inattendues, sur les hommes et sur les choses de ce temps. Les intérêts, les passions, tout le mouvement agité de la vie de ces personnages, secoue et par moments soulève le rideau. Nous voyons aussi, mieux que par induction ou par conjecture, quel fut sur le canton de Vaud le reflet du 18e siècle, ou, si l'on veut, de la France, à qui le 18e siècle appartient d'une manière si particulière. Nous voyons vivre et penser

nos grands-pères, si peu connus de leurs petits-fils, et, plus anciens, en un sens, plus étrangers pour nous, que les hommes du 16e siècle. Enfin, des pièces inédites, que le nom de leurs auteurs, mais non pas leur nom seul, recommande à notre intérêt, enrichissent cette biographie. On n'y trouvera pas sans un plaisir assez vif des lettres, non encore imprimées, de Napoléon Bonaparte, de J. J. Rousseau, de Voltaire, du prince de Würtemberg, de Zimmermann et de Tronchin. Quant à l'esprit dans lequel cette vie est écrite, et au mérite de la rédaction, nos lecteurs en jugeront eux-mêmes d'après les fragments que nous leur en donnons.

Nous ne prenons rien des premières pages du manuscrit. Nous passons, sans nous y arrêter, sur la généalogie de Tissot, sur son enfance, sur ses premières études à Genève, et celles qu'il fit plus tard à Montpellier. Nous le prenons à son retour dans sa patrie, et au début de son utile carrière.

« La petite vérole régnait alors à Lausanne. Tissot put faire l'heureuse application de son expérience de Montpellier. Plusieurs cures remarquables fixèrent sur lui les regards du public.

» En même temps, Tissot travaillait avec zèle à s'instruire, et continuait à recevoir de précieuses directions de M. de Sauvages. « J'ai un vrai plaisir, lui écrivait-il (21 août 1750),
» de voir que vous vous occupiez sérieusement de votre
» profession, et je vous en félicite. Vous avez des talens
» distingués, et je suis persuadé que vous réussirez, si vous
» continuez à aimer la médecine. Je ne puis qu'approuver
» ce que vous avez écrit sur la petite vérole et sur la rage;
» cependant, voici les écueils que vous devez éviter : de
» donner au public de simples compilations, et il est im-

» possible que vous donniez autre chose sur la pratique jus-
» qu'à ce que vous ayez pratiqué et observé vous-même.
» Quand on n'a pas vu soi-même les malades, il n'est pas
» aisé de dire quelque chose d'exact, même en copiant les
» bons auteurs.

» Il faut bien éviter de s'attacher au cabinet quand on
» peut voir les malades et faire des connaissances utiles. Le
» cabinet doit être votre délassement; vous devez viser à
» pratiquer, non à professer; or, on pratique bien plutôt en
» voyant les malades qu'en conversant avec les morts.

» Il y a quelques mots peu latins dans votre ouvrage;
» vous y avez omis aussi les indications générales : du reste,
» vous écrivez très-bien, et sûrement cet ouvrage écrit dans
» ce goût, quoiqu'il ne puisse être parfait, vous fera hon-
» neur.

» On assure que M. Haller va à Berne : profitez de son sé-
» jour. Sur toutes choses voyez des malades. »

» Ces excellens conseils furent exactement suivis, et au bout d'une année de séjour à Lausanne, Tissot s'était assez fait connaître pour être chargé de la place peu rétribuée, mais fort honorable, de médecin des pauvres de la ville. »

Le passage suivant fait connaître quel était alors l'état de la médecine, et peut servir à mesurer l'importance des services qui rendit à son pays et à l'humanité un médecin tel que Tissot.

« Ce fut dans cette pratique que Tissot apprit à connaître l'état misérable des classes pauvres et le peu d'habileté de ceux qui trafiquaient de la santé publique. Un petit nombre de médecins qui avaient étudié en Allemagne ou en France, étaient placés dans les villes, mais on ne trouvait guère dans les campagnes que des chirurgiens maladroits, des charlatans, des maiges qui levaient sur la crédulité du peuple un impôt aussi productif pour eux qu'onéreux pour ceux

qui les appelaient. Voici comment le docteur Tronchin décrit l'état médical du pays de Vaud à cette époque, dans une lettre qu'il écrivait à Tissot. Il faisait un séjour à Etoy, et n'avait pu se rendre à Lausanne avant son départ pour la Hollande.

« Le petit voyage de Lausanne ne pouvant se faire cette » année, et mon départ étant proche, j'ai voulu du moins, » par ce billet, vous assurer de ma reconnaissance et du » plaisir que je me fais de cultiver votre amitié. Vous aimez » votre art, je l'aime aussi, c'est assez de ce pont pour » nous unir. Je voudrais, Monsieur, qu'il vous fût aussi aisé » d'écarter les obstacles qui s'opposent à ses progrès dans » ce pays; car je crains qu'ils ne vous rebutent, et surtout » qu'ils ne vous empêchent de tirer de votre application » tout le fruit que vous avez droit d'en attendre. Je gémis » du désordre ou je trouve ici le plus utile, le plus néces- » saire, le plus beau, le plus dangereux des arts. Le temps » et les Arabes ont fait moins de mal à Palmyre que l'igno- » rance des médecins n'en a fait ici à la médecine. Libre de » toute règle et sans lois, elle est devenue un fléau d'autant » plus affreux qu'il frappe sans cesse. Il faut que le Souve- » rain y mette ordre, ou en redressant les abus, ou en dé- » fendant sous de rigoureuses peines l'exercice d'un art si » funeste, ou enfin en ordonnant dans tous les temples des » prières publiques. L'exil fournirait sans doute un moyen » plus prompt; mais vous savez que dans les républiques » il est souvent très difficile; et que l'exemple de Rome ne » vous trompe pas : les médecins qu'elle chassa étaient » Grecs, et en les chassant, elle ne choquait ni les usages » ni les lois.

» J. Tronchin. »

Il ne faut pas négliger de rappeler que Tissot fut un des premiers et des plus zélés apôtres de l'inoculation. Nous ne

savons pas combien d'espèces de courage furent nécessaires aux propagateurs de cette méthode. Les prédicateurs de l'inoculation ont eu aussi leur opprobre à subir ; et cet opprobre fait aujourd'hui leur gloire. On verra aussi combien ce courage était nécessaire, et quels étaient les ravages d'un fléau permanent, dont la fureur redoublait par accès, et que rien depuis lors, pas même les guerres les plus sanglantes, n'a dignement remplacé. La tradition s'en est effacée, et nous avons à peine une idée de ce que fut, pour nos aïeux, un mal que la découverte de Jenner a si efficacement réprimé.

» Nous avons vu les premiers succès de M. Tissot, dans le traitement de la petite vérole. L'inoculation était alors peu pratiquée. Quelques années auparavant, Jacques Dapples avait obtenu du Conseil de Ville, non sans peine, de pouvoir l'introduire à Lausanne. Depuis que l'archevêque de Saint-André avait solennellement déclaré en chaire qu'il ne doutait pas que le mal de Job ne fût l'inoculation pratiquée par le diable en personne, on inoculait bien çà et là, mais avec une hésitation que les tâtonnemens de quelques inoculateurs maladroits ne pouvaient qu'augmenter.

» L'*Inoculation justifiée* fut écrite pour la mettre en honneur.

» Votre ouvrage, » lui écrivait Bruhier d'Ablancourt, rédacteur du Journal des Savans, connu par son esprit fin et mordant, « votre ouvrage est écrit avec bien de la vivacité, et beaucoup plus de pensées heureuses qu'on n'en » trouve communément dans les livres de médecine. Vous » avez dit en faveur de l'inoculation, tout ce qu'on peut » dire ; malgré cela je ne me ferai point inoculer et je ne » le conseillerai à personne. »

» Dans son histoire de la médecine, Sprengel estime que Tissot a presque épuisé tout ce qu'on peut dire à l'avantage

de cette méthode. Aussi fut-il promptement lu et attira-t-il à son jeune auteur d'honorables suffrages.

» Tissot avait dédié ce traité à son oncle le Pasteur. Rien de plus touchant que l'affection et la reconnaissance qu'il témoigne pour ce bon vieillard, dans son épître dédicatoire. Voici quelques mots de la réponse de son oncle : « Je ne » vous ai point accusé réception jusqu'à présent, monsieur » mon très-cher neveu, du livre que vous m'avez envoyé, » parce que j'espérais que vous seriez venu faire un tour » dans nos quartiers, que j'aurais le plaisir de vous voir et » de vous faire mon remerciement de bouche ; puisque vous » ne venez point, je m'acquitte de ce devoir par lettre ; je » vous remercie donc du livre en lui-même, et surtout de » la dédicace que vous m'en avez faite. Je voudrais mériter » tout ce que vous dites d'obligeant sur mon compte. J'ai lu » votre livre avec un plaisir infini, persuadé qu'il vous fera » honneur et qu'il vous donnera un nom distingué dans le » monde . . . .

» Je bénis le bon Dieu, mon cher neveu, des talens qu'il » vous a donnés et du bon usage que vous en faites, persuadé » que vous en rapporterez toujours toute la gloire à Dieu, » en vous souvenant de ce que dit St.-Paul (1 Cor. IV, 7.). » Qu'est-ce qui vous distingue des autres, et qu'avez-vous » que vous ne l'ayiez reçu, et si vous l'avez reçu, pourquoi » vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu? »

» Voltaire à qui il avait fait hommage de son livre, lui répondit : « J'aurais déjà dû vous remercier, monsieur, de » votre excellent ouvrage sur l'insertion de la petite vérole. » Cet ouvrage est un service rendu au genre humain. L'état » déplorable où m'a réduit ma mauvaise santé, m'a empê» ché de vous faire mes remerciemens aussitôt que je l'au» rais voulu, mais un médecin doit excuser un malade. N'at» tribuez qu'à mes souffrances continuelles le peu que je

» vous écris. Ma lettre serait plus longue si je pouvais
» m'abandonner à tous les sentimens d'estime que vous
» m'inspirez.

Le malade VOLTAIRE.

» Tissot ignorait probablement que Voltaire eût fait de l'épithète de malade un accompagnement obligé de son nom. Il s'empressa de questionner Tronchin sur cette maladie de Voltaire, et en reçut ces mots en réponse. . . . . .
« Quant à M. de Voltaire, une bile toujours irritante et des
» nerfs toujours irrités ont été, sont et seront la cause éter-
» nelle de ses maux. »

On rencontre ici avec plaisir, à l'occasion des travaux de Tissot sur l'inoculation, des détails sur un autre médecin célèbre, le docteur Tronchin, qui mit toute l'énergie de son caractère à faire triompher ce périlleux préservatif.

» Il faut avouer que le courage avec lequel Tronchin affrontait depuis vingt ans, les médecins, les ecclésiastiques et les gouvernemens, accoutumés à s'opposer aux progrès de l'esprit humain, était fait pour lui attirer l'estime, qu'on accorde à tout homme de cœur et de conviction. Ce fut cette persévérance qui le désigna, en 1756, au choix du duc d'Orléans pour inoculer ses enfans. Louis XV, que le duc avait consulté sur cette opération, lui avait répondu brusquement : « Vous êtes le maître de vos enfans, » et cette parole avait suffi pour paralyser la main de tous les inoculateurs parisiens; aussi le duc en chercha-t-il un vainement. On ne saurait s'étonner de cette puissance de la parole royale, quand on voit Grimm, dans sa correspondance, affirmer sans crainte d'être démenti, que le duc d'Orléans, en appelant Tronchin à Paris et lui confiant l'inoculation de ses enfans, a fait l'action la plus courageuse qu'on ait vue depuis long-temps.

» Il reçut du duc d'Orléans pour cette opération 10,000

écus, sans compter des boîtes et des bijoux, et fut l'homme le plus à la mode qu'il y eût en France pendant plusieurs semaines. Les femmes ne portaient que des bonnets à l'inoculation, et les robes du matin s'appelèrent des tronchines depuis que l'Esculape genevois leur avait recommandé de faire de l'exercice le matin. Tissot, qui s'intéressait vivement au triomphe de l'inoculation, ne manquait pas une occasion de s'informer de ce qui y avait trait : « Vous demandez ce » que l'on pense de M. Tronchin, lui répondit Bruhier, » vous ignorez apparemment que la faculté dit du mal de » tout ce qui ne lui est pas attaché. Des gens qui me parais- » sent impartiaux m'ont dit qu'en consultation il brillait » pour la théorie, et était fort maigre en pratique. Je ne » prends rien sur moi. » Et ailleurs, en parlant de l'inoculation du duc de Chartres et de Mlle de Montpensier : « Les malades se portent bien. Ce M. Tronchin gagnera » plus pendant son voyage, que vous pendant toute votre » vie ; les louis pleuvent chez lui comme s'ils ne coûtaient » rien. Oh! le bon pays que Paris pour les étrangers ! »

C'est vers ce temps (1755) que Tissot se maria. On nous saura gré peut-être de transcrire quelques détails de l'histoire de ce mariage. Ils feront sourire : puissent-ils faire réfléchir !

» Ses parens ne pouvaient qu'approuver ce choix, où les considérations de fortune n'eurent aucune part. En effet, madame Tissot avait une fille de son premier mariage, à laquelle elle assura tout ce qu'elle put sauver de sa dot. Quant à M. Tissot, il avait l'espérance de subvenir, par son travail, aux besoins de celle qui s'associait à sa destinée ; mais il ne possédait en réalité que 900 livres de capital, une rente de 160 livres, et un sac de froment que lui envoya son oncle de l'Isle pour l'aider à se mettre en ménage. C'était un petit commencement ; mais M. et Mme.

Tissot eurent confiance en Dieu, et se trouvèrent riches de leur affection mutuelle, de l'harmonie de leurs sentimens, et du contentement d'esprit qui naît d'une vie régulière, laborieuse et dévouée au soulagement de ses semblables. Aussi ne se doutèrent-ils point qu'il leur manquât rien. »

Les premiers temps de cette union furent sérieux. Une épidémie désola Lausanne, où il paraît qu'alors elles étaient fréquentes. Tissot déploya dans cette occasion ce dévouement tranquille et simple qui semble surtout le caractériser; puis, comme un guerrier de retour d'une mémorable campagne, il en écrivit la relation; modestes *commentaires* dont le *César* fait mieux que de parler de soi à la troisième personne, puisqu'il ne parle de soi que pour dire ce qu'il a vu, et pour raconter ses défaites comme ses victoires. Ses succès comme praticien et comme écrivain firent penser à lui pour la chaire de médecine qu'on songeait à établir dans l'académie de Lausanne, quand cette académie serait devenue université. On cultivait alors, en haut lieu, cette grande idée, qui n'eut d'ailleurs qu'un moment, et ne fut jamais reprise.

» On s'occupait alors de la réforme de nos institutions académiques. Il fut question de créer une université; ce fut le rêve d'un instant. MM. de Bonstetten et Haller firent à Lausanne un séjour de plusieurs semaines, qui n'aboutit à rien qu'à une refonte de règlement, quoi qu'en disent toutes les biographies de Haller, qui citent au nombre de ses glorieux travaux la création de l'université de Lausanne. »

Nous supprimons à regret les premiers rapports de Tissot avec Zimmermann, que d'ailleurs nous retrouverons plus tard en notre chemin. Nos lecteurs vaudois se trouveront peut-être indemnisés par la citation que nous allons faire; elle a pour eux un intérêt vaudois; mais elle en a un plus général encore :

» Mais laissons M. de Voltaire, pour nous entretenir d'un savant oublié, ignoré de nos jours, dont le nom rappelle cependant toutes les vertus simples et modestes d'un chrétien humble et fidèle. Avant de parler de ses rapports avec Tissot, qui ne sont pas sans intérêt historique, je dirai en peu de mots qui était don Hyacinthe Bemal de Quiros, professeur d'histoire ecclésiastique dans l'académie de Lausanne. Né en Espagne, il avait été appelé à Rome, où ses talens, sa science, sa profonde connaissance des pères et de l'histoire ecclésiastique lui firent obtenir le poste de théologien du pape. Avec de l'ambition et un peu de politique, il aurait certainement atteint aux plus hautes dignités ecclésiastiques, sous un pape vraiment éclairé et ami des lettres tel que Benoît XIV. Mais Dieu en ordonna autrement. Parmi les nombreuses pratiques dont Rome se servait pour s'attacher la foule ignorante, il faut compter les conférences publiques qui avaient lieu dans tous les temples aux approches de Pâques. Deux prêtres placés dans des chaires opposées devaient soutenir contradictoirement, l'un les doctrines de Rome, et l'autre celles de la réformation. Il est inutile de dire que celles-ci, souvent défigurées et travesties de manière à les rendre odieuses et ridicules aux yeux des moins prévenus en leur faveur, étaient d'ailleurs toujours présentées sans l'appui de la parole de Dieu, qui fait toute leur force. Le rôle du champion de Rome, sûr d'avance de la victoire, était toujours facile; cette fois-ci, il n'en fut pas de même. Don Bemal de Quiros, chargé de soutenir la réforme, soit qu'il fût déjà convaincu de la bonté de sa cause, soit que la vérité portât la lumière dans son âme à mesure qu'il la défendait, tint avec tant de force et de puissance le parti de l'hérésie, que bientôt cette vaine parade, qu'honorait de sa présence tout le sacré collége, devint une lutte sérieuse et opiniâtre, dans laquelle chacun

des combattans déployait une ardeur qui laissa pour un moment la victoire indécise : cette incertitude ne dura pas. En vain Rome appela à son aide les moyens les plus forts, et les subtilités les plus ingénieuses de sa controverse. Toutes ses armes vinrent se briser contre l'éloquence, la persuasion et la science véritable de don Quiros, qui, poursuivant ses avantages, ne laissa respirer son adversaire haletant et rendu que lorsqu'il l'eut complétement terrassé, et forcé de s'avouer vaincu. La nouveauté du cas avait excité l'intérêt au plus haut degré. Plusieurs cardinaux condamnaient *in petto* ce zèle dangereux, mais on n'osait se prononcer contre Quiros sans connaître le jugement de Benoît, qui le fit bientôt appeler en sa présence. Don Quiros, lui dit-il, vous avez admirablement défendu la cause de l'hérésie ; combien ne serez-vous pas plus habile et plus fort lorsqu'il s'agira de soutenir la cause de la vérité ! Vous serez heureux sans doute d'en avoir l'occasion ; aussi voulons-nous vous entendre encore dans peu de jours. Tenez-vous prêt. Don Quiros s'inclina avec respect et balbutia quelques mots de reconnaissance. Toutefois, le ton un peu ironique du pape n'était pas rassurant. Ce furent des jours solennels pour don Quiros que ceux qui s'écoulèrent jusqu'à la conférence suivante : jours de trouble, d'angoisse et de prières pendant lesquels Dieu se tint près de lui. A l'heure marquée l'affluence fut grande; la foule était plus nombreuse et plus attentive qu'à l'ordinaire. Lambertini et tous ses cardinaux occupaient leurs siéges, attendant le commencement de la dispute ; mais don Quiros ne parut point. Trop éclairé pour défendre les erreurs de Rome, il avait renoncé aux honneurs et à la fortune pour obéir à la vérité : il avait quitté Rome dans la nuit. On le poursuivit, mais sans pouvoir l'atteindre, et il parvint heureusement à Lausanne, où il fit abjuration au bout de quelque temps, et fut ins-

tallé comme professeur extraordinaire d'histoire ecclésiastique au mois de septembre 1752. Rien de plus édifiant que sa conversation, de plus simple que sa vie studieuse et retirée du monde, et de plus pur que ses mœurs; aussi était-il chéri de son auditoire; mais à Rome on le redoutait encore. Un soir, quelques étudians qui venaient s'entretenir avec lui furent renversés dans l'escalier par deux hommes qui se précipitèrent dans la rue. Ils trouvèrent Don Quiros bénissant Dieu de sa délivrance qu'il n'avait due qu'au bruit que ces jeunes gens avaient fait en entrant dans la maison. Plusieurs fois il courut d'autres dangers, et souvent il fut averti de prendre garde à ceux qu'il recevait chez lui. Le bruit fut généralement accrédité que sa mort n'avait point été naturelle. La lettre suivante de M. Tissot à Haller écarte toute idée d'empoisonnement :

« 8 novembre 1757.

» Monsieur de Quiros eut jeudi une suffocation très-forte;
» le vendredi matin un étourdissement qui le renversa et le
» laissa paralytique du bras et de la jambe gauche; il a été
» traité jusqu'à hier soir, que j'allai le voir après avoir ap-
» pris son mal par un de ses apothicaires. Il me demanda
» instamment la grâce de vous communiquer son accident;
» il n'est plus; j'exécute sa volonté en vous apprenant
» sa mort; à huit heures il se coucha, se croyant bien, et
» ayant soupé avec appétit; à huit heures et demie on vint
» me demander précipitamment. Je le trouvai sans con-
» naissance, assailli à la fois de catarrne suffocant et d'a-
» poplexie, dans un état qui ne laissait point d'espoir;
» j'employai ce qui me parut le mieux indiqué; tout a été
» inutile; il a expiré ce matin entre huit et neuf. J'ai eu
» des preuves qu'il avait les qualités de l'honnête homme
» et du chrétien; ces gens-là ne sont pas communs aujour-
» d'hui, et leur mort est toujours une perte pour la société;

» celle dans laquelle est mort don Quiros ne paraît pas lui
» avoir rendu justice. Il aimait les lettres, ou plutôt cette
» partie des lettres à laquelle il était plus particulièrement
» voué ; et il est rare, dans ce pays, qu'on aime les lettres ;
» il avait à cœur de remplir les devoirs de sa chaire avec
» distinction. J'en ai aussi des preuves particulières, et les
» bons exemples peuvent devenir contagieux ; enfin, quoi-
» qu'il eût trop de préjugés et trop peu de philosophie
» pour donner des ouvrages parfaits, cependant il en aurait
» donné qui lui auraient fait de la réputation, et la réputa-
» tion d'un membre est quelque chose pour un corps qui
» n'écrit point. »

Ici prend place le souvenir d'une longue controverse, sur le sujet de l'inoculation, entre Tissot et le docteur Haen de Vienne. Nous aimons à citer quelques mots d'une lettre de ce dernie M. Tissot, presque à l'ouverture du débat :

« Ils montrent, dit l'auteur, l'importance immense que cette question, si complétement dépourvue d'intérêt depuis la découverte de la vaccine, avait alors aux yeux du monde savant.

« La vérité, dit-il, nous suivra à l'heure de notre mort,
» la contemplation de la vérité éternelle fera notre bon-
» heur éternel, il est donc bien nécessaire et très naturel
» de la choisir et de la prendre pour guide unique pen-
» dant nos jours mortels. Et ainsi je vous supplie, mon cher
» Monsieur, que la diversité de nos sentimens sur cet arti-
» cle ne soit jamais un obstacle à notre amitié en corres-
» pondance, même j'ose attendre de votre bonté, que si
» en feuilletant ma dissertation vous trouverez des erreurs
» vous me les communiquerez avec toute candeur. »

L'histoire de cette même controverse fournit à l'auteur l'occasion d'une citation remarquable et d'un rapprochement curieux.

« Voici sous quelle image M. Tissot en représente les heureux effets. Le destin, dit-il, assujétit tous les habitans d'un pays à passer une fois dans leur vie sur une planche extrêmement étroite sous laquelle roule un torrent profond et impétueux. L'expérience des siècles a appris que sur dix personnes qui la passent il y en a une qui tombe et se noie, sans parler de celles qui tombent et que l'on peut sauver, mais qui, froissées par la chute, conservent toute leur vie des infirmités qui leur font envier le sort de ceux qui sont morts. On a observé que plusieurs tombaient par la peur même qu'ils avaient de tomber, d'autres parce qu'ils étaient trop pesans, quelques-uns parce qu'ils étaient attaqués de vertiges, ceux-ci parce que la planche était couverte de glace, que ceux-là étaient précipités par le vent, que d'autres périssaient parce qu'ils passaient de nuit, des femmes parce qu'elles étaient enceintes;...... enfin quelqu'un réfléchit et dit : puisque ce passage n'est pas nécessairement mortel, puisque ce sont des circonstances accidentelles qui le rendent si dangereux, puisque nous devons tous le passer une fois, établissons pour règle que chacun le passera

1° Avant d'en connaître le danger ;

2° Avant que d'être devenu trop pesant ;

3° Lorsqu'il n'y aura plus de glace ;

4° Lorsqu'il ne fera point de vent ;

5° Qu'on le passera de jour ;

6° Les femmes avant l'époque de la grossesse.

» Pensez-vous que dans cet état de choses il y eût un seul père de famille qui ne crût remplir son devoir en faisant passer cette planche à ses enfans à l'époque favorable, avec la chance d'un sur deux cents, plutôt que d'attendre que le hasard les y conduise avec celle d'un sur dix. »

« Mirabeau, auteur d'un traité fort remarquable sur l'inoculation, avait été si frappé de la justesse de cette comparai-

son, qu'il l'a citée tout entière de mémoire dans une lettre à un de ses amis père d'une fille unique qu'il hésitait à inoculer. Cette lettre fait partie de la riche collection autographe de M. Lucas-Montigny. Par une erreur bien pardonnable chez quelqu'un qui avait lu tous les écrits traitant de l'inoculation, Mirabeau attribue ce morceau à La Condamine ; mais en revanche il ne perd rien à passer sous sa plume. « Il existe une loi irrévocable qui soumet tous les habitans d'un pays à passer une fois dans la vie sur une planche fort étroite. Sous cette planche se précipite un torrent rapide, profond, impétueux. L'expérience a démontré que de sept personnes qui passent, une au moins tombe ou se noie ; sans parler de ceux qu'on sauve des eaux, qui ayant touché contre les rochers qui hérissent le fond et les bords du torrent, nourrissent toute leur vie des infirmités cruelles qui leur font envier le sort de ceux qui ont été sur le champ engloutis. Les observations mêmes qui ont prouvé le danger de ce passage, en ont démontré les causes. On a vu que plusieurs tombaient par la crainte de tomber, d'autres parce qu'ils étaient trop pesans, et donnaient à la planche de faux mouvemens, d'autres pour être attaqués de vertiges, de convulsions, etc., d'autres parce que la planche était couverte de glace ; ceux-ci étaient renversés par des vents furieux ; beaucoup se précipitaient pour avoir entrepris le voyage de nuit : des femmes grosses glissaient par la difficulté de maintenir leur corps en équilibre et de voir où elles posaient le pied : un nombre prodigieux périssaient victimes des mauvais conseils de gens bien intentionnés mais mal instruits. Dans ce chaos épais de tant de désastres quelqu'un réfléchit et dit : ce pas n'est point nécessairement mortel ; ce sont les circonstances accidentelles qui le rendent si dangereux. Puisque la loi veut que nous traversions tous la planche, et qu'une fois franchie il est infiniment

rare d'être dans le cas de la repasser une seconde fois, décidons que tous la passeront à une certaine époque déterminée par l'absence des circonstances funestes à notre salut, avant de connaître le péril, avant de devenir trop pesans, dans des temps ou nous n'aurons à craindre ni vent impétueux, ni glace, et, quand l'air ne sera point orageux, à midi, et que les femmes passeront sous la conduite d'un bon guide qui déterminera le temps de leur voyage....... Je crois qu'il n'y a pas un homme de bon sens qui n'approuve ce projet auquel dans les cas les plus défavorables, on devra le salut de plus des dix-neuf vingtièmes des voyageurs. »

Une lettre de Tronchin, rapportée un peu plus loin, se rattache bien à ce qui précède, et nous conserve le souvenir de faits auxquels peut-être, sans un témoignage aussi respectable, nous aurions peine à ajouter foi.

« Taisons-nous, Monsieur, et ne disputons plus contre un » homme qui a de l'humeur qui devient le champion de » ceux qui en ont encore plus que lui, qui de l'exception » fait la règle et qui ose soutenir que la petite vérole naturelle n'est pas à elle-même une maladie dangereuse. Argumente-t-on contre un homme qui nie qu'il fait jour en » plein midi? Si la petite vérole n'est pas de toutes les » maladies la plus fréquente, la plus meurtrière, si elle » n'est pas la plus générale, s'il est ordinaire qu'on l'ait » plusieurs fois, je renonce à croire, je doute de tout. Eh! » que m'importe que cinq ou six médecins se rendent témoignage à eux-mêmes qu'ils l'ont traitée heureusement? je sais que pour ma part j'ai eu autant de malades » qu'eux, et que néanmoins, j'ai eu des épidémies affreuses, » et que dans l'une entr'autres, je perdis onze malades que » je vis pourrir vivans, qui tous onze jouissaient quatre jours » auparavant de la plus parfaite santé. Je sais qu'en 1746 » les charniers de l'Eglise Sainte-Anne à Montpellier se

» trouvèrent trop petits pour recevoir toutes les victimes de » cette affreuse maladie, j'en ai la preuve en main : je sais » que Sydenham, de l'autorité duquel on abuse, parle d'é» pidémies hiemem omnem funestantes; que Mead, qui avait » vu plus de petites véroles qu'aucun médecin de son siècle » a dit en parlant de cette maladie : Mihi vera pestis sui ge» neris esse videtur; et que tous les grands médecins en » ont parlé du même ton. Je gémis, monsieur, de l'opiniâ» treté avec laquelle on tache de prouver aux hommes que » 2 et 2 font 5. »

J. TRONCHIN.

La correspondance de Zimmermann avec Tissot, vers cette époque, nous montre le phénomène, singulier plutôt que rare, d'un grand médecin incrédule à son art, et prêché sur son incrédulité par un médecin du même ordre. Une lettre d'un autre médecin nous révèle le secret des angoisses auxquelles peut soumettre l'exercice de cet art, et dont les profanes, ou, si l'on veut, les *simples fidèles*, n'ont pas même une idée. Ces faits suggèrent à l'auteur quelques réflexions que nous ne voulons pas supprimer :

« On conçoit bien que la médecine exercée de cette manière fut pour M. Rast un tourment de tous les instans. Dans quelle profession est-il plus nécessaire que dans celle du médecin d'être soutenu par la foi en son œuvre? et qui peut avoir cette foi en dehors du sentiment du devoir, de la confiance en Dieu et d'un ardent amour pour ses semblables? Heureux le médecin chrétien, qui, se déchargeant sur Dieu de tout ce qui peut l'inquiéter, exerce sa profession sous son regard, ne cherchant point son intérêt particulier, et s'oubliant pour ne penser qu'au soulagement de ses frères. Certes, c'est un ministère glorieux que celui dont tous les devoirs se confondent avec ceux de la plus délicate amitié ! Quelle carrière peut offrir plus de traits de ressemblance

avec celle de cet ami des hommes qui allait de lieu en lieu faisant du bien!

« Le premier besoin de l'être souffrant est d'épancher son âme : le médecin prête une oreille attentive au récit de ses douleurs; il le questionne sur ses maux avec intérêt, il le comprend ;... près du malade rien ne le rebute; mais s'il possède cette charité véritable que donne l'Esprit de Christ, quelles consolations, quel baume précieux ses paroles vont porter au cœur du malade aigri peut-être par la souffrance, mais bientôt touché et disposé à accueillir favorablement celui qui sait l'aimer et sympathiser avec lui. C'est dans son regard qu'une mère, qu'une épouse, cherche les premiers rayons d'espérance et de joie. S'il n'a pu leur conserver cet ami ou cet enfant objet de leurs regrets, il leur portera les premières consolations. Oh! qu'il ne se prive pas de ces nobles fonctions! Assez de soucis et d'angoisses viendront troubler ces heures précieuses. S'il a le bonheur de voir ses travaux bénis et couronnés de succès, ce n'est qu'un spectacle passager; d'autres afflictions le réclament; s'il veille, ce tableau de douleur le suit partout; s'il dort il le retrouve dans ses songes; son sommeil ne dure qu'autant que les autres n'ont pas besoin de le troubler. Dans les épidémies il partage tous les dangers des miasmes malfaisants qui empoisonnent l'air qu'il respire; la contagion l'environne, elle le presse, elle l'atteint, il meurt; et bientôt on l'oublie...... Mais celui qui fut sa force et son soutien ici-bas, ne l'a pas oublié; il le reçoit dans ses tabernacles éternels, où il n'y a ni larme ni travail, et il lui fait entendre cette parole : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, » viens prendre part à la joie de ton maître. »

Il est intéressant de remarquer comment un homme d'esprit, essentiellement sage et modéré, jugeait l'état intel-

lectuel et scientifique de la France en 1760. Ce qui suit est extrait d'une lettre de M. Tissot :

« ..... M. Fougeroux, neveu de M. Duhamel, vient de publier un mémoire sur les os, pour servir de réponse aux objections contre le sentiment de M. Duhamel. Si je ne me trompe, j'ai lu une lettre de M. Duhamel lui-même à M. Bonnet dans laquelle il l'abjurait. L'ouvrage de Fougeroux sera à la française, c'est-à-dire mauvais. Je gémis sur l'état dans lequel les sciences se trouvent dans ce beau royaume. Le génie y est inconnu, le savoir inouï, l'esprit y devient rare, le goût est abâtardi : ils ne s'occupent que de futilités. Les titres seuls de leurs productions suffisent pour prouver la décadence des lettres. Ce ne sont que méthodes usées, abrégés, dictionnaires portatifs, atlas de poche, clés des sciences, tablettes, almanachs, etc. etc. Si les plus héroïques hasardent un titre un peu moins bagatelle, ils se retrouvent au niveau des autres dès la première page. Je ne trouve en Italie, en Hollande, en Angleterre, aucun homme supérieur ; le génie et le goût paraissent aujourd'hui fixés chez les Allemands. »

« La forme de ce jugement, un peu absolue, ne lui ôte pas un fonds de vérité. C'était la plus triste époque du règne de Louis XV. D'ailleurs, l'amour de la science et des lettres était trop réel chez Tissot pour qu'on ne lui passe pas ce ton un peu tranchant dans une lettre intime. Lui-même combien de fois ne déplorait-il pas avec Haller de n'avoir pu consacrer à ses études le temps et l'application nécessaires pour acquérir une plus grande pureté. Haller le grondait, et lui soutenait qu'il écrivait assez bien pour ne se point tourmenter. Sur ce point ils ne pouvaient s'entendre. Tissot préférait toujours le latin ; ce ne fut que plus tard qu'il parvint à écrire en français, si ce n'est avec élégance, tout au moins avec clarté et naturel. »

L'EGLISE

ET

LES CONFESSIONS DE FOI.

La question de la confession de foi est mise à son rang à peu près par tout le monde dans la question plus générale de l'organisation de l'Eglise. Il y a, sur ce sujet, bien peu d'indifférents, et même bien peu d'irrésolus. Ne dirait-on pas que le terrain a été labouré profondément et dans tous les sens? Quelques rares sillons le traversent; mais on peut dire qu'il est en friche, tant l'opinion générale paraît encore, sur ce grave sujet, peu éclairée et même peu informée. Un instinct obscur a dit à tout le monde que la question est importante ; c'est une raison, sans doute, pour s'attacher vivement à la solution qu'on préfère; mais c'en est une, tout d'abord, pour s'appliquer à savoir quelle solution est la bonne ; on ne paraît guère l'avoir senti ; et, chez la plupart, c'est la prévention qui a décidé, et les moins informés ne sont pas les plus indécis. Il n'y a eu, jusqu'ici,

que peu de rapprochemens, peu de conversions d'une opinion à l'autre; et l'on ne peut dire à coup sûr laquelle triomphera. Que ce soit l'une ou l'autre d'ailleurs, qui sait si elle devra la victoire à une conviction sincère ou à des considérations politiques? Si la vérité a le dessous, ou si elle ne l'emporte pas comme vraie, mais comme opportune, il ne faut pas que ce revers (car dans les deux cas c'est un revers) puisse être imputé au silence de ceux qui ont sur ce sujet une conviction raisonnée.

On a exagéré dans les deux opinions; et pour commencer par les hommes du côté desquels notre conviction personnelle nous range, ils ont trop eu l'air d'attribuer aux confessions de foi une force propre, active et indépendante. Ce ne serait pas bien apprécier le rôle des confessions de foi, ni même leur destination. Nées des divisions de l'Eglise sur le sens de la Bible, elles ont d'abord été un traité d'alliance défensive, plus tard un signe de ralliement, dans tous les temps un point d'appui utile à retrouver, un document précieux à invoquer. Elles sont tout cela, mais rien de plus.

Ces idées suffisaient pour réduire à leur juste valeur l'objection tant de fois répétée : « Pourquoi mettez-vous quelque chose à la place de la Bible? Pourquoi la Bible » ne suffit-elle pas? » Mais chaque symbole peut répondre : « J'existe par la Bible, pour l'amour de la Bible, » et pour sauver le sens de la Bible. J'existe par la faute » précisément de ceux à qui la Bible ne suffit pas, et qui » mêlent leurs pensées à celles de ce divin livre. Je ne suis » qu'une protestation perpétuelle contre cette témérité; et » loin de vouloir éloigner de la Bible qui que ce soit, je » ne prétends que ramener à la Bible ceux qui s'en écar- » tent. »

On se fait un sujet de scandale de ce que la Bible n'a pas été rédigée de manière à rendre les divisions impossibles,

et par conséquent les symboles inutiles. Nul doute que celui qui a fait la Bible n'eût pu donner en sa place un symbole, et le plus parfait des symboles. Mais par cela seul que ce serait un symbole, ce ne serait plus la Bible ; ce ne serait plus cette touchante histoire, cet enchaînement de faits, cette série d'individualités, ce mélange de vie et de doctrine, ce commerce réel entre Dieu et l'homme, cette parole qui parle éternellement, ce message perpétuel adressé une fois à l'humanité, et chaque jour à chaque âme d'homme. Ce ne serait plus le fait, mais l'idée du fait ; non pas même la gravure du tableau, mais l'analyse du sujet traité par le peintre ; le plan, le système de l'œuvre, non l'œuvre elle-même. Il y a même contradiction entre la nature de la religion chrétienne, et l'idée qu'elle ait pu être immédiatement communiquée par un symbole ; la forme, dans ce cas, emporterait le fond ; Dieu n'aurait point fait ce qu'il a fait ; et sa religion renfermerait des préceptes, des promesses, des menaces, mais de faits, point. Ce n'est pas même avec la nature spéciale du christianisme, mais avec celle de toute religion, que cette prétention est incompatible ; car toute religion est nécessairement un fait, un événement en dehors des faits et des événemens de l'ordre naturel. C'est d'abord ce fait, cet événement, qui doit être naïvement raconté ; ensorte que toute bible est essentiellement une histoire, et que le symbole, résultat logique, résumé des idées de cette histoire, ne peut et ne doit venir qu'en seconde ligne.

Si donc Dieu eût donné un symbole, ce n'eût été, du moins, qu'après coup. Mais pourquoi l'aurait-il donné ? Pour que l'homme ne fût point obligé d'entrer immédiatement et par tout son être en rapport avec lui ? Pour que la précision rigoureuse et la concentration des idées de la religion le dispensât de faire, dans cette étude, aucun usage de sa conscience ? Pour que rien ne mît à l'épreuve sa droi-

ture et sa candeur ? Pour qu'il reçût tout fait le vrai sens de la Bible, et qu'il ne s'employât point à le déterminer? En un mot, pour qu'il restât entièrement passif là où il importe le plus que son activité, sa liberté se déploient, et que sa responsabilité soit engagée ? Dieu soit loué de ce qu'il n'en est pas ainsi, et de ce que tout homme est à la fois capable et obligé de trouver, à travers toutes ces phases, à travers tous ces faits, à travers toutes ces personnalités dont se compose la Bible, cette vérité générale et éternelle qui ne se présente à lui dans la Bible qu'avec un caractère en quelque sorte occasionnel, sous la forme d'une application, et toujours mêlée à quelque événement ou à quelque vie ! Dieu soit loué de ce que son livre n'a pas la clarté d'un symbole, de ce qu'on n'est pas forcé de le bien comprendre, et de ce qu'on peut donner plusieurs sens à sa parole ! Dieu soit loué d'avoir laissé une part à notre volonté dans l'acquisition de la foi, et de ce que, voulant que notre croyance fût une action, il n'a pas ajouté à la Bible, suffisante pour les cœurs simples, le dangereux appendice d'un symbole !

Achevons de nous expliquer. La parole de Dieu ne peut, sans doute, avoir qu'un sens en elle-même ; mais elle en a mille dans les esprits des hommes. C'est à notre honte, mais non à la sienne. La vraie religion, embrassant tout l'homme, doit offrir une satisfaction à chacune de ses tendances les plus opposées ; je dis opposées, et non contradictoires, puisque les fondements de la vie humaine ne sauraient receler aucune contradiction. Elle donne même à chacune de ces tendances une satisfaction plus pleine et plus vive que ne pourrait le faire aucune religion, aucune philosophie. La fidélité consiste à tout accepter, ensorte que les tendances diverses, modérées les unes par les autres, demeurent toutes saines et vraies ; car toute vérité partielle, privée de ses rapports avec les autres vérités, devient une erreur.

Mais qu'arrive-t-il? on ne cherche pas dans la Bible toute la vérité, mais la vérité qui agrée et qui flatte; chacun se jette sur sa proie: riche et splendide proie, car même les vérités partielles ont, dans la Bible, une beauté qui en ferait de belles erreurs; et l'autorité du livre leur donne une consécration imposante. On abonde dans le sens de la vérité qu'on a choisie; on exclut ou l'on néglige celles qui la complètent en lui faisant contrepoids; on ne voit dans la Bible que ce qu'on veut, ensorte que, dans le fait, chacun a sa Bible, et soutient en son nom et tire de son texte les erreurs les plus anti-bibliques; ensorte encore que les caractères, les inclinations, les vies, les hommes qui diffèrent entre eux le plus profondément, se réclament tous ensemble de la Bible, et que le même étendard flotte sur deux armées rivales. Celui-ci voit dans l'Evangile Dieu descendant jusqu'à l'homme, l'homme élevé jusqu'à Dieu par le mystère de la croix; d'autres y voient l'homme, auteur de son propre salut par l'accomplissement des préceptes d'une morale pure; pour d'autres encore, le christianisme n'est qu'une doctrine sociale, ou la forme transitoire d'une révélation qui se continue, ou la philosophie du genre humain se symbolisant dans une vie et dans une mort réelles ou fictives; que sais-je? tous les oiseaux de l'air, depuis l'oiseau de nuit jusqu'à l'aigle ami du soleil, font leurs nids dans les rameaux de cet arbre immense. On n'est d'accord que sur une chose: c'est de chercher dans la Bible, non les idées de la Bible, mais la seule autorité irrécusable pour les idées qu'on a, et qu'un nom d'homme ne protégerait pas assez. C'est ainsi qu'on se joue (et qui est-ce qui en est tout à fait innocent?) de l'unique sens de cette immuable Parole. Il faut en convenir, on n'a pas si bon marché d'un symbole. Il peut être plus ou moins parfait; mais on s'entend du moins sur le sens qu'il renferme, et la communauté

qui l'impose, et le ministre qui l'accepte, savent, l'un, ce qu'on lui demande, et l'autre ce qu'on lui promet. Voilà le propre et l'utilité d'une confession de foi.

Car, encore une fois, bien qu'un symbole ressorte inévitablement pour chacun de la lecture de la Bible, et que le chrétien le plus intérieur et le plus mystique ne laisse pas d'en avoir un, jamais une confession de foi ne pourra être considérée comme une chose *absolument* bonne : ce n'est qu'un bien *relatif*. On peut dire même qu'elle constate la présence d'un mal ou l'absence d'un bien, puisqu'elle constate un désaccord, sur le sens de la Bible, entre ceux qui s'accordent à recevoir la Bible. Mais, nous l'avons vu, ce désaccord lui-même est une suite de la liberté ou de la latitude que la Bible nous laisse, qu'elle a dû nous laisser, dont on abuse quand on n'a pas le cœur simple, mais qui est la source même du salut pour ceux qui ont cette simplicité de cœur. Le symbole, au milieu de tant d'interprétations, naît du besoin de s'entendre, et de réunir sous une même bannière ceux qui donnent un même sens à la Bible ; car enfin, ce n'est pas chose accessoire ; le sens de la Bible, pour chacun, c'est la Bible même : et il est bien impossible que la Bible, invoquée à la fois par des opinions qui s'accusent mutuellement d'être anti-bibliques, puisse servir de *symbole* à personne, excepté aux individus ou aux communautés qui, réduisant le nombre des élémens positifs de la religion au *minimum relatif*, je veux dire à un plus petit nombre que toute autre communauté, n'ont par-là même aucun intérêt à rédiger un symbole, ou, pour mieux dire, ont réellement intérêt à n'en rédiger aucun.

Revenons. Les confessions de foi, expression ou produit d'une vie, ne sont pas la vie et ne la donnent pas. Leur présence n'empêche pas la décadence des doctrines et des mœurs. On a vu des prédicateurs, des clergés entiers, sous le

régime d'un symbole très-évangélique, réduire leur dogmatique à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme. Mais la rencontre de ces mêmes confessions de foi fait aussi dans des circonstances données, un vif appel aux consciences. Leur présence continuée, leur conservation peut, durant un certain temps, manifester peu d'effets sensibles; mais il n'en est pas de même de leur établissement ou de leur suppression : ce sont toujours deux événemens graves, et, pour trancher le mot, deux révolutions.

Une église sans confession formelle peut exister, dit-on, autour d'une tradition universelle et respectée. Encore a-t-elle des livres d'enseignement, une liturgie; et ni ces livres, ni cette liturgie, ne sont abandonnés au libre arbitre des pasteurs. Mais, en supposant, par impossible, qu'elle n'eût rien de ce qu'on peut appeler symbole, si quelque scission grave se manifeste dans son sein, elle se verra dans la nécessité de compter avec elle-même, et d'*écrire* ses *coutumes*. Or, l'établissement d'un symbole équivaudra, dans le sein de cette église, à ce cri de l'ancien prophète : « Voyez qui vous voulez servir! » Il faut bien alors se décider. Il faut ou adopter cette confession, ou en écrire une opposée. Il faut consacrer l'unité de l'Eglise, ou la rompre. C'est un événement.

La suppression d'une confession de foi est aussi un événement; et combien plus important! combien plus grave en général! Qu'on ne demande pas ce que peut avoir de grave l'abolition d'un document à peine aperçu, à peine senti, presque oublié. Il est trop clair qu'on ne songe à l'abolir que parce que sa présence est sentie et qu'elle devient gênante. On n'attaque pas les morts, on laisse mourir les mourans. Mais eût-il encouru en effet la honteuse prescription de l'oubli, on aurait trouvé, en l'attaquant, le meilleur moyen de le recommander aux mémoires ingrates et de ranimer en

sa faveur un intérêt presque éteint. J'excepte le cas où un accroissement de vie religieuse dans l'Eglise semblerait lui faire un besoin d'un symbole plus significatif et plus vivant; mais si ce cas se présentait (et grâces à Dieu il peut se présenter), il n'aurait pas pour conséquence naturelle la rédaction d'un nouveau symbole; une église vivante et prospère a sans doute quelque chose de mieux à faire que des symboles; encore une fois, tout symbole est une protestation, et l'église, dans la supposition d'un développement général de foi et de vie, n'aurait pas contre qui protester. En des temps pareils, comme dans ceux d'indifférence et de mort générale, on ne s'occuperait guère plus d'un bon symbole pour le maintenir que d'un mauvais pour l'abroger. Ces deux états extrêmes de l'Eglise font également perdre de vue les confessions de foi. Dans la vie de toute église, une confession de foi n'a que des momens. Que si c'est une minorité seulement qui est vivante, elle ne demande pas, ou ne demande pas long-temps, ce qu'elle ne peut obtenir; elle se retire. Bornons-nous donc à la seule supposition admissible: celle d'un parti devenu puissant ou hardi par le nombre, mais non tout-puissant, et demandant la suppression du symbole existant, non pas dans l'intention de le remplacer par un symbole mieux accentué, plus nourri, plus positif, mais avec le dessein avoué de ne le point remplacer.

Ce parti ne demande sûrement pas l'abolition des liens qui unissent l'Eglise à l'Etat; car l'une des demandes repousse l'autre comme superfétation; ceux qui voudraient la séparation des deux sociétés, religieuse et civile, n'auraient que faire de supprimer la Confession de foi; cette requête n'aurait point de sens, puisque l'Eglise séparée de l'Etat, et recommençant à nouveaux frais, se donne à son choix ou ne se donne pas un symbole, et que l'Etat séparé de l'Eglise ne connaît de symbole que la constitution. Nous admettrons

donc sans hésiter que ceux qui réclament la suppression pure et simple du symbole sont des partisans de l'Eglise nationale, peut-être même de l'Eglise gouvernementale.

Cela est admirable : car la Confession de foi est le seul lien authentique et légal qui existe entre l'Eglise et le gouvernement.

On parle d'une église nationale : qui l'a vue ? qu'est-ce qui constate son existence ? Nos temples ? nos temples, ouverts à tout venant, se remplissant ou se vidant selon l'homme qui occupe la chaire, et qu'un grand nombre de personnes, censées appartenir à l'Eglise nationale, ne fréquentent point ! Le personnel du clergé ? mais ce personnel pourrait être changé tout entier et tout d'un coup, sans emporter l'Eglise avec lui ; autrement il faudrait accorder, ce dont personne ne convient, que ce clergé est l'Eglise même. Le salaire assuré par l'Etat aux ministres de l'Eglise ? mais depuis quand l'argent, l'argent tout seul, constituerait-il une église ? Ces pasteurs ne sont pas payés pour rien, ni pour quelque office indéterminé et sans nom ; ils n'ont pas été non plus élus sans condition ; il y a eu contrat entre eux et l'Etat : quel est ce contrat ? l'Etat paie, le pasteur prêche ; mais quoi ? L'Evangile ? mais les catholiques prétendent bien le prêcher aussi, et ne font point partie de l'Eglise nationale ; mais les dissidents prétendent bien le prêcher aussi, et ne font point partie de l'Eglise nationale. C'est qu'apparemment les uns et les autres le prêchent ou sont censés le prêcher dans un autre sens que nous ; c'est ce *sens* qui nous sépare ; mais sans doute il est exprimé quelque part, et le document qui l'exprime sera le caractère, le nom propre de l'Eglise nationale. Or, ce document existe ; c'est la confession de foi helvétique ; il ne manque plus que d'y joindre l'élément du lieu pour avoir la notion complète de l'Eglise nationale du canton de Vaud. Cette

église n'est rien, ou elle est la réunion des citoyens du canton de Vaud qui veulent être enseignés selon la confession de foi helvétique.

Otez cette confession, et dites-moi ce qu'il reste. Essayez de définir, de caractériser l'Eglise nationale du canton de Vaud. Essayez de montrer quel lien, le lendemain de l'abolition de ce symbole, subsistera entre l'Eglise nationale et le gouvernement de l'Etat.

Que signifient ces mots de la Constitution : « L'église na-» tionale évangélique réformée est maintenue et garantie » dans son intégrité? » Quelle abondance de mots! quel soin de tout spécifier! Et il se trouverait qu'*intégrité* est de trop, puisqu'on peut enlever à l'église ce qui lui est le plus essentiel; que *garantie* est de trop puisqu'on ôte le seul moyen de constater l'identité de l'objet; que *maintenue* est de trop, puisque l'état nouveau diffère par-là même essentiellement de l'ancien; que *réformée* est de trop, puisque c'est le nom d'une secte de l'église universelle que l'Etat avait adoptée. Est-ce donc en vain, et à l'étourdie, que la Constituante a écrit cette phrase où les précautions semblent s'accumuler avec les mots: « L'église nationale évangélique réformée est maintenue et garantie dans son intégrité? » Et, de bonne foi, croit-on que nos constituans, s'ils avaient eu l'idée qu'on leur attribue aujourd'hui, n'auraient pas su écrire : « Une église quelconque est décrétée; la loi s'occupera plus tard de chercher cette église? »

Il faut être de bon compte : à moins que l'assemblée constituante ne se soit amusée à faire du pléonasme et du fatras, l'article désigne une certaine église, reconnaissable à deux caractères inséparables que nous avons énoncés : l'un est le pays, l'autre est le symbole. Oter l'un de ces caractères, c'est détruire la chose même. C'est donc attenter à la Constitution, qui reconnaît et garantit cette chose. Il

est vrai qu'on peut réviser la Constitution. Mais la révisera-t-on pour y mettre : « Une église quelconque est nationale? » Alors nous proposerons de modifier aussi le deuxième paragraphe de l'article, et de le lire ainsi : « La loi règle les rapports d'une église quelconque avec un état quelconque. »

Je ne dis pas que le symbole, et même tout symbole, ne puisse être supprimé, mais seulement que, le symbole étant supprimé, l'église ne se retrouve plus. Cette suppression n'est donc autre chose que l'abrogation de l'article 9 de la Constitution. Et demander au peuple la sanction de cette réforme, c'est lui demander s'il consent à voir rompre ses liens avec l'église évangélique réformée.

Cela peut se faire ainsi, mais cela ne peut pas se faire autrement. Un décret ne peut pas escamoter l'église. Le peuple doit être consulté. Le peuple, y compris, cela va bien sans dire, nos concitoyens catholiques et dissidents, qui en ont le droit, et qui, de plus, y ont intérêt, puisque l'abolition du symbole les fait membres de l'église nationale, et leur confère la faculté de siéger dans ses conseils.

De fait, l'article de la Constitution restera supprimé quoi qu'on fasse. On ne peut dire, après l'adoption de la mesure proposée, que l'église demeure : il ne reste qu'un peuple ; et l'article disparu doit être remplacé par celui-ci : La division du canton en cent soixante paroisses est maintenue, et chacune de ces paroisses a de droit un pasteur, entretenu par l'Etat.

On peut donc bien supprimer l'église ; mais sans une confession de foi, il ne faut pas songer à la rétablir.

Dira-t-on au peuple que, pour symbole, on garde l'Evangile? Mais il faut lui dire aussi que, sur ce pied, M. l'évêque de Fribourg, dans la personne de ses affidés, sera membre et conseiller de l'église nationale. Est-ce ainsi que le

peuple l'entend? Certainement il ne s'en était pas douté.

Tout cela, dira-t-on, peut être vrai en rigueur de droit et de logique; mais les faits ne sont pas si absolus, pas si intraitables. On ne s'arrêtera pas devant quelques abstractions.

Ne vous y fiez pas. Ces abstractions sont encore autre chose que des abstractions : ce sont des sentimens; et comme telles, ce sont des faits. Des abstractions qui ne correspondraient pas à quelque réalité intérieure, à quelque fait de l'âme, ne seraient pas même des abstractions; ce seraient des chimères. Tout principe vrai sait bien où se poser. Jusqu'au moment décisif, il a l'air de flotter dans le vide, d'être partout et nulle part. Mais, le moment venu, il se fait chair, il devient homme; et il se trouve qu'ayant cru n'atteindre que des formules, vous avez atteint et transpercé des cœurs.

Il n'y va pas de si peu de blesser des vérités. Ces blessures ne tuent pas, elles font vivre. La vérité ne prend une vie hors d'elle-même, une place dans le monde, un rang dans l'histoire, qu'à ce prix; mais à ce prix elle obtient toujours tout cela. Qu'elle est belle quand elle est menacée! Qu'elle rassemble autour d'elle d'amants inconnus et de soudains défenseurs! C'est au moment où on cherche à nous l'arracher que nous sentons, peut-être pour la première fois, par quelles profondes racines elle tenait à notre cœur.

Quand vous aurez nié le principe même de l'église, ne croyez pas avoir tout fini : *vous avez tout commencé.* C'est alors que vous connaîtrez ce que vaut et ce que peut un principe. Car cette église, qui se doutait à peine de son drapeau, s'en apercevra quand on le lui enlève, et qu'elle le voit transporter sans honneur dans le réduit poudreux des reliques décréditées et des machines politiques hors d'usage. Cette église s'avisera qu'elle n'a plus d'unité; mais elle s'a-

visera aussi qu'elle est libre, et l'effroi n'aura eu qu'un moment avant l'espérance. Elle ne pourra se supporter dans cet état de vague, d'incertitude et d'imminente anarchie. Vous lui avez laissé des livres d'enseignement religieux; mais elle sait que vous pouvez les supprimer aussi. Vous lui avez appris d'ailleurs, en supprimant un symbole, quel cas elle doit faire d'un symbole. Les livres qui lui restent pourraient lui suffire, que pourtant elle ne s'en contentera pas. Le soir du décret qui a supprimé le drapeau de l'église, vous vous êtes fait de ses lambeaux un oreiller pour votre sommeil: à votre réveil, vos yeux rencontreront son nouvel étendard, si même ils n'en rencontrent plusieurs.

Je crois donc que les adversaires des symboles risquent moins à leur suppression qu'ils ne hasardent à essayer de les supprimer. Sa présence les gêne peu, sa suppression les embarrasserait beaucoup. Au fond, une confession ne se supprime pas: elle s'en va, emportant une église avec elle. Vous aurez beau dire que vous ne supprimez rien; que seulement la confession cesse d'être obligatoire; mais si l'on veut être obligé? s'il est dans l'essence d'une église que le corps de ses pasteurs s'oblige envers une doctrine? Si l'église, après l'abrogation de ce document, ne se reconnaît plus? N'en doutez pas: le lendemain de la disparition du symbole sera un jour de trouble et d'anxiété, le premier jour des soupçons et des défiances, le premier jour des divisions et des ruptures. Mais passons ce premier jour, passons-en plusieurs; l'édifice est construit, habité, plein: personne n'a déserté. Quelle maison que cette maison-là! quel ménage! quel intérieur! Voyez-vous l'Etat tenter de rassembler autour d'un centre cette église désorganisée, qui s'écoule de toutes parts? constituer l'unité administrative là où manque l'unité des doctrines, refuser aux délibérations des conseils ecclésiastiques toute base, tout do-

cument, toute autorité? rassembler des délégués sans mandat autour de quelques mots vagues, dont chacun même est encore trop précis peut-être et trop étroit au gré du système? Vous représentez-vous bien cette société sans but, ces gérans sans gestion, cette chose sans nom, où tout est de droit hors le droit, où rien n'est vrai que la volonté du moment, où rien n'est sacré que le principe de majorité?— Mais il faut, nous le sentons, entrer dans le détail de cet immense embarras, et aider quelque peu l'imaguiation de nos lecteurs. Ce n'est pas le tableau d'une dissolution imaginaire que nous allons tracer; et en réduisant l'Eglise sans symbole à l'état de pur nonsens, nous appuierons nos prévisions sur des faits. En voici un qu'on ne nous contestera pas.

On se rappelle les premiers temps du mouvement religieux au milieu de nous. La Confession de foi ne fut pas le principe ni même l'occasion du réveil, mais elle en fut l'expression exacte. Ce fut, pour les hommes du réveil, un pacte tout trouvé, fait d'avance, qui les dispensait d'en conclure un nouveau. Si l'on compte maintenant combien de pasteurs, combien de laïques, adoptèrent cet étendard, on saura quelle vaste dissidence a épargnée à l'église l'existence légale de cette confession de foi. Si ce symbole n'eût pas existé, ou n'eût pas eu un caractère légal, le réveil, sans doute, n'en aurait pas moins eu lieu; car il est provenu d'ailleurs, de plus haut; et combien de ses promoteurs et de ses premiers partisans ignoraient jusqu'à l'existence de ce vieux symbole! Le réveil aurait eu lieu; mais, dans les circonstances où il a commencé, dans l'état des esprits et des croyances, il aurait constitué en droit, puisqu'il avait contre lui le peuple et l'autorité, une dissidence. Ne pouvant prendre place dans le sein de l'Eglise nationale, il l'aurait prise en dehors. Tous ces ministres qui la servent utilement, tous ces laïques qui y restent par choix,

auraient émigré; ils auraient grossi les rangs de l'église dissidente qui existe au milieu de nous, ou l'auraient absorbée en formant entre eux une dissidence large dans ses vues, considérable par son étendue, forte par ses élémens; et à l'heure qu'il est, nous n'aurions pas à poser les questions que nous posons; mais peut-être en aurions-nous d'autres.

Or, si la présence de la Confession de foi a eu cet effet, quel effet aurait aujourd'hui sa suppression?

« Aucun, va-t-on me répondre; car nous ne supprimons, » dans le fond, qu'une gêne; au lieu de rétrécir l'enceinte, » nous l'élargissons. Remarquez que nous abolissons pure- » ment et simplement le symbole, et que nous ne le rem- » plaçons point. » — Vous ne le remplacez point? c'est ce qu'il faut examiner.

Supposons, en effet, qu'ayant aboli le symbole, on ne le remplace point; croit-on éviter par-là qu'il y ait quelque doctrine dominante dans l'Eglise? Imagine-t-on un gouvernement ecclésiastique sans doctrine? De quoi s'occuperait un tel gouvernement? de quoi s'informerait-il? que gouvernerait-il? Ou il se formera, dans son sein, une majorité doctrinale, ou il ne s'en formera point. Dans le dernier de ces deux cas, dans le cas où le corps délibérant se fractionne en plusieurs minorités impuissantes, il n'y a point de gouvernement possible, excepté peut-être celui des intérêts purement matériels. Dans l'autre cas, celui de la formation d'une majorité, c'est une majorité sans autre règle et sans autre frein qu'elle-même; dans tous les autres corps constitués, la majorité se meut dans les limites d'une loi, limites qu'elle ne saurait dépasser; à la vérité, la loi elle-même peut être changée, mais la constitution, qui est la loi suprême, demeure; la constitution peut aussi être modifiée, mais selon des règles qui se trou-

vent dans la constitution même; autrement, on aboutit à une révolution, mais c'est du moins au dernier terme de la série, et après avoir épuisé les moyens de la légalité; tandis que dans le système qu'on suppose, il n'y a point de loi, il n'y a pas même de constitution; la loi, la constitution, c'est le bon plaisir de la majorité, la révolution n'est pas le dernier terme de la série, elle est l'état permanent, la condition normale de cette société, dont l'action régulière consiste à se révolutionner sans cesse; en un mot, au lieu d'un pouvoir agissant dans la sphère d'une loi, soumise elle-même à une constitution, vous avez, non pas pour un moment exceptionnel et unique, mais pour la longue, mais pour toujours, institué une *Convention*.

Anarchie ou *tyrannie*, voilà le nom du nouveau système. Je sais qu'il y a un remède. C'est que le corps qui n'a point de règle n'en impose point, c'est qu'il ne gouverne pas. La première attribution dont il devra se dessaisir sera celle de la nomination des pasteurs. Non-seulement il ne se l'attribuera point tout entière, mais il ne s'y réservera aucune part. Il ne peut pas, après avoir supprimé la confession de foi, se faire lui-même la confession de foi des paroisses. Chacune donc nommera son pasteur; et même elle ne le prendra pas nécessairement parmi les impositionnaires du pays, car ce serait gêner sa liberté; et même, si elle veut, elle n'en nommera aucun, car ce serait gêner sa liberté; vous ne voudriez pas, je pense, l'obliger à se donner un pasteur quelconque; il n'y a pas de pasteur abstrait; on a tel ou tel pasteur; et si aucun des ministres entre lesquels on a le choix, ne convient ni n'agrée, on n'en appelle aucun. Vous ne sauriez échapper aux conséquences de votre principe. Au lieu d'une Eglise, vous avez des églises. Vous substituez le régime congrégationnel au système presbytérien, et la seule unité qui reste est celle du salaire des pasteurs.

Oui, l'unité de l'Eglise consiste en ce que tous ses ministres sont payés de la même bourse ; et les grands dignitaires de l'Eglise, ce sont les receveurs de district.

Telle est, notoirement, la pensée de quelques esprits vigoureux et conséquents. Je ne les blâme que d'une chose, c'est d'appeler cette anarchie une institution, et ce cahos une église. Je les blâme de parler encore de nationalité et d'unité, lorsque de l'un et de l'autre il ne reste que le fantôme. Que si, faisant bon marché de l'une et de l'autre, ils nous disent qu'au moins la liberté demeure, et qu'elle s'enrichit de ce que tout le reste a perdu, je réponds que je ne crois point au dédommagement qu'ils nous promettent.

C'est une belle chose que la conséquence ; mais il est peu de gens qui s'en piquent ; et, d'un autre côté, c'est une belle chose que le pouvoir. Le moyen qu'un gouvernement ne veuille pas gouverner, et qu'un corps constitué par la loi se rassemble solennellement pour ne rien faire ! C'était bon pour nos classes, qui n'avaient nul moyen d'agir ; mais le moyen d'agir ne manquant pas aux corps chargés de gouverner l'Eglise, soyez sûrs que, bien ou mal, ils agiront. Ou donnez-leur quelque chose à faire, ou supprimez-les. Mais que leur donnerez-vous à faire? Des nominations? Où est la liberté des paroisses, si, au lieu de recevoir pour pasteurs les hommes d'un symbole, ils sont obligés de rocevoir les hommes de votre opinion? Mais, dites-vous, ces nominations, se feront d'après un réglement. — Et d'après quoi se fera ce réglement? et quelle est la chose que puisse régler une autorité qui n'est elle-même réglée par rien? — Encore une fois que donnez-vous à faire à ce gouvernement? Jugera-t-il les pasteurs? mais sur quoi? sur leurs mœurs? le gouvernement civil en est apparemment aussi bon juge que lui. Sur leur enseignement? mais il n'y a point de règle d'enseignement. Non,

une fois cette règle enlevée, je ne sais voir dans votre gouvernement ecclésiastique qu'un rouage inutile et dispendieux, ou que la consécration d'un arbitraire sans frein et sans bornes.

Ce que nous avons dit de la Bible doit avoir montré qu'elle ne peut point, dans le gouvernement ecclésiastique, tenir lieu d'une confession de foi. L'invoquer pour terminer des débats, ce serait en ouvrir de nouveaux. Ce serait mettre aux prises toutes les *variantes* de la foi et presque toutes celles de l'incrédulité, puisque personne, si ce n'est l'athée, n'est exclu en droit de ces délibérations, et n'est tenu en conscience de se récuser. Car si l'on a cru, en conscience, pouvoir interpréter l'Evangile dans le sens du déisme, on peut en conscience gouverner l'Eglise dans le sens du déisme. Menteuse image du christianisme, un tel gouvernement réunit dans son sein toutes les tendances, non comme dans un foyer où tous les rayons colorés deviennent une même pure lumière, mais comme dans une arène, où l'on ne se cherche que pour se défier et se combattre.

Il est impossible que, dans une église où la vie s'est réveillée, tout le monde s'accommode d'un tel système; impossible qu'un très-grand nombre d'individus ne le trouvent insupportable et n'aillent chercher ailleurs l'ordre et la liberté. La suppression du symbole fera donc ce que sa présence avait empêché : elle créera une dissidence considérable et imposante à tous égards. Si c'est là ce qu'on craint, on a bien mal calculé et bien mal prévu. Si c'est là ce qu'on veut..... mais le veut-on en effet? peut-on le vouloir? Je me refuse à cette supposition. Nous pouvons bien, dans un moment d'humeur, désirer que ceux dont les doctrines nous déplaisent, sortent de notre église, et portent ailleurs et ces doctrines elles-mêmes et l'activité dont elles sont le principe. Mais si ces hommes, considérables par le nombre,

le sont aussi sous plusieurs autres rapports, s'ils forment, à tout prendre, la partie la plus solidement religieuse et par conséquent la plus morale de la nation, peut-on ne pas considérer comme un événement des plus graves, comme une modification importante de l'existence nationale, comme une sorte de révolution, leur séparation d'avec l'Eglise de l'Etat? Et puis, pour être hors de cette église, sont-ils hors du pays? ne sont-ils pas, comme avant, mêlés à notre population, à nos familles, à nos affaires? à portée de nous atteindre et de nous influencer? maîtres plus que jamais de leurs actions, et forts de l'espèce d'exil où nous les avons réduits? Si l'on a vu toutes ces conséquences et qu'on les accepte volontiers, je n'ai rien à dire ; mais si, au contraire, on redoute cette scission et ces embarras, j'ai montré ce qu'il faut faire pour les éviter, ou plutôt ce qu'il ne faut pas faire si l'on tient à les prévenir.

Encore une fois, une confession de foi ne se supprime pas. La vérité qu'elle formule est un germe impérissable, que nulle force humaine ne saurait atteindre. Attaquez-vous ce qui enveloppe ce germe, ce qui lui est étranger, ce qui lui nuit peut-être? Faites à votre aise ; le symbole demeurera dans ce qu'il a d'essentiel ; vous en aurez changé la forme, le nom, la date, voilà tout. Mais si c'est au centre même que vous en voulez, et si ce centre est vérité, vos efforts sont vains; la vérité est plus forte que vous. Cette âme n'errera pas long-temps sans trouver un corps ; ce symbole sans trouver une église; il l'a déjà, cette église, dans tous les cœurs qui appartiennent à la vérité que vous avez proscrite. Il est, comparativement, facile de changer une constitution politique ; des hommes peuvent détruire une œuvre humaine ; ce n'est qu'un décret qu'un autre décret peut rapporter. Mais ce qu'il y a de l'Evangile dans une confession, est nécessaire comme l'Evangile, immortel comme l'Evan-

gile : mille décrets ne l'aboliraient pas. Vous dites souverainement : elle n'existe plus ; et mille voix vous répondent : Elle existe dans nos cœurs. Et comment voulez-vous que ce qui existe dans les cœurs ne prenne pas vie et forme au dehors ?

Encore y aurait-il, dans les vacillations mêmes et dans les reviremens d'un corps nombreux et spécial, librement formé, régulièrement renouvelé, des chances, des momens pour la vérité et pour la justice ; encore y aurait-il ce mouvement de la discussion qui empêche l'erreur de croupir et de devenir pestilentielle ; encore la publicité des délibérations obligerait-elle tout au moins au respect de soi-même et à la pudeur ; remèdes imparfaits qui ne remplaceraient pas la loi absente. Mais cela même n'aura pas lieu ; là où manque la loi, qui est proprement la concentration des volontés, on n'a qu'un moyen de les concentrer, qui est de les réduire au plus petit nombre possible ; on créerait, s'il se pouvait, un *intendant* pour la conscience publique mise en régie ; ne le pouvant pas, on aura une commission, quelque *triumvirat*, dirigeant sans contrôle (car quel contrôle pourrait-il subir ?) les affaires de ce qu'on appellera la religion. Augmentez ce nombre ; ayez un *conseil des dix ;* ce seront toujours dix prêtres ou dix sénateurs constitués en symbole, et formant un corps où les affaires de la religion seront, suivant le bonheur ou le malheur des temps, traitées ou *tripotées*. Voilà le terme de la perspective que nous ouvre l'abolition de la confession de foi dans une église nationale. Voilà le régime honorable que nous prépare cette mesure préconisée au nom de la justice et de la liberté. Quiconque accepterait un pareil résultat, oserait-il bien ensuite professer les grands principes de la liberté civile, se placer au nombre des amis du progrès et de la civilisation, et s'honorer du nom de citoyen vaudois ? Oh ! la meil-

leure des libertés, celle au service de laquelle devraient se mettre toutes les autres libertés, serait-elle chez nous la plus dédaignée?

Il est important de constater que le système proposé fait disparaître jusqu'à la dernière trace de l'idée d'église. Si une église constituée, et se gouvernant elle-même, n'est pas église sans un symbole, combien l'est-elle moins dans le système opposé? Une confession représente très-imparfaitement, mais enfin elle représente, elle rappelle l'église. Ce n'est pas l'église réalisée, c'est en quelque sorte *l'église écrite;* mais ôtez à la fois à l'église, et son gouvernement propre, et sa confession de foi, que reste-t-il de l'église, de la notion d'église? pas le plus faible vestige; il ne vous reste que ce qu'il y a de plus monstrueux en logique et en morale, quelques individus, sans mandat et sans règle, imposant à un peuple leurs croyances, leurs rites et leurs hommes. Que ce soit le clergé, que ce soit le gouvernement, que ce soient les deux ensemble, agissant dans un prétendu concert, et sans arbitre qui vienne se poser entre eux en cas de dissentiment, peu importe: l'église, n'étant plus même représentée par son symbole, n'existe plus; la religion n'est purement et simplement qu'un département de l'administration, une branche, si l'on veut, de l'instruction publique, essayant, tour à tour, de différentes méthodes, et ne relevant point de la foi nationale comme d'un fait, mais chargé de pourvoir, d'une manière quelconque, au besoin religieux des masses, aussi long-temps que ce besoin continuera à se manifester. Encore une fois, voilà où nous mène à grands pas, et peut-être directement, l'abolition du symbole. Il se peut que le peuple accepte cette conséquence; mais il faut du moins qu'il la connaisse.

Il résulte pour nous de l'examen auquel nous nous sommes livrés, que la suppression du symbole renferme, en

droit, la résiliation du contrat qui lie l'église à l'Etat, en fait la désorganisation prochaine de l'église, et qu'on ne saurait, l'église subsistant, demander cette suppression dans l'intérêt de la liberté. — Mais quoi! dira-t-on, le lien qui unit le canton de Vaud à la confession helvétique, est-il donc, de sa nature, immuable et éternel? Je réponds à cette question par une autre question. Entendez-vous que le privilége doive passer à un autre symbole, ou bien voulez-vous que le privilége n'existe pour aucun symbole? Dans la première supposition, les symboles divers se partageraient les générations successives; dans la seconde, ils se partageraient simultanément les différentes parties de la population.

En vous plaçant dans le premier système, vous pourrez dire que le privilége du symbole actuel a duré assez longtemps, et doit passer à quelque autre confession de foi, ou que, tout au moins, celle qui existe doit être mise de nouveau en question. Avant de prononcer sur son sort, vous permettrez qu'on rappelle au peuple du canton de Vaud que la confession de foi helvétique est l'acte solennel par lequel nos ancêtres désavouèrent l'église romaine, que cette confession est donc avant tout une déclaration de protestantisme. Cette circonstance peut justifier quelque attachement pour le symbole chez des protestans zélés, qui n'ont peur de rien tant que de devenir catholiques, j'entends catholiques de Rome; car il y a un autre catholicisme dont je ne parle point, et pour cause. Mais enfin, je conviens bien que le protestantisme du symbole n'est pas un protestantisme abstrait, purement négatif: il a des élémens positifs, il est concret, et, comme tel, il se pourrait que toute cette population, unanime à vouloir être protestante, ne soit pas unanime à vouloir l'être à la façon du symbole. On peut donc proposer de soumettre à la formalité du *visa* l'ancien sym-

bole, qui, après tout, pourrait être celui que vous préférez, mais dont vous désirez seulement voir le privilége légalement renouvelé, ou bien, on peut proposer de remplacer ce symbole par un autre, pour un temps indéfini. Mais, ne pouvant en faire un qui convienne à tous, il en faut faire un qui convienne au plus grand nombre. Il faudra, si vous avez un nouveau symbole à proposer, le soumettre à cette épreuve. Et quand je parle d'un symbole à vous, je n'entends pas ce symbole tout négatif, tout vide, qui rend impossible toute unité, même partielle, et qui n'est, en d'autres termes, que la négation de l'église. Or, je crois bien qu'une fois la question posée comme nous la posons, une fois le privilége admis, vous avez en réserve quelque symbole plus positif, où tout n'est pas en blanc, et qui affirme quelque chose. Peut-être prendrez-vous pour base ou pour matière première le vieux symbole, dans lequel vous découperez le vôtre; n'importe: ce sera toujours, soit par retranchemens, soit par additions, un symbole nouveau. Vous le proposerez au grand-conseil, qui le proposera au peuple. S'il obtient la majorité, il sera le symbole d'après lequel on enseignera, et le nouveau nom propre de l'église nationale du canton de Vaud. Peut-être se trouvera-t-il un certain nombre de pasteurs et de laïques qui ne le pourront accepter, soit qu'il contienne trop ou trop peu à leur gré; mais la liberté de conscience existe, les portes sont ouvertes, ils peuvent sortir. Vous avez accepté, et peut-être mesuré, cette conséquence.

Mais tout ceci repose sur une supposition gratuite et presque injurieuse; car le moyen de croire que ceux qui ont demandé *au nom de la liberté* la suppression de tout symbole, laisseront constituer en faveur de leur croyance le privilége qu'ils refusaient à toute croyance! Tout ce qu'ils voudront réclamer, c'est l'égalité; j'entends l'égalité entre

leur propre symbole et celui qu'ils repoussent. Car, s'ils veulent constituer une église, c'est autour d'un centre ; il faudra bien, pour cela, qu'ils publient leur *prospectus;* car qui voudrait se rattacher à une association dont le but et l'esprit serait ignoré, et donner un *blanc-seing* à des inconnus? Ainsi donc, ces adversaires systématiques des symboles n'échapperont pas à la nécessité d'en faire un. Ce sera probablement quelque chose de mieux que le symbole négatif qu'ils proposaient tout à l'heure ; mais ce pourrait être aussi ce symbole même ; car autant il était injuste de l'imposer, autant il est licite de le proposer; autant il convenait peu d'associer de force ceux qui croient davantage à ceux qui croient moins, autant il convient de réunir ceux qui croient moins vis-à-vis de ceux qui croient davantage ; et s'il se trouve des gens pour formuler ce symbole, il pourra se trouver aussi des gens pour l'adopter. Tous ceux pour qui le ministre est, selon la définition de M. de Maistre, « un monsieur habillé de noir, qui dit des choses honnêtes, » feront partie de cette nouvelle église, pourvu, toutefois, qu'ils ne trouvent pas le symbole trop détaillé ; ce qui pourrait arriver, puisqu'enfin l'habit sera de trop pour quelques-uns, qui pensent avec raison qu'on peut dire des choses honnêtes en habit bleu comme en habit noir. Au reste, pour un grand nombre, l'*honnêteté* promise ne sera qu'une limite et un minimum ; et plusieurs viendront avec l'espoir, plus ou moins fondé, d'entendre des choses un peu plus qu'honnêtes. Quoi qu'il en soit du symbole, s'il est honnête en effet, l'Etat pourra l'autoriser ; et, puisque tout privilége est aboli, il pourra encore, après avoir pris connaissance des statuts de la nouvelle secte, allouer aux frais de son culte une somme proportionnée au nombre des sectaires ; bien entendu que, dès ce moment, l'ancienne église, la ci-devant église nationale, n'est elle-même, à ses yeux, qu'une secte.

Dans ce système, il n'y a plus une église de l'Etat, mais des églises de l'Etat. Reste à savoir quelle règle l'Etat devra se prescrire quant à leur adoption, à quelles marques il reconnaîtra qu'une société religieuse a droit à être soutenue des deniers publics ; jusqu'à quelle dégradation de couleurs, jusqu'à quelle pâleur le christianisme pourra descendre, ou jusqu'à quelles teintes ardentes il pourra monter, sans cesser d'être digne des allocations du budget; il restera même à savoir où le christianisme finit, où son nom cesse d'être applicable ; et la difficulté de résoudre cette question pourrait bien conduire l'Etat à reculer jusqu'au sens le plus étroit de la définition de M. de Maistre, et à se contenter des *choses honnêtes;* et, puisqu'on n'en dit que d'honnêtes dans les synagogues et dans les athénées de la théophilantropie, peut-être y aurait-il convenance à payer les rabbins et les professeurs de déisme pour dire de ces choses-là, qui sont toujours bonnes à entendre, et qui méritent bien, de la part du pays, quelques sacrifices matériels. En dehors de toutes ces sociétés, successivement fondées et subventionnées, il resterait peut-être un certain nombre d'individus, qui se croient assez en fonds d'honnêteté sans se faire solennellement endoctriner sur un chapitre aussi usé. Ceux-là, on ne leur donnerait rien ; mais, en revanche, on leur demanderait quelque chose, pour un besoin si généralement senti que l'Etat se fait une obligation d'y pourvoir. Cela ne leur semblera pas très-rationnel, je le prévois, mais que faire? le système dont ceci n'est qu'un détail, n'est peut-être pas lui-même absolument rationnel.

Tout cela s'arrange assez bien sur le papier ; mais, après tout, ce petit arrangement-là n'est ni plus ni moins qu'une révolution ; et ceux en faveur de qui nous venons de la rédiger, savent mieux que nous ce qu'elle pourrait coûter. Croiraient-ils l'avoir amendée en proposant que toute sub-

vention soit retirée à l'ancienne église, et refusée aux églises nouvelles? C'est, sans contredit, rendre la révolution plus rationnelle dans ses résultats; mais ce n'est pas la prévenir, ni régler sa marche, ni dominer ses phases. Or, ces amis de la liberté sont assurément des amis de la paix. Je doute donc qu'ils veuillent prendre l'initiative d'une révolution, à moins qu'ils ne pensent en avoir calculé les accidens et assuré les suites; et je pense qu'ils aimeront mieux sortir paisiblement d'une enceinte où leur conscience ne serait plus à l'aise, se constituer en église particulière vis-à-vis de l'église subventionnée, faire, en un mot, ce que firent quelques-uns de nos concitoyens dissidens à une époque peu éloignée. Il y a parmi nous des dissidens calvinistes, pourquoi n'y en aurait-il pas d'une couleur tout opposée? Pourquoi ceux-ci exigeraient-ils des sacrifices que ceux-là n'ont point réclamés? Pourquoi surtout voudraient-ils voir immoler à leur liberté la liberté du plus grand nombre? Pourquoi prétendraient-ils qu'on leur sacrifiât l'antique symbole, auquel se rattache volontairement (je pense qu'ils pourront s'en assurer) la grande majorité des citoyens vaudois? Pourquoi se refuseraient-ils l'honneur et le profit d'un acte de franchise en avouant solennellement leurs convictions, en publiant leur symbole, en organisant le culte de leur religion? Pourquoi préféreraient-ils se cacher et se perdre dans le vague d'une prétendue église sans doctrine et sans nom?

L'égalité absolue des cultes satisfait à la condition de la liberté; c'est à eux à voir s'ils peuvent instantanément l'établir sans danger pour la paix publique, ou si le résultat qu'ils en obtiendraient vaut le prix qu'il en faudrait payer. Mais quant au système qu'ils nous proposent actuellement, savoir l'abolition pure et simple de la confession de foi, il compromet également la paix et la liberté. Nous

l'avons montré. Nous avons indiqué en même temps la sûre, mais peut-être l'unique issue du défilé. Dira-t-on que nous proposons une chose énorme? Et qu'y aurait-il d'énorme à ce que d'autres fissent aujourd'hui ce qu'on a trouvé naturel que les premiers dissidens fissent en 1824, ce qu'ils ont fait sans murmurer, et ce dont personne n'a songé à les plaindre? Enorme, dites-vous? Mais où est l'énormité, sinon dans le système que l'on propose, et qui porte dans son sein, comme deux frères jumeaux et ennemis, l'anarchie et la tyrannie? Enorme! Il n'y aurait donc d'énorme que les sacrifices qui nous atteignent, et de mal modéré et supportable que le mal d'autrui? N'insistons pas davantage : à un certain degré d'évidence, le silence est de la pudeur, et la démonstration devient presque une injure.

En reportant les yeux sur l'espace que nous venons de parcourir, nous ne saurions nous défendre d'une réflexion : sait-on jamais combien de questions une première question soulève? Et ceux qui, les premiers, ont parlé d'abolition de symbole, ont-ils prévu quelles demandes susciterait la leur, puis à quelles réclamations ils se verraient conduits par les concessions qu'ils n'auraient pu s'empêcher de faire, et comment, de ces demandes en quelque sorte *reconventionnelles* et mutuellement accueillies, sortirait finalement un résultat que peu de personnes eussent désiré, qu'aucune peut-être n'eût demandé?

La chute des corps graves n'est pas soumise à des lois plus rigoureuses que l'idée dans la pensée humaine et dans la société. Un principe porte avec lui toutes ses conséquences, ainsi qu'une plante toute sa postérité. On peut choisir son temps pour soulever une question ; on peut différer à la poser ; mais, une fois posée, on ne peut empêcher les questions qu'elle renfermait de se poser l'une après l'autre. Le procès s'agrandit en se plaidant; la cause originelle dispa-

raît ; le sujet primitif du débat s'oublie ; on passe rapidement de l'accessoire au principal, de l'accident à la substance, du *comment* au *pourquoi*? une question de servitude ou de mur mitoyen dévore une fortune antique ; et une existence tout entière, engagée dans ce périlleux débat, à l'issue ne se retrouve plus.

Quelle inexplicable force semble contraindre tel ou tel homme, bien libre pourtant, à poser certaines questions? Pourquoi à présent? pourquoi cette question plutôt qu'une autre? Pourquoi, après tant de lenteur, tant de précipitation? Pourquoi une semaine fait-elle l'œuvre d'un siècle? Et pourquoi, encore, un siècle entier ne consomme-t-il pas ce qu'une semaine devait accomplir? Philosophes de l'histoire! c'est ici la part de Dieu ; et si vous n'avez su le reconnaître partout, sachez au moins le reconnaître ici. Ces grands accidents sont nécessairement à lui. Mais s'il est quelque part, il est partout ; car sans doute il ne s'est pas réservé, dans l'histoire de l'humanité, les épisodes seulement et la biographie. Il est lui-même la chaîne continue et l'unité vivante de l'histoire. Tout rentre, de gauche et de droite, dans la ligne qu'il a tracée ; rien ne fait violence à sa volonté souveraine ; et comme un fleuve aux ondes irrésistibles, elle entraîne dans son cours, et fait concourir à ses immuables desseins, jusqu'à l'erreur qui la méconnaît et jusqu'au péché qui l'offense.

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE EN SUISSE,

FAIT AU PRINTEMPS DE L'ANNÉE 1830.

I.

Schaffhouse. — Chute du Rhin. — Collection de tableaux. — La salle du Concile. — Le couvent des Dominicains. — Maria Ellen-Rieder.

Schaffhouse, bâtie au fond d'un bassin dont les sommités n'offrent pas une belle forme, a grand besoin du voisinage de la chute du Rhin pour figurer avec quelque intérêt, sous le rapport du paysage, dans l'Itinéraire de la Suisse. Cette ville a vu naître Jean de Muller; ainsi elle fournit sa part d'hommes marquans et de beautés de la nature au moyen de sa cataracte et de notre meilleur historien. On y trouve force vieilles maisons à fenêtres et portes gothiques; un grand nombre d'entr'elles sont embellies par de petites tourelles à jour qui s'avancent sur la rue et servent d'observatoire aux dames et aux enfants. Toutes les maisons de Schaffhouse portent un nom : la *Colombe*, le *Cerf*, l'*Aigle*, la *Rose*, la *Concorde*, la *Prudence*, l'*Agneau*, etc., etc., se présentent avec leur nom écrit au-dessus de la porte d'entrée en caractères dorés ou sculptés. Il doit y

avoir souvent de plaisans contrastes entre les habitans et le nom de leurs demeures.

Nous avions grand'peur que la pluie ne nous privât du bonheur de voir la chute du Rhin dans sa beauté ordinaire, mais le soleil revint sur les ailes du vent du Nord et rien ne fût perdu pour nous, pas même l'arc-en-ciel se jouant sur l'onde écumante. On ne parle point assez de l'effet produit par la chute du Rhin à quelque distance de la chute elle-même, vue d'enhaut; il ne semble pas que le grand spectacle soit si près quoiqu'un sourd mugissement l'annonce; puis, tout à coup, on voit le fleuve s'élargir, se briser contre des rochers de formes pittoresques, bouillonner et tournoyer dans tous les sens comme s'il voulait résister au mouvement violent qui va lui être imprimé.

Ce magnifique tableau n'a rien de commun avec la cataracte, c'est une scène à part, très-propre à préparer l'âme à l'impression qui l'attend. Le château de Lauffen, bâti au-dessus de la chute, résiste depuis des siècles au tonnerre d'eau qui baigne les rochers sur lesquels on l'a huché; cette habitation n'inspire pas d'envie. Vivre en société avec une merveille aussi bruyante, aussi saisissante que la cataracte, me paraît une dure nécessité. Des paysans seuls habitent maintenant le château et conduisent les voyageurs sur l'échafaudage construit au bord des eaux tourbillonnantes. On se trouve alors placé presque dans la cascade elle-même, et si l'âme n'était profondément saisie par la magie de ces masses écumantes, on aurait peur, on se croirait en danger. Il se mêle à l'effroi, à l'admiration qu'on éprouve une espèce de sécurité bien extraordinaire; un attrait indéfinissable est caché dans ce mouvement si redoutable, dans cette puissance que rien ne peut suspendre et qui vous parle si haut de la puissance du Créateur. — Cinq rochers de teintes sombres, constamment battus de l'eau,

qui semble vouloir les anéantir, s'élèvent au milieu du fleuve. L'un d'eux, entièrement voilé, repousse l'eau en l'air et lui donne la forme d'une tête gigantesque, d'une sorte de fantôme dont l'aspect est à la fois mystérieux et terrible. — Deux de ces rochers seulement dominent la cataracte; ils sont couverts de verdure; c'est un bouquet proportionné à la grandeur de la scène et jeté sur ces vagues furieuses dont le mouvement éternel agite les branches légères.

L'aspect de la chute du Rhin m'a rappelé celui de la Jungfrau, vue de la Wengen-Alp. Un seul objet captive l'attention, mais que de beaux détails dans cette seule beauté de la nature! L'arc-en-ciel se jouait au bas des masses écumantes qui se changent en vagues bleuâtres à l'instant où le fleuve s'élargit de nouveau, pour remplir le vaste bassin creusé au bas de la cataracte.

Un léger bateau dans lequel j'eus la folie d'avoir une peur toute vulgaire, comparée à celle qu'inspire la chute vue de près, nous transporta sur l'autre rive. L'ensemble du tableau est sans doute magnifique, mais il faudrait ne pas commencer par se placer sur l'échafaudage pour éprouver une émotion toujours croissante.

On a détourné plusieurs filets d'eau pour faire tourner les moulins; l'industrie humaine se glisse partout; le voisinage d'une montagne d'eau ne l'intimide pas plus qu'un joli ruisseau; la roue tourne en même temps que le fleuve se précipite; cette petite merveille humaine n'est pas sans intérêt placée dans un lieu où l'homme semble si chétif.

Je ne m'attendais pas à goûter les plaisirs de l'art après avoir contemplé la chute du Rhin, mais on nous dit qu'un respectable pasteur de Schaffhouse possède une collection de tableaux, et nous avons profité de l'obligeance avec laquelle il la fait voir aux étrangers. M. Fight a perdu plu-

sieurs enfans, il est veuf et vit avec ses tableaux quand il ne s'occupe pas des soins de son Eglise. Le goût des arts charme la vie pour peu que l'on soit heureux, et parmi les consolations il occupe un rang élevé.

J'ai vu avec un très-grand plaisir plusieurs tableaux de Hess, peintre zuricois, dont la première industrie fut d'être garçon boucher. C'est en parcourant les contrées alpestres pour y chercher des bestiaux que le jeune Hess sentit s'éveiller sa vocation d'artiste; oubliant le véritable but de ses courses, il se pénétrait toujours davantage de la beauté de la nature et surtout de la perspective aerienne qu'il rendit plus tard avec une singulière vérité : le feuillé des arbres est aussi l'une des parties du paysage que son pinceau a traité avec le plus de supériorité. Le vrai talent est une puissance impérieuse; il est impossible qu'il ne se développe même au milieu des circonstances les moins propres à l'exciter.— Quelques portraits de Merz, artiste qui passa sa jeunesse à garder des troupeaux, font grand honneur à ce peintre-né; d'autres par M. Ott, de Zurich, seraient dignes de figurer à côté de ceux de Gérard ou de Paulin Guerin. M. Ott a rendu dans une petite ébauche, pleine d'esprit et de feu, la fameuse scène de la Diète de Stanz, alors que Nicolas de Flue vint exercer l'empire de la raison et de la religion sur les Suisses égarés par de vaines querelles; un grand peintre pourrait y trouver les éléments d'une belle composition nationale. Une idylle de Salomon Gessner et quelques chevaux de son fils se joignent à la collection des tableaux peints par des artistes suisses.— M. le pasteur Fight possède encore de beaux dessins originaux, un portrait du Titien aussi parfait que ceux qu'on admire à Paris ou à Florence, et un magnifique crucifix de Vandyck.— Il nous fit voir un grand gobelet en argent curieusement travaillé; il a appartenu à Erasme, lequel le légua à un Elec-

teur de Saxe qui le donna à Jean de Muller; il passa à l'un des héritiers de l'historien qui l'a donné par testament au respectable pasteur.

On trouve dans cette collection de beaux modèles de tous genres; je songeais, en la voyant, qu'il y a là de quoi se consoler de la tristesse des rues de Schaffhouse, et même du peu de charme de la contrée; mais il faut, pour cela, aimer la peinture comme le bon M. Fight, et les vrais amateurs sont aussi rares que les véritables artistes.

La route de Schaffhouse à Steckborn, village à trois lieues de Constance, est très-variée; on cotoie le Rhin au bord duquel s'élèvent, comme en Allemagne, quelques ruines et des collines boisées. Le canton de Thurgovie, l'un de ceux dont on parle le moins, est d'une fertilité extraordinaire. On y récolte le lin deux fois par an, la vigne croit facilement au milieu des prairies, et les arbres fruitiers atteignent une hauteur étonnante. Le pommier, le poirier, le cerisier s'élèvent autant que nos plus beaux noyers; ces arbres, chargés de fleurs, balançaient leurs rameaux roses et blancs, et formaient une forêt dont l'aspect, dans la saison des fruits, doit être magnifique. Le produit de ces vastes vergers est très-considérable : on fait du cidre renommé, et l'on sèche beaucoup de pommes et de poires. Souvent un père donne pour dot à sa fille un ou deux arbres fruitiers, et le gendre se montre satisfait.

Les maisons de la Thurgovie sont si jolies qu'on ne peut s'empêcher de les envier toutes; presque entièrement à jour, elles se composent de fenêtres peintes en vert et le plus souvent garnies de vitraux en losange; chaque fenêtre a une sorte de guichet mobile qui peut s'ouvrir et se fermer avec la plus grande promptitude. Tout à coup on voit paraître une tête jeune ou vieille encadrée dans chaque guichet, puis, dès qu'on a passé, les petits tableaux disparaissent

avec la même rapidité. La plus grande propreté règne autour de ces jolies demeures ; les jardins sont fleuris ; les objets désagréables dissimulés si habilement, qu'on peut supposer qu'ils n'existent nulle part, les espaliers et les pots à fleurs ornent la façade des maisons, et les habitans sont doués de physionomies gracieuses et intelligentes ; tout dans cette contrée donne l'idée de la prospérité. Mais en admirant ces rians paysages, le voyageur se sent cruellement cahoté sur une route qui devrait être belle puisqu'elle serpente dans un pays plat. Le gouvernement, qui néglige cette partie importante, se montre tout aussi négligent à l'égard de l'instruction populaire ; l'éducation du peuple est fort en arrière ; il règne dans le pays une inertie remarquable ; le paysan, accoutumé à plier sous la domination des baillis exacteurs que la Confédération envoyait tour à tour gouverner la Thurgovie, n'a pas encore l'énergie qu'il devrait déployer depuis qu'il est devenu citoyen d'un canton libre ; il y a beaucoup à faire dans ces contrées fertiles ; leur temps d'amélioration viendra, n'en doutons pas [1].

Nous nous mîmes en route de bonne heure pour nous rendre à Constance. Les rives du lac inférieur ou Zellersee sont charmantes. Le rivage est découpé, couvert de verdure, dominé par des collines escarpées ; des châteaux et des maisons de campagne, parmi lesquels on remarque Arenenberg, sont semés sur la hauteur. L'île de Reichenau embellit ce joli bassin ; elle est presque trop grande, on voudrait la glisser dans le second lac dont elle animerait l'aspect monotone. Vis-à-vis se dessinent les côtes de Souabe, où maints petits princes, comtes ou barons chassent et se promènent. Le Zellersee se rétrécit bientôt et finit par n'être

[1] Nous prions nos lecteurs de ne pas oublier que ces lignes ont été écrites en 1830.

plus que le prolongement du Rhin, qui, s'endormant entre les deux lacs, couvre la contrée de tristes marécages. Constance s'élève à l'entrée du grand lac jadis appelé Mer de Souabe; on y entre sans passeport, sans questions à la porte; le grand duc de Bade a le bon esprit d'agir en cela comme si sa ville mélancolique avait été concédée à la Suisse, à qui elle aurait fort bien convenu comme capitale de la Thurgovie.

Constance, réduite à deux mille âmes, en comptait trente-six mille au temps de son ancienne prospérité; cette ville tombe en décadence, tandis qu'ailleurs d'autres cités naissent et s'agrandissent. Lors du fameux Concile, qui commença en 1414, elle fut tout-à-coup habitée par cent mille âmes et trente mille chevaux; les princes et les prêtres menaient grand train, ce n'était que festins, processions, messes et disputes [1].

[1] Cependant la cité choisie vit arriver d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Suède, de Danemarck, de Pologne, de Hongrie, de Bohême et même de Constantinople des députés qu'envoyaient empereurs, rois, princes, villes, églises et universités : les grands rivalisèrent aux dépens des trésors lentement amassés par leurs aïeux, pour faire briller devant cette assemblée de l'Europe entière l'éclat des armures, des vêtemens, des chevaux et d'un riche cortége; les savans cardinaux et les prélats se disposèrent à conquérir à force de sagacité philosophique, de profond savoir et d'énergique éloquence, une gloire universelle aux yeux de toute l'église chrétienne. Beaucoup de gens accoururent comme à un spectacle que ni eux, ni leurs pères, ni leurs ancêtres n'avaient jamais vu. L'Europe était dans l'attente; les amis du bien chez tous les peuples faisaient des vœux. Les uns se préparaient à une sérieuse réforme de l'église; d'autres à des subterfuges pour l'éviter; la plupart à la jouissance de plaisirs variés. — L'affluence extraordinaire de grands dignitaires, de prélats inférieurs, de prêtres, de docteurs et de maîtres en théologie, en droit et dans les arts libéraux, avait attiré dans la ville et dans les environs de Constance, un nombre incroyable de seigneurs, de chevaliers, de princes et de ducs, avec une multitude proportionnée de domestiques, de marchands et d'artisans, en sorte que l'on compta un

Le tout dura quatre ans; maintenant Constance n'offre plus d'autre intérêt que celui des souvenirs de cette époque. Dès la porte de la ville, on apprend que les *curiosités* (*Merkwürdigkeiten*), ou plutôt *choses remarquables,* sont rassemblées dans la salle du Concile afin d'éviter aux étrangers la peine de courir à droite et à gauche pour les voir les unes après les autres. On se rend donc à cette salle en l'honneur de Jean Huss, bien plus qu'en celui du Concile lui-même. Le bâtiment où se tinrent les assemblées théologiques et politiques dont il est resté force manuscrits qui ont servi à faire force livres, destinés au bien de l'humanité, est situé au bord du lac. C'est une sorte de vaste hangard, probablement construit pour recevoir le Concile. Le rez-de-chaussée sert de douane; la grande salle, où tant de voix s'élevèrent, où tant de passions s'agitèrent, était envahie, quand nous y sommes entrés, par une réunion de trafiquants qui vendaient tranquillement leurs marchandises, là où maint personnage important ou obscur avait rendu son opinion, c'est-à-dire son vote. Les vieux piliers, soutiens d'un grossier plafond en bois, sont revêtus d'écussons sur lesquels on lit les noms des princes et des princesses qui ont visité les *curiosités* et l'époque à laquelle ils sont venus. Ce sont des altesses allemandes; le nom du prince héréditaire de Danemarck est le seul étranger à l'Allemagne.

Le cabinet des antiquités appartient à une espèce d'antiquaire auquel la ville a cédé le droit de faire voir les objets précieux qui lui appartiennent. Cet homme achète à bas

jour 30,000 chevaux et 150,000 étrangers. On célébra donc des tournois dans lesquels les nobles seigneurs étalaient devant ce concours de spectateurs illustres, leurs armures, leur force, leur adresse et leur beauté.

Histoire de la Confédération Suisse, par Jean de Muller, traduite par Charles Monnard. Tome IV, Livre III, pages 186 et 195.

prix des antiquailles dont la masse pourrait effrayer à la première vue, mais on découvre aisément à travers une atmosphère tout imprégnée de poussière et d'une odeur du moyen-âge, quels sont les objets qui méritent quelque attention. Au fond de la salle, au-dessus d'une tenture effacée et presque en guenilles, on a placé les fauteuils sur lesquels siégèrent le pape Martin et l'empereur Sigismond, l'un défendant le pouvoir temporel, l'autre le pouvoir spirituel. Le choc qui a lentement amené la réforme et la révolution française commença au concile de Constance. Il s'est trouvé à cette assemblée des hommes pénétrés de l'énormité des abus qui pesaient alors sur les consciences et sur la société; leur tâche était aussi difficile que belle; ils ne réussirent point mais ceux qui les premiers s'avancent pour arracher les concessions, plus tard obtenues par la force des choses, périssent le plus souvent comme Winkelried; ils ont à faire à des ennemis dont il faut saisir les lances en ne craignant pas de se les enfoncer dans le cœur. Ce sont les enfans perdus de la vérité.

Les deux illustres fauteuils sont fort modestes; celui du pape serait à peine digne de figurer dans un bureau de procureur à Paris; les étoffes qui les recouvraient ont été enlevées pièce à pièce, il n'en reste que de petits lambeaux. L'épée de cérémonie de Sigismond et le livre de messe de Martin rappellent encore mieux ces deux personnages. On montre aussi un meuble doré sur lequel sont écrits les noms des puissances dont les envoyés siégaient au concile; c'est le scrutin où tant de petits billets furent déposés pour faire bien aller le monde et pour sauver les âmes; on y jeta peut-être dans ce but les votes qui condamnèrent Jean Huss et Jérôme de Prague à être brûlés vifs !.

L'autel où le pape disait la messe figure à deux pas de la bible de Jean Huss; cette précieuse bible est enrichie de

notes écrites de la main de ce martyr de la réformation. En face des fauteuils de l'empereur et du pape on a placé deux grossières figures de cire, vêtues de robes noires; représentant Jérôme de Prague et Jean Huss répondant aux interrogations qui leur sont adressées. L'antiquaire prétend que c'est à la même place que ces personnages eux-mêmes rendirent compte de leur foi; il est possible qu'il n'en soit rien, mais que gagne-t-on à ne pas le croire? A côté de la figure de Jean Huss se trouve une représentation fidèle du cachot dans lequel il fut enfermé pendant trois mois. Ce cachot est si bas et si étroit que le prisonnier ne pouvait y marcher; couché sur de la paille, ne recevant l'air et la lumière que par un étroit guichet, il languit bien longtemps dans cette affreuse cage et n'en sortit que pour être conduit au bûcher. Ce fût le seize juillet 1415, à l'âge de quarante-cinq ans, que Huss mourut en confessant le Sauveur. « Je » remets mon âme entre les mains de mon Dieu et de mon » rédempteur! » — Telles furent ses paroles à l'instant où la flamme commença à l'envelopper; l'auto-da-fé eut lieu à peu de distance de la ville. Jérôme de Prague, accouru pour défendre son ami, partagea son sort comme ses opinions et mourut de la même manière en 1417, âgé de cinquante-cinq ans, heureux de perdre la vie pour la sainte cause de l'Evangile.

Le même lieu reçut les cendres de Jean Huss et de Jérôme: aucun monument ne s'élève à la place sanctifiée par la mort des amis chrétiens; on voudrait y voir une de ces croix si souvent prodiguées ailleurs; là, du moins, ce signe de la rédemption serait en harmonie avec les souvenirs du bucher élevé par le concile.

Deux briques sur lesquelles Jean Huss grava des caractères pendant sa captivité, sont conservées avec soin; malheureusement on ne distingue pas les lettres qu'il creusait

dans l'obscurité, mais cette relique n'en est pas moins d'un grand intérêt ; elle inspire bien plus de respect que la crosse et la mitre du pape qui se dressent au-dessus de ces débris informes.

Les environs de Constance sont riches en médailles, vases antiques et autres restes des Germains et des Romains : les paysans découvrent souvent quelqu'un de ces objets ; l'antiquaire en fait un petit commerce ; un grand vase de terre contenant des ossemens brûlés et une idole m'a semblé ce qu'il y avait de plus curieux en ce genre, il est germain, d'une forme très-simple ; les vieux peuples se plaisaient à brûler leurs morts ; il est aisé de comprendre l'espèce de plaisir qu'ils trouvaient à détruire et à conserver à la fois ce qui restait de leurs amis.

Je n'ai vu nulle part un poignard de plus odieuse construction que celui que nous montra le vieux antiquaire avec cet air de satisfaction qui dit toujours—Voyez donc que c'est beau! — Ce poignard se sépare en trois parties ; un simple ressort le triplait tout-à-coup dans le sein de la victime ; c'est un raffinement cruel et charitable.

Parmi les tableaux entassés dans la salle des curiosités, j'ai remarqué une sainte famille de la plus bizarre composition. La vierge, bien établie dans un énorme lit de damas rouge, se fait apporter l'enfant Jésus par une servante très-bien vêtue, tandis que plusieurs autres femmes s'empressent à la servir. St.-Joseph assis à une table somptueusement servie fait un excellent repas, et puis, pour rappeler l'étable et la crèche, on a mis tout au fond du tableau quelques vaches et un peu de foin. C'est là un chef-d'œuvre de l'ancienne école allemande qui certes ne manque pas d'originalité ; on ne s'attend point à cette manière de traiter le sujet.

Le couvent des dominicains, bâti en face du lac et d'un

aspect très-romantique, a été converti en fabrique de toiles peintes. C'est dans ce couvent que Jean Huss et Jérôme de Prague furent détenus : les dominicains étaient chargés du soin de les ramener dans le giron de l'Eglise : la cellule de Jean Huss dont on a transporté une partie dans la salle du concile était enclavée dans la terrasse du couvent. Si, tout-à-coup, ces murs sombres s'étaient écroulés, le prisonnier aurait contemplé le ciel, le lac et la verdure; il entendait du moins le chant des oiseaux lorsque la psalmodie des prêtres ne venait pas fatiguer ses oreilles. Maintenant l'église des dominicains n'est plus qu'une écurie; des harnais, des chars, une crèche occupent le fond du chœur; de longues pièces d'étoffe suspendues en l'air remplacent les pompeux ornemens du culte catholique. Quel changement de scène! et parmi tout ce bouleversement le souvenir des deux victimes du fanatisme et de l'ambition papale s'élève et grandit toujours davantage. On voit passer et repasser sous les voûtes du cloître où se promenaient gravement les dominicains traînant leurs longues robes blanches, des ouvriers et des commis tout occupés de leurs étoffes aux mille couleurs.

Il n'y a rien de gai à voir à Constance; on n'aperçoit que des rues désertes et sombres, point de beaux bâtimens, point de places animées, rien que la décadence et le vieux concile. Nous sommes montés au sommet du clocher de la cathédrale; là, on peut se faire une juste idée du pays environnant. Le grand lac paraît bien insipide aux habitans des bords du Léman; il règne je ne sais quel air d'ennui dans tout ce paysage, il n'est pas beau parce qu'il est mort; le petit lac seul est agréable; le reste du panorama inspirerait aisément de la tristesse lorsque le soleil ne l'éclaire pas.

Nous avons longtemps regardé la prairie où s'éleva le

bûcher ; c'est une prairie comme une autre, sans doute, mais de quel intérêt ce lieu sans aucun signe remarquable n'est-il pas revêtu pour toute personne capable de réflexion !

Tandis que la nouvelle et bruyante population de Constance se livrait au train de la vie joyeuse qu'on y menait alors, tandis que les prélats orgueilleux s'applaudissaient de leur vengeance, Jean Huss, extenué par ses longues souffrances, s'avançait lentement au milieu de cette même prairie pour y sacrifier sa vie à la cause de l'Evangile. Sa grande ombre seule est restée, tout le reste est tombé dans l'oubli et le mépris. En rentrant dans l'église nous avons vu une plaque en marbre placée entre les dalles qui forment le pavé de l'église. C'est de cette place même que le courageux confesseur entendit lire son arrêt de mort ; plus loin, dans le chœur on remarque la pierre sépulcrale d'un évêque anglais qui mourut de chagrin pendant le concile, à cause de la triste fin de ce même Jean Huss dont on retrouve partout le souvenir.

J'ignorais qu'il se trouvât à Constance une femme peintre dont le nom serait connu partout si elle habitait une grande ville. Mlle Maria Ellen Rieder demeure chez son père dans une modeste rue de sa lugubre ville, et l'on ne s'attend guère à voir dans sa simple demeure des tableaux dont le souvenir va se placer bien vite parmi ceux que laissent le Louvre et l'Italie. Elle a étudié les galeries de Dresde et de Munich, et passé quelques années à Rome ; maintenant la voilà réduite à ses propres forces, privée du plaisir d'admirer les chefs-d'œuvre, éternelle jouissance de ceux qui peuvent aussi créer quelque chose de grand. Le bonheur d'embellir la vieillesse de son père est sans doute une belle récompense des privations nombreuses que doit lui donner le séjour de Constance, mais je n'ai pu m'empêcher d'espé-

rer qu'un fois libre, l'intéressante artiste quitterait bien vite sa triste rue et son triste lac.

Une servante nous introduisit dans un petit salon assez mal éclairé et tapissé par les peintures de Maria Ellen-Rieder. De fort belles études de tête indiquent une vigueur de touche bien rare chez une femme; le dessin en est correct, le coloris savant. Une composition demi-figure, de grandeur naturelle, est curieuse à examiner comme preuve du talent qui se débrouille et commence à promettre de grands succès. C'est une Madone qui lit la Bible entourée d'anges et de nuages : tout cela est lourd, incorrect, on sent qu'il n'y a dans cet ouvrage aucune réminiscence des grands maîtres de l'Ecole italienne; c'est un tableau exécuté et conçu à Constance, mais celle qui sut le faire en pareil lieu devait bien vite franchir les Alpes, car elle s'en montrait digne dans cet essai de ses forces. Parmi les portraits on remarque avec intérêt ceux du père et de la mère de Mlle Ellen-Rieder. La mère, morte depuis plusieurs années, est représentée coiffée de ce bizarre bonnet doré et à jour que portent les dames notables du pays. Cette coiffure est fort convenable pour l'âge mûr; les femmes du peuple portent le même bonnet en noir, mais il est quelquefois absolument disproportionné, tant on le jette en arrière en le grandissant outre mesure.

Mais soulevez-vous le rideau vert qui recouvre l'une des ***Master-piece*** du cabinet, un St. Jean, assis sur un rocher et se détachant contre un ciel léger, écoute la voix d'un ange qui lui présente une plume et semble lui dire *écris*. Cette pensée n'est point nouvelle, mais ce qui l'est entièrement, c'est l'expression du St. Jean; on ne saurait mieux rendre une émotion profonde et religieuse; la crainte, le respect, l'amour, tout est dans ce beau regard qui ne fixe pas l'ange et se perd dans le vague de l'air. Une profonde

mélancolie est empreinte sur toute sa physionomie, il est saisi par l'importance de la mission qui lui est annoncée, et ne l'accepte qu'avec une crainte religieuse qui répond admirablement à l'expression de l'ange; lui aussi est triste, parce qu'il connaît la faiblesse humaine et les mystères qu'il va dévoiler. La simplicité de la pose et des traits, le peu de vigueur du coloris concentrent admirablement tout l'intérêt sur la partie morale de cette tête; on ne sait avec quoi ni comment l'effet qu'on éprouve est produit; c'est la magie du talent, celle de l'âme, qui, lorsqu'elle est fortement pénétrée, peut rendre visible ce qu'elle sent et n'use pour cela que des moyens les plus simples. L'Ange aussi est vraiment un envoyé du Ciel; on croit l'entendre parler à l'ami du Sauveur. On voit dans ce tableau l'influence de Raphaël et celle du Corège; rarement, j'imagine, ces deux grands maîtres ont mieux inspiré un écolier moderne.

Maria Ellen-Rieder a repris l'usage de l'or comme ornement de draperies; je ne sais si cette innovation est très-heureuse; on pourrait aussi désirer plus d'ombre et de moëlleux dans les draperies, mais quant à la pureté du dessin, à la teinte raphaëlique du coloris, il y a vraiment une étonnante supériorité dans cet ouvrage d'une femme. Ce tableau fût exposé à Dresde où il obtint les plus grands succès; il a été peint depuis le retour de Rome, on s'en douterait en voyant un autre tableau d'une plus grande dimension et qui fut composé sous l'influence immédiate des grands maîtres. La vierge Marie descend l'escalier d'un temple en donnant la main à l'enfant Jésus. Une éclatante lumière remplit le fond d'un portique qui sert de premier plan et d'encadrement, les figures se découpent sans aucune dureté contre cette lumière fantastique : un pareil effet est d'une extrême hardiesse et ne saurait être justifié que par un succès complet.

Cette madone est ravissante ; aussi modeste , aussi belle que celles dont se glorifie l'Italie , d'une élégance exquise dans tout l'ensemble et comme enveloppée d'une céleste dignité. Son pied délicat s'avance pour descendre les marches du temple , elle semble réfléchir à ce qu'elle vient d'entendre , en jetant sur son fils un regard voilé par ses longues paupières ; l'enfant Jésus la regarde et lui parle. Qu'il est beau, qu'il est divin, cet enfant si soumis à sa mère ! Il y a dans ses traits une grâce idéale que je n'ai vue à aucun autre petit Jésus ; les bras , les pieds , tout est bien dans cette figure délicieuse ; son léger vêtement blanc contraste avec celui de Marie. Le manteau bleu , adopté par tous les peintres, tombe jusqu'au bas de la robe pourpre de la Vierge ; les draperies sont très-supérieures à celles du tableau de St.-Jean ; elles sont à la fois simples et largement traitées. Ce tableau est le souvenir d'une apparition que Mlle Ellen Rieder eut pendant une longue maladie ; elle a peint ce qu'elle a vu, et ne voudrait pour aucun prix se défaire de ce bel ouvrage dont on lui a offert des sommes considérables ; elle l'a donné à son père.

Nous n'avons pas eu le plaisir de voir Marie-Ellen Rieder, j'aurais beaucoup aimé à lui dire tout ce que son talent me faisait éprouver, mais elle ne reçoit pas les étrangers qui viennent visiter son cabinet ; nous avons dû nous contenter de son portrait peint par elle-même. Sa physionomie est grave , l'expression douce et sensible , elle n'est ni belle ni jeune , mais quand on a une âme comme la sienne , on ne pense pas que la beauté ou la jeunesse soient des avantages si précieux. Cette intéressante artiste s'occupe maintenant à peindre un tableau d'autel de plus de vingt pieds de haut ; elle ne craint pas la fatigue d'un travail , peu en rapport avec les forces d'une femme.

Nous avons terminé la journée par une promenade sur le

lac ; il faisait froid, le grand tableau qui se déroula devant nous nous parut triste. Le lac de Constance n'a ni le charme des lacs qui consiste surtout dans les détails de la rive, ni l'immensité de la mer. Les tours de la cathédrale, deux vastes couvens à quelque distance de la ville, des collines vertes et d'une forme insipide, voilà le cadre de cette vaste pièce d'eau. On dit que l'extrémité opposée est plus belle, grâces aux Alpes du Tyrol.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LA CLOCHE, suivie de Poèmes et Ballades traduites de l'allemand et de l'anglais par Mlle Julie Miéville, auteur d'Abraham ou les Patriarches. Par livraison. 1[ere] livraison. La Cloche. Prix : 18 batz.

Qui ne connait le poème de la Cloche, cette œuvre admirable entre les œuvres de Schiller, dont le mérite est consacré par le plus beau triomphe que puisse obtenir un ouvrage poétique, la popularité? On l'a annoncé d'abord à la France par des traductions en prose; mais ce chant sublime et singulier devait perdre à cette métamorphose une grande partie de son mérite. La versification, si pittoresque, les rythmes si variés, ont séduit plus d'une fois les poètes français. Ils ont eu l'ambition d'essayer les ressources de leur art et de leur idiome sur ce thème capricieux. Les tentatives n'avaient pas été très-heureuses jusqu'à ce jour. Il nous semble que Mlle Miéville a plus approché de son modèle. Elle n'a pas craint, pour y parvenir, de hasarder plusieurs termes que l'on rencontre rarement dans la poésie élevée ; elle a essayé des coupes de vers brusques et hardies ; elle a suivi d'assez près les mouvemens de la phrase allemande. Aussi sa traduction se lit-elle avec beaucoup d'intérêt. Si même vous avez un souvenir bien vivant de Schiller, vous aimerez davantage ce caractère de fidélité de la traduction, qui semble ne réclamer pour elle d'autre gloire que celle de faire deviner, et par conséquent admirer, l'original.

Quel morceau choisir dans cette œuvre si bien et si lyriquement conduite, où l'on passe avec des transitions si douces et si soudaines de l'atelier dans le monde et du monde dans l'atelier ?.. Où les différentes phases de la vie se succèdent comme celles de l'astre des nuits, de sorte que la scène est changée avant qu'on ait pensé qu'elle pût l'être ?.. Arrêtons-nous, puisqu'il faut choisir, à la cloche d'alarmes, au tocsin.

Malheur, lorsque dans l'ombre au sein d'une cité,
Couvent secrètement les brandons de la haine!
    Bientôt tout un peuple irrité
    En fureur va briser sa chaîne.
De ses droits méconnus rappelant la rigueur,
    A soi-même il se fait justice.
Il faut que dans les airs la cloche retentisse,
Du tumulte croissant qu'elle augmente l'horreur,
Et, signal bienfaisant de paix et d'harmonie,
Qu'elle aille des excès redoubler la furie.
Aux cris de liberté, d'égalité d'état,
Le citoyen paisible est devenu soldat.
Des cohortes sans chefs envahissent les rues,
Des bandes d'égorgeurs, partout sont accourues.
Des femmes ! (qui croira ce prodige odieux !)
Fières de surpasser ces monstres furieux,
Prenant, avec l'instinct, les dents de la panthère,
De l'ennemi vaincu, couché sur la poussière,
Ont déchiré le cœur encor tout palpitant!

Partout d'un saint respect le rempart s'écroulant,
Il n'est rien de sacré. Le juste se retire ;
Il fait place au méchant, à qui seul est l'empire,
Et le vice vainqueur marche à front découvert.
Si du lion qui dort dans le fond d'un désert,
Le terrible réveil vous glace d'épouvante,
Si vous craignez le tigre et sa gueule sanglante,
Ah ! redoutez bien plus l'homme aveugle et sans frein.

Enfin le moule est brisé ; la cloche apparaît luisante et sans défauts. On la baptise.

Accourez, compagnons ! Dans les eaux du baptême
Consacrons tous ici l'ouvrage de nos mains.
Concorde ! c'est le nom qui, marquant ses destins,
Lui doit être imposé dans ce moment suprême.
Venez ! les citoyens rassemblés par sa voix,
D'un fraternel amour suivront les saintes lois.

Dans Schiller, comme dans tous les grands poètes, il y a de sublimes leçons, en même temps que de nobles images. Le grand poète est toujours, même sans y penser, le législateur du genre humain.

L'impression des nouveaux poèmes de Mlle Miéville ajoutera à l'estime qu'inspire son talent. Il se produit cette fois d'une manière très séduisante pour le lecteur, dont l'œil se proménera avec plaisir sur un in-4 très bien imprimé, orné de vignettes nouvelles dont plusieurs sont dues au talent de l'auteur. Le tout fait honneur aux presses de M. Ducloux.

J. J. P.

CHARLES LE FÉVRE ; Episode de la vie d'un jeune homme, par *Andrew* Reed ; traduit de l'anglais. 2 vol. in-12. Paris, 1838. — A Lausanne, librairie de M. Ducloux.

L'attrait le plus vif, le plus romanesque entraîne à travers la lecture de ce livre. Bien que le cadre du récit soit évidemment un peu arbitraire, l'auteur affirme que tous les faits en sont vrais et qu'il est resté en deçà du vrai, plutôt que de la dépasser. Dans deux occasions en particulier, il a totalement omis des faits qui, bien qu'ils eussent eu lieu réellement, auraient pu paraître improbable et même impossible.

Quelle histoire, que celle de Charles Lefèvre ! Un jeune homme ouvre son âme aux émotions de la piété ; une pieuse et tendre mère en avait cultivé le germe. Arrivé à Londres, Lefèvre trouve en son ami Douglas un appui sur la route du bien. Douglas malade, Lefèvre lui prodigue les soins les plus assidus et les attentions les plus touchantes. Leur amitié en est d'autant plus affermie. Douglas et Lefèvre ont cependant un caractère bien opposés. Douglas est un chêne robuste que rien ne fait plier ; si le vent de l'incrédulité l'attaque, ses branches s'agitent pour se débarrasser de ses importunités, non pour y céder. Il y a quelque chose d'un peu raide qui fait de Douglas un vrai caractère anglais ; non que tout soit mauvais dans cette raideur ; c'est plutôt l'expression tendue de cette fermeté d'ame, de cette persévérance à suivre les conséquences d'une af-

faire ou d'un principe qui est un trait fréquent du caractère anglais et qui se retrouve chez les hollandais au degré d'une insurmontable opiniâtreté. Lefèvre est beaucoup plus malléable ; il est du nombre de ces hommes doux, qui semblent appelés à amortir le choc des caractères contraires en recevant de chacun d'eux un choc qui les enflammerait ou les briserait, s'ils se heurtaient sans ce milieu adoucissant. Mais il ne trouve pas en lui-même une source indépendante de force et de vie ; au lieu de la puiser en Dieu et dans son Esprit, il la puise en son ami. Leur liaison est d'ailleurs trop littéraire pour ne pas être accompagnée de grandes illusions. Lefèvre se laisse aller à l'erreur facile de se croire fortifié et affermi, parce qu'il partage les goûts poétiques de son ami, parce que ses auteurs favoris, son admiration et son intelligence de la nature sont aussi les siens. Ils marchent à l'aise sur un sentier fleuri ; mais aux premières épines un vide affreux va se découvrir.

Douglas quitte Londres; d'autres amis, Wallis entr'autres, s'emparent de Lefèvre. De séduction en séduction, ils l'entraînent au-delà de tout ce qui est permis. Le contrepoids de Douglas n'est plus là pour retenir Lefèvre dans la pente funeste du péché ; et sa chute ressemble à ces cascades à plusieurs bonds dans lesquelles le torrent n'est retenu un instant que pour se briser mieux et tomber plus bas avec plus de fracas. Après avoir épuisé les séductions du péché, après s'être avili dans l'esclavage de tous les vices, le cœur dévasté de Lefèvre n'est plus accessible qu'au remords et au désespoir. Perdu dans l'estime de ses supérieurs, poursuivi par l'impossibilité de satisfaire à ses créanciers, repoussé au moment de voir s'accomplir l'union dont il attend son relèvement, méprisé de ses égaux et de ses compagnons, devenu séducteur après avoir été séduit, Lefèvre se sent l'objet du dégoût des hommes et se croit réprouvé de Dieu. La maladie le consume ; son désespoir devient un affreux délire qui le pousse même à attenter à ses jours. Mais le Dieu qu'il a offensé le retient au bord de cet abîme. Vagabond, dévoré d'un sombre et effrayant désespoir, un soldat se trouve sur ses pas. Il s'enrôle, son régiment se met en mer pour le Canada. A mesure que le vasseau s'éloigne, que la terre de la patrie se confond dans le lointain de l'horison et se perd, à mesure que les derniers liens se brisent et que les dernières affections sont déchirées, le cœur de Lefèvre s'attendrit. Des larmes, de précieuses larmes mouillent et rafraîchissent ses yeux longtemps brûlés et creusés par le désespoir. Tous ses péchés l'assiégent ; mais il en pleure et un rayon céleste descend jusqu'en son cœur ; l'espoir renaît. Une tempête inouie éclate ; le pécheur est tour à tour abîmé par le repentir et relevé par l'espoir, par la certitude ineffable du pardon. La Bible fait entendre à son cœur flétri un langage de paix ; il y trouve cette source d'eau vive qui rafraîchit et qui restaure, ce beaume qui guérit les blessures, cet esprit qui vivifie. C'est de Dieu qu'il reçoit tous ces dons; nul homme ne s'interpose entre Dieu et lui. Il est en communion directe avec son Sauveur. Il reçoit, pour toujours en lui, le principe d'une vie nouvelle.

Bien que le livre aille plus loin, nous laissons là notre ami, le sachant guéri par celui qui est venu chercher les malades et sauver les perdus.

Le livre, du moins dans la traduction, n'est pas une œuvre littéraire

proprement dite. Nous le regrettons. Il aurait plus longtems exercé son heureuse influence. Nous craignons de le voir délaissé après une première lecture. Nous lui ferons même un reproche de son irrésistible intérêt dans la crainte que le lecteur entraîné ne s'arrête pas assez à une multitude de choses qui veulent être lues avec étude et avec calme. Le reproche essentiel que nous ayions à lui faire est de contenir quelques hors-d'œuvres inutiles, surtout dans les premiers chapitres.

SOIRÉES DE FAMILLE. Publiées depuis 1836 à 1839 par Mlle H. C. 4 vol. in. 12 de 250 à 300 pages, avec de jolies lithographies. Prix : 1 fr. 75 rap. le volume. (Ils se vendent séparément.)

Voulez-vous rendre de quelque ouvrage un compte fidèle? Lisez le d'abord. Et certes il serait aujourd'hui aussi facile qu'agréable de remplir cette condition essentielle, si l'on n'avait pas autour de soi deux ou trois jeunes têtes, passionnées pour les bonnes lectures, qui nous disputent le livre que nous avons le plaisir d'annoncer. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup dire en faveur des Soirées de famille que de signaler l'empressement de la portion du public à laquelle on les adresse? Ces quatre jolis volumes étaient sur ma table tout à l'heure : où sont-ils maintenant? Dans les mains d'amateurs que ni la complaisance ni le préjugé ne sauraient asservir, et qui ne consacreraient pas à Madame Evérard leurs momens de loisir, si Madame Evérard n'était pas aimable comme elle est bonne et sensée. Ne croyons pas que les enfans s'attachent avec un plaisir égal à tous les livres d'amusement. Nous voyons souvent tomber de leurs mains des ouvrages appelés *recréatifs*. Pour celui-ci, il faut le leur disputer.

A notre tour, nous avons pris connaissance des volumes qui ont charmé nos élèves, et nous n'avons pas de peine à comprendre une impression que nous éprouvons aussi. L'auteur est du très petit nombre d'auteurs qui savent de quoi il faut occuper l'enfance, et comment il faut lui parler. Justesse dans les vues, vérité dans les sentimens, mesure dans l'expression, heureux choix des sujets, les Soirées de famille nous paraissent réunir toutes les conditions, si rarement remplies, et si souvent promises, d'un bon livre d'éducation. Nous ne sommes point surpris que la réimpression du premier volume soit devenue nécessaire.

Cet ouvrage sera très utile à beaucoup de personnes, qui n'ont pas le loisir ou l'habitude de réunir sur divers objets pratiques, ou d'un intérêt plus élevé, un ensemble de reflexions, ou qui ne peuvent que rarement avoir avec leur famille de ces conversations raisonnées, dont Mme Evérard sait si bien diriger le fil. Vous donc qu'un état assujétissant, que des soucis quotidiens empêchent trop souvent d'engager avec vos enfans de ces utiles entretiens, appelez à votre aide les Soirées de famille. Elles pourront vous suppléer, et tandis que vous vaquerez aux fonctions de l'emploi, aux travaux de l'industrie qui vous fait vivre, aux soins minutieux mais essentiels du ménage, une bonne institutrice se chargera d'éveiller chez vos enfans l'esprit d'observation, l'art de penser par soi-même, l'habitude de remonter du bienfait au suprême Bienfaiteur, enfin le généreux et doux sentiment de la nationalité Suisse, dégagé de toute prévention fâcheuse à l'égard des autres pays. J. J. P.

TISSOT.

On doit s'attendre à trouver dans cette vie de Tissot bien des détails sur la plus célèbre de ses publications, l'*Avis au peuple sur sa santé*. Les réflexions judicieuses du biographe sur les livres de médecine populaire, et l'histoire de la polémique dont le livre de Tissot fut l'objet, intéresseraient sans doute bien des lecteurs. Limités par l'espace, nous nous bornons à une citation qui rappelle et détaille l'étonnant succès de l'*Avis au peuple :*

« Ce travail n'était destiné qu'aux Vaudois. A eux seuls s'adressaient les avis de leur compatriote. Toutes les règles hygiéniques qu'il donne sont basées sur une connaissance parfaite des mœurs, des usages de notre pays, et même de la température si variée des bords de notre lac. Il en est de même des conseils relatifs aux enfans, écrits pour un pays où ils naissent sains et vigoureux, et non pour les en-

fans entassés dans les logemens humides et mal clos d'une région marécageuse ou dans les rues sales et étroites d'une ville manufacturière. On ne saurait donc raisonnablement faire un crime à Tissot de ce qu'ayant en vue les besoins d'une certaine classe d'hommes, dans une certaine localité, il n'a pas donné un travail qui satisfasse aux exigences de la France ou de l'Angleterre.

» L'introduction de l'Avis au peuple traite des causes de la dépopulation dans le pays de Vaud. Il en assigne trois principales : l'émigration, le petit nombre des naissances, et enfin le manque de secours pour les malades de la campagne, qui meurent faute de soins suffisans. C'est à cette dernière cause qu'il veut apporter un remède.

» Le bienfait des lettres, a dit M. Villemain, se montre » surtout dans ces écrivains d'un esprit libre et sage qui se » servent du talent pour éclaircir et rendre populaires les » vérités sociales. » Ces paroles s'appliquent parfaitement à M. Tissot, et tous les contemporains en jugèrent ainsi.

« A peine l'*Avis au peuple* eut-il pénétré en France, qu'à Paris, Lyon, Rouen, Montpellier et Avignon on se hâta d'en faire des contrefaçons. M. Lebègue de Presle, docteur régent de la faculté de Paris et censeur royal, avertit sur le champ l'auteur qu'une édition se fesait à Paris et l'invita à en donner une seconde lui-même, dans laquelle il traiterait son sujet d'une manière plus appropriée à la France et aux environs de Paris. En attendant, le docteur Marquard s'était chargé d'y faire quelques additions, fort inférieures au travail de Tissot.

» Enfin, ce qui achève l'éloge de l'*Avis au peuple,* c'est sa vogue immense, tant en France qu'à l'étranger. Quinze éditions françaises furent épuisées en peu d'années, et dix-sept traductions parurent, en moins de vingt-cinq ans, à Zurich, Hambourg et Venise, en Hollande, en Angleterre, en

Suède, en Danemarck, en Russie, en Pologne, en Hongrie, en Espagne, en Portugal, en Grèce et en Flandres. La meilleure édition est celle de Lausanne 1775, corrigée et augmentée par l'auteur. C'est celle dont le célèbre professeur Hallé s'est servi pour son édition des œuvres de Tissot ; il l'a enrichie d'excellentes notes devenues nécessaires pour mettre cet ouvrage en rapport avec l'état actuel de la science. « Nous les ajouterons, dit-il, avec la concision et » la discrétion que commande le respect qu'on doit aux » hommes qui nous ont frayé la route, et auxquels on doit » même les progrès qu'on a faits depuis eux. Nous n'en fe- » rons guère sur les points de théorie, car la différence des » idées actuellement reçues avec celles qu'adoptait M. Tis- » sot ne suffit pas à notre avis pour motiver des réflexions » nouvelles. Nos observations ne porteront donc que sur » les changemens qui se sont introduits dans la pratique » de l'art et sur les faits qui en sont la véritable richesse. »

« L'*Avis au peuple* rendit le nom de Tissot célèbre dans toute l'Europe. Il devint surtout classique en Allemagne. Les universités de Goettingen et de Giessen l'adoptèrent comme livre d'étude. Le grand-duc de Hesse-Darmstadt ordonna même que les étudians en théologie qui voudraient se faire consacrer dans ses états, seraient tenus à des examens sur l'*Avis au peuple,* dont la connaissance était ainsi obligatoire pour l'exercice du Saint-Ministère. En Pologne, où il en parut deux traductions différentes, les seigneurs, les primats et les prêtres s'en servirent aussi avec avantage. De toutes parts on le félicitait et on s'adressait à lui ; les uns voulaient qu'il publiât un journal de médecine, d'autres lui reprochaient de n'avoir pas joint à l'*Avis au peuple* un traité de chirurgie populaire, ceux-ci réclamaient un traité populaire des maladies chroniques; mais il leur répondait : « Les maladies chroniques sont, il est vrai, mal traitées

» dans les campagnes, mais on a le temps et la faculté de
» conduire les malades dans les villes ou de faire venir du
» secours; elles sont bien plus rares que celles dont j'ai
» parlé : elles le deviendront bien davantage dès qu'on
» traitera mieux les maladies aiguës dont elles sont presque
» toujours la suite. D'ailleurs elles dépendent d'un grand
» nombre de causes réunies, inappréciables à ceux qui
» n'ont pas fait d'études de médecine, et par conséquent
» elles ne pouvaient être l'objet d'un traité populaire. [1] »

C'est à la publication de l'*Avis au peuple* que se rattachent les premiers rapports de Tissot avec J. J. Rousseau. On ne laisse pas d'être un peu étonné de l'enthousiasme du premier pour le second. On l'est moins de voir le grand Haller réprimander doucement, mais sans détour, une admiration excessive, et qui s'attachait à l'homme au moins autant qu'à l'écrivain. C'est, en effet, d'un sentiment d'affection personnelle que Rousseau fut l'objet de la part de ses zélateurs ou, pour mieux dire, de son siècle. On comprendrait mal et ce siècle et l'un de ses plus grands hommes, si l'on méconnaissait que le talent de Rousseau fut encore moins apprécié que ses intentions et son courage. La littérature, à cette époque, était surtout un instrument, l'art d'écrire une arme offensive, les écrivains étaient pris sur le pied de réformateurs, l'art reculé au second plan.

[1] On ne lira pas sans intérêt les lignes suivantes, qui montrent que le succès de l'*Avis au peuple* se prolonge et s'étend au-delà de ce qu'on eût cru :

« *Jeudi* 11 *avril* 1833. J'ai trouvé, chez le vice-consul Anglais à
» Damiette, l'accueil le plus poli et le plus obligeant que je pusse dé-
» sirer. Il est né dans cette ville, et s'occupe un peu de médecine. Il
» m'a parlé avec enthousiasme de mon compatriote le médecin Tissot,
» dont il a traduit en arabe l'*Avis au peuple*. »

(Extrait du journal de M. L[s] Mestral, aujourd'hui suffragant à Romainmôtier.) *Réd.*

Dans un succès littéraire, on cherchait surtout une action virile ou une bonne œuvre. Le public, poussé par les auteurs dans cette voie, les y poussait à son tour, et ne leur y permettait ni halte ni détour. Voltaire, né bel-esprit et artiste, eut besoin de toute la puissance que ses services lui avaient conférée (car c'était bien des services qu'on demandait à la littérature), pour conserver à l'art, comme art, quelque part dans l'attention publique. J. J. Rousseau, encore plus artiste peut-être et surtout plus rhéteur, se ménagea si bien un rôle d'homme dans son rôle d'écrivain, se manifesta si vigoureusement à travers sa rhétorique, que le siècle entier ne vit en lui qu'un philanthrope qui mettait son immense talent au service de l'homme et de Dieu. Il faut le dire, aujourd'hui que bien des prestiges sont dissipés, et que la valeur morale de Rousseau a subi un grand rabais, il eut pour amis, et pour involontaires complices, les plus honnêtes gens de son siècle ; et, dans l'état moral et religieux de l'époque, il devait les avoir. A moins d'avoir connu la saveur pure de l'Evangile, saveur qui, une fois goûtée, ne se perd jamais, toute âme un peu élevée, toute âme à qui Voltaire ne suffisait pas, était tributaire née de J. J. Rousseau. Au point de vue de l'Evangile, nous ne voulons plus comprendre cet enthousiasme ; c'est pourtant au point de vue de l'Evangile qu'il faut se placer pour le comprendre, parce que c'est l'Evangile qui nous apprend que, séparé du premier principe, l'amour du bien se pervertit et s'égare, et que la vérité même devient fallacieuse et funeste. C'était un homme éminemment sage que M. Tissot ; il avait de la religion ; une vie régulièrement et généreusement occupée semblait faite pour retenir ses jugemens dans la ligne du vrai ; car c'est là un des bénéfices de toute existence normale et concentrée dans le devoir : et cependant cet homme si sage et si réservé acceptait de J. J. Rousseau ce qu'au-

jourd'hui des esprits beaucoup moins prudens que le sien n'en acceptent plus. Il fallait ou une vaste portée d'esprit, ou une intelligence alors très-rare de l'Evangile, pour ne pas donner, par bonne intention, dans les piéges de cette philosophie qui cachait l'épicuréisme sous le manteau de Zénon, le sensualisme dans la sentimentalité, et l'adoration de l'homme dans le culte d'un Dieu factice. Combien d'événemens étaient nécessaires pour dissiper le charme, et pour réduire aux proportions chétives et à l'aspect flétri d'une sorcière l'Alcine ou l'Armide qui avait enchanté tant de véritables preux! Des hauteurs de la science et de la foi, le grand Haller avait vu et signalé le danger; mais ce n'est ni un seul homme qui égare tout un siècle, ni un seul homme qui le ramène.

J. J. Rousseau reparaîtra dans la suite de ces extraits; nous laissons donc sa première lettre à Tissot, lettre inédite comme *toutes les autres*, pour transcrire ici une lettre d'un homme moins célèbre, mais connu pourtant par ses rapports avec l'auteur d'*Emile* et avec Voltaire. C'est du prince Louis-Eugène de Würtemberg que nous voulons parler. Il habitait alors la Chablière près de Lausanne, et, ayant recouru, pour sa jeune famille, aux soins de M. Tissot, il avait bientôt trouvé, dans cet excellent médecin, un ami digne de toute sa confiance. C'est à ce titre que M. Tissot reçut le dépôt de la lettre suivante, que le prince avait intérêt à remettre en mains sûres. Elle est adressée à Voltaire, et postérieure de dix jours seulement à la dernière du prince de Wurtemberg (26 septembre 1764) qui soit imprimée dans la correspondance du célèbre écrivain. On comprendra bientôt pourquoi celle du 26 septembre est la dernière. On comprendra aussi, pour peu qu'on connaisse le 18e siècle, qu'il fallait du courage, même à un prince, pour

écrire à Voltaire une lettre semblable. Nous aimons, jusqu'à un certain point, qu'il en ait fallu, et que le rang s'intimide devant l'intelligence ; mais l'intelligence a aussi sa tyrannie, et nous sentons qu'il est aussi juste de protester et de se prémunir contre le despotisme du talent que contre tous les autres. L'homme n'est pas encore libre lorsque, capable de résister à la puissance matérielle, il ne l'est pas de défendre sa conscience contre les attaques de l'éloquence. Voyons la lettre de ce bon et honnête prince de Wurtemberg, que plusieurs autres lettres de lui, semées parmi celles de Rousseau et de Voltaire, ont fait aimer de tout le monde :

« La Chablière, 6 octobre 1764.

» J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait
» l'honneur de m'écrire. Permettez-moi dans celle-ci de
» vous remercier à mon tour de l'accueil que vous avez fait
» à M. le comte de Zinzendorf.

» J'ai lu, il y a quelque temps, le sermon des Cinquante ;
» cette brochure m'a véritablement affligé. Je viens de lire
» le Dictionnaire philosophique, qui m'a fait la même im-
» pression.

» Il me semble, monsieur, que ces sortes d'écrits ne
» sont propres qu'à exciter et corrompre les esprits ; par
» conséquent ils sont dangereux, et s'ils sont dangereux ils
» sont condamnables.

» Il me semble aussi que lorsque, pour s'opposer au fana-
» tisme, on s'élève contre la religion, toutes les preuves
» qu'on emploie contre celle-ci servent de nourriture au
» monstre qu'on voudrait terrasser, monstre nourri d'or-
» gueil, qu'il serait plus facile de faire mourir faute d'ali-
» ment que de détruire par la force ; enfin il me semble en-
» core à moi, qui suis sincèrement persuadé de la sainteté de

» ma religion, que cet acharnement à saper les fondemens
» sacrés de la foi est en même temps une témérité et une
» méchanceté de la part de ceux qui en ont formé le fatal
» dessein. C'est une témérité, parce que la main faible de
» l'homme ne saurait parvenir à renverser un édifice élevé
» par l'Eternel lui-même. C'est une témérité ; car, quelle
» que soit l'opinion qu'on puisse avoir de soi-même, on n'o-
» serait cependant jamais se flatter de substituer, à la mo-
» rale de l'Evangile, une morale aussi pure et aussi sainte.

» C'est une méchanceté, en ce que c'est se déclarer par-
» tisan de l'erreur contre la vérité, et en ce qu'on répand
» par-là le doute dans les esprits chancelans et le trouble
» dans les consciences susceptibles et flottantes; enfin c'est
» le comble de la méchanceté, en ce que ces sortes d'écrits
» déchirent les liens les plus sacrés de la société, et que,
» semblables aux vents humides qui apportent sur leurs
» ailes et la peste et la mort, ils soufflent au milieu de nous
» la contagion plus funeste encore des vices et des crimes.

» Combattez donc le fanatisme, mais respectez la reli-
» gion; d'autant plus que c'est de la religion même qu'on
» peut emprunter les armes les plus sûres pour triompher
» du fanatisme, son plus cruel ennemi.

» Voilà ma façon de penser, monsieur, sur les écrits
» dont le public est inondé depuis quelque temps; et je
» n'hésite pas de le déclarer, parce que je suis persuadé
» qu'il est du devoir d'un honnête homme d'oser penser
» tout haut, et que je me croirais dégradé à mes propres
» yeux s'il se rencontrait un seul sentiment dans le fond
» de mon cœur qui méritât par sa nature d'être condamné
» au silence. Vous sentez bien après cela, monsieur, vous
» qui connaissez le vif intérêt que je prends à votre gloire,
» à quel point je dois être bien aise que ces dernières pro-
» ductions qui vous ont été attribuées ne soient pas sorties

» de votre plume, qui ne doit être employée qu'à nous » éclairer et à nous rendre meilleurs. Que M. Desbuttes » débute comme il le lui plaira, peu m'importe, si tant est » qu'on puisse être indifférent à ce qui nuit à ses sembla- » bles, pourvu que l'illustre M. de Voltaire n'oublie jamais » de consacrer ses nobles travaux à l'immortalité et à la » vertu, et par conséquent à l'utilité des hommes.

» L'offre obligeante que vous voulez me faire me touche » infiniment et m'est chère sans doute, parce qu'elle est une » marque de plus de votre amitié pour moi. Le bonheur de » me rapprocher de vous me la ferait accepter, si mes ar- » rangemens domestiques m'en laissaient la liberté; mais » les soins que je dois à ma petite famille, la confiance que » j'ai en M. Tissot qui veut bien m'aider à remplir des de- » voirs si sacrés et si chers, enfin un concours de mille » autres raisons, ne me permet pas d'en profiter. »

Après avoir écrit cette lettre, le prince en donna com- munication à Tissot, qui en fut vivement ému et le lui témoi- gna avec chaleur.

« Votre lettre, lui répondit le prince, votre lettre, mon » cher Tissot, m'a arraché des larmes; hélas! qui suis-je » pour défendre les droits sacrés de la vérité? Je n'ai que » du zèle et de la bonne volonté, mais les forces me man- » quent.

» J'ai regardé comme un outrage l'avidité que me sup- » pose M. de Voltaire, et je saisis cette occasion de lui dé- » clarer mes sentimens; je sais que je m'expose à l'amer- » tume de sa raillerie; mais qu'est-ce que ce petit désa- » grément au prix de la certitude d'avoir bien fait et au » prix de l'approbation d'un homme tel que vous? Vous » souhaitez une copie de cette lettre : je vous la promets. » Elle sera entre vos mains un dépôt qui pourra détruire

» avec le temps les impostures que cette même lettre fera
» naître. »

Nous ne conservons d'une suite de lettres entre le même prince et Rousseau, à l'occasion d'une affaire où M. Tissot intervint comme médiateur, que la lettre suivante du philosophe au prince :

« Je ne suis pas surpris des petits désagrémens qui peu-
» vent à mon occasion rejaillir sur M. Tissot. Je crains
» même que l'accord de nos principes sur ce point n'ajoute
» au chagrin qu'on lui témoigne. L'influence d'un certain
» voisinage *(celui de Voltaire)* nourrit dans le canton de
» Berne une furieuse animosité contre moi, que les trai-
» temens qu'on m'y a faits aigrissent encore. On oublie
» quelquefois les offenses qu'on a reçues, mais jamais cel-
» les qu'on a faites, et ces messieurs ne me pardonnent
» point le tort qu'ils ont eu avec moi. Tels sont les hom-
» mes; ce qui me rassure pour M. Tissot, c'est qu'il leur
» est trop nécessaire pour qu'ils ne lui pardonnent pas de
» mieux penser qu'eux.

» C'est au rêveur spéculatif qu'il n'est pas permis de
» dire des vérités que rien ne rachète. Le bienfaiteur des
» hommes peut être vrai impunément; mais il n'en faut pas
» moins, je l'assure, et, s'il était moins directement utile,
» il serait bientôt persécuté.

» Permettez que je vous prie de vouloir bien lui remettre
» le barbouillage ci-joint; il roule sur une métaphysiquerie
» assez ennuyeuse, dont par cette raison je ne vous pro-
» pose pas la lecture, ni même à M. Tissot; mais la bonté
» qu'il a eue de m'envoyer ses ouvrages me fait un devoir
» de lui faire hommage de tous les miens. J'ai même été
» deux ou trois fois, l'été dernier, sur le point d'employer
» à aller lui rendre sa visite un des pèlerinages que mes
» bons intervalles m'ont permis; mais quelque plaisir que

» ce devoir m'eût fait à remplir, je m'en suis abstenu pour
» ne pas le compromettre, et j'ai sacrifié mon désir à son
» repos. »

Il est difficile de dire à quelles conditions on pouvait conserver l'amitié de J.-J. Rousseau, qu'on a vu repousser l'affection et les services de presque tous ceux qui l'aimaient. A quel titre M. Tissot, d'autant plus soumis à cette chance que son enthousiasme pour Jean-Jaques était plus prononcé et plus expansif, resta-t-il en faveur à la cour de cette espèce de monarque, plus fêté et plus flatté que tous les souverains de son temps? C'est ce que nous ne cherchons point à expliquer. Toujours est-il qu'il n'y eut dans sa liaison avec Rousseau ni bourrasque ni refroidissement. L'enthousiasme était réciproque. Plusieurs lettres inédites du philosophe, insérées dans cette biographie, témoignent de sa vénération pour Tissot. Il voyait en lui, non-seulement le premier médecin de l'époque, mais surtout un ami dévoué, un bienfaiteur modeste de l'humanité. Partout, en écrivant à Tissot, le grand homme semble se reposer avec délices dans une confiance qui lui était d'autant plus douce que son cœur en était plus désaccoutumé. Ce sentiment conservait toute sa vivacité lorsqu'il écrivait à Tissot ces lignes, que nous tirons d'une de ses dernières lettres :

Bourgoin, janvier 1768.

« Depuis que nous ne nous sommes vus, monsieur, la
» gloire des grands talens et de la vertu a pris pour vous
» un nouveau lustre, et je vois avec la plus vive joie, par la
» justice que les hommes vous rendent, qu'ils ne sont pas
» iniques en tout. Traité fort différemment, j'ai été bien dé-
» figuré aux yeux du public, mais non pas aux vôtres, j'en
» suis très-sûr. Ils sont faits pour percer le voile illusoire
» que le temps seul peut lever pour le vulgaire. Je suis le

» même, vous êtes le même, et j'ai trop éprouvé vos bontés
» pour ne pas vous écrire avec la même confiance que lors-
» que j'étais votre voisin. Je veux, monsieur, vous dire
» mon état présent; comme il ne me paraît pas ordinaire,
» j'aime à croire que vous en pourrez peut-être tirer pour
» votre art quelques-unes de ces observations utiles que
» vous savez si bien mettre à profit, non pas pour vos sem-
» blables, car malheureusement vous n'en avez guère,
» mais pour le bien de l'humanité. »

Le bon esprit de M. Tissot fut sans doute pour quelque chose dans la durée de ses relations avec un autre homme, moins célèbre que J. J. Rousseau, mais aussi malheureux, et malheureux de la même manière. Nous voulons parler de Zimmermann, dont le souvenir est si étroitement lié à celui de Tissot, et qui, né Argovien, appartenait par sa mère au canton de Vaud. On sourit et l'on s'étonne de voir cette vie active, mais uniforme et paisible, de Tissot, mêlée à celle de Zimmermann, qui ne fut qu'un long orage. Zimmermann était un de ces hommes à qui Dieu seul peut faire du bien, et à qui peut-être il ne manque, pour rentrer dans le calme, que de rencontrer sur leur route le christianisme de Jésus-Christ. Il fallait du bonheur, alors, pour en rencontrer un autre que celui de Socrate, si admirable, on doit le dire, pour inspirer la sagesse aux sages. Les lettres de Zimmermann, insérées dans ce livre, en forment, je ne dirai pas l'un des principaux ornemens, ce ne serait pas le mot, mais une partie douloureusement intéressante. Cet homme célèbre était hypocondriaque. D'Alembert, qui l'était aussi, disait, dans ses bons momens, que cet état est d'autant plus affreux qu'il fait voir les choses comme elles sont. Nous n'affirmerons pas que Zimmermann vît, dans ses accès, les choses telles qu'elles étaient; on nous en croirait difficilement après avoir lu quelques extraits de ses lettres; mais

ces lettres mêmes nous persuadent qu'en général être heureux, au sens du monde, c'est proprement rêver, et que le bonheur cesse avec le sommeil. Voir les choses comme elles sont, sans connaître Dieu tel qu'il est, n'est certainement pas un élément de la félicité humaine. Qui sait si les plus sages ne rêvent pas? Qui sait si Tissot lui-même ne rêvait pas aussi, et si, sans un peu de ce rêve, son caractère même, si bon et si honorable, eût suffi à son bonheur? Peut-être que souffrir n'est autre chose que vivre plus profondément. Au reste, il ne vit dans les incroyables souffrances de son ami, qui lui inspiraient beaucoup de pitié, que de l'hypocondrie, et il ne traita qu'en médecin une maladie qui était morale en grande partie. Zimmermann avait désiré une place que Tissot avait refusée, celle de premier médecin du roi de Hanovre. Elle ne répondit point à ses espérances, excessives peut-être. De là, des souffrances de cœur et de corps, dont la seule description fait mal. On a beau ne pas concevoir, et même blâmer, le désespoir de Zimmermann : on ne peut refuser sa sympathie à des plaintes aussi touchantes que celles que nous transcrivons ici :

» O Dieu de miséricorde! fléchis l'ame de mon ami Tissot
» en ma faveur, ouvre-lui les yeux sur mon état misérable,
» raie de son esprit tout ce que son ami Haller peut lui
» dire pour l'attiédir sur mes maux, ou pour l'obliger à
» n'en rien croire. Fais-lui sentir que ma famille ne gagnera
» rien si je reste encore à Hanovre pour y périr. Tu sais, ô
» Dieu, que les peines de l'enfer ne surpassent point les
» peines auxquelles je suis ici à chaque moment en proie.
» Tu vois que je dépéris tous les jours, tu vois que ma fa-
» mille dépérit avec moi. Tu vois ma femme, cet ange
» que jusqu'ici tu as conduite par la main, tomber en fai-
» blesse tous les jours et ne se relever que par la confiance
» qu'elle a en toi. Tu vois ma mère courbée par la tristesse

» bien plus que par son grand âge, suffoquée par sa mélan-
» colie et tourmentée par des douleurs corporelles atroces.
» Tu vois mon fils, qui m'a donné en Suisse les plus belles es-
» pérances, dépérir par la même maladie qui me déchire,
» et ma fille se faner comme une fleur à peine éclose. Oui,
» mon Dieu, j'ai mérité les peines que tu m'infliges. J'aurais
» pu être heureux dans la maison paternelle, où tu m'avais
» donné plus que le nécessaire et mille agrémens. Là mon
» ame était encore ouverte à la joie! Mais l'orgueil, la cu-
» pidité, le désir d'être mieux, et surtout de mettre mieux
» ma famille, m'ont fait quitter ce séjour de paix. Ma maison
» paternelle est maintenant un désert, où je n'aurais plus
» de quoi reposer ma tête; mon bien est dissipé et se dis-
» sipe sans cesse dans ce triste endroit où je suis sans espé-
» rance, sans ressources! Je te supplie, Seigneur, délivre-
» moi de ce martyre perpétuel, sauve-moi de l'endroit où
» j'ai tout perdu, mon bien, ma santé, mon inclination pour
« l'étude, ma liberté, mon contentement, ma raison, ma
» famille. Si je n'ai pas expié assez pour mes péchés à Ha-
» novre, je les expierai sur le sac et la cendre en Suisse
» avec une ame ferme et soumise. »

On ne verra pas sans une surprise pénible le sage et bon Tissot recommander à son ami, comme diversion à sa tristesse, la lecture de Pétrone, de Montaigne et de *Candide*. Lorsque, après plusieurs jours d'attente, et à travers toute la Suisse et toute l'Allemagne, un tel conseil arrivait de la part de Tissot à Zimmermann désespéré, on croira aisément qu'il était confondu, accablé, et l'on comprend qu'il ait répondu à son ami :

« Si j'étais en état de lire quoi que ce soit, je lirais la
» Bible et de bons ouvrages de dévotion, et non pas, comme
» vous me le conseillez, Horace, Pétrone, Montaigne et
» Candide. »

Mais, hélas ! quelques jours après, débarrassé de ses vapeurs, et à moitié réconcilié avec son sort, il suivait le conseil de Tissot, et lisait Candide. Admirable antidote contre la tristesse, que le livre le plus tristement gai, ou, pour mieux dire, le plus ironiquement noir qu'on ait jamais écrit ! Il faut bien que M. Tissot n'en eût vu que la forme, qui est en effet, aussitôt qu'on a pu faire abstraction du fond, la plus exhilarante qu'on ait rencontrée.

Qu'on ne soit pas trop sévère envers M. Tissot. Sa philosophie personnelle était plus voisine de l'Evangile que de Candide ; et s'il partageait le malheur des meilleurs hommes de son temps, celui de ne connaître l'Evangile que sous la forme de fragmens détachés et disloqués, si la grande unité, la sublime conséquence, la philosophie, en un mot, de ce livre divin lui échappait comme à tant d'autres, il avait pourtant le sentiment de sa divinité, et sans avoir de ses doctrines une notion assez précise, il en faisait pourtant l'éternel et nécessaire bouclier de l'humanité. Il était, à ce qu'il nous semble, plus religieux que chrétien, mais de cette religiosité qui suppose l'Evangile, et que l'Evangile seul a pu faire pénétrer dans les cœurs. Il faut avoir de la religion pour vivre comme M. Tissot a vécu ; il en faut pour adresser aux ministres de la religion des conseils comme ceux qu'on va lire. Ils sont tirés d'un discours sur la mollesse :

« Quelles funestes influences la mollesse n'a-t-elle pas chez » l'homme d'église ? Je ne crains point de le dire, ce n'est » ni de son savoir, ni de son éloquence, que dépend le bon- » heur du précieux dépôt qui lui est confié : c'est de sa vigi- » lance, de son activité ; ce n'est point en ornant un sermon, » dans l'ombre d'un cabinet, qu'on éclaire le peuple ; ce n'est » point les sermons qu'on débite dans les temples qui sont » pour lui les sermons les plus efficaces. Quand il n'entend » les vérités saintes, quand il ne voit l'homme chargé de

» les lui annoncer, que dans ce lieu sacré, il ne les en sort » point, il vient leur faire une visite de cérémonie le di- » manche suivant. C'est au milieu de son champ, c'est » quand il répare ses haies, c'est quand il se repose sur la » porte de sa grange, c'est quand la rigueur de la saison le » retient dans sa maison, ou quand il arrive chez lui quel- » que événement un peu considérable, que vous pouvez es- » pérer, hommes sacrés, de lui inculquer ces vérités qui » doivent servir de guide à cette conduite qui s'élèvera » un jour en témoignage pour ou contre vous.

» Si vous voulez l'instruire, associez la vérité, ses de- » voirs, votre idée, à ses travaux journaliers; que la ré- » colte de son champ lui rappelle la conversation que vous » eûtes avec lui, quand il ensemençait ; que la coupe de ses » regains le ramène aux idées que vous développâtes chez » lui dans le temps qu'il fauchait ses foins; en un mot, » qu'il vous retrouve partout ; et que partout il aime à vous » retrouver ; mais comment cela se peut-il, si vous n'osez » aller nulle part ? comment l'attacherez-vous à ses devoirs » en paraissant si peu occupés du soin de les lui faire aimer ? » Comment ne craindra-t-il pas son joug (et cette crainte » est la peste des vertus), si vous craignez si fort d'y » toucher ? comment ne haïra-t-il pas son état, si ceux qu'il » regarde comme les heureux, s'en éloignent avec tant de » soin ? »

Puissent ces nobles exhortations s'insérer, comme une note importante, dans la *prudence pastorale* des jeunes hommes qui se vouent, parmi nous, à la carrière du ministère !

Les succès de Tissot dans sa pratique, ses diverses publications, toutes accueillies avec enthousiasme, notamment ses traités, véritablement originaux à cette époque, sur *la santé des gens de lettres* et sur celle *des gens du monde*,

semblaient préparer à son talent un théâtre plus élevé que l'obscure petite ville où il exerçait son art. Il se vit successivement appelé auprès du roi de Pologne, de celui de Hanovre, de l'impératrice Marie Thérèse; il refusa tout. Ebranlé un moment par chacun de ces appels, l'amour de son pays natal, l'amour de la liberté, ce besoin des esprits éminens, l'emportèrent chaque fois. Le détail des négociations entamées pour l'attirer hors de son pays, ne manque point d'intérêt; mais nous renvoyons au livre même, pour ces particularités. Berne alors parut s'apercevoir de ce qu'elle possédait en Tissot; il y avait long-temps qu'elle aurait dû s'en douter; mais, après tout, était-il juste qu'elle fît plus d'avances à Tissot qu'elle n'en faisait à ce grand Haller, pour qui elle ne fit quelque chose qu'au moment de le voir lui échapper, et bien peu de chose encore? Tissot, depuis plusieurs années, était la gloire du Pays-de-Vaud; sa réputation était européenne; il avait déployé, dans plusieurs épidémies successives, avec les talens d'un grand médecin, le courage d'un héros : mais il fallait une chose encore, il fallait être sur le point de perdre cet homme : le moment de l'attention était venu. Tissot obtint, sans l'avoir demandée, la faveur peu coûteuse d'un titre de professeur honoraire dans l'Académie de Lausanne, plus une gratification, qui pourrait (on le lui fit entendre) être renouvelée sur sa demande; il répondit qu'on pouvait compter que cette demande n'aurait pas lieu; mais dès-lors il se crut lié. L'était-il en effet? ne prit-on pas soin, dès-lors, de relâcher les liens qu'il s'était faits? Il faut lire sa correspondance avec Haller pour en juger. Tissot, qui, quoique simple et modeste, avait l'âme fière, éprouvait le besoin, qu'on suppose trop peu aux hommes de ce temps-là, d'une juste indépendance; il pouvait prétendre à des égards de la part de l'aristocratie, à qui, après tout, la libéralité des

sentiments n'est pas naturellement étrangère. Mais Berne, à cette époque du moins, était peu touchée du mérite littéraire et de la dignité des lettres. Elle ne savait pas comprendre ni ménager les sentimens élevés; notre Tissot en souffrait; et les conseils de Haller, trop prudent peut-être si l'on peut l'être trop pour le compte d'un ami, purent seuls l'empêcher de réclamer, par un acte significatif, contre ce despotisme bourgeois qui avait perdu l'intelligence de la liberté, et qui, accroupi sur sa conquête, avait cessé de croire au mouvement. Si l'on veut avoir une idée de la vivacité que prenait quelquefois le sentiment de l'indignation dans cette âme si tempérée, on n'a qu'à lire ces lignes d'une lettre à M. de Haller :

« Si l'ostracisme était en usage, il y a long-temps que » vous l'auriez subi comme Aristide. Vous vous retireriez » comme Anaxagore, pour éviter une injustice à vos con» citoyens. Vous êtes sûr de trouver Lampsaque dans tous » les pays, je ne dis pas après avoir quitté Athènes. »

C'est vers 1770 que la réputation de Tissot paraît avoir atteint son plus haut période. Le Traité sur la santé des gens du monde, publié cette année-là, obtint un succès de vogue.

« Une seconde édition suivit de fort près la première et attira à Lausanne un nombre considérable d'étrangers. Les hôtels ne suffisant plus à leur affluence, beaucoup s'établirent dans les campagnes des environs de Lausanne. De là l'aisance, le luxe, les modes, les heures tardives des capitales, le goût de la toilette, du jeu et des plaisirs, qui augmentèrent sensiblement. »

Les détails que donne la biographie de Tissot sur sa pratique médicale conduisent à penser que son mérite distinctif a été de réunir, plus qu'aucun homme de son art, tous les élémens qui constituent le bon médecin, aucun peut-

être au plus haut degré, tous dans un degré peu commun. Un homme à la fois supérieur et complet peut ne prendre place qu'au second rang, et son mérite néanmoins être le plus rare de tous les mérites. On conçoit combien cette réunion et cet équilibre de facultés importe chez un médecin. Sans relever, une à une, toutes les parties du mérite de M. Tissot, je me plais à transcrire quelques détails relatifs à sa clinique :

« Le nombre des étrangers qui s'adressaient à Tissot était parfois trop considérable pour qu'il pût répondre à toutes les consultations, surtout lorsqu'il s'agissait de maladies chroniques qui ne nécessitaient point des soins très-prompts. Mais il les traitait d'une manière si remarquable, que ceux qui avaient entendu parler, ou connu des malades guéris par lui, ne prenaient point leur parti de son silence. Il faut le dire, ses cures longues, ménagées, secondées d'un régime exact et doux, qui ne gênaient jamais les opérations de la nature ; sa complaisance rare à apporter à ses ordonnances toutes les modifications possibles, suivant les observations et les répugnances des malades ; cette mémoire admirable qui lui rappelait avec certitude et clarté les moindres symptômes signalés dans des consultations fort anciennes, et des circonstances tellement légères que le malade lui-même les aurait oubliées, expliquent très-bien l'insistance et la tenacité que les malades mettaient à obtenir ces conseils si précieux. Beaucoup d'entr'eux, croyant se faire mieux écouter, avaient imaginé de se faire recommander à lui, ou d'adresser leurs consultations à quelqu'un dont le crédit pût servir efficacement leur impatience. Voltaire eut quelquefois des rapports de cette espèce avec M. Tissot. »

Il faut connaître ces détails, et bien d'autres encore, pour se rendre compte du phénomène inouï d'une vogue qui a duré plus de trente ans et n'a fini qu'avec la vie de celui

qui en était l'objet. Cette vogue, du reste, peut avoir eu ses paroxismes et ses redoublemens; la vie la plus forte n'eût pas résisté à une continuité de momens tels que celui dont la page suivante donnera une idée à nos lecteurs :

« Les craintes de madame de Golowkin n'étaient que trop fondées. Ses travaux, qu'il reprit trop tôt, lui causèrent bientôt des rechutes. Il ne pouvait se résoudre à rester oisif pendant une épidémie de fièvre putride qui faisait de grands ravages surtout parmi les enfans de 10 à 14 ans ; et lorsqu'il put prendre du repos, le mal était devenu grave. Son estomac ne pouvait plus digérer aucun aliment, et le kina, qui lui paraissait le remède indiqué, lui causait des accès de toux insupportables. La cessation du travail et un voyage étaient sa seule ressource. Il publia d'avance qu'il allait s'absenter, mais tint soigneusement caché le lieu où il se rendait, de crainte que ses malades ne le suivissent. Vaines précautions ! Dès qu'il eut pris son passe-port on sut que c'était pour Spa. Le bruit en courut. Sur toute la route il recevait des invitations de s'arrêter à droite ou à gauche, dans les châteaux des environs; les seigneurs allemands qu'il avait soignés et guéris, ceux qu'il traitait encore ne manquaient pas de parens et d'amis pour lesquels réclamer ses soins. Sa santé lui fournit une bonne raison de résister à leurs politesses, car le voyage l'éprouvait beaucoup. A son arrivée à Spa il eut une inflammation terrible. A peine remis, il se vit l'objet de tant de prévenances, il trouva tant de malades qui étaient venus l'y chercher qu'il dut renoncer au bien qu'il s'était promis des eaux.

« Cependant en quittant Spa il se sentit assez rétabli pour céder aux empressemens de ses nobles malades.

Voici quelques mots qu'il écrivit à la hâte à madame Pidou :

Bruxelles, 23 juillet.

« Mon séjour à Spa, ma chère sœur, a été prolongé de
» deux jours, et mes détours et mes séjours nécessaires ra-
» lentissent si fort ma marche, que je compte encore 14
» jours avant de me retrouver au milieu de mes amis; ce
» terme me paraît bien long, et si quelque chose diminue
» mon chagrin, c'est l'idée qu'ils le partagent. Adieu, ma
» chère amie, je pars pour Enghien. Monsieur le duc et
» madame la duchesse d'Aremberg m'ont engagé si pres-
» samment à y aller passer quelques jours, que j'ai dû y
» aller passer au moins quelques heures, et je pars seule-
» ment demain pour Nancy et Lyon. Répète l'assurance
» de tous mes sentimens à M. Pidou et à tous ses enfans.
» Adieu encore, et pour la dernière fois, j'espère, d'aussi
» loin. »

Le travail et la pensée, dans une certaine mesure, entretiennent la vie; ce sont les passions qui la consument. M. Tissot avait cette fatigue de moins. Il n'en était pas de même de quelques-uns de ses rivaux qui employaient à l'envier les forces qu'ils auraient mieux employées à l'égaler, à le surpasser peut-être. Il vit mourir, vers ce temps, mais apaisé, et dépréoccupé de ces vanités qui sont les combustibles de la haine, ce célèbre Van Swieten, son rival, et presque son ennemi. Il est consolant de lire, dans une lettre de Marie Thérèse : « Ce grand homme s'est dépouillé entièrement de
» ce qui était mondain, pour se livrer tout entier à son
» Créateur, avec une résignation tranquille et une espé-
» rance en Dieu qui ont fait l'admiration de tous ceux qui
» ont été présens. »

A la même époque, un autre médecin pour qui Tissot

professait une grande estime, croyait approcher du terme de ses jours :

« Tralles, qui devait encore pendant bien des années, honorer la carrière qu'il avait remplie avec distinction, se regardait aussi comme près de sa fin. Il en parlait avec une paix et une espérance fondées sur les promesses faites au croyant : « Grâces à Dieu, écrivait-il à Tissot, je marche à » grands pas vers la fin de ma carrière ; les forces de mon » corps, à l'âge de 65 ans que j'ai, diminuent de mois en » mois ; mes yeux s'affaiblissent par la lecture et l'écri- » ture perpétuelles ; la tête me tourne : il est temps que je » me prépare au sérieux voyage de l'éternité. La religion » et ses vérités incontestables sont mes plus belles occupa- » tions, quand je suis las et libre des fatigues de ma prati- » que... Oh ! mon Dieu, quelle serait ma satisfaction si je » pouvais tracer une seule page égale à celles de Haller, » dans ses lettres incomparables sur la vérité de la révé- » lation ! »

Faut-il croire, d'après ce que nous avons dit, que M. Tissot fut exempt de passions? Autant vaudrait demander s'il ne fut pas homme. Mais peu d'hommes, du moins, réglèrent mieux en eux-mêmes ce principe à la fois de vie et de mort. Peu de vies furent aussi sages, probablement parce que peu de vies furent aussi uniformes et aussi pleines. Ce n'était pas froideur naturelle. Il y avait certainement le germe de la passion chez l'homme dont on a le trait suivant à raconter. Ici, je ne suis qu'historien. Je ne blâme ni ne loue.

Il faudrait savoir quel motif inspira Tissot. L'homme le plus humble est quelquefois appelé à défendre, dans sa personne, la dignité humaine et celle de sa profession. Toujours est-il que cette anecdote écarterait, s'il avait pu naître, le moindre soupçon que Tissot ait eu quelque chose de cette obséquiosité servile, qui, sous les formes les plus op-

posées et dans les situations les plus diverses, ne se rencontre que trop sur le chemin de la popularité et de la fortune.

« Parmi les cures brillantes qu'il opéra, celle de la duchesse de Courlande fit le plus grand bruit. Elle donna lieu à une petite aventure qui montre combien M. Tissot tenait à honneur sa profession et qu'il ne voulait point qu'on en méconnût la dignité en sa personne. Désintéressé, généreux même dans ses soins, M. Tissot ne les estimait jamais lui-même, et recevait sans aucune observation ce qu'on lui remettait à titre d'honoraires, quelle qu'en fût la modicité. La duchesse de Courlande, sans doute croyant le rémunérer largement, lui envoya une somme d'argent considérable et une tabatière ornée de brillans. En l'ouvrant, M. Tissot s'aperçut qu'elle avait déjà servi et qu'elle contenait même encore du tabac, et sans aucune réflexion il la referma et la rendit à celui qui la lui présentait. Peu de jours après il reçut la lettre suivante de M. de Klopman :

Mittau, 20 juin 1771.

« Monsieur,

» Permettez qu'en vous interrompant j'aie l'honneur de » vous féliciter de la parfaite guérison de S. A. S. Madame » la duchesse, et vous marquer la vive joie dont chacun est » pénétré. Puissiez-vous en être témoin et en recevoir les » hommages d'une nation entière. Je viens d'expédier au- » jourd'hui deux lettres de change à l'ordre du sieur Porta, » afin de solder les comptes. En revanche, je me flatte qu'il » ne tardera point de me renvoyer le billet du major Ro- » semberg et de suivre ses ordres pour les bijoux en ques- » tion. Est-ce que votre tabatière est déjà arrivée? Vous » priant de disposer de moi en toute occasion, j'ai l'hon- » neur d'être, etc.

Klopman. »

Sur le revers de cette lettre suivent ces mots de la main de Tissot :

« Répondu le 13 juillet.

» Monsieur,

» Je vous remercie de vos félicitations sur le rétablissement de S. A. S. madame la duchesse de Courlande, dont la guérison m'a fait le plus grand plaisir.

» M. L. Porta vous aura marqué sans doute que la tabatière dont vous me parliez était arrivée; qu'il me l'avait apportée, et que je la refusai. Je ne suis point en usage de me servir de meubles aussi passés, et un vieux meuble est un présent de maître à valet, mais non d'un prince à un particulier qui a eu l'avantage de lui rendre quelques services. J'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée, etc.

TISSOT. »

L'économie du temps, élément principal de tous les grands succès et de toutes les gloires, est d'une importance toute particulière dans la carrière du médecin. Rien ne paraît plus simple, et rien, au fait, n'est plus difficile ni plus rare. C'était un des secrets de notre Tissot. Nous nous plaisons, dans une époque où tant de gens, d'ailleurs très-actifs, prodiguent leur temps, à rappeler comment Tissot économisait le sien.

« Tissot avait pour axiôme dans l'emploi de son temps que les heures se gardent d'elles-mêmes, mais qu'il faut avoir soin de garder les minutes; aussi n'en perdait-il aucune. Il lisait en s'habillant, pendant qu'on le coiffait; mais point au lit ni à table. Il était doué d'une grande force d'attention; souvent il ouvrait un livre, debout, n'ayant enfilé qu'une manche de sa robe de chambre, et ne s'en apercevait que lorsque l'ouvrage était achevé. Son écriture était nette et rapide. Hors de chez lui il marchait vîte, montait

les escaliers en courant, ne prolongeait point ses visites au-delà du temps nécessaire, n'en perdait jamais à chercher son chapeau, ne portait point de canne, et n'avait qu'un chapeau de soie à mettre sous le bras, qu'il ne posait jamais. »

On a mille fois remarqué que les gens les plus occupés sont ceux qui trouvent le plus de temps à consacrer aux affaires des autres. C'est qu'en toutes choses l'économie est mère de la libéralité. Un autre élément de la sagesse, et, si j'ose dire ainsi, une des marques d'un caractère philosophique, c'est de savoir, sans se disperser imprudemment, sortir à propos de sa carrière et de sa profession, pour être utile comme homme, après l'avoir été comme savant, comme artiste, comme juge, ou de toute autre manière. J'aime l'homme spécial qui se généralise ; j'aime le méditatif que le désir d'obliger, fût-ce de la façon la plus vulgaire, enlève à sa méditation commencée, et qui s'en sépare, avec un soupir peut-être, mais sans hésiter. Tissot avait-il lu ce beau morceau de La Bruyère : « Je vais, Clitiphon, à votre porte, etc.? » Je n'en sais rien; mais il suivait ces maximes. Zimmermann eut le bonheur de pouvoir lui confier sa fille, à l'éducation de laquelle il ne pouvait suffire. Un neveu de M. Tissot trouva en lui un père, et, ce qui veut dire davantage peut-être, un précepteur. Les grands hommes oublient quelquefois d'être hommes; et vraiment, tout considéré, on doit leur savoir gré de s'en souvenir.

La mort prend volontiers, pour nous avertir de sa présence, le moment de nos joies, et le jour de nos triomphes. Les peines domestiques semblent alors envoyées pour recueillir l'âme que l'agitation d'une vie trop publique dissipe, et tend, pour ainsi dire, à dissoudre dans l'espace. Témoin des inexprimables souffrances de Zimmermann, et des derniers momens d'un père vénéré, Tissot vit encore tomber

l'illustre vieillard dont la parole bienveillante avait encouragé ses premiers pas dans la carrière. Haller se mourait, et luttait en vain, par un redoublement d'activité intellectuelle, contre le sentiment de la mort. Nous savons, depuis qu'on a publié des extraits de son journal intime [1], ce qui se passait dans cette âme profonde. Craignit-il de n'être pas compris de Tissot, puisque sa correspondance, d'ailleurs très-affectueuse, avec ce dernier, ne présente que peu de traces des pensées religieuses qui le préoccupaient? Hélas! il faut le dire; le christianisme de Haller ne pouvait, à l'époque dont nous parlons, être compris que d'un petit nombre d'hommes. Pour les plus religieux, l'état moral que révèlent les *Pensées* de ce grand homme eût été une énigme. La religion soutient l'humanité sur des abîmes; ces abîmes, il faut les voir ou les avoir vus pour adorer la main qui nous tient suspendus au-dessus d'eux. Mais la philosophie avait jeté sur ces précipices quelques planches légères, sur lesquelles les hommes religieux du temps passaient et repassaient comme sur un terrain solide et profond, en attendant que ce bois fragile eût été pourri par le temps ou usé sous leurs pas. La religion était devenue une morale fort simple et fort usuelle; ses aspects mystérieux et redoutables avaient fait place à je ne sais quels horizons clairs et froids; la chaire ne disait plus guère que *des choses honnêtes* et parfaitement raisonnables; la religion, sous cette forme, ne scandalisait plus; elle ne reprenait, de loin à loin, son caractère de sainte folie que dans quelques hommes tels que Haller, qui trouvaient rarement auprès d'eux quelque fou de leur espèce pour les comprendre et pour les consoler.

[1] *Pensées d'Albert de Haller*; brochure in-8°, avec une notice très-intéressante sur cet homme célèbre. Cet écrit a paru en 1836, chez Risler, à Paris.

Hélas ! ils ne le trouvaient pas même parmi les ministres de la Parole divine :

« M. le pasteur K. qui lui parlait des grandes vérités de la révélation, n'avait point compris son état, et au lieu de lui parler de l'amour du Sauveur, il l'effrayait et retournait le poignard dans son sein par ses tableaux solennels de la justice, de l'immensité, de la grandeur de Dieu. Ce fut M. le pasteur Stapfer qui eut le bonheur de lui faire recevoir complétement le message du salut et la bonne nouvelle de l'expiation parfaite accomplie par Jésus-Christ. »

Transcrivons ici, sans y joindre nos réflexions, qui se présenteront toutes seules à l'esprit du lecteur, quelques paroles du grand Haller à cette époque solennelle de sa vie.

Il écrivait à Tissot, le 19 mars 1776 :

« Permettez-moi de vous demander la continuation de » vos bons conseils........ Vous me consolez sur le terrible » aphorisme de mon ami Boerhave.... L'annonce d'une » hydropisie assurée fait certainement une triste nouvelle, » et quoiqu'il faille mourir et que je sois bien près du ter- » me de 70 ans, je regarde cependant l'éternité comme un » objet trop sérieux pour ne pas être effrayé de son as- » pect. »

« Jusqu'à ses derniers jours il était poursuivi du souvenir de ses expériences sur les animaux vivans, et il se demandait sans cesse : « Dieu me pardonnera-t-il d'avoir » tant tourmenté ses créatures? »

« Joseph II, voyageant en Suisse sous le nom de comte de Falkenstein, voulut faire à Haller un honneur qu'il refusa à Voltaire. Haller n'en éprouva point d'orgueil. Il écrivait, le 25 août, à ce sujet, au comte Max de Lamberg qui le pressait de lui en communiquer les détails..... « Voici, au » reste, le précis de ma façon de penser sur la visite de » l'auguste Comte : Si vous me demandez, le Comte n'a-t-

» il pas fait une action d'humanité, ne m'a-t-il pas honoré
» infiniment et obligé par cette distinction? J'avoue le
» tout; mais si vous me demandez : cette visite vous a-t-
» elle rendu plus heureux? Je répondrai bien tristement et
» peut-être en fanatique selon vous : Je suis aux portes de
» l'Eternité, mon bonheur, ma félicité est au-delà du tom-
» beau; tout ce que je possède au-deça n'est plus pour
» moi que l'affaire d'un moment; une maison de cartes,
» dorée si vous voulez, mais qu'un vent inévitable va ren-
» verser. »

Nous donnerons la fin de ces extraits dans notre livraison prochaine.

À tous les Confédérés!

Vous avez vu, dans le premier livre de cette histoire, la Confédération primitive et la liberté triomphante des anciens Helvétiens; leur imprévoyance, leur malheur; les légions de Rome et les faveurs de ses empereurs impuissantes

La grande entreprise d'histoire nationale formée par deux de nos compatriotes se poursuit sans interruption et avance même avec plus de rapidité que ne permettaient de l'espérer les travaux nombreux et divers dont est chargé le traducteur de Muller. Le tome V de sa traduction a paru il y a déjà quelque temps, le VI[e] est sous presse. Les cinq premiers volumes renferment toute la partie de Muller comprise dans l'ancienne traduction, et en outre les discours préliminaires, un grand nombre de notes nouvelles, de rectifications, de renseignemens historiques. Avec le tome VI commence la partie de l'histoire de Muller qui n'avait jamais été traduite, et que l'auteur a composée après la révolution helvétique. C'est à ce grand événement qu'il fait allusion dans le discours dont nous faisons part à nos lecteurs et que le traducteur, M. le

à sauver la nation d'une longue agonie, et son nom même de l'oubli ; après tant de dominations diverses, après tant de sang répandu dans des guerres intestines et même extérieures, la sûreté, l'honneur ne renaissant enfin (entendez-le, Confédérés!) qu'à la voix loyale et fidèle des trois hommes du Grütli. Le second livre a montré le secret de votre force : en effet, des armées mieux organisées, exercées sans relâche, des ressources prépondérantes ont toujours dû céder à la résolution ferme et unanime de nos pères de maintenir leur liberté; de là les victoires immortelles de Morgarten, de Laupen, de Tætwyl, de Sempach, de Næfels et du pays d'Appenzell. Mais dans le troisième, quand l'ambition et la cupidité l'emportent parfois sur l'innocence et la modération, on assiste à la lutte éternellement mémorable de l'Alliance, par laquelle nous *existons,* contre l'esprit de parti qui la mine. Se soutenant avec une laborieuse constance, confondant bientôt les partis dans une union fraternelle, la Confédération, redevenue bienfaisante pour ses amis, terrible pour ses ennemis, honorable parmi les puissances ; la mort glorieuse sur les rives de la Birse, la glorieuse victoire près de Ragaz, la merveilleuse entreprise

professeur Monnard, a bien voulu nous communiquer. On peut espérer que la publication du Muller français, et peut-être même celle de Gloutz-Blozheim se terminera cette année. — M. Vulliemin fera suivre immédiatement la traduction de Hottinger et la partie originale dont il est chargé, l'histoire de la seconde moitié du XVI[e] siècle et celle du XVII[e]. Pendant la publication du travail de son collaborateur, M. Monnard préparera pour l'impression l'histoire du XVIII[e] siècle, de la révolution helvétique et des temps qui l'ont suivie. Ainsi nous voyons marcher vers son terme cette vaste *Histoire de la Confédération Suisse* entreprise avec courage, continuée avec constance et qui sera, nous l'espérons, accueillie et encouragée par nos concitoyens avec quelque reconnaissance comme un monument national.

des guerres plus considérables, un esprit confiant et mâle qui ennoblit toutes les vertus, répare toutes les fautes, c'est là, Confédérés, ce que le quatrième livre expose. Il l'expose avec détail, afin qu'on voie l'origine, le caractère et les circonstances des événemens, et que les lecteurs s'étonnent moins qu'ils ne s'instruisent; il l'expose avec toutes les preuves, afin que vous entendiez vos pères eux-mêmes, et que vous les croyiez.

Dans l'espace de dix années, ce travail a été souvent repris, souvent interrompu par les malheurs de l'Europe, pour ne point parler de ceux de l'écrivain. Il faut pardonner à l'historien la fatigue que les temps ont fait éprouver à l'homme. Il aurait perfectionné son ouvrage, si le nombre déjà grand de ses années, et le devoir que lui imposent d'autres entreprises, lui eussent permis de consacrer plus de temps à celle-ci.

Les cîmes de l'Europe, les Alpes, vierges comme leurs glaciers, brillaient depuis des siècles, dans un vénérable silence, au-dessus du bruit des nations, tandis qu'à leurs pieds de sombres orages ravageaient tantôt le jardin de l'Italie, tantôt les plaines de l'Allemagne et de la France. A la fin, vint l'heure où tous les élémens, par une fermentation subite, menacèrent dans le monde entier l'ordre social du retour de l'anarchie et de ses calamités; les flots dévastateurs qui avaient déjà, dans un espace immense, emporté beaucoup d'institutions anciennes, grandes et belles, atteignirent cette fois le haut asile de la paix. Après que les gardiens eurent été divisés et calomniés, beaucoup d'entreux, éblouis par des prestiges diversement puissans; d'autres, rendus furieux; d'autres encore, découragés; après que la couronne même du pays, la tête invaincue de l'Uechtland eut été subjuguée, le malheur n'épargna pas même les innocens agneaux des hautes Alpes. Alors, quand

tout fut profané, déchiré, foulé aux pieds, pillé, détruit, les peuples fatigués (non pas tous, car bien des frères ont été arrachés de nos bras) se consolèrent par l'ombre d'un meilleur avenir, et quelque baume fut versé dans la plaie par la main qui l'avait faite.

Ce fléau destructeur fut irrésistible comme un ouragan, et l'on ne saurait pas plus s'en venger, que des eaux du ciel ou de la foudre. C'est à tort que quelques-uns sont accusés d'en avoir été les auteurs. Instrumens, prétextes, premières dupes, ils sont en proie à la douleur des souvenirs, comme leurs maîtres et modèles sont l'objet, les uns des malédictions, les autres du mépris, quelques-uns de la pitié du monde. Bons et méchans furent emportés, réduits en poudre par l'esprit colossal d'une époque dédaigneuse de la justice et de la foi; dans un moment d'ivresse et de somnolence, avec toute l'incalculable énergie d'une fureur systématique sans frein, cet esprit se jetant sur l'édifice mal gardé des anciennes sectes et des anciennes constitutions, n'en laissa que des décombres. Il finit lui-même (car le crime a une force dissolvante et non une force vitale) par se résoudre en cette horreur qui nous remplit à l'idée d'une pareille époque. Ainsi l'a voulu le Père de l'ordre éternel, afin que tous les partis reconnaissent le principe de la faiblesse, qu'ils sortent de ce rêve d'opinions sans consistance, d'arbitraire tyrannique et de négligente paresse, qu'ils reviennent enfin au respect pour la justice et la loi, pour la raison et l'ordre, et aux égards pour les sentimens d'humanité. Tels sont les résultats imposés à une révolution : alors seulement elle est finie ; alors seulement elle est payée.

Voilà la contre-révolution permise, seule véritable, nécessaire, qui n'a pas en vue des personnes et des formes, mais le seul but essentiel : que l'esprit étroit et bas, qui

pour une famille ou une tribu n'églige l'avantage de la ville, pour les prérogatives de la ville le bien du canton, et pour celui-ci la prospérité de la Confédération et son honneur, se transforme enfin en cet esprit public de la patrie, sans lequel une confédération est impossible, sans lequel nous ne serions pas un peuple, ou nous serions le plus faible, le dernier des peuples, exposés de toutes parts aux insultes, aux provocations outrageantes et à toutes les formes du pillage.

On peut se passer de trésors : sans eux nos ancêtres ont accompli les plus grandes et les plus belles choses. Nous pouvons nous passer de sujets, s'ils deviennent des frères fidèles, soumis comme nous à Dieu et au droit. Mais l'esprit qui est en quelque sorte notre ame commune, et sans lequel nous ne sommes rien, l'esprit suisse, Confédérés, nous est indispensable. Le citoyen de Zurich; des bords du Léman, de Berne, de Schaffhouse, d'Uri, tout Suisse en un mot, qui dans les diètes et les conseils songe à son canton, quel qu'il soit, plus qu'à la Confédération, celui-là renverse ce qui a droit à la première, à la plus haute place; celui-là est révolutionnaire. Que l'esprit qui sacrifie avec joie toutes les petites choses à la seule grande, l'intérêt personnel et cantonal à la commune Confédération de l'antique et perpétuelle alliance, devienne notre pouvoir central, non sur le papier, mais dans le fond des cœurs.

Les Allemands ont un empereur, une diète, les constitutions de leurs cercles, des cours de justice impériale, beaucoup de points de contact, selon la loi : mais si la vie générale n'est pas comprise, que devient une nation, même si grande?

Puisse notre âge, bien que déchu de l'amour du divin et de l'immortel, du souvenir des pères, de la commisération de leurs néveux, notre âge, uniquement sensible à l'intérêt

de l'heure présente, ne pas lire et oublier ces paroles comme un roman ou un journal ! Le secret des tyrans, c'est que chacun ne prenne soin que de soi, personne de la patrie ; le poison énervant, c'est la pompe des paroles sans cordialité, ce sont les formes dont l'esprit a fui ou qu'il n'anima jamais.

Le Saint-Bernard, le passage du Simplon, les défilés de la Rhétie, Genève, Mulhouse, l'évêché de Bâle dans le Jura, antiques boulevards et avant-postes de notre indépendance, longtemps remparts sûrs de l'Italie, de l'Allemagne, et même de la France, nous sont enlevés. Les Valaisans, de tout temps inébranlables et loyaux à défendre l'alliance et la liberté ; les Genevois, redevables à la liberté d'une rare aisance et d'une grande considération ; Mulhouse, dont la conquête par les armes de nos pères fut la source d'un long et paisible bonheur ; Bienne, l'Erguel, le Val-Moutiers, dont les franchises, objet de leurs vœux unanimes, furent assurées par cent précieuses et laborieuses sentences et conventions ; la Valteline, Chiavenne, Bormio, heureux de participer à la paix de la Suisse au milieu des grandes guerres de l'Italie ; tous ces pays et ces peuples, importans aussi pour l'équilibre de l'Europe, ne sont plus avec nous. La maison nous reste à l'exception des portes et des fenêtres ; nous en sommes les propriétaires, mais l'argent nous est ravi.

Aujourd'hui, réduits à nous-mêmes, à ce qui est en nous, commençant une ère nouvelle et incertaine, où les ressources du temps passé, la magie d'une gloire intacte, la paix sacrée du sol, les économies paternelles, le droit fondé sur les traités, et les dernières traces du respect pour Dieu et pour les hommes, ont disparu, nous reste-t-il, outre l'union, un autre bien que le mérite personnel que chacun peut acquérir ? Or, en quoi consiste le mérite de l'homme, sinon

à être habile à beaucoup de choses, content de peu, résolu à tout?

Quand un homme possède ces biens, les arguties du philosophisme, ni celles du despotisme, ne peuvent obscurcir son bon sens. Au milieu de toutes les révolutions, dans ses montagnes natales, ou dans des zônes lointaines, il saura, libre et fier, défendre sa patrie, ou la rétablir, ou en fonder une autre, ou mourir comme on mourut sur les rives de la Birse. Les outrages du despotisme n'atteignent pas de tels citoyens; leur association fraternelle arrête l'insolence; toutes les entreprises de l'indignation contenue, de la haine exaltée, de la vengeance qui bouillonne, de l'espérance qui renaît, respectent la direction, l'ordre, la mesure que prescrivent l'intelligence et la vertu.

Toute la vie sociale qui anime jusqu'à ce jour les divers Etats de l'Europe, et qui, tant qu'elle subsiste, empêche que rien de bon et de grand ne puisse être anéanti d'un seul coup par un Caligula, repose sur le même esprit public et le même courage que l'on décrit ici, sur la même intelligence que montrèrent alors les cantons, en se soutenant les uns les autres, sur les mêmes sentimens simples, énergiques, étrangers à la crainte et au doute.

Ces anciens avaient une religion pleine de foi, fille de la nature et du sentiment, source de repos et de courage, et non pas capitulation, ou jeu des systèmes de l'école. Ce n'était point un moyen d'illusion pour le peuple, c'est Dieu qu'ils cherchaient, et la puissance infinie du monde invisible, pour les jours où il y allait de leur vie. Ils avaient des autels, non pour y fonder leurs siéges, mais pour jurer devant eux une alliance aussi durable que les neiges des Alpes. Les efforts et la persévérance étaient leur loi (aide-toi, et Dieu t'aidera); de terre et de poussière, ils n'étaient pas exempts de défauts; mais, accoutumés dans toutes les cho-

ses justes à se confier au Père de la justice, défendre l'honneur de l'Alliance et de leurs armes leur paraissait un droit; la mort pour cette cause, le chemin du ciel.

La mémoire des journées de Grandson, de Morat et de Nancy, titres immortels de la noblesse d'une nation; les têtes couronnées par la victoire, s'inclinant devant la sagesse du pieux solitaire d'Unterwalden; un grand homme, héros et magistrat, victime d'une envie sanguinaire; le complet développement de la vigueur inhérente au caractère; l'intelligence et la loyauté soutenant contre les passions sauvages une lutte quelquefois inégale, le plus souvent triomphante; la suprême gloire, en six mois huit victoires sur l'Empereur, la Lombardie conquise et donnée, la France effrayée, près de Novare une bataille de vieux Romains, près de Marignan une bataille de géans; le feu et la vie, la fierté et la jouissance; et tout cela se déroulant avec l'audacieuse simplicité de l'esprit militaire et de sa discipline: telle est la matière de notre cinquième partie[1]. Nous la traiterons avec un doux sentiment; il ne s'agit, en effet, ni de trésors que l'on emporte, ni de capitaux pour lesquels on fraude, ni du commerce que l'on entrave, mais d'un bien que nul n'enlève parce qu'il est en nous, d'une manière de penser et de vivre par laquelle ceux qui ont tout perdu peuvent, dans toutes les situations et dans tous les pays, retrouver, défendre et assurer à d'autres honneur et fortune.

Ce n'est pas le territoire ou la puissance, ce n'est pas le bonheur qui consolide l'existence et le nom d'un peuple, mais c'est l'indélébilité du caractère national. Ce caractère, affaibli par le laps du temps, par les disputes religieuses, par les sentimens mercantiles qui ont pris le dessus, par d'autres événemens encore et par d'autres défauts, s'est

[1] T. VIII, le dernier de Müller, et t. IX, Gloutz-Blozheim.

montré avec éclat chez les habitans de Schwyz, dans la misère de Stanz, dans beaucoup de lieux et chez beaucoup d'hommes, même de nos jours ; mais quand l'a-t-on vu dans un conseil unanime, quand dans un armement complet et résolu de tous les cantons?

Les Etats de l'ancien monde ne sont plus; elles sont tombées Tyr et Carthage, les reines de la mer; Rome n'est pas demeurée éternelle. L'empire révolutionnaire des Khalifes s'est dissous, a disparu. D'autres, semblables à des comètes, menacèrent un moment; leur passage fut rapide. Les glaciers qu'on appelle éternels, se rompent; des Alpes même s'écroulent. Les temps viennent, les temps s'en vont; d'autres sont là. Qu'y a-t-il d'indestructible? ce qui, gravé dans l'âme, se propage de génération en génération. Et maintenant, Confédérés de la grande, antique et perpétuelle Alliance du haut pays allemand, et vous, récemment honorés de la même dignité, et vous, séparés de nous, si, comme on n'en saurait douter, le souvenir de plusieurs siècles d'amitié ferme et loyale dans l'affection et dans la souffrance vit aussi dans vos cœurs, voici les histoires des anciens temps ; ouvrez-les, examinez et voyez si, pour le salut, la gloire et le repos de tous les pays, depuis le passage de Bormio jusqu'à Bâle, et depuis Genève jusqu'à Tarrasp, on a jamais rien trouvé de meilleur que *la vieille fidélité de courageux Confédérés*.

JEAN DE MULLER.

1806.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Quelques-uns de ceux qui, à l'occasion des dernières discussions législatives, ont parlé ou écrit pour le maintien du symbole, sont accusés aujourd'hui d'avoir, en agissant ainsi, déserté leurs principes, et, non-seulement de s'être retirés du champ de bataille, *relictâ non bene parmulâ,* mais d'avoir passé à l'ennemi, et de repousser les conséquences des prémisses qu'ils ont posées.

Si ces hommes ne croyaient plus aujourd'hui ce qu'ils croyaient il y a quinze ans, ils le diraient sans détour ; mais ils n'ont point à le dire. Leur conviction sur le vice de l'institution qui associe l'Eglise à l'Etat, n'est pas seulement la même qu'autrefois : elle est plus forte et mieux motivée. Ce n'est pas ici le lieu de développer une théorie. Il leur suffira de dire que, « bien loin d'abandonner la lice où » leur jeunesse a combattu », ils seraient tout prêts, si Dieu leur en donnait la force, à y rentrer.

Qu'ont-ils donc fait pour mériter le reproche d'inconséquence ?

Ils ont pris une question comme on la posait, et non comme on ne la posait pas. Avait-on mis en question les rapports de l'Eglise et de l'Etat ? Non, ces rapports étaient supposés, et toute la discussion partait de là. Devaient-ils, pour être fidèles à leurs antécédents, changer le sujet de la discussion, et poser la question des rapports des deux sociétés ? C'est possible ; mais si on leur reproche d'avoir, dans l'intérêt de la paix, dérogé à la rigueur des principes, ils ne peuvent, du moins, accepter ce reproche que de la part de ceux qui ne l'ont pas mérité.

Or, ceux qui les blâment aujourd'hui n'ont pas fait mieux ; ils ont accepté le même point de départ ; ils sont partis de l'idée et du fait d'une église nationale. Mais comme les uns et les autres, en se rattachant à ce point donné, en tiraient des conclusions très-diverses, on a eu l'air, non de discuter un principe, mais de se disputer la possession d'un terrain.

On connaît le mot d'un grand seigneur français, à qui le comte d'Artois, dans un moment de colère, osa dire : *sortez !* — Vos ancêtres, répliqua le gentilhomme, auraient dit : *sortons !* Eh bien ! dans la discussion qui a eu lieu, tout le monde, implicitement du moins, a dit : sortez ! et personne n'a dit : *sortons !*

Nos censeurs nous diront-ils peut-être : Le parti que nous avons proposé et qui a prévalu, se rapproche davantage de la vérité ? Encore cela ne ferait-il, sous le rapport de l'inconséquence, qu'une différence du plus au moins ; et c'est dans ces termes que la censure devrait se renfermer. Mais les gens que l'on blâme n'accordent pas même cela ; ils estiment que le système qui l'a emporté ne vaut pas

mieux, et par conséquent vaut moins, que le leur; et ils vont essayer de le prouver.

Le problème posé était celui-ci : Une église nationale étant donnée, réaliser dans son sein le plus haut degré de justice et de liberté possible. Pour cela voici ce qu'on nous propose :

« Il n'y aura plus de symbole. » — Autant valait dire : il n'y aura plus d'église; car une église suppose une certaine unité de doctrine; et au point où l'on en est venu dans l'interprétation de la Bible, il est clair que l'idée commune dans laquelle se réuniront les consciences, le seul point où elles se trouveront d'accord, c'est le théisme; car l'existence de Dieu, ou d'un Dieu, est la seule chose qu'on ne soit pas parvenue à ôter de la Bible. Remarquez que cela même fait un symbole, l'abolition de tout symbole plus particulier équivalant à dire : l'Eglise nationale croit en Dieu. Or, il y a des gens qui prétendent que cette croyance instinctive du genre humain n'est pas plus propre à devenir le noyau d'une église, que la reconnaissance générale des idées de droit et de devoir ne saurait tenir lieu d'une constitution politique.

« L'Eglise nationale n'aura point de symbole, mais elle » aura un gouvernement. » — Elle aura donc un symbole, muable et flottant comme ce gouvernement lui-même. De quelle nature sera ce gouvernement? Nous le savons à peu près depuis le vote qui a repoussé les laïques; mais, au fait, peu nous importe : c'est un gouvernement; et rien ne peut empêcher que ce gouvernement ne soit un symbole. Prendra-t-il pour règle les variations de l'opinion publique, et ce qu'on appelle le progrès de la science? Que devient alors la liberté de ceux qui n'acceptent pas ce progrès et qui ne se soumettent pas à ces variations? Laissera-t-il chaque fraction de l'Eglise libre de se choisir ses doctrines et

ses docteurs? De bonne foi, le croyez-vous? mais s'il le faisait, convenez que son rôle devient par trop insignifiant. Il tient les cordons de la bourse, c'est vrai; mais pensez-vous que cette circonstance soit bien favorable à la liberté? Un gouvernement qui paie et qui ne demande rien en échange, un gouvernement qui ne gouverne pas, voilà des énigmes pour nous. Si ce gouvernement gouverne, où est la liberté nouvelle dont vous avez voulu doter l'Eglise? et s'il ne gouverne pas, à quoi bon nationaliser l'Eglise?

Car enfin, il faut que le mot d'*église nationale* ait un sens, et la chose quelque utilité. Or, dans le système qu'on a fait prévaloir, je ne vois ni sens au mot, ni utilité à la chose. En quoi cette église est-elle nationale? Elle n'est pas même église; et le premier mérite, la première utilité d'une église nationale, assurément c'est d'être une église, c'est de constituer une unité morale, c'est de former, par ses croyances et par ses tendances, un corps homogène; car s'il n'est pas *un* avec lui-même, comment pourrait-il être *un* avec l'Etat? Or, je ne vois point *une église,* mais *des églises,* ou constituant une unité par le seul effet de la force, et, dans ce cas, où est la liberté? ou laissées à elles-mêmes, et, dans ce cas, où est l'unité, où est la nationalité? En deux mots, dans le système qu'on préconise, l'Eglise est ou libre mais non nationale, ou nationale, mais asservie.

Les gens qui réclament ici ne savent pas voir, ils le confessent, un progrès quelconque dans ce nouveau mode, dirai-je de vivre ou de périr, de l'Eglise nationale; aucun progrès, surtout, vers le régime de la liberté, excepté dans ce sens que de tels rapports pourraient bien finir par être insupportables à tout le monde.

Nous avons raisonné jusqu'ici dans une hypothèse, qui

est bien celle où l'on s'est placé d'abord, mais qu'on a ensuite abandonnée. C'est celle de l'abolition de tout symbole. Or, l'amendement qui va servir de base aux travaux de la nouvelle commission, reconnaît deux symboles pour un. C'est le catéchisme (celui de Berne apparemment) et la liturgie. Mais comme l'amendement porte aussi que ces symboles seront revus, c'est-à-dire refaits (car autrement on eût gagné trop peu à supprimer le vieux formulaire), nous devons lire : *une* liturgie et *un* catéchisme. Il est étrange qu'après un tel commencement la discussion ait eu une telle fin. D'où est-on parti dans la discussion? De l'inutilité et de l'inconvénient des confessions de foi. Où est-on arrivé? A une confession de foi. Le point de départ et le résultat se contredisent manifestement ; et comme on ne peut pas supposer que le Grand Conseil ait voulu le contraire de ce qu'il disait vouloir, il faut nécessairement conclure, le respect l'exige, qu'il a fait ce qu'il ne voulait pas faire.

Quoi qu'il en soit, l'Eglise a, dès ce moment, un symbole *in abstracto,* et plus tard elle aura un symbole concret, si l'on ne veut pas lui laisser sa liturgie actuelle et son catéchisme actuel, ce qui, vu l'analogie de ces deux formulaires avec le formulaire aboli, ressemblerait assez à une résurrection, ou, si l'on veut, à une métempsycose, de la Confession de foi helvétique.

Mais je ne m'arrête pas à cette supposition; j'admets que, sous la double forme de catéchisme et de liturgie, un nouveau symbole sera donné à l'Eglise nationale, non pas parce qu'elle est nationale, mais pour qu'elle puisse l'être. On ne dit ni quand, ni comment, ni par qui ce symbole sera rédigé; on ne dit pas non plus de quelle sanction il sera revêtu; questions curieuses, énigmes pour beaucoup de monde, mais non pas apparemment pour tout le monde.

Nous passons là-dessus, et nous tenons le nouveau *credo* de l'Eglise nationale pour fait et promulgué. Mais expliquez-nous, vous qui avez réclamé au nom de la liberté la suppression de *tout* symbole, expliquez-nous comment l'existence de ce nouveau symbole se concilie avec la liberté. Il renfermera une croyance, il ne les renfermera donc pas toutes; donc il en favorisera une aux dépens de toutes les autres; et avec cette opinion les hommes de cette opinion; car si vous voulez qu'un symbole ne règle, ne prescrive, n'interdise, ne limite rien, de grâce, à quoi bon un symbole?

On a dit, en parlant de la Confession de foi helvétique, qu'elle engendrait un clergé d'une couleur, des prédications d'une couleur, une vérité officielle, un monopole en faveur de certaines croyances; qu'on n'avait pas le choix des doctrines, qu'on était réduit à entendre toujours la même, ensorte que, pour jouir de la liberté, il eût fallu (ce que les plaignants n'ont pourtant pas songé à faire), il eût fallu sortir de l'Eglise nationale, et se constituer au-dehors en église particulière. Mais tout ce qui vient d'être dit ne s'applique-t-il pas à tout symbole, et par conséquent à celui que l'on fera comme à celui qu'on a rejeté, et ne faudra-t-il pas enfin que quelqu'un sorte ou cède? Seulement, sous l'ancien symbole, c'eût été ceux-ci; sous le nouveau, ce seront ceux-là. Cette différence peut importer à chacun respectivement; mais en principe elle n'est rien.

Chacun donc, je le répète, a dit : sortez; personne n'a dit : sortons.

Or, je pense qu'il fallait : ou proposer l'entière séparation de l'Eglise et de l'Etat; — ou demander un vote populaire sur la Confession helvétique, puisque, si le symbole n'est pas dans la Constitution, il est dans la même ré-

gion que la Constitution, à la même hauteur, et bien au-dessus des faits législatifs;—ou bien, enfin, il fallait sortir, se séparer d'une église où l'on ne trouvait plus une nourriture convenable, et se réunir, en dehors de cette église, à tous ceux chez qui on aurait rencontré des besoins et des croyances semblables.

C'était, si l'on nous permet de citer à notre tour un auteur de génie, c'était dire :

« Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats;
» Je considère ici quel grand trouble j'apporte,
» Et juge qu'il est bon, mon frère, que j'en sorte. »

Lequel de ces partis valait le mieux? Nous nous abstenons de prononcer. Nous dirons seulement que le pire des trois eût mieux valu que celui qu'on a préféré, et qui offre tous les inconvénients qu'on reproche à l'ancien régime.

Des deux côtés confession de foi, des deux côtés religion officielle, et, probablement, philosophie officielle. A qui, sous le point de vue des principes, l'avantage demeure-t-il?

Nous savons fort bien que relever les vices du système, c'est le recommander à bon nombre de gens, pour qui ce système n'est qu'un pont-volant, qu'ils laisseront fort bien couper ou brûler derrière eux quand ils l'auront passé avec leur église et leur religion sur le dos. « Eh! vraiment, di-
» ront-ils, ce que vous blâmez, c'est ce que nous voulons;
» et nous aimons tout de l'ancien système, hors son appli-
» cation; ce n'est pas un autre mode de gouvernement ec-
» clésiastique, c'est une autre religion et une autre philo-
» sophie que nous voulons, n'importe comment. » Laissons-les dire. Les hommes à qui nous répondons ici sont des hommes de principes. Et à ceux-là nous pouvons dire :

Symbole pour symbole, (car c'est finalement ainsi que la question se pose), il n'était pas si déraisonnable de préférer

un symbole connu à un symbole inconnu,

un symbole né d'une foi historique et positive à un symbole probablement tout négatif,

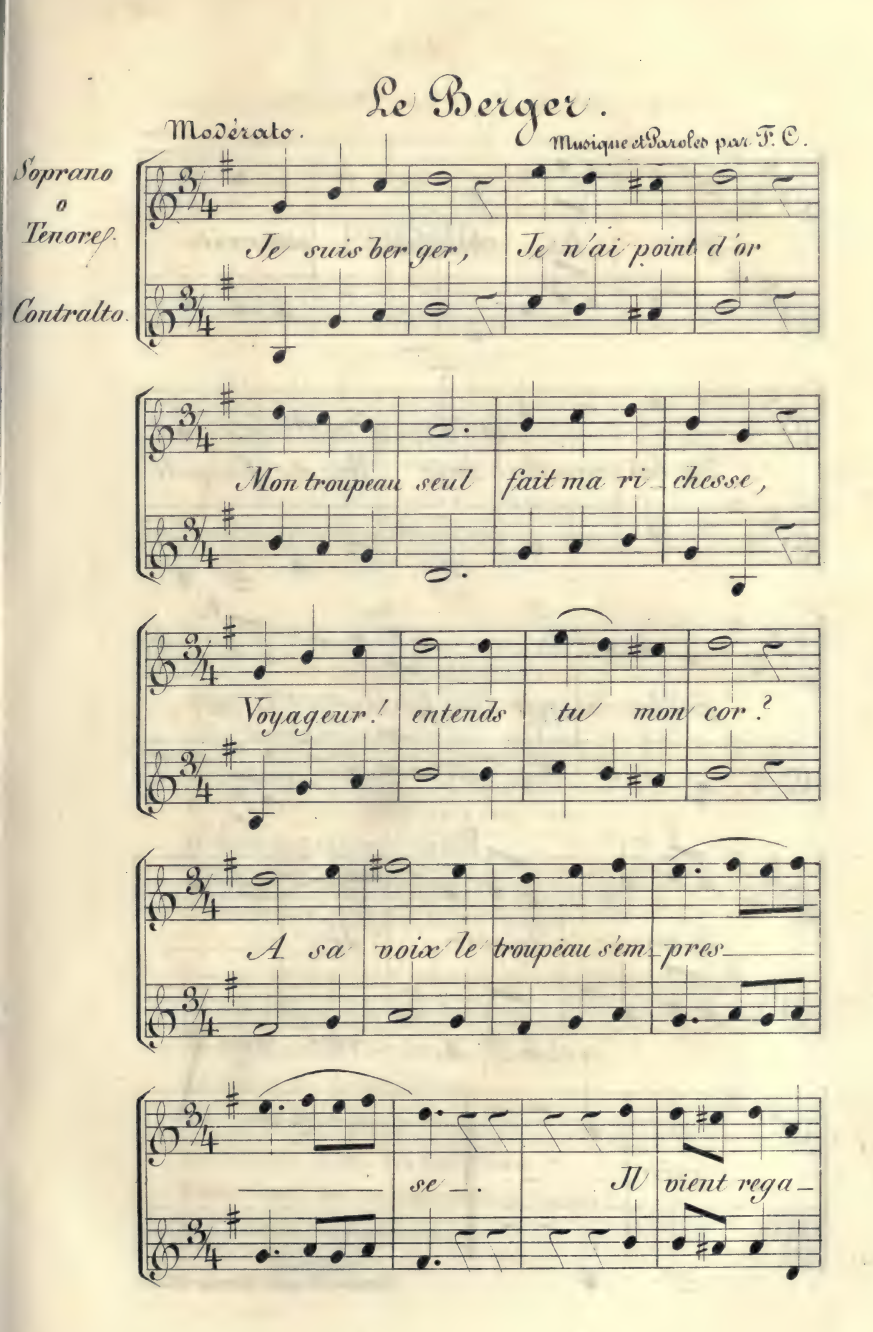
un symbole que le peuple n'avait point rejeté, à un symbole en blanc, dont il est impossihle d'augurer la destinée;
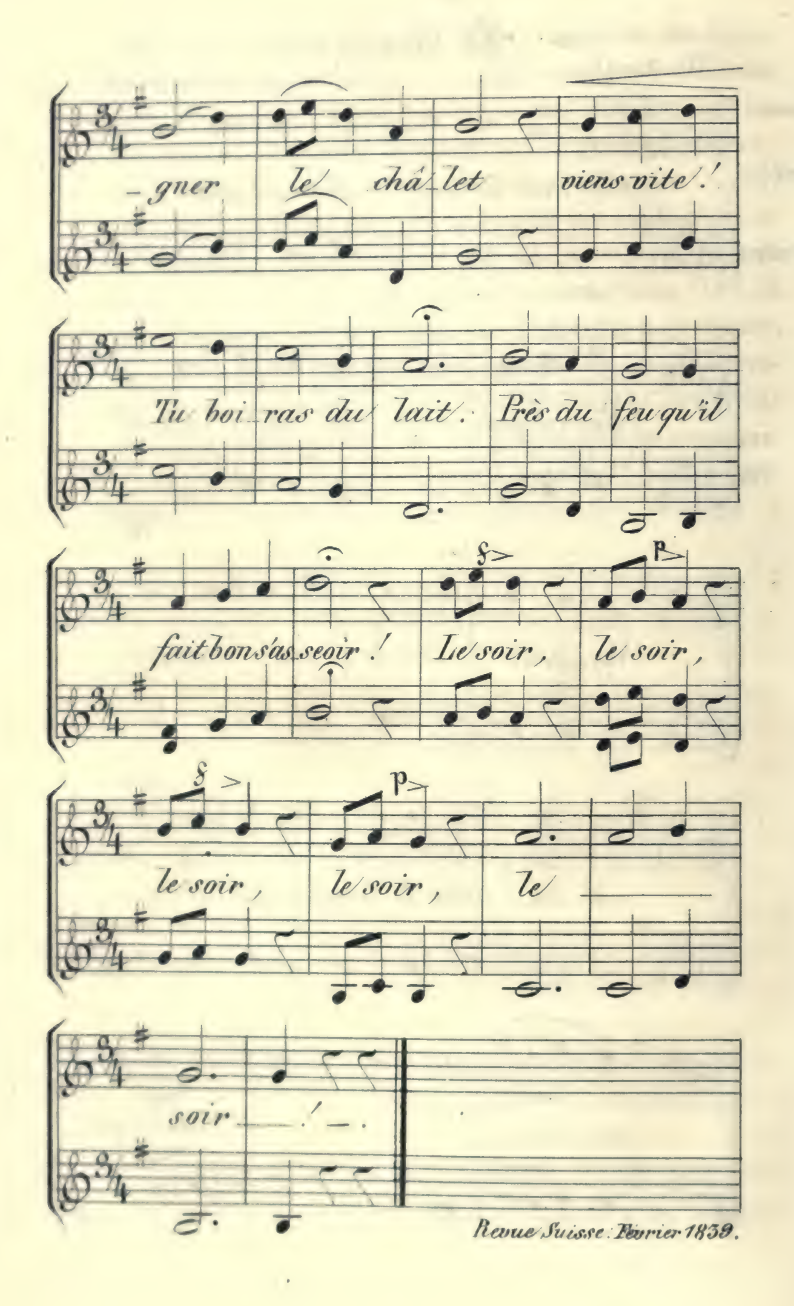
un symbole dont les doctrines fondamentales se sont toujours trouvées en rapport avec la vie religieuse, à un symbole qui, tel qu'on nous le fait prévoir, deviendra celui de l'indifférentisme.

Car, il ne faut pas s'y tromper, les doctrines qui se sont dressées, ces jours derniers, en face de celles de la Confession helvétique, ne recèlent aucun germe de vie. La vie ne se trouve en dehors de ces dernières que par exception; et peut-être y a-t-il, quoi qu'on en pense, quelque partie de ces doctrines, quelque chose de leur saveur, partout où se montre la vie. Mais l'exception, si elle existe, est individuelle, et tient à une combinaison infiniment rare de circonstances. L'immense majorité des hommes ne peut avoir de la vie religieuse que sous la forme du christianisme positif. Un homme qui ferait exception à cette règle, et qui sentirait en lui un fervent besoin de religion pour lui et pour le monde, exercerait en vain dans cette direction l'énergie de sa volonté et la puissance de sa parole; il resterait éternellement docteur sans école, et capitaine sans soldats.

Qu'on nous permette encore un mot. Nous sommes franchement convenus que nous avions affaire à des hommes de principes. Ce n'était que justice; et nous ne réclamons à notre tour que justice en demandant qu'on veuille bien croire que nous ne sommes pas irrités. Y aurait-il là le moindre bon sens? Rien, dans tout ce qui s'est fait, rien dans

tout ce qui s'est dit, ne nous irrite le moins du monde ; et moins encore que tout le reste, l'abolition de la confession de foi. De quelque manière qu'on se soit prononcé sur son compte, nous sommes bien aises qu'on se soit prononcé ; nous serions bien aises même, au point où en sont les choses, que le peuple, qui est l'église, fût mis en demeure de se prononcer ; car le premier de tous les intérêts, c'est la vérité des positions et la franchise des convictions. On a dû gémir en voyant attaquer, avec une déplorable imprudence, les vérités de l'Evangile éternel ; mais il ne faut pas prendre un cri de douleur pour un cri d'épouvante : une armée peut être confiante et brave avec des crêpes à ses drapeaux. La nôtre a pour éternel étendard son Chef, qui ne périt point.


Le Berger.
Modérato.
Musique et Paroles par F. C.
Soprano o Tenore.
Contralto.
Je suis ber ger, Je n'ai point d'or
Mon troupeau seul fait ma ri _ chesse,
Voyageur! entends tu mon cor?
A sa voix le troupeau s'em_pres
se _.
Il vient rega _



-gner le châ-let viens vite!
Tu boi-ras du lait. Près du feu qu'il
fait bon s'as-seoir! Le soir, le soir,
le soir, le soir, le
soir! —
f
p
Revue Suisse: Février 1839.

POÉSIE.

—

LE BERGER.

—

Je suis berger, je n'ai point d'or,
Mon troupeau seul fait ma richesse.
Voyageur! entends-tu mon cor?
A sa voix mon troupeau s'empresse.
Il vient regagner le châlet,
Viens vite! tu boiras du lait.
Près du feu qu'il fait bon s'asseoir,
Le soir!

Je suis berger, je suis heureux,
Sous l'humble toit de ma chaumière.
Le sol sacré de nos aïeux
Me verra finir ma carrière.
Là-bas les cités, les puissans....
Chez nous, des troupeaux bondissans!....
Ici, liberté vit toujours,
Toujours!

Je suis berger, j'ai des amours,
Je puis t'en parler sans mystère.
A moi Lisbeth rêve toujours
En filant auprès de sa mère.
Quand l'ouragan vient à gronder
En haut on la voit regarder.
Elle tremble en priant tout bas!
Tout bas!

Je suis berger, je ne crains rien!
Nul ne l'aurait en mariage.
Là bas tout le monde sait bien
Que ma Lisbeth est la plus sage.
Quand le troupeau redescendra
Le vieux pasteur nous marîra
Ah! la neige viendra bientôt
Bientôt!

Je suis berger, je suis chrétien,
Etranger! vois la sainte image
De mon rédempteur et du tien:
Lui seul mérite notre hommage.
Sous mon toit goûte un doux repos;
Dieu garde bergers et troupeaux.
J'irai te mettre au bon chemin
Demain.

Il y a quelques jours qu'un bon paysan de * * *, en allant puiser de l'eau à la fontaine du village, se mit à penser à ses plus proches voisins, qui venaient de perdre un enfant. Il pleurait, du cœur, avec eux; et dans le besoin de joindre à ses larmes quelque autre expression de sympathie et de pitié, il recourut, comme d'instinct, à un moyen qu'il emploie toutes les fois qu'un sentiment élevé, quelque émotion désintéressée, vient le visiter. N'eût-il pas pensé à faire plaisir à ses voisins, il avait besoin de soulager son cœur, et le cœur se soulage à exprimer ce qu'il éprouve et à l'exprimer tel qu'il l'éprouve. Chaque état de l'âme a son langage; et le langage de l'état où se trouvait alors notre paysan, ce sont, ne vous en déplaise, les vers. Ce brave homme a coutume de se dire, dans cette langue, sa peine ou son plaisir, quand il n'y a, dans ce plaisir ou dans cette peine, aucun mélange de personnalité; il *se* le dit, car il est à l'ordinaire son propre auditoire et son seul public. Ainsi donc, tout rêvant et rimant, il puisa son eau, et, de retour sous

son humble toit, il écrivit les vers suivants, où je ne change rien ; je n'y mets que l'orthographe :

Chers parens, qu'en ce jour votre âme soit tranquille ;
La mort m'ouvre l'entrée aux sources du bonheur ;
Ici vous déposez mon petit corps d'argile,
Mais déjà mon esprit a rejoint son auteur.

Les bienfaits du Seigneur sont couverts de mystère
Pour qui demeure encor dans ces terrestres lieux :
Mais moi, qui maintenant ai quitté cette terre,
J'entends, je vois, je sens les délices des Cieux.

Soyez donc consolés, si pour quelques années
Vous êtes séparés de votre jeune fils ;
Encore quelques instants, quelques courtes journées :
Pour ne plus nous quitter nous serons réunis.

Lorsqu'au jour solennel, les célestes trompettes
Feront partout cesser le pouvoir du trépas,
Vous verrez, en sortant de vos sombres retraites,
Votre cher Alexandre accourir dans vos bras.

Alors, brûlant d'amour, dans le sein de Dieu même,
Ensemble nous pourrons l'adorer à jamais.
Mettez donc votre espoir en ce Dieu qui nous aime,
Et vos cœurs jouiront d'une tranquille paix.

Je ne donne ces vers que pour ce qu'ils valent ; et je ne prétends pas révéler un nouveau Reboul ou un nouveau Jasmin. Je ne vois ici, je ne veux montrer que l'indice d'un de ces goûts nobles et purs qui ne sont pas l'apanage d'une seule classe de la société, et qu'on est heureux de trouver chez des hommes voués à des travaux rudes et grossiers. Je ne souhaite pas que beaucoup de nos cultivateurs fassent des vers ; et s'ils en font, j'y souhaite, plus qu'on ne l'aura senti dans ces vers, la saveur du crû et l'originalité personnelle. Mais n'aimez-vous pas, comme moi, ce parfum de poésie s'exhalant d'une vie sans loisir et sans élégance ? Ne

trouvez-vous pas que la poésie, soit qu'elle fasse des vers ou qu'elle n'en fasse pas, est pourtant le complément de la vie humaine, qu'il en faut dans le mouvement de cette vie, dans la morale qui règle ce mouvement, dans la religion qui est la vérité de cette morale? Cette partie de l'homme, la poésie, ne doit pas rester en friche; elle doit être cultivée en tout homme; sans elle aucun homme n'est complet; elle ajoute à tout ce que nous sommes, à tout ce que nous pouvons devenir, une grâce, une beauté, une force peut-être; et la sensualité qui la néglige, et le scrupule qui la condamne, ont également tort. Ce léger souffle, qui ne semble destiné qu'à faire onduler dans les airs les banderolles et les flammes de vos mâts, se fait aussi sentir à vos voiles, et, les enflant doucement, vous pousse en avant sur les flots et vous aide à surgir au port.

C'est un des devoirs de l'instruction populaire de cultiver le sens poétique, de l'éveiller s'il est endormi, je ne dis pas de le créer, l'homme ne crée rien : et d'ailleurs où manque-t-il absolument, ce sens précieux? Le Canton de Vaud a produit assez de vrais poètes pour faire conclure (mais la conclusion serait hasardée) à une vie poétique assez répandue dans la population; elle l'est moins qu'on ne le croirait d'après un tel indice, mais ne le serait-elle pas un peu plus qu'on ne se le persuade après un premier examen? n'y a-t-il pas une flamme à faire jaillir, une inconnue à dégager? quelles sont, dans ce cas, les causes qui la retiennent captive? et que faudrait-il faire, ou, peut-être, que faudrait-il ne pas faire pour la mettre en liberté? Il y aurait là-dessus trop de choses à dire, et tout particulièrement sur les circonstances modernes qui font de la poésie une chose excentrique à la société : peut-être aborderons-nous un jour ce sujet.

CORRESPONDANCE.

Genève, janvier 1839

Monsieur,

On peut tirer de la dernière discussion qui a eu lieu entre la France et la Suisse, un fait propre à faire réfléchir. La France avec son armée permanente et son effrayant budget de la guerre, forcée, il est vrai, de maintenir les garnisons qu'elle tient dans les villes manufacturières du royaume, aurait eu, dit-on, quelque peine à rassembler tout de suite des troupes suffisantes pour faire une invasion en Suisse, si telle eût été réellement son intention, tandis que le seul Canton de Vaud eût mis sur pied avec facilité les vingt-mille hommes dont il avait été un moment question. Au premier décret des neuf citoyens qui forment le Conseil d'État, les milices se fussent mises en mouvement avec autant de promptitude que des troupes de ligne casernées; pas un de ces soldats improvisés, dont un grand nombre ont une famille, une existence facile, une position agréable, qui tous ont un état rapportant beaucoup plus que la solde de guerre, pas un n'eût manqué à l'appel, pas un murmure ne se fût fait entendre. Maintenant prenez les chiffres des populations de la France et du Canton de Vaud, faites la règle de trois; la France pour agir dans la proportion du Canton eût du lever une armée de près de trois millions d'hommes.

Au reste, Monsieur, je ne reviens sur cette affaire dont on s'est suffisamment occupé et que les deux pays paraissent également disposés à oublier, que pour déplorer que la même indépendance si bien acquise en politique ne soit pas notre partage en littérature.

En littérature nous sommes traités en sujets, en pays conquis, en parias. Voyez avec quelle pitié les grands hommes du jour parlent des productions de notre sol, quand ils daignent le faire. Il est vrai cependant que nous autres étrangers nous ne sommes pas dans une beaucoup plus mauvaise position que ne le sont les provinces vis-à-vis de la capitale; je m'étonne de l'humble déférence que l'on montre en France pour ce centre de tout: c'est Paris qui fait les révolutions, qui fait les rois, qui fait les livres pour tout le royaume.

Et cependant la littérature parisienne ne me paraît pas si recommandable qu'on doive docilement courber la tête devant elle, la France ne pourrait-elle pas se plaindre qu'elle présente des peintures infidèles et calomniatrices de la société? Quelque scandaleux et subversifs que soient les tableaux que les peintres des mœurs nous offrent, ces tableaux ne deviennent-ils pas à la fin monotones et fatiguans; la répétition des mêmes moyens de faire effet, de blesser le cœur, plus que de le toucher, n'accuse-t-elle pas une certaine pauvreté d'imagination?

Cette dépendance où nous nous trouvons de la capitale de la France est surtout fâcheuse vu l'ombrageuse délicatesse de sa littérature pour ce qui tient à la forme et à la pureté de la diction. N'a-t-on pas vu dans de certains momens de pauvreté mettre plus d'importance à l'expression qu'au fond de la pensée? Je sais que les choses ont changé et changeront encore. La révolution de 1793 qui a fait couler tant de sang n'avait détrôné ni Boileau, ni les trois unités, ni les formes gênantes, ni les timides habitudes qui arrêtaient les élans de l'esprit et frappèrent de stérilité l'époque qui suivit. La révolution de 1830, moins sanguinaire, a brisé plus d'entraves littéraires que d'entraves politiques, et les auteurs dramatiques se trouveront peut-être les seuls français qui ayent gagné en liberté au changement de dynastie.

Je ne partage pas la profonde admiration que les auteurs du Dictionnaire de l'Académie professent pour leur ouvrage. La langue française, dit-on avec orgueil, a été la première fixée. — c'est un malheur. A force d'épurer la langue ne l'a-t-on pas appauvrie? C'est un jeune homme qu'on a arrêté trop tôt dans sa croissance et auquel on n'a pas laissé faire tout son jet. On a renoncé à la facilité,

à la naïveté de l'ancien langage, on n'a pas mis grand'chose à la place. En faisant une garde sévère contre la création de nouveaux mots, on a amené la misère, on est resté bien loin de l'anglais qui a tant de moyens pour exprimer des nuances différentes, de l'allemand qui s'enrichit indéfiniment. Il nous faut user de périphrases et ajouter mot sur mot pour exprimer ce que les autres disent d'un seul.

Quoiqu'il en soit, le despotisme inouï qui, pour trente huit millions d'hommes peut-être, fait dépendre la manière de s'exprimer du caprice de quarante tyrans siégeant à Paris, est fâcheux surtout pour les pays placés loin de la cour d'où émanent les arrêts, et cet inconvénient s'augmente en raison directe du carré des distances. A l'entour du trône on peut obtenir grâce. L'académicien est bon prince, quoique absolu, il est d'un accès facile ; des mots heureux créés dans la rue parviennent jusqu'à lui, ils lui sont apportés par des inférieurs, peu à peu son oreille ombrageuse et susceptible s'y accoutume, il entend raison sur le besoin que l'on a de ce terme nouveau, et quand vient la grande fabrication du Dictionnaire, il plaide pour ces expressions qui l'ont séduit, sorties des lèvres enfantines de son petit fils, de la bouche gracieuse de sa chambrière, de l'éloquence animée d'une discussion populaire, et il obtient leur insertion dans le livre d'or. Mais pour nous, Monsieur, éloignés du centre des faveurs et sur les limites où la langue française allant expirer, n'est plus alimentée que par une sève trop éloignée de la source pour conserver sa pureté, jamais aucun de ces mots nationaux qui fourmillent sur notre terroir, aucune de ces tournures de phrases qui peignent si vivement et qui n'ont aucun équivalent dans la grammaire épurée et circonscrite des académies ne seront inscrites dans la liste officielle des termes reconnus français, jamais, non jamais. De là vient que quand nous écrivons nous le faisons souvent avec une certaine recherche, nous défiant de notre langage familier qui n'est point celui des contrées où l'on recrute, et disposés à chercher dans le dictionnaire chaque expression qui a une physionomie un peu vulgaire pour savoir si c'est un vulgaire autorisé ou non par les princes de la langue ; de là vient encore que quand nous avons terminé avec tout le soin possible une belle page,

le moindre commis négociant des bords de la Loire peut s'écrier : *le mot n'est pas français !*

Fatigués d'être traités comme l'était à Venise la noblesse de Terre-Ferme, ou pour prendre des exemples sur notre propre sol, comme autrefois la petite bourgeoisie de Berne, les bailliages italiens, ou le Bas-Valais, faut-il se révolter et former un état indépendant ? Hélas nous n'avons rien encore de ce qu'il faut pour cela. Les appuis littéraires, les centres, les libraires-éditeurs, les lecteurs nous manquent, peut-être même les grands noms, les écrivains, les idées. Profitons au moins de l'appui que votre journal a généreusement offert aux hommes de lettres isolés et humiliés des Cantons français.

Quel vaste champ devant vous, Monsieur, si des correspondans actifs vous font part de ce qu'il y a d'intéressant autour d'eux. Aux productions littéraires de la Suisse Romande vous réuniriez des détails sur la patrie toute entière. Les anciens souvenirs et les nouvelles institutions, les vieux monumens et les créations du siècle actuel, les beaux arts, la politique, les mœurs, parlent partout la même langue. Vous avez ouvert une carrière qui n'a pas encore été parcourue. Nul doute que chaque année n'affermisse la marche de votre journal dans une direction également utile et intéressante pour toute la Suisse. E.

Agréez, etc.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

RELIGION DES ANCIENS HELVÉTIENS. — Mythologie helvetico-celtique et helvetico-romaine, par Mr Meyer (en allemand).

Cet ouvrage, destiné à une prochaine publication, n'est pas sans intérêt pour l'histoire nationale. Les professeurs Walther, Haller, de Zurlauben ont écrit sur la matière. Mais rien de complet, d'achevé sur la religion. M. Meyer veut remplir cette lacune. — Ces études sur les doctrines des Druides doivent aussi enrichir l'histoire générale des religions. Une idée religieuse et philosophique, grande en même temps que clairement établie, ressort du travail de M. Meyer. C'est que Jupiter, Hercule, Mercure, Teutatès, Esus, Bélim, etc., etc., n'étaient qu'un seul et même dieu dont les attributs représentés par ces mots divers, bonté, force, grandeur, devenaient autant de dieux pour le peuple superstitieux et tout entier livré à son imagination, et dans lequel on a

toujours remarqué d'ailleurs la tendance d'exprimer l'inexprimable, de saisir l'incompréhensible, de tout soumettre aux sens [1]. — La préface de l'œuvre de M. Meyer, que nous allons traduire, donnera une idée claire de son but et de ses vues, ainsi que du plan qu'il a suivi pour son ouvrage.

« Il est nécessaire de connaître l'ancienne religion de notre peuple pour expliquer ses croyances ou plutôt ses superstitions. Celles-ci ne sont point l'œuvre du christianisme qui a, au contraire, détruit le paganisme par ses bases. Mais les formes païennes ont reparu à la faveur de l'ignorance du peuple et sont demeurées jusqu'à nos jours. Des idées et des coutumes naturalisées chez un peuple reprennent toujours. Les missionnaires ont ouvert, il est vrai, la voie de l'Evangile à nos pères, qui y sont entrés, mais sans renoncer pleinement à leurs croyances passées. Quelle peine n'eurent pas les évêques de la France, auxquels s'étaient réunis en grande partie aussi ceux de la Suisse, pour combattre dans les conciles les restes du paganisme déposés depuis tant de siècles parmi le peuple? Que de fois ne se virent-ils pas contraints de donner un but et un sens chrétien à des coutumes enracinées et dont on ne pouvait détacher les peuples? Encore aujourd'hui tous les vestiges du paganisme n'ont pas disparu des croyances populaires. Il faut pouvoir les reconnaître, ces vestiges, pour distinguer la religion et les mœurs de nos pères d'avec la doctrine enseignée par Jésus-Christ et ses apôtres. Cette recherche est le but de notre écrit. Nous l'avons divisé en deux parties. La première nous fait connaître l'ancienne et primitive religion, de même que la mythologie plus étendue et altérée des Romains. L'histoire du christianisme et de sa propagation originelle dans notre pays est développée dans la seconde.

» La plupart de nos écrivains n'ont traité de la religion des anciens Helvétiens que d'une manière superficielle et qui ne peut satisfaire un lecteur réfléchi. C'était là cependant un point important, d'une importance que n'ont pas, certes, leurs batailles et leurs victoires, puisque ce n'est que d'après les principes religienx d'un peuple que l'on peut apprécier sainement ses actions. L'étude des opinions religieuses des anciens peuples est ce que l'histoire nous présente de plus beau et de plus grand. Ils nous apparaissent alors sous leur vrai jour, tels qu'ils étaient. La religion fut leur institutrice et elle devait l'être. Elle fut l'institutrice des païens comme des chrétiens et de toutes les sectes. Bien plus, pour nos ancêtres comme en général pour tous les Celtes, elle était l'âme de la politique. Ainsi, pour juger avec connaissance de cause nos premiers pères, l'étude de leur religion nous est indispensable parce qu'elle fait leur caractère propre.

» S'il pouvait se faire que j'eusse touché de trop près aux formes du christianisme, en les faisant dériver de la doctrine des Druides plus que de celle de l'Evangile, il ne faut pas perdre de vue que le paganisme aussi renfermait des vérités auxquelles la révélation divine ou les décrets de l'église ont donné le sceau de la confirmation. »

Plus tard, nous nous proposons de donner quelques extraits de l'ouvrage lui-même.

D. *de Fribourg.*

[1] Pareille chose se reproduit dans le catholicisme. Marie des sept douleurs (mater dolorosa), notre dame de Lorette, la vierge du bon secours, la vierge d'Einsiedlen passent pour autant de personnages célestes aux yeux d'une foule ignorante et superstieuse.

TISSOT.

En 1779, Tissot, âgé de 51 ans, n'avait point encore vu Paris. Il s'était permis d'acquérir la plus grande célébrité hors de Paris, bien loin de Paris, où toutes les gloires devaient chercher leur consécration ou recevoir le dernier fini. Un plus cher intérêt que celui de la gloire, l'avenir de son fils adoptif, l'obligea d'aller tenir tête à sa propre réputation sur ce dangereux théâtre. L'homme ne nuisit pas à l'écrivain. Ses ouvrages avaient annoncé un personnage simple, modeste et solide; c'est un rôle facile à soutenir, quand on s'y réduit de bonne foi. Sa réputation était fondée sur des actions, sa vie tout entière avait porté le cachet du bon sens; il n'avait point d'attitude à prendre; on ne lui demandait ni phrases à effet, ni bizarreries piquantes, ni même cette simplicité trop peu simple qui, chez Franklin, faisait presque spectacle, et laissait soupçonner le calcul.

C'était un ami, un bienfaiteur, que le public voulait voir; c'était leur pareil que les savants accueillaient; Tissot n'avait excité aucune attente qu'il ne pût satisfaire; il eut un bonheur que tout le monde n'a pas : vu de près, il parut égal à sa renommée. Mais laissons parler son biographe :

« M. Tissot, jugeant que des cours de physique, d'anatomie et de chirurgie devenaient nécessaires à son fils d'adoption alors âgé de 19 ans, se décida à faire un voyage à Paris pour lui en procurer les moyens. Ils partirent en novembre 1779 [1].

« L'arrivée d'un médecin célèbre dans une capitale, dit » Condorcet, est presque toujours l'époque d'une révolu- » tion dans la médecine. Il apporte avec lui un autre ré- » gime, des remèdes inconnus ou inusités et de nouvelles » méthodes. On n'adopte pas toujours tout ce qu'il pro- » pose, mais il force d'examiner de nouveau, de revenir » de ces principes qu'on croyait incontestables, et, qu'on » suive ou non ses méthodes, l'art doit nécessairement y » gagner. »

» On sut à peine que M. Tissot venait d'arriver à Paris qu'on accourut de toutes parts à l'hôtel d'Orléans pour le consulter. Il vit presque se réaliser la pensée que lui exprimait le vieux comte de Tressan, membre de l'académie française et de celle des sciences, peu de mois avant son départ pour Paris. « Oui, c'est à vous que Paris eût dû envoyer depuis longtemps un quadrige d'or orné de lys comme les Athéniens envoyèrent leur quadrirème ornée de banderolles et portant la chouette de Minerve pour pavillon au

[1] « M. Tissot fit venir à Paris son neveu Auguste Pidou, ministre du St. Evangile, qui était précepteur à Gotha. Il y fit quelque séjour et se rendit ensuite en Angleterre, où la réputation de son oncle, jointe à son mérite personnel, lui obtinrent un excellent accueil. On connaît le rôle important qu'il a joué plus tard dans sa patrie. »

demi-dieu fils d'Apollon qu'ils appelèrent à leur secours. .... Oui, Monsieur, ajoute-t-il plus loin, je me ferais honneur de porter votre portefeuille à votre suite dans toutes les célèbres académies dont je suis membre depuis 30 ans........»

» Souvent la rue des Petits-Augustins ne pouvait contenir la longue file de voitures qui se pressait à sa porte. Ce grand empressement, cette curiosité, les prévenances et les politesses de la société la plus aimable et la plus brillante de Paris, qui touchaient certainement M. Tissot, ne tardèrent pas à lui causer de la lassitude et de l'ennui. Au bout de quelque temps, il se convainquit que cette manière d'exercer la médecine, en courant, et de voir une foule de malades sans pouvoir en suivre un seul comme il l'aurait voulu, ne pouvait amener de résultat avantageux. Toute sa consolation était de voir combien son neveu était heureux et content de ce nouveau genre de vie. »

C'est dans le récit de ce voyage que nous rencontrons la mention, trop fugitive à notre gré, des relations de M. Tissot avec un homme que nous avons tous connu et révéré. Cet homme, qui était le neveu de M. Tissot, et qui eut une grande part à son affection, c'est M. Pidou, alors précepteur à Gotha, et qui, en se rendant en Angleterre, passa quelque temps à Paris auprès de son oncle. Nous aimons à rattacher l'une à l'autre deux mémoires si chères au peuple vaudois. Il y a des substitutions de richesse morale, et la vertu est aussi un patrimoine. Sans doute que, dans la gloire de son parent, le noble cœur de M. Pidou voyait surtout les travaux qui la lui avaient méritée et la vertu qui l'ennoblissait. C'est quelque chose que d'avoir eu dans sa propre famille, et dès ses premières années, un exemple si respectable et si plein d'autorité. On sait si M. Pidou a relevé le gage de bataille que jetait pour ainsi dire devant

lui une gloire si voisine et si chère. Sa mémoire est aussi une de celles que nous devons cultiver. Comme magistrat, comme littérateur, comme citoyen, M. Pidou représentait une classe d'hommes qui va s'éclaircissant et dont les traditions se perdent. Eclairé de toutes les lumières modernes, homme de progrès, il était un ancien par le cœur. L'idéal du sénateur antique se lisait sur sa figure si imposante, et mieux encore dans ses discours et dans ses actions. A le voir et à l'entendre, le Vaudois se faisait illusion et croyait appartenir à une grande patrie; c'est qu'un tel caractère eût honoré la chaise curule, et soutenu, dans les beaux jours de Rome, la majesté de la république. L'idée grave qui fait de la magistrature un sacerdoce vivait dans son cœur, respirait dans ses actes, et, grâce à lui et à quelques autres hommes, se conservait dans les esprits. Une religion sérieuse, abreuvée à des sources pures, complétait en lui l'idéal de l'ancien magistrat. Littérateur consommé, riche d'une lecture vaste et pourtant choisie, cultivant, sans l'intermédiaire des traductions, les chefs-d'œuvre des principales langues de l'Europe [1], il se rattachait par ses préférences

[1] Dans un discours académique, M. Pidou exprimait d'une manière brillante l'influence que pourrait avoir sur le talent d'un écrivain l'étude des littératures étrangères : « Quel ouvrage, dit-il, que » celui où les idées, les sentiments et les tableaux participeraient tour » à tour de ce que l'anglais a de plus noble, de plus sérieux et de plus » profond, le français de plus léger, de plus délicat et de plus fin, » l'italien de plus gracieux, de plus brillant et de plus chaud! Ainsi, » sur la surface azurée d'un beau lac, on voit çà et là se réfléchir et la » sombre forêt, et les rochers des montagnes, et les vertes prairies, et » les nuées légères, et les rayons enflammés du soleil. — Disons cependant toute la vérité. Si l'étude des langues et des littératures étrangères a les grands avantages que nous venons d'indiquer, elle peut » aussi quelquefois n'être pas sans inconvénient, lorsqu'on s'en occupe » prématurément, et avant d'être suffisamment affermi dans les principes immuables de la logique et du goût. Au milieu de tant de voix

les plus intimes et par la pureté de son goût à la littérature du siècle de Louis XIV; dernier trait qui achevait, si je puis dire ainsi, l'unité de cet éminent personnage. Ce qui le rend particulièrement cher à notre mémoire, c'est qu'il nous a laissé l'idée d'une liberté pleine de moralité et d'une politique pleine de générosité [1]. Rien de vulgaire et de superficiel dans la première, rien de craintif et d'étroit dans la seconde. Tout ce qui était grand, tout ce qui était bon, convenait à cette âme simple, droite et élevée. Il est mort au lit d'honneur, comme il l'a dit lui-même, laissant le nom le plus pur et le plus honoré. Puisse son souvenir, comme celui de son illustre parent, rester gravé en traits distincts dans la mémoire du pays, et son image se présenter souvent à la conscience de nos hommes d'état!

Je reviens à M. Tissot. Les souverains de l'Europe continuaient à le disputer à son pays natal. Un refus respectueux était sa réponse uniforme à toutes ces sollicitations, qui employaient quelquefois les formes et les moyens de la diplomatie. A la fin, il céda pourtant. Il voulait voir l'Italie et la montrer à son neveu. M. Tissot n'était pas tout méde-

» nouvelles qui, dans l'obscurité, nous appellent de différens côtés, l'es-
» prit mal préparé ne peut se reconnaître, et ne sait quel chemin tenir.
» Alors s'établit le pyrrhonisme littéraire; on permet tout, on admet
» tout. Une imagination exaltée est prise pour le génie, et Phaéton, em-
» porté par ses coursiers, se donne pour le soleil.» — M. Pidou écrivait ceci en 1817.

[1] M. Pidou caractérisait dans les termes suivants le peuple digne, selon lui, du titre de philosophique. « Ce peuple, disait-il, dont le ca-
» ractère sera l'humeur sérieuse, la réserve, la fermeté, l'exactitude,
» la précision, l'activité, l'esprit de suite, le franc-parler et l'indépen-
» dance des opinions. » — On se demanda, dans le temps, en lisant ces lignes : est-ce un portrait? est-ce une leçon? Mais il est plus utile d'y trouver une leçon qu'un portrait.

cin; et son art, qui semblait absorber sa vie, n'avait pas éteint en lui cet instinct poétique mêlé, dans une mesure quelconque, à toutes les belles et fortes natures. L'histoire de l'âme de M. Tissot est singulière à plusieurs égards. Sa jeunesse avait été vive. Le travail et le devoir avaient resserré le cours de sa vie dans un lit profond, mais, à ce qu'il semble, étroit et peu sinueux. Rarement son regard se détourna de sa tâche assidue et sévère vers des objets propres à récréer l'imagination où à occuper doucement, et pour ainsi dire, à amuser le cœur. On n'entrevoit guère que dans ses admirations et dans ses sympathies de quoi se privait cette nature sensible et forte en ne cultivant pas tous ses goûts. Mais n'est-ce pas ainsi que les âmes se conservent jeunes? Le régime le plus favorable à leur fraîcheur, à leur santé, est une vie réglée et même austère. Il n'y a que les âmes fortes qui soient susceptibles d'une vraie tendresse La vie de l'âme s'use et se dissipe dans les émotions, qui ne devraient être dans l'existence que comme l'accent dans le discours. Qui sait mieux aimer que l'homme de devoir et de vertu? Pour celui-là, il est au déclin de la vie une seconde et meilleure jeunesse que la première; une jeunesse plus fraîche, quoique moins vive, que celle des premières années. Le trésor du cœur, soigneusement ménagé, se répand alors comme de lui-même. Affermi dans la route, et sûr d'y marcher toujours, on permet à ses yeux quelques regards sur ces perspectives qu'on leur a longtemps refusées. On a hâte, on a soif de vivre; on vient s'asseoir, nouveau-venu, plein d'un étonnement naïf et respectable, à ce banquet de la vie où tant d'autres sont assis dès l'aurore; l'âme, indulgente une fois pour elle-même, s'ouvre à toutes les impressions pures, s'associe à tous les goûts honnêtes, sympathise avec tous les nobles vœux; et cette jeunesse tardive fait honte à la précoce vieillesse de tant d'âmes, peut-être

distinguées, que l'abus des émotions a réduites à une impuissance prématurée. Ces observations sont applicables à M. Tissot, qui ne parut jamais plus jeune par le cœur qu'à cette époque de la vie où tant de cœurs appauvris s'éteignent. Sans doute le besoin de voir et de sentir ne fut pas la seule ni même la principale raison de sa détermination. Sans doute, il n'en eût pas rendu compte en répétant ces paroles de Johnson citées par son biographe :

« Un homme qui n'a pas été en Italie a toujours la conscience de son infériorité; il sent qu'il n'a pas vu ce qu'un homme doit voir. Le grand objet de tous les voyages est de voir les côtes de la Méditerranée, ces rivages où s'élevaient autrefois les quatre grands empires du monde, les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains. Tout ce qui nous distingue des sauvages nous est venu des bords de la Méditerranée. »

L'intérêt de son fils adoptif, dont la culture scientifique réclamait ce séjour, conduisit M. Tissot à Pavie comme il l'avait conduit à Paris. Il accepta, mais pour deux ans seulement, une chaire à l'université de cette ville. On souscrivit d'avance à toutes ses conditions; la modestie et le désintéressement de M. Tissot le permettaient, son mérite en faisait une loi. Ses conditions, au reste, étaient bien moins les siennes que celles de la science, dont il soigna mieux les intérêts que les siens. L'attente était grande à Pavie; l'imagination méridionale ne pouvait prêter à un grand homme que des formes poétiques; chez Tissot la poésie était intérieure; au-dehors, la prose seule paraissait. Son début en souffrit, mais l'enthousiasme frivole ne disparut que pour faire bientôt place à un enthousiasme sérieux et réfléchi. L'extérieur froid et réservé du professeur vaudois, quelque embarras peut-être, résultant de la nouveauté de la situation, ne pouvait cacher bien longtemps à des esprits

attentifs ce génie plein de bon sens, ou ce bon sens plein de génie, qui faisait de Tissot non-seulement un praticien heureux jusqu'au prodige, mais un professeur plein d'autorité. Il eut l'occasion de se faire connaître sous ces deux aspects. Ses cours à l'université furent suivis pendant deux ans avec une assiduité et une ardeur toujours croissantes; une épidémie qui ravagea le pays, et à laquelle le gouvernement opposa le seul Tissot, muni d'un pouvoir en quelque sorte dictatorial, porta au comble l'admiration dont il était l'objet. Les hommages décernés peu d'années auparavant à Voltaire mourant, n'avaient pas été plus éclatants que ceux dont Tissot eut à supporter la fatigue; il était devenu l'homme du peuple aussi bien que l'homme des grands et des souverains; et les voyages qu'il fit en Italie avec son neveu furent une marche triomphale. Il y a des détails qu'on ne supposerait pas, qu'il faut voir munis de leurs preuves pour y croire; il est bon de les conserver; ils peignent le 18e siècle. Car, sans rien ôter au mérite de Tissot, qui fut sans doute hors de pair à plusieurs égards, on doit reconnaître que la faculté d'admirer était moins usée alors qu'aujourd'hui. Peut-être avait-elle à se répartir sur moins d'objets; peut-être les hommes éminents étaient-ils plus rares, et par conséquent plus éminents. Aujourd'hui, il y a tant de grands hommes qu'il n'y en a point; on ne peut pas convenablement fêter toutes ces gloires :

« L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
» De quelque nouveau saint charge toujours son prône ; »

mais ce n'est pas la seule raison de la différence entre les deux époques; ce n'est pas pour avoir trop à admirer qu'on n'admire plus, mais plutôt pour avoir trop admiré. Le 18e siècle, âge d'espérance, s'y est épuisé; ne pouvant être fanatique, il s'était fait enthousiaste; il admira donc à tort et à travers; comparé au nôtre, ce siècle d'incrédulité était

crédule à l'excès; il avait foi à ses hommes, il avait foi à ses œuvres; le nôtre ne croit guère à aucun homme ni à aucune chose; il croit à la force, il adore la force; or la force étant aujourd'hui partout et nulle part, sa dernière personnification ayant eu lieu dans celui qu'on a surnommé *l'homme du destin*, notre enthousiasme, à moins de remonter à cet homme, se tourne en une contemplation béante et vague. Le 18e siècle, bien que ses démolitions aient été fatales, crut pourtant, quoi qu'il en ait dit, à la liberté, à l'individualité; nous croyons, nous, à la nécessité; comment donc serions-nous enthousiastes, et qu'avons-nous à opposer à ces longs triomphes du 18e siècle, sinon l'étourdissante succession d'une multitude de popularités éphémères? Il appartiendrait, du reste, à quelque homme de science de nous faire comprendre combien cette espèce de culte offert à un simple médecin était fondé et légitime; peut-être qu'en effet le mérite de Tissot était tel par rapport à son temps qu'il devait nécessairement, quel que fût d'ailleurs le caractère du siècle, arracher aux plus indifférens ces éclatantes manifestations d'amour et de reconnaissance dont sa vie tout entière est semée.

L'enthousiasme public se fondait sur une connaissance vague et peut-être exagérée du grand savoir et des grands services de M. Tissot; et l'on peut croire que la meilleure partie de cet homme distingué échappait à ses prôneurs les plus exaltés.

« Ceux qui le connaissaient plus particulièrement aimaient le savant spirituel et modeste dont l'amour-propre ne blessa jamais celui de ses rivaux, l'admirateur des merveilles des arts et de la nature, l'ami de la jeunesse, le philantrope qui répandait ses bienfaits sur le pauvre comme sur le riche, et ne voyait que des frères à soulager dans cette population bigote et ignorante, habituée à regarder

les protestans comme des païens. Enfin on estimait fort en Italie un citoyen libre et indépendant, que l'appât des grandeurs n'avait pu décider à renoncer à cette patrie qu'il servait et honorait par ses talens. »

Si quelque chose eût pu ébranler la résolution qu'il avait prise de retourner dans son pays, ce n'étaient pas des honneurs si fatigants et une gloire si périlleuse; et la plaisanterie n'était que pour la forme dans un mot que prononça cet homme sage à la suite d'un de ses triomphes :

« Après avoir reçu le titre d'immortel il ne serait pas » prudent de s'exposer à descendre de si haut et à survivre, » ce qui me paraît facile, à mon apothéose. »

» Il sentait d'ailleurs le besoin de se retrouver au milieu de ses amis, de ses contemporains. Les hommes à qui de longs travaux ont donné un grand fonds d'idées, ont besoin quelquefois de discuter, même d'être contredits. A cette époque tout le monde ne croyait pas avoir le droit de leur procurer cet avantage, et il ne fallait pas trop s'éloigner de ceux qui l'avaient acquis. »

De retour à Lausanne, l'existence de Tissot reprit un cours uniforme et paisible. Il s'était créé, par l'adoption, une famille dont le bonheur et les épreuves lui firent connaître tour à tour les joies et les douleurs de la paternité. De nouveaux ouvrages, sans ajouter à sa grande réputation, la confirmaient; quelques-uns sont restés inédits. On regrette qu'ayant été à portée d'observer les phénomènes du magnétisme animal, dont un des adeptes, le célèbre Servan, vivait alors à Lausanne, Tissot ait été détourné par des circonstances bizarres d'étudier des faits sur lesquels Charles Bonnet avait appelé son attention. Il est vrai que l'observation soigneuse des faits suppose, je ne dirai pas un commencement de foi, mais un consentement préalable à la possibilité des faits qu'il s'agit d'exa-

miner. Il est des faits que nous nions d'avance parce qu'ils contredisent nos principes ; reste à savoir si ces principes eux-mêmes, fondés peut-être sur un trop petit nombre d'observations, n'auraient pas besoin d'être réformés. Au point de vue scientifique et philosophique de Tissot, et même de Bonnet, le magnétisme était impossible ; leurs principes le jugeaient d'avance, et c'était peine perdue que de s'assurer *à posteriori* de ce dont on avait la preuve *à priori*. Mais cette dernière preuve suppose l'emploi de la première ; il a fallu des faits pour la former ; et si l'*à priori pur* existe, ce n'est que dans ces sentiments généraux et primitifs qui sont la base et la condition de la nature humaine. Il semble pourtant que si Bonnet eût eu, comme Tissot, les faits à sa portée, son attention ne s'en fût pas sitôt détachée ; Tissot ne s'en approcha un instant que par complaisance pour son ami ; l'esprit de Bonnet, plus contemplatif et plus idéal, n'eût pas sitôt lâché prise, quoique nous lisions dans sa lettre à Tissot ce passage, qui certes n'indique pas le prosélyte naissant :

« On me raconte les choses les plus étranges de ces som-
» nambules de la façon des magnétiseurs : mon ami Lavater
» m'a entretenu par lettres de tout ce qu'il a opéré sur sa
» femme et qu'il croit de la meilleure foi du monde. Je lui
» ai opposé quelques principes de logique et de psychologie
» qui n'ont fait que glisser sur la surface de son cervelet. Il
» déplore mon incrédulité, et je ne déplore pas moins sa
» crédulité. L'art de voir n'est pas commun, et l'art de pen-
» ser ne l'est pas davantage. »

En nous attachant aux pas de Tissot, nous faisons visite, à coup sûr, à presque toutes les célébrités de l'époque. Il nous a présentés tour à tour à Voltaire, à Haller, à Rousseau, tout à l'heure à Bonnet ; nous n'avons qu'à le suivre encore un peu pour nous trouver en compagnie d'un illustre

historien; pourtant, il faut l'avouer, l'occasion et la manière pourront sembler peu dignes de si grands personnages. Mais nous n'avons pas le choix; car, bien que les rapports de Tissot avec ce grand écrivain aient pu être familiers, et que le récit même que nous allons transcrire l'indique, il n'en est pas fait d'autre mention dans tout le cours de cette biographie. Laissons parler notre auteur :

« Un allemand fort instruit, naturellement enthousiaste et passionné, se présenta à Lausanne, muni d'excellentes lettres de recommandation, chez un de nos professeurs, et lui fit part de son désir de connaître l'auteur immortel de l'*Avis au peuple.* Ce soir-là même, M. L. se rendait chez madame de Charrière qui recevait la société la plus aimable de Lausanne. Il lui propose de l'y introduire. C'était à la campagne. Au moment où ils entrèrent dans le salon, on venait de faire quelques jeux, et l'on payait les gages. Un des assistans jouait du violon, tandis qu'un homme d'un embonpoint remarquable semblait chercher dans le salon quelque chose qu'il ne trouvait point. Enfin le violon rendit des sons plus forts, et le gros homme, ce n'était rien moins que l'illustre Gibbon, vint prendre la main de M. Tissot dont la grande figure digne et froide formait le plus parfait contraste avec la sienne; mais ce n'était pas assez, le violon jouait toujours, et tous deux dûrent faire quelques figures de menuet, à la grande joie de toute l'assemblée. C'était l'acquittement du gage que devait payer Gibbon, dont l'humeur gaie se prêtait volontiers à cette espèce de plaisanterie, fort simple dans une réunion d'amis intimes. C'est ce que ne comprit point notre Allemand, dont l'émotion et l'attendrissement à la vue de ce spectacle étaient visibles. Mais l'année suivante, quel ne fut pas l'étonnement à Lausanne d'apprendre qu'il avait pris tout cela au sérieux, et que, dans le récit de ses voyages qu'il

venait d'imprimer, il en citait comme un des événemens les plus remarquables l'avantage d'avoir vu le célèbre historien de Rome et l'illustre philantrope, le bienfaiteur de l'humanité, entrelacer des danses et des pas harmonieux, et rappeler ainsi les beaux jours de l'Arcadie, dont ils avaient toute la simplicité et l'antique vertu. »

Ce qui nous intéresse dans cette singulière anecdote, ce n'est pas tant la présence de Gibbon, que l'image naïve des mœurs de nos pères. Ces détails inopinés, ces furtives révélations, en disent plus que toutes les généralités. Des hommes graves, qui ne s'appelleraient ni Gibbon ni Tissot, jouant aux *gages touchés,* la société et les jouissances sociales ainsi comprises, des hommes faits trouvant leur plaisir à faire les enfants, c'est une chose dont la date est aussi bonne à conserver que celle d'une société où les enfants feraient les hommes. Nous ne voulons pas d'ailleurs nous dissimuler que cette puérilité des amusements et cette bonhomie des mœurs n'annoncent pas une époque d'émancipation politique; la liberté est plus grave, la démocratie ne joue pas aux gages touchés; je parle, bien entendu, de la liberté écrite et de la démocratie constitutionnelle. L'âge de ces choses-là n'est pas précisément l'âge d'innocence, et la forme qu'elles donnent à la vie n'a rien de commun avec l'idylle, même avec l'idylle de salon qu'on vient de nous raconter. Les idées politiques ne manquent pas d'apporter, en très-peu de temps et l'on ne sait comment, de grands changements dans la vie privée. Celui qui écrit ces lignes n'est pas seul à se rappeler que, peu d'années après notre émancipation politique, il y a quelque trente ans, les messieurs et les dames de la ville où vécut Tissot, se réunissaient, les soirs d'été, sous les marronniers de la cathédrale, pour y danser des rondes. Une société beaucoup plus vulgaire y dansait comme eux aux chansons; les voix, les pas

s'entremêlaient ; ces deux mondes, en tournoyant si près l'un de l'autre, semblaient se confondre ; et à quelque distance on ne voyait qu'une seule ronde, comme on n'entendait plus qu'un refrain : « Nous n'irons plus au bois, » vieille et naïve chanson, simple caillou que notre poète national a ramassé religieusement, et enchâssé dans l'or. Ainsi s'est passé le temps de notre jeune liberté, liberté peu farouche, peu sérieuse même, un peu nonchalante, et qui faisait lentement ses adieux à la simplesse du vieux temps. La perte n'est rien, je l'avoue ; et quelque dévot que l'on soit aux souvenirs, on peut faire bon marché de ces rondes au clair de lune, et de ces mœurs bourgeoises. Il n'y a plus de bourgeois, il y a des citoyens. Pourvu qu'il y ait encore, et pour toujours, des fils, des pères, des époux ! La famille ! conservez, honorez, sanctifiez la famille ! Elle a, dans ces dernières années, beaucoup souffert, beaucoup perdu ; et elle ne saurait perdre davantage sans entraîner dans sa décadence la société, et la liberté elle-même.

Parmi les relations que Tissot forma, comme médecin, avec des étrangers de toute condition, il en est une qui se rapporte à l'époque de sa vie où nous sommes parvenus, et qui, bien que très-fugitive, mérite de notre part une mention :

« Au nombre des malades dont il eut à s'occuper en l'année 1787, se trouvait un prêtre vénérable, pieux, instruit, doué de beaucoup de pénétration, sous des formes simples et naïves, d'un caractère sage et enjoué, qui vivait à Ajaccio, entouré de la nombreuse famille d'un neveu mort depuis quelques années. Il administrait leur bien et avait rétabli à force de soin et d'économie la fortune de la jeune famille, que le luxe et les folles dépenses de leur père avaient à peu près détruite. Cet homme était le conseil des habitans de son canton. Y avait-il une difficulté grave, qui offrît ma-

tière à procès, c'était à lui que l'on venait soumettre et exposer le cas, et l'on s'en trouvait très-bien. L'archidiacre d'Ajaccio était atteint de la goutte. Un de ses petits-neveux, officier d'artillerie, en garnison à Douai, étant venu passer auprès de sa mère un semestre de congé, eut l'idée de consulter M. Tissot, et lui écrivit la lettre suivante :

Ajaccio, en Corse, 1er avril 1787.

« Monsieur,

« Vous avez passsé vos jours à instruire l'humanité, et votre réputation a persé jusque dans les montagnes de Corse où l'on se sert peu de médecin. Il est vrai que l'éloge court, mais glorieux, que vous avez fait de leurs aimé général, est un titre bien suffisant pour les pénétrer d'une réconnaissance, que je suis charmé me trouver par la circonstance dans le cas de vous témoigner au nom de tous nos compatriotes.

» Sans avoir l'honneur d'être connu de vous, n'ayant d'autre titre, que l'estime que j'ai conçue pour vos ouvrages, j'ose vous importuner et demander vos *conseilles*, pour un de mes oncles qui a la goutte.

» Ce sera un mauvais préambule pour ma consultation, lorsque vous saurez, que le malade en question a (70 ans), soixante et dix ans ; mais, Monsieur, considérez que l'on vit jusqu'à cent ans et plus, et mon oncle par sa constitution devrait être du petit mombre de ces privilégiés, d'une taille moyenne, n'ayant fait aucune débauche d'aucune espèce, ni trop sédentaire, ni trop peu, n'ayant été agité d'aucune de ces passions violentes, qui dérangent l'économie *animal*, n'ayant presque point eu de maladie dans tous le *cous* de sa vie ; je ne dirai pas comme Fontenelle, qu'il avait les deux grandes qualités pour vivre, bon *corp* et mauvais cœur, cependant je crois qu'ayant eu du penchant à l'égoïsme, il

s'est trouvé dans une *siloytion* heureuse, qui ne l'a pas mis dans le cas d'en développer toute la *forse.*

Un vieux gouteux génois lui prédit dans le tems qu'il était encore jeune, qu'il serait affligé de cette *incommodité*, *prédition* qu'il fondait sur ce que mon oncle a des mains et des pieds extrêmement petis, et la tête grosse. Je crois que vous *jugerai* que cette *prédition* accomplie n'est qu'un effet du hasard.

» Sa goutte en effet lui prit à l'âge de 32 ans, les pieds et les genoux en furent le *téatre,* il s'est écoulé quelque fois jusqu'à 14 ans sans qu'elle *revins;* un ou deux mois étaient la durée des accès. Il y a dix ans entr'autres qu'elle lui revins, et l'accès dura neuf mois. Il y aura deux ans au mois de *juins* que la goutte l'attaqua aux pieds, depuis ce temps là il garda toujours le lit. Des pieds la goute se communiqua aux genoux; les genoux enflèrent considérablement, depuis cette époque tout usage du *genoux* lui a été *interdi :* des *douleures* cruelles s'en suivirent dans les genoux et les pieds, la tête s'en ressenti, et dans des crises continuelles il passa les deux premiers mois de son séjour au lit; peut à peut sans aucun remède les genoux se désenflèrent, les pieds se *guairirent* et le malade n'eut plus d'autre infirmité *que* une inflexibilité de *genoux occasionée* par la *fixassion* de la *goute au jarrets*, c'est-à-dire aux nerfs et aux artères qui servent au mouvement. S'il *esseie* de remuer le *genoux* des douleurs *égus* lui font cesser, son lit ne sera jamais *refai* simplement, l'on *décou* les *madelas* et l'on remue la laine et les plumes. Il mange bien, digère bien, parle, lit, dort, et ses *jous* se *coulent*, mais sans mouvement, mais sans pouvoir *juir* des douceurs du soleil, il implore le secours de votre science, sinon pour le *gairir* du moins pour fixer dans une *aute* partie ce mal gênant

» L'humanité, monsieur, me fait espérer que vous daignerez

reponde à une consultation si mal *digeré* moi-même depuis un mois je suis *turmanté* d'une fièvre tierce, ce qui fait que je doute que vous puissiez lire ce griffonage. Je finis, ***Monsiou,*** en vous exprimant la parfaite estime que m'a inspiré la lecture de vos *ouvrage* et la sincère *reconoicence* que j'espère vous devoir.

« Monsieur, je suis avec le plus profond respect votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BUONAPARTE, officier d'artillerie au Regt. de la Fère.

Ajaccio en Corse le 1er Avril 87. »

» L'adresse porte : A Monsieur Monsieur Tissot docteur en medecine, de la Société Royale de Londres, de l'Academie medico physique de Basle, et de la societé œconomique de Berne à Lausanne en Suisse.

à Lausanne...

et au coin : Isle de Corse.

» Le cachet très-bien conservé porte les armes de la famille Buonaparte, surmontées d'une couronne de comte.

« Cette lettre est d'autant plus précieuse qu'on en a fort peu de cette époque-là. Ce n'est guère que de Valence que datent les plus anciennes qui aient été publiées.

« Le passage sur Paoli auquel Bonaparte faisait allusion est tiré du *Traité de la santé des gens de lettres*, page 121, éd. de 1768, Lausanne. Tissot combat l'abus du travail de cabinet qui prive trop tôt le monde des lumières et des travaux de tant d'hommes de lettres, morts trop jeunes pour le bien de l'humanité.

« César, Mahomet, Cromwell, M. Paoli, plus grand
» qu'eux peut-être, ont sans doute reçu de la nature des
» forces plus qu'humaines, et malgré cela ils auraient suc-
» combé sans le secours de l'exercice et de la sobriété. »

» Tissot avait écrit ces lignes dans le plus beau moment de la lutte de la Corse contre les Génois. Elles avaient inspiré au jeune Bonaparte autant de respect que d'estime pour le savant philantrope qui savait applaudir aux efforts de ses concitoyens pour conquérir leur liberté. Ce sentiment exprimé avec tant de chaleur aurait dû, semble-t-il, exciter chez M. Tissot quelque sympathie, tout au moins de la reconnaissance..... Mais soit que 25 ans écoulés depuis ce temps l'eussent un peu refroidi dans son enthousiasme pour les sujets qui se révoltent contre leurs souverains, soit que Paoli n'eût pas répondu à son attente, soit que les maux du vieil archidiacre Lucien lui parussent au-dessus des ressources de l'art, je dois le dire, quoique à regret, il paraît que M. Tissot n'y fit aucune réponse, puisqu'il écrivit de sa main sur la lettre de Bonaparte l'inscription suivante : « Lettre non répondue peu intéressante. »

Il est temps, nous le sentons, de nous séparer de notre auteur. Ce n'est pas par des extraits que nous pourrions faire sentir l'intérêt triste mais profond qui anime la dernière partie de son ouvrage. Elle ne nous apprend plus rien sur le grand médecin, le praticien et le penseur; elle ne nous parle plus que de l'homme. Mais l'amour et la douleur, ces deux conditions d'une vie profonde, vont, à la limite de sa carrière terrestre, nous révéler cette âme de Tissot, que nous ne connaissions pas encore. Nous avons parlé de cette jeunesse morale qui naît, dans les jours du déclin, pour les âmes qui ont été économes d'elles-mêmes : cet avantage peut se payer cher ; car cette vie de cœur qui se développe alors, a autant d'émotions que celle des hommes jeunes, et plus de profondeur ; et ces âmes mûries prennent plus au sérieux toutes choses, la douleur comme la joie. Faut-il les plaindre? Je ne sais : ne serait-ce pas les plaindre d'avoir vécu? et toute la dignité de notre nature se révélerait-elle

sans la douleur? La joie elle-même n'est qu'une vie superficielle et vulgaire, à moins qu'elle n'ait été précédée par une douleur sainte. Ces dernières pages du livre que nous annonçons n'ont pas besoin, pour nous intéresser, du prestige d'un nom célèbre. Peu importe que cet homme qui souffre, qui pleure, qui meurt de son amour et de sa douleur, peu importe que ce vieillard qui, en s'emparant tardivement de tout ce qu'il y a de doux dans la vie, s'empare de tout ce qu'elle a d'amer, se soit appelé Tissot, ait honoré son siècle et son pays, ait laissé un nom qui ne mourra point. Le moraliste ne s'en souvient plus à la vue d'un phénomène qui serait digne de la même attention dans un homme obscur. On lit que des vieillards, à la tête chenue, ont vu leur front se couvrir d'une chevelure noire d'adolescent; mais cet effort extraordinaire de la nature fut une raillerie de la mort qui, à peine parés et tout fiers de cette fausse jeunesse, les entraîne dans ses abîmes. Tout ce qui décore le midi de la vie, les relations de famille, les premières joies de la paternité, les perspectives de l'orgueil et de l'amour, avait été réservé à la vieillesse de Tissot; c'était la chevelure noire croissant sur un front blanchi. Père par adoption, il avait éprouvé, à la naissance d'un fils de son fils, une ivresse de bonheur disproportionnée à la modération de tous ses sentimens. Son exemple avait prouvé que la relation de père est, jusqu'à un certain point, indépendante de la communauté du sang et de la transmission de la vie physique; que l'homme compte le besoin d'être père et celui d'être époux au nombre de ses besoins moraux, et qu'il y a des hommes dont la vie n'est pas complète s'ils n'ont pu aimer quelqu'un d'un amour de père; ceux-là se donnent, par adoption, des fils qui sont les fils de leur âme, mais aussi complètement fils que s'ils les eussent engendrés; il est des amitiés qui deviennent paternelles, des

affections qui, en vertu de la nature morale de ceux qui les éprouvent, deviennent conjugales; les âmes aussi engendrent; les âmes aussi se marient; tout n'est pas matière, tout n'est pas instinct et habitude dans ces saintes relations. Une vie toute nouvelle commença pour M. Tissot avec celle de son petit-fils; il sembla même qu'alors seulement sa propre vie avait un but et un sens. Mais aussi la mort de cet enfant fut sa mort. A cet âge, ce n'est point impunément qu'on aime avec cette profondeur. Le cœur de M. Tissot fut brisé, et depuis ce moment jusqu'à son dernier souffle, il ne fit plus que mourir. Et, à dire vrai, quel que soit l'âge, que peut-on faire que de mourir quand des liens si chers ont été rompus? La question n'est plus entre le vivre et le mourir, mais de savoir si l'on acceptera cette mort; si on se laissera dépouiller, ou si l'on se dépouillera; si, mis à nu par la main de Dieu, on se revêtira de Dieu même. Car, après de tels coups, essayer de vivre, c'est un piége où l'âme ne se prend plus; le charme est dissipé sans retour. Toute cette force d'aimer dont M. Tissot avait été doué, se réveillait au même âge où elle s'endort chez la plupart des hommes, et elle se tournait tout entière en douleur. La révolution française, qui le trouva penché sur la cendre d'un mort, fut pour lui un nouveau deuil profondément senti. Nous ignorons de quel œil il vit les commencemens de cette grande crise. Il est permis de croire que l'ancien ami de Jean-Jacques, celui qui eût pu dire avec vérité :

« L'air de la servitude est trop pesant pour moi, »

ne détesta pas, naissante et immaculée, cette révolution à laquelle Lally-Tollendal, son ami, prêtait son nom et son éloquence. Mais, de même que Jean-Jacques, M. Tissot n'accordait pas à la révolution une seule goutte de sang; et

bientôt elle en versa des flots. Ce fut pour lui une douleur personnelle, et pour ainsi dire un deuil domestique. Aucun Français n'en fut plus douloureusement affecté que lui. « Il conservait le numéro 20 du supplément du Journal de Paris du 20 janvier 1793, renfermant les votes des députés à la Convention, sur la question: Quelle peine infligera-t-on à Louis? Il y ajouta de sa main le nom des juges qui condamnèrent la reine, et le fit relier et encadrer de noir. » La faux révolutionnaire choisissait d'ailleurs ses victimes parmi les plus chers amis de M. Tissot. Sa vie s'en allait par toutes ces blessures. Elle fut épuisée avant sa douleur. Le 13 juin 1797, la ville de Lausanne vit sortir de la maison Fraisse, vis-à-vis l'Hôtel-de-Ville, un cercueil, suivi d'un nombreux cortége; bien des témoins oculaires de ces funérailles pourraient nous dire de quelle émotion fut saisi le peuple à la vue des derniers restes de celui qui l'avait le plus honoré; mais peu de personnes pensèrent que Tissot ne précédait que de quelques mois au tombeau le régime politique sous lequel il avait vécu. Il en emportait la plus belle décoration. Notre liberté naissante ne put se parer de ce nom si pur et si respecté, qui avait prêté le secours de son illustration à notre servitude. Mais pourtant il nous appartient, et tant que le canton de Vaud n'aura pas renié le Pays-de-Vaud, Tissot restera nôtre, pour servir aux jeunes générations d'encouragement et de leçon. Il ne sera pas, nous pouvons y compter, de ceux que « leur lieu ne reconnaît plus. »

Il s'est glissé une erreur dans la rédaction de cette phrase citée par la *Revue*, no 1, page 14: « En effet, Mad. Tissot avait une fille de son premier mariage, à laquelle elle assura tout ce qu'elle put sauver de sa dot.» Mad. Tissot reçut lors de son mariage avec M. Tissot une dot de 4000 fr. et 100 écus blancs de trousseau, et ce ne fut qu'en 1780, lorsque Mad. Tissot maria sa fille, qu'avec l'approbation et d'après le conseil de son mari, elle lui fit cession de cette dot. Il n'est donc point question ici de la première dot.

GIBBON A LAUSANNE.

L'autre jour un petit garçon en passant sur la place de St. François se mit à lire ces mots : ***Hôtel Gibbon,*** placés en grandes lettres d'or sur le vaste bâtiment dont l'ouverture doit se faire au mois de mars. — Papa, dit-il, explique-moi pourquoi on a mis le nom d'un vilain singe sur cette maison. — Cette demande, bien naturelle, nous a fait penser que, tout en ne confondant pas le célèbre historien de *la décadence et de la chute de l'Empire Romain* avec l'animal connu de nos petits écoliers, le public d'aujourd'hui pourrait bien ignorer les particularités du séjour de ce grand auteur dans notre capitale. A qui les demander si ce n'est aux mémoires de Gibbon lui-même [1] ? Les voici donc

[1] Mémoires de Gibbon, suivis de quelques ouvrages posthumes et de quelques lettres du même auteur, recueillis et publiés par Lord Sheffield, traduits de l'anglais.

ces particularités, extraites de deux volumes dans lesquels on a rassemblé, après la mort de l'auteur, divers fragmens littéraires, des lettres écrites avec beaucoup de naturel et de vraie sensibilité, enfin les mémoires proprement dits ; nous ne ferons pas l'analyse de cette partie du recueil, le but de notre article étant spécial; ce n'est guère que l'histoire de l'amour de Gibbon pour l'étude et celle des brillans résultats qui en furent la suite. Il règne un ton de sincérité parfaite dans les aveux de l'auteur sur ses indécisions religieuses et le peu de succès qu'il attendait pour sa grande et classique histoire. On le voit se dégoûter successivement du service, de tout projet de mariage, du parlement et des voyages pour n'aimer plus que sa bibliothèque et la société de quelques amis. Nous placerons chronologiquement les pages concernant Gibbon et ses divers séjours à Lausanne ; il y revint plus d'une fois, et trouva dans la ville que son père avait choisie comme un lieu d'exil où le jeune homme converti au catholicisme devait rentrer dans l'église protestante, un séjour de prédilection.

« — Après m'avoir conduit à Putney, chez son ami M. Mallet, dont la philosophie était plus propre à me scandaliser qu'à me ramener, mon père se trouva dans la nécessité de former un nouveau plan d'éducation et d'imaginer quelque méthode qui put opérer, s'il y avait moyen, la guérison de ma maladie spirituelle. Après beaucoup de débats il fut arrêté de m'envoyer pour quelques années à Lausanne en Suisse. M. Frey, de Bâle, fut chargé de la conduite du voyage. Nous arrivâmes le 30 juin 1753 et je fus aussitôt mis dans la maison et sous la tutelle de M. Pavilliard, ministre protestant, » (Gibbon était alors âgé de seize ans.)

» Les premiers témoignages du mécontentement de mon père m'étonnèrent plus qu'ils ne m'affligèrent. Quand il

menaça de bannir, désavouer et déshériter un fils rebelle, j'entretins l'espérance secrète qu'il ne pourrait ni ne voudrait effectuer ses menaces, et l'orgueil de la conscience m'encouragea à soutenir le rôle honorable et distingué que j'avais pris. La rapidité du mouvement du voyage, la nouveauté et la variété des scènes du continent, et la politesse de M. Frey, homme de sens, qui n'était étranger ni aux livres, ni au monde, tenaient en activité mes sens et mes esprits. Mais après qu'il m'eut laissé aux mains de M. Pavillard et que je fus établi dans ma nouvelle demeure j'eus tout le loisir de contempler l'étrange et mélancolique perspective qui s'ouvrait devant moi. Les premiers désagrémens que j'éprouvai tinrent à mon ignorance de la langue; je me trouvai privé à la fois de l'usage de la parole et de l'ouïe, et incapable pendant quelques semaines, non-seulement de jouir du plaisir de la conversation, mais encore de faire aucune question sur les choses les plus communes de la vie. Il n'est point d'Anglais élevé dans son pays qui ne soit blessé de tout nouvel objet, de toute nouvelle coutume, mais il n'y a personne de quelque pays qu'il pût être, que le premier aspect de ce logement, de cet ameublement n'eût repoussé. A la place de mon élégant appartement du collége de la Madelaine, c'était une rue étroite, sombre, la moins fréquentée d'une ville qui n'est pas belle; une maison vieille et incommode, une petite chambre mal bâtie, mal meublée, qui, aux approches de l'hiver, au lieu d'un feu qui fait société, était destiné à recevoir la chaleur invisible d'un poële. Je tombais de nouveau de l'état d'homme à la dépendance d'écolier et d'enfant.— Ma situation me semblait aussi dénuée d'espérance que de plaisirs. J'étais séparé de mon pays natal, pour un terme indéfini, qui me semblait infini, et j'avais perdu toute relation avec mes amis catholiques. Je me suis de-

mandé depuis avec surprise comment il était arrivé que le clergé romain, entretenant dans toutes les parties de l'Europe une correspondance étendue et suivie, aucun de ses membres n'eût jamais tenté, ou par lettres, ou par messages, de me retirer des mains des hérétiques, ou du moins de soutenir mon zèle et ma constance dans la profession de foi. Telle fut ma première année à Lausanne, lieu où j'ai passé environ cinq ans, avec plaisir et profit; où je suis retourné ensuite de moi-même, et dont j'ai fait choix enfin au déclin de ma vie, comme de la plus agréable retraite.

» Le français est d'usage dans le pays de Vaud et on l'y parle avec moins d'imperfection que dans la plupart des provinces reculées de France. Je fus forcé par la nécessité, vivant autant que je le faisais dans la famille Pavillard, d'écouter et de parler. J'acquis par la pratique l'aisance et la liberté, et, avant mon retour en Angleterre, le français, dans lequel je pensais involontairement, était plus naturel à mon oreille, à ma langue, à ma plume, que l'anglais lui-même. Le premier effet de cette acquisition naissante fut de ranimer mon amour pour la lecture, que le séjour d'Oxford avait glacé, et j'eus bientôt bouleversé la bibliothèque de mon mentor.

» La connaissance de la famille Pavillard me prépara par degré à celle de sociétés plus élégantes. Je fus reçu avec bonté dans les meilleures maisons de Lausanne, dans l'une desquelles je formai une relation intime et soutenue avec M. Deyverdun, jeune homme d'un caractère aimable et d'un excellent jugement. (Cette relation d'amitié a duré autant que la vie de M. Deyverdun, qui mourut peu d'années avant Gibbon.)

«La reconnaissance ne me permet point d'oublier les obligations que j'ai aux leçons de M. Pavillard. Il était doué d'un entendement net et d'un cœur chaud. Une longue pra-

tique l'avait formé à l'art d'enseigner, et il s'appliqua avec une patience assidue à connaître le caractère, gagner l'affection et ouvrir l'esprit de son pupille. Aussitôt que nous commençâmes à nous entendre réciproquement, il me fit passer avec art de ce goût sans choix pour la lecture auquel j'étais livré, dans la route d'une véritable instruction......

« Les principes de philosophie s'associaient aux exemples de goût et par un singulier hasard, le livre aussi bien que l'homme qui ont le plus contribué à mon éducation, ont plus de droits à ma reconnaissance qu'à mon admiration. M. de Crousaz, l'adversaire de Bayle et de Pope, n'est distingué ni par le brillant de l'imagination, ni par la profondeur de la réflexion ; et dans son propre pays, au bout d'un petit nombre d'années, son nom et ses écrits sont presque oubliés. Sa philosophie était cependant formée à l'école de Locke ; sa théologie à celle de Limborch et de Leclerc, dans le cours d'une vie longue et laborieuse, il instruisit plusieurs générations d'élèves à penser et même à écrire. Grâces à ses leçons, l'académie de Lausanne se dégagea de la plupart des préjugés calvinistes ; et il eut le rare mérite de répandre parmi les habitans du pays de Vaud, le goût et l'esprit des lettres. Son système de logique, qui, dans les dernières éditions s'est grossi jusqu'à former six volumes ennuyeux et diffus, mérite des éloges comme étant un exposé clair et méthodique de l'art de raisonner, depuis nos idées les plus simples, jusqu'aux opérations les plus compliquées de l'esprit humain. J'étudiai, je méditai, et fis l'extrait de ce système, jusqu'à ce que j'eusse acquis l'habitude facile d'un instrument universel, que bientôt je hasardai d'appliquer à mes opinions catholiques. »

» Pavillard n'oubliait pas que sa tâche principale, son devoir le plus important, était de me retirer des erreurs du papisme. Le mélange des sectes a rendu le clergé suisse

subtil et habile sur les sujets de controverse; et j'ai quelques-unes de ses lettres dans lesquelles il fait valoir la dextérité de ses attaques, et ma défaite graduelle après une défense vigoureuse et bien conduite. Je consentais et je consens encore à lui laisser une bonne part de ma conversion.»

» Je dois cependant faire observer qu'elle fut surtout l'ouvrage de mes propres réflexions; après une pleine conviction, le jour de Noël 1754, je reçus le sacrement dans la ville de Lausanne. Je suspendis dès lors mes recherches religieuses, acquiesçant avec une foi implicite au dogme et aux mystères adoptés par le consentement général des catholiques et des protestans.»

Il y aurait grand plaisir à suivre Gibbon dans les travaux solitaires et judicieux qui remplirent les cinq années de son séjour à Lausanne, mais nous devons borner nos emprunts à ses intéressans Mémoires. « Tout homme qui s'élève au-dessus du niveau commun reçoit, » dit-il, « deux éducations; la première, de ses maîtres, la seconde la plus personnelle et la plus importante, de lui-même. » C'est sous le modeste toit de M. Pavillard et sous sa direction sage et modérée que notre auteur commença cette seconde éducation, qui, chez lui, produisit des résultats si remarquables.— « Quels qu'aient été les fruits de mon éducation, il faut les attribuer, » dit encore Gibbon « à l'heureux bannissement qui me relégua à Lausanne. J'ai quelque fois appliqué à ma destinée les vers de Pindare, où il rappelle à un champion aux jeux olympiques, que sa victoire a été le fruit de son exil, et que, demeuré chez lui, tel qu'un oiseau domestique, il n'aurait traîné que des jours inactifs et sans gloire. Si ma révolte d'enfance contre la religion de mon pays ne m'avait pas dépouillé à temps de ma robe de collége, les cinq importantes années, si utilement employées à Lausanne dans l'étude et la société, se seraient consumées sans fruit au

sein des préjugés parmi les moines d'Oxford. La fatigue de l'oisiveté m'eut-elle excité à lire, aucun rayon philosophique n'aurait lui pour moi dans le sentier des connaissances; je serais devenu homme par l'âge, entièrement ignorant des mœurs et des langues de l'Europe, et ma connaissance du monde se serait borné à celle d'un cloître en Angleterre. Mais je dus à mes erreurs religieuses d'avoir été placé à Lausanne dans un état de disgrâce et d'exil. Le cours rigide d'abstinenee auquel je fus condamné, et la règle à laquelle je fus soumis, fortifièrent la constitution de mon esprit et de mon corps; la pauvreté et l'orgueil me tinrent séparé de mes compatriotes. Un malheur, cependant, et à leurs yeux, un malheur véritable et irréparable, fut le résultat du succès de mon éducation en Suisse; j'avais cessé d'être anglais. »

Ecoutons Gibbon parler de Voltaire à Lausanne et de Mlle Curchod, depuis Mme Necker, la seule femme qu'il ait véritablement aimée, avant de quitter avec lui la ville dont il s'éloigna le 11 avril 1758, « avec un mélange de plaisir » et de regret, dans la ferme résolution de revoir, en homme, les personnes et les lieux qui avaient été si chers à » *sa* jeunesse. »

» Voltaire après avoir perdu par des torts véritables l'amitié du premier des rois, jouissant d'une grande fortune, se retira, à soixante ans, dans un pays magnifique et libre, et passa deux hivers, 1757 et 1758 à Lausanne ou dans son voisinage. Mon désir de contempler cet homme extraordinaire, que je mettais alors au-dessus de sa grandeur réelle, fut facilement satisfait. Il me reçut avec politesse, comme un jeune anglais; mais je n'ai point à me vanter d'aucune particularité ou d'aucune distinction : *Virgilium vidi tantum.* »

» L'ode qu'il composa à son arrivée sur les bords du lac Léman : *O maison d'Aristippe, O jardin d'Epicure!* etc.,

avait été donnée comme en secret à la personne par qui je fus introduit. Il me permit de la lire deux fois; je la sus par cœur; et, comme ma discrétion n'était pas égale à ma mémoire, l'auteur eut bientôt à se plaindre de la circulation d'une copie de son ouvrage. En rapportant cette petite anecdote, j'ai voulu éprouver si ma mémoire était diminuée, et j'ai eu la satisfaction de trouver que tous les vers de ce poëme y sont encore gravés en caractères récens et indélébiles. Le plus grand agrément que je tirai du séjour de Voltaire à Lausanne fut la circonstance rare d'entendre un grand poëte, déclamer, sur le théâtre, ses propres ouvrages. Il avait formé une société d'hommes et de femmes, parmi lesquelles il y en avait qui n'étaient pas dépourvus de talent. Un théâtre décent fut arrangé à Mon-Repos, maison de campagne à l'extrémité d'un faubourg; les habillemens et les décorations faits aux dépens des acteurs; et les répétitions soignées par l'auteur avec l'attention et le zèle de l'amour paternel. Deux hivers consécutifs, des tragédies de Zaïre, d'Alzire et de Zulime, et sa comédie sentimentale de l'Enfant prodigue furent représentées sur le théâtre de Mon-Repos. Voltaire jouait les roles convenables à son âge, Lusignan, Alvarès, Benassar, Euphemon. Sa déclamation était modelée d'après la pompe et la cadence de l'ancien théâtre et respirait plus l'enthousiasme de la poésie qu'elle n'exprimait les beautés de la nature. Mon ardeur qui bientôt se fit remarquer, manqua rarement de me procurer un billet. L'habitude du plaisir fortifia mon goût pour le théâtre français, et ce goût affaibli peut-être mon idolâtrie pour le génie gigantesque de Shakespeare, qui nous est inculqué dès notre enfance, comme le premier devoir d'un anglais. L'esprit et la philosophie de Voltaire, sa table et son théâtre, contribuèrent sensiblement à raffiner, à Lausanne, et à polir les manières; et, quoique adonné à l'étude, je partageai les amusemens de la société. »

» J'hésite, dans la crainte du ridicule, en approchant du sujet délicat d'un ancien amour. Par ce mot, je n'entends pas ces attentions polies, cette galanterie sans espérance et sans dessein, qui a pris sa source dans l'esprit de chevalerie, et s'est comme entrelacée dans le tissu des mœurs françaises. J'entends par cette passion ce mélange de désir, d'amitié, de tendresse, que parmi toutes les femmes une seule allume; qui la fait préférer à tout son sexe, et fait rechercher sa possession comme le suprême, l'unique bonheur de notre existence. Je n'ai point à rougir, en me rappelant l'objet de mon choix, et, quoique mon amour ait été sans succès, j'ai plutôt à m'enorgueillir d'avoir été susceptible une fois d'un sentiment aussi pur et aussi exalté. Les attraits personnels de Mlle. Susanne Curchod étaient embellis par les vertus et par les talens de l'esprit. Sa fortune était médiocre, mais sa famille était respectable. Sa mère, native de France, avait préféré sa religion à son pays. La profession de son père ne contrastait point avec la modération et la philosophie de son caractère : et dans l'obscure situation de ministre de Crassi, village placé dans les montagnes qui séparent le Pays de Vaud de la Franche-Comté, livré à des fonctions pénibles, il vivait content d'un médiocre salaire. Dans la solitude où il s'était retiré, il s'appliqua à donner une éducation littéraire, savante même, à sa fille unique. Elle surpassa ses espérances par ses progrès dans les sciences et dans les langues : et, dans ses courtes visites à quelques-uns de ses parens à Lausanne, l'esprit, la beauté et l'érudition de Mlle. Curchod, furent le sujet des applaudissemens universels. Les récits d'un tel prodige éveillèrent ma curiosité. Je la vis et je l'aimai. Je la trouvai savante sans pédanterie, animée dans la conversation, pure dans ses sentimens et élégante dans les manières. La première et soudaine émo-

tion se fortifia par l'habitude et le rapprochement d'une connaissance plus familière. Elle me permit de lui faire deux ou trois visites chez son père. J'ai passé quelques jours heureux dans les montagnes de la Franche-Comté. Ses parens encouragèrent honorablement ma recherche. Dans le calme de la retraite, les légères vanités de la jeunesse n'agitant plus son cœur distrait, elle prêta l'oreille à la voix de la vérité et de la passion; et je puis me flatter de l'espérance d'avoir fait quelque impression sur un cœur vertueux. A Crassi, à Lausanne, je me livrai à l'illusion du bonheur; mais, à mon retour en Angleterre, je découvris bientôt que mon père ne voudrait jamais consentir à cette alliance, et que, sans son consentement, je serais abandonné et sans espérance. Après un combat pénible, je cédai à ma destinée. Je soupirai comme amant, j'obéis comme fils. Insensiblement le temps, l'absence et l'habitude d'une nouvelle vie guérirent ma blessure. Ma guérison fut accélérée par un rapport fidèle de la tranquillité et de la gaîté de la demoiselle elle-même; et mon amour se convertit peu à peu en amitié et en estime. Le ministre de Crassi mourut bientôt après, et avec lui s'éteignit son salaire. Sa fille se retira à Genève, où, donnant des leçons à de jeunes personnes, elle vécut et soutint sa mère au moyen de cette pénible ressource. Mais, dans sa plus grande détresse, elle conserva une réputation intacte, et fit respecter en elle la dignité de la conduite. Un riche banquier de Paris, citoyen de Genève, eut le bonheur et le bon sens de découvrir et de s'attacher ce trésor inestimable; et dans la capitale du goût et du luxe, elle résista aux tentations de la richesse, comme elle avait soutenu les dures épreuves de l'indigence. Le génie de son mari l'a élevé à une place qui l'a mis en évidence à l'Europe. Dans toutes les vicissitudes de la prospérité et des disgrâces, il s'est reposé dans le sein d'une

fidèle amie : Mlle. Curchod est à présent la femme de M. Necker, ministre et peut-être législateur de la monarchie française. »

Cinq années après le premier séjour de Gibbon à Lausanne, il y revint en se rendant en Italie. « Mon intention, dit-il, avait été de passer les Alpes en automne ; mais l'attrait seul du lieu fut tel, qu'une année s'était presque écoulée avant mon départ de Lausanne au printemps suivant. Une absence de cinq ans n'avait que bien peu changé les manières et les personnes. Mes vieux amis de l'un et l'autre sexe firent bon accueil à mon retour volontaire : témoignage le moins équivoque de mon attachement. Ils avaient été flatté de recevoir mon livre produit de leur sol, et le bon Pavilliard répandit des larmes de joie en embrassant un pupille dont il attribuait de bonne foi le mérite littéraire à ses soins. »

Le premier ouvrage de Gibbon fut écrit en français et demeura trois ans dans le portefeuille de l'auteur : son père l'engagea à le publier par des considérations politiques plus que littéraires ; il désirait faire entrer le jeune auteur dans la carrière diplomatique et pensait qu'un *Essai sur l'étude de la littérature*, publié en français par un anglais, attirerait l'attention ; l'ouvrage eut cependant peu de succès en Angleterre et réussit mieux sur le continent.

« Je ne m'attacherai point à nommer les personnes et à peindre les caractères : mais je ne puis oublier une institution particulière qui fera connaître l'innocente liberté des mœurs suisses. Ma société favorite avait pris, d'après l'âge de ses membres, la dénomination orgueilleuse de *Société du printemps*. Elle était composée de quinze à vingt jeunes demoiselles de bonne famille, sans être des premières de la ville. La plus âgée n'avait peut-être pas vingt ans ; toutes agréables, plusieurs jolies, et deux ou trois d'une

beauté parfaite. Elles s'assemblaient dans les maisons les unes des autres presque tous les jours, sans y être sous la garde, ni même en présence d'une mère ou d'une tante. Au milieu d'une foule de jeunes gens de toutes les nations de l'Europe, elles étaient confiées à leur seule prudence. Elles riaient, chantaient, dansaient, jouaient aux cartes et même des comédies ; mais au sein de cette gaîté insouciante elles se respectaient elles-mêmes et étaient respectées par les hommes. La ligne délicate entre la liberté et la licence n'était jamais franchie, par un geste, un mot ou un regard; institution singulière, témoignage de l'innocente simplicité des mœurs suisses. »

» Après avoir goûté du luxe de l'Angleterre et de Paris, je ne serais pas revenu avec satisfaction à la table sobre et peu délicate de Mme Pavilliard ; et son mari ne trouva pas mauvais que je me plaçasse comme pensionnaire dans la maison élégante de M. de Mesery, qui a droit à une petite place dans ces Mémoires, comme n'ayant pas eu peut-être pendant vingt ans son pendant en Europe. La maison où nous logions était grande et commode, située dans la plus belle rue, et ayant sur le derrière une superbe vue de la campagne et du lac. La table était servie avec propreté et abondance; les pensionnaires étaient choisis; nous étions libres d'inviter des hôtes à notre choix, à un prix convenu; et en été le lieu de la scène changé, était transporté à une charmante maison de campagne, à une lieue environ de Lausanne. Les caractères du maître et de la maîtresse étaient heureusement assortis l'un à l'autre et à leur situation. A soixante-quinze ans Mme de Mesery qui a survécu à son mari, est encore une femme agréable, j'ai presque dit belle. Elle était également propre à présider à sa cuisine et à recevoir au salon; et telle avait été l'exactitude de sa conduite, que parmi deux ou trois cents étrangers, aucun ne

manqua jamais au respect envers elle, aucun n'eut à se plaindre de sa négligence, et aucun à se vanter de sa préférence. Mesery, lui-même, de la noble famille de Crousaz, était homme du monde, convive jovial, et ses manières aisées et ses saillies naturelles entretenaient chez lui la gaîté. Son esprit savait sourire à son ignorance; il déguisait sous une apparence de profusion une attention stricte à ses intérêts, et on l'aurait pris pour un gentilhomme qui dépense sa fortune et régale ses amis. »

» Je quitte Lausanne avec moins de regret que la première fois. Je n'y laisse plus que des connaissances. D'ailleurs, je voyais Lausanne avec les yeux encore novices d'un jeune homme, qui lui devait la partie raisonnable de son existence, et qui jugeait sans objet de comparaison. Aujourd'hui j'y vois une ville mal bâtie, au milieu d'un pays délicieux, qui jouit de la paix et du repos; un peuple nombreux et bien élevé qui aime la société, qui y est propre et qui admet avec plaisir les étrangers dans ses cotteries, qui seraient bien plus agréables, si la conversation n'avait pas cédé la place au jeu. Les femmes sont jolies, et malgré leur grande liberté elles sont très sages. L'affectation est le péché originel des Lausannois. Affectation de dépense, affectation de noblesse, affectation d'esprit; les deux premières sont fort répandues, pendant que la troisième est fort rare. Comme ce vice se choque à tout instant avec celui des autres, Lausanne se trouve partagée dans un grand nombre d'états, dont les principes et le langage varient à l'infini, et qui n'ont de commun que leur mépris réciproque les uns pour les autres. Leur goût pour la dépense s'accorde mal avec celui de la noblesse. Ils périraient plutôt que de renoncer à leurs grandeurs, ou d'embrasser la seule profession qui puisse les y soutenir. »

Laissons maintenant Gibbon partir pour l'Italie où l'étude

de Rome antique lui inspira le plan de l'ouvrage qui a répandu sur son nom tant d'éclat littéraire. Il y passa à peu près deux ans, puis retourna en Angleterre où ses travaux de cabinet et les débats du Parlement furent les intérêts dominans de sa vie. Le quatrième volume de l'Histoire de la Décadence et de la Chûte de l'Empire-Romain était achevé lorsqu'il se décida à se fixer à Lausanne, vingt ans après son dernier séjour dans cette ville. Reprenons ses Mémoires et voyons comment il raconte son établissement chez l'ami de sa jeunesse, M. Deyverdun, dont il avait fait l'intime connaissance lors de ses années d'exil passées chez M. Pavilliard.

« D'après mon ancienne habitude de Lausanne, j'avais toujours caressé l'idée que l'école de ma jeunesse deviendrait la retraite de mon âge avancé. Une fortune modérée pouvait m'y assurer les précieux avantages de l'aisance, du loisir et de l'indépendance. Le pays, les habitans, les mœurs, la langue y étaient en rapport avec mon goût ; et je jouissais de l'espérance de passer quelques années dans la société domestique d'un ami. M. Deyverdun, après avoir voyagé avec différens anglais, était alors établi chez lui, dans une habitation charmante, qu'une tante défunte lui avait laissée. Nous avions vécu long-temps séparés et même sans nous écrire. Cependant je lui fis part dans la première lettre avec la plus entière confiance, de ma situation, de mes sentimens et de mes desseins. Sa réponse immédiate fut une acceptation pleine de chaleur et de satisfaction. La peinture de la vie que nous mènerions excita mon impatience, et les conditions de notre arrangement ne furent ni longues ni difficiles ; il possédait la propriété, et je m'engageai à faire la dépense de notre maison commune. Mais avant de pouvoir rompre ma chaine en Angleterre, j'eus à combattre les sentimens de mon cœur, l'indolence de mon ca-

ractère, et l'opinion du monde, qui condamnait unanimement ce bannissement volontaire. »

« Plus de sept ans se sont écoulés depuis mon établissement à Lausanne; et si tous les jours n'ont pas été également doux et sereins, il n'y en a pas eu un seul, pas un moment même, où je me sois repenti de ma détermination. Pendant mon absence, longue période pour la vie humaine, bien des changemens avaient eu lieu. Mes anciennes connaissances avaient quitté la scène; les jeunes filles étaient devenues mères; les jeunes gens avaient atteint la virilité. Mais les mêmes manières s'étaient transmises d'une génération à l'autre; mon ami seul était un trésor inestimable; mon nom n'était pas entièrement oublié, et tout le monde à l'envi se montra empressé à bien accueillir l'arrivée d'un étranger, et le retour d'un citoyen. Le premier hiver fut donné à répondre à cet accueil général, sans trop faire encore de distinction entre les personnes et les caractères. Après que mon établissement se fut plus consolidé, et après un examen plus réfléchi; je découvris dans ma nouvelle situation trois avantages solides et durables : 1. La chambre des communes et le bureau du commerce n'avaient pas laissé de porter quelque atteinte à ma liberté personnelle; mais j'étais alors délivré de la chaine des devoirs et des dépendances, des espérances et des craintes des événemens politiques; mon esprit modéré ne s'énivrait plus des fumées de parti; et aussi souvent que je lisais les longs débats prolongés dans la nuit qui précédèrent la dissolution du parlement, je me réjouissais vivement de m'être échappé. »

» 2. Mon économie anglaise avait été celle d'un garçon solitaire qui peut fournir à quelques dîners d'occasion. En Suisse, à chaque repas, à chaque heure, je jouissais de la conversation libre et agréable de l'ami de ma jeunesse, et ma table journalière était toujours en état de recevoir un ou deux convives. Notre importance en société est d'une valeur

moins positive que relative. A Londres j'étais perdu dans la foule; à Lausanne j'étais de pair avec les meilleures familles, et la conduite prudente que je tenais dans ma dépense me mettait en état de maintenir convenablement la balance des civilités réciproques. »

» 3. Au lieu d'une petite maison entre une rue et une cour, j'occupai aussitôt une demeure spacieuse et commode, attenante à la ville du côté du nord et ouverte au midi sur un horison magnifique et sans bornes.[1] Un jardin de six arpens avait été arrangé avec goût par M. Deyverdun[2]. Une riche décoration de prairies et de vignobles descend du jardin au lac de Genève, et la perspective étendue au loin au-delà du lac est couronnée par les étonnantes montagnes de la Savoie. J'avais bien réuni à Londres mes livres et mes connaissances; mais cette heureuse situation de ma bibliothèque, à la fois à la ville et à la campagne, n'était réservée que pour Lausanne. Cette triple alliance m'offrant toutes les ressources ensemble, je ne devais plus être tenté de changer d'habitation avec les changemens de saison. »

« Mes amis avaient eu par intérêt pour moi, la crainte que je ne pusse pas m'accoutumer à vivre dans une ville de Suisse aux pieds des Alpes, après avoir eu si longtems l'habitude des premiers personnages des premières villes du monde. Ces grandes relations peuvent exciter la curiosité et satisfaire la vanité. Mais je suis trop modeste ou trop fier pour apprécier ma valeur par celle des personnes avec qui j'ai des rapports; et quelque prix que l'on mette à la science ou au génie, l'expérience m'a montré que les qualités plus communes de la politesse et du bon

[1] C'est aujourd'hui la maison de Montagny, dite la Grotte.

[2] C'est dans une partie de ce jardin que s'élève aujourd'hui l'hôtel Gibbon.

sens, sont une monnaie plus courante dans le commerce de la vie. La conversation est pour quelques personnes un théâtre ou une école ; mais après que la matinée a été occupée au travail du cabinet, j'ai plus envie de détendre que d'exercer mon esprit ; et dans l'intervalle entre le thé et le souper, je suis loin de mépriser l'innocent amusement des cartes. Lausanne renferme un grand nombre de gens aisés, dont l'oisiveté sociale est rarement troublée par les sollicitudes de la cupidité et de l'ambition. Les femmes, quoiqu'elles ne reçoivent qu'une éducation domestique, sont pour la plus grande partie douées de plus de connaissances et de goût que leurs maris et leurs frères ; mais la liberté décente des deux sexes est également éloignée des extrêmes de la simplicité et de la recherche. J'ajouterai, le considérant moins comme un avantage que comme un malheur, que la situation et la beauté du pays de Vaud, l'ancienne habitude qu'en ont les Anglais, la réputation en médecine du docteur Tissot, et la mode de visiter les montagnes et les glaciers, nous ont ouvert de tous côtés aux incursions des étrangers. Les visites de M. et Mme. Necker, du prince Henri de Prusse et de M. Fox peuvent être regardées comme d'agréables exceptions ; mais, en général, Lausanne a eu plus de charme à mes yeux, quand nous y avons été laissés à notre propre société. »

Parmi les lettres de Gibbon, nous citerons un fragment de l'une de celles adressées à Lord Sheffield, le meilleur des amis anglais de cet homme remarquable par tant de qualités de l'esprit et du cœur.

« Je n'ai pas grand chose à dire pour le moment de ma situation ici, excepté l'assurance aussi satisfaisante que singulière que ma passion pour ma femme ou ma maîtresse (Fanny Lausanne) ne s'est point affaiblie par la satiété et par deux ans de possession. Je l'ai vue dans toutes les sai-

sons et dans toutes ses humeurs, et quoiqu'elle ne soit pas sans défauts, les bonnes qualités l'emportent de beaucoup. Son visage n'est pas beau; mais sa personne et tout ce qui l'entoure a une beauté et une grâce admirables. Elle est du caractère le plus gai et le plus sociable. Sans être très-instruite, elle a du goût et du bon sens, et elle n'est pas riche, la simplicité de son éducation en fait une très-bonne économe. Ceux qui l'ont élevée lui ont défendu le luxe des ornemens, et quoiqu'elle ne soit pas très-bien conformée pour marcher, elle n'a pas encore exigé de moi que je prisse un carosse. Le printemps dernier, il ne faut pas abuser de la métaphore, j'ai vu Lausanne sous un nouveau jour, pendant ma longue attaque de goutte, et je vous déclare très-hardiment qu'en santé ou en maladie elle est infiniment préférable à votre immense capitale. »

L'une des plus intéressantes pages des mémoires de Gibbon est à coup sûr celle qu'il a consacrée à un souvenir noble et sacré. — « Ce fut, dit-il, dans la nuit du 27 juin 1789 que, dans mon jardin, dans ma maison d'été, j'écrivis les dernières lignes de la dernière page. Après avoir posé ma plume, je fis plusieurs tours sous un berceau d'accacias, d'où la vue domine et s'étend sur la campagne, le lac, les montagnes. L'air était tempéré, le ciel serein, le globe argenté de la lune était réfléchi par les eaux, et toute la nature silencieuse. Je ne dissimulerai pas mes premières émotions de joie à cet instant du recouvrement de ma liberté, et peut-être de l'établissement de ma réputation. Mais mon orgueil fut bientôt humilié, et une mélancolie pensive s'empara de mon esprit, à l'idée que j'avais pris un congé éternel d'un vieux et agréable compagnon, et que, quelle que pût être la durée future de mon histoire, la vie précaire de l'historien ne pouvait plus être longue. — J'ajouterai deux faits qui se sont rarement offerts dans

la composition de six ou du moins de cinq volumes in-4° : 1° C'est, sans le mettre au net, sur mon premier manuscrit, sans aucune copie intermédiaire, que mon ouvrage a été imprimé. 2° Il n'en est pas une seule feuille qui ait été vue par d'autres yeux que ceux de l'auteur et de l'imprimeur. Ses défauts et ses mérites m'appartiennent exclusivement. »

Gibbon partit pour Londres afin de surveiller l'impression des trois derniers volumes de son histoire. « Durant une visite d'une année, dit-il, il ne m'arriva pas une seule fois de former le souhait de m'établir dans mon pays natal. L'Angleterre est une île libre et heureuse ; mais où a-t-elle un endroit où je pourrais trouver réunis les avantages et les beautés de mon établissement de Lausanne? Mes yeux et mes oreilles furent étonnés du tumulte de Londres ; les amusemens des lieux publics n'en compensaient plus la peine ; de nouveaux visages et de jeunes gens remplissaient les clubs et les assemblées ; et nos meilleures sociétés, nos diners si retardés et si prolongés, auraient bientôt nui à ma santé. N'ayant plus aucune part au tourbillon politique, je serais resté oisif et insignifiant ; et, certes, les tentations les plus brillantes ne m'auraient pas entraîné une seconde fois dans la servitude du parlement ou des emplois. Quelques semaines après la publication de mon ouvrage, je me séparai avec effort de Lord et de Lady Sheffield, et je pris la route de Douvres et de Lausanne. Mon habitation avait été embellie pendant mon absence ; et la dernière division de mes livres, qui suivit mes pas, porta ma bibliothèque choisie à six ou sept mille volumes. »

« — Hélas! la triste situation de mon ami M. Deyverdun troubla bientôt la joie de mon retour et ralentit mon ardeur studieuse. Sa santé et ses forces avaient décliné peu à peu. Des accès apoplectiques qui se succédèrent furent les

avant-coureurs de sa dissolution, et avant son dernier moment, ceux qui l'aimaient pouvaient souhaiter à peine que sa vie se prolongeât. La raison pouvait se féliciter de sa délivrance; mais le temps pouvait seul calmer les sentimens de la nature et de l'amitié. Son aimable caractère vivait toujours dans mon souvenir. Il n'y avait point de chambre, point de promenade qui ne portassent l'empreinte de nos traces communes; et j'aurais à rougir de ma philosophie si la mort de mon ami n'avait pas été précédée et suivie d'une longue interruption de mes études. Par ses dernières volontés il me laissa l'option ou d'acheter sa maison et son jardin, ou d'en conserver la possession durant ma vie, soit en payant une somme stipulée, soit en faisant une rente modérée à son parent et à son héritier. L'assurance de ma possession me permit d'y employer une somme considérable en changemens et améliorations. L'exécution en a été faite avec goût et habileté, et peut-être peu d'hommes de lettres en Europe sont logés d'une manière aussi désirable que moi. Mais je sens et avec le déclin des années je sentirai plus péniblement que je suis seul dans le paradis. »

Gibbon commenca ses mémoires en 1789 et les termina en 1793 ou du moins semble vouloir les conclure par quelques réflexions sur la fin de la vie. — « Le temps qui se précipite » et l'espérance qui échappe, envelopperont toujours d'un » sombre nuage le soir de la vie. » — Cette phrase, tristement concluante pour l'homme célèbre qui l'écrivit, nous peint en peu de mots le vide immense que laissait dans son cœur l'absence de convictions religieuses et, par conséquent, *d'espérance* au-delà du tombeau. — La sensibilité se porta tout entière sur les choses et les affections d'ici bas et quoiqu'il eut fait un bon choix, l'étude et l'amitié, quoique son caractère ait été calculé pour lui donner de la peine

et du bonheur, on sent qu'il manque à cette ame si heureusement douée, l'étincelle sacrée, l'amour de Dieu.

La cause de sa mort doit être rappelée ; celle de Lady Sheffield le décida à partir pour l'Angleterre : J'apprends, écrit-il de Lausanne à son ami, la perte que vous venez de faire ; je serai incessamment dans vos bras. — Il faut, dit l'éditeur des Mémoires, avoir connu ou seulement vu M. Gibbon pour apprécier comme il doit l'être ce mouvement de sensibilité. A 55 ans il était d'une grosseur prodigieuse, et incommodé d'une infirmité, sur laquelle à la vérité il s'abusait lui-même et lui seul. C'est dans cet état, que ne prenant conseil que de ses sentimens, sans en être sollicité par son ami, à qui son accablement n'a pas même permis d'écrire, il entreprend le voyage de Suisse en Angleterre, par l'Allemagne si incommode à traverser pour tout le monde et dans tous les tems, mais pour lui particulièrement et surtout dans ce moment, un de ceux où la guerre a été la plus animée. Dans une grande partie de sa route le bruit du canon parvint aux oreilles du voyageur ; il trouva les chemins plus dégradés encore au sortir de l'hiver, par les mouvemens des troupes, et les transports d'artillerie.

On peut croire que ce voyage, quoique terminé en apparence sans accident, a contribué à hâter sa fin. C'est du moins de cette époque que ses maux prirent un caractère de plus en plus alarmant. Il expira sans beaucoup de souffrance, et, à ce qu'il parait, sans avoir prévu sa fin, le 16 janvier 1794.

Pendant longtemps la terrasse et le pavillon de Gibbon ont été visités avec un singulier empressement par les anglais séjournant ou passant à Lausanne ; l'hôtel qui porte son nom va ranimer le souvenir de son ouvrage, écrit presque tout entier en face de notre lac : la bibliothèque si souvent consultée et dont un grand nombre de volumes sont enrichis

de notes de la main de Gibbon a été dispersée en Angleterre et sur le Continent : une partie assez considérable des sept mille volumes, tant aimés de leur possesseur, est aujourd'hui placée dans la tour des Clées, restaurée par un anglais; singulière combinaison parfaitement en harmonie avec les études auxquelles ces livres ont servi. Le portrait de M. Gibbon, copié d'après Josué Reynolds par M. Piot, artiste vaudois et légué au Musée Cantonal par M. le professeur Levade, rappelle aux Lausannois l'étranger célèbre qui préféra notre pays au sien.

POÉSIE.

—

LA FEMME DU CHASSEUR.

—

Au soleil de midi le haut glacier rayonne ;
Un nuage léger court sur ses flots blanchis ,
Et drape le sommet qui forme sa couronne.
Sans plus se soucier des rocs qu'elle a franchis ,
Sur la neige marchant, par des pentes moins rudes ,
Une femme gravit ces froides solitudes.

Elle a vingt ans au plus ; vingt ans et seule ainsi !
Il faut pour ces déserts qu'elle ait l'âme bien forte ;
Pour que son jeune pied l'élève jusqu'ici ,
Il faut que bien puissant soit l'amour qui la porte.
Par fois elle s'arrête, et son muet regard
Parcourt les blancs gradins jusques sous le brouillard ;

Ou bien, de la hauteur se tournant, elle jette
Le cri du montagnard, ce cri long et perçant,
Que seul le pâtre sait, que le rocher répète,
Et qui de monts en monts vole en s'affaiblissant.
Son cœur paraît attendre une voix qui réponde,
Mais l'écho répond seul de sa voûte profonde.

Elle reprend sa marche alors plus tristement,
On dirait qu'en son cœur pâlit une espérance :
— Joseph, dit-elle, hélas! était-ce le moment
De m'affliger le cœur d'une si longue absence?
Quand à peine deux mois consacraient nos amours,
Te voilà sur les monts fuyant depuis huit jours.

Maudit soit le chamois dont la course t'entraîne !
(D'un noir penser soudain son esprit fut troublé.)
— Non, non ! il ne se peut; la saison est sereine,
Sur le glacier jamais le pied ne t'a tremblé;
Allons ! sans doute avant que le jour ne s'efface,
Mon chasseur fugitif, nous serons sur ta trace! —

Cependant le chemin se montre à chaque pas
Plus rebelle à son pied; vers le sommet aride
Le pente se roidit, tandis que vers le bas
La même pente fuit, et manque dans le vide.
Et l'œil en s'abaissant plonge, d'effroi surpris,
Dans le lac noir qui dort au milieu des débris.

Sur le gouffre à ses pieds l'affreux corbeau voltige,
La femme du chasseur pourtant ne frémit pas;
De son aile de mort le tournoyant vertige,

N'effleure pas son front; rien n'arrête son pas;
Sur un bâton de pin légère elle s'appuie,
Et va, sans redouter la crevasse ennemie.

Mais pourquoi tout-à-coup s'arrête-t-elle ainsi?
Quelques gouttes de sang se suivent sur la glace :
— Je l'avais bien prévu, dit-elle, c'est ici;
Notre chasseur a dû passer à cette place;
Son chamois est blessé, ce sang en est témoin,
Holà, Joseph! d'ici sans doute il n'est pas loin. —

Elle regarde autour..... Que le ciel la protége?
Plus bas elle découvre, autre témoin de mort,
Un fusil bien connu qui gît, seul, sur la neige
Non loin d'une crevasse; et, sur ce même bord,
D'un large pas ferré la trace encor glissante
Indique avec l'abîme une lutte impuissante.

Si par un jour d'été, sur vous, dans le chemin,
S'élançait à grands bonds l'avalanche imprévue,
Si la foudre à vos pieds tombait d'un ciel serein,
A peine sauriez-vous le cri que cette vue
Arracha tout-à-coup d'un cœur désespéré,
Et combien son accent fut sombre et déchiré.

Elle se penche alors sur cette tombe ouverte,
Son œil plonge éperdu dans l'abîme sans voix;
Tremblante et seule ainsi sur la neige déserte,
Elle jette ce nom, nom si doux autrefois,
Au gouffre replié qui dans l'ombre s'enfonce;
Mais la tombe de glace est sourde et sans réponse.

La mort paraît encor plus rude, à ces hauteurs;
Sur tout ce qu'engloutit le glacier implacable,
N'interrogez jamais ces mornes profondeurs!
Pauvre femme! comment, sous le coup qui t'accable,
Sur cette pente encor peux-tu te retenir?
Le jour fuit; sans secours, que vas-tu devenir?

Car, tandis qu'à genoux, dans le ciel ou l'abîme,
Elle lit tour à tour le même désespoir;
Les derniers feux rosés ont pâli sur la cîme.
Dans l'ombre qui partout descend avec le soir,
Comme dans un linceul, s'étend déjà la plaine;
Et la nuit sur les monts répand sa froide haleine.

Au matin quand le jour parut à l'horizon,
Quand ainsi qu'un essaim s'éveilla la campagne,
Le plus brillant soleil de la belle saison
Réveilla tout, le ciel, la plaine et la montagne;
Mais ne put réchauffer, sur le glacé désert,
Ce corps qui dormait seul près d'un gouffre entr'ouvert.

H. D.

CORRESPONDANCE FRIBOURGEOISE.

Fribourg, Mars 1839.

Comparez le pays à ce qu'il était
il y a trente, vingt, dix ans.
Parce que le progrès est lent,
vous ne pouvez le nier.

Fribourg n'a pas joué un rôle brillant dans l'affaire Napoléon. Le conseil d'état, il est vrai, voulait la guerre plutôt que le déshonneur. On fut d'un autre avis à la chambre des représentans. Ce sont là des faits accomplis. Je n'y reviendrai pas. Mais il n'est pas sans intérêt de savoir ce que dit, pensa et fit le peuple fribourgeois à cette époque mémorable. On parle tant de nous au dehors, on a même l'air de nous croire d'une autre espèce que nos compatriotes des autres cantons. Eh bien ! dans les villes on comprenait la question. Quelques craintes se décelaient sur le défaut d'unité dans la patrie. En définitive on eut résisté plutôt que de ployer le genou. A la campagne on savait la chose vaguement du curé ou du syndic, le radicalisme

était à la guerre. C'en était assez pour qu'au presbytère on voulut la paix à tout prix, les magistrats de village la reclamaient aussi pour leurs champs, leurs bœufs, leur chaumière. On se souvenait des Cosaques français de 98; et l'on n'espérait pas d'avantage du grenadier d'Aymar que du voltigeur de Pigeon. L'honneur national! objet de luxe qui demande de la culture. Une vigueur inconnue à leurs neveux, y suppléait dans les natures grandes et toutes d'une pièce de nos pères. Mais la vigueur s'en est allée. Nous n'en avons hérité que l'ignorance et un gros sens commun suffisant à faire un bon fromage ou un marché lucratif. Nos milices se rendirent pourtant docilement aux jours de revues qu'ordonna le conseil d'état après les démonstrations hostiles de la France. Des popularités et des impopularités sont nées au sein de la Confédération de cette affaire là! Quelques-uns sont descendus du trône populaire, et d'autres s'y sont assis à leur place. Chez nous, l'avoyer Schaller a grandi encore par sa noble réponse à M. de Montebello. L'ambassadeur de Louis-Philippe était venu jusque dans le salon du magistrat républicain pour le convertir à la note Molé!

Depuis, l'avoyer Diesbach est mort. Ce n'était pas un homme d'état distingué. Mais à l'expérience, à l'intégrité, il unissait l'autorité des richesses et d'un nom illustre. Quelque démocrate que vous soyez ne vous étonnez point de ces dernières paroles.

Le grand crime de notre nouveau gouvernement fut longtemps de renfermer dans son sein un ex gardeur de chèvres, les fils d'un fossoyeur et d'un taupier, et quelques parvenus ci-devant va-nu-pied. M. Diesbach favorisait l'instruction populaire. Il était aimé.

M. le docteur Déglise préfet de Châtel occupe maintenant le fauteuil de la présidence au grand conseil. C'est le premier avoyer campagnard mais non le premier plébéien qui ait marché à la tête de la république. Au temps de notre gloire, quand Fribourg envoyait jusqu'à 18000 pièces de drap en une année à Venise et en Turquie, les chefs de l'état étaient des hommes de métier, les divers partis se sont disputé l'élec-

tion de ce nouvel avoyer, tous lui avaient donné leurs suffrages, les théocrates parce qu'il était des leurs, les libéraux parce que l'élection leur échappait et qu'ils le jugeaient de meilleur aloi qu'un aristocrate-né. Ce dernier parti dans l'espérance que le préfet de Châtel refuserait et qu'alors un ami du privilége était nommé. Grand fut le désappointement des seigneurs, qui grommelèrent entre leurs dents : La belle affaire, un avoyer paysan! La Gruyère au contraire en est dans l'allégresse. Ce ne sont que banquets et fêtes.

Dans ma dernière lettre je vous parlais des frères de Marie, et de leur institut projeté. Rien n'est encore décidé, au conseil d'état. Mais sans orage, ils ne seront point admis dans la ville de Fribourg qui n'en veut pas. On craint un but occulte. Et puis on a devant soi de pauvres religieux venus tous nus, dans nos provinces, et maintenant logés comme des princes. L'autre jour les routes du pays allemand étaient couvertes de chars de bois que la munificence d'indigentes communes destinait à ces révérends pères.

La guerre des journaux a perdu de son intensité. Un capucin valaisan a fait la dernière campagne. C'est une tête ardente, une sorte *d'éloquenza cappucinesca,* en 1823 il prêcha la croisade du haut de la chaire en faveur des Grecs opprimés. Aujourd'hui le père Ipsylanti (c'est le nom de guerre du mérino fribourgeois) rêve la conversion de tous les protestans Suisses au catholicisme. Votre crise religieuse lui en est un heureux présage. Le rationaliste M. Druey est à la veille de rentrer dans le giron de l'église romaine.

L'autre jour les pères jésuites ont reçu ordre du conseil d'état de livrer le catalogue de la bibliothèque du collège, qu'ils avaient refusé au conseil d'éducation.

Depuis huit ans que dure notre gouvernement régénéré, voici le second acte de puissance qu'il exerce sur les professeurs du collège St.-Michel. En 1831 fut exercé le premier, quand deux membres du département de l'instruction publique parurent dans l'école supérieure en qualité de commissaires examinateurs. Rien la d'étonnant. Depuis quinze ans on enseigne

presque sans contrôle au collège. Les professeurs se nomment, se remplacent, passent d'une classe à l'autre, changent à chaque instant, l'autorité n'a rien à y voir. Le même homme fait du latin, du grec, du français, de la géographie, de l'histoire, de l'algèbre ou de l'arithmétique à ses élèves. Il les conduit parfois de la première classe jusqu'en rhétorique. Personne ne s'en plaint. Je me trompe. Le conseil d'éducation avait exigé des pères qu'on substitua l'enseignement spécial, ou par objets, à l'enseignement par classe. Le père Recteur répondit par un mémoire. Néanmoins notre université catholique ne laisse pas d'être fréquentée par des jeunes gens de tous pays [1]. Nous avions dernièrement à Fribourg, un professeur connu, de Berlin, très-curieux de tout ce qui pouvait lui donner quelque lumière sur l'Oxford de la Suisse. Tout m'intéresse, disait-il, dans ce grand foyer du moyen âge où le mot d'ordre aux instituteurs est de s'opposer aux tendances du jour et de rendre stable le passé. — Une amélioration a été introduite pourtant dans l'enseignement historique. Les abrégés de Loriquet ont fait place au manuel de Lefranc moins exclusif.

N'avez-vous jamais ouï parler d'un écrit périodique ayant le beau nom, *l'Invariable*, composé dans notre ville, imprimé chez vous et lu beaucoup dit-on, sur les bords de la Néva, à Modène, et aux environs du Spielberg. C'est la doctrine pure, la doctrine de bronze de M. de Maistre, célèbre auteur du Pape et des soirées de St. Pétersbourg, avec la devise : Ubi crux ibi patria. Les principaux rédacteurs sont deux écrivains de de distinction : MM. OMahony et de St.-Victor, le premier était collaborateur de La Mennais au mémorial catho-

[1] Parmi les étudians à noms historiques qui ont fréquenté le collége, on remarque : les Villèle, les Mongelas, les Freyberg (fils des ministres bavarois), les de Blacas, fils du duc de Blacas, tuteur du duc de Bordeaux et dont l'un s'est fait jésuite ; le prince de Lucinge, petit fils du duc de Berry ; les Robiano, belges ; des Nicolaï, des d'Albertas, des Damas, des Waldbourg, Zeil, Trauchbourg, parens du roi de Würtemberg, etc., etc.

lique. Le second signait *X* dans le *Spectateur Français* de Geoffroy, et sa traduction d'Anacréon en vers français est encore la meilleure [1], les idées excentriques de ces Messieurs paraissant avec l'approbation ecclésiastique ne sont pas sans influence sur la partie lisante du clergé ! C'est fâcheux. Car dans une lettre sur les Etats-Unis, l'esclavage était appelé une doctrine consacrée par l'église. Ce que l'on prouvait ainsi : l'église a eu des serfs et les jésuites ont encore des esclaves à Baltimore.

Les études historiques ont fait un nouveau pas dans le pays. MM. Werro chancelier et Daguet commissaire-général ont entrepris la publication de pièces officielles et de documens importans pour l'histoire sous le nom de Recueil diplomatique. L'état alloue 200 francs. Mais si le zèle des particuliers ne lui vient en aide, la feuille diplomatique aura peine à marcher. — Une nouvelle édition refondue du savant dictionnaire de Kuenlin va paraître en allemand, à St-Gall. D'un autre côté quelques lueurs de progrès littéraire. Jérémie Bolze [2] lit peu, critique beaucoup et en termes amers, le bonhomme tout à la politique prise peu le talent littéraire. Il demande : à quoi bon ? Cela n'a pas empêché une jeune muse Gruérienne d'oser un drame d'assez longue haleine intitulé *le dernier comte de Gruyère*. Nous ne tarderons pas à consacrer quelque examen à ces esquisses dramatiques d'un compatriote et ami.

C. F.

[1] On doit aussi à M. OMahony des souvenirs politiques, des opuscules sur la mort de Charles X, sur l'archevêque de Cologne, sur les discussions du grand conseil de Vaud, à M. de M... Victor, un tableau historique de Paris en plusieurs volumes, des documens apologétiques de la compagnie de Jésus.

[2] Bolze est le sobriquet très-ancien du bourgeois de Fribourg. Un homme d'esprit y a ajouté le nom de baptême de Jérémie, il y a quelques années.

LETTRE AU RÉDACTEUR,

A L'OCCASION DE LA NOMINATION DU DOCTEUR STRAUSS A LA CHAIRE DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE A L'UNIVERSITÉ DE ZURICH.

La nomination du docteur Strauss à la chaire de théologie dogmatique à l'université de Zurich, et le grand mouvement religieux du peuple zuricois qui en est la suite sont des événemens bien dignes d'attirer l'attention de la Suisse protestante. Ils ont aussi produit chez nous une grande sensation. On se demande si notre département de l'instruction publique serait capable d'une pareille bévue, et si le peuple bernois développerait en pareil cas une même énergie. Il est bien difficile de répondre à ces deux questions. D'un côté il n'est pas permis de faire des suppositions précipitées à l'égard des intentions et de la foi de personnes respectables ; d'un autre côté l'on est obligé de convenir que l'église n'aurait aucune garantie suffisante contre une mesure de ce genre, bien intentionnée peut-être, mais prise à la légère ou sans connaissance de cause. Car il serait injuste d'accuser tous ceux qui ont à Zurich contribué à l'appel du docteur Strauss d'inimitié contre la religion chrétienne ; il est évident que quelques personnes ont cru

de bonne foi appeler un réformateur de la théologie. Et si notre département commettait une erreur semblable, l'église n'aurait chez nous pas même autant d'organes et de moyens légaux pour s'y opposer qu'à Zurich. Nous n'avons point de presbytères dans nos communes, point de conseil ecclésiastique indépendant du département d'instruction publique, le synode n'est convoqué et consulté que par le gouvernement et les ecclésiastiques étant exclus du grand conseil, aucun Antistes ne pourrait chez nous parler avec autorité sur matières religieuses. Ce dernier point a certainement aussi son avantage. L'opposition du peuple à quelque mesure anti-chrétienne ne pourrait pas être mise sur le compte de ceux qui sont toujours censé prêcher pour leur paroisse, et aurait par cela même plus de poids auprès d'un gouvernement qui veut être populaire. Mais le manque d'organisation de nos communes pour tout ce qui concerne l'église rendrait bien difficile de régler une opposition, comme celle de Zurich, dont l'ordre et l'unité font la force. Et nous voici à la seconde question. Notre peuple montrerait-il le même zèle pour la défense de la foi de ses pères? Il y a des personnes qui en doutent parce que le peuple bernois, disent-ils, est moins facilement ému et enflammé que le peuple zuricois, et comprendrait aussi moins bien un danger intellectuel et religieux. Nous croyons qu'on lui ferait tort si l'on comptait sur son impassibilité en matière de religion. Bon nombre de Zurichois, qui d'ailleurs connaissaient leur peuple, ne se sont pas attendu à ce qui est arrivé. C'est au fond un tout autre esprit que l'esprit humain dont les actions se laissent prévoir et en quelque sorte calculer, qui réveille les ames avec tant d'énergie. «Mens agitat molens.» C'est le souffle divin qui ranime les ossemens des morts, comme dans la vision d'Ezéchiel. D'ailleurs, quelques circonstances encore contribuent à nous rassurer. Notre faculté de théologie est excellente, tant pour la doctrine que pour les talens et l'érudition, et là où la politique n'a pas influé l'on peut féliciter le département des choix qu'il a faits. Les précédens ne permettent donc en aucune manière de supposer une nomination semblable à celle de M. Strauss. Et si l'on craignait encore des fautes de ce genre sur un autre terrain, par exemple une direction irré-

ligieuse de l'instruction populaire ; la nomination encore assez récente du directeur actuel du séminaire pour les instituteurs primaires, peut nous rassurer sur ce point. Nous ne croyons pas que Scherr, s'il perdait sa place à Zurich, fût appelé dans notre canton. La leçon que le peuple zuricois donne en ce moment ne serait pas perdue pour nous.

Encore un mot sur le trop fameux docteur. Ceux qui connaissent personnellement M. Strauss et ceux qui ont lu ses écrits avec attention s'attendaient également qu'il n'accepterait pas la chaire de théologie dogmatique. Ils croyaient qu'il reconnaîtrait son incapacité de construire un édifice de doctrine chrétienne sur les ruines de l'Evangile démoli par ses mains. Ils le croyaient d'assez bonne foi, pour ne pas se charger lui-même de l'instruction de jeunes gens voués au ministère évangélique après qu'il eût démontré à la fin de son livre, que le seul parti loyal à prendre pour un ecclésiastique qui partagerait ses opinions, serait de quitter ce ministère. Nous regrettons pour lui qu'il ait accepté, et pour lui seul, parce que nous ne croyons pas qu'il soit jamais installé dans sa chaire, et que sa nomination ait d'autre suite que ce réveil admirable du peuple zuricois et la consolidation de l'église qui en sera le résultat. Tant qu'il restait en dehors de l'Eglise il nous était un adversaire respectable, et nous nous plaisions à reconnaître en lui les droits du libre examen et de la critique scientifique? Mais dès que lui, qui est obligé d'avouer n'être arrivé qu'à des résultats négatifs en matière de foi, croit oser s'ériger en docteur dans une enceinte où la foi doit régner, notre bonne opinion de la rectitude de son esprit, pour ne pas dire de la droiture de son caractère, a reçu une bien forte secousse. Et nous le déplorons parce que nous avons d'autant moins d'espérance de le voir revenir à la vérité.

MONUMENT

A M. LE GÉNÉRAL DE LA HARPE.

Si le peuple vaudois a fini de pleurer son grand citoyen, il ne l'a pas encore oublié, et les cœurs reconnaissants ont désiré un monument de sa mémoire aux lieux mêmes qui lui ont donné naissance. Nous ne croyons pouvoir mieux intéresser nos lecteurs qu'en leur faisant connaître ces plans, par l'exécution desquels l'amour des arts et le patriotisme reconnaissant se proposent d'embellir notre pays. Comme on l'a dit :

« Une île sort des flots pour l'œuvre triomphale. »

et la nouvelle *Délos* attend déjà son monument qui consistera dans l'obélisque dont nous offrons ici le dessin. Les plans en ont été adoptés par le comité-directeur sur la proposition d'un artiste de mérite. Le piédestal élevé sur des marches et entouré d'une grille simple, sera revêtu de marbre blanc, orné par des guirlandes de bronze, et d'un côté par un buste plus grand que nature, de bronze aussi ; C'est sur ce piédestal que s'élèvera une aiguille de granit, des plus gracieuses et

WALTER SCOTT.

Mémoires concernant la vie de sir Walter Scott.

Extrait de London and Westminster Rewiew, Litterary Advertiser.

Cooper l'Américain dit quelque part : « Il y a chez les hommes une tendance instinctive qui leur fait désirer de voir l'homme qui s'est distingué des autres de quelque manière. » Nous ajouterons que de cette tendance il en résulte une autre : celle de devenir distingués eux mêmes, et d'attirer les regards des autres hommes. Obéissons à cette tendance de Cooper, trouvons des grands hommes si nous le pouvons ; à défaut de grands hommes, il y a des hommes remarquables, et cela en nombre et degré tels que l'appétit du public à cet égard peut trouver à se satisfaire.

Walter Scott était-il un grand homme ? C'est encore une question pour beaucoup de gens ; mais à coup sûr, c'est un homme qui a été remarqué, et qui en effet était remarquable. La génération actuelle n'a pas vu d'homme entouré d'une popularité égale à la sienne. Il y en a eu peu si l'on

consulte d'autres générations et d'autres pays. On doit même remarquer que la popularité de Walter Scott était d'une nature choisie ; ce n'était pas une popularité de populace. Parmi ses admirateurs se trouvent en grand nombre les hommes intelligens des contrées civilisées. Ses succès ont été continués et se sont maintenus pendant l'espace de vingt ou trente ans. Un grand homme, ou seulement un homme remarquable observé pendant aussi longtemps par les hommes capables de bien observer est bien ce que Cooper appelle un homme *distingué* à l'égard duquel a dû s'exercer la *tendance instinctive* dont il parle. Et à présent que sa vie impatiemment attendue, écrite par son gendre et son exécuteur littéraire, appelle probablement pour la dernière fois l'attention du monde sur lui ; les hommes prendront en quelque manière congé de cette notabilité littéraire, et laisseront sa fortune suivre le flot des notabilités de ce genre. C'est aussi le moment où notre presse périodique peut dire sa pensée. Des lecteurs d'espèces mélangées en quantité et en qualité attendent que nous le fassions. Sans avoir à ce sujet une vocation intérieure bien décidée ; mais obéissant avec joie à notre destinée et à la nécessité, le rédacteur écoutera le vœu général. Qu'il s'en acquitte bien ou mal, il n'y aura que lui de responsable.

Commençons par dire ce que nous pensons de l'ouvrage tel que nous le donne M. Lokhart. Le talent connu de cet auteur peut rendre le lecteur exigeant. Notre verdict en général serait, qu'il a accompli en conscience sa tâche telle qu'il l'a conçue. Il est vrai que sa notion sur ce que devait être un ouvrage de ce genre ne paraît pas avoir été très-élevée. Nous donner la vie de Scott tracée d'après des règles d'art ou de composition, telle qu'un lecteur attentif pût se dire après l'avoir lue : « Voilà en effet Scott, voilà sa physionomie ; c'est bien lui tel qu'il s'est montré à nous pen-

dant son séjour sur cette terre ; telle était bien sa nature, c'est bien ainsi qu'il a agi sur le monde et que le monde a agi sur lui, avec tel résultat, et telle signification pour lui et pour nous ; » nous donner, disons-nous, une vie conçue dans ce sens, ce n'était nullement le plan de M. Lokhart. Disons-le en passant, c'est cependant le plan qni devait présider à une bonne biographie. Il aurait pu être suivi dans ce sens à tous les degrés de perfection, depuis celui de l'Odyssée en descendant jusqu'à celui de Thomas Ellwood et plus bas encore. Car il n'y a pas de poëme héroïque au monde au fond duquel ne se trouve une biographie, la vie d'un homme; tout comme on peut dire qu'il n'y a pas de biographie écrite de bonne foi qui ne soit un poëme héroïque rimé ou non rimé. C'est un plan qu'un auteur intelligent aimerait à suivre, si d'ailleurs il lui convenait sous d'autres rapports; mais dans le temps actuel ce n'est pas ce qui convient. Sept volumes se vendent plus qu'un seul, et sont plus faciles à écrire. Quel prix, par exemple, tirerait-on de l'Odyssée si elle se vendait par feuilles? Le prix d'un papier de Pickwick, nous dirons même d'une fraction peu considérable de ce papier. En langage d'algèbre commerciale, l'équation serait l'Odyssée égale à Pickwik divisée par un quotient inconnu.

Il y a en littérature une grande découverte à faire ; celle de payer les hommes littéraires d'après la quantité qu'ils n'écrivent pas. Véritablement ne devrait-ce pas être en effet la règle pour tout ce qui s'écrit, et même pour tout ce qui a lieu dans notre conduite et dans nos actions ? Ce n'est pas ce qui paraît au-dessus du sol, mais ce qui est au-dessous et que nous ne voyons pas, c'est la racine et l'élément souterrain des choses qui en détermine la valeur. Au-dessous de tout langage bon à quelque chose, il y a un silence qui est meilleur encore. Le silence est profond comme l'é-

ternité, la parole est superficielle comme le temps. Malheur à l'age, malheur à l'homme à qui paraissent étranges des vérités aussi anciennes que le monde. Le moment approche rapidement où elles seront mieux connues ; alors on verra, sans s'en étonner qu'au lieu de donner sept volumes de biographie, on n'en donne qu'un seul qui vaudra mieux que les sept autres ensemble.

Le but de M. Lockhart n'était donc pas, au moins nous l'entendons ainsi, de donner un ouvrage d'art d'une haute portée ; c'était celui d'imprimer et de faire suivre dans un ordre de temps régulier, et en intercalant les expositions nécessaires, toutes les lettres, les documens, les notices concernant Scott, qui lui paraissaient pouvoir être présentées avec agrément et convenance, à ceux qui voudraient entreprendre la lecture de ces sept volumes. Son ouvrage n'est donc pas proprement une composition mais une compilation bien faite. Cette tâche n'était pas non plus d'une nature extrêmement difficile ; elle peut être remplie à des degrès de talens très-variés. Ainsi depuis la vie et la correspondance d'Hanna Moore jusqu'à celle de Walter Scott il y a une grande distance. Recevons donc ces sept volumes et remercions l'auteur d'avoir aussi bien rempli la mission qu'il s'est donnée.

Pour dire vrai, c'est ouvrage tel qu'il nous est présenté, est bon à avoir. Ce n'est pas une biographie en forme de Scott, mais on y trouve consignés dans un état élémentaire tous les matériaux au moyen desquels cette biographie pourra être composée par celui qui se trouvera vocation à s'en occuper. Du reste, disons-le bien, cet ouvrage, tel qu'il a été conçu, est vigoureusement composé ; il est fait avec sagacité, décision, candeur, diligence, bon sens et convenance, ces qualités y sont partout reconnaissables. Nous supposons qu'il y a exactitude dans les dates,

les calculs, les faits. On y voit des recherches laborieuses dont beaucoup d'entr'elles auraient été impossibles pour un autre homme que M. Lockhart. Les résultats en sont donnés avec la brièveté convenable. Les lettres de Scott sans être généralement intéressantes ne sont cependant jamais absolument sans intérêt; elles sont transcrites en grand nombre, et cependant avec choix. Les réponses sont choisies avec encore plus de soin. Les récits, les descriptions et dans l'occasion des réminiscences personnelles sont placés à propos, on y trouve une expression de sincérité, de force, quelquefois d'un pittoresque un peu rude. Les membres épars de la vie de Scott sont ici dispersés, mais ils peuvent être démêlés et réunis si l'on veut s'en donner la peine. En un mot, cette compilation est l'ouvrage d'un homme ferme, clairvoyant et conséquent ; il a été exécuté avec un talent et une combinaison de facultés telle que le public avait le droit de l'attendre du nom qui s'y rattache.

Nous avons entendu blâmer beaucoup M. Lockhart d'avoir été trop communicatif, indiscret même, et d'avoir rapporté beaucop de choses qu'il aurait dû supprimer. Il parle, dit-on, de plusieurs personnes et de circonstances qui n'embellissent pas son ouvrage. On attendait de lui plus de discrétion. Différentes personnes ont été blessées de se voir désignées par leurs noms et surnoms. Le héros même de la biographie a été traité quelquefois avec peu de ménagemens. Des faits qui le concernent ainsi que d'autres personnes avec lesquelles il a eu à faire, auraient pu être supprimés au lieu d'être racontés en bon anglais. De là, accusation de personnalités, d'indiscrétions, d'atteintes au respect que l'on doit à la vie privée, etc. Admirons la décence que l'on exige de la biographie anglaise ! Une épée de Damoclès de *respectabilité* est suspendue sur la tête de chacun de nos biographes (comme sur la vie anglaise en général) et relègue cet

écriavain jusqu'aux confins de la paralysie. On l'a déjà remarqué, il n'y a de vies anglaises qui méritent d'être lues que celles des acteurs dramatiques, qui par état ont pris congé de la *respectabilité.* Le biographe anglais s'est aperçu depuis longtemps, que si en parlant de son héros, il lui est échappé quelques mots qui pourraient blesser la susceptibilité d'un individu quelconque, il court le risque d'en être sévèrement blessé. Il en résulte qu'à proprement parler aucune bonne biographie ne peut être produite. Le pauvre biographe ayant toujours devant les yeux une autre crainte que celle de Dieu, est obligé de se réfugier dans l'inanité et d'écrire d'une manière triste et étroite une œuvre insipide.

Aucun homme ne peut vivre sans être heurté par les autres, et sans les heurter soi-même, il force son passage dans le monde en coudoyant à droite et à gauche, il reçoit des coups, et il en donne. Sa vie, si elle est quelque chose est une bataille continuelle. L'huître elle-même, nous le supposons, vient en collision avec d'autres huîtres. Assez indubitablement elle se trouve en collision avec les difficultés et avec la nécessité; elle se fraie son chemin non pas en huître idéale parfaite, mais en huître réelle imparfaite. L'huître ne reste pas étrangère à quelque espèce de remords, à certaines haines, à certaines pusillanimités. Mais quant à l'homme il se trouve en conflit perpétuel avec l'esprit de contradiction, en lui et hors de lui, avec le mauvais esprit que vous appellerez faible, si vous voulez, le plus nécessiteux, le plus impitoyable de tous, qu'il rencontre chez les autres et chez lui. Sa marche comme toutes les marches (disent les mécaniciens) se compose d'une série de chutes. Décrire la vie d'un homme c'est représenter toutes ces choses. C'est ce qu'on doit faire convenablement, avec dignité et mesure, mais avant tout il faut que l'homme soit repré-

senté. Il n'y aurait pas de tragédie de Hamlet, si quelqu'un demandait que le rôle de Hamlet fût supprimé. L'esprit de la biographie ne se trouve plus si l'auteur se laisse effrayer par l'épée de Damoclès de *respectabilité*, qui après tout n'est qu'un fantôme.

Espérons que le goût du public s'est amélioré à cet égard; que les biographies à vide, ainsi que les autres inanités de ce genre n'existeront plus. C'était probablement l'idée de M. Lockhart lorsqu'il a supposé qu'il serait approuvé du meilleur public et qu'il a dédaigné la petite critique d'un autre public. Nous en acceptons l'augure. Il pourrait se faire que de tous les éloges qui ont été prodigués à cet ouvrage, il n'y en eût aucun qui, dans la réalité, lui eût été plus utile que cette même censure qui lui a été aussi passablement prodiguée. Elle seule, selon nous, vaut un grand nombre d'éloges. On trouve l'auteur coupable d'avoir dit telle ou telle chose, qui n'a pas dû être agréable à tel ou tel homme; en d'autres termes, de s'être donné ainsi qu'à son ouvrage une physionomie vivante, au lieu de le laisser dans l'état vague et pâle d'un esprit beatifié. A la bonne heure. On entend crier ici et là, nous dit-on, « voyez, on a mis dans ce livre quelque chose qui ne m'est point agréable. » C'est bien fâcheux, mon cher, mais qu'y faire? Ceux qui se pressent dans la foule autour d'un feu de joie, s'exposent à se faire brûler la barbe : c'est ce que leur vaut l'illumination; ils auraient mieux fait de se tenir de côté. Quant à nous, nous espérons que toutes les biographies qui seront écrites dorénavant en Angleterre, le seront de cette manière; s'il convient qu'elles soient écrites autrement, alors il vaut mieux s'en passer. Au lieu de choses, ne produire que des apparences de choses, ne peut jamais être le devoir d'un auteur. Le problème à résoudre pour un biographe est celui-ci : donner le récit fidèle du pèlerinage terrestre d'un

certain homme. Dans cette œuvre qu'il entreprend, il doit calculer ce qu'il a à gagner et ce qu'il a à perdre. A ce dernier égard il ne doit pas oublier la chance d'offenser chemin faisant un ou plusieurs de ses semblables. Cette chance même peut être telle quelquefois qu'il doive abandonner celles du gain qu'il y aurait à faire, et renoncer à son entreprise biographique. Mais une fois décidé à écrire, son premier devoir doit être de présenter au public une vie réelle et non pas une apparence de vie. En parlant de l'homme ou des hommes que dans son travail il rencontre sur son chemin, il doit sans doute user des ménagemens convenables, mais conserver toujours ses yeux ouverts. Jamais il ne doit se permettre de dire quelque chose qui ne soit pas vrai, il doit souvent même s'abstenir de dire tout ce qui est vrai. Mais quant à ce qui est essentiel à son objet, après avoir pesé le pour et le contre, il doit le dire sans aucun doute, avoir devant ses yeux la crainte de Dieu, et aucune autre crainte. Censurez, je le veux bien, le biographe, s'il manque de prudence; désapprouvez-le dans son calcul si vous le trouvez mal fait; condamnez tout ce que vous trouvez en lui de malice, de faussetés, toute offense même qui pouvait être évitée; mais sachez bien que le plan indiqué par nous, exécuté aussi bien que possible, est le seul qui doive être adopté, si l'on veut faire une bonne biographie, et ne blâmez pas l'auteur s'il a fait ce qu'il aurait eu tort de ne pas faire.

Quant aux inexactitudes et aux erreurs qui peuvent se trouver dans les allégations de faits concernant les Ballantines et autres personnes compromises dans cette biographie, nous n'avons rien à dire sur ces questions dont on s'occupe beaucoup. Si ces faits sont inexacts, l'auteur a eu tort, et il doit en porter la peine. Nous dirons seulement qu'à la première vue ils ne portent pas l'apparence de l'inexactitude.

On n'y observe pas non plus de traces apparentes de mauvaise volonté, ou de désir de nuire. Décidément, toutes les probabilités sont jusqu'à présent que les choses sont sous ce point de vue ce qu'elles doivent être. Laissons la censure s'exercer à ce sujet aussi bien qu'elle le pourra.

Une autre censure, celle d'avoir rabaissé la position de son héros part de la même source. Elle est plus étonnante encore : « Votre véritable héros, » lui dit-on, « doit n'avoir pas de traits, être blanc, sans taches, un héros tout esprit, non personnel. » A cette attaque se joint une autre hypothèse qui a gagné quelque crédit, et qui est due probablement à quelque homme d'un nom connu ; sans cela, sa propre valeur n'aurait pas pu la porter bien loin. « M. Lockarth, dit-on, n'aimait pas Scott ; et il a cherché d'une manière souterraine à rabaisser le mérite de son héros. » Cette hypothèse a pris quelque faveur, ceux qui ont des oreilles ont pu en entendre parler. A cet égard, il faut se taire, et dire, pour motiver son silence : « Il y a des choses sur lesquels l'homme se tait, comme il le fait en présence de l'infini. » Si M. Lockarth pouvait être accusé d'un défaut, s'il y a un côté au sujet duquel on puisse le taxer de manquer de sagacité, ce côté paraît être une prévention trop favorable pour Scott. Il le trouve aimable et grand en tout et partout. Ses fautes mêmes se tournent en beauté à ses yeux ; son attachement aux intérêts mondains est pour lui prudence et convenance ; il ne met pas de bornes au mérite qu'il lui trouve. Ne se complait-il pas à le suivre dans les scènes théâtrales de l'Abbé, du Pirate, et ne les analise-t-il pas avec complaisance comme il le ferait d'un tableau de Raphaël, ou des scènes de Hamlet ou d'Othello ? Sa manufacture de Romans qui lui rapportait 15,000 L. par année ; était une création de génie qui doit porter au ciel son noble auteur. Scott est pour Lockarth l'homme unique de

son temps, un objet qui s'étend devant lui comme une mer sans limites. Ne répondons que par le silence à cette admirable hypothèse qu'on nous présente.

En somme, et pour ce qui concerne le travail biographique que nous donne M. Lockarth, les lecteurs qui ont en nous quelque confiance liront cet ouvrage avec le sentiment qu'il a été écrit par un homme de talent, avec décision et sagacité dans les vues; il a été publié en sept volumes parce que le public le payera mieux dans cette forme. Mais il a été écrit avec franchise, courage et sincérité, et en général d'une manière qui peut en faire recommander la lecture dans le temps actuel. Celui qui l'achetera ou payera pour le lire, n'aura pas à regretter son argent. En voilà assez sur la vie écrite de Scott, occupons-nous un peu de l'homme même et de sa vie active.

Peut-on dire de Walter Scott, il fut grand homme ou grand écrivain? C'est une question à laquelle nous ne nous arrêterons pas long-temps; elle est comme beaucoup d'autres une question de mots. Beaucoup d'hommes ont été appelés grands qui avaient moins de droits à ce titre que lui, la chose n'est pas douteuse. Celui pour qui Scott est grand ne doit pas se faire de peine de l'appeler ainsi; il peut sans scrupule admirer ses grandes qualités, et le prendre, s'il en a envie, pour modèle. Mais en même temps, il est bon que nous apportions un certain degré de précision dans les épithètes que nous donnons. Il est bon d'établir qu'aucune popularité, aucune admiration à bouche béante de la part des hommes, eut-elle duré pendant une longue série d'années, ne peut seule constituer un grand homme. Une telle popularité est un événement heureux pour celui qui en jouit. Elle indique chez lui un grand talent pour tirer parti de certaines circonstances données, mais elle n'est pas une démonstration de grandeur chez l'homme lui-même. Elle est

pour notre imagination un certain prestige, mais en réalité ce n'est pas une apothéose. La popularité est la flamme d'une illumination, souvent hélas une conflagration qui entoure un homme, montrant ce qu'il y a en lui, sans y ajouter un item de valeur réelle; souvent même détruisant cette valeur, et ne laissant à la place qu'un monceau de cendres, un *caput mortuum*. De plus, par sa nature même, une telle popularité est passagère, après une série d'années elle se termine d'une manière inattendue, quelquefois soudaine; car la stupidité des hommes, surtout lorsqu'ils se trouvent rassemblés en masse autour d'un objet, est extrême. Que d'illuminations et de conflagrations, semblables à de nouveaux soleils apparus dans le ciel, qui se sont trouvés n'être que des barils de goudron ou des monceaux de paille allumés! Dans leur culte profane, des princesses de la mode s'écriaient : un Dieu ! un Farinelli ! elles ont passés ainsi que leur Farinelli. En littérature aussi, il y a eu des popularités plus grandes que celle de W. Scott, et il n'y avait rien dans ces popularités qui fut fait pour durer. Lope de Vega, par lequel le monde jurait, et qui avait passé en proverbe, qui pouvait composer une tragédie en cinq actes dans le même nombre d'heures; cette popularité, la plus grande peut-être qui ait existé; eh bien, ce Lope lui-même qui a jeté tant de lumière et tant d'éclat, s'est trouvé n'être ni un soleil, ni une étoile dans le firmament. Un autre grand homme en Espagne, qui vécut obscur dans ce même temps, pauvre soldat estropié, écrivait son Don Quichote en prison. Le sort de Lope fut triste, sa popularité lui fut peut-être fatale. Il y avait dans cet homme quelque chose d'éthéré, une particule divine dont la trace se trouve rarement chez les autres hommes populaires. L'admiration que le monde lui prodiguait était pour peu de chose dans sa vie réelle. Il dut se séquestrer dans un couvent, sous un capuchon de

moine; il y apprit où il fallait chercher la béatitude. Il y apprit que lorsqu'un homme sent sa vie maladive et sous l'influence de l'erreur, les applaudissemens des spectateurs ne suffisent pas pour ramener chez lui la santé et la vérité. Prenons d'autres exemples dans une classe inférieure, et rapprochons-nous de notre temps. Auguste Kozebue n'a-t-il pas été populaire? Kozebue, s'il fallait en croire la rumeur et les battemens de mains que son nom excitait, n'a-t-il pas été aussi pendant quelques momens le plus grand des hommes? N'a-t-il pas vu ses pensées ornées de parures brillantes parcourir l'Europe civilisée, chercher et obtenir partout des applaudissemens? de Cadix au Kamschatka, les visages les plus austères se déridaient pour rire et pleurer à la représentation de ses pièces. Son étonnant génie enfantait par mois jusqu'à deux tragédies. La flamme de sa popularité s'élevait à une grande hauteur; une profonde nuit lui a succédé: elle n'est plus à présent. En citant ces faits de popularité, nous ne préjugeons rien au sujet de la grandeur, ou non grandeur de Scott, sous le point de vue soit d'accident, soit de mérite.

Ecartant donc ce prestige trompeur de popularité, et le réduisant à ses dimensions naturelles, il nous restera une réalité, c'est Walter Scott, et ce que nous pouvons trouver en lui qui puisse le constituer grand ou non grand, suivant les acceptions qu'on voudra donner à ce mot.

Les amis d'une certaine précision dans les épiphètes lui refuseront peut être celle de *grand*. Il nous paraît en effet qu'il faudrait une étoffe différente de celle qu'on peut decouvrir en lui, si l'on voulait en faire un grand homme. On aurait peine à trouver dans ses inspirations un dessein, un instinct, une tendance auxquels on puisse attribuer le caractère de grandeur. Sa vie apartenait au monde ainsi que son ambition. Nous n'y voyons pas de côté *spirituel*: tout

est économique, matériel, d'un intérêt terrestre. Nous reconnaissons l'amour du pittoresque, de ce qui est beau, vigoureux, gracieux, l'amour sincère; mais de tout cela pas plus que nous n'en trouvons chez une infinité d'hommes inférieurs à lui que l'on appelle aussi poëtes. Son talent pour la représentation poétique des choses, est un pouvoir poétique, il était comme son pouvoir moral nous pourrions dire *in extenso* (en étendue) plutôt qu'*in intenso* (en intensité). Dans l'action, ainsi que dans la spéculation il avait de la largeur mais il s'élevait rarement bien haut. Productif sans mesure quant à la quantité, quant à la qualité il dépassait rarement de certaines limites. On a dit de lui: « personne n'a écrit un aussi grand nombre de volumes, avec aussi peu de traits qui puissent être cités. » Dire de ces paroles qui ont des ailes n'était pas son genre; rien ne le portait de ce côté: le grand mystère de l'existence l'occupait peu, ce n'était pas lui qui se serait enfoncé dans les solitudes, et au milieu des rochers menaçants, et aurait demandé une réponse à ce grand mystère, une réponse ou la mort. Il n'y avait en lui rien du martyr; rien ne le portait à s'aventurer dans d'obscures régions pour y chercher des monstres à combattre. Les conquête qu'il lui fallait, et tout simplement dans son intérêt, étaient du nombre de celles qu'on obtient par un travail assidu, et dont le valeur s'estime en bonne monnaye courante. Il serait difficile de dire à quelle chose il avait foi, sinon au pouvoir de quel genre qu'il fut; on ne remarque en lui aucune croyance, on ne lui voit pas non plus d'incrédulité, mais une calme soumission. Il se mettait à son aise dans le monde conventionnel qu'il habitait; ce qui était faux, à demi faux, ou vrai, était pour lui également vrai, en tant qu'il le reconnaissait muni d'un pouvoir plus ou moins grand. On est heureux de sentir ainsi, et cependant on ne l'est pas. Nous trouvons écrit quelque

part ; « malheur à ceux qui se trouvent à leur aise dans Sion » mais cependant ce malheur est encore plus grand pour ceux qui se trouvent à leur aise dans Babel, dans Don Daniel. Mais il a écrit un grand nombre de milliers de volumes qui ont amusé bien des milliers d'hommes ; l'appellerons-nous grand pour cela? Il nous parait que dans l'intérieur des grands hommes habite et travaille une autre sorte d'esprit.

Frère Ringeltub, le missionnaire, demandait un jour à Ram-Dass homme-Dieu Hindou qui depuis peu annonçait ses prétentions à la divinité, ce qu'il comptait faire des péchés des hommes? à quoi Ram-Dass répondit sur le champ qu'il avait assez de *feu dans son ventre pour consumer tous les péchés du monde.* Cette réponse de Ram-Dass ne manquait pas d'un certain sens; il touchait bien là au trait distinctif de tout homme divin, sans lequel il ne peut être ni divin ni grand. Il doit avoir en lui assez de feu pour consumer les péchés du monde, les misères, les erreurs de ce monde, sans cela pourquoi s'y trouverait-il? Nous ne prétendons pas dire que pour être grand homme, il faille au moyen d'une bienveillance innée s'ériger en ami de l'humanité. Ces prétendus amis de l'humanité de profession appartiennent souvent à une fatale espèce de gens que nous rencontrons dans le monde où nous vivons.

Pour être grand un homme ne doit pas en avoir la conscience : sans cela sa grandeur se réduit à fort peu de chose. Et cependant un grand homme qui n'aurait pas en lui ce feu brûlant d'une manière latente ou développée par une mission divine au fond de son cœur, ce feu brûlant jusqu'à la fin de sa mission, serait un solécisme dans la nature. Un grand homme est toujours pour parler le langage des transcendantalistes possédé par une idée. Napoléon lui-même qui n'était pas la perle des grands hommes, et qui était suffisamment lesté de prudence et d'égoïsme, avait cependant

et nous le voyons assez clairement une idée pour point de départ, l'idée, que la démocratie était la cause de l'humanité, et que cette cause était juste et infinie. En conséquence il se fit lui-même « le soldat armé de la démocratie » et il la défendit avec assez de grandeur. De plus, jusqu'à la fin il eut une autre espèce d'idée celle, de « la carrière ouverte aux talents, les instrumens sont donnés à celui qui sait les manier. » Cette idée est une des meilleures qu'on ait avancé sur cette matière, où plutôt c'est une véritable idée centrale vers laquelle toutes les autres si elles ont une tendance quelconque viennent converger. Malheureusement ce fut dans la partie militaire seulement que Napoléon put réaliser son idée, étant forcé de combattre pour lui-même avant d'avoir pu porter bien loin ses essais dans la partie civile des choses, toutes ses victoires affaiblirent sa tête (aucune tête ne peut supporter au delà d'une certaine quantité donnée d'efforts) il perdit donc la tête, comme on dit, il devint un ambitieux personnel et un charlatan orgueilleux, il fut violemment renversé laissant à d'autres le soin de réaliser son idée dans la partie civile des choses. Tel fut Napoléon, tels sont tous les grands hommes enfans d'une idée, ou dans la phraséologie de Ram-Dass portant en eux le feu qui doit consumer les misères des hommes, avec ou sans conscience, latent ou développé. Il n'y eut aucun vestige de ce feu dans l'intérieur de Scott.

Après cela, et d'un autre côté, le critique le plus sévère doit avouer que Scott était un homme sincère et vrai, ce qui est un grand point. Rien d'affecté, de fantastique, de forcé chez lui, pas l'ombre de jargon hypocrite. Dans son genre c'était un homme droit, brave, énergique. Il pouvait supporter avec calme une grande mesure de travail, comme aussi une grande mesure de bonheur. Avec une force également tranquille il travaillait, et jouissait de la vie ne se

laissant vaincre ni par la mauvaise, ni par la bonne fortune. Maître de lui-même dans les difficultés et dans les chagrins il ne se laissait pas aller au découragement. Comme Samson il emportait sur ses fortes épaules les portes qui devaient l'emprisonner au milieu des dangers et des menaces ; il souriait aux insinuations de la peur. Une gaité naturelle, un joyeux sentiment sympathique d'humanité colorait tous les objets autour de lui. Un feu latent en lui, comme une douce chaleur de vie intérieure était toujours prêt à porter ses fruits. C'était une individualité vraiment robuste et saine. Dans le vrai la meilleure définition que l'on pût peut-être donner de Scott, serait celle-ci ; s'il n'était pas un grand homme, il était, ce qui valait beaucoup mieux pour lui et pour les autres un être robuste et sain, ce qui lui donnait les moyens de réussir dans ce qu'il entreprenait, et de surmonter les obstacles lorsqu'il s'en présentait. Eminemment bien constitué, doué de la santé du corps, et de la santé de l'âme ; nous dirons de lui, il était le plus sain des hommes. Ce n'est pas dire peu de chose, la santé est un grand point. et pour celui qui la possède, et pour ceux qui l'entourent. A vrai dire, cet auteur des essais moraux avait bien raison lorsqu'il donnait la palme à la santé ; aussi avant de s'humilier devant la haute naissance, la richesse ou l'élégance c'est à la santé qu'il offre son premier hommage. Ces carosses blasonnés qui nous montrent dans leur intérieur des figures pâles et ennuyées passent devant nous, sans nous inspirer d'intérêt, un sentiment de satisfaction mêlé de respect nous saisit au contraire lorsque nous voyons cet homme sain et vigoureux conduire lui même sa lourde voiture trainée par de robustes animaux. La santé n'est-elle pas un symbole d'harmonie, de tout ce qui est bien organisé et bon dans son genre? C'est le produit net résultat de l'expérience de tout ce que nous valons. L'homme sain est dans son espèce

ce que la nature produit de meilleur. Un corps sain est déjà une bonne chose, mais une âme saine, c'est ce qui doit faire l'objet de nos premiers vœux. C'est la plus grande bénédiction que le ciel puisse nous accorder sur cette terre. Dédaignant d'avoir recours aux lumières artificielles et incertaines de la philosophie; ou aux croyances douteuses qu'on lui offre de tous côtés, l'âme saine discerne d'elle même ce qui est bon, elle se l'approprie, le conserve en elle; elle voit d'un coup d'œil ce qui est mal et spontanément elle le réjette. Un instinct donné par la nature semblable à celui qui conduit les animaux sauvages dans les forêts pour y trouver leur nourriture, montre à l'homme ce qu'il doit faire, et ce dont il doit s'abstenir. Il repousse ce qui est faux, et étranger à sa nature, ce qui est jargon hypocrite, fantastique, maladif; il est comme Walker, cet être original, qui n'en prenait pas plus mauvaise mine quoiqu'il vécût dans l'abstinence ne se nourrissant que de soupe et d'eau fraiche. « Voilà ce dont tu peux t'occuper avec avantage, telle chose est substancielle et utile » telle autre, tu dois t'en abstenir, elle est triviale et inutile, ainsi parle dans toutes les occasions le moniteur intérieur que la nature a placé dans l'homme. Il n'y a pas besoin de la science logique pour trouver absurde une argumentation absurde. Gœthe, en parlant de luï, dit: « tout cela chez moi s'en va, comme l'eau coule sur le manteau de taffetas ciré dont je me revêts lorsqu'il pleut. » C'est une bénédiction du ciel que cette saine nature qui agit en nous d'une manière cohérente, et doucement coopérative, quand on l'oppose à cette autre nature incohérente, qui se détruit elle même dans tous ses actes. Dans l'ajustement bien ordonné, et le jeu facile de toutes les facultés, un salutaire équilibre entr'elles, nous donne un sentiment juste et vrai des hommes et des choses qui nous entourent. Une lumière bienfaisante partant de l'inté-

rieur de cette nature, se porte au dehors en rayonnant, et éclaire les objets en même temps qu'elle les embellit.

Toutes ces choses peuvent en effet être dites de Walter Scott, et ne peuvent l'être au même degré d'aucun autre écrivain anglais que nous connaissions dans ce moment. Je me trompe cependant; nous en connaissons un bien différent de Scott à beaucoup d'égards, mais qui peut lui être assimilé sous les rapports dont nous venons de parler : William Cobbet. En le comparant à Scott, nous ne faisons pas injure à ce dernier. Cobbet, le modèle John Bull de son siècle. Rhinocéros pour la force, au travers de son cuir épais on voyait briller des qualités remarquables, humaines et générales; il fut un phénomène digne d'être observé. La nature fut bonne pour nous dans tous les temps. Dans le plus maladif des âges, lorsque la littérature anglaise se débattait dans les convulsions du Wertherisme, du Bironisme et d'autres sentimentalismes, fruits d'un vent de spasmes et de larmes qui avait envahi l'intérieur des écrivains; cette nature fut assez bonne pour nous envoyer deux hommes sains et vigoureux, desquels elle peut dire avec quelque orgueil : « J'ai donné ceux-ci à l'Angleterre, je puis encore créer des hommes ainsi constitués. » Laissant de côté la question de grandeur, l'apparition de créations pareilles a encore de quoi nous satisfaire. Une nature saine peut ne pas être grande, mais il n'y pas de grande nature qui ne soit pas saine. Ne pouvons nous pas dire avec quelque fondement : Scott apparaissant au milieu des nouveaux costumes du dix-neuvième siècle, n'est-il pas intrinsèquement le même Ecossais qui combattait vaillament à la frontière dans les siècles précédens? N'appartient-il pas à cette race d'hommes que la nature prodiguait autrefois à son pays? En selle, la lance au poing, il se serait battu avec la même vigueur qui conduisait sa plume lorsqu'il était assis à son bureau? On peut

se représenter que dans le temps où vivait le vaillant *Beardie de Harden,* il aurait pu lui-même jouer le rôle de Beardie, dont il n'a pu aujourd'hui que nous retracer les traits, ce qu'il faisait avec délice. Il avait, ainsi que son modèle, cette force intérieure qui ne s'appuye que sur elle-même; il avait la même doublure de chêne, et de triple airain autour du cœur. Lui aussi aurait combattu à *Redœvire,* disputant des couronnes aux plus fiers guerriers; il aurait pu aussi enlever des troupeaux à Tinedale, se vengeant avec intérêt de l'injure reçue. Il n'y avait chez Scott rien de maladif ou de fantatisque, mais on trouvait une tête forte, un cœur sain, un tempérament robuste et joyeux, cherchant la chance la plus simple pour arriver à son but, et y marchant par la voie la plus directe. *Walde Hallœvartus homo.* Que de choses auraient pu sommeiller en lui, et passer sans donner signe d'existence!

En effet, qui sait tout ce qui sommeille chez beaucoup d'hommes. Nos plus grands poètes sont peut-être des Miltons *muets.* Il y en a dont par quelque heureuse circonstance nous pouvons nous emparer; ceux-là nous les faisons parler. Si à Stratfort sur Avon, il ne s'était pas rencontré pour un individu des circonstances de pauvreté, de braconnage, de poursuites, on aurait vu peut-être Shakespear passer sa vie à tuer des veaux ou à carder la laine. Si un certain projet de pensionnat avait réussi, nous n'aurions peut-être jamais entendu parler de Samuel Johnson. Il serait devenu un lourd maître d'écriture dogmatique, et n'aurait jamais soupçonné qu'il eût pu devenir quelque chose de mieux. La nature est riche en ressources. Ces deux œufs que vous mangez sans réflexion à votre déjeuner auraient pu donner une paire de poulets qui peut-être auraient pu couvrir le monde entier de ces oiseaux domestiques. Mais ce n'était pas à enlever des troupeaux à Tynedale ou à briser des

couronnes à Redwire que le robuste chef des Bordiers Ecossais était destiné à passer sa vie. Il devait être chanteur et conteur agréable, amuser son pays et l'Europe au commencement de ce dix-neuvième siècle artificiel. Quelle forme prend-il dans ce nouvel élément? comment parvient-il à se trouver à son aise dans cette carrière, à la parcourir vigoureusement et victorieusement, à trouver dans les marais d'Ecosse des richesses telles que tout le butin et les troupeaux qu'enlevaient autrefois les Bordiers et les Harden, étaient d'une minime valeur, en comparaison. — Telle fut la vie et la nature des travaux auxquels se livra notre sir Walter Scott, au moyen desquels il jeta sur nous un éclat de quelques instans. Cet éclat eut un caractère remarquable. Il y avait dans sa substance quelque chose de joyeux, de victorieux, qui réclame de nous un peu d'admiration, il nous suffira cependant d'indiquer quelques-uns des points que l'on peut admirer. Nos limites sont étroites. S'il y a dans notre sujet des choses brillantes, elles ne sont cependant pas dans le genre sublime, ni même édifiant à un haut degré; nous ne trouverons rien qui mérite une censure véhémente, ni un amour véhément; on est étonné plutôt qu'on n'admire; et le tout aboutit à un secret qu'il n'est pas difficile de pénétrer.

Jusqu'à l'âge de trente ans il n'y eut rien dans la vie de Scott qui annonçât décidément une tendance vers la littérature, ni même quelque goût remarquable bien prononcé. Il se marie, s'établit après avoir passé par les préliminaires d'usage; rien encore dans tout cela qui pût faire prévoir une réputation future. Nous appellerons heureuse sa situation à beaucoup d'égards. Ses parens étaient dans des circonstances de fortune, sinon brillantes, du moins aisées, à l'abri des soucis et des tentations dangereuses de l'aristo-

cratie. Rien d'éminent dans sa famille en situation, en facultés, en culture ; rien cependant n'y paraissait manquer ; autour de lui tout était réglé avec méthode, tout annonçait la prudence, la bienveillance, le bien être ; des élémens de lumière, de chaleur, d'affection, d'industrie, de ce comfort bourgeois qui se tourne vers l'élégance, au milieu desquels un jeune cœur peut se développer à son aise. Une santé vigoureuse semblait lui avoir été départie par la nature, mais cette nature avait dit avec cela, ce sera une santé qui s'exprimera par l'esprit plutôt que par le corps. Un accident de son enfance l'avait rendu impotent dans un de ses membres. Le jeune enfant ne pouvant prendre part aux jeux turbulens de ses camarades, dut apprendre à penser, ou ce qui est déjà un grand point, à rester tranquille. Les raquettes, la toupie n'étaient pas à l'usage du pauvre Walter. Sa ressource était les ballades, les livres d'histoire, les légendes que sa mère et ses parens pouvaient lui fournir en abondance. Un mal corporel qui ne se manifeste qu'à l'extérieur, lors-même qu'il prive quelque membre d'un certain degré d'action, n'apporte pas d'obscurité dans une jeune existence, il peut au contraire favoriser le développement dont cette existence est susceptible. Si le mal avait attaqué à l'intérieur quelque partie noble de l'organisation, le développement chez Walter Scott aurait été arrêté dans ses progrès. Les autres facultés dont la nature l'avait doué ne seraient jamais venues au jour pour nous. La nature produit des enfans sains et en grand nombre, une sage éducation aide leur développement, souvent ils se développent eux-mêmes encore plus heureusement.

Une autre circonstance fut celle du pays où vécut Scott ; l'Ecosse presbytérienne. Les influences qui en résultent se font constamment sentir, elles s'échappent par tous les

pores. « Il y a un accent de son pays, » dit La Rochefoucault, « qui n'est pas dans le langage seulement, mais dans la pensée, dans la conduite, dans le caractère, dans la manière d'exister. » Scott fut, nous le croyons, pendant toute sa vie un dissident épiscopaliste écossais, mais peu importe. Aucun de ceux qui connaissent l'Ecosse et Scott ne peut douter que le presbytérianisme n'aît beaucoup contribué à le former tel que nous l'avons vu. Un peuple qui est ou seulement a été une fois possédé jusqu'au cœur par une idée religieuse d'une portée infinie, « a fait un pas en avant dont il ne peut pas rétrograder. » La pensée, la conscience, le sentiment que l'homme est citoyen de l'univers, une création pour l'éternité, a pénétré jusques dans la chaumière la plus reculée, jusques dans le cœur le plus simple. Le beau, le digne sentiment d'une influence venant des Cieux, d'un devoir commandé par Dieu domine toute sa vie. Il y a de l'inspiration chez un tel peuple : on peut dire de lui dans un sens plus spécial : « l'inspiration du Tout-Puissant leur donne l'intelligence. » Honneur à l'homme brave et sincère, honneur à jamais au brave vieux Knox, un des sincères les plus sincères! Si dans les momens de troubles civils, de convulsions, de confusion où il combattait avec les siens pour sa vie et pour sa cause, il envoyait ses maîtres d'école dans tous les coins du pays, en leur disant : « enseignez le peuple, » ce message n'était qu'un item préalable à la grande mission qu'il remplissait près des hommes. Cette mission dans sa véritable étendue était celle-ci : « apprendre aux hommes qu'ils sont hommes créés par Dieu, responsables devant lui, qui dans chaque moment de leur existence temporelle, travaillent à une œuvre qui doit durer dans l'Eternité. » C'était là véritablement un grand message; il venait dire aux hommes : « Vous n'êtes pas nés pour être

les esclaves de vos semblables, ni ceux de vos propres penchans, mais pour être des hommes. C'était là le grand message dont Knox s'acquitta avec la voix et la force d'un homme : il trouva un peuple qui le comprit.

D'une telle mission, et ainsi accomplie, ne l'eût-elle été qu'une fois, les résultats sont immenses. La pensée dans un tel pays peut changer dans ses formes, mais ne peut pas s'effacer ; ce pays a atteint sa *majorité*. La pensée est là, avec une certaine virilité spirituelle qui la soutient. Elle peut prendre diverses formes ; celle, par exemple, d'une industrie vigoureuse qui veut gagner de l'argent comme on la trouve chez le vulgaire écossais, le vulgaire anglais actuel ; mais comme force compacte et développée, comme faculté habile et active, elle est toujours là. Un jour elle se manifeste dans le scepticisme colossal d'un Hume (salutaire sous un rapport, lorsqu'avec de pénibles efforts elle cherche à se frayer un chemin au travers du doute et des recherches d'une nouvelle croyance). Dans de meilleurs jours elle se manifeste dans les mélodies inspirées d'un Burns ; en un mot, elle est toujours là, et se continue dans la voix et les ouvrages d'une nation riche en hommes hardis, entreprenans, qui cherchent tout ce qui peut se trouver et se développer en elle. Diverses circonstances ont contribué à former le caractère national écossais ; d'abord l'élément Saxon qui est à la base de ce caractère, ensuite, et surtout l'Evangile presbytérien de John Knox. Ce caractère à certains égards paraît bon, il l'est moins à d'autres. Scott devait remercier John Knox, il lui avait plus d'obligations qu'il ne s'en doutait. Aucun Ecossais de son temps n'a été plus complétement écossais que Walter Scott. Chaque fibre en lui portait quelque chose de ce type national héréditaire, de ce qui en était bon, comme de ce qui l'était moins.

L'enfance de Scott, ses jours d'école, ceux de collége, font plaisir à entendre raconter quoiqu'ils diffèrent peu de ceux des autres enfans de ce pays, et de cette époque. Le souvenir en restera probablement jusqu'au temps où on en trouvera le récit plus curieux encore qu'il n'est à présent. « Ainsi vivait un fils du secrétaire de la cour de justice d'Edimbourg, » dira peut-être quelque futur romancier écossais à la fin du vingt-unième siècle. Nous nous bornerons, quant à l'enfance de Scott, à citer l'extrait suivant; il est tiré d'une autobiographie qu'il avait commencée, il est à regretter qu'il n'ait pas pu la terminer. Les meilleures qualités de Scott n'étaient jamais mieux en évidence que lorsqu'il racontait des anecdotes et des souvenirs. Sa manière de conter et de parler de lui pourrait servir de modèle du genre. Ici, comme partout, il était maître de son sujet, la gaîté de son humeur se manifestait librement dans son travail.

« Un incident assez curieux mérite d'être rapporté; il paraît que ma mère avait envoyé une domestique pour veiller sur moi pendant le séjour que je devais faire à la ferme de Sandyknowe, pour que je ne devins pas incommode dans cette famille. Mais la demoiselle chargée de cette importante mission avait laissé son cœur derrière elle à quelque jeune drôle, qui probablement lui en avait plus dit et plus promis qu'il n'était en état de tenir. Elle éprouva un violent désir de retourner à Edimburg, et, comme ma mère ne voulut pas y consentir, elle conçut une espèce d'aversion contre mon pauvre individu, cause innocente de ce qu'elle devait rester à Sandyknowe. Il en résulta chez elle une espèce d'affection délirante et elle confessa à la vieille Alison Wilm, femme de charge dans la maison, qu'un jour, fortement tentée par le diable, elle m'avait porté sur les

roches, avec le dessein de me couper la gorge avec des ciseaux et d'enterrer ensuite mon corps sous la mousse. Alison, à l'ouïe de cette confession, prit sur le champ possession de ma personne et prit soin que sa confidente n'eût plus l'occasion d'éprouver aucune tentation de ce genre à mon sujet. Cette domestique fut ensuite renvoyée, et j'ai appris qu'elle était devenue lunatique.

» C'est dans cette ferme de Sandyknowe où demeurait mon grand père, comme je l'ai dit précédemment, que j'ai eu pour la première fois conscience de mon existence, et je me rapelle fort bien qu'il y avait dans la manière dont j'y étais traité quelque chose de bizarre. Au nombre des remèdes que l'on essayait pour me traiter de mon infirmité, quelqu'un avait conseillé celui-ci : Toutes les fois qu'on tuait un mouton dans la maison, on m'enfermait tout nu dans la peau de l'animal, chaude comme elle était au moment où on venait de l'écorcher. Ainsi vêtu à la Tartare on me couchait sur le plancher du petit parloir de la maison de ferme. J'ai encore devant les yeux la vénérable figure à cheveux blancs de mon grand père, qui m'excitait et cherchait à me faire avancer en rampant pour venir à lui. Je vois encore aussi l'ancien Sir Georges Mac Dougald de Mackerstowe, père du présent Sir Henri Hay Mac Dougald, qui joignait ses efforts à ceux de mon grand père. Il était (Dieu sait comment) parent de notre famille, et je le vois encore dans son vieux habit d'uniforme (il avait été colonel dans les Gris) avec un petit chapeau retroussé à large bordure, ses cheveux blancs de lait attachés militairement, une veste écarlate brodée sous un habit d'un rouge clair ; il était à genoux devant moi, sur le parquet, agitant sa montre sur le tapis pour m'attirer à lui. Ce tableau d'un vieux soldat bienveillant jouant avec un enfant enveloppé d'une peau de mouton, soumis à l'observation d'un spectateur neutre n'aurait

pas été sans intérêt. J'avais alors environ trois ans (1774). Sir Georges, ainsi que mon grand père, moururent l'un et l'autre peu de temps après cette époque.» (Vol. 1 p. 15-17)

Un coup d'œil à présent vers les excursions de Liddesdale. Scott avait grandi, c'était un jeune homme alerte et jovial ; il était avocat ; pendant les vaccances il fait des courses dans le haut pays, vers les frontières de Cheviot, de Northumberland ; il chevauche librement et au loin sur son robuste petit animal ; il franchit le marais et la bruyère, parcourt les campagnes de Flodden et maints autres lieux, dans lesquels, sans le savoir encore, il établira le théâtre de ses pensées et de ses travaux. Il n'y a aucun pays, quelque nuageux ou marécageux qu'il soit, qui n'ait eu ou ne puisse avoir un jour son poète qui l'embellira par ses chants. Liddesdale, aussi prosaïque autrefois que beaucoup d'autres vallées, a obtenu à présent sa part d'illustration ; portons-y nos regards. Les premiers pas et les premières expériences de Scott dans cette vallée appartiennent encore au genre rustique de l'Arcadie, l'élément du Whilky y joue son rôle. Prévenons cependant le lecteur qu'il trouvera peut-être ici et là quelques coups de pinceau un peu exagérés dans l'intérêt de l'effet. « Pendant sept années successives, » dit M. Lockarth, car depuis longtemps l'autobiographie nous a abandonné, « Scott faisait un *Raid,* comme il l'appelait, dans la vallée de Liddesdale, ayant pour guide M. Shortred, substitut du sherif de Ronburgh, explorant chaque ruisseau jusqu'à sa source et chaque château ruiné depuis ses fondations jusqu'aux remparts. A cette époque aucun véhicule roulant n'avait encore paru dans ce district. Le premier fut un gig que Scott conduisait lui même pendant une partie du chemin ; ce fut dans la dernière de ses excursions qu'il en fit l'essai. Il n'y avait aucune auberge, ni rien qui y ressemblât dans toute la vallée. Les voyageurs allaient de la cabane du berger à la manse

du ministre et retournaient de la cordiale réception de la manse à la rustique habitation où ils étaient non moins cordialement accueillis, récoltant partout où ils allaient des chants et des mélodies.

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE EN SUISSE,

FAIT AU PRINTEMPS DE L'ANNÉE 1830.

II.

Trogen. — M. J. G. Zellweger, mœurs Appenzelloises. Landsgemeinde. Dîner. Cabinet de tableaux. Broderies. Départ.

Nous étions impatients d'arriver à Trogen, capitale des Rhodes-Extérieurs; il s'agissait d'y voir la Landsgemeinde de 1830, la journée où le peuple doit choisir les magistrats de l'année et entendre le rapport qu'on lui fait sur la gestion de ceux qui vont être remplacés ou réélus. Notre attente était aussi vive que celle des acteurs de cette grande scène nationale et ce n'est pas sans un vif plaisir et beaucoup de curiosité que nous avons fait notre entrée dans le riche bourg qui devait contenir le lendemain presque toute la population de la contrée.

M. J. Gaspard Zellweger que nous avions déjà vu à Lausanne chez son ami, M. le Général de la Harpe, voulut bien nous loger sous son toit; c'était un grand avantage, car la foule envahit tellement les auberges les jours de Landsgemeinde, qu'un abri hospitalier devient un véritable bienfait.

M. Zellweger est l'un des hommes les plus remarquables de son Canton et compte parmi les meilleures têtes financières de la Suisse.

Possesseur d'une grande fortune acquise par d'honorables travaux, il vit au sein de sa famille et ne songe qu'à être utile à sa patrie. Il s'est appliqué à introduire l'enseignement mutuel dans les Rhodes-Extérieurs et à y faire adopter pour les métiers et la broderie les perfectionnemens en usage ailleurs, puis il a fondé une école de pauvres et une société industrielle qui rassemble les fabricans St-Gallois et Appenzellois; en un mot, c'est un homme *utile* à la société; on ne peut pas prodiguer cet éloge, qu'il est beau d'obtenir. Mais M. Zellweger ne se contente pas de cette activité extérieure; ses loisirs sont consacrés à écrire l'histoire du Canton d'Appenzell et pour cela il a consulté une foule de documens et de manuscrits négligés jusqu'à lui; le laborieux auteur ayant oublié le latin, recommença à l'apprendre à l'âge de quarante-huit ans, afin de pouvoir déchiffrer les pièces écrites dans cette langue. M. Zellweger a employé plusieurs années et une somme considérable à rassembler les matériaux qui lui sont nécessaires; c'est un travail à la Thierry, et qui, dit-on, sera d'un grand intérêt pour la Suisse. La maison qu'il habite est si vaste qu'on peut y loger une vingtaine d'amis. L'abondance, la cordialité règnent sous ce toit helvétique, mais on y chercherait en vain ce que nous appelons l'élégance dans les arrangemens domestiques.

La soirée se passa à parler du pays d'Appenzell et de ses habitans. Cette contrée est bien vraiment le pays de la liberté : on y jouit de ce trésor après lequel on court en vain ailleurs avec une plénitude qui tient du roman. Le peuple qui, le lendemain, devait proposer, choisir ses magistrats, accorder ou refuser la démission de ceux qui demanderaient

à se retirer des affaires, suivant son bon plaisir, possède encore le droit de renvoyer les Ministres de l'Evangile, quand cela lui convient. Chaque paroisse peut dire à son pasteur du jour au lendemain qu'elle le remercie de ses services, un autre lui plaisant davantage; on a vu des Ministres dépossédés de leurs chaires parce que le remplaçant appelé pour venir à leur aide avait gagné les bonnes grâces du troupeau. Il est rare cependant que cette prérogative soit mise en usage sans aucun égard; le salaire des Ministres se compose des contributions volontaires des paroissiens, il n'y a rien de réglé par la loi sur ce point; dans quelques paroisses cependant le pasteur est payé au moyen de fonds destinés à cet emploi par les donateurs. Celui de Trogen occupe une vaste et belle maison en pierre, offerte pour servir de cure par un célibataire philanthrope M. Onerlagh. M. F..., qui l'habite maintenant, et dont on fait beaucoup d'éloges, a eu dernièrement la frayeur d'en être dépossédé; mais ce n'était qu'une crainte mal fondée. Cet état de choses est certainement vicieux; c'est un contre-sens en morale, car il ne saurait s'allier avec l'autorité que doit exercer un pasteur, et peut, par conséquent, entraîner à des conséquences très-fâcheuses dans l'intérêt spirituel du troupeau.

Les Appenzellois attachent une grande importance à la beauté du son de leurs cloches; dès qu'il faut en acheter une on nomme une commission chargée de cette emplette et qui doit répondre de la qualité du son; on ne supporterait pas la plus légère dissonnance. Cette grande susceptibilité musicale indique des dispositions très-prononcées pour ce talent, charme de la vie domestique, au village bien plus encore qu'à la ville. Nulle part en Suisse on ne chante autant et mieux que dans le Canton d'Appenzell; le chant sacré est fort bien dirigé, les pasteurs se font un plaisir de s'en occuper avec leurs paroissiens.

L'autorité paternelle n'est pas plus tolérée que celle des pasteurs. Dès le jour où l'on a été admis à la Ste-Cène, les filles à quinze ans, les garçons à seize, ces nouveaux membres de la société peuvent se marier, si bon leur semble, sans que parens ou tuteurs aient le mot à dire; il résulte de cette grande latitude des mariages d'enfans qui conduisent à la misère ou à la désunion; de là, un grand nombre de divorces; on en compte quelquefois dans les Rhodes-Extérieurs trente à quarante par an. Certes, voilà des abus bien graves et qu'il serait temps de faire cesser. Il existe cependant un contre-poids très-puissant à cette extrême facilité de rompre les liens du mariage; tout homme divorcé perd ses droits politiques : il ne peut plus paraître à la Landsgemeinde; son épée, marque d'honneur, nécessaire pour cette grande journée, lui devient inutile, il n'oserait la porter. Le cabaretier ou l'aubergiste qui ne paye aucun droit pour exercer cette vocation, ne peut battre sa femme ou s'énivrer souvent sans courir le risque de voir sa maison fermée par autorité supérieure. Ce ne sont pas les espions de la police qui vont épier l'intérieur des familles, car toute la gendarmerie des Rhodes-Extérieurs consiste en six hommes qui, par leur âge avancé, ne font pas supposer une surveillance bien active, mais la voix publique est suffisante pour dénoncer les mauvais citoyens; elle flétrit sans retour ceux qu'elle a jugés coupables.

Les banqueroutiers, les soldats au service étranger, tous ceux qui ont été en prison sont de même exclus de la Landsgemeinde; quand aux hommes admis, ce sont tous les habitans du pays, depuis seize a soixante ans. Chacun est obligé de se rendre à Trogen au jour fixé, sous peine de perdre pendant une année le droit de paraître en justice soit pour se défendre, soit pour attaquer.

Les tribunaux ne rendent point justice à celui qui n'est

pas venu pour élire les magistrats de l'année : une grave maladie seule fait exception. Comment peut-on savoir si tel ou tel n'a pas paru? C'est encore la voix publique dont le contrôle est aussi actif et plus respecté que toutes les dénonciations de la police qui rend compte des absences. On ne sait ce que c'est qu'un procès, il n'y a ni avocat ni procureur dans ces contrées agrestes; lorsqu'une contestation s'élève, on vient en parler au Landammann qui arrange les choses de son mieux; si l'une des parties est une femme ou une personne malade, elle choisit un grand conseiller pour la représenter auprès du Landammann. Chacun plaide sa cause et les choses n'en sont pas plus embrouillées. Le Landammann, dont les occupations civiles sont très-nombreuses, reçoit pour tout paiement 150 florins; il faut qu'il puisse exister sans compter sur ce faible salaire; certes, ce n'est pas l'amour du gain qui peut faire briguer une première magistrature payée de la sorte. Le Landammann non-régnant reçoit 50 florins et 5 florins pour la charge de Banneret, attachée à celle de second Landammann (le florin vaut 15 batz). Quant au domicile de ces magistrats chacun reste chez soi; il n'est nullement nécessaire d'habiter la capitale, c'est au peuple à chercher celui dont il a besoin. Depuis long-temps on n'a plus élu de Landammann aubergiste ou exerçant quelque métier; c'est aux gens aisés que l'on décerne cette fonction suprême; il est rare que la nation choisisse un homme incapable de la remplir, et s'il ne s'en acquitte pas bien, sa puissance expire avec l'année. On réélit tant que l'on veut celui dont on est satisfait; ainsi M. Urthly, que nous avons vu faire Landammann, occupait cette charge depuis douze ans, tantôt premier, tantôt second Landammann; on ne peut être régnant que pendant une année. Il est probable qu'on intrigue à Trogen comme ailleurs pour la nomination des magistrats, mais quand il

s'agit d'influencer la population entière et cela pour des places de cinquante et de cent florins, il n'est pas possible que la brigue enfante beaucoup d'abus et d'injustices. Quant aux testamens, ils sont presqu'entièrement privés de liberté ; on ne peut léguer à ceux qui ne sont pas héritiers naturels plus de dix florins ; les établissemens publics sont exceptés de cette clause, mais sous aucun prétexte un Appenzellois ne peut déshériter ses héritiers naturels.

La peine de mort subsiste ; elle est très-rarement mise en vigueur ; les délits qui la nécessitent ne se commettent qu'à de forts longs intervalles ; une génération entière passe quelquefois sans en avoir entendu parler. Quelque soit le délit ou le vol que l'on ait commis en dessous de la peine de mort, on ne peut être détenu que trois mois : les prisonniers ont la liberté de se mettre à la fenêtre pour se divertir ; ils habitent l'hôtel-de-ville situé sur la grande place et ne sont soumis à aucune espèce de travail. Pendant la Landsgemeinde, je les vis regarder l'assemblée dont ils ne feront plus partie ; ce genre de punition en vaut bien un autre !

Il faut enfin raconter cette grande journée et j'éprouve quelque embarras à l'essayer, tant je me sens au-dessous de cette tâche ; ce sont de ces choses qu'on doit voir, car en vérité on ne peut en donner qu'une bien faible idée.

Dès le point du jour les cloches et les canons annoncent la Landsgemeinde ; c'est toujours un dimanche que se passe la cérémonie ; le service divin sert d'introduction à cette scène populaire ; sans doute le Pasteur demande avec ferveur la bénédiction de Dieu sur les décisions qui doivent se prendre au sortir de l'église.

Nous avons eu le chagrin de voir la pluie tomber en abondance et contrarier ainsi tous ceux qui se rendaient à Trogen ; le nombre des spectateurs ne fut pas aussi consi-

dérable que lorsque le soleil favorise leur arrivée ; malgré le mauvais temps, les vieillards comme les jeunes hommes augmentaient à chaque instant et se groupaient sur la place ou sur les trétaux noirs et blancs, destinés aux magistrats et construits de la veille. A neuf heures nous vîmes passer le modeste cortége des premières dignités, se rendant à l'église ; le corps de musique qui l'accompagne se compose de musiciens de bonne volonté et de tous les âges ; un vieux fifre, de petits garçons qui battent du tambour, quelques flûtes et clarinettes, voilà tout l'orchestre qui se montrait fier de faire honneur à ses supérieurs. Les huissiers vêtus moitié de noir, moitié de blanc, portent un ornement très-élégant ; ce sont des plaques d'argent en forme d'écussons et sur lesquelles sont gravées les armoiries des Landammanns qui les ont eus à leur service ; le nombre de ces écussons prouve que les huissiers demeurent en place plus longtemps que les Landammanns, à moins qu'il ne soit d'usage d'en offrir un nouveau à chaque réélection. C'est un fait important que je laisse à éclairer au premier voyageur qui fera la description d'une Landsgemeinde à Trogen.

Les six gendarmes dont j'ai déjà parlé, mal vêtus et portant de longues piques rouillées, escortaient aussi les magistrats ; je ne suis pas allée au sermon parce qu'on nous dit qu'il n'était pas d'usage aux femmes de s'y rendre. M^me^M. fut aussi contrariée que moi de cette exclusion qui nous semblait tout au moins fort injuste, mais nous eûmes bien du regret de nous y être soumises quand nous vîmes que plusieurs paysannes avaient eu le courage d'innover et s'étaient rendues à l'église comme à l'ordinaire. Les mères de familles sont occupées de leur ménage, gardent la maison, et les jeunes filles témoignent l'intérêt qu'elles prennent à la journée en ornant le chapeau de leurs fiancés, de leurs adorateurs, ou de leurs frères, de gros bouquets, composés

avec un soin remarquable et qui, par leur variété, attestent les soins que l'on donne à la culture des fleurs; ces bouquets font reconnaître au milieu de la foule ceux qui s'occupent autant de leurs plaisirs que des soins de l'état. Il y a beaucoup de tendres inclinations dans les Rhodes-Extérieurs si l'on en juge par la quantité des chapeaux fleuris.

Dès que le service fut achevé on vit accourir la foule; des bandes de paysans se donnant amicalement le bras débouchaient sur la place de tous les côtés en chantant des hymnes patriotiques ou les chansons du pays : ce sont les habitans de chaque village : ces petites congrégations n'ont rien de dangereux, bien au contraire, elles font preuve de la bonne intelligence qui règne entre les voisins. Rien de plus charmant que ces groupes qui, à l'instant, sont entourés d'auditeurs et semblent fiers de se présenter en faisant retentir l'air de leur harmonie champêtre; je n'ai pas besoin de dire que l'on retrouve presque tous les garçons aux chapeaux fleuris parmi les chanteurs. A mesure que la place se remplit la musique devient moins agréable, car chaque village continue à chanter et l'on ne distingue plus qu'une sorte de bruit confus et bizarre. Je viens de lire dans un journal français un passage qui me semble trouver sa place ici; il est question du chant populaire et de l'influence qu'il peut exercer.

« Qu'il serait beau de voir dans nos assemblées les trou-
» pes de chanteurs, arrivées de divers côtés, s'unir dans
» un chœur général autour du chef d'orchestre, se tendre
» une main fraternelle et entonner de concert des chants
» inspirés par l'amour *pur* de la patrie! La puissance de
» l'harmonie dominerait par dessus le bruit que font quel-
» ques vains murmures et les clameurs de la multitude;
» elle commanderait l'attention et enchaînerait les cœurs.

» Quel moyen de les disposer à une ouverture solennelle ! » L'art deviendrait ainsi un véritable bienfaiteur ! Les âmes « et les voix unies par le charme d'une heureuse harmo- » nie cesseraient de rester étrangères les unes aux autres » et leur accord passerait de ces chants dans la vie ac- » tive. » Voilà de belles phrases dont l'application peut aussi se faire aux bons Appenzellois ; seulement il serait difficile de les engager à chanter de concert ; leur harmonie consiste plutôt dans la liberté de chanter ce qui leur plaît et quand il leur plaît de chanter.

La confusion de cette musique patriotique devint encore plus grande lorsque le vieux fifre et les deux tambours commencèrent à tourner tout autour de la place pour annoncer l'ouverture de la Landsgemeinde. Ils font trois fois le tour de la place et celui du village, tandis que chacun se met où bon lui semble.

On se presse de préférence autour de l'échafaudage sur lequel doit se placer le Landammann nouvellement élu ; ce sont ses meilleurs amis qui viennent ainsi former d'avance un rempart autour de lui. Il est d'usage que le nom du futur régnant soit connu avant son élection. Toutes les têtes sont tournées dans le même sens, en face de l'église ; les maisons, les jardins voisins se remplissent de spectateurs, et les votans s'entassent bien au-delà de la place, car elle ne peut les contenir tous. On en compte ordinairement dix mille ; les voleurs ou les incendiaires qui voudraient profiter de leur absence auraient beau jeu, ils ne trouveraient que des maisons fermées, ou des vieillards, des femmes et des enfans. Il n'est pas d'exemple que l'on ait profité de cette désertion ; ce n'est pas un des moindres éloges que l'on puisse faire de la moralité des petits Cantons.

Parmi la foule se distinguaient un grand nombre de vieillards, habillés à l'ancienne mode ; leurs longs habits à

grands boutons d'acier pendaient jusqu'à mi-jambes, des chapeaux à trois cornes, de grands gilets rouges complètent ce costume qui a vu bien des Landsgemeindes; l'épée d'une main, le parapluie de l'autre, ces vieux citoyens venaient prendre encore leurs places quoiqu'ils eussent dépassé l'âge fixé par la loi. Aucun des membres d'une Landsgemeinde ne se rend à son poste sans être muni d'une épée, d'un sabre ou d'un couteau de chasse; cet appareil guerrier est tout-à-fait sans danger; ce n'est qu'un droit honorable dont on aime à se prévaloir.

Enfin les flûtes et les clarinettes annoncèrent les magistrats; le peuple entier se découvrit à leur arrivée. Le Landammann Naëf, qui devait se démettre de sa charge, harangua le peuple de l'un des échafaudages qui n'était occupé que par lui, le Landweibel, espèce de grand chancelier dont les attributions sont assez diverses, et qui, par parenthèse, reçoit trois à quatre mille florins d'appointement, et les deux huissiers noirs et blancs. Sur l'autre échafaudage se placent le second Landammann et le Grand Conseil composé de trente membres.

On commence par une prière muette : toutes les têtes s'inclinent, les mains se joignent, le silence règne sur l'assemblée, et si l'on pouvait espérer que tous ces citoyens élèvent en cet instant leur ame à Dieu on ne saurait imaginer un spectacle plus touchant que celui que présentent ces hommes rassemblés pour choisir ceux qui doivent les gouverner et demandant au Père de toute lumière de les diriger dans leurs choix. Le temps s'était obscurci de nouveau; le Landammann, la tête découverte, n'en continuait pas moins son discours; ce magistrat qui venait rendre compte de sa gestion au peuple, le remercier de ce qu'il l'avait choisi, et faire des vœux pour le bonheur de ses co citoyens, avait quelque chose de singulièrement imposant

quoique son discours ne contînt que des phrases très-simples; la pluie qui battait son front ajoutait encore à l'effet de sa harangue; il tira de son sein en la terminant les sceaux de l'Etat qu'il devait remettre au nouveau Landammann et fit un geste pour indiquer qu'il allait de même déposer le modeste manteau noir, signe de sa dignité expirée; cette pantomime était en rapport avec l'assemblée dont une grande partie ne pouvait entendre un seul mot de la harangue.

On procéda bientôt à l'élection du Landamman régnant; celui qui va lui céder la place s'adresse à son confrère et à dix des membres du grand conseil, afin de savoir quel est l'homme que chacun d'eux préfère. Une longue formule toute hérissée de titres, sert d'introduction aux demandes et aux réponses. Chacun crie de son mieux le nom de celui qu'il nomme; la majorité des magistrats se concentra sur le Landamman Urthly, lequel était alors second Landamman; il s'agisssait donc d'un simple chassé croisé; il n'est pas de raison pour ne pas nommer éternellement le même individu; on a vu des Landammans conserver ce titre pendant vingt ans de suite, tantôt régnant et tantôt non régnant. C'est pour la treizième fois que M. Urthly en était investi par ses collègues; le Landamman s'adresse ensuite au peuple en le qualifiant de *très considérés, très honorés, chers messieurs et gens de la campagne* (*Hochgeachte, Hochgeehrte Herren, liebe Herren und Landslüt*), pour lui proposer le citoyen que les magistrats ont choisi; ceux qui l'acceptent sont invités à lever la main.

Au même instant la scène changea; toutes les mains s'élevèrent, le tableau mouvant était devenu blanc; de tous côtés, à une grande distance, des bras en l'air témoignaient en faveur de M. Urthly; la contre-épreuve ne montra qu'un très petit nombre d'opposans. Le vieux fifre et les petits

tambours partirent d'un air triomphant pour chercher le nouveau Landamman, qui n'eut qu'à passer d'un échafaudage à l'autre : M. Naëf posa sur les épaules de son remplaçant le manteau noir qu'il avait déjà fait mine de quitter; lui-même s'en alla prendre la place de M. Urthly. Je ne sais si ce dernier magistrat est un homme très distingué, mais on ne peut lui refuser l'affection de ses concitoyens; rien ne les obligeait à le nommer. Une nomination obtenue avec une si grande unanimité a toujours quelque chose d'honorable et de flatteur; il me sembla que M. Urthly, dont la physionomie est noble et grave, recevait avec émotion la nouvelle preuve de confiance que ses concitoyens venaient de lui donner. Avant son installation on fit un appel au peuple, en lui demandant si quelqu'un des citoyens voulait nommer un autre Landamman. La première voix peut s'élever en faveur d'un ami; chacun de ces paysans pourrait en un instant devenir le Landamman régnant de l'année; il ne faut faire preuve ni de talens, ni de fortune. Depuis longtemps, ainsi que je l'ai déjà dit, le peuple ne choisit ses premiers magistrats que dans la classe aisée. On se souvient d'un couvreur de toit Landamman, qui pendant son règne sut merveilleusement allier les devoirs de sa charge et son obscure profession. Un jour, tandis qu'il s'occupait à raccommoder son toit, une troupe de paysans vint impérieusement lui crier de descendre à l'instant pour mettre fin à une contestation qui s'était élevée entr'eux. Justement irrité de ce manque de respect, il se rendit enfin aux clameurs de la foule, mais une fois dans sa chambre magistrale, il reprit son rôle de Landamman et s'écria : « Vous avez manqué de » respect tout à l'heure au Landamman en insultant le cou- » vreur de toit; maintenant je ne vous rendrai pas justice : » retirez-vous, je ne veux point vous obéir. » On s'en alla, et le souvenir de cette anecdote s'est conservé dans le

pays. — Personne ne proposa de nouveau candidat; dès que M. Urthly fut installé, on procéda à l'élection des autres magistrats.

Tout se passe ordinairement avec ordre; chaque citoyen veut qu'il y aît du silence et de la gravité dans l'assemblée, parceque chacun se montre fier d'en faire partie.

On punit par de prompts murmures la moindre infraction à la décence, nous en eûmes la preuve. Une personne placée à une fenêtre se permit je ne sais quelle inconvenance, le peuple se mit à murmurer en désignant de la main la fenêtre et le coupable n'eut rien de mieux à faire que d'éviter ses regards menaçants.

Lorsqu'un incident comique excite la gaîté de cette foule si étroitement pressée, on entend le plus singulier bruit en sortir. Ce rire en masse, se promène sur l'assemblée avec le récit de ce qui l'a fait naître et l'effet de ce murmure prolongé est impossible à se figurer. On nous a dit que depuis cinquante ans la Landsgemeinde n'avait pas ri de si bon cœur; un paysan avait fait une bévue géographique assez plaisante; tout le monde la comprit à l'instant et pour nous qui ne savions pas la cause de l'hilarité générale, nous n'en primes pas moins occasion de rire par sympathie.

Lorsque deux partis égaux se prononcent en même temps pour l'élection d'un magistrat, la scène devient très intéressante. Il ne se mêle point d'animosité à la discussion; chacun vote à son gré sans vouloir entraîner son voisin à voter comme lui, mais l'embarras du Landammann augmente à mesure que les deux opinions se fortifient. M. Urthly réduit aux abois à propos de la nomination à une place militaire dont j'ai oublié le titre, continuait à faire mettre aux voix les deux concurrens, se flattant que l'un l'emporterait enfin sur l'autre; le Landweibel, gros personnage à la mine rebondie, à la voix de stentor criait à tue-tête et n'en pouvait

plus à force d'avoir demandé alternativement au peuple, *voulez-vous un tel, ou voulez-vous cet autre*, recommençant toujours la longue formule dont on ne peut jamais se dispenser. Le même nombre de mains se levait à chaque appel; impossible de décider impartialement en faveur de l'un des deux candidats. On prend en pareil cas une détermination extraordinaire; on va chercher en grande pompe le second Landammann; les deux magistrats réunis ont alors le droit de choisir, l'un ou l'autre concurrent. On pouvait croire que le parti de celui qui est rejeté montrerait de l'humeur et qu'un long murmure désapprobateur se promènerait comme le rire sur la moitié de l'assemblée; point du tout; le plus parfait silence a suivi la décision suprême qui n'a point été prononcée sans un nouvel et dernier appel au peuple lequel répondait toujours de même. Ce mélange de liberté et de subordination est bien remarquable, chacun a le droit de vouloir et nul ne songe à se plaindre si son vœu ne peut être préféré. Il est vrai que le peuple est témoin de la perplexité des magistrats et du désir qu'ils ont d'en sortir, sans trancher la question eux mêmes. Il y a là bonne foi réciproque et la bonne foi amène toujours la confiance. [1]

[1] Nous citerons à l'appui de ce que nous venons de dire un passage tiré d'un morceau de M. Dan. Alex. Chavannes intitulé : *Réunion générale à Trogen, Canton d'Appenzell, Septembre* 1835. Il fait partie de la description d'une Landsgemeinde et a trait à une difficulté de votation plus compliquée que celle dont nous venons de parler :

« On a vu que, dans toutes les votations précédentes, le résultat avait été proclamé par le Président sans hésitation ; ici il n'en a pas été de même. Après trois tentatives inutiles pour obtenir une majorité, M. Nagel, suivant l'usage adopté en pareil cas, a dû appeler à son aide le Statthalter qui se trouvait sur l'estrade du Landrath. A l'instant la foule s'est ouverte, et les huissiers, suivis de la musique, ont été chercher ce magistrat, qui est arrivé en grande pompe sur l'estrade du Landamann. Une quatrième, une cinquième épreuve n'ayant pas eu plus de succès, le second Statthalter a été requis avec la même cérémonie. La

La nomination du second Landamman ne s'est pas faite aussi facilement que celle du premier : un assez grand nombre d'opposants ne voulaient pas voter pour M. Naëf parcequ'on l'accuse de nuire à l'industrie du pays en cherchant à y introduire la fameuse machine à vapeur qui brode toute

sixième épreuve laissant la même incertitude, un renfort de deux membres du Landrath est arrivé ; une septième épreuve a été tentée, et pour cette fois, elle a paru décisive aux cinq juges du camp ; ils ont proclamé l'acceptation. J'avoue que je n'aurais pas cru pouvoir oser la prononcer ; mais ne me trouvant pas placé de manière à embrasser exactement l'ensemble des votans, et la décision n'ayant soulevé aucune réclamation, j'ai dû la juger bonne, et cela d'autant mieux que le principal groupe de ceux qui formaient l'opposition, et qui se trouvait immédiatement placé sous la fenêtre que j'occupais, s'était soumis à la majorité sans témoigner le moindre mécontentement. Après cette dernière opération, la séance a été levée ; la foule s'est promptement dissipée, et la très-grande majorité des assistans ont repris dans le plus grand calme le chemin de leurs foyers.

C'est ainsi que quatre lois des plus importantes, et qui donnent à plusieurs points de la législation du Canton un caractère absolument nouveau, ont été acceptées dans une séance qui n'a guère duré plus de deux heures ; que, des 60 articles soumis à la délibération de plus de 5000 votans, un seul a été rejeté. Ce résultat flatteur pour les magistrats chargés de l'initiative, n'honore pas moins une population dont chaque individu sait exercer d'une manière aussi noble la part qui lui appartient dans le pouvoir souverain le plus illimité. Et, qu'on ne dise pas qu'il y avait ici ignorance, incurie, entraînement, séduction, que sais-je encore ;..... chaque citoyen du Canton, habile à voter, avait reçu, depuis plusieurs semaines, un exemplaire des projets qui devaient lui être soumis le 30 Août ; il avait pu méditer ce recueil à loisir, en conférer avec ses voisins, en délibérer même en assemblée communale ; et j'ajouterai ici que le groupe d'opposans sur lequel ma vue plongeait était, m'a-t-on assuré, composé d'habitans de la même commune. Ils s'étaient réunis en masse pour se soutenir, et, à l'exception d'un assez petit nombre d'articles pour l'acceptation desquels ils ont voté, leurs mains sont demeurées invisibles ; cependant, comme je viens de le dire, ils se soumettaient à la majorité sans murmures, on voyait chez eux « profond respect pour la chose jugée. »

(Journal de la Société Vaudoise d'Utilité publique — 1835).

seule, mais enfin il a été élu et comme je l'ai déjà dit ces MM. n'ont fait qu'un demi chassé.

M. Zellweger est aussi partisan de la nouvelle machine; c'est un mal qui deviendra nécessaire et qu'il faut adopter le plus tôt possible afin d'en retirer quelque avantage; cette machine n'est pas encore aussi habile que les jolies brodeuses des montagnes, elle ne sait faire que de petits bouquets, on pourra donc s'en servir dans nos vallées sans nuire beaucoup à l'industrie nationale et l'on continuera à lutter, tant bien que mal, avec les grands fabricants étrangers; — ces raisonnemens, un peu trop subtils pour la foule, ne sont pas encore saisis par elle; on comprend aisément l'humeur de ces bonnes gens contre les inventions compliquées qui leur disputent le prix de leurs labeurs. M. Raoul Rochette voudrait les renvoyer tous à leurs moutons et serait bien indigné s'il voyait arriver la vapeur brodeuse dans le joli vallon de Trogen, mais que deviendraient ces peuplades qui n'ont pour vivre que leurs prairies, si le travail des mains ne venait à leur secours? C'est comme la proposition de l'arbalête que le même auteur fait à tous nos soldats pour remplacer les fusils, les sabres et les canons. Il faut dans tous les temps, disent les grands économistes, marcher avec son siècle, on brodera donc à la vapeur à Trogen comme on le fait déjà chez M. Mange à St.-Gall. Je me suis éloignée tout à coup de la Landsgemeinde, retournons y bien vite.

Le peuple est invité à se rendre à la maison-de-ville où les comptes de l'année sont déposés; mais il est rare que les paysans prennent la peine d'examiner les registres de l'état; chacun s'en rapporte aux administrateurs. Lorsque les travaux de la landsgemeinde sont achevés, le Landammann prononce le serment de fidélité à son devoir et à la nation. Il lit dans le code de la loi la formule consacrée, en levant la main et regardant tous les concitoyens qui lui

ont fait l'honneur de le choisir. Le plus profond silence règne dans ce moment solennel; cette voix grave s'élève seule et ce serment en présence de Dieu et du peuple saisit l'ame d'une émotion religieuse et profonde. Il serait bien froid le cœur qui ne se sentirait pas ému dans un pareil moment!.... Le peuple à son tour promet fidélité et obéissance aux magistrats qu'il s'est donnés; chacun prononce à voix basse les mots consacrés en tenant l'épée d'une main et levant l'autre vers le ciel; ici, encore rien ne peut exprimer l'effet de ces dix mille voix murmurant ces paroles si importantes pour la moralité de ceux qui les prononcent. Il semblait qu'une sorte de vent errait sur toutes ces têtes découvertes; on entendait des sons vagues et étranges se prolonger dans l'air sans distinguer aucun mot, aucun son humain.

Je crus au premier instant que cette espèce de mélodie était produite par une musique lointaine, tant ces voix se mélangeaient d'une façon extraordinaire; je le répète on ne peut se faire d'idée de la commotion électrique qui se communique à tous les spectateurs en ce moment si beau. Il faut avoir vu ce peuple entier jurant sous la voûte du ciel qu'il prend à témoin, il faut avoir entendu les sons graves et mystérieux qui planent sur l'assemblée entière pour se faire une idée d'une pareille scène. Il est heureusement dans le monde beaucoup de choses qu'on doit voir pour les apprécier et les comprendre et pour lesquelles toute description est impuissante. Sans doute on n'éprouverait pas chaque année à la Landsgemeinde de Trogen une émotion pareille à celle dont nous conserverons précieusement le souvenir, mais il est bien difficile de devenir absolument indifférent à cette scène patriotique. M. Zellweger, malgré son âge avancé, nous dit que jamais il ne prêtait le serment sans être saisi par la solennité de cet instant et que

le temps ne diminuait point l'émotion qu'il en ressentait. Heureux les citoyens dont l'imagination est fortement ébranlée par les intérêts de leur pays, par leur responsabilité envers leurs compatriotes, et par la pensée que Dieu entend et reçoit leurs sermens !

Ainsi finit la landsgemeinde : le peuple se dispersa bientôt ; on se reposa, on but chopine, on acheta des petits gâteaux sans lesquels les hommes n'oseraient reparaître au sein de leurs familles, puis tous ces citoyens reprirent paisiblement le chemin de leurs demeures ; les Landammanns aussi retournèrent dans leurs villages ; le soir tout était calme et silencieux sur la grande place si peuplée le matin.

Un de nos compagnons de voyage entra, par hasard, dans la remise où se trouvait notre calèche ; il y vit cinq ou six hommes occupés à examiner les objets que nous avions laissés dans la voiture ; les uns étaient assis sur les coussins, les autres fouillaient dans les poches, tous paraissaient s'amuser de leurs découvertes et ne furent point déconcertés quand on les prit sur le fait. « Nous voulons voir de quoi » se servent les messieurs en voyage, » répondirent-ils gaîment ; pas un ne songeait à dérober ou à gâter la moindre chose : c'était une curiosité d'enfant après l'élection de leurs magistrats. — Un voyageur peu ami des républiques, aurait pu dire à notre place, que ces misérables paysans, faiseurs de lois et de Landammans, se divertissaient à piller l'étranger qui leur faisait l'honneur de les visiter, tôt après avoir prêté leur serment patriotique. — Nous ne les traiterons pas si mal, et sommes charmés que notre voiture aît pu les divertir un moment.

Après toutes les émotions de la matinée, on se réunit avec un grand plaisir autour de la table hospitalière du bon M. Zellweger. Sa maison est ouverte, lors des Landsgemeinde qui ont lieu à Trogen, à ses amis et aux amis de ses amis

arrivant chez lui pour le grand jour de sa petite nation. Trente couverts au moins attendaient les convives, et malgré la pluie, il se trouva assez de monde pour garnir la longue table patriarchale qui fut servie avec une somptuosité très peu alpestre. Plusieurs jeunes dames de Zurich et de St. Gall, un docteur arrivant avec sa sœur de Philadelphie, un gros monsieur de Constance qui parlait le plus plaisant français du monde et voulait absolument faire admirer son grand lac, de jeunes messieurs fort occupés des jolies dames avec lesquelles ils étaient venus à pied de St. Gall le matin, un grave et romanesque allemand, M. de L., personnage qui mérite une description particulière, la famille de M. Zellweger, notre petite société, voilà à peu près ce qui composait cette réunion bariolée, rassemblée dans le même but. Ce monsieur de L. est un poëte dont la célébrité n'est pas immense, mais qui fait peut-être de très jolis vers; il est tout passionné des chants et poëmes du moyen âge, et pendant longtemps s'est occupé à recueillir les débris tudesques qu'il a pu rassembler pour en enrichir les modernes, ingrats, qui, trop souvent, ne savent pas apprécier de pareils trésors! — Le costume de cet enthousiaste des *Minne Singer*, est en harmonie avec les souvenirs du moyen âge. Une longue redingotte verte bizarrement couverte de larges galons, des moustaches immenses, une petite barbe pointue, des cheveux blonds encore un peu frisés et qui

Seemed to bave knoccu a better day! —

Semblaient avoir connu un meilleur jour!

lui donnent un air romantique de première qualité; mais ce qui rappelle encore mieux ses rêves poétiques, c'est une petite harpe d'or, suspendue à l'une de ses oreilles; quand on saura encore que M. de L. était le mari mystérieux d'une princesse morte depuis longtemps et qu'il aime et pleure toujours, qu'il demeure avec ses livres et ses regrets dans

un château isolé, don de cette princesse, on conviendra que c'est là un homme tout à fait dégagé de la prose de la vie.

Après le dîner on admira beaucoup un superbe tableau peint par Conrad Gessner et représentant des chevaux sauvages en possession d'un immense pâturage. Mme. Zellweger était fille de Salomon Gessner. Son frère a voulu offrir à son mari le plus beau de ses ouvrages et vraiment il est à regretter pour les artistes de notre patrie que cette composition remarquable soit enfouie à Trogen. La simplicité du sujet et la manière vraie et poétique dont il est traité produisent le plus grand effet. Le ciel et le paysage sont peints avec beaucoup de feu et de poésie ; c'est un tableau qui, à mon gré, ferait pâlir les fameux chevaux d'Horace Vernet, dans le tableau de Mazeppa. Conrad Gessner s'est surpassé lui-même si l'on juge de son talent par les tableaux de sa main placés à Genève et ailleurs.

Puisque je parle de tableaux, je vais conduire mes lecteurs chez M. Onerlagh, cet excellent célibataire qui a si noblement pourvu les pasteurs de Trogen, présens et à venir, d'une vaste maison en pierre et à trois étages. Les spéculations commerciales n'ont point éteint chez lui le goût des arts qui plus d'une fois l'a conduit à Paris et à Rome ; l'amour de la patrie l'a toujours ramené dans ses montagnes et maintenant que la vieillesse approche, le voilà seul dans une maison tapissée de tableaux et de dessins du haut en bas ; cette demeure semble n'être habitée que par des objets d'art ; car on n'y voit aucun signe de la vie domestique comme elle se passe ailleurs ; M. Onerlagh se promène et se repromène au milieu de ses trésors en s'écriant peut-être comme le cardinal Mazarin dans sa superbe galerie : *et pourtant il faudra quitter tout cela !* et ne se lassant point de ce plaisir tranquille et inoffensif.

Parmi les tableaux qu'il possède, il s'en trouve un grand nombre au-dessous du médiore et qui prouvent combien il est peu d'habiles parmi ceux qui embrassent la carrière de peintre.

Force paysages froids, secs, durs, infidèles tout en étant minutieusement copiés, de ridicules compositions historiques tirées de l'histoire Suisse si souvent maltraitée par le burin et le pinceau, et de vilains costumes, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire dire que la Suisse n'est pas le pays des beaux arts. C'est par philanthropie que M. Onerlagh achète ainsi tant de mauvais ouvrages, il veut encourager tout le monde; doit-on lui en savoir gré? Mais parmi ce fâcheux mélange il faut dire que de charmans paysages peints par d'autres artistes compatriotes font oublier les premiers. Ceux de M. Huber, élève de Gudin, donnent de belles espérances; si ce peintre de marine s'attache à peindre les effets magiques que nous voyons passer sur nos lacs, il s'ouvrira une route nouvelle et pleine de charme et d'intérêt. De belles miniatures d'une demoiselle zuricoise, de charmans ouvrages de Chaix et de Töpfer de Genève embellissent cette collection; à chaque exposition de tableaux, M. Onerlagh se fait un plaisir et un devoir de faire quelques emplettes. Il possède encore plusieurs originaux précieux. Un petit Albane, de jolis tableaux flamands et un Albert Durer d'un grand prix pour lequel le roi de Bavière a offert une somme considérable. Au lieu d'orner la belle galerie de Munich, ce tableau de connaisseur restera à Trogen caché dans une petite boîte bien fermée. M. Onerlagh ne le montre pas à tout le monde et l'appelle son plus cher trésor; quant à moi j'en serais peu tenté, le sujet manque d'intérêt, l'exécution seule en fait tout le mérite.

Ceux qui vivent dans le tourbillon des événemens et des affaires sont tentés de sourire de pitié en comparant leurs

agitations tumultueuses aux jouissances tacites et solitaires, si opposées aux leurs ; mais en vérité l'homme qui trouve plus de plaisir à contempler un morceau de toile bien peint qu'à l'échanger contre une somme qu'il ne sait pas dépenser et qui souvent lui cause mille ennuis, n'a-t-il pas le meilleur lot des deux? Son plaisir du moins est en rapport avec l'incertitude de la vie ; jusqu'à sa fin, s'il demeure chez lui, il pourra s'amuser de son trésor et ne s'en lassera pas plus qu'une mère ne se lasse de ses enfans.

M. Onerlagh fait venir de Paris toutes les belles gravures qui paraissent. C'est chez lui que je vis pour la première fois la Ste-Thérese de Gérard , offerte à M. de Chateaubriand. Il faisait des observations très-profondes sur la physionomie de la sainte, dont l'extase présente un singulier mélange de passion, de fanatisme et de béatitude.

J'aurais voulu voir plus à mon aise le Musée de Trogen et plus encore causer avec celui qui le possède, mais il fallait mesurer nos momens, car en voyage on calcule sans cesse et toujours dans le même but, celui d'accumuler le plus de jouissances possibles.

Avant de partir, nous visitâmes le vaste magasin de broderies de M. Graf, gendre de M. Zellweger. Une énorme quantité de pièces brodées en tout genre, prouvent l'étendue du commerce que fait cette maison. C'est surtout en Amérique et en Italie que s'expédient les plus grands envois ; la France, malgré ses prohibitions, reçoit aussi les produits de nos fabriques ; on estime à Paris les mousselines suisses, comme si elles participaient à l'honnêteté de notre caractère national. *C'est de la mousseline suisse,* vous disent les élégans commis des Boulevards, avec l'air de conseiller cette emplette plutôt que toute autre de cette espèce.

M. Zellweger a eu l'heureuse idée de faire acheter chaque année à Paris, immédiatement après Longchamp, tou-

tes les modes qui viennent de paraître et donneront le ton pendant l'année entière. Les fichus, bonnets et robes modèles sont exposés à St. Gall par la société industrielle; tout le monde a la permission de copier formes et dessins; c'est par ce louable moyen qu'on cherche à entretenir le goût nécessaire pour maintenir la concurrence des broderies. Les élégantes du pays peuvent acheter ensuite les objets qui ont été exposés, mais je ne me figure pas trop le mélange de cette ultra-élégance et de la mise habituelle de ces dames. Malgré les obligeantes sollicitations de M. Zellweger, qui voulait bien nous engager à prolonger notre séjour à Trogen, nous nous sommes remis en route le lundi matin pour aller coucher à Appenzell.

POÉSIE.

LA TOUR DE SCHWANAU.

BALLADE.

Quivi sospiri, pianti ed alti guai
Risonvaan.....

DANTE.

O Suisse ! nul jadis ne pouvait t'outrager
Sans rencontrer un bras qui savait te venger.

Il est minuit. Les flots, tourmentés par l'orage,
Du noir lac de Lowerz ébranlent le rivage ;
La foudre, serpentant sur la crête des monts,
Du Mythen au Rossberg trace d'affreux sillons ;
Le Föhn impétueux, brûlant, irrésistible,
Aux éclats du tonnerre unit ses sifflemens
Et courbe les forêts comme une herbe flexible ;
Le Haken y répond par de sourds craquemens ;
Et la terre et les eaux, tremblant sous les ténèbres,
Comme une plainte au ciel jettent leurs voix funèbres.

Voyez-vous, au reflet des bleuâtres éclairs,
Ces deux hommes lutter contre l'onde et les airs ?
Voyez-vous cet esquif, que la mort environne,
Tourner tel qu'une feuille au souffle de l'automne ?

La tempête l'étreint : mais, sous leurs bras puissans,
La barque avec effort poursuit sa route sombre ;
Et, courbés sur la rame, à travers les brisans,
Spectres silencieux, ils avancent dans l'ombre.
Au milieu des périls d'une effroyable nuit,
Le Dieu des opprimés les pousse, les conduit.

Là bas, au sein des flots, dans une île sanglante
Que heurte avec fracas la vague turbulente,
Une tour, sur laquelle on jette un œil craintif,
Une tour d'où jamais ne ressort un captif,
S'élève, et dans ses flancs cache malheur et crime.
Dans cet antre odieux le seigneur châtelain
Entasse chaque jour victime sur victime,
Et nul encor sur lui n'a pu porter la main.
A l'abri de ses rocs, entouré d'hommes d'armes,
Il s'enivre à loisir et de sang et de larmes.

O Suisse ! nul jadis ne pouvait t'outrager
Sans rencontrer un bras qui savait te venger.

Près du Righi, dans Arth, la bourgade isolée,
Brillait comme une fleur, orgueil de la vallée,
Lisbeth la jeune fille, au corps souple, aux doux yeux,
Au long rire folâtre, au marcher gracieux.
Hélas ! au bord du lac, Lisbeth, que vas-tu faire ?
Tapi sous les halliers, de son regard ardent
Le ravisseur te suit. Amour de ton vieux père,
Ah ! Lisbeth l'imprudente, un choix cruel t'attend !
Sur la grève, demain, morte, mais toujours pure,
L'écume blanchira ta noire chevelure.

Ses frères n'ont point fait éclater leurs douleurs ;
Mais, la bouche muette et l'œil privé de pleurs,
De son lit de roseaux vite ils l'ont enlevée,

L'ont portée au logis ; puis, à leur arrivée,
Ils ont voulu le prêtre et la confession.
Après avoir ainsi purifié leur ame,
Reçu la sainte hostie et l'absolution,
Au Dieu mort pour le pauvre, aux saints, à Notre Dame,
Ces hommes, jusqu'au soir, désolés, mais soumis,
Ont demandé secours contre leurs ennemis.

Les voici maintenant. Ils sont loin de la rive,
Et fixent inquiets une vue attentive
Sur le haut fanal de Schwanau. Comme un géant,
Le corps dans l'ombre épaisse et le front flamboyant,
Surgit la sombre tour. Tantôt, sous la rafale,
L'esquif plie et s'arrête, incertain et lassé,
Et tantôt il bondit, dans sa course brutale,
Comme un cheval fougueux par l'éperon pressé.
Aux pieds des deux rameurs, sous l'éclair qui vacille,
De deux haches parfois le large fer scintille.

O Suisse ! nul jadis ne pouvait t'outrager
Sans rencontrer un bras qui savait te venger.

« Ulrich, dit l'un, ô frère Ulrich ! le temps s'écoule !
L'eau va remplir la barque, ou la vague qui roule
La brisera bientôt sur le premier écueil.
Ce lac pour nous aussi sera-t-il un cercueil ?
— Itel, Itel, je sens que mes forces faiblissent,
Répond l'autre. La tour devant nous semble fuir.
Dieu puissant ! Si mes mains, qui déjà s'engourdissent,
Abandonnent la rame, il nous faudra périr ! »
Et les bergers, remplis d'une indicible crainte,
Cherchent à ranimer leur vigueur presque éteinte.

Ah ! ce n'est pas la mort qui cause ces terreurs.
Leur ame est au dessus des vulgaires frayeurs.
Ils ont vu l'avalanche écraser les campagnes,
Ils ont combattu l'ours au milieu des montagnes
Sans pâlir. Mais mourir avant l'heure, outragés !
Mais servir de risée au crime, à l'insolence !
Mais laisser d'une sœur les restes invengés,
Une patrie esclave, un père sans défense,
Voilà, voilà la peur qui les vient assaillir !
Aux plus hardis alors le cœur peut bien faillir.

Ils redoublent d'efforts. Une seule pensée
Les brûle et fait vibrer leur poitrine oppressée.
Ils veulent vivre encore, un seul jour !... Ils vivront.
Une ardente sueur découle de leur front.
« Frère, cher frère, allons, ne perdons point courage !
Vois-tu, notre souci dans peu va prendre fin ;
Frère, nous avançons ! » Aux rochers du rivage
La nacelle entr'ouverte arrive et touche enfin.
Ils tombent à genoux ; puis, le long des broussailles,
Se glissent en rampant jusqu'au pied des murailles.

O Suisse ! nul jadis ne pouvait t'outrager
Sans rencontrer un bras qui savait te venger.

L'orage cependant devenait plus horrible.
Le vent se déchaînait de plus en plus terrible,
La foudre s'acharnait sur les pins fracassés,
La grêle broyait tout sous des torrens glacés.
Soudain l'on entendit un étrange murmure
S'élever et grandir dans les murs du tyran :
Des pleurs, des coups, mêlés au blasphème, à l'injure,
Des cris qui mugissaient plus haut que l'ouragan.

Puis, plus rien. Le matin, dans la vague argentée
Chaque frère plongeait sa hache ensanglantée.

Près du lac, sur les monts, dans la plaine et les bois
Retentirent bientôt de formidables voix:
La trompe résonnait comme dans les batailles,
Et les cloches tintaient comme à des funérailles.
Par degrés les hauteurs se couronnaient de feux,
Et les pâtres armés, de partout, sans relâche,
Accouraient, se cherchaient et s'appelaient entre eux,
S'encourageant l'un l'autre à bien remplir leur tâche.
Vers le soir le château dans les flammes croula :
La justice du peuple avait passé par là.

Cinq siècles ont brillé depuis; et, chaque année,
Pourtant, quand cette nuit lugubre est ramenée,
D'un voile ténébreux l'horizon s'obscurcit;
La grêle avec fureur tombe, le lac rugit.
Le pêcheur effrayé, sur la tour chancelante
Voit courir tout à coup le pâle châtelain,
Qu'une femme, agitant une torche éclatante,
Poursuit. Mais le guerrier veut l'éviter en vain.
A minuit l'île tremble, il tonne, le vent gronde,
Et tous deux, en hurlant, ils s'abîment sous l'onde.

O Suisse! nul jadis ne pouvait t'outrager
Sans rencontrer un bras qui savait te venger.

Albert Richard.

Cette ballade est tirée d'un recueil de *nouveaux poèmes helvétiques* que l'auteur a l'intention de publier plus tard.

CONTES DU XIIe SIÈCLE,

DÉCOUVERTS A NEUCHATEL.

Monsieur !

Il existe dans la bibliothèque publique de la ville de Neuchâtel, un manuscrit resté ignoré jusqu'à ce jour, et duquel j'ai copié le conte que je vous adresse ci-joint. L'intérêt que l'on porte aujourd'hui à cette sorte d'antiquités, procurera peut-être à cette historiette une place dans la Revue Suisse, et peut-être ne sera-t-elle pas par elle-même, indigne de l'occuper.

Le manuscrit dont je vous parle, est un petit folio muni de deux couvertures de bois fort-épaisses et garnies de peau et de parchemin. Il contient 370 pages (chacune d'elles est partagée en deux colonnes) et environ 24,000 vers. L'écriture est variée quoiqu'elle soit d'une seule et même main ; tantôt elle est gothique comme celle des inscriptions, et tantôt elle est cursive ; mais elle est toujours

bonne, c'est-à-dire, bien marquée et bien régulière ; il est facile de voir qu'elle ne remonte pas au-delà de la première moitié du 15e siècle, mais ce n'est qu'une copie dont l'original appartenait évidemment à la fin du 12e siècle ou au commencement du 13e, ce qu'il est aisé de déterminer en comparant cette production avec celles de la langue d'oil de la même époque, notamment avec celle de Guérin, Gautier de Coinsi, et Rutebeuf. Ce manuscrit est sans nom d'auteur, peut-être parce que les premiers feuillets manquent, mais il y a tant de traits frappans de ressemblance entre les producions de ces trouvères et les contes de notre manuscrit dans les sujets traités, dans les idées, le style et les mots, que je ne serais pas surpris d'apprendre que ces derniers leur appartinssent. Quoique l'écriture soit bonne, il n'en faut pas moins avoir pour les lire une certaine habitude des vieux parchemins, et avoir quelque connaissance de la langue wallone, welsche ou romande ; mais la plus grande difficulté consiste dans les abréviations et le manque absolu de ponctuation. J'ai cru devoir donner celle-ci ; du reste, ma copie est textuelle et littérale.

Je ne sais comment ce manuscrit se trouve dans la bibliothèque de Neuchâtel ; mais il paraît qu'il y est de vieille date, car ni le régistre des dons ni celui des achats n'en fait mention. Dans l'ancien emplacement de la bibliothèque et avant que celle-ci fût transférée au gymnase, ce manuscrit se trouvait au fond d'une arrière-salle, entouré de psautiers et de missels ayant appartenu autrefois au chapitre de Notre Dame de Neuchâtel ou au couvent des Prémontrés de Fontaine-André. Peut-être ce manuscrit était-il aussi leur propriété. Une note écrite au haut d'une page vers le milieu du livre, paraît établir que dans le 15e siècle ce livre était déjà dans le pays ; elle porte : « La veille de la San Mychier, l'an myl quatre cents soixante cinq

fust nez le fil de Pierre de Vatravers qui ont de Pernette en Savoy, fille de Jean Neret Ponset. » Ces noms sont neuchâtelois, je les ai rencontrés plus d'une fois dans les actes. Notre manuscrit porte sur les derniers feuillets, mais d'une écriture d'un siècle plus moderne que celle du corps du livre, les mots : « Iste liber est de Joni de Densseuto » ou « Densseuco ». Ce nom m'est inconnu.

Le manuscrit se compose de 54 contes dont voici les titres conservés dans leur ordre.

1. D'un juif qui jeta son fils au four chaud, pour ce qu'il s'était commomé le jour de Pâques avec les enfans chrétiens.

2. D'un hermite qui avait une Sarrazine par l'enhortement de l'ennemi.

3. D'un bourgeois qui renia Dieu et ses saints pour avoir à femme une bourgeoise, et ne voulut pas renier Notre Dame.

4. D'un preud'homme qui jetait les pierres de son champ au champ de son voisin.

5. D'une femme qui eut nom Thays qui faisait toutes ses volontés, qu'un hermite convertit et mit en reclus.

6 D'un prodomme qui devint hermite et ne disait oraison, mais que des *miserere tui deus*.

7. D'un jardinier qui donnait la moitié de son gain pour Dieu, lequel sa femme fit retraire.

8. D'un roi qui fut en Egypte, qui fit ardoir le maître de son fils et du fils à son sénéchaut.

9. Des trois chanoines qui s'en allèrent être hermites en trois diverses régions.

10. D'un empereur de Rome qui commanda à décoller sa femme par le conseil de son frère.

11. D'un hermite qui partit de son hermitage pour faire mal.

12. D'une sacristaine qui se sauva de son abbaye avec un homme qui notre Dame fit sottise.

13. D'un pauvre clerc qui ne disait toujours mais que: *Ave Maria.*

14. D'une bourgeoise qui sa robe trainait et le Diable séait sus.

15. D'un homme et d'une femme qui marièrent leur fils et lui donnèrent tout.

16. D'un bourgeois qui mit un anel au doigt d'une idole en loyauté de mariage.

17. D'un riche homme qui ne pouvait emplir un barrot d'aigue à la rivière.

18. De la béasse qui eut enfant lequel N. D. reçut.

19. Du prêtre qui fut le soir de Noël avec une femme.

20. D'un bon homme et d'une mauvaise femme mariés ensemble.

21. D'une hermite qui était en noire montagne.

22. D'un saint homme qui baptisa le Sarrazin de trois de ses larmes.

23. Du clerc qui avait non bouche frite.

24. D'un reclus à la noire montagne.

25. Du roi d'Egypte qui aimait chiens et oiseaux.

26. De l'hermite qui faisait cophinaux et benacons.

27. De l'hermite que la femme voulait tenter.

28. De l'hermite qui requist à Dieu qu'il lui montrât son pareil.

29. D'un hermite qui eut nom Palin.

30. D'un hermite qui faisait cophinaux et paniers.

31. De l'hermite que le diable veut tenter.

32. D'un homme qui devint chartreux.

33. De l'usurier qui se repentit.

34. De la nonnain qui mangea le diable en la feuille d'un chou.

35. D'un bourgeois de Rome.

36. De celui qui adorait chacun jour l'image du crucifix.

37. Du Sarrazin qui fit l'image du Diable.

38. Du moine qui dit l'oraison.

39. Du moine qui aimait St-Pierre.

40. D'un pélerin qui s'occit.

41. Du prieur qui fut délivré d'enfer.

42. Du chevalier qui n'aima fors que N. D.

43. De la nonnain qui disait *c. r. l. salut.*

44. D'un lerre qui aimait N. D.

45. Du moine qui baisa en avision N. D.

46. Du Sarrazin qui gardait l'image.

47. De l'image de N. D. qui reçut le coup de quarral au genou.

48. Comment un abbé et ses compagnons furent délivrés en la mer par N. D.

49. De l'évêque qui eut la chasuble.

50. De l'homme qui eut le Diable à sergent.

51. Du clerc qui dit l'oraison.

52. Du moine que N. D. ressucita de mort à vie.

53. D'un chevalier qui fut délivré de la mauvaise amor pour dire le salut de N. D.

54. De Ste Léocade, comment elle fut emblée et par miracle rapportée.

(Ce dernier conte est de près de 2000 vers.)

Agréez, etc.

G.-A. Matile.

Neuchatel, 31 Janvier 1839.

Nous donnerons à nos lecteurs, dans une prochaine livraison, un de ces contes intitulé : *D'un jardinier qui donnait la moitié de son bien pour Dieu, lequel sa femme fit retraire.*

WALTER SCOTT.

Mémoires concernant la vie de sir Walter Scott.

Extrait de London and Westminster Rewiew, Litterary Advertiser.

II.

Scott a trouvé dans ses courses beaucoup de matériaux pour ses chants du Ménestrier Ecossais, tout comme il y a puisé la connaissance intime qu'il possédait des mœurs simples conservées jusqu'alors dans ces régions, où la corruption n'avait pas encore pénétré, et dont la description fait le grand charme de ses meilleurs ouvrages en prose. Mais quel fut le moment où se montra à lui un but déterminé pour ses recherches, c'est ce qui reste encore incertain. « Il se faisait bien aise de son temps, » disait M. Shortred, mais pendant quelques années il ne se donna pas de but à lui-même ; il se livrait tout simplement à des amusemens qui étaient de son goût.

« Dans ce temps là, » dit le memorandum que j'ai devant moi, « les avocats n'étaient pas nombreux autour de Liddesdale. » Le digne substitut shérif nous décrit l'espèce de

mouvement, qui tenait de l'alarme produit dans la première ferme qu'ils visitèrent (celle de Willie Elliot de Millbornholm), lorsque cet honnête homme fut informé de la qualité d'un de ses hôtes. Il reçut avec un air de cérémonie M. Scott, lorsque celui-ci descendit de cheval, et voulut conduire lui-même sa monture à l'écurie. Shortred accompagnait Willie, et ce dernier, après avoir jeté un regard sur Scott, au travers de la porte, « hé bien, Robin, » dit-il, le diable m'emporte si j'ai peur de lui à présent, il a l'air d'un homme comme un autre. » Une douzaine de chiens de toute espèce entouraient notre avocat, et sa manière de s'y prendre avec eux, avait mis Willie Elliot tout à fait à son aise.

Suivant M. Shortred ce brave homme de Millbornholm était le grand original de Dandi Dinmond.... Ils dînèrent à la ferme, et après avoir siégé autour d'un bol de punch jusqu'à en avoir, suivant l'expression de Shortred, la figure à moitié enflammée, ils remontèrent sur leurs bêtes, et se rendirent chez le Dr Elliot, à Cloughead, où les deux voyageurs (car on n'y faisait pas beaucoup de façons dans ce temps-là) se couchèrent dans un seul et même lit : il en fut au reste de même à peu près pendant tout leur voyage dans ce district primitif. Le Dr Elliot avait une grande collection de ballades dont Scott était à la recherche. Le matin suivant ils firent, à ce qu'il paraît, une longue course à cheval, pour aller visiter un vieux Thomas, de Tussilhope, encore un Elliot, je suppose, célèbre par son talent de cornemuse, et possédant particulièrement la vraie mélodie de *Dick-o-the-cowe.* Avant de partir, les chasseurs de ballades avaient lesté leurs estomacs d'un ou deux canards rotis, accompagnés de quelques rasades de Port de Londres. Le vieux Thomas les trouva cependant bien disposés à faire honneur au déjeûner qu'il leur offrit à leur arrivée à Tus-

silhope. Après quoi il les régala d'un effroyable échantillon de ce qu'il appelait sa *Riding music*. Ensuite des libations considérables eurent lieu de punch au Whisky, fait dans un certain vase de bois, ressemblant à un de ces petits baquets ou on met le lait, qu'il appelait *sa sagesse*, parce qu'on n'y peut faire à la fois qu'une petite quantité de liqueur; il avait l'art cependant de la remplir si lestement, qu'il passait pour être aussi dangereux pour la société des buveurs qu'aucun bowl de la paroisse. Ayant fait honneur à cette sagesse, ils remontèrent à cheval pour aller de marais en marais visiter quelqu'autre habitation non moins hospitalière des joueurs de cornemuse. « Dieu ! » dit Shortred dans son jargon écossais, « quel fond inépuisable de bonne humeur et de drôlerie il y avait dans ce compagnon de voyage! Tous les vingt pas c'était de nouveaux cris de joie, accompagnés de chants et d'éclats de rire : comme il savait se faire tout à tous partout où nous nous arrêtions! Se prêtant à tout ce qu'on voulait faire, ne se donnant jamais aucune espèce d'air ; tour à tour grave et gai, léger ou sérieux, sobre ou gris (ce dernier cas cependant était rare), mais toujours on retrouvait le gentleman. Quelquefois lourd ou stupide, mais jamais de mauvaise humeur. »

Il y a quelque chose à dire sur tout cela, et sur la manière dont on le raconte. Mais que dirons-nous de ce qui suit, où le Whisky joue un grand rôle? Il est douteux qu'on le trouve exemplaire; l'usage de cette liqueur va un peu au-delà des bornes. Espérons charitablement que pour faire plus d'effet on a un peu exagéré.

(Ici une scène de débauche de ce whisky, assez plaisante, mais dont le traducteur fera grâce au lecteur.)

Le lecteur pensera ce qu'il voudra de ces scènes nationales, tirées des excursions de Liddesdale. Nous y avons vu, dans une assez rude représentation, que dans ce temps-

là les jeunes avocats, et Scott comme les autres, étaient fort en vie, et fort alertes, et que le Whisky jouait un grand rôle. Mais arrivons au moment où notre jeune homme a plaidé sa première cause ; il a servi dans la milice (yeomanry), il s'est marié, a été fait shérif, il n'y a pas encore de romans sur le tapis; pour s'amuser, et sous la direction de Lewis, l'auteur du moine, il a fait des traductions de l'allemand, entr'autres celles de Goëtz de Berlichingen, de Goëthe, et nous voici sur le seuil du ménétrier des Bordiers écossais; le nouveau siècle va commencer.

Jusqu'ici, en suivant ce que la nature et les circonstances de celui dont nous nous occupons nous ont montré, nous n'avons rien vu d'extrêmement remarquable, mais non pas cependant une absence de mérite ou de valeur. Une nature de trente ans, forte et vigoureuse, accompagnée d'une sagacité d'observation, et d'un fond de bonne humeur, des facultés qui ne reculent pas devant le travail et les affaires, un homme toujours prêt à remplir les devoirs d'hospitalité, comme aussi les devoirs civils ou judiciaires qui l'appellent. Tout cela était accompagné d'autres pouvoirs de l'âme que personne ne connaît encore. Et en effet, qui peut dire toutes les facultés qui reposent dans un individu, dans celui même qu'on aurait observé pendant toute une vie? L'extérieur de la vie d'un homme, répétons-le, n'est qu'une petite portion, à côté de cette autre que nous ne voyons pas, et dont lui-même n'a souvent pas la conscience. Faites-lui place, donnez-lui l'impulsion, cette âme étroitement emprisonnée s'élancera vers l'infini, et fera des miracles s'il est nécessaire. C'est là une vérité consolante pour l'humanité; il y existe de grands hommes en abondance, mais dans l'état latent. Comme nous l'avons indiqué, nos hommes les plus grands étant de leur nature les plus calmes, sont aussi ceux qui sont le moins connus. C'était la croyance du philosophe

Fichte. Lorsque de toutes les chaires, des tribunes, des publications périodiques et stationnaires, il n'entendait sortir qu'un bavardage de lieux communs ambitieux, il se consolait par la croyance ferme qu'il y avait encore de la pensée en Allemagne, et que les hommes pensans, chacun dans leur coin, faisaient leur œuvre, quoiqu'en silence.

Si le génie de Walter Scott était resté à l'état latent, il n'aurait pas amusé les hommes pendant de longues années, pendant des siècles peut-être ; il n'aurait pas gagné et perdu cent mille livres sterling par ses écrits; en a-t-il pour cela été dans le fond plus utile à l'humanité? Walter, tu as obéi à ta destinée. Le génie de l'âge où il a vécu, de cet âge à la fois privé de foi et terrifié par le scepticisme, ne sachant où il allait, accablé de peines qu'il avait à supporter ou à braver, et néanmoins ayant à vivre dans des circonstances aussi nouvelles; le génie de cet âge s'était dit à lui-même : quel sera l'homme qui nous apportera une consolation temporaire, qui, en amusant les esprits de ce pauvre âge singulier, apportera une diversion à ses ennuis, et un soulagement aux soucis qui l'accablent? Ainsi disait le génie, cherchant cet homme autour de lui. Il le trouva qui faisait voler la poussière, en se promenant dans les salles de la maison du Parlement d'Edimbourg, ayant sur le dos une robe d'avocat, et il s'écria : le voilà!

Le ministrel des Bordiers écossais se trouva être une source d'où s'écoula un grand fleuve. Les romans en vers (qui finissent ensuite par devenir des romans en prose), c'était la vie ancienne des hommes, ressuscitée pour nous. Ce n'était plus une tradition morte, mais une présence que nous touchions ; le passé était devant nous, nous les voyons comme présens ces anciens guerriers, dans leur noble et vigoureuse simplicité, pleins de courage et de santé dans leurs cottes-de-mailles, leurs jaquettes de peau, leurs

grosses bottes, avec cette étrangeté de mœurs et de costumes qui ne manque pas d'élégance. Ils sont pour nous présens et vivans. C'est en littérature comme un continent nouvellement découvert, un brillant Eldorado pour le nouveau siècle, ou bien quelque heureux pays de Cooper, un paradis de fainéans. A l'ouverture du 19me siècle, qui s'annonçait comme languissant et paralysé, rien ne venait plus à propos. Qu'il était bien venu et précieux ce nouvel Eldorado, dans un pays de paresse, où chacun voulait jouir et ne rien faire. C'était un vrai moment pour une nouvelle littérature, et Walter Scott était l'homme qu'il fallait. Les Lays, les Marmions, les Lairds et les Lords du lac et des îles se succédaient rapidement, et avec des éloges et des bénéfices toujours croissans. Des milliers de guinées se payaient pour chaque nouveau Lay, des milliers de volumes s'imprimaient, les éditions se succédaient rapidement. Les revues ne tarissaient pas en éloges et en apothéoses, tout cela est raconté dans les mémoires que nous avons sous les yeux, ils seront précieux pour les statistiques littéraires, c'est une histoire remarquable et brillante, tout le monde en connait les principaux traits. Le lecteur sera bien aise d'en voir les détails dans Lockart; son imagination n'aurait jamais été plus loin que la réalité.

Dans la période moyenne de sa vie, Scott enrichi par la vente de ses manuscrits, obtenant d'ailleurs des augmentations de revenus, et des bénéfices, par son avancement dans la carrière officielle qu'il parcourait, riche en argent, riche en réputation, se présente à nous dans une position des plus brillantes. Fortune, santé, esprit de conduite (c'était un de ses proverbes favoris), il avait ces trois choses. Un vaste champ était ouvert devant lui, la victoire paraissait assurée, son propre individu libre de toutes entraves, se développe victorieusement. Avec cela tous les bonheurs

que l'homme puisse désirer, un cercle nombreux d'amis, un autre plus étendu d'admirateurs qui aimaient sa personne, ces joies domestiques, toujours accordées à celui qui, avec un cœur sincère, sait en goûter le prix ; un rayonnement de réputation autour de lui, et au loin tel qu'il est donné à peu d'hommes. Qui n'aurait pas dit : Scott est heureux? Mais la plus heureuse circonstance, et nous l'avons déjà dit, était qu'il possédait une âme droite et saine, qui le rendait peu dépendant des circonstances extérieures. Les choses se montraient à lui dans leur état naturel, sans altération, sans aucun emprunt de lumière, ou d'éclat étranger. Il était capable d'efforts et de travail continu dans une juste mesure, et avec une vue claire, de ce qui méritait ses efforts ou sa persévérance. Si l'on voulait prêcher un sermon sur la santé, ce qui vraiment en vaudrait la peine, Scott pourrait en être le texte. La vérité des théories peut être démontrée au moyen de la logique, mais la pratique seule nous apprend si elles sont vraies ou non. Le grand point est toujours celui-ci ; leur résultat est-il bon? A quoi me sert d'avoir des croyances, ou un système admirable en principe, si dans la conduite de ma vie je ne fais que des écoles? Il m'est bien prouvé alors, à moi et aux autres, que ces prétendus principes ne sont pas vrais, et qu'ils doivent être rejetés. Mais dirai-je pour cela qu'ils sont mauvais et faux d'une manière absolue? Ils ne le sont que quant à l'expérience que j'en fais. Mais nous disons qu'une mauvaise santé du corps ou de l'âme peut être cause de la défaite, de la bataille perdue (que la cause soit bonne ou mauvaise), que la santé seule donne la victoire. Que chacun donc, autant qu'il est en lui, cherche à maintenir cette santé.

L'état de santé de Scott se montrait décidément dans toutes les circonstances, mais dans aucune mieux que dans sa manière de voir au sujet de la réputation, et cela dès le

moment où cette réputation a commencé. Avec de l'argent on achète ce qui vaut de l'argent ; mais la chose qu'on appelle réputation, qu'est-elle ? Un grand prestige, bon à peu de chose, si ce n'est cependant lorsqu'on peut en faire de l'argent. Pour Scott elle était une superfluité agréable et profitable ; elle ne lui était pas nécessaire pour vivre. Sans effort en apparence, mais instruit par la nature, et par l'instinct qui enseigne à un cœur sain ce qui est bon pour lui et ce qui ne l'est pas, il sentit qu'il pourrait toujours se passer de ce prestige de réputation, qu'il ne devait pas y mettre de confiance, mais être toujours prêt à s'en passer lorsqu'il le faudrait. On ne peut pas calculer, nous le pensons, à combien de maux il a échappé par cette idée ; personne ne sait combien de troubles, d'irritations, de petites agonies sans nom, lui ont été évitées par là dans sa vie. Heureusement, avant que la réputation arrivât pour lui, il avait atteint une maturité d'âge qui rendait plus aisée cette disposition.

Quelle est étrange cette Némésis qui se cache derrière le bonheur des hommes ! douce à la bouche comme le miel, elle devient dans leur intérieur amère comme le fiel. Tel individu faiblement organisé, à l'âge, dirons-nous, de vingt-cinq ans, dont le principal ou le seul talent repose sur une démangeaison et une facilité de production sous laquelle ne se trouve que le vuide et l'insipidité, devient tout-à-coup l'objet d'une fantaisie générale qui l'élève en tourbillonnant jusque dans les nues. Il se croît appelé à être un grand homme. Vous croiriez cet individu le plus heureux des mortels, il en est le plus malheureux. N'avale pas la liqueur de Circé, faible mortel, ce ne serait pour toi autre chose qu'un poison qui dessécherait ton existence jusque dans sa source. Quel plus triste livre, par exemple, que la vie de Byron par Moore ! Sans parler d'autres démangeai-

sons productives qui reposent sur le vuide, voyez ce pauvre Byron, dans lequel cependant il y avait de l'étoffe. Dans l'exil qu'il s'était imposé à lui-même, il s'efforçait de se persuader qu'il méprisait l'univers entier. Mais non, il suffisait d'un misérable folliculaire qui se mit à écrire contre lui, pour mettre à la torture ce fier Byron. Tout cela est bien triste et bien petit! O fils d'Adam, que tu sois grand ou petit tu seras aimé de ceux qui vivent avec toi autant que tu seras aimable. Quant à ceux qui vivent loin de toi, que t'importe qu'ils aient les lettres de ton nom fixées dans la mémoire, auxquelles soient attachés quelques traits de ta ressemblance? Il t'importe peu en effet; « Le veau d'or de l'amour-propre, » dit Jean Paul, « est devenu le taureau brûlant de Phalaris, qui consume celui qui l'adore. » L'ambition, le désir de briller, de briller plus que les autres, a été le commencement du péché dans ce monde. L'homme de lettres qui s'appuie sur sa réputation ne se déclare-t-il pas par là le suivant de Lucifer, et membre de la société satanique?

Dans son époque poétique, Scott forma ses relations avec les Ballantine, et s'embarqua, quoique sous le manteau, profondément dans leurs affaires de librairie. Ceux qui le considèrent du côté héroïque, et veulent que *vates* signifie prophète aussi bien que poëte, trouveront peut-être de l'incohérence dans ce côté de sa biographie. Vues dans leur réalité, les entreprises auxquelles il s'est livré, et qui ont si mal fini, peuvent être appelées lamentables, mais elles ne sont pas hors de la nature des choses. Scott, homme pratique, cherchant partout des résultats pratiques, devait trouver que l'argent était une des choses de ce monde les plus éminemment pratiques. Si on pouvait faire de l'argent honnêtement soit en composant, soit en imprimant des poëmes, pourquoi s'y refuser? On pouvait, en réunissant

ces deux moyens, arriver à de grands résultats; on écartait par là beaucoup d'obstacles, on évitait beaucoup de difficultés, de tripotages d'imprimeurs et de libraires. Les spéculations d'imprimerie et de librairie étaient-elles incompatibles avec le travail de production des livres? Voltaire, qui à la vérité ne faisait pas la librairie, gagna beaucoup d'argent dans le commissariat des guerres dans son temps, c'était, je crois, dans la partie des vivres. St.-George lui même, dit-on, était marchand de lards en Cappadoce. Un homme économe et industrieux va à son but en employant les moyens qui y conduisent. Le but de Scott était de se faire une bonne position, de s'assurer la propriété et la jouissance des bonnes choses de ce monde, pour cela il n'y a rien de tel que de suivre le précepte des préceptes, celui de Jago : « mets de l'argent dans ta poche. »

Ici remarquons que nous ne trouverons d'exemple dans aucune génération d'un homme de lettres, qui dans aucun sens attachât moins de prix que Scott à la partie immatérielle de sa mission, non-seulement sous le point de vue de cette fumée qu'on appelle réputation, avec ses accessoires fantastiques, mais encore sous celui du but spirituel, ou des diverses tendances qu'il pouvait donner aux ouvrages auxquels il travaillait : il n'avait en vue pour résultat que ce qui pouvait être vu et touché, et pour ainsi dire mis dans la poche. Notre poëte tenait en quelque façon trop peu du fantastique, et le fait était que dans le 19me siècle notre plus grande figure littéraire, celui qui infiniment au-dessus de tous les écrivains contemporains pouvait commander l'attention de ses lecteurs, n'avait, à ce qu'il semble, aucun message à apporter au monde, ne paraissait nullement désirer faire sur lui d'effet, soit de perfectionnement, soit d'amendement, et ne lui demandait autre chose, sinon qu'il lui payât en argent le prix de ses livres. Véritablement de-

puis Shakespear nous n'avions pas d'exemple d'un grand écrivain qui parlât autant que Scott sans conscience d'aucun but. C'est ce que nous montrent en effet ces deux hommes au même degré. Nous avons de tous les deux le sincère produit de leur génie ; mais observons-nous cependant chez tous les deux la même profondeur ? Ce qui était chez l'un un feu vivant, n'était-il pas chez l'autre une vaine phosphorescence, un feu d'artifice? C'était l'effet de la portée de leurs génies respectifs, mais chez tous les deux un effet également spontané, et sans conscience d'un but ultérieur. Au-delà du résultat d'attirer beaucoup de spectateurs au théâtre du globe, Shakespear n'en voyait pas d'autre : et cependant d'autres résultats ont eu lieu. Produisez librement ce que vous inspire votre propre génie, s'il en résulte un feu céleste tant mieux, si c'est un feu d'artifice, donnez-le aussi beau qu'il vous sera possible, vous ferez encore bien. Le juge candide dans un univers aussi sérieux que celui-ci, veut en général que l'écrivain qui lui parle ait quelque chose à lui dire, que dans son intérieur quelque nouvelle à annoncer aux hommes brûle de se révéler, sans cela il aimerait mieux qu'il se tînt tranquille. Cette révélation devrait être plus décisive que celle que Scott fit à son siècle languissant, qui n'avait ni foi ni scepticisme. Voilà ce qu'un juge candide attendrait d'un homme littéraire : avec cela il a pu reconnaître en Scott un grand mérite d'honnêteté et de bonne foi. Il n'était ni un messager apportant une nouvelle céleste, ni un écrivain chimérique armé de systèmes et de jargon fantastiques, mais un écrivain terrestre, paisible, substantiel, aussi inférieur au premier de ces caractères qu'il était supérieur au second. Rendons-lui justice, et recevons-le tel qu'il a pu et voulu se montrer à nous.

Il est un peu tard pour s'occuper de l'examen critique de

de ses productions poétiques. La grande vogue qu'elles eurent dans le temps paraît assez naturelle, elles portent évidemment l'empreinte d'un mérite et d'une force native. Ce qui se trouve, ou est censé se trouver à la base de toute popularité, se manifestait à un haut degré dans les poésies de Scott. Ses peintures étaient vraies et actuelles, les émotions humaines étaient de celles que le lecteur conçoit et partage. A côté des poéteraux et du mauvais genre qui avait jusqu'à lors occupé le public, il faut convenir que la supériorité de Scott ne pouvait pas être disputée. Dans un moment où un *Hayley* était à la mode, on conçoit que Scott pouvait être chaudement accueilli. *Les amours des plantes*, ou *les amours des triangles* ne devaient-ils pas céder la place aux amours et aux haines plus vraies des hommes? Ce qu'apportait Scott au public anglais était autant au-dessus de ce qu'il remplaçait, que la substance est au-dessus de ce qui n'en est que l'ombre. Ensuite on peut dire que le mérite de Scott répondait à l'esprit et aux besoins du moment. Nous avons parlé de la langueur spirituelle de cet âge destitué de foi, et effrayé du scepticisme. Les hommes ne vivaient qu'à demi dans les circonstances étranges et nouvelles qui les entouraient. Dans les tableaux que notre poëte leur présentait, ils trouvaient des vies entières et vigoureuses; le lecteur était transporté dans une époque de santé robuste, où les maladies qui nous travaillent n'existaient pas encore. De fiers guerriers, couverts de pesantes armures, dont le cœur était doublé de chêne et d'un triple airain, montés sur des coursiers fougueux, et brandissant leurs lourdes lances avec courage, ne se laissaient arrêter par aucun obstacle. Le lecteur soupirait en faisant un retour sur lui-même; « que n'ai-je vécu, » disait-il, « dans cet heureux temps, et non pas arrêté comme je le suis ici dans des toiles d'araignées, tissues de logique, de doutes, de

faiblesse, je me serais senti un être vivant au milieu d'autres êtres vivans. » Ajoutez enfin que pour entrer dans ce nouveau monde poétique aucun effort n'était exigé du lecteur; un premier coup-d'œil lui en dévoilait toute l'excellence. C'était pour lui non-seulement un Eldorado, mais un bien heureux pays de Cocagne, un paradis pour les indolens. Le lecteur trouvait ce que la grande majorité de cette classe aime à rencontrer : un plaisir facile qu'il recevait couché à son aise sur sa chaise longue. Comme le Turc dans son bain se fait frictionner, masser, fomenter, il se laissait faire, et éprouvait le charme de l'activité au sein de la paresse. Son imagination languissante tombait-elle dans l'inaction, l'artiste était là qui lui présentait des tableaux brillans, des scènes d'actions émouvantes, en lui disant à l'oreille, « reste dans ton repos, et jouis à ton aise de l'élément doucement réchauffant que je t'apporte. » L'homme rude et robuste ne demande que de l'action, dit le critique. « L'homme plus rafiné dans ses mœurs veut qu'on lui donne de l'émotion, l'homme complétement civilisé veut qu'on lui donne à réfléchir. »

Nous avons dit, que les Ménétriers des Bordiers Ecossais furent la source d'où coula la grande rivière des romans poétiques, mais quelques personnes veulent remonter plus haut et à une source plus obscure, au Gœtz à la main de fer, de Gœthe, que Scott traduisit comme nous l'avons vu au commencement de sa carrière. Nous citerons à cette occasion un fragment critique sur Gœthe écrit il y a déjà plusieurs années, et qui n'est peut-être pas connu de plusieurs de nos lecteurs.

« Les ouvrages dont nous venons de parler, Gœtz et Werther, nobles productions d'un jeune talent, sont peut-être encore plus remarquables par leur succès prodigieux

que par leur mérite intrinsèque. Il serait difficile de citer deux livres qui aient exercé sur la littérature subséquente en Europe une aussi profonde influence que ces deux productions d'un jeune auteur de vingt quatre ans. Werther s'empara du cœur de tous les jeunes gens, dans toutes les parties du monde lisant, et prononça pour eux ce mot qu'on paraissait attendre depuis longtems. Ainsi qu'il arrive ordinairement ce mot une fois prononcé fut répété à l'infini ; répété dans tous les dialectes, chanté sur toutes les notes de la gamme, et celà jusqu'au point de donner à la fin plus de fatigue que de plaisir. Sentimentalité sceptique, chasse aux belles vues, amour, amitié, désespoir et suicide; tout celà entra dans la marchandise commune de la littérature; et quand après un certain nombre d'années cette épidémie se calma en Allemagne, elle réparut avec diverses modifications dans d'autres contrées, où l'on peut encore en discerner d'abondantes traces dans les bons ou mauvais effets qu'elle a produits. Le succès de *Gœtz* de Berlichingen quoique moins rapide, n'en fut pas moins grand et réel. Gœtz, dans son pays natal, quoiqu'il y soit à présent solitaire et sans enfans, devint le père d'une innombrable série de morceaux dramatiques de chevalerie, de productions à physionomie féodale, et poético-antique qui dans leur tems et dans une certaine génération ont fait assez de bruit, mais sont à présent complétement oubliés. Leur influence sur nous a peut être été encore plus remarquable. La première entreprise littéraire de Sir Walter-Scott fut une traduction de Gœtz de Berlichingen; et si le génie pouvait se communiquer comme l'instruction, nous pourrions dire que cet ouvrage de Gœthe fut la première cause de Marmion et de la Dame du lac, ainsi que de ce qui est sorti dès lors de cette même main créatrice. Ce fut un grain de semence tombé

dans un bon terrain, il en est résulté un arbre si non plus durable et plus beau, du moins plus grand et plus vaste en étendue qu'aucun autre; et toutes les nations de la terre en recueillent maintenant les fruits. »

Jusqu'à quel point Gœtz de Berlichingen a-t-il en effet influé sur la destinée littéraire de Walter-Scott, sans lui aurions-nous eu les romans rimés et les romans en prose de l'auteur de Waverley? c'est une question obscure et au fond peu importante. Il n'est pas douteux cependant, que ces deux tendances, le Gœtzisme et le Wertherisme dont Scott représente la première, ont fait, et font encore dans quelques endroits le tour de l'Europe. En Allemagne aussi, ils ont eu ce regard en arrière vers le passé, ils ont eu ces guerriers cuirassés et ces tours féodales dans leur littérature, ils en avaient fini, lorsque Scott a commencé. Quant au Wertherisme nous avons, nous Anglais, Byron et sa race. Aucune forme de Wertherisme n'a eu la moitié de cette puissance dans d'autres pays. Ainsi que notre Scott a porté la littérature chevaleresque jusqu'au bout du monde; Byron l'a fait aussi du Wertherisme. La France dans les moments où elle était occupée de ses révolutions, et de son Napoléon n'avait pas de tems à donner au Gœtzisme et au Wertherisme, mais elle les a repris ensuite sous une forme à elle. Témoin toute *la littérature du désespoir* la plus pitoyable forme possible du Wertherisme, et probablement la forme finale expirante; témoin encore, à l'autre extrémité de l'échelle, son noblement doué Châteaubriand unissant en lui Gœtz et Werther.

Mais quoiqu'il en soit de ces choses, ce que nous avons à remarquer, c'est que le Wertherisme anglais sous la forme des poésies de Byron si puissant et si incisif produisit un grand effet sur les affections languissantes des hommes du

tems. Il en résulta une classe de sentiments produits par cette *passion incapable d'être convertie en action* qui appartient à un âge tel que le nôtre, indolent, cultivé, et incrédule, « cet âge languissant sans foi ni scepticisme » se tourna vers le Byronisme avec un intérêt tout particulier; notre misère fut par lui mise en évidence. Scott fut un des premiers à s'apercevoir que les jours des poésies chevaleresques étaient sur leur déclin. Il en avait été un des souverains pendant près de trente ans, cette jouissance avait ainsi passablement duré, il paraissait convenable d'abdiquer; c'était assez fâcheux, mais il prit son parti en brave. Après tout, la poésie n'était pas le seul élément de sa vie, elle lui avait donné beaucoup d'argent, cet argent lui restait. Travaillant continuellement à éditer, à composer, ayant d'ailleurs des occupations officielles et commerciales, des intérêts solides à soigner, il vit venir sans effroi les changemens qui se préparaient.

Il était donc préparé à montrer de la résignation, et il se trouva que cette résignation n'était plus même nécessaire. En abandonant les romans métriques, on pouvait leur substituer des romans en prose; secouer la chaine de la rime, et se donner un champ plus vaste. Au printems de 1814 parut Waverley; ce fut un événement mémorable dans les annales de la littérature anglaise; Byron chantait, mais Scott racontait; et lorsque le premier eut parcouru toutes les variations de ses chants jusqu'à Don-Juan, Scott se trouvait encore racontant et entraînant le monde entier à sa suite. Toute la popularité passée des Lays chevaleresques fut engloutie dans une plus grande popularité. Chacun sait quelle immense série de productions vint à la suite de Waverley, et quel en fut le succès. Peu de réputations littéraires dans notre île se sont élevées à cette hauteur, aucune autre ne

s'étendit plus au loin. Walter-Scott devint Sir Walter-Scott Baronnet d'Abbottford; la fortune paraissait se plaire à le combler de ses dons, à verser sur lui la richesse, les honneurs, toutes les faveurs mondaines; il était le favori des Princes, des paysans, de la classe moyenne. Les romans à la suite de Waverley se succédaient rapidement, ils paraissaient ne devoir jamais finir, leur lecture faisait fureur, on les attendait comme on le fait d'une récolte annuelle, ils avaient pour lecteurs toutes les classes, et dans toutes les contrées de l'Europe. Une circonstance curieuse se présente encore ici, l'auteur était en même tems connu et inconnu. Dès le commencement beaucoup de gens soupçonnaient Walter-Scott, bientôt après les lecteurs les plus intelligens n'en doutaient déjà plus. Un certain mystère continuait cependant à régner sur la chose ; ce mystère était piquant pour le public ; il plaisait à l'auteur qui voyait tout et écoutait tout ce qui se disait à ce sujet. Pour un auteur privilégié, cela ressemblait à un roi qui voyage incognito : chacun sait qu'il voit un grand roi, un chevaleresque Gustave ou un empereur Joseph, quand il rencontre dans la société, sans ennui d'étiquette ou de cérémonie, le chevalier du nord ou le comte de Lorraine. Ceux-ci n'ont pas la fatigue de la royauté, mais ils en ont les jouissances; ils ont la satisfaction d'entendre parler d'eux-mêmes avec éloges. En un mot les romans à la Waverley circulaient et régnaient en souverains sur les imaginations; leur auteur ressemblait à un personnage mythologique et trouvait sa place indiquée parmi les merveilles du monde.

Il est assez curieux de suivre la vie et la conduite d'un homme qui a à se démêler de circonstances aussi peu communes. Nous citerions volontiers des fragmens de la correspondance de Scott à cette époque ; mais cette correspondance n'éclaire pas trop la question. Ses lettres, comme

nous l'avons dit, ne sont jamais dénuées d'intérêt, mais sont avec cela rarement et on peut même dire jamais très-intéressantes. On y trouve de la gaîté, de l'esprit, de l'ingénuité, mais jamais rien de bien intime. Sans leur refuser de la sincérité, ou ce qu'on appelle de ce nom, on peut dire que dans aucun cas elles n'ont leur source dans la partie la plus intime de l'ame; il ne perd jamais de vue les formes conventionnelles ni ce qui peut concerner ses propres prétentions mondaines ou celles de son correspondant. Le courant épistolaire coule limpide, libre, joyeux, mais toujours pour ainsi dire parallèle avec la réelle substance du sujet traité, mais ne coïncide jamais parfaitement avec lui. On croit marcher en les lisant sur un chemin creux. Ces lettres sont celles d'un homme du monde très-humain, et même exemplaire dans son espèce, mais chez lequel l'homme du monde est toujours visible. Et en effet il n'était pas dans la manière de Scott de parler autrement, même lorsqu'il conversait avec lui-même. Nous préférons donner quelques traits que nous choisirons dans la relation de M. Lockarth. Le premier parle d'un dîner chez le prince régent, avec quelques membres de la famille royale.

« Apprenant de M. Croker, alors secrétaire de l'amirauté, que Scott devait venir à la ville dans le milieu de mars (1815). Le prince dit : faites-moi savoir son arrivée, je veux lui donner chez moi un petit dîner qui lui conviendra. » On lui présenta en effet Scott à son lever; il le reçut gracieusement et le fit inviter à dîner par son excellent ami M. Adams (alors commissaire en chef de la cour du jury en Ecosse), qui, à cette époque, occupait un poste confidentiel dans la maison royale. Le régent avait conféré avec M. Adams au sujet des convives qu'il voulait avoir à ce dîner. « Il nous faut, » avait-il dit, « un petit nombre de ses amis, et des Ecossais autant que possible. » A ce dîner se trouvaient

le duc de York, le duc de Gordon (alors marquis de Huntley), le marquis de Hertfort (alors lord Yarmouk), le comte de Fife et lord Melville, ami d'enfance de Scott. « Le prince et Scott, » dit M. Croker, « étaient chacun dans leur genre les plus brillans conteurs que j'aie jamais rencontrés ; tous les deux avaient la conscience de leur talent et l'exercèrent dans cette circonstance avec un succès remarquable. Le régent était enchanté de Scott et réciproquement, dans tous les séjours subséquens qu'il fit à Londres, il fut un fréquent convive de la table royale. » Le lord commissaire se rappelle que le prince fut enchanté surtout des anecdotes que raconta Scott sur les juges et les juristes écossais, auxquelles son altesse riposta par des traits fort plaisans concernant certains juges en hermine de sa connaissance. Scott leur donna entr'autres un trait qu'il se plaisait souvent à raconter, et qui concernait son ancien ami le lord secrétaire de justice Braxfield. Le commentaire de son altesse royale à ce sujet divertit beaucoup Scott, qui dès-lors l'a souvent raconté. Voici l'anecdote : Braxfield, lorsqu'il faisait dans ses fonctions de certaines tournées de circuit, avait l'habitude de visiter un gentleman de sa connaissance dans le voisinage d'une des villes d'assises, et de passer chez lui au moins une nuit qu'ils terminaient par une partie d'échecs, leur jeu favori à tous les deux. Dans un circuit du printemps, la bataille ne se trouvant pas terminée au point du jour, le secrétaire de justice dit : « Bien, Donald, en revenant je passerai par ici ; laissons pour le moment la partie commencée. » Il revint en octobre, mais non pas dans la maison hospitalière de son ancien ami ; celui-ci dans l'intervalle avait été poursuivi pour une accusation capitale (de crime de faux) et son nom était sur la liste des accusés qui devaient être jugés sous les auspices de son ancien ami. En conséquence le procès fut fait au Laird, et le jury rendit

son verdict de *coupable*. Braxfield, après avoir posé sur sa tête son chapeau à trois cornes (qui répond au bonnet noir en Angleterre), prononça la sentence de la loi dans les termes d'usage : « *à être pendu par son col jusqu'à ce que mort s'en suive, et le Seigneur aie pitié de ta pauvre ame.* Après avoir prononcé cette effrayante formule avec un accent sonore et cadencé, Braxfield, ôtant son formidable chapeau, fit un signe familier à son infortunée connaissance, et lui glissa ces mots d'une voix basse et ricanneuse : « A présent, Donald, mon garçon, je crois vous avoir fait tout de bon échec et mat. » Cet échantillon de gaîté brutale de Braxfield fit rire cordialement le régent. « En vérité Walter Scott, » dit-il, « votre vieille perruque semble avoir pris les choses aussi froidement qu'on le reproche à mon individu tyrannique. Vous rappelez-vous le tableau que fait de moi Tom Moore à mon déjeûner?

« *La table couverte de thé et de toasts, de sentences de mort à côté du Morning-Post.* » Il était près de minuit lorsque le prince proposa un toast général et à verre plein en l'honneur de l'auteur de Waverley, et tout en remplissant son verre, il jetait sur Scott un regard significatif. Celui-ci parut d'abord interdit, mais cela ne dura qu'un instant; il remplit son verre jusqu'au bord, et dit : « Votre altesse royale paraît croire que j'ai quelque droit aux honneurs de ce toast, je n'ai pas de telles prétentions, mais j'aurai soin que le véritable Simon Pure apprenne l'honneur qui vient de lui être fait, » il but ensuite son claret, et se joignit d'une voix de stentor aux acclamations dont le prince donna le signal. Mais avant que la compagnie se fût assise, son altesse royale s'écria : « Encore une même santé, s'il vous plaît, à l'auteur de Marmion; à présent, Walter mon garçon, je crois vous avoir fait tout de bon échec et mat. » Ce second toast fut suivi d'un tonnerre d'acclamations pro-

longées. Scott alors se leva, et remercia, dans une courte allocution qui fut frappée au coin d'une « gracieuse gravité, » suivant l'expression du lord commissaire. Cette anecdote a été connue, et a été dénaturée dans la circulation.

Avant de quitter la ville il dîna encore une fois à Carltonhouse, en plus petit comité. Le séance fut encore plus joyeuse et plus libre. Pour qu'il n'y manqua rien, le prince leur chanta plusieurs excellens morceaux. » Vol. III. p. 340.

Au vol. IV, p. 166, on trouve une relation assez curieuse du même genre, que nous ne traduisons pas, d'un dîner donné par James Ballantine, un des libraires de Scott, à l'occasion d'un nouveau roman qui paraissait, de l'auteur encore inconnu de Waverley. Un toast solennel fut porté par l'amphytrion *à l'immortel auteur de Waverley.* Scott soutint parfaitement son incognito. Il se retira ensuite avec son ami Erskine, qui était dans le secret. Beaucoup de chansons écossaises furent chantées à ce dîner; on lut un chapitre du nouveau roman, celui de l'entrevue entre Jeane Deans, le duc d'Argile et la reine Caroline, dans le parc de Richmond. L'effet de cette lecture sur les convives fut très-grand, on but encore avec acclamations à Jedediah, Cleisbotham, etc.

Tout prit en même temps à cette époque à Abbotsford un aspect de grande prospérité. Sur les bords rians de la Tweed, Scott avait acheté des terres qu'il cultivait. A mesure, et plus rapidement encore, qu'arrivaient des sommes d'argent pour chaque nouveau volume de roman, elles étaient employées en achat de prairies, en bâtimens et en plantations de bois.

« Vers le milieu de février (1820), dit M. Lockart, mon mariage avec sa fille aînée fut décidé pour le printemps suivant; je l'accompagnai avec une partie de sa famille dans une des visites qu'il avait l'habitude de faire, en courant,

à Abbotsford, profitant pour cela de la vacance du samedi. Dans ces occasions, Scott venait à l'heure ordinaire à la séance de la cour de justice; mais au lieu d'être habillé de son costume noir ordinaire, il avait celui qu'il portait à la campagne le matin, une jaquette verte, et le reste à l'avenant, et par dessus le tout sa robe de secrétaire de justice. A midi, lorsque la Cour se levait, Pierre Matthieson ne manquait jamais de se trouver dans l'antichambre, et cinq minutes après Scott était débarrassé de sa robe; il se frottait les mains avec l'expression de la joie, et se mettait en route pour Tweedside.

« Le lendemain de ce samedi dont je parle, parut au déjeûner John Ballantine, qui avait alors une maison de chasse à quelques milles d'Abbotsford, dans la vallée de Leader, il était accompagné de son hôte, M. Constable; la journée était très-belle, et aussitôt que Scott eut lu le service de l'Eglise, et un sermon de Jérémie Taylor, nous nous réunîmes pour faire une promenade avant midi. Son chien Maida, et ses autres favoris nous accompagnaient. Au départ, nous fûmes rejoints par son fidèle domestique de campagne, Tom Purdie. Voici à peu près le portrait de ce dernier, on le trouve tracé avec une vérité parfaite, à l'occasion d'un certain personnage du roman de Redgauntlet. Il était âgé d'environ soixante ans, avec cela son front était peu ridé, ses cheveux, d'un noir de geai, étaient légèrement grisonnans; tous ses mouvemens annonçaient beaucoup de force, la taille un peu au-dessous de la moyenne, les épaules larges, toute sa structure musculaire annonçait la force et l'activité; les années avaient peut-être ôté un peu de cette dernière faculté, mais la première était encore entière. Son maintien était ferme et assuré, des sourcils épais, grisonnant un peu comme les cheveux, cachaient en partie ses yeux. Une grande bouche, garnie de deux rangées de dents

d'une éclatante blancheur, et d'une taille qui n'aurait pas déparé les mâchoires d'un ogre, complétait le tableau de ce remarquable individu. Habillez-le après cela d'une veste de chasse verte, qu'avait long-temps porté Walter Scott, d'un chapeau blanc et de larges pantalons, et vous aurez cet homme, qui pendant de longues années avait été traité avec bonté dans la maison de son maître, et avait exercé la charge de surintendant des ouvriers, qui lui avait été confiée. Les bons traitemens avaient adouci la rudesse qui avait marqué long-temps les traits du visage de cet homme, lorsqu'il faisait le métier de pêcher en contrebande pour soutenir une existence misérable. Mais tel était, ainsi qu'il vient d'être dépeint, le Tom Purdie de 1820.

« Nous eûmes tous un grand plaisir à voir combien Scott avait recouvré son ancienne vigueur. Constable surtout, qui tout souflant et pantelant avait peine à le suivre d'un ravin à l'autre, nous disait : « il y a peu d'auteurs pour lesquels je consentisse à prendre un pareil exercice. » Mais la physionomie de Purdie était resplendissante lorsqu'il nous faisait observer « à quelle rude tâche était condamnée l'activité de ce gros libraire. » Scott s'écriait avec transport, et peut-être pour la dixième fois : « Quel beau printemps nous aurons pour nos arbres, Tom. » « C'est bien sûr, shérif, » répondait Tom; puis, après s'être arrêté un moment pour attendre Constable, « je vous réponds, » ajouta-t-il, « ce sera aussi une bonne saison pour nos livres, » il disait nos livres, comme il aurait dit nos aunes ou nos hêtres. Nous arrivâmes ensuite à Huntley Burn, où l'hospitalité des trois sœurs sorcières, ainsi que Scott appelait les sœurs Fergullen, ranima nos bibliopoles fatigués, et leur donna la force de descendre un peu plus bas le long du fameux ruisseau. Là se trouvait un petit cottage, dans un site vraiment champêtre, appelé Chiefswood, où Scott avait le projet, au

moyen de quelques changemens, d'établir une résidence d'été convenable pour sa fille et son futur gendre. En retournant au logis Scott, qui était un peu fatigué, mit sa main gauche sur l'épaule de Tom Purdie, causant familièrement avec son Pony du dimanche; il appelait ainsi son affectionné camarade. Tom mettait son mot avec liberté, et souriant quelquefois avec malice, quand il comprenait la plaisanterie que son maître lui adressait. Il était aisé de voir que son cœur était ravi d'aise dès le moment que Scott l'avait saisi par le collet.

Il est aisé de supposer qu'Abbotsford était inondé de touristes et de voyageurs curieux dans ces jours là. Le solitaire Ettrik devenait peuplé; tous les sentiers d'alentour étaient battus par un pèlerinage qui ne finissait pas. Jusqu'à 16 parties de voyageurs arrivaient à Abbotsford dans un jour, des hommes, des femmes, des pairs, des ministres Sociniens, et un grand nombre d'autres personnes plus ou moins distinguées. M. Lockarth nous dit qu'aucun lieu de pèlerinage littéraire n'a été aussi visité, si ce n'est peut-être Ferney, du vivant de Voltaire, mais ce dernier n'était pas, à beaucoup près, aussi accessible. Fatale engeance, Schiller les compare aux mouches de viande; elle fourmille par essaims partout où brille quelque gloire humaine, ou quelque émanation de corruption dans l'air. La nature l'a voulu ainsi. La robuste santé de Scott, au moral et au physique, ne se montrait jamais mieux que dans sa manière de supporter les inconvéniens de cette espèce, auxquels l'exposait sa position. Pour en juger, il faut lire le voyage de Naril-Hall, écrit pendant le séjour qu'il fit à Abbotsford. Vol. 5, p. 335-405.

UNE
EXÉCUTION
AU CHATEAU DE LOECHE.

CHRONIQUE VALAISANNE
DE 1627

I.

UNE CHAMBRE D'HOTELLERIE.

— Oui, mes maîtres; et quand vous hocheriez la tête et me regarderiez de travers jusqu'à la consommation des siècles, il me serait impossible de retrancher un mot du récit que je viens de vous faire.

— Par la messe que nos enragés voisins de Berne s'efforcent d'abolir partout où ils peuvent étendre leurs griffes et Dieu sait si elles sont longues! cette nouvelle ressemble, à s'y méprendre, aux contes que ma grand'mère Sara nous faisait, l'hiver, au coin de son feu, et que, pour ma part, je recueillais de mes deux oreilles avec la même attention que s'il se fût agi d'un sermon en trois points du père Marius, supérieur des jésuites de Venthone.

— Guillaume, reprit à voix basse un des nombreux curieux présens à cet entretien, ne trouves-tu pas que ses oreilles pourraient rivaliser en longueur avec les griffes de l'ours de Berne dont il parlait tout-à-l'heure.

— Il en sera ce qu'il vous plaira, Monsieur le petit-fils de la voisine Sara! Et, à ce sujet, je dois vous dire que je ne lui garde pas rancune, à votre bonne vieille grand'mère, bien qu'elle ait cherché à me mettre sur les bras une méchante affaire, en me dénonçant comme maraudeur au garde-champêtre de Loëche. Je vous demande un peu s'il en valait la peine? Pour un quart de boisseau d'amandes que j'avais ramassées de terre, dans son jardin, un soir que le vent de la Gemmi soufflait à déraciner tous les amandiers du bourg ..... Mais paix à sa mémoire, car voilà tantôt dix ans qu'elle ne vit plus et que je suis reconcilié avec le garde-champêtre. On doit passer quelque chose à ses parens et elle était, je crois, ma cousine au neuvième degré seulement. Pour l'acquit de ma conscience, j'ai brûlé plusieurs cierges devant la croix du cimetière, afin de soulager son ame, si elle est encore retenue en purgatoire, ce lieu de purification dont les hérétiques de nos jours nient l'existence, à l'éternelle damnation de leurs ames immortelles.

— *Amen!* repartit un des assistans, mais tout cela ne nous apprend pas ce que nous désirons savoir. Donc, tu prétends et affirme que le chevalier Antoine S**** est arrêté.

— Et à la veille d'être jugé, car la justice des dixains, je veux dire des Seigneurs patriotes, est expéditive en fait de crime d'état. Si je mens, je consens à ne pas m'appeler Peter Branschen, et à renoncer à ma place de pourvoyeur du gibier destiné à la bouche de notre saint Evêque et de son vénérable chapitre. Si vous en doutez encore, que l'un de vous descende jusqu'au château : il verra les portes soigneusement cadenassées, tous les verrous sommeillant dans leurs gâches et s'il demande à parler à la fille du porte-clefs, il entendra sans doute, au lieu du timbre sucré de la jolie Concharde, une voix enrouée et mugissante lui crier derrière les barreaux du guichet : Arrière, on n'entre pas!

Mais je crois que ma voix ne ressemble pas mal à celle du vieux Mathias. — Jacob, une pinte de vin blanc! Servez tôt, car j'ai le gosier sec comme le violon avec lequel vous nous faites danser le dimanche, après vêpres. — Savez-vous, mes amis, qu'il n'y a rien de tel pour altérer un chrétien que de suivre à pied une troupe à cheval? Heureusement que j'ai le jarret bien tendu et je donne du fil à retordre au gibier qui me défie à la course. Mais après le travail, le repos.

En achevant ces mots, le chasseur perça la foule qui s'était formée autour de lui et alla s'asseoir derrière une des tables qui garnissaient la chambre. Maître Jacob, le propriétaire de l'hôtellerie où cette scène se passait, s'empressa de déposer devant le jeune homme une pinte d'excellent vin du crû du pays dont il vida une portion considérable sans reprendre haleine. Les curieux désappointés restèrent un moment groupés, puis ils se rapprochèrent de Péter.

— Je vous vois venir, mes maîtres, s'écria ce dernier, et promenant un regard satisfait sur son auditoire, vous mourez d'envie de connaître les détails de l'important événement dont le hasard m'a rendu témoin. Je vais vous dire ce que j'en sais. Mais qu'est-ce que vous avez, Marc Zen-Brun et vous Anselme Summelmatt? Il me semble que vous pâlissez de moment en moment. Auriez-vous besoin de rendre visite au physicien du bourg? A vous voir ainsi blêmes et tremblans, on pourrait accueillir cette hypothèse sans trop se hasarder. Une chose sûre, c'est que je ne voudrais pas me trouver à vingt pas du gibier que vous coucheriez en joue, dans un pareil état d'agitation.

— Que la peste t'étouffe, maudit bavard! s'écria l'auditoire, impatienté du retard que Peter mettait à satisfaire sa curiosité. Racontes ce que tu sais, ce que tu as vu, ou tais-toi!

— J'aime cette chaleur, mes maîtres, reprit le chasseur qui paraissait jouir de l'impatience des convives de l'hotellier Jacob, et je n'attendais pas moins du vieux sang germanique qui coule dans vos veines. — Jacob, encore une pinte! Je souffre à voir d'honnêtes et loyaux catholiques comme Marc et Anselme, à demi-morts d'inanition pour avoir voulu s'obstiner à jeûner à toute outrance afin de rattrapper les carêmes qu'ils ont sans doute oublié d'observer, du temps du Seigneur évêque Hildeprand de Riedmatten. Placez-vous à côté de moi, Marc; et vous, Anselme, asseyez-vous auprès du jeune Guillaume et pendant que je vais raconter ma course de ce matin, buvez cette pinte à ma santé, au bon voyage et au prompt retour de notre prince Hildeprand Yost, aujourd'hui en route pour aller baiser les pieds de Sa Sainteté.

— Et le Chevalier, le Chevalier? s'écria-t-on de toutes parts.

— Le chevalier aurait donné de grand cœur, je le pense, un ducaton pour tremper ses lèvres décolorées dans un gobelet de ce muscat, si les gens qui le conduisaient ce matin eussent bien voulu y consentir. Le vin, mes amis, n'est-il pas, après une bonne conscience, le souverain remède aux maux de la vie? Que demande le malade abandonné des physiciens, le pèlerin tombant de lassitude à la porte d'un manoir, le patient qui ne peut se résoudre à grimper la fatale échelle, le chasseur qui revient les mains vides, après avoir promis vingt pièces de gibier pour un repas de noces? Un verre de cette bienfaisante liqueur. Toutes les langues exaltent les bienfaits du jus de la grappe. Que disait le défunt pasteur de Varone quand il revenait, trempé jusqu'aux os, des villages de la montagne et que sa gouvernante, toute vieille et toute ridée qu'elle était, se précipitait à la cave pour chercher de quoi réchauffer les membres

glacés du vieillard? Il disait.... mais c'est en latin et ne le comprend pas qui veut:

Bonum vinum lætificat cor hominis.

Texte superbe et qui signifie, je crois, que Noë n'a rien inventé de plus utile au genre humain que l'art de cultiver la vigne. Et, à l'exemple du patriarche, il buvait sec, le bon Curé; soit dit sans reproche, car il était au demeurant un brave et digne ministre de la sainte Eglise. Vous savez tous qu'il a gagné, en soignant les pestiférés, la maladie dont il est mort il y a cinq ans.

De longs murmures couvrirent ici la voix de Péter.

— Allons, allons, il ne dira rien! s'écrièrent les divers individus qui entouraient le jeune homme et qui étaient las de voir leur attente sans cesse déçue. Rendons-nous au château : Madelaine, la fille du géolier, te veut du bien, Guillaume! Tu l'appeleras, elle descendra devant la poterne et tu nous rapporteras ce qu'elle t'aura raconté.

Pendant que ces paroles s'échangeaient et que les compagnons de Péter, décidés à se mettre en quête de nouvelles, se hâtaient de vuider leurs pintes avant de quitter l'hôtellerie, celui-ci, dont les tergiversations n'avaient eu réellement pour but que de forcer ses auditeurs à le quitter un instant, profitait de l'inattention générale pour se pencher à l'oreille de son voisin et pour lui dire à demi-voix :

— Marc, il n'est point encore tombé de neige sur la Gemmi!

Marc tressaillit à cet avis indirect dont il comprit parfaitement le sens.

— Sur l'ame de ton père, répondit Marc, en essuyant la sueur froide qui baignait son front, la cause du chevalier, cet intrépide défenseur de notre malheureux Evêque est-elle donc perdue?

— Aussi vrai que Michel Maggheran est un italien et un

traitre à la foi de ses ancêtres, malgré tous les efforts du père Marius pour le faire rentrer dans le giron de l'église.

Marc jeta un regard consterné sur Anselme, dont la figure décélait la plus vive anxiété, mais qui n'entendait qu'imparfaitement, à cause de sa position moins rapprochée de Péter, les foudroyantes nouvelles que ce dernier donnait à son ami.

— Et Michel Maggheran, continua le jeune chasseur, est sans doute à la piste de tous les adhérans du prisonnier. Sous prétexte de veiller au salut de la république, Michel Maggheran mettrait hardiment et au risque de se brûler les doigts, la main sur le diable lui-même, dans les conférences qu'ils ont ensemble, s'il le savait partisan des Carolines.

— Vous paraissez croire, reprit Marc d'une voix tremblante et qui contrastait péniblement avec l'air d'assurance qu'il s'efforçait de prendre, vous paraissez croire que je dois redouter les recherches du Baillif. Vous êtes dans l'erreur. Je plains le Chevalier s'il a encouru la disgrace des dixains, mais sa ruine ne peut en rien m'atteindre.

— Prenez garde, Marc! Quand la foudre tombe dans nos vallons, en même temps qu'elle renverse un pin gigantesque, elle écrase souvent d'humbles arbustes. Mais vous n'êtes pour rien dans toute cette affaire: le ciel en soit loué! Pendant que je vais occuper ces gens-ci, tâchez de rassurer Anselme, qui ne parait pas aussi confiant que vous et dont le trouble pourrait leur donner à penser que le prisonnier avait des affidés à Loëche. Dites-lui, à tout hasard, que Peter a toujours vu les faons s'enfoncer dans les taillis, lorsque la meute relance un cerf dans la plaine.

Et se levant aussitôt, le jeune homme s'avança auprès des groupes qui se disposaient à sortir.

— Un moment, compagnons. Où allez-vous de ce pas?

— Au château.

— Allons donc! Ce ne peut-être un projet sérieux. Que verrez-vous au pied de ces vieux donjons? Vous connaissez de reste le visage refrogné du vieux Mathias et le minois chiffoné de Madelaine, sa fille. Tenter de les faire parler sur ce qui se passe dans ces demeures de hiboux, c'est comme si vous vouliez faire entendre raison aux dixains sur le chapitre des Carolines. — Guillaume, tu n'as pas besoin de te démener comme l'italien Maggheran lorsque le père Marius lui parlait d'aller à confesse, parce que j'ai dit un mot, en passant, de la jolie figure de Madelaine. — Ou peut-être vous figurez-vous que les hommes d'armes qui ont conduit le prisonnier se sont placés aux fenêtres du château, pour vous souhaiter la bienvenue et vous narrer, avec un porte-voix, les circonstances de l'arrestation à laquelle ils ont été commis? je parie au contraire qu'ils sont occupés à engloutir les provisions du pauvre Mathias et que quelques-uns d'entre eux ont déjà cherché à pincer la taille gracieuse de sa fille, sans se mettre en souci des regards furibonds du porte-clés. Heureusement pour toi, Guillaume, que Madelaine est plus légère qu'une biche et que personne ne peut l'approcher sans s'exposer à des ruades.

— Tu parais décidé, repartit Guillaume, d'un ton moitié sérieux et moitié badin, à nous parler de Madelaine de préférence à tout autre sujet de conversation. Je ne sais trop comment je dois prendre cette singulière préoccupation.

— Quant à nous, reprit un individu, qui avons depuis longtemps des Madelaines sur les bras et qui en aurions même à placer, si la dernière peste n'avait considérablement diminué le nombre de nos jeunes gars, si nous nous rendons au château c'est pour apprendre, d'une manière

ou d'une autre, ce que tu t'obstines à nous taire et non dans l'espoir de tirer les vers du nez de Matthias et encore moins avec le projet de faire les yeux doux à sa fille, galanterie qui, en particulier, me serait imposible puisque je louche et qui n'irait guères avec ma barbe grise et mes soixante-quatre ans. Si le bruit d'une pareille escapade venait à la connaissance de ma tendre moitié, il y aurait du sabbat au logis pendant trois semaines. Rien que d'y penser, les oreilles m'en cornent et j'en ai les dents agacées !

Péter qui n'avait plus aucune raison pour ne pas commencer de suite sa narration, allait prendre la parole, au grand contentement de son auditoire, lorsque ses yeux rencontrèrent Marc et Anselme qui, se glissant furtivement derrière le cercle formé autour de lui, allaient gagner la porte et disparaître.

Très-bien, très-bien, leur cria le jeune homme, j'aime qu'on se soigne et que les malades se montrent dociles aux ordonnances de la faculté. Croyez-moi : mettez-vous au lit au sortir d'ici; ou, ce qui vaudrait encore mieux, passez la Gemmi, enrôlez-vous pendant quelque temps parmi les bateliers de Thoun: ce rude métier, en vous procurant d'abondantes transpirations, coupera la fièvre qui vous menace. Sur le revers de la montagne, vous pourrez cueillir quelques simples qui y croissent et qui sont, dit-on, d'excellens sudorifiques. Mais surtout hâtez-vous : il n'y a rien de tel, pour prévenir une maladie, que de s'y prendre de bonne heure. — Et maintenant, compagnons; je ne vous tiendrai pas plus longtemps le bec dans l'eau. Je vous ai dit, en arrivant, que le chevalier Antoine S**** était arrêté et qu'on l'avait transféré de Brigue à Loëche. Je ne puis vous donner des détails sur la manière dont Michel Maggheran s'y est pris pour s'emparer de cette noble proie. Etant sorti ce matin dès l'aurore pour chasser dans la plaine de Tourte-

magne, la faim me poussa à gagner ce village, un peu après *l'angelus* de onze heures. Vous savez qu'on y tient une foire aujourd'hui. En arrivant près de l'hotellerie du *Mouton d'or*, je remarquai, à l'extrémité opposée du village, une grande foule entourant une douzaine d'hommes à cheval. Des bruits confus s'élevaient du sein de ces groupes. L'air retentissait de clameurs menaçantes. Ici on criait: Vive les dixains! A bas les papistes! Vive le baillif Maggheran! Ailleurs: Vive notre révérend évêque! Confusion sur les ennemis! Vive l'Eglise de Rome! A bas les hérétiques! Vive le légat Scapi et l'ambassadeur Miron! J'accourus et je fis si bien, des mains et des pieds, qu'après avoir poché plus d'un œil et arraché plus d'une barbe, je parvins à pénétrer cette masse compacte et irritée. Au milieu des hommes d'armes, je remarquai avec étonnement un cavalier de haute stature, vêtu de riches habits, mais dont le visage était couvert d'un masque noir . . . .

— D'un masque noir! s'écria Guillaume. Ne reconnait-on pas là l'infernale malice du baillif Maggheran?

— La précaution était bonne, riposta sèchement un des assistans qui n'avait pas encore pris la parole. Conduire un criminel d'Etat, le visage découvert, à travers la moitié d'un pays, ne serait-ce pas crier à ses partisans: voyez cet homme! il est entre nos mains, à la vérité; mais il ne tient qu'à vous de l'en tirer.

— Aussi ne fut-il pas délivré, reprit Péter en jetant un regard courroucé à son interlocuteur. Laissez-moi continuer. — L'escorte voulant poursuivre sa route et la foule s'obstinant à ne pas lui livrer passage, il y eut un moment d'effroyable tumulte. Aux premiers cris succédaient ceux-ci: Coupez les jarrets des chevaux! Désarmez les hommes d'armes! Empêchez l'escorte de rebrousser chemin! Holà, l'homme au masque noir, avez-vous perdu l'esprit? Jetez-

nous votre nom, afin que nous sachions si vous valez la peine qu'on se fasse tuer pour vous! — Accablé sous le poids de son infortune, le captif ne disait mot. Quatre hommes le serraient étroitement, pendant que les autres repoussaient la foule et tâchaient de se faire jour, mais ce n'était pas chose facile, car les partisans de la Caroline et les adhérans du baillif Maggheran, dans la crainte que le prisonnier ne fut un des leurs, s'entendaient à merveille pour y mettre obstacle. Tout-à-coup, le chef de l'escorte éleva d'une main une baguette à pomme d'argent, jeta sur ses épaules un manteau aux couleurs du pays et fit signe qu'il voulait parler. C'était Jean Gressner, Familier [1] d'Etat.

— Le même qui, à l'avant diète, a fait cette violente sortie contre les pères de Verthone, et a provoqué leur retraite des terres de Valais?

— Oui, Guillaume; mais il est juste de dire qu'il n'a été en celà que l'écho et le prête-nom de Michel Maggheran, à qui il s'est vendu corps et âme.

— N'est-ce pas lui aussi qui conseilla au seigneur Baillif d'envahir la Majorie en l'absence de notre révérend prince, de battre monnaie au nom des dixains, et d'exercer malgré les protestations du chapitre, les autres droits régaliens que les Carolines attribuent à la personne des successeurs de St-Théodule?

— Et en cela il a agi comme un bon patriote et un véritable enfant de la république! répartit froidement l'individu qui venait d'applaudir aux mesures de précaution dont la translation du prisonnier avait été entourée. Qui de nous croit aujourd'hui à l'existence de la Caroline?

— Aucun de nous ne sera tenté de vous en faire le reproche! s'écria Péter.

[1] Du mot latin : *famulus* Serviteur. C'était jadis un emploi d'une certaine importance.

— Il ne serait pas fondé. — Les quatre dignitaires de l'Eglise de Sion ont eux-mêmes reconnu que tout cela n'était que fable et tromperie.

— Et ces mêmes dignitaires ont hautement protesté contre un acte qu'on leur a extorqué par la violence et les menaces. Vous avez beau sourire, Arnold : le pape et l'empereur feront bon marché de la renonciation du chapitre.

— Croyez-moi, Péter, reprit son tenace interlocuteur, Ferdinand est trop occupé dans ce moment-ci pour se mêler beaucoup de nos affaires, et quant à Urbain VIII, sa politique lui conseillera d'user de ménagement envers un peuple qui lui est resté fidèle au milieu des déplorables défections de notre époque. Sa Sainteté n'ignore pas que les Valaisans ne sont pas toujours d'humeur à se laisser cxcommunier[1]. — Et maintenant, Péter, si vous vouliez reprendre votre narration, mal à propos interrompue par nos questions, vous nous feriez un véritable plaisir.

— Oui, oui, s'écria-t-on de toutes parts; arrivez au terme, Péter! Vous répondrez ensuite à maître Arnold le mercier.

— Voici donc le discours que le seigneur Familier d'Etat tint à la foule réunie autour de lui : — Gens de négoce, marchands de bestiaux, pourvoyeurs de denrées, hommes de la plaine et des hautes vallées! pourquoi ces airs séditieux? Qui vous rend si hardis que d'oser vous attrouper de la sorte? Sachez mes maîtres, que nous répondons du prisonnier corps pour corps, et que nous avons l'ordre (que nous exercerons, s'il plaît à Dieu et à nos saints patrons) de ne faire connaître son nom à âme qui vive, jusqu'à ce qu'il soit en lieu de sûreté. Si vous vous obstinez à nous re-

[1] Historique. — Sous l'épiscopat du cardinal Schiner, les dixains que le pape venait d'excommunier et l'empereur d'interdire, déclarèrent énergiquement *qu'ils ne voulaient point être excommuniés*, et qu'ils *s'embarrassaient fort peu du ban de l'empereur*.

tenir plus longtemps vous nous forcerez à jouer des coutelas pour faire une trouée. Gare alors aux têtes et aux poitrines que rencontrera le tranchant du glaive ou la pointe de la hallebarde! Vous êtes ici, je le pense, pour faire emplette de busquières et de falbalas pour vos ménagères et non pour acheter des linceuls, et tailler de la besogne au fossoyeur de Tourtemagne..... Vous ne soufflez mot, braves compagnons..... Croyez-moi, continua-t-il en élevant la voix, retournez à vos affaires, et laissez passer la justice des VII louables dixains!

— J'avoue continua Péter, que le ton d'assurance et d'autorité que prit le seigneur Gressner en prononçant ces paroles, imposa durant une minute ou deux. Il y eut un moment d'hésitation; mais les murmures ne tardèrent pas à recommencer. Une voix (je conviens que ce fut la mienne) apostropha le chef de l'escorte en ces termes :

— Et depuis quand, seigneur Familier, la justice est-elle rendue en notre pays au nom des VII louables dixains?

— C'est, me répondit-il, en continuant de manière à être entendu des personnes les plus éloignées, c'est depuis que le peuple Valaisan a jugé de ses intérêts de retirer à lui, et d'exercer lui-même un pouvoir dont jusqu'ici il a eu la bonhomie de confier l'exercice à nos révérends pères en Dieu, les seigneurs évêques de Sion. — Que vous en semble, hommes de la plaine et de la montagne? En versant leur sang à Ulrichen, à Munster, à Viège, à la Plante; en soumettant le Bas-Vallais, vos pères n'auraient-ils eu d'autres but que d'ajouter de nouveaux fleurons à la couronne épiscopale? N'ont-ils pas plutôt voulu reconquérir le droit, qu'ils n'avaient pu perdre, de se gouverner eux-mêmes comme il appartient à un peuple libre [1]!

[1] Voyez ci-après, par le manifeste de l'évêque Yost, du 20 décembre 1630, comment les magistrats d'alors entendaient le principe de la souveraineté du peuple.

— Oui, oui! s'écria la foule, aisément éblouie par ses grands mots. A bas les Carolines et ses adhérents! Vive les seigneurs patriotes! Laissons passer le seigneur Gressner et son prisonnier!

— Un dernier mot, mes maîtres. — Tout à l'heure, j'ai entendu des cris peu séans dans la bouche d'enfans soumis de l'Eglise de Rome. On a blasphémé la sainte religion de nos pères. Or, sachez, vous tous qui m'écoutez, que l'*abscheid* de la dernière diète prononce la peine de l'exil contre les hérétiques et leurs partisans. — Qui de vous veut laisser ses os en terre étrangère?

— Que vous dirai-je, compagnons? continua Péter, en achevant son récit. Ce langage hypocrite eut l'effet qu'on pouvait en attendre. L'irritation était tombée. La foule s'apaisait en grondant; elle finit par se taire, comme le lit vide de l'Illgraben, après les grandes ondées du printemps. Aux fanfares des cors qui sonnent son dernier soupir, le cerf aux abois baisse sa noble tête avec moins de résignation que ces flots de peuple, tout à l'heure si irrités et si menaçants. C'est que chacun des deux partis s'était pris à penser que le captif ne lui appartenait point, et qu'il lui était hostile. Jean Gressner profita habilement de cette disposition des esprits; il fit signe à sa troupe d'avancer: elle s'éloigna de Tourtemagne au galop.

— Cet événement fut pendant quelques instants le sujet de toutes les conversations; puis, chacun reprit ses occupations interrompues. Un certain nombre d'individus envahit l'hôtellerie du *Mouton d'or* qui retentit aussitôt du choc des verres, et du bruit de discussions animées.

— Environ un quart d'heure après le départ de Jean Gressner, nous vîmes un cavalier accourir à perte d'haleine. C'était Fréderic, un des domestiques du seigneur arrêté.

— A moi, les bons catholiques et les hommes de bonne

volonté ! s'écria-t-il en traversant le village. Venez en aide à mon maître, que les dixains viennent de faire enlever de Brigue à main armée !

— Après nous avoir jeté ces mots, il disparut. Ce nouvel incident agita de nouveau grandement la foule : les vociférations reprirent de plus belle. Le nom du prisonnier volait de bouche en bouche : on se demandait avec anxiété quelles pouvaient être les causes de l'arrestation de ce seigneur, dans quel lieu on le conduisait et si l'on avait quelques chances de l'atteindre en route. Une vingtaine de hardis compagnons, déterminés à tout, se jetèrent sur les chevaux exposés en vente, malgré l'opposition de leurs propriétaires et se lancèrent à la suite de l'intrépide Fréderic. Je les suivis de toute la vitesse de mes robustes jarrets. Nous fîmes diligence, mais ce fut peine perdue, car lorsque nous arrivâmes devant le château de Loëche, la porte de fer venait de se refermer sur les derniers hommes de l'escorte. Le prisonnier était hors de notre atteinte : nous entendîmes, en frémissant de rage, un long bruit de serrures et de verrous. Des voix éloignées frappèrent un instant nos oreilles ; puis tout se tut dans les profondeurs du vieux fort. A cette vue, les hommes qui m'avaient accompagné firent volte-face et reprirent le chemin de la plaine et Fréderic se jeta à terre, en s'écriant : tout est perdu.

Un Valaisan.

(La suite au prochain numéro.)

DISCOURS D'INTRODUCTION

A UN COURS SUR LA LITTÉRATURE ITALIENNE AU XIII[e] ET AU XIV[e] SIÈCLE, DONNÉ A LAUSANNE, PAR M. SCOVAZZI.

Du jour où la Rome païenne eut accompli la mission que la Providence lui avait confiée, de réunir le monde sous son bras de fer, afin que, comme un seul homme, le monde pût être baptisé à la source de salut qui jaillit de la croix, de ce jour cette Rome-là devait tomber. La louve de laquelle le sang romain avait tiré sa férocité, *la louve chargée de toutes convoitises*[1], la louve qui avait dévoré le monde païen, devait céder son gîte à l'Agneau de Dieu. L'amour devait être la parole du monde chrétien, comme la force était celle du monde païen. L'esprit devait dompter la matière, et Rome qui avait été le feu exterminateur des nations, devait être la colonne de feu, la colonne de Moïse qui marche devant les peuples chrétiens et qui, à travers la mer du monde, les conduit au royaume de Dieu.

[1] La lupa di tutte brame carca. *(Dante Inferno C. I.)*

A la muse de Virgile, qui avait chanté la première conquête, la conquête matérielle de l'Orient sur l'Occident, l'Epopée païenne, répondait la voix de Dante qui chantait la conquête morale, l'Epopée chrétienne. Rome avait été la pensée du poète d'Auguste, Rome était encore celle du poète chrétien ; ces deux poètes forment ainsi deux grands anneaux de l'histoire de l'humanité, qui lient la civilisation païenne à la civilisation chrétienne.

Avec son chant, Virgile cherche à rendre la vie au monde païen, à ce culte brillant du sensualisme, bien qu'il pressente un monde nouveau, plus puissant, plus beau, éternel; mais ses efforts sont inutiles, et une douce tristesse coule de ses lèvres, comme au dernier adieu d'un tendre fils qui voit mourir sa mère. Le chant de Dante sera passionné, vibrant, confiant dans l'éternité de la pensée chrétienne qui l'inspire; le premier est comme l'astre du soir qui suit le soleil à son coucher et répand ses mélancoliques rayons sur le monde païen qui se meurt; le second c'est l'étoile du matin qui précède le jour, qui console, éclaire, vivifie le nouveau monde. Avec Virgile on entrevoit le christianisme, avec Dante tout le développement, toute la perfection à laquelle il est appelé. Et comme s'il voulait soulager la douleur du poète d'Auguste, Dante s'efforce d'élever le trône de l'Auguste chrétien dans la ville éternelle; il appelle ce nouveau César, il le conjure,

Vieni a veder la tua Roma, che piagne,
Vedova, sola, e dì e notte chiama :
Cesare mio, perche non m'accompagne?

(Purgatorio C. VI.)

Comme Virgile s'inspirait dans Homère, Dante s'inspirera dans les prophètes de la Bible. Ce grand homme ramènera l'art à son véritable but, au sacerdoce, à Dieu; parcequ'il sait que chaque fois que la pensée humaine s'éloigne

de la suprême source de vérité, elle s'affaiblit et se corrompt. Avec son génie puissant, embrassant religion, philosophie, histoire, science, art, il nous expliquera son siècle, comme Homère les temps héroïques de la Grèce; il fera entrevoir et il préparera les siècles de Michel-Ange, de Milton, de Klopstock. Vous trouverez chez Dante la force et la profondeur du Nord; la vivacité des couleurs, l'audace et la magnificence de l'Orient; vous reconnaîtrez une admirable finesse d'esprit, qui s'acquiert seulement dans la vie sociale, dans le contact du peuple; une naïveté et une force d'imagination que Michel-Ange enviait; un développement admirablement dramatique des caractères, des passions, des luttes qui remplissaient ces temps orageux, et avec cela la précision de l'historien. Tantôt il nous portera sur les aîles de sa pensée dans les régions les plus éthérées; tantôt il nous fera vivre dans la société de son temps; nous le verrons en même temps grand philosophe, grand politique, grand poète et grand citoyen.

Voilà quelle puissante individualité nous aurons pour guide dans l'étude des monuments laissés par la pensée humaine dans le treizième et le commencement du quatorzième siècle; c'est elle qui nous expliquera les causes de leur développement et qui nous en fera suivre la marche, ce qui est le but de ce cours de littérature; enfin c'est elle qui nous fera pénétrer jusqu'au fond ce grand travail de la pensée qui s'opère dans ce siècle si croyant, si plein de dévoûment, si tourmenté, si dramatique.

Si j'ai choisi cette période dans l'histoire de la littérature italienne, c'est parce que la période qui a produit Dante ne pouvait être que grande, parce qu'on peut la regarder comme la pierre angulaire de l'édifice de la civilisation chrétienne; Dante seul était capable de chanter la grande idée de ce siècle et d'en renvoyer les rayons étin-

celants aux siècles à venir. La transformation sociale opérée par le christianisme ne se montre dans aucune autre époque plus grande, plus belle ; et cette transformation commence à s'opérer dans la terre même qui fut le berceau et la tombe du monde romain. L'Italie, comme le phénix, meurt pour renaître plus jeune de sa cendre ; elle commence sa seconde histoire, tandis que les autres nations commencent leur première. Pour la première fois dans le monde chrétien, la muse chrétienne s'élève à la hauteur de la pensée chrétienne ; elle s'inspire de célestes transports, comme si l'humanité voulait exhaler une hymne de grâces pour la liberté que lui a apportée la croix, cette croix qui est maintenant plantée sur le Capitole, d'où elle illumine le monde. Ainsi en apprenant à connaître les temps où commence cette seconde histoire de l'Italie, qui ne laisse jamais éteindre le feu sacré de la civilisation, nous pourrons mieux comprendre les autres siècles et les autres nations.

La féodalité est à son agonie ; le souffle de la liberté, ame et vie de la pensée humaine, enflamme tous les cœurs italiens ; presque toutes les cités se sont faites libres : la mémorable ligue lombarde, que Rome a proclamée sainte, donne le signal de cet affranchissement, qui est entendu et compris par les autres cités de l'Italie ; la France et l'Espagne se secouent et aspirent à leurs libertés communales ; la Germanie se ligue pour se défendre contre la féodalité et contre l'empire ; sur le Rhin une confédération se forme, où soixante villes se donnent la main ; la Ligue Anséatique est debout ; la *Magna Carta* en Angleterre a jeté les bases d'un gouvernement libre ; le serment du Grüttli ne tarde pas à retentir des montagnes aux vallées de l'Helvétie, et brise à jamais les chaînes de l'Empire ; enfin, l'idée chrétienne de l'égalité commence à se réaliser. C'est la première fois que dans l'histoire de l'humanité apparaît cette nou-

velle base de l'édifice social, ce renouvellement du monde politique qui doit ouvrir à la pensée humaine un horizon plus vaste.

Cet esprit de liberté, apporté par le christianisme, se montre clairement aussi dans le monde de l'industrie, du commerce, de l'agriculture et de l'art. L'art, ce langage du beau divinisé par le christianisme, dit cette liberté. Dans l'architecture de ces temps, dans le style improprement appelé gothique, qui brille surtout au treizième siècle et là où l'architecture de la Grèce et celle de Rome païenne n'ont pas régné, on trouve une variété, une individualité, c'est-à-dire une liberté que le style païen ne nous offre jamais. Le *fatum* de l'antiquité qui dominait sur ses dieux eux-mêmes, écrasait la liberté de l'homme; dans ses monumens nous ne voyons que symétrie, et l'unité qui en résulte n'est que nécessité. Au contraire, pour l'art chrétien l'unité naît dans le libre concours de l'individu. Dans le monde politique, dans l'ordre social des anciens n'existant aucune liberté individuelle, comment aurait-elle pu se manifester dans l'art? L'histoire du droit et l'histoire de l'art me paraissent plus intimément liées qu'on ne le croit communément. Rome et la Grèce, l'Egypte, l'Inde, où le droit individuel était foulé aux pieds, ne présentent jamais dans leurs gigantesques monumens cette empreinte de la liberté de l'homme, que nous voyons dans l'art chrétien. La pensée humaine que nous voyons contrainte par le *fatum*, par la nécessité, par la matière; dans le christianisme, nous la voyons arrachée de la terre s'élancer audacieusement au ciel. Qui ne reconnaît cette aspiration vers le Créateur dans l'élan des nefs, des colonnes, des ogives de ces temples chrétiens, de ces cathédrales, œuvres de siècles pleins de foi? Tout le symbolisme qui y domine ne fait que rappeler le triomphe de l'amour sur la force, de l'esprit sur la matière, de la liberté

chrétienne sur la nécessité du monde païen. Ce mystérieux qui règne dans une cathédrale, ce demi-jour brisé par des vitraux de mille couleurs, ce regard de l'autel vers l'Orient d'où vient la parole du salut, le nombre divin exprimé par les trois tours, le chœur qui s'élève au sein même du temple comme un gradin pour s'approcher du tabernacle de Dieu, la figure de la croix, la colonne formée par l'harmonieux ensemble des colonnettes élancées, voilà le poème chrétien!

Comme l'architecture nous révèle la pensée sociale du christianisme, la peinture, la sculpture nous en révèleront la pensée individuelle. Le peintre, le sculpteur chrétien ne cherchera plus la pure forme, le simple plastique de l'art, mais il partira de la pensée, de l'esprit, du cœur de l'homme régénéré; la foi enlèvera l'artiste au ciel, et l'artiste pourra nous révéler la béatitude de l'éternité qui nous attend. En effet, l'artiste chrétien qu'aurait-il pu produire, s'il s'était traîné sur les traces de l'art payen, ne croyant plus à la religion de cet art, c'est-à-dire au culte de la forme. L'art doit croire ou périr. Christ avait brisé le marbre de son tombeau, il était ressuscité; l'art devait rompre la barrière qui le retenait sur la terre, il devait aussi monter au ciel. La joie, la douleur exprimée par un artiste chrétien a quelque chose du ciel, tandis que la douleur et la joie dans l'art payen n'est qu'humaine. Qui, en admirant les peintures de Giotte, de Cimabue, de Guido da Siena, premiers apôtres de cette transfiguration, qui fleurirent dans le siècle que nous nous proposons d'étudier, qui ne sent cette vérité? qui en contemplant les sculptures de Nicolao, de Giovanni da Piso, ne reconnaît un abîme entre l'art du paganisme et celui du monde chrétien?

La musique, qui devait consoler l'Italie dans son esclavage et mêler quelques fleurs à sa couronne d'épines, se montre aussi dans ce siècle; Casela console Dante pen-

dant son pénible exil, et dans sa vision lui inspire un des épisodes les plus touchans. Et lorsque les hommes et les choses auront dégradé l'ame de ses fils, l'auront plongée dans le doute et étouffée par l'inertie, la musique sera pour l'Italie un ange-gardien sous les ailes duquel elle pourra s'abriter, et espérer encore. La poésie enfin, comme un rayon de la beauté divine qui éclaire notre prison terrestre, et que Dieu nous a laissée comme la promesse du ciel et de la perfection, épuise les dernières formules de la vieille synthèse, elle se transforme; les Fra Guitone, les Guinicelli, les Guido Cavalcanti jettent les premiers éclairs qui précèdent la divine comédie, ce coup de tonnerre qui doit retentir dans tout le monde chrétien; c'est elle qui déchirera les épais nuages qui couvrent ces tems, et qui nous expliquera cette rénovation sociale de l'Italie et de l'Europe.

L'histoire aussi naît pour la seconde fois, chaque cité et presque chaque famille écrivent leur chronique; Matteo Spinello, un napolitain, ouvre ce cycle d'historiens si glorieux pour l'Italie où Vico doit briller un jour; et Florence nous donne les Malaspina, les Villani, les Dino Compagni qui préparent Machiavel. Nous verrons dans ces écrivains une parfaite naïveté, une profonde connaissance des faits, une grande vivacité de couleur dans la peinture des divers partis et de leurs luttes. Ce sont eux qui préparent le piédestal au superbe colosse que Dante va élever à la langue italienne.

Dans ces mêmes temps, nous voyons le commerce ce lien si étroit des nations, fleurir dans les cités libres de Gênes, de Venise, de Pisa, d'Amalfi, qui couvrent la Méditerranée de leurs navires. L'industrie prend un développement tel que les produits des manufactures italiennes envahissent le monde, et Florence est la ville la plus riche de ces

temps. Cette richesse, cette prospérité industrielle et commerciale, doit réagir aussi sur l'agriculture ; les plaines de la Lombardie se sillonnent de canaux innombrables, et deviennent la contrée la plus fertile de l'Europe.

A tous ces développemens, à toutes ces transformations manquait encore *le verbe;* Dante le tire du peuple italien, comme Michel-Ange tira ses statues du marbre brut. Il crée lui-même l'instrument de sa pensée. De la terre qu'il foule il tire la substance, le ciel qui lui sourit lui fournit les couleurs, et la langue du Latium lègue ses formes à une fille plus belle, plus harmonieuse que sa mère.

Voilà quel tableau brillant nous offre la littérature italienne au XIIIe et au XIVe siècles, et voilà sur quel champ magnifique nous avons à travailler dans le cours que nous venons d'ouvrir.

Lausanne, 1839.

CONTE DU XIIe SIÈCLE,

DÉCOUVERT A NEUCHATEL.

(Voyez le précédent N^0 de la *Revue Suisse*.)

—

DUN JARDENIER

QUI DONNOIT LA MOITIÉ DE SON GAING POR DIEU, LEQUEL SA FEMME FIST RETRAIRE.

Sy comme ly fus [1] soubs lescorce
Se tient en vertus et en force
Quant il est bien en racinés
Et de bonne terre aornés,
Tout ansit le cuer dun prodomme
Se norit en bien que peu somme
De mal soffrir ne se desment,
Pour ce qu'il a bon fondement.
Qui bien commance et non parfait,
A neant peut conter son fait.
Biens qui refiorde [2] riens ne vault.
Ly fevre [3] qui bat son fer chaut
A son talent le ploie et moine;

1 Bois, *fustis*. — 2 Rebrousse sur ses pas. — 3 Faber.

Quant froit le bat si pert sa poine
Qu'il ne peut ovrer a nul feurs [1].
Au tel, vous dy je de mon cuer,
Com plus est de biens eschaffés [2],
Tant est il plus loyal trouvés;
Et se de biens [3] se départit
Sy enreule [4] et refrondit [5]
Sy qua point est adominés
Et a son droit point ramenés.
Se, vous devés a Dieu tenier
Et en bien faire maintenir,
Puisque dieu nous monstre la voye
Des sains, et raisons nous envoye,
Qui de ses II [6] biens namera
En poin [7] d'enfer le compaira [8].
Tels fuit son preu [9] qui puis se deult [10];
Nenil recovre quant il veult;
Sy se doit len de bien haster.
Cy après vous vuil raconter
Laventure dun homme lay
Qui moult se tint bien en sa loy
En Egypte fut un jardenier
Bas hons fu, si fu sens mestier,
Et non pour quant si sen vivait
Du labour que faire savait;
Aultre mestier navait aprix.
Femme out et file et pourprix
Ou y chascun jour gaignait
Ce dont luy tiers [11] se vivait.
Une coustume ont moult comtoise,

1 Façon. — 2 Chaud, il est riche en bien. — 3 Bien. — 4 Enrouille — 5 Réfroidit. — 6 Deux. — 7 Pœna. — 8 Paiera. — 9 Avantage. — 10 S'expose à des regrets tardifs. — 11 Troisième.

(Dont il ne faisait pas grant noise [1])
Que la moitié de son labour
Et de son conquest chascun jour
Au povres dame dieu donnait,
Et lautre part ly demoroit .
Pour soustenir luy et sa gent.
En tel bien se tint longement,
Et dieu sa part ly for tenoit;
Et pour un don deux len denoit.
Sy quil sen vivoit bonnement
Et si gaingnoit a son talent;
A tant que sa femme le mist
Un jour a raison : si li dist
Parfoy sire moult me mervoil
Que mettre ny voulès consoul
En ce qu'ensic [2] vous desimés [3]
Et chacun jour pour dieu donnés
La moitié de vostre consquest
Sy, maist dieu [4], pas ne me plaist
Cette almone, quand nous navons
Fors ce don au jour nous vivons;
Ce [5] maladie nous venoit
Et un mois ou deux nous tenoit,
Pour dieu de quoy viveirens nous,
Votre fille, ne je, ne vous?
Sy, maist dieu, que je ne say
Et pour ce vostre gaingne ney
Qui assès chascun jour gaingniés,
Ne nulles chouses nesparniés;
Daultre part, votre fille avés
Qui partens marier devés;

1 Bruit. — 2 Qu'ainsi. — 3 Décimez: — 4 Adjuvet me Deus. — 5 Si.

Quest ce que vous ly donrés!
Dessus terre pourrés morrés
Saultrement ne vous atournés [1]
Et d'appernier [2] ne vous penés [3].
Ly prodons qui simples estoit
Cui [4] sa compaigne decevoit,
Cuida quelle ly deist veoir [5].
Pour pais et samour avoir
Ly promist qu'il appernieroit,
Ne laumolne plus ne feroit.
Ensic le fit; cen qu'il gaingna
Durement et bien espernia
Et tant quil ont si grant avoir,
Jai [6] ne cuida si grant avoir
Que quant celle richesse estoit,
Et de jour en jours plus sy batoit [7].
— En ung de ses pieds mal ly vint
Qui au lict a force le tint;
Le mal de jour en jours ly crust
Et sa grant bourse ly descrut
Pour ce que sovent en [8] estoit
Et daultre part riens n'y mestoit.
Cil qui cuida avoir sa santé persce [9]
Par conseil fit mander un maistre [10]
Qui vint et vit la maladie;
Cils desconforter [11] nel voult mie.
Sy ly dist qui bien le gairoit [12],
Et cils dist quassés ly donroit;
Tout ades [13] avant ly donna
Et cils de lovrer [14] se pena;

1 Arrangez. — 2 Epargner. — 3 Mettez en peine. — 4 Quem. — 5 Vrai. — 6 Jà. — 7 Adonnait. — 8 Dedans. — 9 Perdue. — 10 Maige. — 11 Oter l'espérance. — 12 Guérison. — 13 Dès ce moment. — 14 Operare.

Oingemens et emplaistres fit
Que sur le pié malade mit
Mais comme plus et mielx y ovroit,
Et ly maulx plus fort ly venoit,
Sy que cils ne savoit jugier,
Tant quil ly dist au dairenier [1]
Que jamais nuls jour nen gairoit,
Si le pié coper ne faisoit
Que ja estoit mort et sechiés,
Et que moult estoit dommaigier [2].
Silic dist, pour dieu, qu'il copast!
Et cils ly dist quil ne se hastast,
Dedens cinq jour ly coperoit
Quant la lune plaine seroit,
Ly maistre sen partit atant [3]
Cils remest soulx [4], ses mains batant [5],
Qui tantot eu de malaige [6]
Quil not denier ne nuls gaige
Dont il se peust soustenir,
Sy quel cuida de deul morir.
En plorant dist : las en nous!
Las! mehaigniés [7] las! delouroux,
Soffraitens [8] de bien et de joie!
De riens ne me chaut [9] que je voie
Confessions, et puis, la mort.
Dieu! je na pas ce mal a tort,
Ains lai, sire, bien deservi [10]
Quant je oncque ne vous servi
Pour le foul conseil a ma femme,
Qui ma toly et corps et ame.

1 Dernièrement, enfin. — 2 Endommagé — 3 Alors. — 4 Remanet solen. — 5 Se tordant les mains. — 6 Souffrance. — 7 Estropié. — 8 En disette. — 9 Je ne désire rien sinon. — 10 Mérité.

Syre, se mercy nen avés,
Et par pitié ne me savés [1] !
Sire, tant comme je vous servoie [2]
Santey et biens assés avoie ;
Or nai ne lun ne lautre, sire !
Se je le vous osaisse dire,
Sire, mercy vous requeiroye
Et de mal faire cesseroye,
En tel manière et en tel guise
Que tous jours en votre service
Desorenavant me tendroie [3]
Et ce que jai meffait rendroie !
Avec mon pooir tout promet
Or est ainsit que vous me met [4]
Doulx peire, doulx roy glorioux,
Sus tous, puissant sires et doulx !
Or esgardés a ma destresse
Sire ! prie votre grant haultesse,
Et ne prenés mon fait en prix
Que je ai envers vous mes prix [5]
En ortant et en plorant, avint
Que de dormir talent ly vint,
Sy sendormit covrant son vix [6].
Sy ly fu maintenant avix
Eune voix sainte ly disait
Que maintenant garis seroit,
Mas que samone [7] reprist
Et comme davant la feist.
En son avix, bien le voa [8],
Et dieu santé ly envoya.

1 Pouvez. — 2 Servois. — 3 Tiendrais. — 4 Mettes, mettiez. — 5 Commis à mal. — 6 Visage. — 7 Son aumône. — 8 Il en fit vœu.

Maintenant qu'il fut esveilliés
Saint se sentis si fut moult liés [1]
Moult en marcia Jhesucrist.
Cel jour au labourer se prist
Plus (pour sa promesse accomplier)
Qu'il ne fit pour soy soustenir;
Vers dame dieu se saquita
Que de son droit riens nenporta.
— Cils qui son pié coper vouloit
Vint au terme quil ly et mis,
Pour ce quil ly avoit promix
Quant sain le vit et en estant [2],
Ses chos [3] en son cortil plantant,
Esbays en fu durement,
De ly veult savoir errament [4]
Comment il estoit si garis.
Et cils ly dist que Jhesucrist,
Qui de tous biens est roix et sires,
Drois [5] fesesciens [6] et drois mire [7],
Lot par sa pitié visité
Et gary de lenfermité.
Onques nos mais sentey grigneur [8]
Sy fait bon servir tel segneur
Qui si garit les povres gens
Sens faire feur [9] dour et dargent.
Ly maistres a tant le laissa
Et cils remest [10] qu'il ne cessa
De dieu mercyer et adorer
Et de durement labourer;

1 Lætus. — 2 Stans. — 3 Choux. — 4 Par hasard. — 5 Justice. — 6 Qui fait tout à bon escient. — 7 Médecin. — 8 Jamais on ne vit plus grande chose. — 9 Compte. — 10 Remanet.

Son gaing un chascun jour pourtoit
Et de ses mains le départoit [1]
Aus povres [2] que a ceulx veult entendre
Que nulluy ne se veult entendre [3].
— De sa fille esgares [4] estoit
Qui encour bien mobles navoit
Dont y la peut conseillier [5].
A voisin et un chevalier
Qui cognut luy et sai convine [6]
Et sot [7] a bonne [8] la maschine [9]
Ceu denfence la cognoissoit [10].
Riches hons et jones estoit.
Dame dieu qui sen entremist
Fit tant quan pere la requist ;
Cils a basse [11] mains ly donna,
Et cil la pucelle emena.
Demeulx [12] avoit bien mestier [13]
Tant quil viendrent a un mostier
De madame sainte marie
Que les orphainne marie.
Illuc lespousa et prist ;
Grans noces et grant joye en fit.
Et maint prodomme pour lamour
En firent grant joye le jour. —
— Ensic, notre sire [14] le fit,
Que le prodomme a santey mit
Conques emplaistre ny lya
Et sa fille li maria

1 Distribuent. — 2 Parmi lesquels il entend dessus avant tout. — 3 Ceux auxquels d'autres ne font pas attention. — 4 Inquiet. — 5 Soulager, consoler. — 6 Etat de ses affaires. — 7 Savait. — 8 Part. — 9 Ce qui en était. — 10 La convinc. — 11 Pleines. — 12 Demoratier. — 13 Il fallait bien attendre qu'ils vinssent. — 14. J. Christ.

Pour ce quil plora son fourfait,
Et que du cuer humble et parfait
En sa mercy du tout se mist
Et salmone refaire prist. —
— Sy est foulx qui en dieu ne croit
Et qua luy servir se recroit [1].

M. Matile, qui avait lu tous les contes, n'est pas parvenu à savoir le nom de l'auteur; l'humble poëte déclare son ignorance dans l'art de conter; il ne s'adresse qu'à ceux qui n'ont pas grand savoir. Il suivra le précepte de St-Jérome,

Que simplement la vérité
Vaut mieux à dire prudemment
Que bien mentir et soublilement.

Qu'il vaut

Mieux prophetier plus que placier (plaire).

Et il termine

Plus vuilz ensaigne le prophête
Que je ne face le poëte.

Il dit encore, s'adressant aux grands :

Vous grant segneur, vous damoisel,
Qui a compaz qui a cizel,
Tailliez et compassez les rimes!
Invoquez et les limés
Les biaulx dires et les biaux contes
Pour conter à roys et à contes!
Pour Dieu! ne m'acharnissez pas
Se je ne dis tout à compas;
Nay pas les mots tout compassés.

1 Se dégoûte.

Se de biaul dire me passés
Avoir ny doy honte ne blafme;
Encor say bien qu'aucun me blafme.
Point de telle chouse mentremet;
Mais la dame pour cui zi met
Ma povre cogitation,
Scet bien et voit mentention;
Elle scet bien, la douce dame,
Que n'ai nom d'omme et de feme,
Se de li, non je n'en atend.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

CHRONIQUE DE St.-CERGUES, par M. L. Rilliet. Genève 1839, un vol. in-8°. Prix 3 fr. 50 rap. Se trouve à Lausanne, librairie de Marc Ducloux.

Il est quelquefois aussi instructif d'ouvrir un volume par la fin que par le commencement. Quelle ne fut pas ma surprise, en procédant ainsi, de trouver à la fin de la *Chronique de St.-Cergues* un plan lithographié de la bataille de Morat! C'est une carte trop bien exécutée pour être du siècle et du personnage qui se la sont appropriée. En tournant je tombai sur une ballade en musique avec accompagnement de piano. Tournant encore, je trouvai le texte de la ballade, puis à la fin de la Chronique elle-même, l'imitation d'un passage de l'Ecriture. Je me résignai alors à retourner le volume. Le titre se prendrait pour la porte murée du château de St. Cergues, ornée de statues, de tourelles, d'arabesques et des armes de la noble maison dont les chefs vont remplir la *Chronique.*

L'*avant-propos* entendu, l'*introduction* docilement suivie, et la figure de Béatrix, la belle chatelaine, détachée des ogives, des machicoulis et des crénaux, l'intérêt m'entraîna jusqu'à la ballade avec accompagnement, dont le texte a le malheur de ressembler beaucoup à une complainte de foire et termine lamentablement le volume.

Le tout est un fait d'armes romanisé qui se donne pour un roman historique. Le livre a un but politique et militaire. On certifie authentiques tous les détails de cet ordre, et l'auteur a pour eux une prédilection décidée.

Voici, en deux mots, le sujet de la *Chronique.* Raoul de St. Cergues est allé rejoindre l'armée du duc Charles-le-Hardi. Il a confié la garde de son château à Béatrix son épouse et à Hugues de Givrins. Hubert, sire de Genollier, neveu de Hugues, a été élevé au château de St. Cergues, par les soins de Béatrix. L'amitié et la reconnaissance se transforment en lui en une passion moins pure mais plus ardente. Après la bataille de Morat, il revient défendre St. Cergues dont Raoul demeure forcément éloigné. L'absence n'a fait qu'accroître l'amour fatal qui subjugue Hubert et domine sa conduite. Béatrix, pleine de confiance en ses propres forces et habituée à voir un enfant dans le jeune guerrier, se laisse dériver à des sentimens dangereux et faiblement combattus. Le héros devient séducteur; l'héroïne adultère. Hubert expie son crime en cherchant la mort à la défense d'un des avant-postes du château, que les Suisses, poursuivant leur victoire, sont venus assiéger. Le château

résiste. Raoul enfin vient à son secours quand toutes les ressources y sont épuisées. L'attaque qui doit le délivrer est appuyée d'une sortie de la garnison où Béatrix est tuée en sauvant la vie à son mari. Celui-ci rentre dans son manoir où il est accablé par son double malheur.

Je ferais assurément tort à la *Chronique* si je ne me hâtais d'ajouter que tout y respire un ton de pudeur, je voudrais oser dire de pureté, que les écarts des héros sont loin de faire attendre. Le crime y est indiqué; ses délires n'y sont pas dépeints; mais il conserve un air de nécessité excusable qui détruit l'effet des remords dont les amans coupables sont déchirés. Ces remords d'ailleurs sont plus une honte pleine de tourment, d'orgueil et de désespoir que la douleur vraie, le repentir et l'humiliation. Les remords de l'orgueil ne sont point une leçon et leur exemple n'a aucun profit; loin de là, il a le danger d'une funeste illusion.

Le livre a d'autres défauts purement littéraires. Certains épisodes ne rentrent dans le sujet par aucun autre côté que par le désir de ne pas omettre une scène agréable. Le chapitre du *Colporteur*, l'un des mieux touchés, en est un exemple. Le jour qu'il jette sur le reste est si faible et si détourné qu'il eût été beaucoup plus sage de l'obtenir par un moyen plus simple. Les personnages principaux ont bien plus la physionomie de Genève et de la réforme que celle d'un donjon féodal et du papisme. Le prêtre Eustache et Béatrix, qui malgré ses écarts a de la piété, ne parlent pas plus de la Vierge et des saints qu'un horloger des rues Basses. Leur religion est même biblique à l'occasion, dans une époque où tout le culte s'adressait aux saints et où la Bible se trouvait à peine dans les couvens. Le temps présent se transporte à St. Cergues, même dans les choses militaires. Qui ne prendrait Hubert pour un soldat de Napoléon lorsque, racontant la bataille de Morat, il s'écrie, à l'occasion des troupes du duc Charles : « Ah! quelle belle armée! plus » de soixante mille combattans! *Nous devions vaincre l'Europe en-* » *tière* (p. 92)? » On voit ailleurs les défenseurs de St. Cergues préoccupés de l'Europe qui a les yeux fixés sur eux. On ne parlait pas ainsi en 1476. Il y avait une chrétienté, et point encore d'Europe comme on le dit de nos jours.

L'auteur pèche aussi quelquefois contre les lieux. Qui, dans le Jura, soupçonnerait en hiver le *fracas des avalanches qui retentit dans les vallons?*

J'aurais de tout mon cœur dispensé l'auteur du chapitre intitulé : *Répit.* L'amoureux Hubert y fait à Béatrix des récits tels que s'ils ne l'ont

pas ennuyée ils ne trouvent assurément pas la même faveur auprès du lecteur.

Ce qui est principal, dans la *Chronique de St. Cergues*, ce qui est de main de maître, c'est le tableau de la bataille de Morat et ce qui s'y rattache. C'est là aussi ce qui reste de ce livre. Aussi n'ai-je pu m'empêcher de regretter que l'auteur ne se soit pas borné à écrire un chapitre d'histoire, qui aurait eu une valeur réelle et aurait compté dans l'opinion des connaisseurs. Le siége de St. Cergues, qui est le fait d'armes dont l'auteur voulait particulièrement réveiller le souvenir, perd de son intérêt au milieu des épisodes dont le lecteur est préoccupé. Et si ce siége ne pouvait se soutenir que par l'intérêt romanesque jeté sur les personnages principaux, mieux valait l'abandonner.

Je louerai trois choses avant de terminer. L'intérêt jeté sur le duc Charles de Bourgogne que, par gloriole nationale, nous avons l'habitude de traiter en vrai croque-mitaine. Il a eu plus de malheurs que de torts dans la guerre de Bourgogne. Puis une diction élégante, facile, correcte. Enfin et surtout le but honorable, moral même que l'auteur s'est proposé. Son livre est l'empreinte d'une ame épurée et sage, dont les affections ne sont pas uniquement aux choses de la terre.

DE L'ECOLE NORMALE DU CANTON DE VAUD, depuis sa fondation en 1833 jusqu'à aujourd'hui; par L. F. F. Gauthey, pasteur, directeur de cet établissement. — 1 vol. in-8°. 220 pages. 12 batz. Librairie de M. Ducloux.

Les étrangers qui connaissent notre école normale, mais qui ne connaissent pas notre situation religieuse et politique, ont besoin qu'on leur dise que le présent écrit est un ouvrage de circonstance, une apologie, et que l'institution dont, hier encore, ils nous félicitaient à l'envi, en est aujourd'hui à défendre son existence menacée. L'ouvrage de M. Gauthey n'en a pas moins, dans son ensemble, un intérêt fort indépendant de la circonstance. C'est un exposé des principes de l'école, et un compte rendu de ses résultats. On y trouvera aussi, discutées avec soin, plusieurs questions générales et spéciales de pédagogie. Si c'est là le dernier produit et le legs de l'école normale, il sera recueilli, nous n'en doutons pas, avec reconnaissance par les amis et les promoteurs de l'instruction populaire en tout pays; et peut-être les derniers soupirs de cette école iront quelque part en enfanter une autre école normale, sur le modèle de celle que nous aurons abolie; et peut-être que l'étranger, un peu moins effrayé que nous de ses tendances religieuses, s'enrichira de ses débris. Le mémoire

de M. Gauthey rend un vrai service à la cause actuellement pendante : c'est d'instruire complètement le procès sur le point capital. Il n'y a, nous le pensons, aucun renseignement à ajouter à ceux qu'il fournit. Les faits reconnus des deux parts, il ne reste plus qu'à les juger. Honneur à quiconque le fera avec franchise et sans réticence ! Une discussion franche, complète, sérieuse, où chacun irait jusqu'au bout de sa pensée, où, toute fiction convenue mise de côté, chacun dirait ce qu'il croit et ce qu'il ne croit pas, ferait honneur à nos mœurs, à nos institutions, à notre caractère national, et nous consolerait presque de la chute de l'école. Il ne s'agirait que d'imiter la noble candeur et l'indépendance d'esprit et de caractère qui distinguent le mémoire de M. Gauthey. En tout cas, il y aura liberté, pour les amis de l'école, de faire entendre leurs témoignages et leurs vœux. Dans le Grand Conseil du Canton de Vaud, le bien peut se voter en silence : le mal, non ; et nous avons la certitude que l'institution ne sera pas emportée sans coup férir par la brutalité du scrutin. Or, à nos yeux, le fait important dans des questions de ce genre, c'est moins le vote que la discussion.

WALTER SCOTT.

MÉMOIRES CONCERNANT LA VIE DE SIR WALTER SCOTT.

EXTRAIT DE LONDON AND WESTMINSTER REWIEW, LITTERARY ADVERTISER.

III.

Au milieu de tous ces fâcheux qui arrivaient ainsi chez lui par seize sociétés à la fois, un homme ordinaire se serait gonflé d'orgueil, aurait pris les airs d'un Dieu qui porte sa tête aux nues; un autre homme, avec le bon sens de Scott, mais légèrement sujet au spleen, aurait déblayé sa maison de cette foule importune. Le bon sir Walter, avec son calme habituel, ne faisait rien de tout cela. Il recevait son monde avec bonhommie, s'en amusait lorsqu'il y avait lieu, supportait ce qui ne pouvait pas être évité, mais trouvait toujours le temps d'écrire sa tâche journalière de romans, sans se laisser troubler par le bruit et le bourdonnement qui se faisait autour de lui. Il n'est pas douteux cependant que sa vie intérieure n'en fût quelquefois affectée désagréablement, mais il pouvait prendre sur lui, plus que tout autre n'aurait fait à sa place. Ses hôtes n'étaient

pas toujours de la classe des mouches de viande qui se laissent écarter facilement; M. Lockarth nous montre aussi sous un aspect plus brillant ce qui se passait quelquefois dans le Ferney anglais. Nous en citerons encore un fragment, après quoi nous quitterons Abbotsfort, ainsi que cette partie culminante de la vie de Walter Scott.

C'était dans une matinée de septembre claire et sereine, un air vif et piquant doublait l'influence restaurante des rayons du soleil, et tout se préparait pour une course à cheval à Newarkhill. Le seul des hôtes d'Abbotsford qui eût médité pour lui-même un autre amusement était Rose, le plus déterminé des pêcheurs à la ligne; mais lui aussi était monté sur son petit cheval, armé de sa longue ligne et de son filet, accompagné de son domestique Hinves, et de Charles Purdie, frère de Tom, qui dans ce temps là était le plus réputé des pêcheurs du district. Ce petit groupe de Waltoniens, qui se proposait de visiter la réserve de lord Somerville, restait encore près du gros de la troupe pour voir le départ de la cavalcade. Sir Walter, monté sur Sibille, armé d'un grand fouet de chasse, dirigeait l'ordre de la procession, et au milieu d'une douzaine de jeunes et joyeux amateurs des deux sexes, qui avaient l'air de ne vouloir se soumettre à aucune discipline, paraissaient aussi à cheval, et aussi entrain que les plus jeunes de la troupe, sir Humphry Davy, le Dr Wollaston, et le patriarche des belles-lettres écossaises, Henri Makenzie; avec un peu de de peine on parvint cependant à persuader *l'homme sensible* de confier pour le moment sa monture au fidèle nègre qui le suivait, et à prendre place dans la calèche de lady Scott, jusqu'à ce que nous eussions atteint le terrein de notre battue. Laidlow, monté sur un petit cheval écossais à tous crins, appelé Holdin Gray, qui le portait lestement et vigoureusement, quoique ses pieds touchassent presque la

terre, était adjudant. Mais la figure la plus pittoresque de la troupe était l'illustre inventeur de *la lampe de sûreté*. Il était venu pour la pêche, son amusement favori, et s'y était livré avec assez de succès avec Rose, son compagnon de voyage, pendant les deux jours précédens; mais il ne s'était pas préparé pour courir les champs, ou bien une idée soudaine lui avait fait quitter la troupe de Charles Purdie pour celle de Walter Scott. Il avait son costume de pêche, un chapeau brun à bords flexibles, entouré de lignes et d'hameçons à mouches sans nombre, des bottes montantes, dignes d'un contrebandier hollandais, et un surtout de futaine taché partout de sang de saumon. Tout cela faisait contraste avec les vestes et les chaussures élégantes, les bottes de jokey bien cirées que portaient les moins distingués de la troupe qui l'entourait. Le D[r] Wollaston était en noir, et par la noble et sereine dignité de sa contenance, on aurait pu le prendre pour un archevêque qui se donnait le plaisir de la chasse. M. Makenzie, âgé alors de 76 ans, avec un chapeau blanc doublé de vert, des lunettes vertes, une veste verte, de grandes guêtres de peau brune boutonnées, avait attaché autour de son col un sifflet pour les chiens, et sur le tout il avait l'air aussi dévoué et aussi ardent à la chose que le gai capitaine de Huntly Burn. Tom Purdie et ses subordonnés nous avaient précédé de quelques heures, avec les chiens d'arrêt qu'il avait pu rassembler à Abbotsford, Darnik et Melrose : mais le géant Mayda était resté comme fidèle acolite de son maître; il sautait et bondissait autour de Sibille Gray, aboyant joyeusement comme aurait pu faire un jeune épagneul. L'ordre de marche avait été déterminé, la calèche allait se mettre en route, lorsque lady Anna, sortant des rangs avec de grands éclats de rire, s'écria : « Papa, papa, je savais bien que vous ne partiriez pas sans emmener avec vous votre favori. » Scott tourna la

tête, et je crus voir qu'une légère teinte de rougeur accompagnait son sourire quand il aperçut un petit cochon noir qui bondissait autour de son pony, et qui évidemment avait de son propre mouvement voulu se joindre à la société. Scott prenant un air sévère, et faisant claquer son fouet, voulut en vain lui signifier de retourner au logis, il fut obligé lui-même de se joindre aux acclamations et au rire général. On attacha une corde au col de la petite bête, qui fut obligée de nous quitter. Scott en le voyant partir chanta, avec un pathos tout-à-fait plaisant, un couplet d'une chanson écossaise analogue à la circonstance. Les acclamations redoublèrent, et la troupe se remit en marche.

« Ce cochon avait, on ne sait comment, pris pour son maître un attachement tout-à-fait sentimental, et cherchait constamment à faire valoir sa prétention d'être admis comme membre ordinaire de sa suite avec les chiens d'arrêt et les terriers : je me rappelle même d'avoir vu Scott dans un autre été, exposé à la même importunité de la part d'une poule qui l'avait aussi pris en affection. Je laisse aux philosophes l'explication de ces faits, dont je garantis la réalité. J'ai trop de respect pour le singe calomnié mal à propos, pour le mettre sur la même ligne de favoris avec le cochon et la poule ; mais un an ou deux après le temps dont je parle, ma femme avait l'habitude de conduire au jardin un couple de ces animaux, et toutes les fois que son père paraissait à la porte de notre habitation, nous étions surs qu'Hannah More et Lady Morgan, (ainsi qu'Anna Scott les avait méchamment baptisés), accouraient au grand trot, passaient leur tête au travers de la palissade afin d'avoir, comme Washington Irwin le disait du vieux jardinier « un bout de conversation avec le Laird. » Vol. II. p. 7 et 15.

« Nous passâmes cet été là à Chiefswood ma femme et moi, ainsi que l'automne de 1821. Cette année est restée

dans ma mémoire comme une des plus heureuses de ma vie. Nous étions assez près d'Abbotsford pour pouvoir jouir aussi souvent que nous le voulions de la société brillante et toujours variée qui s'y rencontrait; cette jouissance n'était pas accompagnée pour nous des embarras et de la fatigue qu'occasionnait aux membres de la famille la réception de cette multitude de visiteurs. Walter Scott en souffrait moins que les autres. Cependant il ne pouvait pas toujours échapper aux inconvéniens de tenir ainsi sa maison ouverte. Sa patience était souvent mise à l'épreuve par les éloges fastidieux que se croyaient obligés de lui adresser les savans et les pédans, par les fades complimens des douairières en rouge et en perruque, par l'affabilité étudiée des grands seigneurs qui lui faisaient l'honneur de le visiter. Quand tous ces ennuis venaient au point de n'y plus tenir, il se rappelait que quelque chose de pressant exigeait sa présence dans quelque partie de ses domaines; il demandait à ses hôtes la permission de s'absenter pour la nuit, et venait frapper de grand matin à la porte de notre cottage. Le cliquetis des fers de Sibille, les aboiemens de *Moutarde* et de *Spice*, le cri joyeux du maître sous nos fenêtres, pour nous réveiller, nous annonçait qu'il avait pu s'échapper pour venir jouir au moins pendant une journée de ce qu'il appelait son auberge. Quand nous descendions, nous le trouvions assis, avec tous ses chiens autour de lui sur le banc à moitié ombragé par un beau frêne, placé entre la maison et le ruisseau, aiguisant le tranchant de sa hache de forestier, et écoutant le rapport que lui faisait Tom Purdie sur les plantations qu'il convenait d'éclaircir. Après déjeûner il s'établissait dans une chambre au premier étage, et écrivait un chapitre du Pirate; il en faisait ensuite un paquet à l'adresse de son libraire Ballantine; puis il sortait, et allait joindre Purdie qu'il trouvait à l'ouvrage au milieu de ses

forestiers. Il se mettait quelquefois lui-même à travailler aussi vigoureusement que John Swanston, jusqu'à ce qu'il fut temps d'aller rejoindre son monde à Abbotsford, ou le cercle plus tranquille de notre cottage. Quand ses hôtes étaient en petit nombre, et d'une société qui lui plaisait, il nous les amenait quelquefois le soir à Chiefswood et jamais il ne paraissait plus aimable que dans ces occasions, où il savait aider ses enfans à tirer parti de leur petit local. C'était lui-même qui mettait rafraichir le vin dans la source voisine, il allait pour cela chercher le panier de bouteilles un moment avant que le dîner fut annoncé, c'était, disait-il ainsi qu'il l'avait toujours pratiqué lorsqu'il avait commencé à se mettre en ménage, et dans son opinion cela valait beaucoup mieux que l'usage de la glace.

« Lorsque le temps le permettait, il vôtait pour mettre la table hors de la maison; on évitait par là, disait-il, l'inconvénient des petits appartemens; les messieurs pouvaient aisément et naturellement servir les dames, ce qui suppléait au petit nombre des domestiques de la maison. » Vol. V. p. 123 — 124.

Tout cela est très beau, c'est comme un tableau de Bocace; l'idéal d'une vie de campagne de notre temps: pourquoi n'a-t-il pas duré? Le revenu ne manquait pas; les appointemens officiels de Scott étaient amplement suffisans pour couvrir la dépense de ce qui valait véritablement la peine d'être dépensé; je dirai même de ce qui dans tout cela n'était pas fatiguant, insensé, méprisable. Scott avait 2000 l. st. de revenu sans compter le produit de ses livres. Pourquoi donc toutes ces créations, ces manufactures d'argent, pourquoi entasser masse sur masse de pierres pour augmenter une habitation qui était déjà suffisamment commode et agréable, pourquoi disons-nous, entasser ces masses au point de voir le tout s'écrouler et l'ensevelir sous ses

ruines? Hélas, Scott avec toute sa santé était attaqué, *infesté* d'une funeste maladie, celle de l'ambition. C'était le résultat du titre de baronet que lui avait donné le roi, de la popularité, de ces « seize sociétés de visiteurs dans un jour » qui fondaient sur lui. C'était la fusée qui partait continuellement, il fallait qu'elle s'élevât toujours plus haut. De là ces travaux de maçonnerie, ces ouvriers de campagne, ces commandes sans fin de marbres pour tables et cheminées, pour meubles de luxe de toute espèce. Walter Scott, un des hommes les mieux doués, que ses admirateurs appelaient le mieux doué des hommes, marche à la ruine pour avoir voulu devenir un des premiers gentlemens de son pays, le fondateur d'une race de Lairds Ecossais? Quelle histoire plus lamentable que la sienne! Comment des vues ambitieuses aussi étroites ont-elles pu s'emparer d'une âme aussi forte que celle de Walter Scott au point de le conduire là où nous l'avons vu arriver? Si dans tous les hommes en général, il n'existait pas un coin de folie, nous considérerions comme appartenant à une folie complète cette conduite d'un homme travaillant journellement comme une machine à vapeur pour se faire quinze mille livres sterling par année qu'il employait à acheter des meubles, à couvrir les murs d'une grande maison de Selkishire de vieilleries, d'anciennes armures, de boucliers généalogiques etc. Le mot de délire est-il trop fort pour une pareille conduite? Il fallait acheter pièce à pièce des immenses marais les enfermer, et les tracer sur un plan qui portât son nom. C'est une triste édition en miniature de nos Napoléons modernes, des Alexandres, et des héros conquérans dont la mémoire n'est pas en vénération chez les amis de l'humanité. Et si en les regardant de la lune, distance qui est bien loin de l'infini, les domaines de Napoléon paraissent aussi petits que les miens, quelle figure auraient jamais pu faire les domaines

d'Abbotsfort? Ainsi que le disent les Arabes, il y a dans chaque âme humaine une petite tâche noire pas plus grosse que l'œil d'une fève, qui lorsqu'elle se met en activité enveloppe l'homme entier dans un nuage obscur de quasi-folie, et finit par le précipiter dans l'ombre de la nuit.

Quant au mérite littéraire de ces romans à la Waverley dont le succès commerciel a été si extraordinaire, après tout ce qu'en ont dit les Revues en bien et en mal, il nous reste peu de chose à dire nous mêmes. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont été plus rapidement composés, et plus largement payés qu'aucun autre livre dans le monde l'ait jamais été. Il faut avouer cependant qu'ils ont un mérite bien supérieur à celui d'une infinité d'autres livres du même genre; et composés de la même manière. Si la littérature n'avait d'autre mission que celle d'amuser d'une manière innocente un grand nombre d'hommes indolens et oisifs, ces romans seraient la perfection du genre. On conçoit que les lecteurs dont nous venons de parler peuvent en se rejetant en arrière s'écrier dans leur enchantement, « puisse mon sort être à jamais d'être couché sur ce sopha, et de lire les romans de Walter Scott! » Leur composition, quelque négligée qu'elle paroisse quelquefois, est cependant assez bien suivie. La narration, les incidens, les sentimens s'enchaînent l'un à l'autre avec liberté, le tout est bien lié par le premier jet d'une main de maître, rond comme l'O du Ghiotto.[1] C'est la perfection de la composition rapide. Ensuite il faudrait être aveugle en critique pour ne pas reconnaître en lui une fraîcheur brillante, géniale et pittoresque, une peinture des scènes, et des figures en même temps gracieuse et brillante, et quelquefois les deux qualités fondues ensemble dans des teintes plus douces; un amour sincère du beau dans la na-

[1] Voir là dessus une anecdote italienne dans Vasari.

ture et dans l'homme, et des facultés toujours prêtes à exprimer ce beau en images et en paroles. Nulle part on ne trouve de peintures plus fraîches de la nature que celles de Walter Scott; difficilement ailleurs plus de sympathie avec l'humanité. Depuis David Deans, jusqu'à Richard cœur de lion, de Mag Merillies jusqu'à Dye Vernon et à la reine Elisabeth, nous reconnaissons dans le peintre une âme ouverte qui se développe devant nous, son pinceau est libre, honnête, large, la main qui le conduit appartient à un homme qui vit en fraternité avec tous les hommes. Pour tout ce qui concerne la peinture joyeuse; le sentiment de bon camarade, la liberté de l'œil et du cœur, et pour tout dire en un mot, en général la santé de l'esprit et de l'âme, ces romans placent Scott dans les premiers rangs des écrivains du genre.

Quant à une certaine perfection dans le tracé des caractères, nous ne le trouvons jamais complètement en défaut, quoique cependant jamais dans un certain sens, et dans le meilleur des sens, nous ne puissions dire qu'il a atteint cette perfection. Baillie Jervis, Dinmond, Dalgherti, (car leur nom est légion) nous apparaissent et nous parlent comme ils veulent se montrer à nous; ils sont, non pas créés et poétiquement vivans, mais ce sont des êtres qui nous font illusion qui jouent leur rôle comme le ferait un bon acteur. « Que faut-il de plus » direz-vous; rien sans doute pour le lecteur couché sur sa chaise longue, mais beaucoup pour un autre ordre de lecteurs. Il y aurait un long chapitre à faire, si l'on voulait développer la différence qui existe quant au tracé des caractères entre un Scott et un Shakespear ou un Gœthe. Cette différence est véritablement immense. Sous ce point de vue, ces auteurs sont d'une tout autre nature. Leur mérite respectif ne peut pas être évalué en monnaie du même coin. Nous pourrions dire en très-peu de mots qui

signifient beaucoup, que Shakespear façonne ses caractères du dedans au dehors, Scott en partant du dehors, pour arriver au dedans, sans jamais pénétrer jusqu'au cœur.

Ceux de la première espèce, hommes ou femmes sont vivans, les autres ne sont guères que des êtres mécaniques des automates colorés pour faire illusion. Comparez Fenella avec le Mignon de Gœthe (on a dit que Scott avait fait l'honneur à Gœthe de lui emprunter ce personnage). Il a emprunté en effet, ce qu'il était en état de lui emprunter la petite taille, le talent de grimper, de jouer des tours, la partie mécanique du personnage; mais l'âme de Mignon il l'a laissée en arrière. L'exemple de Fenella que nous donnons est peu favorable à Scott, mais il fait d'autant mieux sentir ce que nous voulons remarquer dans tous ses caractères. Dans la même intention nous dirons que ces romans si fort en vogue sont tous adressés à la classe la plus ordinaire des lecteurs, et qu'il s'en trouve plusieurs d'une classe différente qui voudraient rencontrer quelquefois un autre aliment. On ne trouve pas dans ces ouvrages des opinions, des principes, des doutes, des croyances au dessus de ce que le gentilhomme campagnard d'une intelligence ordinaire porte partout avec lui. On trouve de la règle, de la convenance, de la prudence, de la décence, et rien de plus. On dira peut-être, Scott n'avait pas davantage à donner. Lorsqu'il sort de sa marche ordinaire et qu'il veut essayer de l'héroïque, ce qui arrive rarement il tombe presque tout d'un coup dans le sentimental à l'eau de rose, qu'il ne tarde cependant pas à abandonner, ce n'est pas son genre. En général si l'on compare Waverley qui a été écrit avec soin, à plusieurs, des autres romans qui l'ont suivi, et qui ont été rapidement improvisés, on regrette qu'il se soit livré à cette dernière méthode. Scott aurait pu nous donner beaucoup plus de choses parfaites dans leur genre,

nous ne savons pas même jusqu'à quel point il aurait pu s'élever s'il avait travaillé ses sujets avec plus de soin. Nous ne savons pas de quel degré de richesse la nature avait doué ce talent. Il ne s'est pas développé comme il aurait pu l'être si des circonstances, facheuses sous ce point de vue, quelque favorable qu'elles ayent pu être d'ailleurs, l'avaient permis.

Mais après tout, et malgré tout le brillant et l'éclat qui accompagne une grande popularité, il ne faut pas perdre de vue une chose qui restera vraie à toujours! c'est que la littérature a d'autres buts que celui d'amuser d'une manière innocente des lecteurs indolents et ennuyés; si elle n'avait que ce but, elle serait une triste affaire. Non, elle a d'autres buts, et elle doit tendre à les accomplir, qu'on lui en sache gré ou non. Sous ce dernier rapport, il y a peu de chose à chercher et à trouver dans les nouvelles à la Waverley. Des doctrines salutaires, des reproches instructifs, de l'élévation, de l'édification, c'est ce qu'il ne faut pas y chercher; le cœur malade n'y trouvera pas de remèdes, il n'y trouvera pas de quoi le guider pour sortir des tourmens de l'obscurité et du doute. L'élément héroïque dont le germe est dans tous les hommes, n'y trouvera pas une voix qui le réveille. Nous dirons donc qu'ils n'ont pas à leur base des intérêts bien profonds; mais des intérêts comparativement vulgaires, rien, non-seulement d'éternel, mais même qui soit permanent. Dans le fait, l'intérêt que présentent ces romans, est celui d'un contraste dans les mœurs et les costumes. La phraséologie, la mode dans les armures, dans les habillemens qui appartiennent à une époque est présentée soudainement, et avec une singulière vivacité à la vue des hommes d'une autre époque. L'effet est grand, mais par sa nature même, il n'est que temporaire. Voyez mes frères, nous dit-on; un jour nous appartiendrons nous-mêmes à l'an-

tique, et notre costume paraîtra bizarre à nos successeurs. Donnez du temps au dandy que nous voyons de nos jours, il en viendra à avoir l'air d'une ridicule poupée. Dans les musées d'antiques à deux siècles en avant du moment où nous vivons, le chapeau à clocher sera attaché au mur à côté du chapeau à patente de Franc, etc. Les antiquaires auront à décider lequel est le plus disgracieux des deux, et nous pouvons espérer que les pans d'habit à queue d'hirondelle paraîtront aussi ridicules qu'aucune coupe d'habit qui ait décoré la taille d'un honnête homme. Toutes ces choses ne peuvent donc pas nous intéresser longtemps chez les héros de romans; mais c'est l'homme que nous cherchons chez eux. Les armures et les costumes sont des choses transitoires, mais c'est l'homme qui reste pour nous, et qui nous intéresse. L'auteur qui l'a observé le plus profondément, sera aussi celui qui intéressera ses lecteurs.

Quel sera donc le résultat de ces romans à la Wawerley? Amuseront-ils une génération seulement? Peut-être en amuseront-ils encore d'autres; mais à coup sûr ils ne les amuseront pas toutes. Quand nos queues d'hirondelle seront devenues un vêtement fantastique, on ne s'en amusera plus. En attendant, autant que nous pouvons le découvrir, les résultats de ces romans ont été de différens genres. D'abord, et certainement avant tout, n'ont-ils pas eu peut-être celui-ci, c'est qu'un grand nombre de lecteurs ont été rassasiés de ne trouver qu'un simple amusement, et ont fini par désirer de rencontrer quelque chose de plus substantiel. L'amusement dans le genre de lecture, ne peut pas, en effet, aller plus loin. Scott, nous en convenons, a porté dans ce sens divers objets jusqu'à leur ultimatum, et à une certaine crise qui rend inévitable le désir d'un changement, c'est un grand service qu'il a rendu, quoiqu'il soit indirect. En second lieu, cependant, nous pouvons dire que les romans

historiques ont appris à tous les hommes une vérité qui pourrait paraître triviale, et qui néanmoins était inconnue aux écrivains d'histoire, et à leurs lecteurs jusqu'alors; c'est que les âges qui nous ont précédé étaient peuplés d'hommes vivans, et non pas seulement de protocoles, de documens, de controverses, et d'abstractions d'hommes; ces hommes vivans n'étaient pas des abstractions, des diagrammes et des théorèmes. Qu'ils fussent vêtus d'habillemens d'étoffes ou d'autres costumes, ils avaient des joues colorées, des passions comme nous, leur idiôme propre, les traits et la vitalité de véritables hommes. Ce mot que nous disons ici a une grande portée. L'histoire dorénavant devra y penser. Elle nous a parlé jusqu'ici des leçons de philosophie données par l'expérience; il faut à présent que cette expérience devienne réelle et directe; il faut qu'elle donne aux hommes dont elle parle, des corps et une vie, et jusqu'à ce que l'expérience ait pris cette forme, la philosophie restera à la porte. En cela Scott a donc rendu un grand service, et qui doit être fertile en conséquences. Il nous a découvert une grande vérité, une vérité correspondante à sa nature substantielle à lui-même, à la solidité, à la véracité de son imagination, qui, alliée chez lui à une grande vivacité dans l'exposition, et dans le dialogue, était un trait caractéristique de son talent.

Disons un mot de la rapidité dans l'improvisation de son style, dont on paraît de nos jours faire beaucoup de cas. Cette rapidité était extrême chez Scott; et l'on s'étonne qu'autant de produits excellens ayant pu résulter de cette manière de composer. Quelques-unes de ses nouvelles écrites sous sa dictée, lorsque de certaines circonstances l'empêchaient d'écrire lui-même, sont vraiment étonnantes. C'est une faculté précieuse que celle de composer avec rapidité. Elle se rencontrait à merveille avec les vues dans les-

quelles Scott écrivait. En mettant plus de temps à travailler ses livres, il n'en aurait pas obtenu une guinée de plus, et le lecteur couché sur son sopha ne les aurait pas lus plus à son aise. Il était absolument nécessaire que ces ouvrages fussent rapidement produits, et qu'arrondis ou non, ils vissent le jour comme l'O du Ghiotto. En effet, dans tout ce qu'un homme entreprend, soit qu'il écrive ou qu'il fasse autre chose, l'essentiel est d'arriver au terme. Il se tourmente inutilement, il n'a pas le talent de son art, il n'est pas habile, mais maladroit, s'il ne sait pas comment il terminera ce qu'il a entrepris. On ne peut pas atteindre la perfection, jamais charpentier dans ce monde n'a fait un rectangle mathématiquement parfait, et cependant tous les charpentiers sauront en faire un suffisamment régulier pour ce qu'on leur demande, et ils ne s'exposent pas à manquer leur affaire, et à perdre leur salaire en s'obstinant à vouloir trouver la parfaite régularité. Se donner trop de peine, tout comme s'en donner trop peu, annonce un esprit maladif. L'homme sain d'esprit et adroit, cherchera à donner à ce qu'il veut faire, approximativement le degré de travail et de temps nécessaire, et terminera de cette manière son ouvrage sans que sa conscience ait rien à lui reprocher. On peut dire tout cela en faveur de la facilité de travail, et même le recommander dans la pratique s'il est nécessaire; et d'un autre côté on ne doit pas moins insister sur une vérité, c'est qu'en fait de composition ltitéraire, jamais rien de grand n'a été et ne sera fait avec facilité, mais avec difficulté. Que les écrivains faciles, quelque talent qu'ils aient, fassent attention à ce que nous disons. Est-ce avec facilité, ou en se donnant de la peine qu'un homme réussira le mieux dans aucun genre, mais surtout dans celui auquel appartient le travail de l'âme, « lorsqu'il est question de pénétrer dans les profondeurs de la pensée » de chercher le vrai au travers de

ce qui est obscur ou douteux ; enveloppé de faux de tous les côtés ? Non, la facilité n'est pas ici ce qu'il faut, et pas plus aujourd'hui que dans aucun temps. L'expérience de tous les temps nous le dit, la nature des choses nous le montre. Virgile et Tacite étaient-ils des écrivains faciles ? Toutes les prophéties d'Isaïe ne sont pas d'une nature semblable à cette toile d'araignée de l'article de revue que nous écrivons. Shakespeare, nous pouvons le croire, écrivait avec rapidité, mais non pas sans doute avant d'avoir profondément pensé. Longues et pénibles ont souvent été ses pensées, il est aisé de l'apercevoir, et sa vie à lui-même n'a pas été exempte de peines et d'angoisses, quoique sa grande âme ne nous en ait rien dit. Il avait sans doute à écrire rapidement dans de certains moments, et il se trouvait toujours prêt à le faire ; c'est ici que nous rencontrons le grand secret de la chose ; écrire rapidement, mais après une énergique préparation, c'est-là la vraie méthode. Le haut-fourneau, après avoir longtemps travaillé et bouillonné, laisse d'un seul jet couler le pur métal. Ainsi travaillait Shakespeare, s'il avait été un écrivain facile, il n'aurait jamais été un Shakespeare. Milton n'était pas non plus du nombre de ceux qui composent facilement ; on voit que sa manière n'était pas celle d'écrire rapidement après une longue préparation, mais c'était dans l'acte même d'écrire que son génie travaillait avec effort. Gœthe nous dit aussi de lui-même, « que rien ne lui était envoyé dans son sommeil », aucune page de lui n'était là sans qu'il ne sût bien pourquoi elle y était ; aussi il est reconnu que sa prose est la meilleure qui ait été écrite par les auteurs modernes. Schiller, malheureux par sa santé, ne pouvait jamais venir à bout du travail entrepris : son noble génie voulait trop bien faire, et consuma héroïquement sa vie. Plutarque écrivait-il facilement ? Dante voit blanchir ses cheveux à travailler sa *Divine comédie*, dans une soli-

taire agonie de mort il l'achève, et cette belle œuvre lui survit, et vivra à jamais chez les humains. Non, une création ne peut pas être facile ; c'est Jupiter dont la tête est tourmentée intérieurement par les flammes, dont la Pallas armée doit se dégager avec effort.

Quant au travail en manufacture c'est autre chose. La règle générale est que le prix du travail est en proportion directe avec la peine que se donne l'ouvrier, la valeur en est toujours nulle, ou à peu près nulle si cet ouvrier ne se donne aucune peine. Cesse donc, écrivain facile, de te vanter de la rapidité et de la facilité de ton travail! Pour toi je parle toujours du travail en manufacture) il y aura du profit, une augmentation de salaire. Mais pour moi il n'y a qu'à perdre, j'aurai peu de chose pour mon argent : ne viens donc pas te vanter à moi. Ecris facilement, par la vapeur même si tu veux, et si on t'achète tes produits, mais ne parle pas de mérite. « Ce qui est écrit facilement, » dit Shéridan, « est diablement dur à lire. » Quelquefois, et même toujours, ajouterons-nous, inutile à lire, ce qui pour un être qui a peu de temps à vivre, et beaucoup à faire, est la chose la plus dure du monde.

La facilité productive de Scott étonnait tout le monde. Le capitaine Hall entr'autres avait une singulière manière d'en rendre compte, sans recourir au miracle ; il faut lire son journal dont nous avons parlé plus haut. Il nous dit, qu'en comptant ligne par ligne, il se trouvait avoir lui-même écrit dans son journal à peu près autant que Scott à ses heures perdues dans un certain nombre de jours ; « et quant à l'invention, » dit il, « il est connu qu'elle ne coûtait rien à Scott, mais lui arrivait d'elle-même. » C'était commode, en effet, mais pour nous qui trouvons grande aussi la rapidité de Scott, nous la regardons comme une preuve et une conséquence de la santé solide de son corps et de son esprit.

Nous la trouvons grande, mais non pas miraculeuse, et pas plus grande que celle de beaucoup d'autres; admirons-la, mais avec mesure; observons toujours qu'il y a deux conditions pour un ouvrage. Laissez-moi fixer la qualité, je vous laisserai la quantité. Chaque auteur peut faire rapidement son travail s'il n'est pas trop difficile envers lui-même. Imprimez la causerie d'un tel individu donné, vous aurez chaque jour un gros-Octavo. Supposez que ce qui en est écrit soit trois fois aussi bon que ce qu'il cause, vous aurez chaque jour le tiers de l'octavo à imprimer, ce qui sera encore beaucoup sans doute. Ecrire d'une manière passable, avec une telle rapidité, indiquera, non le génie de l'homme, mais ses habitudes, elle prouvera chez lui le bon état de son système nerveux, un esprit pratique, et en général qu'il entend son métier. Sous le point de vue le plus favorable la rapidité de la composition indique la santé de l'esprit, mais beaucoup plus encore la santé du corps. N'en doutons pas, la faculté d'écrire facilement peut être acquise par l'habitude. L'esprit humain une fois porté dans cette direction peut aller fort loin. William Cobbet, un des hommes les plus sains, était plus grand improvisateur que Scott, ses ouvrages considérés sous le point de vue de qualité et de quantité, ses voyages agriculturistes, registres, grammaires, sermons, Péter Porcupine, Histoire de la Réformation, ses dernières dénonciations sur les pommes de terres et le papier monnaie nous ont étonnés. Pierre Bayle a écrit d'énormes volumes in folio, on ne sait dans quel but, l'encre coulait de sa plume comme un ruisseau fangeux, et coulait encore lorsqu'il mourut la plume à la main. Mais la plus inconcevable facilité est probablement celle de l'éditeur ordinaire d'un journal quotidien. Voyez ses principaux articles, comme ils se font lire dans des sujets si souvent traités; ce sont des pailles déjà cent fois battues à vuide, une répétition éphémère des

mêmes sons, tous les jours des prédictions de maux dont on a déjà cent fois reconnu l'inanité. Comment ce même homme avec des facultés purement humaines peut-il se mettre nuit après nuit à travailler avec la même vigueur et le même intérêt, cette paille vuide, à la battre et rebattre avec le même retentissement pendant une série d'années, c'est un fait qui reste encore à expliquer dans la physiologie humaine. La vitalité de l'homme est grande.

Dirons-nous que Scott, entre beaucoup d'autres choses qu'il a fait arriver à leur ultimatum et à une crise, a porté à ce point la composition rapide, afin que chacun pût mieux voir ce qu'il est possible de faire dans ce genre? On peut y voir en effet des résultats, et des résultats même tels, que Scott, tory en politique aurait reculé devant eux; car si une fois l'art de l'impression était arrivé au point de marcher de front avec la conversation, alors la démocratie (si nous voulons aller au fond des choses) n'est plus un objet de crainte chimérique, mais une probabilité, une certitude à laquelle nous ne pourrions pas échapper. Mais laissons cela, il nous paraît que nous voyons avancer à grands pas la composition rapide; partout nous voyons des écrivains qui se vantent d'y réussir. Il vient de paraître une mauvaise traduction de Don Carlos; le traducteur, jusqu'ici inconnu, nous dit: « le lecteur croira peut-être que je veux m'excuser si je l'assure que la pièce entière a été terminée dans l'espace de dix semaines (y compris quinze jours d'interruption pour cause de fatigue), que j'ai traduit souvent jusqu'à 20 pages dans un jour, et que le cinquième acte a été l'ouvrage de cinq jours. » Pauvre individu inconnu! que m'importe que tu aies mis à ton ouvrage cinq jours ou cinq décades de jours? La seule question importante est celle-ci: « Que vaut ta traduction? » Voilà pourtant à quoi nous en sommes; le genre de l'*extempore* nous domine, il s'avance

sur nous comme les vagues de l'Océan, comme le déluge de Noé, comme les eaux bourbeuses d'un fossé mises en mouvement. C'est une triste perspective que celle de voir notre littérature s'écouler au moyen de cet aqueux *extempore*. Une chose cependant doit nous consoler, ce n'est pas la littérature que l'on entraîne de cette manière, ce n'est que la publication et la vente des livres. N'y avait-il pas une littérature avant l'imprimerie et le Faust de Mayence, et cependant il y avait des hommes qui écrivaient *extempore?* Avant même qu'on écrivit, et avant Cadmus de Thèbes, il y avait des hommes qui parlaient en improvisant. La littérature est la pensée des ames qui savent penser, et béni soit Dieu, dans aucune génération, ces ames n'ont été et ne pourront nous être ôtées.

Cette carrière, dans laquelle Scott était entré, d'écrire des romans impromptus n'était pas de nature à se terminer par sa volonté, mais devait au contraire devenir de plus en plus accélérée, et on ne voit pas en vérité dans quel but raisonnable il aurait pu la terminer. La banqueroute du libraire Constable ne fut pas la cause de la ruine de Scott; la cause de cette ruine fut l'ambition qui s'était emparée de lui. Sa manière de vie n'était pas la plus sage : où pouvait-elle le conduire? où s'arrêter? Il restait toujours de nouvelles fermes à acheter, tant que de nouveaux romans pouvaient les payer. Un succès toujours croissant lui donnait tous les jours plus d'appétit, plus d'audace. Cependant la composition impromptu devait finir par décliner, par perdre de son mérite. Il existait déjà partout en secret un parti considérable d'opposition, des témoins des miracles de Waverley, qui étaient obligés d'y croire, mais qui protestaient en silence contr'eux. Un tel parti d'opposition devait aisément grossir et entraîner le monde à sa suite, lors-même que le procédé impromptu continuait, mais en perdant de

sa valeur. De la protestation tacite, on dut en venir aux paroles; des vérités dures, appuyées par des actes plus durs encore, résultant d'une popularité exagérée et usée, vinrent au jour. A présent que l'on ne peut plus blesser le cœur d'un brave homme, on peut en parler. Un jour vint où la montagne Constable qui paraissait fondée sur le roc fit entendre un effroyable craquement semblable à celui d'un glacier qui s'écroule avec fracas, entraînant après lui tout ce qui l'entoure. Dans un jour, les monceaux d'or, formés des salaires de Scott, furent changés en valeurs idéales et nulles. En un jour, l'homme riche, le grand propriétaire se vit sans argent, sans terres, devint un banqueroutier entouré de créanciers!

L'épreuve fut terrible ; Scott l'envisagea avec fierté, avec courage, comme un homme du monde fier et courageux qu'il était. Peut-être y avait-il pour un homme fier et courageux un autre parti à prendre que celui qu'il prit. Celui d'avouer humblement ses non succès, de se présenter au monde dans son état de banqueroute, et de ruine quant aux biens et à la réputation de ce même monde, et de chercher ailleurs son refuge. Il pouvait, en effet, trouver ailleurs ce refuge, si ses habitudes et la tournure de son esprit l'avaient porté à le chercher de ce côté. Mais, il aurait trouvé douloureux de dire : « J'étais entré dans une fausse route, cette gloire et cet orgueil maintenant brisés n'étaient qu'une illusion, et un prestige trompeur. » Au lieu de cela il dit : « Je veux rétablir ma position, par mes propres efforts, ou mourir à la peine. » En homme fier et vigoureux, il se donna la tâche Herculéenne de déblayer ces montagnes de débris, en payant de fortes sommes au moyen de livres qu'il pouvait encore écrire et vendre. Cela se passait lorsque sa vie était déjà sur son déclin ; le malheur qui tombe sur nous, dans ces moments, est bien plus lourd, et plus difficile à supporter.

Cependant Scott se mit à cette tâche en homme courageux, il y travailla avec persévérance. Le dépérissement de la machine commençait déjà à s'annoncer chez lui par le craquement des ressorts de la vie, et il travaillait encore avec une noble gaîté.

Luttant contre les atteintes d'une mort qui s'avançait, il soutenait la faiblesse de son corps par la force de son âme. La tâche enfin se trouva la plus forte, elle parvint à briser les ressorts de cette vie et de ce cœur courageux. Au sujet des derniers ouvrages de Scott, sa vie de Napoléon, les Démonologies, Histoire d'Ecosse, et autres encore, la critique ne dira rien ni en blâme ni en éloges. Sous ce dernier rapport, elle aurait cependant beaucoup à dire. Elle ne dira plus que ceci, et elle le dira avec tristesse : Le noble coursier qui hennissait avec joie en voyant brandir la lance des combats, finit sa carrière, en traînant péniblement un ignoble char ! Scott redescendit sa vie semblable au projectile lancé à une grande hauteur qui regagne la terre en retombant avec rapidité ; ce fut peut-être un bien pour lui. Sa vie fut une tragédie comme le sont toutes les vies de ce genre, une preuve de plus que la fortune roule sur un globe qui ne s'arrête pas et que l'ambition littéraire, guerrière, politique, pécuniaire n'a jamais bien fini pour aucun homme.

La notice donne un dernier extrait du volume sixième des mémoires. Il est d'un genre tragique, de vastes ruines prennent un caractère encore plus sacré par une sévère visitation, celle de la mort. Scott s'était mis en retraite dans un logement solitaire à Edimbourg, pour se livrer à son travail journalier, et avait laissé sa femme malade à Abbotsford. Il s'était séparé d'elle pendant qu'elle dormait, après avoir regardé quelque temps en silence ce visage qu'il craignait de ne plus revoir en vie. Cette citation est dans

le genre de celles du Journal de Ravennes de Lord Byrs. Le sixième volume en donne plusieurs qui le rendent plus intéressant qu'aucun des volumes précédens.

Ainsi tombe le rideau ; et la forte existence de Walter Scott est finie pour nous. Il nous en reste des traces, elles sont disséminées au loin, et méritent d'être conservées. A son départ on a pu dire : « C'est véritablement une vie d'homme qui a quitté la scène. » Aucun échantillon plus sain de virilité Britannique ne nous a été donné dans le dix-huitième siècle. Nous avons vu encore nous-même, dit le critique, il n'y a pas longtemps, dans les rues d'Edimbourg, cette belle physionomie Ecossaise, exprimant la franche honnêteté, la bonté, la sagacité, qui distinguaient notre compatriote. Les soucis dévorans étaient exprimés sur son front que la joie n'habitait plus. L'impression que nous en avons reçue ne s'effacera pas de notre mémoire. Quant à lui, nous ne le verrons plus. Adieu Sir Walter Scott, l'honneur de l'Ecosse, c'est avec fierté et tristesse que nous prenons congé de toi.

L'auteur de cet article est M. Carlyle. Le lecteur français ne connaît peut-être pas cet écrivain anglais. Voici quelques mots que l'on trouve à son sujet dans le n° du 1er Mars 1839 de la Revue des deux Mondes : *Article sur la littérature anglaise, par Philarète Chasles.* « Depuis les travaux de Hallan, de Makintosch, de Lingard et de Southey, un seul écrivain dont la singularité affecte une phraséologie à peine intelligible, Carlyle, a fait preuve d'une haute intelligence historique. Elève de Schiller, dont il a écrit la vie avec talent, il se classe parmi les penseurs, et même parmi les mystiques, dont l'œil ne voit dans les annales humaines qu'une série de problèmes métaphysiques. On le laisse planer dans cette région où les mortels ne le suivent pas, et mille autres s'enchaînent à la terre, recueillant les grains de sable, entassant la poussière, et faisant preuve d'une patience qui émerveille. Et plus loin :

« Carlyle, qui essaie d'implanter au milieu des affaires, et du commerce anglais, les doctrines idéales de Fichte, mérite d'être cité après Makintosch, Wordsworth, Coleridge, Dugald Steward et Reid, l'honneur de la philosophie britannique, on leur cherche inutilement des successeurs. »

Ce jugement sur Carlyle par un critique français estimé, en montrant quel a pu être le point de départ de l'auteur anglais dans son article sur Walter Scott, pourra peut-être servir à repousser le reproche d'excessive sévérité envers un auteur favori, que pourraient lui adresser les admirateurs et les amis du romancier écossais.

Suivant Carlyle, deux faits incontestables sont mis en évidence dans l'examen auquel il se livre de la biographie et des ouvrages de Walter Scott. L'un, que son plus grand mérite littéraire était celui d'être un admirable conteur. L'autre qu'il a employé ce talent à gagner beaucoup d'argent. Ses ouvrages lui ont valu une immense popularité; cette popularité actuelle lui conservera-t-elle une grande réputation dans un long avenir? Peut-on accorder à Scott le titre de grand homme? Voilà encore des questions que Carlyle examine.

Cet article a-t-il été écrit dans une intention dénigrante, et hostile envers Scott et ses mémoires? c'est ce que ne croit pas celui qui en donne la traduction. Il lui a paru écrit avec conscience par un homme qui cherche la vérité. Carlyle aime lui-même Scott, il rend justice au talent et au caractère qui lui ont valu un si grand nombre d'amis non-seulement dans son pays, mais encore dans tous ceux ou ses ouvrages ont été lus et admirés.

Je trouverais injuste (et telle n'a pas été, je crois, l'idée de Carlyle), de dire que Scott n'a été qu'un conteur amusant, et qu'il n'ait bien mérité de ses lecteurs que sous ce point de vue. Je me bornerai à cet égard à citer le service qu'il a rendu aux historiens. Il leur a montré comment on peut, et on doit tracer le caractère du temps et de la nation où l'on place son histoire et comment on donne aux personnages que l'on met en scène une individualité et une vie propre.

S. C.

UNE
EXÉCUTION

AU CHATEAU DE LOECHE.

CHRONIQUE VALAISANNE

DE 1627.

II.

DEUX JEUNES FILLES.

La nuit était venue lorsque Péter quitta l'hôtellerie de maître Jacob. Léger et insouciant, son feutre coquettement posé sur l'oreille droite, le jeune homme descendait en sifflant la principale rue de Loëche. Arrivé vis-à-vis de l'église principale, il se signe avec ferveur, fait une courte prière mentale et s'éloigne ensuite à grands pas. Le couvre-feu était sonné; à peine de rares lumières brillaient-elles encore aux fenêtres, deux ou trois bourgeois attardés regagnaient, pleins d'une anxiété visible, leurs demeures écartées, afin de faire cesser au plutôt la mauvaise humeur de leurs tendres épouses. Çà et là, on entendait une porte se fermer avec un grincement sourd; la voix des ménagères cessait par degré d'initier le voisinage dans les querelles du foyer domestique, et les cris du guet, qui commençait sa ronde nocturne, se mêlaient aux lentes pulsations de l'horloge du bourg.

Péter allait arriver aux dernières maisons, lorsque son attention fut attirée par un groupe d'une dizaine de per-

sonnes armées, qui s'était formé devant la demeure de Marc Zen-Brun. L'une d'elles tenait, sous son manteau de grosse serge, une lanterne sourde qu'elle abandonna pour heurter au seuil du bâtiment, avec le manche de sa hallebarde.

— Ouvrez, s'écria le visiteur, ouvrez, de par les Seigneurs d'Etat!

La maison reste silencieuse.

— Ouvrez, ou nous enfonçons la porte!

Un peu après, une fenêtre s'ouvrit lentement et une vieille femme, à moitié vêtue, y parut.

— Vous voilà donc, mauvais garnement! s'écria la femme en s'efforçant de découvrir dans l'obscurité celui qui avait frappé. N'avez-vous pas honte, Marc, de courir ainsi les cabarets toute la nuit et de venir ensuite réveiller votre vieille grand'mère, au milieu du sommeil qu'il plait à Dieu d'accorder à ses pauvres yeux? Voilà la treizième fois que cela vous arrive, mon garçon: je les ai notées sur une bûche afin de m'en souvenir. Et me laissez-vous seulement le temps de vous reprocher votre conduite? Non; d'abord que je veux entamer ce chapitre, vous vous sauvez comme un chat qui mérite le fouet. Mais cette fois, vous êtes dans la rue et bon gré mal gré vous attendrez qu'il me plaise de vous ouvrir, ce que je ne ferai bien certainement qu'après vous avoir lavé la tête comme vous le méritez. Où en sommes-nous et dans quel siècle vivons-nous, Saints du Paradis! Et je vous le demande, Marc! que signifient les visites nocturnes que vous recevez et ces grands escogriffes que, depuis quelques temps, vous introduisez secrètement au logis? Et le vieux bahut du galetas, qu'en faites-vous? Vous en emportez toujours la clef, Marc! ce qui est fort laid de votre part et ne témoigne pas d'une bien grande confiance à mon égard. Mais, comme dit notre révérend Vicaire: à tout péché, miséri-

corde! Parlez, parlez, mon fils; je suis prête à vous écouter. Enfin, si vous ne voulez pas coucher à la belle étoile, comme le saint homme Job qui valait pourtant beaucoup mieux que vous, puisqu'il s'est envolé au ciel sur un char de feu, commencez par me dire pourquoi le bahut exhale une si forte odeur de salpêtre et de goudron?

Un grognement sourd partit en ce moment du sein du groupe : il frappa l'oreille de la bonne femme.

— Parlez plus haut, mon fils; j'ai l'oreille dure, vous le savez; c'est à peine si j'entends notre vénérable pasteur quand il fulmine contre les enfans qui ont des secrets pour leurs parens. Vous disiez donc....

Cette adroite insinuation demeurant sans réponse, la vieille continua, d'un ton courroucé:

— Je suis en souci de vous, Marc! Vous vous gâtez au logis, comme pourrait bien le faire un jeune garçon. Vous regardez votre grand'mère avec défiance, ni plus ni moins que si elle était une babillarde et une mauvaise langue comme la seconde femme du mercier Arnold. Le seigneur Antoine S***, votre bienfaiteur et le parrain de ce petit innocent que le bon Dieu vous a enlevé, sera informé sans retard des déportemens de son compère. Il y mettra ordre. C'est un seigneur qui vaut mieux que toutes ces barbes grises qui cherchent à nier les Carolines et à martyriser notre révérend Evêque. Ce n'est pas qu'il n'ait envie de leur laisser faire, le saint prélat! mais il se trouve encore trop jeune pour abandonner son troupeau aux loups dévorans. Quand il aura quelques années de plus, il tendra de lui-même la gorge au couperet de maître Jean-Jacques Alter [1]. Que le ciel, dans sa bonté, daigne m'appliquer les mérites de ce sang précieux! Je ne verrai pas toutefois ce jour mémora-

[1] Le bourreau d'alors.

ble. Quant à vous, Marc, je dois vous avouer qu'il y a au moins quinze jours que j'ai fait écrire au seigneur votre compère. Il vous fera rougir, le brave homme qu'il est, vous veuf et qui par conséquent devriez être entre vos draps à pareille heure. Dans un *Post Tritum*, comme dit le clerc qui a adressé ma lettre, j'ai prié ce seigneur de vous dire deux mots au sujet du bahut. Fussiez-vous donc aussi têtu que lorsque vous faisiez vos dents, il y a de cela trente-quatre ans, il faudra bien que....

— Ouvrez, grand'mère de mon cœur, s'écria enfin l'individu qui essuyait à bout-portant cette bordée de paroles et qui ne voyait plus de raison pour que la bonne femme, lancée comme elle était, s'arrêtât jamais; on vous montrera ce que contient ce malheureux bahut. Ne me faites pas languir plus longtemps, car je tombe de sommeil!

Péter, qui s'était approché peu-à-peu, reconnut parfaitement que l'homme qui se donnait pour Marc Zen-Brun en imposait d'une étrange manière. La différence dans le timbre de la voix le frappa particulièrement.

— Où avez-vous passé la soirée, Marc? reprit sa grand'-mère. Dans quel lieu de débauche, avez-vous gagné cette voix enrouée et mal séante? Vous a-t-on jeté un maléfice ou avez-vous aperçu, en rentrant, l'esprit du moine infortuné que les hérétiques ont pendu au gibet du bourg, sans respect pour son saint caractère [1]? Je vais vous ouvrir, mon fils, mais vous m'expliquerez cela, oui, vous me l'expliquerez, tout en me remettant la clef du bahut, ou, je ne vous promets point de ne pas faire partir la lettre adressée au parrain de votre fils.

La vieille retira sa figure ridée de la fenêtre et on l'entendit un instant après descendre, avec une lenteur déses-

[1] Lettre de l'Evêque Yost aux cantons catholiques.

pérante, l'escalier de bois qui conduisait au seuil de la maison.

Il y eut pendant ce temps un colloque rapide entre les individus qui demandaient à entrer.

L'oiseau s'est probablement envolé avant notre arrivée, compagnons! Voilà qui vous apprendra à perdre votre temps à conter fleurette à une jeune fille qui s'effarouche dès qu'on lui fait deux doigts de cour, comme une poule en couches à l'aspect d'un vieux coq qui pond un serpent dans son nid.

— Imbécille ! pouvions-nous nous mettre en œuvre avant que le seigneur Familier nous en eût donné l'ordre?

— Paix, bavards; ne sauriez-vous retenir un instant votre langue? Allez donc donner l'éveil à cette vieille pour qu'elle n'ouvre pas et que nous soyons obligés d'enfoncer cette porte de chêne au risque de faire croire que le feu est aux quatre coins du bourg.

— François a raison, s'écria un quatrième individu; si nous n'agissons pas avec précaution, toutes les commères du voisinage se mettront à crier du haut de leurs coiffes de de nuit et il y aura un sabbat tel que l'autre complice.... Comment l'appelle-t-on, Jérôme !

— Anselme Summelmatt.

— Eh bien, qu'Anselme Summelmatt dont la demeure est, dit-on, à l'autre extrémité du bourg, se doutera de ce qui arrive et lèvera le pied aussitôt.

— Et moi je vous dis qu'il n'en aura pas le temps. Nous aurons vite fait avec celui-ci. Il est évident que le lièvre n'est plus au terrier.

— Allons donc! Il sera rentré au logis par cette fenêtre basse. Vois-tu comment je passe aisément ma tête entre les barreaux qui la protègent. Il se sera réveillé aux premiers mots de cette damnée vieille et il est probablement occupé

à choisir les endroits les plus obscurs de la maison pour s'y blottir.

— Nous les sonderons avec le fer de nos hallebardes, pour lui apprendre à jouer à cache-cache avec nous.

— Peste ! il ne faudra pas se contenter d'une légère perquisition. Le baillif Maggheran entend que lorsqu'on cherche un homme, on le trouve.

— Oui ; il n'aime pas que maître Alter, le coupe-tête, reste les bras croisés et ne fasse que la moitié de la besogne qui lui revient.

— Et le bahut? Que dites-vous du bahut? Il faudra y courir dès que cette malheureuse porte sera ouverte.

— Ce n'est pas ma main qui en soulèvera le couvercle, bien sûr ! Puisque cette vieille a senti une odeur de roussi autour du bahut, qui sait si le prince du sabbat ne s'y tient pas blotti pour nous jouer quelque tour de sa façon?

En ce moment la porte de la maison roula sur ses gonds rouillés et la bonne femme s'avança sur le seuil.

— Entrez, entrez, fils prodigue qui revenez au toit paternel, brebis égarée qui soupirez après le bercail ! Je vous condamne à m'embrasser, en passant, en punition de votre....

— Voyez un peu cette vieille folle qui prend le seuil de sa porte pour un pont de cythère? Au large, verte commère, nous avons autre chose à faire que de baiser la triste relique que vous nous offrez.

En achevant ces mots, les hommes d'armes, après avoir décoiffé la lenterne sourde dont nous avons parlé, se précipitèrent dans la maison, à l'exception de deux d'entre eux qui restèrent en sentinelle devant la porte.

Peindre l'étonnement de la bonne femme, lorsqu'elle vit des gens armés envahir sa paisible demeure, n'est certes pas chose facile. Leurs figures sinistres à grandes moustaches, leurs manteaux sombres, les armes qui étin-

celaient dans leurs mains, la frappèrent d'un morne effroi. Pendant une minute, elle se crut sous le poids d'un affreux cauchemar. Sa surprise et sa frayeur se traduisirent enfin dans les quelques exclamations incohérentes qu'elle fit entendre en recouvrant l'usage de la parole. Eperdue, l'esprit traversé par un sinistre pressentiment, elle finit par s'informer en tremblant des motifs de cette étrange irruption dans son modeste logis.

— Bagatelle, grand'mère adorable! s'écria l'homme d'armes auquel elle s'était adressée. Une accusation de complot contre la sûreté de la République!

A cette terrible révélation, la vieille sentit ses genoux se dérober sous elle. Elle fit quelques pas en chancelant et alla tomber sur un banc de pierre adossé à la maison voisine.

— Seigneur, ayez pitié de nous! s'écria-t-elle. Tout est expliqué.... le bahut.... ils vont tout découvrir.... Oh! malheureux enfant, qu'as-tu fait?

Ces derniers mots, prononcés en quelque sorte machinalement, arrêtèrent tout-à-coup sa pensée sur le danger qu'allait courir son petit-fils, s'il rentrait en ce moment chez lui. Se levant d'un bond, elle se jeta dans la rue ténébreuse et joignant ses mains ridées, elle s'avançait en criant aussi haut que son grand âge et sa faiblesse le lui permettaient :

— Sauve-toi, Marc; sauve-toi, mon pauvre enfant!

Ses cris déterminèrent plusieurs voisins, encore indécis, à s'enquérir de ce qui se passait dans la rue.

— Le feu! dit une voix qui partait d'une fenêtre élevée; n'a-t-on pas crié au feu? Où a-t-il pris?

— Peste soit des matous! répliqua une voix plus éloignée. Voilà une demi-heure que j'ai les oreilles rompues de leurs miaulemens. Aussi pourquoi a-t-on adopté ce mal-

heureux calendrier grégorien, comme disent nos gens d'église? Depuis cette belle trouvaille, peu digne assurément de notre Saint Père, les saisons sont renversées et les chats miaulent au mois de septembre comme jadis au commencement du printemps.

— Vous n'y êtes pas, voisin. Je vous certifie qu'on a crié au feu. Que diable! je ne l'ai pas rêvé!

— Eh bien, jetez votre bonnet de nuit dans le brasier pour l'éteindre. Je vous affirme, moi, que ce sont des matous qui ont fait tout ce vacarme. Dieu veuille que ma chatte blanche n'ait pas attrapé quelques coups de griffe dans cette bagarre!

En entendant la grand'mère de Marc remplir l'air de ses cris d'angoisse, Péter, ému de compassion, s'était précipité au-devant d'elle pour la rassurer. Il lui prit affectueusement les mains.

— Calmez-vous, pauvre mère! lui dit le jeune homme. Marc est à l'abri de l'orage : il s'est éloigné.

— Soyez béni, qui que vous soyez, pour cette nouvelle consolante. Mais dites-moi.....

Elle n'acheva pas, car Péter s'était hâté de la quitter. Il était déjà loin. Les sentinelles qui veillaient devant la maison envahie l'avaient vu passer comme une ombre et disparaître dans les ténèbres. Elles eurent un moment l'idée que ce pouvait être Marc Zen-Brun et se demandaient si elles ne devaient pas quitter leur poste pour se mettre à sa poursuite, lorsqu'un de leurs compagnons leur cria, du haut de la lucarne du galetas :

— François! pas plus de Marc Zen-Brun dans cette cage à poulets qu'il ne reste de marc dans ton cellier, après les vendanges. Mais la vieille sorcière avait bon nez, car le bahut est plein de pièces d'artifices!

— Diable, riposta François, c'est alors dommage que

la conjuration n'ait pas réussi. Nos seigneurs d'état auraient fait une mine extrêmement drôle, avec chacun un pétard caché dans les boucles de leurs perruques !

Péter n'entendit pas ces derniers mots : il s'éloignait à grands pas dans la direction du château, car c'était là où il se rendait. A mesure qu'il avançait, son cœur battait avec une violence de plus en plus croissante. L'air frais de la nuit carressait les boucles de sa chevelure flottante et tempérait l'ardente sueur qui baignait son front. Autour de lui tout était silence et repos. Seulement et par intervalles, l'écho de la montagne répétait l'harmonieuse plainte d'un rossignol perdu dans les bois. Peu à peu, il entendit plus distinctement le bruit des vagues du Rhône et l'éternel gémissement de la Dala, s'échappant de son lit de roches escarpées pour se perdre dans le fleuve. Ses yeux se portaient fréquemment vers le but de sa course précipitée où étincelait une faible lueur pareille à quelque étoile perçant les sombres voûtes du ciel, par une soirée d'orage. En découvrant cette lueur inespérée, le jeune homme comprit qu'il était encore attendu.

Arrivé au pied du château, Péter toussa à plusieurs reprises.

C'était évidemment un signal, car aussitôt la haute fenêtre où le jeune homme fixait ses regards cessa d'être éclairée et il put suivre, d'étage en étage, la marche de la personne qu'il attendait si impatiemment.

Bientôt une voix douce et qui paraissait craindre d'éveiller les échos de cette sombre demeure, se fit entendre derrière le guichet de la porte principale.

— C'est vous, Péter! Mon Dieu, que vous venez tard aujourd'hui! Rendez-vous à la poterne qui regarde le pont du Rhône; il n'est pas prudent que je vous entretienne ici

ce soir, car il ne doit pas tarder à nous arriver encore du monde.

Péter se rendit sans mot dire à l'endroit désigné et un peu après il y fut rejoint par une jeune et charmante fille.

— Oh! mon ami, quelle sera votre surprise lorsque vous saurez ce qui s'est passé aujourd'hui au château!

— Je ne le sais que trop, Madelaine! Encore une victime de la politique ombrageuse de ces temps de discorde et de haine! — Quant à vous, ma bien-aimée, pourquoi êtes-vous encore ici? Qu'il me serait doux de vous tirer bientôt de ce lieu de grincemens de dents et de tortures, pour vous rendre à la vie des champs, à l'air et au soleil.

— Ne dites point cela, Péter; il ne dépend pas de vous que je ne sois hors de ce séjour qui me paraît comme à vous bien triste et bien lugubre, mais je ne puis quitter mon père, maintenant que la vieillesse courbe sa tête et l'incline vers la tombe.

— Vous parlez comme une fille pieuse doit le faire, reprit le jeune homme d'un ton grave; mais pourquoi votre père ne saurait-il se décider à venir habiter l'humble toit qui, à Varone, attend celle dont je presse la main tremblante et dont je devine la rougeur?

— Que voulez-vous, Péter? Mon père est pauvre et fier. Il lui répugne de devoir son existence à un gendre, tandis qu'il peut y pourvoir lui-même. Comme geôlier du château, il mange un pain amer, mais qu'il gagne loyalement, il ne pourrait plus se plier aux travaux des champs et ne veut être à la charge de personne. Il est ainsi fait. D'ailleurs une vieille habitude l'attache à ces murs noircis par le temps et où s'est écoulée une bonne partie de sa vie.

— Pouvez-vous parler ainsi, Madelaine? que n'avez-vous dit à votre père que mon modeste héritage est suffisant pour

nous trois et que les derniers jours de cet humble serviteur seront paisibles et honorés?

— Mon Dieu! Péter, répliqua la jeune fille vivement émue, que ce langage est doux à mon oreille et que je vous aime d'avoir un cœur si bon, sous des dehors un peu brusques et impétueux.

— Belle fleur des prisons! repartit à demi-voix Péter, en étreignant doucement la jeune fille; quand donc cesseras-tu de croître et de te développer au milieu du sang et des supplices?

— On voit, Péter, à vos paroles, ajouta la jeune fille en se dégageant, que vous avez passé plusieurs années à la cour épiscopale: à force d'entendre les jeunes seigneurs d'Etat causer avec de nobles demoiselles, vous avez retenu quelque chose de leur langage poli.

— Non, Madelaine; ma naissance me plaçait trop au-dessous d'eux pour que j'osasse les fréquenter, quand la nature de l'emploi que j'occupais dans la maison de notre révérend prince ne m'eût pas tenu à distance. Mais j'ai quelque peu étudié et beaucoup lu.

— Peut-être rougirez-vous un jour de mon ignorance, car, vous le savez, Péter, je ne sais ni lire ni écrire.

— Mais vous savez un secret que bien des femmes, même de haut lignage, ignorent souvent ou désireraient en vain posséder: vous faire aimer et fixer à jamais les cœurs qui se donnent à vous. J'ai vu bien des jeunes filles presque aussi jolies que vous; je n'en connais point que vous ne surpassiez en grâces naïves, en vertus touchantes.... Rougir de vous, ô Madelaine!

— Allons, allons, Péter; je vois que vous prendrez gaîment votre parti de la simplicité de votre.... compagne.

— Mais je ne prends point mon parti de l'attente dans laquelle on me fait languir. Que Matthias renonce à son

triste métier : il le faut absolument. Je lui parlerai demain, Madelaine. Il comprendra que je dois hâter de soustraire sa fille au hideux contact du bourreau et de ses valets !

— Quant à cela, Péter, je dois dire que mon père m'a toujours tenue éloignée des scènes cruelles dont ce château a maintefois été le théâtre. Jamais les gémissemens des criminels abandonnés à l'homme des hautes-œuvres n'ont frappé mon oreille. Si j'ai quelquefois pénétré dans les sombres cachots de cette enceinte, je l'ai fait de mon propre mouvement et sans y être obligée. Mon père suffit au service des prisonniers et des gens de justice.

— Ainsi donc tous ces hommes qui sont arrivés aujourd'hui, vous ne les avez point vus, Madeleine ? demanda le jeune homme avec une sorte d'anxiété fébrile.

— Si, vraiment, Péter, répondit ingénument la jeune fille. Par malheur, mon père, qui n'était pas en mesure pour recevoir des hôtes aussi nombreux, a dû aller plusieurs fois aux provisions. Pendant son absence, ces hommes à moitié ivres, m'ont poursuivie de folles déclarations d'amour, chaque fois que j'ai dû traverser la grande galerie pour le service du seigneur Familier d'Etat.

— C'est cela ! s'écria Péter d'une voix sourde. Et je vous laisserai exposée aux outrages de ces hommes grossiers, pendant toute la durée de la détention du seigneur S***, c'est-à-dire, de la procédure que sans doute on va instruire contre lui !

— Mon Dieu, Péter, vous m'effrayez. Quels dangers puis-je courir ? Et d'ailleurs, qui vous dit que ces hommes ne s'en retourneront pas dès demain matin ?

— J'en doute.

— Mais on ne tient garnison au château qu'en temps de guerre ?

— La nécessité de faire bonne garde autour du prison-

nier obligera vraisemblablement les seigneurs d'Etat à retenir ici une force imposante pour intimider ceux qui seraient tentés de l'arracher de leurs mains. Dans ces temps-ci, on ne parvient pas toujours à garder ceux dont on vient de s'emparer.

— Mais le chevalier S*** est donc un personnage bien important ou bien dangereux pour qu'on prenne tant de précautions pour s'assurer de lui ? L'oubli et l'abandon sont ordinairement le lot du pauvre prisonnier, et je ne sache pas qu'aucun de ceux qui ont été enfermés dans ce château en soient sortis, grâces au secours de leurs proches ou de leurs amis. Mais peut-être en arrive-t-il différemment, lorsqu'il s'agit de personnes riches ou influentes dans l'Etat.

— Vous l'avez dit, Madelaine. Les partisans des Carolines, les membres du Clergé et les ennemis personnels du Baillif Maggheran ne négligeront rien pour sauver un homme qu'ils peuvent en quelque sorte envisager comme leur chef. Que Dieu prête aide et assistance à ses libérateurs !

— Savez-vous, Péter, de quels méfaits on accuse le seigneur arrêté ?

— D'une conjuration contre l'Etat, c'est-à-dire, contre ceux qui aujourd'hui prétendent le représenter. Je ne connais pas en particulier les faits qu'on lui impute. J'ai été témoin, en me rendant ici, d'une scène qui me porte à croire qu'il pourrait bien avoir entrepris quelque machination secrète, dans le but de renverser l'autorité séculière, aujourd'hui toute puissante en Valais. Les seigneurs d'Etat ne lui pardonneront jamais son dévouement à la personne de notre Révérend Evêque, ni l'obstacle qu'ils ont toujours trouvé en lui dans leurs empiétemens sur les droits de l'Eglise de Sion. Quant à moi, je le connais peu. Il a été Gouverneur de St. Maurice et a servi avec fidélité et bravoure en Italie. Sa générosité égale, dit-on, sa fortune patrimoniale. Comme

Major de la vallée de Gunther, il s'est acquis une grande réputation de prudence et de fermeté.[1] Sur quoi basera-t-on l'accusation? c'est ce que nous ne tarderons pas à apprendre. Son indignation contre les procédés violens auxquels notre seigneur l'Evêque a été en butte, l'a peut-être porté à son tour, à des entreprises peu réfléchies qu'on lui fera payer.....

— D'une détention de plusieurs années ou d'une forte amende[2]? ajouta la jeune fille en voyant que Péter hésitait.

— Non, de sa tête! reprit lentement celui-ci. Pour qui connait le Baillif Maggheran, le sort du prisonnier n'est pas douteux. Je le plains, s'il est coupable : c'est un homme mort.

— Vous me faites frissonner, Péter. Quoi! le bourreau mettrait la main sur cet honorable seigneur! Mon Dieu! que va-t-il se passer ici?

— Avez-vous vu le prisonnier à son arrivée au château?

— Oui, Péter, j'étais présente lorsque ses gardes lui ont enlevé le masque de velours qui cachait ses traits. Il m'a paru fort abattu et sa voix était tremblante lorsqu'il s'informa si l'on permettrait à ses enfans ou à sa mère de partager les ennuis de sa prison. Le seigneur Gressner lui répondit, en

[1] Voyez, à la fin de la Chronique, une anecdote curieuse, relative à l'administration judiciaire de cette Vallée, pendant que le chevalier S*** en était Major.

[2] En 1678, Gaspard S***, Grand-Baillif en office de la République, accusé de haute trahison et d'entreprises contre la sûreté de l'Etat, ne racheta sa vie qu'en payant une si énorme amende, qu'elle absorba une grande partie de sa fortune qui était colossale pour le pays. Il était Baron de Duyn en Savoie, Chevalier du S. Empire et de l'ordre de S. Michel en France, Citoyen du Milan, Colonel en Piémont et du Haut-Valais, et avait été successivement secrétaire d'Etat, Gouverneur de S. Maurice et Banneret de Brigue. Plus heureux que son père ou aïeul le Chevalier Antoine S***, il parvint à rentrer en grâce auprès des dixains qui se partagèrent la somme à laquelle il avait été condamné. Il mourut en 1691.

secouant la tête d'un air de doute, qu'il prendrait à cet égard les ordres du Baillif Maggheran, qui doit arriver demain. Il a ensuite été conduit dans son cachot.

— Malheureux enfants, quel doit être leur désespoir! Quelle amère affliction pour sa vieille mère! Ils ne tarderont pas sans doute à venir s'établir à Loëche, afin d'être à portée de lui prodiguer leurs consolations.... Et tenez, Madelaine.... jetez les yeux du côté de la plaine.... voyez arriver, non loin du pont du Rhône, ces femmes entourées de valets portant des torches flamboyantes.... Ne pensez-vous pas, avec moi, qu'elles appartiennent à la famille du prisonnier?

— Je le crois, Péter, et cela ne me surprend point. A la nouvelle qu'un fils chéri, qu'un père tendre venait d'être jeté dans les fers, ces Dames ont dû tout braver pour le suivre.

— Voilà qu'elles ont franchi le fleuve et qu'elles commencent à gravir le chemin en zig-zag de la colline. — Montez sur cette pierre mousseuse, Madelaine; de là vous pourrez mieux suivre la marche de la caravane.

— Je vois venir derrière elle un homme à pied. Il s'avance à pas lents et de temps à autre on le perd dans l'ombre que projettent les litières des voyageuses. Mais aussitôt que lès torches s'inclinent de son côté, il apparait soudain, étrange et gigantesque!

— Il a franchi le pont en même temps que les personnes à la suite desquelles vous le voyez cheminer en ce moment, mais celles-ci sont arrivées par la route de Tourtemagne tandis qu'il débouchait par le chemin qui traverse la forêt de Finge.

— Je ne sais pourquoi la vue de cet homme me fait peur.

— Autant qu'on peut en juger depuis cette élévation et à cette distance, son aspect ne doit en effet pas être agréable. Sa taille me paraît des plus hautes, sa tête me semble énorme, et, à en juger par les apparences, il doit être doué

d'une force peu commune. Au reste, dans un moment nous pourrons mieux l'examiner.

— Voilà que les arbres de la colline les dérobent à nos regards.

— Ils ne tarderont pas à parvenir au tournant de la route.

— Voyez, Péter, comme la lumière des torches se joue, d'une manière étrange, dans l'épais feuillage de ces grands arbres.

— Ce voyage silencieux, continué par une nuit aussi obscure, a quelque chose de solennel et jette dans l'ame une sorte de mystérieuse terreur.

— On dirait des ames en peine, cheminant en longue procession, sous les ormeaux d'un cimetière, à la pâle clarté d'une lune de novembre.

— Ou quelque confrérie de pénitens blancs se rendant, aux flambeaux, dans quelque chapelle écartée de la montagne.

— Sainte Vierge et sainte Madelaine, ma patrone, protégez-nous. — Versez le baume de vos consolations divines dans le sein affligé de ces pauvres femmes !

— *Amen*, ajouta Péter : que le secours d'en-haut ne leur manque point au milieu des rudes épreuves qu'elles auront à subir !

— Aidez-moi à descendre, Péter ! La caravane approche et dans un instant elle passera au-dessous de la place où nous sommes. Eloignons-nous de quelques pas.

Les deux amans abandonnèrent l'endroit où ils s'étaient tenus jusqu'alors et se rapprochèrent de la poterne. Madelaine éteignit sa lampe et se plaça derrière un mur peu élevé. Par intervalles elle regardait du côté des arrivans, mais à mesure que le bruit augmentait et que leur approche devenait plus immédiate, la jeune fille se sentait pâlir et fris-

sonner. L'émotion qui l'agitait devint même si violente qu'elle finit par cacher sa figure dans ses mains et qu'elle cessa de porter ses regards sur la route. Etait-ce frayeur de jeune fille, à la pensée de l'inconnu qui allait passer dans le château, profonde pitié pour l'affliction des nobles voyageuses dont les sanglots, en vain comprimés, commençaient à frapper son oreille, ou pressentiment secret et invincible de quelque malheur personnel ? c'est ce que Péter ne se demanda point, dont il ne s'enquit pas davantage, car toute son attention s'était portée ailleurs et ce fut machinalement qu'il revint seul à la place que nous venons de lui voir abandonner, à la prière de Madelaine.

Un bruit très-rapproché de pas d'hommes et de chevaux, mêlé à quelques paroles entrecoupées qui ne pouvaient être prononcées que par une bouche féminine, se fit entendre en ce moment, puis il diminua graduellement.

Lorsque son agitation fut un peu calmée, la jeune fille chercha des yeux Péter et fut le rejoindre aussitôt qu'elle l'eut aperçu. Il était appuyé contre la grande pierre mousseuse, d'où, peu de momens auparavant, elle était descendue. Plongé dans une profonde rêverie, regardant sans voir et écoutant sans entendre, le jeune homme resta sourd à l'harmonieuse voix de Madelaine qui lui reprochait doucement de n'être pas demeuré auprès d'elle.

— Que regardez-vous donc si long-temps de ce côté, Péter !..... Mon Dieu, vous ne me répondez pas seulement ! ajouta la jeune fille, avec une douloureuse amertume.

— Vous ne l'avez donc pas vue, cette enfant de si miraculeuse beauté ! s'écria enfin Péter, d'un ton qui peignait le plus grand trouble, et une exaltation qui fit frémir Madelaine.

En baissant son timide regard devant le regard de feu du jeune homme, Madelaine poussa un faible cri.

Un homme vêtu de serge rouge, coiffé d'un chapeau à larges bords, comme on les portait à cette époque et surmonté de deux ou trois méchantes plumes de couleur sombre, passait dans le chemin, à quelques pas de la jeune fille. Il portait, sur l'épaule droite, une large épée à deux mains. Son air était farouche et inspirait une invincible terreur.

Le lointain reflet des torches glissant sur sa figure sinistre, qu'encadrait une épaisse barbe rousse, avait permis à Madelaine de contempler un instant le mystérieux personnage et de le reconnaître.

— Quoi..... déjà! s'écria Madelaine d'une voix éteinte.

— Eh bien! quel est cet homme? reprit brusquement Péter.

— Cet homme?..... C'est le bourreau!

Un Valaisan.

(La suite au prochain numéro).

DE LA

QUESTION RELIGIEUSE

DANS LE CANTON DE VAUD.

Nous ne sommes plus au temps des ménagemens puérils. Nous nous mouvons dans une atmosphère où la clarté pénètre de toutes parts. Les tendances générales de la race humaine se dessinent dans ses actes en caractères toujours plus intelligibles; les institutions, autrefois confondues, se dégagent les unes des autres, tout en manifestant les rapports naturels qu'elles ont entr'elles. On ne dissimule plus les vérités de peur des conséquences qu'elles pourraient entraîner, et il y a certainement un progrès social dans ce libre champ laissé à la force logique de la pensée. Mais ce droit constaté devient par cela même un devoir. Quiconque se plaint du jour menteur versé par les passions sur les objets de l'intérêt public, est tenu d'employer toutes ses forces à faire ressortir la vérité du milieu de ces fausses lueurs.

C'est donc un sentiment d'obligation qui nous porte aujour-

d'hui à examiner l'état des choses dans notre Canton, au sujet de l'organisation de la société religieuse.

Trois opinions principales se partagent les esprits; elles se sont toutes trois manifestées au sein de notre Grand-Conseil. Dans cette question, leur position est fort semblable à celle qu'elles occupent dans la question politique.

Les uns veulent le changement essentiel de ce qui existe, aussi bien relativement au fond que relativement à la forme. Ce parti du mouvement, comme il s'intitule lui-même, pense que la société est faite pour parcourir une suite de changements, de phases sans terme, où, ne suivant de règle apparente que son impulsion, elle obéit sans les connaître à des lois qui sont en elle, et dont rien ne saurait lui faire pressentir le terme. Pour ce parti, la religion est un besoin de l'humanité, mais un besoin variable, et qui se transforme à chaque nouvelle période du développement social. Ce n'est donc à ses yeux qu'un élément humain, quoique le premier de tous, peut-être, et les diverses manifestations sous lesquelles il s'est produit, ne sont que les effusions naturelles de l'Esprit divin qui circule en tout temps dans l'humanité.

Vis-à-vis de ces hommes, précisément à côté d'eux, qui aurait pu se l'imaginer! nous en trouvons d'autres qui se figurent que les formes religieuses sont inséparables du fond, qu'elles doivent subsister sans changement, et qu'elles le peuvent. Renfermés dans les limites de leurs sentiments, l'expérience est de peu de valeur pour ces hommes. Ils veulent tout ce qui existe et rien de plus; plusieurs, parce qu'ils aiment l'état de choses actuel, qu'ils y sont faits, qu'ils y attachent une idée de vénération; les autres, parce que, peu soucieux d'aller au fond des choses et de leur âme, et craignant par dessus tout d'être dérangés, ils voient dans une forme établie une sorte de garantie contre les empiètemens d'une puissance active, et qu'ils s'y blottissent comme dans

un lieu de refuge. La force numérique appartient aux deux éléments réunis de ce parti du *statu quo,* et c'est aussi à la masse de cet auxiliaire que le parti du mouvement a dû l'espèce de victoire qu'il vient de remporter au sujet de la confession de foi. La religion de l'habitude frayant la route au changement réduit en principe! étrange alliance, journée des dupes s'il en fut jamais!

Viennent ensuite d'autres hommes, ceux qui s'efforcent de faire la part des deux tendances de l'esprit humain que représentent les partis dont nous venons de parler, le besoin de mouvement, et le besoin de stabilité. En politique comme en religion, la place de ces hommes est à peu près la même, on leur donne, ou le nom ridiculisé de juste-milieu, ou le titre mal famé de doctrinaires. Le nom de parti du progrès résumerait fort bien ce qu'est réellement ce parti, comme il expliquerait au fond sa position. Dans l'idée de progrès sont contenues les deux nécessités du mouvement et de la stabilité. Cette notion suppose un départ et un but, le développement graduel d'un germe permanent, le plein épanouissement d'un principe dans le cœur duquel se trouvent contenues les semences des vérités futures. L'homme du progrès réel se trouve placé entre celui qui veut rester où il en est, et celui qui veut aller sans savoir ni d'où il part, ni où il va. Le monde ne marche vers l'avenir qu'avec un regard tourné vers le passé, ou plutôt vers ce qui fut, qui est, qui sera, le sens moral, dot immortelle de l'humanité, richesse permanente, d'où part et où vient aboutir tout ce qui est bon dans la société. Dans les profondeurs de la conscience individuelle plongent les racines de tous les droits politiques et sociaux. Le développement progressif de l'humanité ne crée pas ces droits, il les retrouve et les ranime comme des feux couvés sous la cendre. Après le combat que nécessite la manifestation de tout droit nouveau, la conscience

générale en reconnaît si bien l'éternelle justice, que personne ne comprend plus comment le monde avait pu s'en passer. Si l'on veut appeler la conviction de ce fonds permanent de justice une doctrine, et ceux qui la professent des doctrinaires, à la bonne heure. L'important n'est pas de repousser les noms de parti, mais de les expliquer.

S'il existe en effet une doctrine quant aux développemens de l'ordre social, quoique l'on ne puisse l'obtenir que par une déduction tirée des principes éternels de notre nature, quel rôle important et positif ne remplira-t-elle pas quand il s'agit de religion, et de religion chrétienne? Ici toute la vérité dogmatique étant contenue dans une révélation formelle, il n'y a pour ceux qui en admettent l'authenticité, et par-là même l'intégrité, qu'à soumettre leur nature morale et intellectuelle à ce qui s'y trouve enseigné. En cela rien ne répond au besoin du changement, et si les doctrines étaient tout, si tout demeurait stationnaire jusqu'en ses dernières ramifications, quelque chose manquerait à l'homme. Entr'autres causes de décrépitude, l'Eglise romaine périt par l'immobilité. Mais si la révélation ne détermine rien d'absolu en ce qui concerne l'application des dogmes à l'ordre social, ni les manifestations diverses de la conviction religieuse, il sera légitime de penser que l'auteur de cette révélation a destiné la nature immuable de la vérité à revêtir des habits divers, et assortis aux divers états au travers desquels passe l'humanité. A nos yeux comme à ceux de beaucoup d'autres, cette flexibilité des formes du christianisme, est un témoignage de plus de sa céleste origine. L'homme eût trop exactement ajusté son œuvre à son temps pour qu'elle pût s'approprier à tous; il eût été jaloux de projeter sa volonté sur les formes des cultes à venir, et un jour tranché eût circonscrit ce qu'enveloppent ces divines obscurités, désespoir des esprits attachés à la lettre. Non, la

forme n'est qu'une enveloppe qui tire uniquement sa valeur du fruit qu'elle est destinée à protéger, et qui doit changer de nature à mesure que se succèdent les frimas et la chaleur. C'est une proie que le Maître des choses a livrée au besoin de changement du pauvre esprit de l'homme, condamné à ne jamais parvenir ici-bas à la perfection à laquelle sa glorieuse nature le contraint cependant de tendre sans cesse. Parce que l'infirmité de notre race a trouvé à s'abattre sur cet élément variable, ne serait-ce pas en partie ce qui l'a préservée d'entamer le germe divin? On nous dira que Dieu garde son œuvre en dépit de tout ce que l'homme peut faire. Mais le rapport qu'il a prédisposé entre l'action de l'homme, et la nature des circonstances dont il a entouré cette œuvre, peut fort bien entrer dans sa manière de garder celle-ci.

L'existence d'un parti invariablement attaché aux doctrines immuables du christianisme, et à la fois convaincu de la mutabilité des formes qu'elle revêtent, est on peut le dire, une nécessité. Et par cela même que ce parti existe, l'avenir lui appartient. Mais sans aller si loin, au milieu du conflit de ces opinions diverses, tout observateur sincère, tout bon citoyen, s'adresse forcément ces deux questions :

Où allons-nous? — Que devons-nous faire?

Où nous allons? A la solution d'un de ces problèmes compliqués que présente l'organisation des sociétés humaines. A la manifestation d'une de ces nécessités qui vivent quelquefois des siècles dans la pensée générale, tant la lutte est opiniâtre entre ce qui existe, et ce qui doit exister. A une vérité composée de plusieurs vérités, lentement découvertes et mûries dans le sol de la vieille civilisation européenne. Les vérités se tiennent toutes par un point, ou plutôt la vérité en elle-même, est une et absolue. Mais cette chaîne que soutient la main divine se décompose pour nous en anneaux, et quand le genre humain est en possession

d'un de ces chaînons, il y a toujours en lui un pressentiment de la vérité qui va suivre.

Nous allons à l'émancipation de la Société religieuse. Plusieurs marches ont été gravies pour arriver au point où nous sommes parvenus, assez larges pour que bien des esprits crussent la hauteur franchie, et le temps du repos arrivé. Le dernier venu de ces principes, la liberté de conscience et de culte, a gagné irrémissiblement sa cause dans l'opinion. Les tentatives faites pour contester à la créature le droit, d'adorer son Créateur comme elle l'entend, seule, et en réunion avec d'autres, échouent une à une devant la flétrissure imprimée par l'esprit général. Droit imprescriptible aux yeux de toute intelligence éclairée, cette liberté est entrée dans le droit commun de l'humanité civilisée, elle n'en sortira plus désormais.

Arrivée là, la liberté entraîne nécessairement l'égalité comme son dernier corollaire. Dès que du terrain du privilége on a mis le pied dans celui de la justice, les concessions ne peuvent plus se calculer. Ce sont les efforts tentés pour maintenir un privilége dans un système animé d'un souffle d'égalité et de liberté qui ont donné tant de désavantage aux défenseurs du projet de loi sur l'Eglise. Eux-mêmes, convaincus de l'inconséquence qu'ils devaient de nouveau consacrer, heurtés par l'habitude d'une part, par les passions de l'autre, privés du secours qu'on tire des principes d'une justice entière, n'ont pu se défendre que faiblement, et en s'appuyant sur la nécessité des concessions, inévitables dans les organisations transitoires. Or les passions n'entendent rien à ces sortes de nécessités. On peut dire même que la défense a été nulle, puisque, obligée de se réduire à celle des doctrines chrétiennes, retranchées derrière ce qui ne semblait qu'un formulaire, il ne lui a pas été possible de se placer sur son vrai terrain. Le Projet, accommodement tenté entre les

hommes du progrès et ceux du *statu quo*, a succombé par le mauvais vouloir de ceux qui auraient le plus gagné à son admission; et avec lui, l'espoir d'une préparation légalement amenée entre deux ordres de choses entièrement différents.

De semblables transformations attendent les établissements religieux dans tous les états de l'Europe. Le premier jour où l'individualité réussit à enrégistrer sa réclamation contre le joug d'une unité factice, furent jetés les fondements de l'égalité des églises. Ce qui s'oppose à ce dernier développement, est toujours un reste de papisme, quelque forme qu'il revête. Et cependant le papisme a été le témoignage visible rendu à une belle vérité. Le principe de l'unité, d'où découle celui de l'autorité, est une révélation de la réalité des choses spirituelles et de leur domination sur la matière, car l'unité est le sceau de l'esprit. Mais pour arriver à la vraie unité, il faut qu'elle se dégage d'elle même du sein des diversités. L'homme n'y peut rien, sinon lui laisser librement faire son œuvre séculaire. Beaucoup de gens s'effraient des diversités, comme s'il était de leur nature de se propager indéfiniment, et d'entraîner ainsi une désorganisation réelle. Mais ils ne réfléchissent pas au besoin non moins impérieux d'unité, qui, manifesté dans la création toute entière, rassemble les individus en groupes, en familles, liées par des rapports réels et intimes. L'homme avec ses opinions et ses goûts, suit cette loi comme les plantes, il n'est pas plutôt laissé à lui-même qu'il cherche à s'associer avec ceux dont les penchans se rapprochent des siens. Peu à peu ces groupes mêmes, comme autant d'individualités, cherchent un centre commun. En politique, les fédérations, combinaison des deux principes de l'individualité et de l'unité, tendent à devenir un jour la forme gouvernementale des peuples les plus civilisés. En religion cette forme prévaudra probablement une fois aussi. Mais il faut

d'abord qu'il soit donné satisfaction aux réclamations de l'individualité. Ceux qui pensent qu'en religion, comme en politique, on peut se rapprocher par des sacrifices qui blessent, sinon la conscience, du moins des penchants légitimes, ne reconnaissent guère les exigences du cœur humain. Plus il est à l'étroit quant aux choses de son choix qu'un vrai devoir ne lui fait pas une loi d'abandonner, plus il s'y cramponne opiniâtrément. Voulez-vous en diminuer le prix à ses yeux, laissez lui la pleine liberté du choix, vous le verrez bientôt à l'aise, assigner la seconde place aux choses que la contrainte seule lui faisait estimer si haut. La liberté et la justice enfantent nécessairement l'impartialité. Sans oser nous flatter de voir jamais les chrétiens des temps futurs se rapprocher tout à fait sous le rapport des formes, et de quelques points secondaires de doctrine, nous remarquons cependant que l'étendue d'esprit qui met chaque chose à sa place, augmente chaque jour dans le monde religieux, et nous croyons en conséquence que les besoins individuels étant satisfaits, il restera d'autant plus de place au besoin premier et général de l'unité. Déjà le principe fédératif existe de fait entre plusieurs sociétés religieuses, qui, différant par leurs formes, et quelquefois même par plusieurs de leurs points de vue, se réunissent cependant, soit pour un simple culte, soit pour opérer plus facilement de grandes entreprises chrétiennes.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant, notre conviction d'une infaillible révolution dans les formes religieuses, n'emporte point avec elle le souhait de la voir bientôt s'accomplir au milieu de nous. Si nous remarquons ici des symptômes plus imminents, il faut probablement l'attribuer, soit à la circonscription resserrée de notre patrie, où les idées mûrissent hâtivement, comme les fruits entre les murs d'un étroit jardin, soit au développement du principe démocra-

tique. On aura beau faire, tout ce qui est social se lie par la base. L'égalité absolue des droits politiques entraîne tôt ou tard celle des droits religieux, et vice versà.

Mais de ce qu'une chose est fondée en théorie, même de ce qu'elle est absolument juste en soi, il ne s'ensuit point que son application immédiate soit le moins du monde désirable. Nous ne pensons nullement que notre population soit préparée à une modification aussi essentielle que celle là. Chacun est effrayé de l'idée d'abandonner aux congrégations le salaire des pasteurs. On sent que pour un grand nombre des habitants de nos campagnes, l'entretien du culte serait une dépense de luxe pour laquelle ils trouveraient absurde d'employer le prix de leurs sueurs. On pense donc que plusieurs de nos communes risqueraient de se trouver sans pasteur ni prédication. Peut-être y a-t-il dans cette crainte trop de défiance du mobile qui porterait des ministres zélés à prêcher sans rétribution, et des personnes pieuses à faire prêcher, même en dehors de la localité qu'elles habitent. Mais nous concevons cependant ces appréhensions, tout en les regardant comme exagérées. Nous craindrions tout autant pour le moins, le système où la majorité d'une paroisse, choisissant un pasteur que salarierait l'état, la minorité se trouverait placée dans la condition de nos dissidents. Il faut du temps encore pour que la masse de notre population soit préparée à subir ces modifications.

Ici se présente naturellement la seconde question que nous nous sommes posée en commençant : *Que devons nous faire?* Celle-ci nous l'adressons aux gens religieux. Tous les partis en religion peuvent se réduire à deux. Deux partis qui depuis six mille ans luttent sans se réconcilier, mais dont la position a rarement été plus nettement tranchée qu'elle va bientôt l'être. Que les chrétiens sachent se reconnaitre et se compter. En employant ce terme de chrétien,

nous ne prétendons nullement désigner une foi de nuances, mais caractériser la différence fondamentale qui sépare les hommes qui regardent la Bible comme une œuvre directement et surnaturellement dictée par l'Esprit divin, et Jésus-Christ comme le Fils de Dieu et le Sauveur des hommes, et qui désirent lui soumettre leur cœur, de ceux qui ne voient dans ce livre qu'une œuvre humaine.

Ne nous laissons pas abuser par des mots. On peut faire de magnifiques professions de foi sur la divinité de la Bible et de Jésus, et rester en dehors du terrain chrétien, si l'on considère cette divinité comme une révélation naturelle, poursuivie au travers des siècles dans l'esprit des plus grands hommes, et montant de Moïse à Jésus en passant par Pythagore, Socrate, Platon, que sais-je? Mais que tout homme qui regarde cette révélation comme miraculeusement accordée à l'humanité, comme l'éternel trésor de ses espérances, sache tendre la main à celui qui partage cette conviction. Que celui là même dont la conviction ne serait pas complète encore, mais qui sent en lui ce désir de foi qui annonce la foi, se garde bien de se regarder comme exclu. A lui s'appliquent ces paroles du Maître : « Celui qui n'est pas contre nous est pour nous. » Le champ de bataille est changé, ce n'est plus la lutte entre telle ou telle opinion, renfermée dans les limites du christianisme, mais la guerre entre l'incrédulité et la foi. Faute d'apprécier l'état des choses, et de distinguer leurs vrais amis, beaucoup d'hommes religieux dans le sens positif du mot, ont desservi leur propre cause. Qu'ils prennent garde à ne pas se laisser tromper plus longtemps. Que l'amour d'une chose humaine, la forme, ne les empêche pas de discerner la chose divine, celle qui persiste sous tous les systèmes, qui leur donne seule la vie, la véritable piété.

Ici est le point de contact entre les chrétiens amis de l'ha-

bitude et les chrétiens amis du progrès. La fonction de tout chrétien est d'exercer une mission autour de soi. Il faut que l'esprit vivant du christianisme se ranime dans notre population, dût-elle conserver ou non, les formes religieuses qui sont actuellement les siennes. Là doit être le but essentiel de tout ce qui possède une âme soumise à Dieu. Germe ce qui pourra, tout porte des fruits dans un sol véritablement chrétien. Mais pour concourir à cette grande œuvre, il faut que chacun fasse sa concession.

Les uns doivent souffrir l'expression plus vive et plus nouvelle de sentiments qui sont les leurs. Certes nous ne contestons aucunement le pouvoir moralisateur des bonnes habitudes, la solidité qu'elles donnent aux institutions vraiment utiles, la part considérable que le Maître du monde leur a assignée dans l'organisation des choses humaines. L'habitude doit suppléer au jugement dans ces moments d'ignorance et de défaillance morale, où tombent parfois les plus forts même, et les plus habiles. Mais nous voudrions le répéter à ces hommes honorables et nombreux, qui, mettant leur conscience au-dessus du reste, n'ont que le tort de confondre quelquefois les inspirations qui viennent de sources différentes, l'habitude est comme ces morceaux de cuivre que le vendeur met dans la balance d'une marchandise à laquelle manque une fraction indéterminée, et qui n'ajoutent rien à son poids réel. Elle est une puissance aveugle, aussi propre à favoriser le mal que le bien, la paresse naturelle à l'homme que son besoin légitime de repos. Qu'on s'y laisse aller dans ces temps calmes, où l'homme et la société glissent sur une pente si peu sensible qu'on ne s'aperçoit pas de l'espace qu'on parcourt, cela peut se concevoir. Mais qu'arrivé à ces embranchements où la route se divise et se précipite, on se repose encore sur l'habitude, qu'on veuille marcher comme on a marché, uniquement parce qu'on l'a

déjà fait, qu'on néglige ce pouvoir de juger qui constitue l'être raisonnable, c'est véritablement déchoir de sa dignité d'homme. En se livrant à un instinct demi animal, c'est se priver des moyens de conserver ce qui peut être maintenu, par le sacrifice de ce qu'il faudra infailliblement abandonner.

Un mot de plus sur les révolutions de formes. N'ont-elles pas l'immense avantage de faire repasser chacun sur le fond de son christianisme, de le porter à se demander quel est pour lui le point vivant de ce vaste système, par quelles racines il s'enfonce dans son cœur ; ce qu'il y a d'intérêts mondains rattachés à telle ou telle manifestation de sa foi. Questions bien graves, qu'on n'est guère tenté de s'adresser dans les temps ordinaires, et de la solution desquelles dépend souvent la paix du chrétien à sa dernière heure. Sous ce rapport, un changement de formes est un baptême dans lequel l'Eglise rajeunit sa foi.

Nous le disons ensuite aux amis du progrès : Ne faites pas trop d'efforts pour amener la réalisation immédiate de vos systèmes. Vous ne pouvez savoir au juste le temps que dureront encore les institutions actuelles, ni ce qui leur succédera ; appliquez-vous à propager ce qui fait la base de toute institution chrétienne. Tous les biens que pourrait procurer à l'Eglise l'égalité des églises, la place assurée aux modifications individuelles, le libre déploiement des forces, la vigueur d'action, sont subordonnés à la grande condition d'une population chrétienne, dans le sens à la fois rigoureux et large du mot. Plus le sentiment religieux acquerra parmi nous de solidité et d'étendue, plus deviendra réellement possible le moment où l'Eglise pourra rentrer dans les conditions de son établissement primitif, celle où elle n'existe que par des forces spirituelles. Comprenez donc combien en fait de christianisme, une couleur fondue et générale est plus durable que les nuances particulières ; et

efforcez-vous ainsi d'éviter certaines choses, insignifiantes quelquefois, mais qui passent à tort ou à raison pour des signes de ralliement, et qui semblent une attaque à des esprits prévenus. Ces ménagements rendraient les progrès plus sûrs, quoique peut-être moins rapides, car les signes caractéristiques frappent dès l'abord les intelligences peu cultivées. Ce sont des vases curieusement travaillés qui disent le prix de la liqueur qu'ils contiennent, avant que le palais se soit formé à en goûter l'excellence. Mais ces moyens, utiles pour attirer l'attention, et d'ailleurs presque toujours employés sans calcul, deviennent dangereux plus tard. Ils tendent à circonscrire l'effet de la prédication évangélique, et à réveiller l'emportement de l'ignorance. C'est bien assez que l'Evangile soit destiné à être haï de l'orgueil et de l'égoïsme sans l'exposer sans nécessité à la colère aveugle du préjugé.

Après l'union, première et indispensable condition de toute influence durable, d'autres dispositions sont encore particulièrement nécessaires aux chrétiens de notre époque. Qu'ils prennent courage d'abord. On ne saurait trop le redire, c'est un grand spectacle que celui de l'ignorance et de l'infidélité humaines, accomplissant les desseins de Dieu, et préparant les voies à un plus libre développement du principe religieux. Beaucoup de gens pieux, convaincus des avantages d'un autre système, auraient reculé à l'idée de la secousse causée par son introduction. La crainte d'un mal actuel l'emporte presque toujours chez les hommes à conscience délicate, sur l'espérance d'un bien futur. Dieu ne violente pas ces scrupules, nés de la crainte de l'offenser, mais il laisse la tâche rebutante des démolitions aux mains de ceux qui s'imaginent follement accomplir leur propre volonté. Aussi leurs plus rudes attaques ne doivent-elles inspirer qu'un sentiment d'admiration pour la sagesse

divine, mêlé de compassion pour l'aveuglement de ces hommes. Nuire à l'Eglise de Jésus-Christ, assise sur le rocher des siècles, ne leur sera jamais donné. Ils croient s'attaquer au principe qui ne peut changer, mais il se trouvera qu'ils n'ont battu en brèche, que ce qui était destiné à tomber. De leur côté, les amis de l'habitude, en témoignant de toutes parts leur attachement aux formes existantes, n'ont rien su exprimer quant au maintien de la doctrine, et ont ainsi aidé de leurs propres mains à briser ce qui, en retenant le faisceau des opinions, constituait réellement l'Eglise nationale. Ainsi l'agression des uns, l'abandon irréfléchi des autres, concourent également à cet accomplissement de la volonté divine, qu'entrevoyaient dès long-temps les penseurs chrétiens, dans la céleste origine de l'Eglise, et dans la justice rationnelle de l'égalité de ses diverses branches.

Il est bien nécessaire d'assurer ainsi son courage par l'aspect des futures destinées du christianisme. Zélés et faibles, chacun a besoin de fermeté. Ceux-ci pour résister aux attaques extérieures sous quelque forme qu'elles se présentent, aux séductions de l'ambition, laquelle d'ici à quelques années ne pourra se satisfaire qu'aux dépens des manifestations religieuses. Ceux-là pour réprimer ce mouvement impétueux du sang qui convertit la défense en attaque; pour s'interdire tout emploi de leur influence sociale, de leur puissance intellectuelle, toute parole incisive, qui blesseraient la charité. Au ton que prennent certaines agressions, la tâche ne sera pas légère. Mais si la cause pouvait se perdre, ce serait par le manque de ce courage intérieur qui ne se manifeste que par une douceur grave et sereine pourtant.

Mais ce qui est par dessus tout essentiel, c'est un redoublement de patience et de charité. Un des plus difficiles,

exercices de la patience, c'est d'avoir sans cesse à supporter les fausses interprétations. Un parti essentiellement étranger à la nature de l'autre, ne peut comprendre son langage, et c'est ce que le passé a prouvé de reste. Nous en prendrons occasion de rappeler aux chrétiens que quelque engagés qu'ils soient, et qu'ils doivent être en effet, dans les affaires et dans les intérêts du monde, ils sont cependant, par l'esprit de leur vocation, en dehors du monde dans un sens plus complet que celui qu'on attribue communément à cette expression. On sort volontiers du monde, quand on se le figure renfermé dans le cercle de certains actes; mais quelques privations extérieures plus ou moins sensibles, n'atteignent pas toujours les racines de ce véritable amour du monde, nulle part plus vivace que dans le cas que nous faisons de l'estime des autres. Il n'y a rien que d'honorable au fond à passer pour conséquent dans ses principes, et pour rigoriste dans ses actes. Mais dans la lutte établie entre les opinions, et à laquelle se mêleront, et des passions politiques, et pour plusieurs hommes, l'obligation chrétienne d'agir politiquement dans un sens défiguré, il faut s'attendre à ce que beaucoup de démarches et de caractères deviennent l'objet de jugemens passionnés et injustes, à ce que beaucoup de positions risquent de se trouver ébranlées. Il y aura beaucoup d'agressions à laisser tomber sans réponse, lors même qu'on aura la vérité de son côté. Un grand discernement sera nécessaire pour éviter de heurter l'opinion sans nécessité, et pour savoir jusqu'où sans compromettre les principes et la vraie dignité, doivent aller les concessions faites à l'amour de la paix. Tout ceci demande une élévation et un esprit de support peu communs, nous pourrions dire à juste titre *surnaturels,* et l'emploi de toutes ces armes chrétiennes que certaines gens feignent de prendre pour un arsenal en nature.

Pour le chrétien la guerre est surtout en lui-même, entre les passions, les vices, les faiblesses du vieil homme, et les dispositions de foi, de prière, d'amour qui constituent l'homme nouveau. Le chrétien lutte avec une insistance redoublée pour demander à Dieu que la lutte n'entame pas la charité, que le zèle à défendre son opinion ne dégénère pas en ardeur personnelle contre celui qui l'attaque, que l'amour croisse à proportion des obstacles et même des injures. Sa devise n'est pas : Repoussons la violence par la violence, mais : Surmontons le mal par le bien. Chrétiens, qu'il s'élève de vos cœurs une supplication générale pour obtenir du Tout-Puissant que l'Eglise soit élevée à la hauteur de ces temps difficiles. Qu'une prédication vivante sorte de la maison de chacun de vous. Qu'en toute occasion, que sous toutes les faces on voie en vous ceux qui espèrent, qui croient, qui aiment. Au fond, que peuvent vous enlever les hommes? Ce qui fait votre sûreté, vous le posséderez jusqu'à la fin, pourvu que votre foi ne se ralentisse pas, que vos adversaires ne cessent jamais d'entrevoir sur votre front le regard d'un frère. Que les rayons de votre charité ne viennent pas tous converger dans l'enceinte limitée de l'amour des autres chrétiens, au milieu des douceurs de cette intime fraternité, n'oubliez pas la grande fraternité des êtres humains, des créatures du même Dieu, des compagnons de douleur et de péché, dont chacun peut devenir un compagnon de gloire. Soyez prudens, nous crie-ton de toutes parts : Prudens! Nous le serons toujours assez, si nous sommes vraiment charitables.

H.

PLAN-NÉVÉ.

—

I.

Vers les chalets noircis où le soir les rappelle,
Pas à pas, les troupeaux s'avancent en broutant;
La vache, lasse enfin du poids de sa mamelle,
Vient livrer les trésors que la chaudière attend.
Mais du soleil déjà la splendeur s'est voilée
Sous la nue au couchant long-temps amoncelée;

Au nord, par dessus tout, dans l'azur brille encor
Le Diableret dressé comme un château de fées,
Au dôme aërien, aux tours, aux créneaux d'or;
Tandis que des brouillards aux teintes étouffées
Drapent le Muverand, qui dans son triste orgueil
Lève un front couronné d'un nuageux linceuil.

A l'aspect noir du ciel abandonnant l'ouvrage,
Les bûcherons prudens regagnent leurs abris;
Mais sur le Plan-Névé l'on ne craint pas l'orage;
De son troupeau le pâtre a calculé le prix,
Jamais il ne l'a vu si nombreux, si prospère,
Jamais sous tant de lait n'a crié sa chaudière.

Aussi, du pâturage ancien dominateur,
Abram le montagnard lève sa tête grise
Plus haut que tous les siens; car le temps destructeur
Qui mine les rochers eux-mêmes, et les brise,
Jamais ne put briser sa sauvage fierté,
Ni pour le pauvre obscur son mépris indompté.

De son front élevé la ligne est orgueilleuse,
D'un œil impatient il commande aux bergers;
Et s'il parle, on entend sa voix toujours grondeuse
Maudire la lenteur des secours étrangers;
Car le moindre retard éveille sa colère,
Et jamais son vouloir n'a ployé sur la terre.

Que la foudre et l'éclair s'allument seulement!
Ses troupeaux sont rentrés; lui, debout devant l'âtre,
Il plonge ses bras nus dans le lait écumant;
Et ranimant le feu sous la cendre grisâtre,
Joyeux, il voit son lait déborder aujourd'hui
Dans ce vase qu'hier il vit déjà rempli.

Cependant une voix s'élève sur la porte:
— Bon maître, accordez-moi votre hospitalité!

Pour une femme, hélas ! la tempête est trop forte ;
Bien traître est le sentier dans cette obscurité ;
Sous l'orage déjà la montagne s'agite,
Bon Dieu !... jusqu'à demain, veuillez me donner gîte ! —

Une vieille courbée, au seuil tenant sa main,
Faible, implore un abri sur ces hauteurs funèbres :
— Quoi ?... Mendier ici ! va, va, suis ton chemin !
Les oiseaux tels que toi craignent peu les ténèbres. —
Et le cruel, tandis qu'un morne éclair reluit,
D'un geste montre, hélas ! le désert et la nuit.

O maître, ayez pitié ! la fatigue de l'âge... —
— Va, va, suis ton chemin, pourquoi partir si tard ?
Tu devais bien prévoir la nuit, même l'orage. —
— L'aurore, bon seigneur, éclaira mon départ ;
J'ai marché tout le jour, mon Dieu, je suis si vieille ! —
— Va ! dis-je, et garde-toi de lasser mon oreille ! —

Mais la vieille à ces mots, à genoux tombe en pleurs,
Et sur ce seuil cruel ose encor crier : grâce !
Le vieux berger Matthieu, touché de ses terreurs,
De l'ouragan terrible écoutant la menace,
Ne peut de sa douleur être muet témoin :
— Maître ! maître, pitié ! vers l'âtre un peu de foin... —

— Qui donc ose parler, quand il devrait se taire ?
Depuis quand après moi quelqu'un eut-il raison ? —
— Maître, le ciel est noir ; maître, noire est la terre,
Le sentier du ravin n'est guères de saison ;

Et si malgré ses pleurs vous chassez cette femme,
Vous devrez compte au Ciel de la perte d'une âme! —

— Ah! tu veux donc aussi t'héberger en plein vent!
Hors d'ici! pars! et va, va joindre la sorcière! —
A la porte il l'entraîne, il le pousse en avant;
Puis des verroux sur lui refermant la barrière,
De malédictions tous deux il les poursuit,
Et les livre aux hasards de l'orageuse nuit.

II.

Sur la porte a cessé toute voix suppliante;
Car le berger, bravant la double obscurité,
A la Varaz conduit la vieille mendiante
Qui s'attache à ses pas près du gouffre évité.
Sur le sentier glissant humecté par les nues,
Le vent glacé mugit parmi les roches nues;

Mais notre montagnard, la pitié dans le cœur,
Tend un secours propice à sa vieille compagne :
— Pour votre âge, dit-il, sans cacher sa terreur,
Le ciel est bien mauvais, bien rude est la montagne;
Mais nous en sortirons, donnez-moi votre main,
Pourvu que l'ouragan n'ait fermé le chemin. —

— Ecoute! répond-elle en arrêtant son guide
Qui s'étonne à l'accent impérieux et fort

Qu'a revêtu sa voix, jusqu'à présent timide ;
Ecoute ! ta pitié t'a sauvé de la mort ;
Jusqu'aux premiers chalets descends en diligence ;
Demain, tu rendras grâce à ma reconnaissance. —

A ces mots s'éloignant du berger confondu,
D'un pas qui n'avait rien des faiblesses de l'âge,
Elle gravit les rocs loin du sentier battu ;
Et se perdant enfin dans la nuit et l'orage,
On l'eût dite emportée au sein du tourbillon
Où la foudre traçait son rapide sillon.

Mais bientôt au milieu d'une lumière étrange,
Elle apparaît encor sur un roc élevé ;
Tout autour du sommet le nuage se range,
Et dévoile à ses pieds le cruel Plan-Névé.
Alors la vieille femme étendant sur sa tête
Son vieux manteau qui flotte au vent de la tempête,

Etendant ses deux bras sur le mont découvert,
Mêle une voix terrible au tonnerre qui passe :
— Plan-Névé ! Plan-Névé ! désormais un désert
Va recouvrir ton front d'une stérile glace ;
Désormais tes chalets jamais ne verront plus
Le peuple des bergers à mi-été venus ;

Plan-Névé ! désormais à tes frais pâturages,
Nul troupeau ne viendra, Plan-Névé ! Plan-Névé ! —
Et chaque mot, porté sur l'aîle des orages,
Etait jusqu'aux chalets en fracas arrivé ;

La genisse mugit en ouvrant sa narine,
Et le pâtre sentit frissonner sa poitrine;

Mais tout avait passé. Le rocher menaçant
De nouveau se voilait de ténébreuses nues;
Et l'ouragan, plus noir, fondait en mugissant
Au milieu des rochers pleins de voix inconnues.
Alors, le cœur tardif de l'inhospitalier
Pour la première fois eut enfin à plier.

III.

Matthieu, le vieux berger, ressentit dans son ame
Une étrange frayeur; quand seul il fut laissé,
Il crut long-temps encore ouïr la vieille femme;
Mais bientôt il partit, à son ordre empressé,
Vers la Varaz fuyant malgré la nuit hostile,
Pour chercher aux chalets un plus prudent asile.

Des mots de cette femme occupé tout entier,
Il l'a vue à grands pas sur les rocheux étages
Se perdre dans la nue; aux échos du sentier
Il a cru distinguer des paroles sauvages;
Le Ciel, dit-on, punit l'inhospitalité;
Pour son maître, il redoute un sort trop mérité.

Mais quand il fut entré sous le toit charitable,
Quand son être étourdi fut remis un moment,

Retentit tout-à-coup un bruit épouvantable,
La montagne mugit jusqu'à son fondement,
Avalanches, torrens, tempête, éclats de foudre....
On eût dit le fracas d'un monde mis en poudre.

Insondable, la nuit planait sur ces terreurs.
Mais quand la fraîche aurore apparut sur les cimes,
Plan-Névé! Plan-Névé! d'une nuit que d'horreurs!
Vallon qui s'inclinait sur le bord des abîmes,
Pâturages herbeux, chalets, riches troupeaux...
Le glacier couvrait tout de son morne repos.

H. D.

PROMENADE.

Qu'il devait être beau le Léman dans sa solitude, quand les rares bergers qui hantaient ses bords l'appelaient le lac du désert! Ce charme primitif, il ne l'a pas en entier perdu. Une de ses rives en garde les traces. Là, presque rien n'est de l'homme : la nature encore triomphe, virginale et sainte comme aux premiers jours. Les mêmes depuis des siècles, les forêts ondulent des monts au rivage avec les collines. D'indécis et rares sentiers les traversent comme au hasard, allongés en mille détours, perdus et retrouvés sans cesse. Là sont des grottes de feuillage au pied des rochers où tout est silence, fraîcheur, repos, où la vie glisse sans secousse et sans bruit, sans rien qui marque les heures. Il en est une aussi vers le bord, mystérieuse et presque inconnue. On y vient du lac: elle est sous le roc et sur les flots. L'entrée est vaste, mais voilée de lianes et de fleurs sauvages. Tout est séduisant

au dehors: au dedans tout est recueilli, austère. C'est comme en un chœur d'Eglise , mystère et rêverie pour la pensée , pour l'oreille et pour le regard. Le moindre flot que le vent soulève y jette un écho profond, vague et triste, et c'est à peine si ses pâles voûtes s'épanouissent au soleil, quand ses rayons, le matin, y glissent à travers les fleurs, colorés en passant de leurs teintes.

C'était l'heure où le soleil incline au couchant, l'heure où tombe la chaleur du jour, où renaît l'âme et la pensée. Un frêle esquif sortit de la grotte et glissa léger sur les flots du lac. Il portait deux hommes, divers d'aspect, de costume et d'âge. L'un, immobile au gouvernail, rejetait légèrement en arrière une tête blanche, un front fatigué mais noble. Tout était vieux et usé en lui que le regard, le geste et la voix. C'était une de ces figures transparentes auxquelles il est donné de ne pas mentir à l'âme et de la voiler sans l'éteindre, une de ces figures où la matière s'épure au contact de l'esprit, où la pensée ennoblit les traits, où la foi rayonne en amour et en sagesse. En face du vieillard un jeune homme était assis aux rames et les maniait sans effort. Sa tête ovale était fière, son regard sauvage et doux, son front riant mais pensif. Un vent léger trop faible pour rider les flots soulevait par intervalle les boucles de ses cheveux noirs. Il contemplait le vieillard et semblait attendre ses paroles. La vieillesse et la jeunesse se comprennent. Elles se ressemblent, comme l'automne ressemble au printemps. Comme l'espérance et le souvenir dans l'âme, elles se rencontrent dans la vie, s'aiment un jour et puis se disent adieu, l'une pour vivre, l'autre pour mourir.

II.

Vous demandez ce qu'est le Beau, le beau dans l'art et dans la nature. Je voudrais pouvoir vous le dire. Heureux qui le sait : plus heureux qui n'y a jamais songé !

La Nature et la Poésie sont pour l'homme ce qu'était pour Psyché l'amant inconnu qui la visitait dans ses nuits. Toujours voilées à nos regards, sans les pénétrer on les sent ; on en jouit, mais on les ignore. Et moi aussi, dans mes jours d'orgueil, je me suis irrité de ces ténèbres. Moi aussi j'ai heurté mon âme à ces difficiles questions et secoué de ma faible main les portes du sanctuaire. J'avais votre âge et votre cœur. C'était alors la grande mêlée des idées et des peuples. Je m'y jetai. J'embrassai la cause éternellement sainte de la liberté. J'eus la gloire de souffrir pour elle. Plongé dans un cachot j'y languis dix ans. Années de douleurs, mais de joie aussi, car c'est là que je trouvai la paix, celle que la tyrannie ne peut ravir, la paix de Jésus.

J'avais commencé par roidir mon âme. Je voulais la rendre forte par des pensées de gloire. Je m'exaltais de mon dévouement : je rêvais l'avenir et la vengeance. Cette factice énergie croula bientôt. Je tombai dans le découragement. Je m'abîmai dans des pensées énervantes. Je ne sais quelle tristesse inconnue s'empara de mon cœur. Je voulais mourir; j'étais sur bord du désespoir.

Je me souvins alors de mes poètes chéris, ces amis de ma jeunesse perdus un instant dans l'orage. Ma mémoire vint à mon secours. J'en fouillai les réduits les plus obscurs. Je lui demandai tout. Ces fragmens arrachés à l'oubli, ces voix du passé, je les réunis. J'en fis un poème ; poème heurté de tons et d'accords dont mon imagination comblait les vides ; poème étrange dont je me rêvais l'auteur, dont

j'étais presque le héros; concert inouï; drame insensé où les personnages venaient de partout, où les voix se répondaient dans toutes les langues du génie.

Folie bizarre! Elle me sauva pourtant. Ces accords furent un baume pour moi. Ils trompaient les heures; ils apaisaient la voix de mon cœur. Je les chantais dans ma nuit. J'en emplissais les voûtes de mon cachot. Mais je me lassai de ce jeu d'enfant. Fatigué de sentir, je voulus apprendre. Comment apprendre? J'étais sans livres. J'essayai de m'en passer, d'y suppléer par l'intelligence. J'aimais la poésie et les arts : je voulus savoir s'ils étaient dignes de l'amour de l'homme. Dans l'horreur d'un cachot affreux je me demandai : qu'est-ce que le Beau?

Je vis bientôt que cette question n'était pas si simple que je le pensais. Elle en souleva que je n'avais pas prévues. L'abîme appela d'autres abîmes. Demander qu'est-ce que le beau, c'était demander aussi qu'est-ce que le bon, le juste, l'utile, qu'est-ce que la moralité et la vertu? — Je compris alors que, dans le monde de la pensée, il y a non pas des sciences, mais la science, non pas des vérités, mais la vérité! Je la cherchai; je l'appelai de toutes les puissances de mon âme. Je la poursuivis sans repos cette Daphné qui fuyait toujours. Je tentai de la forcer dans les inaccessibles retraites où elle se dérobait à moi; et pour la surprendre en son sanctuaire je me dis enfin : qu'est-ce que Dieu?

Il faut que je vous l'avoue, mon fils, à la honte de mon orgueil, je crus un instant le savoir. Lancé dans la carrière l'esprit ne s'arrête pas. Il marche, il marche toujours, s'envole à tous les horisons, s'enfonce à plaisir dans toutes les voies, s'exalte de tout, des obstacles même, des défaillances et des éblouissemens. J'en fis l'épreuve. Je me perdis dans ce monde supérieur que je voulais explorer. L'éternité, la vérité, l'absolu, ces grands mots flottaient dans ma pauvre

tête, s'y mêlaient et s'y croisaient en tout sens ; — et parce qu'en les maniant sans respect, j'avais fini par me familiariser avec eux, je pensais les comprendre. Comprendre ! à mes yeux c'était tout. Je n'avais plus d'âme. Je n'étais plus homme. Dieu pour moi ce n'était plus Dieu ; c'était une question, un problème, une île au ciel et dans l'infini que j'avais conquise et dont je faisais le tour.

Mais tout-à-coup une pensée inconnue me monta au cœur, une pensée qui m'effraya. Je compris la personnalité morale de Dieu, cette vérité si simple et pourtant que je n'avais pas rencontrée dans mes abstractions. Je compris que je l'ignorais ce Dieu, que je le profanais, que je n'avais pas le droit de l'interroger avant de lui avoir répondu moi-même, que, pour sonder sa nature, il fallait accepter le joug de sa loi, qu'apprendre c'était d'abord obéir.

Je demandai une Bible. La tyrannie est cruelle ; on me refusa. On repoussa ma requête, mais Dieu l'entendit. Dieu vint à moi. Il me mit dans l'âme une bonne pensée. Je le priai, moi qui ne priais plus. Je lui demandai d'aider ma mémoire où les paroles saintes étaient effacées dès longtemps. Alors quelque chose d'étrange se passa en moi. L'imagination m'emporta aux jours de mon enfance. Je revis les lieux aimés, le verger, le jardin, le toit natal. Je revis ma mère, ma mère morte depuis quinze ans. Je retrouvai tout, sa voix, ses traits, son sourire, son front sérieux. ses saintes leçons, le livre d'or que je lisais le soir à ses pieds : et voilà que tout-à-coup je sentis affluer dans ma mémoire des accens perdus, des noms oubliés, des pensées éteintes et qui reprenaient vie. — C'était Moïse avec ses grands et naïfs récits. C'était David, l'homme du Seigneur, l'écho de sa gloire et de nos tristesses. C'était le prophète du désert, Elie porté à Dieu sans mourir. C'étaient surtout les œuvres du Christ, Jésus nourrissant les multitudes, rendant l'ouïe

aux sourds, la vue aux aveugles, la vie aux morts, guérissant les plaies du cœur, annonçant l'Evangile aux pauvres. Et puis venaient ses douleurs à lui, sa couronne d'angoisses, ses sueurs de sang, son agonie, la divine offrande pour nos péchés. Et puis encore le deuil des disciples, leur joie au retour du Maître, leur espoir ressaisi, leur œuvre comprise enfin, leur vie nouvelle puisée à un autre amour. Oh! comme je les voyais, ces tableaux! Ils se pressaient dans mon âme. Ils venaient à moi brillans, radieux, comme aux jours de l'enfance, mais tout autrement compris. Car Dieu me cherchait; Dieu qui me voulait à lui, m'attirait. Il me montrait mon néant. Il attachait à ce mot, jusqu'alors si vague, un sens nouveau, une signification inconnue. Il m'apprenait à me voir, à descendre en moi, à pénétrer les secrets de ma misère, les profondeurs de sa sainteté, à reconnaître l'esprit sous la lettre de sa loi et sous la lettre de mon cœur, à sonder à la fois les deux abîmes. — Je ne compris pas Dieu, mon fils; non, mais je le sentis, ce Dieu si près et si loin de moi, dont l'infini me séparait et qui pourtant parlait à mon âme. Sa lumière me pénétra. Je vis ce que j'avais refusé de voir si longtemps, le péché, cet arbre de mort qui couvre l'humanité de son ombre. Je me sentis loin de Dieu, moi sa créature et son image qui devais l'amer. Je menai deuil, je pleurai sur mon passé. Pécheur confus et tremblant je criai merci aux pieds du Seigneur qui m'appelait. Pécheur consolé j'acceptai l'amour et le pardon.

Mon cachot devint un temple alors, un lieu de prière et de paix. J'étais heureux; on ne l'est que par la foi. Mais elle a ses chutes. La mienne a souvent faibli. Souvent il a fallu recommencer l'œuvre, gravir de nouveau la montagne, sortir confus, haletant de l'abîme où je retombais toujours. Tantôt c'étaient les passions politiques qui me reprenaient

et qui me troublaient le cœur. Tantôt c'était un affadissement général, un dégoût de tout, du monde et de Dieu, des joies chrétiennes et des folies de mon âme. Et alors je m'abîmais en des rêves, en d'amers ennuis que le repos du corps amenait, que nourrissaient les ténèbres et ma solitude. Ou bien c'était une jeunesse bouillonnante en moi, un féroce amour de joies perdues qui me faisait me débattre et frémir sous la loi de Dieu comme sous les murs d'une autre prison. Ou bien encore c'étaient des doutes affreux qui fondaient sur moi, troublaient mon esprit, faisaient vaciller le monde autour de mon âme. Toujours c'était moi qui laissais Dieu, qui m'en séparais, qui cherchais la vie hors de lui et trouvais la mort, et qui négligeais cet évangile que l'ange du Seigneur m'avait apporté dans mes ténèbres. Vous croirez un jour mon fils : vous aimerez Dieu. Qu'il vous donne d'aller à lui par des voies plus douces, des sentiers moins orageux que les miens!

III

J'accepte vos vœux, mon père. Peut être en ai-je besoin. Pourtant il me semble que j'aime Dieu. Comment ne pas l'aimer, quand on a un cœur?

J'aime l'Evangile aussi. Mais qu'est-il? Est-il de Dieu ou de l'homme? Est-il de la terre ou du ciel? — Je ne crains pas la vérité : qu'elle vienne à moi, je l'accepterai. Mais, pour croire, il faut être convainçu.

Vous l'êtes; vous êtes heureux. Est-il bien vrai, comme vous le dites, qu'il n'y ait de bonheur que dans la foi? Ces

dogmes effrayans, ces lois austères où vous mettez votre espoir, je les repousse et pourtant j'espère aussi.

Serait-ce que je m'ignore moi-même, que j'ai véçu d'illusion, que je suis jeune et que je n'ai pas souffert? Peut-être, et vous le croyez sans doute. J'y songerai, j'interrogerai mon cœur.

Ce qu'il m'a dit jusqu'ici, ce n'est pas de m'attrister sur moi-même, de m'enfoncer en de sombres voies; c'est de me rapprocher de la nature. Elle a une voix aussi comme Dieu : elle bénit et elle console. Heureux qui l'aime! C'est pour la retrouver que je laisse quelquefois le bruit des hommes; c'est elle que je cherche ici.

Ce qui me charme dans cette retraite, dans ces tableaux de tous les jours, est-ce seulement leur beauté, ou la puissance des impressions reçues, la magie des souvenirs? — Je l'ignore; je perdrais à le savoir. La première fois que je contemplai ces bords, il me sembla qu'il serait doux d'y vivre, seul, tranquille, inconnu, dans le silence et dans l'oubli. Il me sembla qu'il serait doux d'y mourir, quelque soir d'été aux lointains accords, aux reflets tremblans de l'onde colorée des rayons mourans du soleil; de perdre mes jours dans l'éternité à l'heure ou cet astre en fuyant perd ses feux éteints dans les nues, et de mêler en saluant ces rivages mon adieu suprême à son dernier regard d'amour.

Ne vous hâtez pas de sourire. Ce n'est pas la mort que je demande à ces flots; je suis jeune et j'ai soif de vie. Les hommes que je vois végètent et meurent. Ils se fatiguent à des travaux sans grandeur; ils s'usent en des joies sans poésie. Ils n'ont pas de cœur pour sentir la nature et pour comprendre sa beauté. Ce n'est pas en haine d'eux pourtant, ce n'est pas en vue d'un repos ignoble que je cherche la retraite et le désert. C'est que mon âme y vit mieux. C'est qu'elle y trouve je ne sais quoi de primitif et d'oublié que l'homme dédaigne

et qui se révèle ici. Voyez ces cimes, ces rochers perdus au ciel ! C'est l'horizon, semble-t-il : non, c'est la porte d'un monde : monde inconnu, sauvage, enchanté. En présence de ces scènes merveilleuses, de cette éternité de fleurs, de glace et de gigantesques débris, l'âme oppressée de toutes parts d'une solitude immense se recueille elle-même dans sa propre solitude. Et puis elle en sort par degrés. Elle rompt le charme. Elle se perd dans l'espace et l'infini : elle se mêle avec la nature. La nature est fidèle. Elle semble parfois repousser l'homme. Dédains apparens ! Au fond de cette voix courroucée il y a toujours un accent caché de tendresse et de pitié. L'amour est toujours derrière la haine, l'amour, puissance indéfinissable qui vient chercher notre cœur dans ses retraites les plus chéries, ses plus mystérieux secrets

Me condamnez-vous, mon père? Estimez-vous mes joies criminelles, ma vie coupable? votre front sérieux l'annoncerait.

Vous condamneriez donc aussi le poète, le chantre et l'ami de la nature ! Vous proscririez les arts ! Vous les avez connus autrefois : C'est la vieillesse peut-être qui vous rend sévère. On l'est surtout pour les joies qu'on n'aime plus. — Hélas ! l'attrait du Beau passe comme tout le reste. Déjà peut être il s'épuise en moi. Du moins quelque chose de nouveau s'y mêle. Je sens mais je voudrais savoir. L'art qu'est-il? Je vous l'ai demandé, mon père. J'attendais bien des choses, une réponse au moins; je n'ai rien reçu.

Vous parlez de difficultés, d'abîmes. On se les crée bien souvent : ne cherchons pas trop haut, si nous voulons découvrir. Que m'importe ce qu'est le Beau en lui-même? Que m'importe ce qu'il est à la justice, à la vertu et à Dieu? Je ne veux savoir qu'une chose, ce qu'il est en moi. Pour cela je n'ai qu'à m'étudier, à me regarder sentir.

Vous me trouverez exclusif sans doute. Je n'aime dans l'art

que ce qui a de l'écho dans la nature. Le Beau, pour moi, c'est ce qui m'unit à elle. La vraie poèsie le fait toujours : elle prête une âme à l'univers.

Toutefois distinguons les deux grands règnes de la nature. Susceptibles l'un et l'autre d'antropomorphisme [1], ils ne le sont pas au même degré. Chose curieuse ! Ce qui est infériorité dans la science devient supériorité dans l'art. L'antropomorphisme poétique est d'autant plus profond qu'il a pour objet des êtres plus loin de nous.

[1] Plaçons ici quelques exemples d'antropomorphisme poétique. Ils rendront plus claire la pensée de notre interlocuteur. Du reste *antropomorphisme* n'est pas le vrai mot. C'est *antropopathisme* et par fois *théopathisme* qu'il fallait dire, puisque ce que la nature emprunte à la poésie c'est moins une forme qu'une ame, une ame humaine et par fois divine ou semi-divine.

Des beaux arbres qui m'ont vu naître
Les cyprès doivent seuls un jour
Derniers compagnons de leur maître
Le suivre en son dernier séjour.
Mais que long-temps la vigne encore
Sur mon front que son jus colore
Courbe ses fortunés berceaux,
Avant que le cyprès fidelle
Balance son ombre éternelle
Sur le marbre de nos tombeaux.

. . . .

Beaux lieux ! recevez-moi sous vos sacrés ombrages !
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez !

. . . .

Couronné des ombres naissantes,
O Léman ! que ton sein est pur ;
Dormez, ô vagues bondissantes !
Murmurez, ondes carressantes,
Sur votre lit d'or et d'azur.

. . . .

C'est la partie morte de la création que l'art se plaît à vivifier avec le plus de puissance. Sans doute il anime les fleurs du moindre arbuste il sait faire un monde, il peuple les champs et les bois. Oui, mais ce n'est là toujours qu'une vie humaine, bien rapprochée de la nôtre au moins. Le règne minéral et les élémens au contraire reçoivent de l'art une vie presque divine. Ils sont l'olympe du poète. C'est là qu'il se plait, là qu'il vit surtout. Il y retrempe son âme, il y puise ses inspirations les plus belles. D'une mer courroucée Camöens fit Adamastor. D'une cascade, d'un torrent, d'un fleuve toujours la Poësie n'a-t-elle pas fait je ne sais quoi de

Murmure autour de ma nacelle
Vaste mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidelle
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris!
. . . .

C'est l'habile rapprochement de ces deux genres d'antropomorphisme qui prête un charme si particulier aux derniers vers de cette belle strophe de notre poète :

J'ai vu quelques rameaux de l'arbre de la gloire
Poussant avec vigueur leurs jets aventureux,
Se pencher un moment sur l'onde sans mémoire
De ce Léman Vaudois que domine Montreux.
Mais un souffle inconnu rassemblait les tempêtes ;
D'Arvel et de Jaman l'éclair rasa les crêtes,
Les lauriers tristement inclinèrent leurs têtes
Et le beau lac pleura sur eux.

Cette strophe a d'ailleurs un mérite bien rare, celui du symbole. C'est à la poésie symbolique la plus difficile de toutes assurément qu'il faut rattacher aussi peut-être ces vers pleins de délicatesse et de grace :

Errante au gré d'un doux loisir,
Un soir d'été dans la prairie
J'allais dérobant au zéphir
Sa cour embaumée et fleurie.
A mes pieds, sous l'épais buisson
Qui lui prête une ombre propice,

mystérieux, âme humaine avec une puissance plus qu'humaine, quelque chose qui sympathise avec notre cœur, qui nous comprend mais qui nous domine?

Serait-ce que les flots se meuvent et parlent? Oui le mouvement et la voix ajoutent un charme de plus à l'illusion qui les entoure. Mais contemplez ces lacs endormis, ces mers muettes, immobiles. Pour être là contenue et calme, la vie que vous leur prêtez est-elle moins profonde? Ce qu'elle perd en passion, ne le regagne-t-elle pas en recueillement et en mystère? De même en est-il des nuages. De même en-

J'allais tirer de sa prison
La timide fleur du vallon
Que cherchait mon vague caprice.
Soudain de mes doigts empressés
La tige, échappant avec peine,
Murmure une plainte, incertaine
Comme un songe des temps passés.

Toi qui me cueilles, disait-elle,
Parmi tant de brillantes fleurs
Qui t'offrent leurs fraîches couleurs,
Quel est donc l'attrait qui t'appelle?
Au gré d'un passager désir
Viens-tu trancher mon existence,
Puis, triste objet d'indifférence,
Me laisser tomber et mourir?
Mais si ton cœur venait peut-être
En moi chercher un souvenir,
Si le désir que je fais naître
A ton ame a su parvenir,
Je cède à la voix qui m'implore;
Pour toi je quitte sans regrets
Mes fraîches sœurs, ma douce paix,
Les pures clartés de l'aurore
Et le silence des bosquets.

Ces derniers vers surtout sont des plus beaux qu'on ait faits; c'est la perfection du genre. Vérité humaine et végétale, idéalité, transparence du symbole, tout y est.

cor des astres du ciel. Pour emprunter une vie divine aux chants du poëte, est-il besoin qu'ils se meuvent à ses yeux?

Et qu'on ne dise pas que l'artiste, appelant sa mémoire au secours de son imagination, se plaît à rêver, pour mieux leur prêter son âme, le bruit dans leur silence, le mouvement dans leur repos. Les glaciers se meuvent-ils? Les rochers se meuvent-ils? Et pourtant comme les nuages, comme les lacs et les mers, ils reçoivent de l'art ce prestige supérieur, cette humanité presque divine que les végétaux n'atteignent pas.

Enfin le Pic géant se dresse, altier et rude,
Irrité de ces bruits troublant sa solitude,
Nu, sauvage, indompté, fier et triste à la fois,
Et gardant pour lui seul ses échos et sa voix.

Relisez tous les grands poètes. En eux quelle inspiration domine? L'inspiration élémentaire, s'il est permis d'employer ce mot. Les mers, les lacs, les torrens, les cataractes, les glaciers, la tempête et la foudre, n'est-ce pas là la muse de Byron? Celle de Lamartine cherche de préférenee les astres du ciel, les profondeurs de l'infini, les vagues horisons, les vapeurs colorées du soir. Chateaubriand s'est fait l'ami et le chantre du désert, et ces trois poètes, si divers d'ailleurs, ont trouvé dans l'ocean la commune inspiration et comme le rendez vous de leur génie.

Manfred, où cherche-t-il le repos? A qui demande-t-il l'oubli? Aux consolateurs du génie souffrant, aux grands pouvoirs de la nature. Voyez au loin cette maison blanche assise sous les noyers du rivage. Elle a donné asile à la gloire; elle a reçu le chantre d'Harold. C'est là qu'entre ses deux jeunesses, austère un moment et recueilli, mûri par la retraite et par la douleur il écrivit les plus belles pages qui aient échappé à son génie.

I live not in myself, but I become
Portion of that around me; and to me
High mountains are a feeling, but the hum
Of human cities torture : I can see
Nothing to loathe in nature, save to be
A link reluctant in a fleshly chain
Class'd among creatures, when the soul can flee
And with the sky, the peak, the heaving plain
Of ocean, or the stars, mingle, and not in vain
. . . .
Are not the mountains, waves and skies a part
Of me and of my soul, as I of them?
Is not the love of these deep in my heart
With a pure passion? Should I not contemn
All objects, if compared with these? And stem,
A tide of suffering, rather than forego
Such feelings for the hard and wordly phlegm
Of those whose eyes are only turn'd below,
Gazing upon the ground, with thoughts which dare not glow.
. . . .
. . . .
Sky, mountains, river, winds, lake, lightnings! ye!
With night, and clouds and thunder, and a soul
To make these felt and feeling, well may be
Things that have made me watchful; the far roll
Of your departing voices, is the Knoll
Of what in me is sleepless, if Jrest.
But where of ye oh tempests! is the goal?
Are ye like those within the human breas?
Or do ye find at length, like eagles, some high nest?

En général dans la grande poésie l'antropomorphisme végétal est subordonné à l'autre. Parfois il le fait ressortir, il lui sert d'ornement et de parure. Toujours il occupe un moindre espace et joue un rôle inférieur.

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature
Au moins le souvenir!
Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants côteaux

Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !
Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !
. . . .
. . . .

Jamais être, formé de poussière et de flamme
A tes purs élémens ne mêla mieux son ame.
Jamais esprit mortel ne comprit mieux ta voix ;
Soit qu'allant respirer la sainte horreur des bois
Mon pas mélancolique, ébanlant leurs ténèbres
Troublât seul les échos de leurs dômes funèbres ;
Soit qu'au sommet des monts, écueils brillans de l'air
J'entendisse rouler la foudre, et que l'éclair
S'échappant coup sur coup dans le choc des nuages
Brilât d'un feu sanglant, comme l'œil des orages ;
Soit que livrant ma voile aux haleines des vents,
Sillonnant de la mer les abîmes mouvants,
J'aimasse à contempler une vague écumante
Crouler sur mon esquif en ruine fumante
Et m'emporter au loin sur son dos triomphant,
Comme un lion qui joue avec un faible enfant.
. . . .
Oui ; seul, deshérité des biens que l'ame espère
Tu me ferais encore un Eden de la terre,
Et je pourrais, heureux de ta seule beauté
Me créer dans ton sein ma propre éternité.
. . . .
Adieu, soleils flottants dans l'azur de l'espace !
Jours rayonnans de feu ! Nuits touchantes de grâce !
Du soir et du matin ondoyantes lueurs,
Forêts où de l'aurore étincellent les pleurs,
Sommets brillans des monts où la nuit s'évapore,
Nuages expirants qu'un dernier rayon dore !
Arbres qui balancez d'harmonieux rameaux,
Bruits enchantés des airs, soupirs, plaintes des eaux,
Ondes de l'Océan sans repos, sans rivages,
Vomissant, dévorant l'écume de vos plages !
Voiles, grâces des eaux qui fuyez sur la mer,
Tempête où le jour brille et meurt avec l'éclair,

Vagues qui vous gonflant comme un sein qui respire
Embrassez mollement le sable ou le navire !
Harmonieux concert de tous les élémens,
Bruit ! silence ! repos, parfums, ravissemens,
Nature enfin, adieu ! . . . .
. . . .
. . . .

When rose the mountains, there to him were friends;
Where roll'd the ocean, thereon was his home;
Where a blue sky and glowing clime extends,
He had the passion and the power to roam;
The desert, forest, cavern, breaker's foam
Where unto kim companionship; they spake
A mutual language, clearer than the tome
Of his land's tongue, whichhe would oft forsake
For nature's pages glass'd by sunbeams on the lake.

Le règne végétal est dans l'art ce qu'il est dans les merveilles de la nature. Il y joue un rôle tout secondaire. Ce ne sont pas les teintes, ce sont plutôt les contours, les formes, qui dans un paysage ébranlent l'imagination. Pour être divinisées par le génie les montagnes ont-elles besoin de la verdure et des fôrets? Non : comme les cieux, les flots, les déserts, elles se suffisent à elles-mêmes. La poësie les aime ainsi. Jamais elle ne leur prête une vie plus puissante et plus humaine que lorsqu'à leurs pieds toute vie végétale semble s'éteindre et mourir. Il en est de ces géants de la création comme des chefs-d'œuvre de la sculpture. Leur plus grand charme est dans l'absence de tout ornement extérieur. Leur parure c'est leur nudité.

Où vivent-ils les peuples les mieux doués pour la poésie et les arts? N'est-ce pas aux flancs des montagnes et au bord des mers? Il y a dans l'aspect d'une plaine, si brillante et fleurie qu'elle soit, quelque chose d'écrasant et de monotone qui fatigue l'âme. C'est comme une pensée grande, il est vrai, mais toujours la même, une pensée dont on s'effraie

et d'où l'on retombe bientôt pour se renfermer dans le cercle étroit des intérêts vulgaires et du foyer domestique. Privées de l'encadrement des montagnes, les plaines n'ont qu'une chétive poésie ; à moins que dépouillées et stériles, abandonnant leur parure pour dévoiler leur immensité, brûlées du simoun et du soleil, elles ne laissent debout que quelques rares oasis de palmiers pour embaumer le regard dans leurs solitudes.

En Grèce le régne végétal était brillant sans doute. Mais l'était-il plus que dans les voluptueux vallons de Caschmire et les plaines fleuries de l'Inde ? Ce qui créa le génie et les arts de la Grèce, ce furent ces flots dont l'écume brillante battait son rivage ; ce furent les coupes variées de ses montagnes austères et suaves tour à tour, fièrement dressées vers les nues ou mollement ondulées vers les mers. La distinction dont je parlais, ce peuple heureux l'avait comprise. S'il dut tant de fables charmantes aux gracieuses et brillantes fleurs qui parfumaient ses bords, s'il emprunta des Driades et des Faunes aux ombrages mystérieux de ses forêts, au dessus de ces dieux modestes, de cet olympe de tous les jours, il sut placer un autre olympe plus grand, plus merveilleux, plus inconnu. — Et quand sa Vénus et son Jupiter s'animaient sous le ciseau de Praxitèle et de Phidias, c'était encore à deux grandes puissances de la nature que ce peuple artiste rendait hommage à travers le symbole d'une idéale humanité.

Je sais une colline riante en nos Alpes où la nature semble avoir réuni pour charmer le regard tout ce qu'elle possède de graces naïves et de suaves beautés. Lieux divins, où le règne végétal épand ses trésors sans mesure mais sans profusion, comme le génie dans ses œuvres : lieux où l'imagination aime à rêver les fables de la Grèce, où le regard verrait sans surprise apparaître la danse des Nymphes et le chœur des Muses sous l'ombrage harmonieux du méléze embaumé.

Et bien ! au milieu de ces merveilles, quelque chose de plus puissant nous captive. Une autre poésie est là, la poésie de l'infini, la grande poésie des Alpes. Et quand, aux feux déclinans du jour, au lointain fracas des torrens, au murmure naissant des forêts ébranlées, on voit la terreur et la nuit gravir en silence les flancs sauvages du Müveran, je ne sais quelle émotion nous fait rêver l'altière immobilité et le front superbe de l'Olympien.

Peut-être, pour sentir la poésie des plaines, faut-il avoir compris celle des montagnes et des mers. Pour animer de sa vie un arbre ou des fleurs, peut-être faut-il avoir sympathisé avec les fleuves, les lacs, les torrens, et prêté l'oreille à ces grandes voix qui se font ouïr dans les enfoncemens des montagnes, aux flancs des glaciers, au pied de cascades éternelles et sur les grèves dépouillées de l'océan. Pour initier Oswald aux merveilles de Rome Corinne le conduisit d'abord à St. Pierre.

Aujourd'hui que les peuples s'entremêlent et que l'homme est devenu cosmopolite, chaque année au retour des roses, des Harolds de vingt ans, le regard voilé, le front rêveur et mélancolique s'arrachent aux délices de Londres et de Paris pour demander à nos glaciers des inspirations qu'ils nous octroyent ensuite sur vélin, à nous vulgaires habitans d'une terre enchantée. Je ne sais, mais en contemplant mon lac et mes Alpes j'ai cru parfois qu'il pouvait y avoir une poésie même pour un peuple sans gloire et sans passé. Le Léman est l'onde sacrée du génie moderne. A sa voix toutes les grandes douleurs se sont calmées. Toutes les grandes lyres sont venues retentir sur ses bords. C'est lui qui berça les rêveries de Shelley, les songes divins de Lamartine. C'est lui qui recueillit la disgrace de Chateaubriand et le volontaire exil de Byron. Le même flot baigne les rivages de Clarens et la demeure où brilla Corinne, cette demeure pleine autrefois de

génie et de gloire, déserte de tout maintenant, excepté de deuil.

IV.

J'en conviens avec vous, mon fils : l'art divinise la nature. Il ne se borne pas à la peindre, à rassembler ses beautés éparses en un harmonique idéal. Il lui donne la vie, il lui prête une âme.

Pourtant ne l'oublions pas, le grand objet de l'art, c'est l'homme; l'homme dans les acceptions diverses du mot, individuel et collectif, sauvage, barbare ou civilisé, l'homme avec tout son entourage de ridicules, de passions, de préjugés, de vertus, de vices, l'homme dans ses douleurs et ses joies, dans sa misère et dans sa grandeur.

Et c'est pour cela précisément que l'artiste prête une âme à la nature. Si le présent est un point entre deux éternités, l'homme est un milieu entre deux infinis, l'infini de l'être et l'infini du néant. Invisible d'âme, visible de corps, l'homme est le point d'union des deux mondes, du visible et de l'invisible, de ce qu'il appelle la nature, de ce qu'il nomme le ciel. Eh! bien, le ciel et la nature aussi sont les objets de l'art. L'art ramène tout à l'humanité; il y élève la nature, il y rabaisse le ciel. — Ces deux genres d'antropomorphisme, le supérieur et l'inférieur, sont-ils toujours distincts l'un de l'autre? Le furent-ils chez ce peuple artiste dont tout à l'heure vous parliez? Je l'ignore. J'inclinerais pourtant à votre pensée : c'est la nature que je chercherais sous toutes les fables de l'Olympe grec. L'Hellénisme vous charme. Je le com-

prends : vous y trouvez vos idoles et vous n'y rencontrez pas Dieu. Au fond vous ne voulez pas de lui. Ne dites plus que vous l'aimez quand vous l'oubliez jusque dans ses œuvres. Beaucoup l'y voyent dont le cœur reste étranger à son amour : Que dire de ceux qui ne l'y cherchent jamais?

Vous demandez la vérité ! ! ! Quand on la veut, quand on l'aime, on fait plus. On la cherche ; on ne l'attend pas. On la demande à l'homme et à Dieu. On la poursuit jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée.

On est heureux alors par la foi. Oui, il est bien vrai qu'il n'y a de bonheur qu'en elle. Ces dogmes qui vous effraient maintenant, ces lois dont l'austérité vous blesse, quand vous les aurez vues de près, vous comprendrez aussi qu'elles renferment pour l'âme la seule vraie félicité. Mon fils, les voies du Seigneur sont douces. C'est un beau temple que la Foi ; mais il faut y entrer pour le bien connaître. La tristesse est autour et sur le seuil, la souffrance en garde les portes ; mais la joie et la paix sont au dedans. Oh ! ne jugez pas d'après mes misères de la puissance et de la grâce de mon Dieu ! Je l'ai calomnié peut-être en vous parlant de mes luttes plus que de ma foi, des tristesses de mon cœur plus que de ses joies. C'est que c'est par là, par les côtés humiliants et douloureux, que j'ai surtout fait l'épreuve de la vérité de l'Evangile. Celui que vous voyez est un faible cœur. Le vent du mal l'a plus agité qu'aucun de ses frères. Au fond de mon cachot, loin du monde et des tentations, je portais mon esclavage en moi. En suis-je bien délivré ? Je l'espère, mais j'hésiterais presqu'à le dire, tant l'épreuve a été longue, tant j'ai contristé l'esprit du Seigneur, tant des hauteurs de son amour je suis retombé fréquemment dans les sombres ennuis, les tumultueux désirs de mon âme !

Hélas! ce qui nourrissait la lutte dans ces tristes jours, ce qui ramenait l'orage, ce n'étaient pas tant les voix du cœur,

c'étaient les élans de la pensée. C'était surtout ce besoin immense que j'éprouvais de sentir et de connaître le beau. Il s'éveillait au moindre appel. Il jetait le trouble en moi. Il m'éloignait de Dieu après m'y avoir conduit. Il possédait une puissance mystérieuse pour détacher mon âme de ses espérances. Il transformait en je ne sais quoi de terne et de dépouillé la simplicité austère de l'Evangile ; ou bien parfois mobile et changeant de but, se reprenant aux réalités dédaignées, il jetait sur elles un charme trompeur, un éclat bientôt disparu. Non, ce n'est pas le vrai monde que celui du beau ! — Peut-être un jour il le sera ; quand viendra l'unité, quand la vie sera complète, quand les deux faces de la nature se rejoindront en nous comme elles se confondent en Dieu. Mais ici-bas c'est la lutte encore ; lutte amère qui le fut surtout pour moi, lutte terrible que je ne laissai pas dans mon cachot, qui me suivit dans le monde où je rentrai. Ces merveilles de la nature et de l'art que je retrouvais si belles après tant d'années de douleurs, je me repris à les aimer d'une ardeur que je ne m'étais pas soupçonnée. Oh ! que de combats ! que de chutes ! que de jours perdus loin de Dieu ! Tantôt je voulais être à lui, et alors je maudissais mes idoles, la poésie et la nature. Je priais des jours entiers. Je redemandais la foi. Je me cramponnais aux réalités de l'Evangile. Et quand je me croyais affermi, quand je veillais moins, alors je sentais tout à coup se ranimer cette portion mal apaisée de mon âme que je comprimais, mais que je ne pouvais éteindre. Et j'ai véçu des années ainsi, esclave et libre tour à tour, cherchant ou fuyant la vie de Dieu, ballotté, tourmenté, jouet malheureux de la duplicité de mon cœur.

Et puis, je ne sais quelle puissance m'entraînait encore à ces questions qu'un moment déjà j'avais tentées. J'y venais avec foi, mais illusion. Je rêvais un beau rêve, une sagesse toute religieuse et toute chrétienne. Je la donnais d'avance

à mon Dieu ; je la mettais aux pieds de Jésus. L'Evangile me disais-je, n'est pas seulement l'offre du pardon, le baume pour les plaies de la conscience. Il a un rôle encore à remplir. Il est liberté au monde, il est lumière à la science et à la pensée. Il a relevé l'humanité, il complètera la philosophie....... Je le pensais. Je le crois encore, mon fils. Mais quelle œuvre ! ! quelle paix à faire ! — spectacle étrange ! Pendant des siècles les philosophes et les théologiens s'attaquent des mêmes armes. Ils imputent également à la vérité les folies et les souillures de ses défenseurs. Ils méconnaissent réciproquement l'harmonie providentielle de leur œuvre. Ils ne savent voir dans l'opposition de leurs systèmes qu'un labyrinthe, un cahos immense, une lutte èternelle sans échos dans l'humanité. Et la foule entr'eux que fait-elle ? Elle insulte à la fois aux uns et aux autres. Ecclectique de préjugés et de passions, changeant d'autorité sans pudeur, elle conclut avec les philosophes contre l'Evangile, avec les croyans contre la philosophie. A qui la faute ?

Aujourd'hui la lutte a changé de face. La Philosophie et la Foi se sont vues de près. Elles se haïssent moins ; elles se redoutent davantage. Elles tentent de s'absorber l'une l'autre. Elles veulent non plus se détruire, mais se conquérir. Progrès immense vers l'harmonie !

Un jour les deux ennemis cesseront de l'être. La philosophie aussi comme l'Evangile sortira pure du contact de l'humanité. Une sagesse dont nous voyons peut-être l'aurore agrandira tous les horizons de la pensée. Ce que la lutte et l'isolement entravoient, la paix et l'harmonie l'accompliront. Alors seront éclaircis tant de problèmes que nous nous posons aujourd'hui. Alors on dira ce qu'est le beau, quelle ests on essence, sa loi, son rôle dans l'humanité, quelle vie c'est que la vie de l'art et pourquoi, par certains côtés, elle se rapproche de la vie chrétienne. La dernière

est toute morale, et pourtant, entre ces deux vies, les analogies sont frappantes. Opposées dans leurs résultats, dans leur tendance et leur esprit, dans ce que je nommerais leur couleur, elles se ressemblent étonnamment dans leurs phases, leurs fluctuations, les lois internes qui les régissent. Serait-ce qu'elles ne sont que les deux faces de la vraie vie, que leur harmonie est l'ordre, le désordre leur opposition, qu'en nous le péché sous ses mille formes est toujours le culte du beau, et que ce que nous nommons la chûte n'ait été chez le premier homme que la loi esthétique usurpant les droits de la loi morale, détachée violemment de cette dernière et par là séparée de Dieu?

Mais laissons ces questions obscures; elles sont trop fortes pour vous et pour moi. Elles vous attirent peu d'ailleurs. Préoccupé d'idées plus riantes vous trouvez sombre et chagrine la sagesse un peu triste d'un vieillard. Eh bien! retournons à la vôtre, je dirais presque à votre système, car c'en est un que de lier en un seul faisceau, comme vous semblez le faire, tous les phénomènes du monde esthétique. Oh! c'est de Jésus, mon fils, de l'amour immense d'un Dieu que je voudrais vous parler toujours. Nous y reviendrons, n'est-ce pas, à ces saintes et graves pensées? Si je les mets au dessus de toutes les autres, c'est que c'est leur place dans la vraie vie, dans cet ordre éternel où la foi seule fait entrer. Mais, en les exaltant, je ne rabaisse rien; non, je ne condamne rien. Chaque genre d'étude a son intérêt et son prix. Chaque vérité se lie à la grande vérité céleste. Toutes les voies de la science peuvent mener à Dieu, comme tous les chemins de la vie conduisent à la mort.

Votre distinction me plaît. Je la crois juste. Dans le monde de l'art, de la poésie au moins, l'anthropomorphisme végétal joue d'ordinaire un rôle inférieur. Et généralisant la loi, peut-être on pourrait affirmer que, toutes choses égales

d'ailleurs, l'anthropomorphisme esthétique est d'autant plus puissant que les êtres auxquels il s'applique sont plus dépourvus d'individualité, de vie propre, plus éloignés de la personalité humaine.

Je dis : *toutes choses égales d'ailleurs*. C'est un correctif nécessaire et qui complète votre pensée. Sans lui la règle serait inexacte. Elle souffrirait exception, et les lois vraies n'en veulent pas. Et que de circonstances peuvent affaiblir ou renforcer le prestige que la création visible exerce sur l'imagination du poète ? La durée, la grandeur, la distance, l'isolement, le mouvement et le bruit, surtout peut-être l'inconnu ont une puissance sur l'âme humaine. Preuve en soient toutes les idolâtries, et celle de l'art aussi. Car l'artiste est un idolâtre. Son Dieu à lui, le grand esprit de ses rêves c'est le beau. Son Olympe, c'est la nature. Il la divinise, et d'autant plus énergiquement que les caractères dont je parle s'y révèlent plus à ses yeux. Voilà pourquoi dans le monde de l'anthropomorphisme esthétique le règne végétal, quoiqu'il vous en semble, se montre parfois supérieur à l'autre. Voilà pourquoi, pris en lui-même, il nous offre tant de nuances et des gradations si marquées. Il est tel arbre, tel sapin vulgaire, mais isolé, mystérieux, contemplé de loin, vu du souvenir que le poète a consacré en lui prêtant les douleurs, les divines tristesses du génie. Les forêts vieilles, impénétrables, reçoivent de l'art une vie tout autre que les bosquets jeunes encore, les vieux chênes aux larges rameaux que les arbustes éphémères qui naissent et meurent à leurs pieds. Les exemples ne manqueraient pas. On les multiplierait aisément pour chacune des deux grandes divisions de la nature. Il suffit pour cela d'ouvrir les poètes.

Ce qui en moi, je l'avoue, excite un plus vif intérêt, c'est le rôle que joue dans l'art cette autre partie de la création dont jusqu'ici nous n'avons point encore parlé. La brute lie

la nature à l'humanité. Elle forme le degré supérieur de l'échelle mystérieuse qui s'élève du néant à l'homme. Ne la méprisons pas. Relevons-la plutôt dans notre pensée et dans notre estime : nous serions moins grands, si elle n'était pas grande elle-même.

Quel abyme entr'elle et le reste des œuvres de Dieu! Nulle vie dans le monde élémentaire. Il est ; rien de plus. Cette individualité qui lui manque, les végétaux la possédent, il est vrai, et c'est beaucoup, car c'est beaucoup que de vivre. La plante vit, l'arbre vit. L'arbre nait, croit, vieillit et meurt. Il a son individualité propre et par là déjà quelque chose de notre nature et de nos destinées. Mais la brute a plus que cela. Elle ne vit pas seulement, elle se sent vivre, elle a conscience d'elle-même. On a demandé quelquefois si les bêtes avaient une âme. On est allé jusqu'à prétendre que la mort pour elles n'était pas un terme et qu'une vie plus noble les attendait dans leur avenir. Quoi qu'il en soit de ces questions ténébreuses, toujours est-il vrai que, par mille endroits, les animaux se rattachent à l'humanité. Ils connaissent nos besoins matériels. Ils ont quelque chose de nos douleurs et sans doute aussi de nos joies. Quelques uns ont le monde pour patrie, la plupart meurent aux lieux qui les ont vus naître. Ils comprennent la vie domestique ; ils en aiment les douceurs. Grossière ébauche de l'humanité, les animaux participent en quelque chose à ce qu'il y a de glorieux dans nos destinées. Mortels et souffrants comme nous, pas plus que nous ils ne semblent faits pour la souffrance et pour la mort. Souvent esclaves ils répugnent longtemps à la servitude, comme s'ils portaient aussi dans leur âme la conscience d'une valeur personnelle et le sentiment de leur dignité.

Nul d'ailleurs n'ignore à quel point les animaux sont intelligents, éducables, susceptibles d'affections profondes, de

dévouemens qui nous font rougir. Même en donnant beaucoup à l'instinct, plus d'une question demeure insolue. Cette commode et vague hypothèse n'explique pas tout dans leurs mœurs, dans leurs facultés, dans leur mémoire surtout, si tenace parfois et si réfléchie. Il y a dans leur ressemblance avec nous quelque chose d'inquiétant pour l'âme, d'humiliant pour l'orgueil. Souvent ils nous comprennent mieux que nous ne les comprenons nous-mêmes. Si nous les étudions pour les dompter, ils nous étudient à leur tour pour nous servir et pour nous plaire. Si nos regards agissent sur eux, leurs regards pour nous ont une puissance; et quand nous disons d'eux que la parole seule leur manque, quand nous parlons du règne animal en nous comprenant en lui, n'avouons-nous pas que si entre les créatures de Dieu une profonde ligne de démarcation doit être tracée, ce n'est pas en deçà des brutes qu'il faut la mettre, mais au delà.

Si tels sont les animaux en eux-mêmes, pour le poète que sont-ils? A quoi se rattachent-ils dans l'art? — A la nature ou à l'homme? Ils y portent notre vie morale, nos penchants, nos passions, nos mœurs parfois. Est-ce par anthropomorphisme que la poésie les leur prête, et la loi que vous avez signalée trouve-t-elle ici son application? Pour ma part j'inclinerais à la négative. Je pense qu'il en est ici du monde de l'art comme de celui de la science. C'est à l'homme exclusivement que se rattachent les animaux : et cela directement, par leur vie propre, par leurs instincts naturels. L'anthropomorphisme n'y est pour rien. L'idéal seul s'y mêle comme il se mêle à tout dans l'art. Et certes ici bien aisément. A peindre en effet les animaux tels qu'ils sont, tels surtout qu'ils nous apparaissent dans la solitude et dans la liberté des bois il y aurait déjà poésie ; poésie brillante, variée surtout de presque toutes les nuances de la vie humaine. Lisez Audubon, l'historien des oiseaux d'Amérique. Quelle épo-

pée que son livre! On a peine à croire qu'il ait tout pris sur nature, tant ce qu'il nous montre était inconnu, tant la vie qu'il peint semble idéale. C'est que dans ce monde aérien du désert, dans cette humanité sans trouble et sans souci d'avenir, le réel et l'idéal se rapprochent, se touchent et presque s'unissent. L'art épure et complète. L'œuvre est facile sur des êtres restés dans l'ordre, qui du moins le sont à nos yeux. Pour les élever à leur idéal il suffit presque de les peindre au vrai : pour le corps, j'entends, pour les formes, pour ces teintes si nuancées et si belles dont le temps et la souffrance n'altèrent pas l'éclat. C'est un idéal intérieur surtout qu'ils demandent à la poésie. Elle s'attache à leur âme. Elle la complète. Elle la dilate en tous sens. Elle recule à volonté les bornes de ses horizons.

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte.
En vain il a des mers sondé la profondeur,
L'océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père
De son amour sublime il berce sa douleur;
Et regardant couler sa sanglante mamelle
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
. . . .
. . . .

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont balayé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois.
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source

D'où l'astre nous répand les jours,
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Voilà l'idéal. Distinct de l'anthropomorphisme par ses procédés comme par son but, il ne refait pas la nature, il ne veut que la corriger. Il agrandit, il exalte; il n'impose pas une vie nouvelle. Et quel rapprochement ce serait que celui de ces deux vies, de ces deux âmes trop semblables pour ne pas s'unir, trop disparates pour se bien confondre! — On voit des princes repousser la familiarité chez les grands et la permettre aux derniers de leurs sujets. L'artiste est dans l'art ce que ces princes sont dans la vie; il n'appelle à lui que ce qui ne lui ressemble pas. Elevés jusqu'à l'homme par la poésie, les animaux, au lieu de nous plaire, auraient quelque chose d'effrayant pour nous : ils nous toucheraient de trop près.

Mais si l'art ne met pas la brute à côté de l'homme, s'il la tient à distance, pourtant il ne la calomnie pas. Il l'ennoblit. Il fait ressortir de préférence cette part d'humanité qui la rapproche de nous. De là ces retours fréquens d'une image sur une image, ces comparaisons si naturelles et si variées pourtant, perles brillantes de la poésie dans tous les siècles.

Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive
J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
Ainsi que de son nid la colombe plaintive
Suit l'aile du ramier qui blanchit dans les airs.

. . . .

. . . .

Le poète est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent pas leur nid sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois.

Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

. . . .
. . . .

Mais pourquoi chantais-tu? Demande à Philomèle
Pourquoi durant les nuits sa douce voix se mêle
Aux doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme le vent gémit, comme l'oiseau soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

. . . .
. . . .

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit. At illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis late loca questibus implet.

C'est bien ici qu'on pourrait se le demander : cette poésie si pénétrante, si profondément humaine, est-ce purement de l'idéal? Oui, c'est de l'idéal purement, j'incline au moins à le penser. Pour Virgile et pour nous, Philomèle n'est qu'un rossignol sublime. Ici comme ailleurs, comme partout dans les exemples qu'on pourrait citer encore, c'est moins de l'anthropomorphisme que des rapports saisis, des ressemblances mises en vue et comme un parallélisme de position et de destinées. En montrant l'homme derrière l'animal, l'artiste respecte ce dernier. Il l'idéalise, mais il ne fausse pas sa nature. S'il le faisait, s'il lui imposait un caractère étranger au sien, s'il remplacait ses instincts sauvages par nos préjugés, nos goûts et nos mœurs; l'art alors ne serait plus l'art, il aurait dévié de sa vraie route.

Ceci nous mène à la fable. La fable sortit de la comparaison, comme la comparaison était sortie de l'image. Elle ne fut dans l'origine qu'une comparaison prolongée. Œuvre

délicate assurément par la tentation qu'elle offre de sacrifier un des héros à l'autre dans ce poème à double héros. Avouons-le; l'équilibre est rompu dans la plupart de nos apologues. En faveur de qui? Nul ne l'ignore; et, si jamais les animaux font des fables, elles ne rassembleront pas aux nôtres. Que trouve-t-on dans ces dernières? L'homme dans ses traits généraux, dans ces traits simples et naïfs où l'animal, sans lui rassembler, peut devenir au moins son symbole? Non, mais les passions, les vices, les ridicules compliqués de notre civilisation. Ce que deviennent dans une société injuste et brutale certains animaux privilégiés d'esclavage et de douleur, on peut dire que trop souvent les animaux sauvages le sont dans la fable. Ils y perdent tout, conscience de leur nature, indépendance et dignité. Ils y jouent un rôle analogue à celui qu'ils remplissent sur ces tréteaux ambulants où burlesquement affublés de quelques haillons, souples et intelligens par terreur, ils grimacent tristement la vie pour l'amusement du peuple. Rendons justice au génie de Lafontaine. Lafontaine est grand, grand peintre de l'homme comme La Bruyere et Pascal, grand poète aussi toutes les fois qu'il veut l'être. Il ne l'est pas quand, dans ses vers, les animaux parodient l'homme au profit d'une vérité morale ou soi-disant telle. La fable du renard et du corbeau captive la pensée. Elle nous fait rêver, mais d'une rêverie trop philosophique. Nous apprécions, nous admirons; oui, mais d'esprit, d'intelligence; l'âme n'est pour rien dans tout cela. Et pourquoi? — Parce que nous ne croyons pas à la création du poète; parce que le drame qu'il nous offre est sans illusion pour nous. Quelle poésie au contraire dans la fable des deux pigeons! Ce qui nous charme, serait-ce la vérité dont elle est la preuve animée? Non, ce qui séduit et captive en elle, c'est qu'avant tout nous y trouvons ce que l'homme demande à la poésie, une idéale humanité qui l'enlève à la

vie réelle en perdant ses facultés et son âme dans une réalité supérieure. Ce qui captive en elle, c'est qu'en symbolisant la nature humaine elle laisse au règne animal sa nature et sa dignité; c'est qu'en un seul tableau elle nous offre deux vies, reflets agrandis de notre âme, double et mystérieux écho de notre destinée et de notre cœur.

Voilà pour les animaux sauvages. La poésie les aime : elle nous les offre de préférence. C'est qu'avec eux elle est plus libre. Elle les rêve au désert. Pour elle ils s'y embellissent de tout le prestige de l'inconnu, de la distance, du souvenir et de je ne sais quelle puissance mystérieuse qu'ils perdent en se rapprochant de l'homme. C'est aussi qu'ils sont plus vrais, plus eux-mêmes. Ce que la poésie cherche en eux, c'est la part d'humanité qu'ils possèdent. Il n'en est point sans liberté. Triste, abattu, flétri l'animal esclave n'est rien pour l'art. Mais, quand son esclavage est volontaire; quand il l'accepte et s'y complaît, comme dans une autre nature qu'il a fini par comprendre et par aimer; quand le bœuf cherche le sillon, quand le cheval de guerre hennit à l'appel du combat, quand, gardien fidèle du seuil domestique, le chien protége avec amour le confiant sommeil d'un maître dont il partage le pain comme la joie et la douleur; alors retrouvant leur dignité, les animaux redeviennent les objets de l'art, Rapprochés de nous, partageant nos goûts, nos inclinations. presque nos mœurs, ils jouent dans l'art le même rôle que dans la vie; ils accompagnent l'homme ou le remplacent.

Ce rôle est humble sans doute; dans la grande poésie surtout qui n'aime que la grande humanité. Il est beau pourtant et noble en son lieu, dans cette poésie moyenne qui s'alimente de la vie commune. Et pour passer encore de l'art simple à l'art figuré, c'est aux animaux domestiques seuls qu'il faut demander, je le crois, le symbole des mœurs sociales. Eux seuls, à peu d'exceptions près, ont quelque chose

qui les rappelle. Eux seuls nous ressemblent et nous comprennent assez pour tenter un pareil rôle à nos yeux avec espoir d'illusion pour nous. Le succès est complet chez Lafontaine, dumoins en plusieurs des fables du genre. C'est là son charme et son triomphe et ce qui fait qu'on lui pardonne d'avoir forcé les instincts sauvages des libres habitans des bois à parodier nos vices et nos ridicules.

Je le répète, les animaux restent eux-mêmes dans l'art. L'anthropomorphisme n'est pour rien dans le rôle qu'il leur fait jouer. Il les corrige par l'idéal, mais il les respecte en les corrigeant. Vous ai-je convaincu?

V.

A demi. Les animaux, dites-vous dans l'art comme dans la science, se rattachent à l'humanité; l'art les traite comme il traite l'homme. Oui et non, vous répondrai-je. Oui, pour les animaux domestiques; oui encore, en un certain sens, pour les animaux sauvages eux-mêmes. Eux aussi ils ont leur humanité et vous l'avez dit avec justesse, l'art la respecte en la corrigeant. Mais cette humanité ne se voile-t-elle jamais aux yeux du poète? N'est-il pas vrai que, sans la nier, il la laisse bien souvent dans l'ombre? Il ne voit en eux alors que cette part de leur vie qui les rattache à la nature et les fait sympathiser avec l'univers; et c'est en ce sens, qu'ils jouent un rôle dans le grand phénomène de l'anthropomorphisme inférieur.

Si les animaux domestiques sont le cortége de l'homme, les animaux sauvages sont les enterprètes de la nature. Sans

eux, elle nous révélerait moins bien la sympathie qui unit son âme à notre âme, sa vie à notre vie. Sans eux elle n'aurait pour nous interroger et pour nous répondre, que cette voix mystérieuse que nous font ouïr les vents des rochers, les gémissemens des mers, les brises des lacs et les lointains murmures des forêts. Nous lui prêtons notre humanité sans doute, et c'est là surtout d'où naît le prestige dont elle s'entoure à nos yeux. Mais les animaux par leur vie renforcent encore ce prestige. Ils ajoutent un trait de plus à la figure du monde, un accent de plus à sa voix.

Et cela d'autant mieux peut-être, qu'ils apparaissent moins aux regards de l'homme. A quoi tient la magie du rossignol, cette voix vivante des bosquets, cette âme harmonieuse des nuits d'été? D'où vient le charme qu'ont pour nous les vagues accords de l'oiseau mystérieux qui semble une voix errante, ces accords qui remplissent l'espace, si lointains à la fois et si rapprochés, et qui sont comme un regret anticipé du printemps sur la rapidité de ses joies et la perte prochaine de ses fleurs? D'où vient qu'au concert matinal et joyeux des chantres des bois nous préférons le concert plus lent, plus mélancolique, plus tendre qui naît à mesure que le jour expire, à l'heure où chaque arbre de la forêt prend un accent, où l'haleine des vents est plus douce, la voix des fleuves plus embaumée? D'où vient que, dans les tableaux que la poésie nous trace des déserts, notre imagination aime surtout à rêver les sourds et lointains rugissements des sauvages habitans de ces solitudes? — C'est que tous ces êtres, en nous parlant, sont les interprètes de la nature. Ce n'est plus elle que nous oublions pour eux, mais eux qui viennent se perdre en elle. Quels sont-ils? nous n'y pensons pas, nous voudrions presque l'ignorer. Que nous importent leurs noms, leurs couleurs, leurs formes? Inaperçus de nos regards et même de notre âme, ils ne sont pour nous que les accents

invisibles et mystérieux de ce langage de sympathie et d'amour que notre âme demande à l'univers.

Les animaux donc en quelque manière subissent la loi d'anthropomorphisme. J'en conviens, ils ne s'y rattachent qu'indirectement. Mais cela précisément ne tend-il pas à confirmer ce que vous appelez mon système? Si l'anthropomorphisme végétal se subordonne à l'anthropomorphisme élémentaire, en vertu de la même loi, l'anthropomorphisme animal doit se subordonner aux deux autres. Il le fait toujours. Il se perd en eux parfois, il s'y mêle sans qu'on l'en distingue, comme une vague dans l'océan, comme un son dans une harmonie. Le plus souvent il les supplée. Imparfaitement, il va sans dire. C'est eux en effet que nous cherchons avant tout. Nous gardons nos sympathies les plus vives pour cette voix dont les accents sont le tonnerre dans les cieux, l'avalanche au flanc des glaciers, les cascades, les torrents, les fleuves, les soupirs du vent dans les bois. La voix des animaux est à la voix directe de la nature, ce qu'est une traduction à l'original, parfois peut-être seulement ce qu'une causerie légère est aux épanchements du cœur. Et quelle distance entr'elles pour la profondeur et la vérité des accents!! Il nous captive sans doute ce chant de l'oiseau joyeux au matin, languissant et triste le soir, toujours et si bien harmonié avec les lieux et les heures. Pourtant c'est un langage imparfait. C'est une pure et noble, mais faible expression de la profonde humanité que nous prêtons à l'univers. Les voix réunies de mille oiseaux n'ébranleraient pas un seul de ces brins d'herbe dans la vallée, une seule de ces feuilles dans la forêt auxquelles le moindre souffle des vents sait donner le mouvement et la vie. L'oiseau chante, il est vrai, mais pour lui-même avant tout. C'est un frêle accent que le sien. Il s'élève, et puis il tombe bientôt; il s'éteint, il expire autour de l'espace borné dont il sort. La

nature, quand elle nous parle par le chant des oiseaux, ressemble à une belle statue qui aurait reçu une voix sans prendre la vie. Comment pourrait-elle nous émouvoir quand elle-même, en nous parlant, semble demeurer immobile? Pour nous émouvoir il faut qu'elle laisse ce langage artificiel pour un accent plus profond et plus vrai. Pour ébranler notre âme il faut qu'elle s'ébranle elle-même, que les bois et les monts s'animent, que l'écho retrouve ses chants; il faut que les torrents prêtent leur murmure aux lacs et aux mers et que les cieux fassent éclater le concert imposant de leurs tempêtes. Le langage que les êtres animés nous font entendre est un langage joyeux et superficiel. La voix directe de la nature est une voix profonde et plaintive. La nature ressemble à l'homme qui lui a prêté son âme: comme lui, elle porte à la fois le sourire sur les lèvres et de mystérieuses tristesses dans son cœur.

Ce qui distinguera toujours le génie, c'est le don merveilleux qu'il possède de faire sentir son âme à travers ses chants. Le talent n'a qu'une mélodie vulgaire, une mélodie fade et sans signification qui rappelle le babil élégant des oiseaux. Le génie seul garde le secret de cette haute harmonie dont chaque son semble révéler une pensée de l'âme et répondre à une palpitation du cœur. C'est que les grands poètes seuls ont compris le grand anthropomorphisme de l'univers. C'est qu'eux seuls entendent véritablement cette langue que nous, âmes engourdies, nous ne comprenons jamais qu'à demi. — Hélas! ne portons pas envie à leur gloire. Ils l'ont achetée au prix de trop de douleurs. Pour eux, il est vrai, les rêveries idéales; pour eux les ravissements de l'enthousiasme et les joies de la solitude. Mais pour eux aussi les délirantes pensées, les amers dégoûts, les songes cruels, et ces tristesses sans espoir et sans nom, vautour éternel qui ronge l'âme de ces Prométhées dans

leur désert, dès qu'ils ont une fois porté les lèvres à la coupe enchantée desMuses. Les Muses sont plus marâtres que mères. Elles ont, pour leurs favoris, moins de tendresse que de cruauté. Qu'importe qu'elles viennent pleurer au tombeau d'Adonis, ces Vénus sans cœur qui dévorent le génie au moment même où il s'enivre de leurs dons?

VI.

Le soleil fuyait. Montreux, Chillon, Clarens, le rivage, la colline, tout s'animait, tout semblait sourire et s'éveiller à son adieu. Le lac était rose. La teinte suave particulière à ces bords inondait les bois, les monts, les rochers dont les cîmes étincelaient dans l'azur plus profond du soir. La plaine au midi sous sa couronne de glaciers figurait le chœur d'une cathédrale immense dont la nef indécise s'égarait au loin sur les flots.C'était un de ces tableaux qu'on n'ose décrire, scènes enchantées, soirées heureuses où l'âme se tait pour sentir, où chaque teinte a sa voix, chaque parfum son harmonie. Tout entiers à leurs rêves les deux amis s'oubliaient. L'un perdait son âme au-dehors. Il cherchait le lac, le ciel, l'horizon, la langueur d'un jour expirant, toutes les poésies du soir. L'autre étranger au monde extérieur se recueillait dans sa pensée. Il paraissait accablé. Un moment rajeuni par la vie de l'âme, son front avait repris la douloureuse empreinte de la vieillesse. Je ne sais quelle angoisse contractait par moment ses lèvres. Il fixait sur les flots un œil immobile et distrait.

Le jour faiblit peu à peu; l'horizon s'effaça, les glaciers

pâlirent. Toutes ces nuances un moment si belles tombèrent lentement et comme à regret dans l'uniformité du soir. Alors un vent léger courut sur les flots ; le lac et le ciel s'assombrirent. Et puis la vie un instant sembla revenir. Une dernière teinte colora les monts et tout disparut.

L'air fraîchissait. Le jeune homme avait repris les rames et se rapprochait du rivage. Voyez, dit-il au vieillard, ces débris gothiques tapissés de lierre, à demi voilés sous les fleurs et sous l'ombre des châtaigniers. J'ai visité bien des ruines ; je ne sais quel charme me ramène toujours à celles-ci. Je n'ai jamais lu leur histoire dans aucun livre. J'ignore ce qu'elles ont caché de joie et de tristesse ; je ne le leur demande pas. J'aime ces douleurs qui se suffisent à elles-mêmes, ces muettes Niobés qui taisent les noms des fils qu'elles ont perdus.

Quelle grâce dans leur deuil ! Quelle paix alentour ! Quelle verdure et quel silence ! On les prendrait d'ici pour un rocher couvert de fleurs. Elles tremblent de se laisser voir. Ces débris du passé redoutent les outrages du présent. Ces enfants de la mort se sentent étrangers au milieu de la vie. Ils cherchent tout ce qui peut les isoler du monde, le désert des flots, l'obscurité des forêts et le silence des vallons solitaires. On dirait qu'ils ont compris l'oubli de l'homme, tant ils prennent soin de s'entourer de verdure contre ses regards distraits et dédaigneux.

J'aime ces arbres qui ont voulu vieillir auprès des ruines pour les consoler par la sympathie des douleurs, ces arbres verdissants malgré les années, et qui semblent étendre leurs rameaux pour couvrir la nudité des demeures abandonnées par les hommes. J'aime ces flots caressants qui mouillent leurs pieds comme pour mêler encore une joie à leurs longues tristesses. L'industrie et la civilisation n'élèvent pas ici leur tête orgueilleuse. Mais cette terre au moins conserve à la

nature l'empreinte que lui donna son Dieu. Au moins elle respecte les ruines. Qu'elles tombent, mais lentement, pierre après pierre, souvenir après souvenir. Le temps ne détruit pas à la façon de l'homme. Il y a en lui comme un amour du passé. S'il frappe d'une main, de l'autre il pare sa victime de fleurs. S'il frappe, c'est avec ménagement et pitié, c'est en consolant comme Dieu.

Passons, mon père, nous reviendrons plus tard à ces bords; ce n'est pas le jour et l'heure des ruines. Il faut les voir dans la nuit, au souffle du nord, aux soupirs lointains des feuilles desséchées que le vent dérobe aux forêts. Il faut les voir dans ces nuits austères de l'automne, quand la lune dispute aux nuages les plaines du ciel et que ses reflets incertains naissent et meurent tour à tour sur la cime ondulée des vagues. Que de fois j'ai passé de longues heures autour de ces murs sans autre bruit que le frôlement de mes pas sur l'herbe, la voix du vent sous les voûtes, le cri des oiseaux nocturnes et les gémissements des flots sur ces rivages déserts.

VII.

Honte sur moi ! j'ai péché, j'ai succombé mon fils, à la contagion de vos discours. J'ai voulu vous sauver du piége et je m'y suis pris en vous le montrant. Je me suis plié à votre faiblesse, et votre faiblesse m'a vaincu. Hélas ! je ne puis vous être un guide ; je vous ressemble trop. Pour vous conduire à Jésus, il faudrait un esprit plus simple, un cœur plus près de Dieu que le mien.

J'aurais dû plutôt vous le dire, puisque vous me l'avez demandé, oui j'estime vos joies criminelles. Quelque nom que vous leur donniez, c'est toujours de l'idolâtrie au fond: vous adorez la nature et vous n'adorez pas Dieu. Cet anthropomorphisme qui vous préoccupe, il est dans l'art, j'en conviens; la loi que vous avez signalée est une loi vraie. Etudiez-la, mais au moins que ce soit pour reconnaître ce que le monde, où vous aimez tant à vivre, cache de misère.

Mon fils, il est deux manières d'imiter Dieu. L'une esthétique, éloigne de lui; l'autre, toute morale, en rapproche. Elle est le rétablissement, comme la première peut-être a été la chute. Créer, voilà le secret de Dieu, voilà la convoitise de l'homme. Il veut une existence à lui. Il lui semble que ce n'est pas vivre que de vivre d'une vie d'emprunt, de l'aumône continuelle du Seigneur. Cet instinct de grandeur et de beauté que vous nommez le génie, qu'est-ce autre chose qu'un besoin de rivaliser de puissance avec le créateur et le maître de l'univers? Le poète l'imite, mais comme un disciple jaloux consulte son maître, pour mieux apprendre à s'en passer, pour rompre plutôt ce qu'il appelle son esclavage. En corrigeant le modèle, il oublie celui qui le lui donna. Il échappe au joug de Dieu en idéalisant ses œuvres.

On l'a dit, et avec raison, la vie de l'art c'est la liberté. Or qu'est-ce que la liberté pour lui? serait-ce uniquement, comme quelques uns l'ont pensé, une liberté toute extérieure, l'affranchissement du pouvoir civil et l'indépendance du sacerdoce? Non, ce sont toutes les indépendances, ce sont tous les genres d'affranchissement à la fois. C'est une liberté complète, ou, pour lui donner son vrai nom, c'est le despotisme absolu du Beau sans rival, sans contrôle, subordonnant tout à lui, humiliant tout à ses pieds, la loi morale comme le reste. C'est qu'il est jaloux de ses droits. Il sent qu'il est son but à lui-même; il dédaigne ce qui ne lui res-

semble pas. Fastueux protecteur comme tous les despotes, il offrira bien, sous les voûtes de ses temples, un asile à la charité, à la justice et à la vertu. Mais ces temples, c'est à lui seul qu'ils sont élevés. L'artiste ignore tout cela peut-être. Préoccupé de ses rêves, entraîné par d'impérieux instincts, il ne voit pas quelle vie l'anime. Souvent même en son illusion il prend cette vie pour la vie de Dieu. Il croit travailler pour le ciel, obéir à la loi morale, alors qu'il la méconnait, que cette loi de plus en plus lui devient comme une étrangère. Il ne l'insulte pas, je le veux, mais il l'oublie.

Et vous aussi vous l'oubliez. Le dieu que vous servez, c'est le Beau. Votre religion c'est cet Hellénisme dont tout à l'heure vous parliez avec tant d'amour. L'Hellénisme, mon fils, n'est pas seulement le culte oublié d'un peuple autrefois célèbre. C'est le culte de l'art, c'est la religion éternellement vivante du génie. Si les poètes ont gardé si longtemps les dieux de la Grèce, c'est que ces dieux étaient les leurs. Leur intelligence n'y croyait plus, mais leur imagination les rêvait et leur âme y restait fidèle. Repoussés également par l'austérité de l'Evangile et par cette autre loi terrestre et mesquine trop étroite pour leur cœur, ce cœur qui ne savait battre que pour le Beau, revolait à son ancien culte comme le sauvage mal converti retourne à ses idoles et à ses forêts.

Les grands artistes, direz-vous, cherchent avant tout la beauté morale; c'est elle qui fait le prix de leurs œuvres et les distingue des talents vulgaires.— Sans doute et j'accorderai plus, cette beauté que vous appelez morale, chez plusieurs elle est digne de ce nom. Oui, mais pourquoi l'ont-ils recherchée? parce qu'elle est *morale* ou parce qu'elle est *beauté?* — Pour l'artiste tout se rattache à l'idée du Beau. Tout y rentre jusqu'à l'art chrétien. Assurément il a son rôle à part dans l'histoire cet art spiritualiste par excel-

lence qui, conviant à ses fêtes la poésie de l'Evangile, sut enfermer dans ses créations jusqu'à la vie morale la plus achevée, la sainte humanité du Christ. Pourtant, à y regarder de près, là encore revit l'Hellénisme. Ce n'est pas seulement par la légende que l'Hellénisme s'est perpétué. Ce que le vulgaire des saints était pour le peuple, les héros de l'Evangile le furent pour les peintres et pour les poètes. Nous retrouvons dans leurs chefs-d'œuvre ce qui fit le mérite de l'art grec, l'Idéal humain montant de degrés en degrés jusqu'à l'anthropomorphisme supérieur.

Par anthropomorphisme supérieur, il va sans dire, c'est le ciel chrétien que j'entends. L'olympe grec reparaît dans le ciel chrétien tel que l'ont fait les poètes. Ce sont d'autres noms sans doute et des divinités plus pures; mais c'est un même esprit toujours, ce sont des rapports tout pareils entre le poète et ses dieux.

Ce qui, mieux que des contrastes de noms et de formes, sépare l'art chrétien de l'art grec, c'est, dans le premier, l'absence presque absolue d'anthropomorphisme inférieur. Le poète est homme; et, quand il vit en des jours de foi, quand près de lui tout est croyant, quand il l'est lui-même et veut le rester, on conçoit qu'il méconnaisse la loi dont nous parlions tout-à-l'heure et qu'il hésite à prêter à la nature la vie et la divinité. Et quand il l'essaie, entre cet olympe terrestre et celui qui lui vient du ciel, une lutte a lieu dans son cœur. D'ordinaire l'olympe inférieur succombe, il s'efface et parfois s'anéantit. Ou bien il résiste, il grandit et, faible d'abord, finit souvent par tout absorber. C'est le cas en nos jours; voyez Lamartine [1]. Il a commencé par

[1] Cet exemple assurément semble confirmer l'opinion d'ailleurs attaquable de notre vieillard. Chez l'auteur des Méditations, l'Olympe esthéque se cache d'abord sous le voile du Ciel-chrétien. C'est le Polythéisme, mais contenu, recouvert par le Théisme évangélique, qui le déguise en

le ciel chrétien, il finit par l'adoration de la nature. Prenez le poète sans foi, sans avenir, sans patrie que le Beau, sans devoirs que les instincts du génie. Laissez-le se créer ses dieux; c'est dans la nature qu'il les cherchera. Un seul s'est rapproché de ce type, le poète que vous aimez, le moins religieux, mais le plus vrai de tous les poètes, ce Byron qui vécut sans ciel parce que l'olympe esthétique lui tint lieu de ciel, sans culte parce que l'amour du Beau lui tint lieu de culte, sans Dieu parce que son Dieu c'était la nature dans laquelle il rêvait parfois comme la félicité suprême de se perdre et de s'anéantir.

Le Panthéisme, voilà ce qui vit au cœur de la plupart de nos grands poètes. Il remplace le Polythéisme en eux; plutôt il l'entoure, il l'enveloppe, il l'alimente et le comprime à la fois. Je me souviens que dans ma jeunesse je m'étonnais de la pensée d'un vieillard qui parlait du Panthéisme comme d'une erreur facilement populaire. Je crains qu'il ne le soit un jour. N'a-t-il pas tout envahi politique, histoire, morale et philosophie? C'est de l'art peut-être qu'il y est venu. La poésie l'a jeté dans la science, la science le portera dans la vie. Triste avenir que celui du monde! Sera-ce le vôtre, mon fils? Vous cherchez les ravissements du Beau,

le comprimant : lutte singulière, ou, pour mieux dire, étrange paix, pacte ingénieux entre deux rivaux qui s'entendent, se tolèrent, se font leur part à chacun et règnent ensemble, l'un de droit, l'autre de fait, l'un marqué des signes extérieurs de la puissance, ceint de la couronne, armé du sceptre; l'autre en possession d'un pouvoir d'autant plus assuré qu'il est plus secret. Dans les vers de Lamartine, l'Olympe esthétique plus tard se laisse aisément reconnaître à travers le déguisement qui le couvre. Plus tard encore il s'enhardit, il se montre, aux noms près, dans sa vraie nature, Polythéisme, dirai-je, ou Panthéisme; car, chose curieuse, le Christianisme lui-même a préparé les succès du plus irréconciliable de ses ennemis. Le vrai Dieu chassé de ses œuvres par l'orgueil de l'homme, a laissé son immensité à la nature, s'il m'est permis de retourner ici la pensée et la phrase d'un grand écrivain.

les voluptés de la solitude et de la nature. Vous trouvez là ce que votre cœur rêve, grandeur, spiritualisme, vérité, peut-être vertu. C'est que vous en jugez mal. Vous en jugez par le contraste de la vie vulgaire. Vous ne voyez pas qu'opposées à l'extérieur, ces deux vies au fond se ressemblent. Même orgueil, même égoïsme. Vous en avez le germe en vous dans cet amour exalté de la retraite. Laissez le vivre et grandir, et il en sera de vous comme de tant de poètes. Quelle part grand Dieu! Désenchantement, tristesse, rongements de cœur, désespoir bien souvent : plusieurs en sont morts, tous en ont souffert, oh! ne les enviez pas. Ne cherchez pas à leur ressembler tout en faisant des phrases sur leur misère. Dites-vous bien que la vraie vie n'est pas là. La vraie vie, c'est celle de la conscience. Mais elle est austère; elle n'a rien pour tromper l'âme et bercer l'imagination. Elle ressemble à ces vallons sans fleurs que les anachorètes se choisissaient dans le désert. Celui qui veut suivre cette voie royale, ce n'est pas après le Beau qu'il soupire; il soupire après la vertu, après l'image effacée qu'il doit rétablir dans son cœur. Voilà notre œuvre, faisons-la. Cherchons la vérité, mais comme Dieu l'offre. Le temps fuit, le but est près; sachons attendre. Sachons croire, obéir, aimer quelques jours encore, nous aurons l'éternité pour sonder l'abîme et soulever les voiles du sanctuaire.



Traduction des vers placés à pages 388 et 390.

I live not in myself, etc.

« Je ne vis plus en moi, je deviens une portion de ce qui m'entoure. Pour moi les monts escarpés sont un amour, le bruit des cités humaines un supplice. Rien d'odieux comme de se sentir un anneau dans une misérable chaîne, classé parmi les créatures quand l'âme peut prendre l'essor et avec le ciel, les flots, les rochers, les astres se confondre, et non en vain. »

Are not the mountains, etc.

« Ne font-ils pas partie de moi-même et moi partie d'eux les cieux, les rochers, les vagues? Leur amour n'est-il pas en moi profond et pur? Ne mépriserai-je pas toutes choses comparées à eux? N'affronterai-je pas toutes les souffrances plutôt que d'oublier de tels sentiments pour la grossière apathie de ceux dont les regards restent fixés sur le sol avec des pensées sans chaleur et sans flammes? »

Sky, mountains, river, etc.

« Cieux, monts, fleuves, vents, lacs, éclairs, avec la nuit et les nuages et la foudre et une âme pour animer tout cela et pour le sentir, voilà ce que je préfère au sommeil; l'écho lointain de vos voix mourantes est l'accent de ce qui en moi est sans repos, si je repose jamais. Mais où est votre asile, ô tempêtes? Ressemblez-vous à celles du cœur de l'homme? ou bien trouvez-vous à la fin quelque haute retraite, comme les aigles? »

When rose the mountains, etc.

« Ses amis il les trouvait sur la cîme des rochers, sa demeure sur les flots de l'Océan. Sa passion était d'errer dans les climats brûlants et sous les cieux d'azur. Sa société à lui c'était le désert, la forêt, la caverne des montagnes et l'écume des vagues. Tout cela lui parlait un langage mieux compris que les livres du sol natal qu'il oubliait volontiers pour celui de la nature écrit en rayons d'or sur les flots du lac. »

UNE
EXÉCUTION
AU CHATEAU DE LOECHE.

CHRONIQUE VALAISANNE
DE 1627.

III.

L'INTERROGATOIRE.

La chambre *de justice* du château de Loëche, immense salle qu'éclairent imparfaitement d'étroites fenêtres percées dans la profondeur des murs, offrit un spectacle bien capable d'exciter la pitié. Antoine S***, soutenu par deux hommes d'armes, s'avance péniblement, brisé par la souffrance, jusqu'au pied du tribunal nommé pour le juger. Pâle, les yeux éteints, la figure décomposée, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Présenté déjà huit fois à la *question,* il va subir une dernière épreuve; car la rage de ses juges ne doit s'éteindre qu'avec sa vie.

Les commissaires-juges, assis sur des siéges élevés, la main appuyée sur la garde de leurs épées, envisagent froidement les ravages que les tortures ont faits sur la personne de l'accusé.

Dans le fond de l'appartement, on voit des instruments de torture, comme chevalets pour étendre le patient, poulies pour le suspendre, poids pour écarteler ses membres,

brodequins de bois, à charnières, pour lui broyer les pieds. Au milieu de cet appareil effroyable, s'élève une espèce de géant, silencieux et immobile. De temps à autre pourtant, cette masse animée se penche vers la terre et aussitôt un souffle bruyant attise les charbons à demi éteints contenus dans un vaste réchaud, où se chauffent les pinces avec lesquelles on doit tenailler le patient; puis, se redressant de toute sa hauteur, le géant se livre à des baillemens sonores, ou caresse, d'une main distraite, les touffes de sa barbe rousse. Il s'ennuye, Jean-Jaques Alter! car voilà deux mois qu'il attend son heure; la longueur des interrogatoires le fatigue et il soupire après le moment où l'accusé lui sera abandonné, comme le taureau après les joies et les déchiremens du cirque.

Quelques hommes d'armes, appuyés sur leurs hallebardes, veillent auprès de la porte.

Le Tribunal est composé des Seigneurs d'Etat les plus influens et les plus considérés. C'est pour le dixain de Sion : le colonel Ambüel, Barthélemi Volst, et le Bourguemêtre Martin Kunschen ; — Pour celui de Sierre : Jean Preux capitaine de dixain et Jean Birbaum, ancien gouverneur, pour celui de Loëche : le capitaine Jean Maggheran, Jean Grandt et Antoine Zen-Greffinen, capitaine du dixain ; — Pour celui de Viège, l'ancien grand-Baillif Sébastien Zuber, le banneret Nicolas ImEych et le chatelain Andermatten, — pour celui de Rarogne : Pierre Rotten, Stathalter, — pour celui de Brigue : Gilles Jossen et le chatelain Mayenchet, — pour celui de Conches : le banneret Martin Mattlic et les anciens majors Michel Schmidt et Chrétien Geschen.

Nicolas Gassner, un des seigneurs les plus instruits de ce temps, remplit les fonctions de greffier de la commission d'Etat instituée par la Diète pour le jugement.

Au dessus d'eux, siégeait Michel Maggheran, Grand-Baillif en office de la République, fonctionnant comme juge dans

un procès qui lui était en quelque sorte personnel. Italien d'origine, il avait acquis une fortune considérable comme fermier général des sels en Valais. Se trouvant fixé dans cette contrée par son commerce, il se fit recevoir patriote et bourgeois de Loëche. Peut-être quitta-t-il son pays natal pour avoir, dans sa jeunesse, embrassé secrètement l'hérésie Calvinienne. Instruit, éloquent, toujours maître de lui-même, cachant sous des dehors austères une âme ardente et ambitieuse, il s'était jeté dans le parti populaire et en retour de l'appui qu'il devait en tirer, il lui avait apporté ses talents, son habile direction et son énergie. Son zèle pour la cause de la liberté, lui valut l'estime et l'affection du parti protestant dont il ne tarda pas à devenir le chef et à la faveur duquel il parvint à la suprême magistrature du pays. Nous avons vu qu'il s'était installé au château de la Majorie, aussitôt après le départ d'Hildebrand Yost, comme si la préfecture eût été vacante et qu'il avait fait battre monnaie, aux armés de la république, malgré les protestations du Chapitre contre l'exercice de ce droit souverain. Aucun des Grands-Baillifs qui l'avaient précédé ou qui lui succédèrent ne traita les évêques de Sion aussi durement que lui, personne ne fit parler au peuple Valaisan un langage plus fier. Le clergé, dont il s'était attiré l'inimitié, l'accusa, avec quelque fondement, d'être un hérétique déguisé, [1] malgré qu'à la suite de ses longs entretiens avec le Père Marius, il se fût déterminé à faire ouvertement profession de la religion catholique. [2] Opposant habilement les cantons protes-

[1] Cependant si nous en jugeons par le préambule de son testament, il paraîtrait que ce reproche n'était pas fondé, ou que dans sa vieillesse, il était revenu sincèrement à sa première croyance religieuse.

[2] On lit dans la chronique Bérodi : *Eodem aureo mense Julio (*1624) *conversio ad fidem catholicam facta est Magnifici ac Spectabilis Dni. Michaelis Maggheran, Leucensis, operâ ac beneficio Rdi. rendi Patris Petri Marii, e Societate Jesu Concianatoris, tunc Venthonæ residentis.*

tants aux cantons catholiques, les neutralisant les uns par les autres et menaçant d'un schisme [1] la Cour de Rome, afin d'en obtenir des concessions dans l'intérêt de ses projets et de sa politique, il consomma enfin l'œuvre de la renonciation aux Carolines, entreprises par le Baillif Matthieu Schiner et dont un de ses successeurs Nicolas de Kalbermatten fut pendant quelque temps l'arbitre équitable et l'amiable compositeur.

La lutte que soutint l'évêque Yost contre les Seigneurs d'Etat, au sujet de la souveraineté, dura dix-sept années. L'irritation du peuple pendant toute cette période, les violences aux quelles il se livra, [2] lassèrent et effrayèrent à la fois le successeur d'Adrien de Riedmatten. Il se retira à Rome et voulut résigner sa dignité entre les mains d'Urbain VIII.

Les magistrats apprirent ce projet avec un extrême mécontentement : ils craignirent un moment que le Pape, sans égard au droit d'élection qu'ils s'arrogeaient, ne nommât un ecclésiatique étranger au siége de Sion, mais rassurés à cet égard et bien convaincus qu'il ne s'agissait point de les dépouiller de cet important privilége, ils insistèrent avec plus de force qu'auparavant pour que la résignation de l'Evêque Yost fût acceptée. [3]

[1] « Autrement nous serions occasionnés de songer nous-mêmes après » des moyens pour conserver notre chère patrie en bonne paix et union » et *pour la préserver d'un schisme.* »

Harangue du Baillif Maggheran au légat Scapi et à l'Ambassadeur Miren, prononcée en Diète de Mai 1627.

[2] Une fois, entr'autres, étant en tournée épiscopale, le peuple de Loëche voulut le forcer à révoquer des ordonnances : il dut prendre la fuite pour se soustraire aux violences dont il était l'objet.

Mémoire de l'Evêque à la Diète de Baden.

— [3] « C'est pourquoi le louable pays supplie très-humblement Sa Sain» teté, par l'intercession de Votre révérendissime Paternité, de vouloir » bénignement, pour éviter un plus grand inconvénient et émotion, et » pour le repos public et la conservation de notre vraie religion, de met-

Le Valais était alors divisé en trois partis : les calvinistes déguisés, les catholiques *républicains,* zélés partisans du régime démocratique et les catholiques *épiscopaux* qui soutenaient que les Valaisans étaient libres, quoiqu'ils tinssent l'Evêque pour leur prince. Les premiers n'osant se déclarer ouvertement, fortifiaient le parti des seconds et travaillaient avec eux à renverser l'autorité temporelle du prince-évêque pour lui substituer le pouvoir séculier. Rien d'ailleurs ne prouve mieux l'ardeur et la ténacité avec lesquelles ce but était poursuivi, que ces paroles hautaines du Baillif Maggheran : — « Nous n'endurerons jamais, qu'on nous réduise sous » le joug d'une perpétuelle, honteuse et misérable subjec- » tion. Ainsi déclarons que nous employerons et espandrons » plutôt nos vies, sang, honneur, et bien et tout ce que Dieu » nous a donné, en nous assurant que iceux ne nous man- » queront pas et que nos voisins, que nous n'avons jamais » offensés, ne se mettront en campagne pour soutenir l'am- » bition, légéreté, et cupidité insatiable, comme aussi la » bouillante et inconsidérée affection de notre prélat, lequel » nous avons élevé et mis en pied, et auquel nous avons porté » plus d'honneur et de respect qu'à aucun de ses prédéces- » seurs, soit aux affaires spirituelles ou temporelles. [1]

On comprend qu'Antoine S***, accusé d'avoir voulu renverser l'édifice encore inachevé de l'affranchissement du peuple n'avait point de merci à attendre de ses juges. Les aveux que lui avaient arraché les tortures, avaient d'ailleurs fait connaître des faits d'une extrême gravité. Désespérant de ramener les dixains à reconnaître Hildebrand Yost pour leur souverain, il lui avait cherché du secours au dehors, mais ne rencontrant que tiédeur ou délais interminables, il résolut

» tre le dit seigneur Evêque de sa charge et nous mettre en repos.
Même harangue

[1] *Même harangue.*

de se passer de tout appui étranger. Un petit nombre de personnes sûres, placées à Brigue, Sion et Loëche, entrèrent seules dans la conjuration. Quels en étaient le plan et les moyens? C'est ce qu'aucun chroniqueur de cette époque ne s'est donné la peine de nous apprendre. Si les déclarations qu'arrachèrent au patient les supplices habilement gradués qui lui furent mesurés durant son procès, doivent être envisagées, non pas comme le résultat du sacrifice d'une vie qui, impuissante à se défendre, implore la mort comme une grâce, mais bien comme les suprêmes aveux d'un coupable, il paraîtrait, que les projets des conspirateurs participaient de ce caractère de sombre férocité que les mœurs de ce temps de fanatisme religieux expliquent sans l'excuser. Il ne s'agissait en effet rien moins que de faire main basse sur les magistrats les plus opposés à l'Evêque Yost, de tenir les autres en charte privée jusqu'au complet rétablissement de l'autorité préfectorale et l'expulsion de tous les huguenots déguisés ou déclarés. Au moment où le complot devait éclater, et on avait d'abord choisi l'époque de la réunion de la Diète, les conjurés devaient fondre sur les magistrats désignés aux poignards des conjurés et incendier quelques bâtimens, à l'aide de pièces d'artifice, pour empêcher le peuple de voler au secours des victimes. Une fois déjà, la mort avait plané sur leurs têtes; si, au lieu de s'assembler à Brigue, comme le portaient les lettres de convocation, la Diète n'eût été, sur un ordre du Baillif, subitement transférée à Loëche, une page sanglante eût été à ajouter à l'histoire de nos dissentions politiques.

On ignore comment le complot parvint à la connaissance des magistrats, mais on convient généralement que ce fut quelques jours seulement avant celui fixé pour l'exécution. Il est à croire qu'on en dut la découverte à la vigilance du Baillif Maggheran, vigilance qui devint proverbiale et qui fit

dire de lui que, durant son baillivat, *il ne dormit jamais que d'un œil.*

L'arrestation du chef de l'opposition, si nous pouvons appliquer à cette époque une expression née des grandes assemblées parlementaires de notre temps, n'était pas facile à opérer. Le génie inventif de Maggheran dressa le plan d'une embuscade où Antoine S***, qui était sans défiance, parce-qu'il croyait son secret bien gardé, vint tomber tête baissée.

Mis en jugement, le prisonnier voulut d'abord décliner la compétence des Commissaires, en alléguant qu'il ne reconnaissait que l'Evêque Yost pour juge, comme il n'avouait que lui pour souverain. Mais quelle énergie eût résisté aux moyens employés pour arracher des aveux à l'accusé? Toute force morale l'abandonne: il donne sa vie en retour des supplices qu'on lui épargne.

Les juges connaissent tous les détails de la conjuration: le prisonnier a tout avoué. Toutefois, dans un dernier interrogatoire, que nous allons reproduire brièvement [1], il doit confirmer ses précédens aveux et, au besoin les compléter.

La voix d'Antoine S*** est creuse et lugubre. En proie à de vives douleurs physiques, il laisse échapper de fréquens gémissemens.

— Accusé, dit Maggheran, je vous adjure de me répondre avec franchise. Vous nous avez déclaré jusqu'à présent que le seigneur Evêque de Sion avait constamment ignoré les projets homicides que vous aviez formés. Maintenez-vous cette déclaration?

— Je l'ai dit et je le jure par la mort que je vais subir.

— Il est étrange, seigneur Capitaine, que celui au profit duquel cette trame détestable a été ourdie, y soit demeuré étranger.

[1] Il n'est pas besoin de dire qu'une partie de ce qui suit est historique c'est-à-dire, qu'il est tiré des actes de la procédure.

— C'est cependant la vérité.

Après une pause de courte durée, le prisonnier reprit lentement :

— J'ai eu plusieurs entretiens, à différents époques, avec notre Prince-Evêque....

— Appelez-le différemment ; le pays ne le reconnait plus sous ce titre.

— Avec le seigneur Evêque de Sion, mais ce n'est que depuis son départ pour Rome que le plan de la conjuration a été définitivement arrêté. Au milieu des ennuis dont vos Seigneuries osèrent l'abreuver, il ne témoigna jamais le désir d'être débarrassé violemment de ses adversaires.

Un sourire d'incrédulité glissa sur les lèvres du Baillif qui reprit aussitôt :

— Quoi ! il se serait borné à nous appeler sujets rebelles et mauvais catholiques ! Nous rendons grâces à sa Révérende Paternité de l'indulgence et de la douceur dont il a usé à notre égard. — Que disait le prélat de notre étrange prétention à partager avec lui le poids et les embarras du Gouvernement ?

— Le saint prélat ne peut oublier que la Comté du Valais a été octroyée à St. Théodule et à ses successeurs et que Charles-Quint a confirmé dans la plénitude de sa puissance impériale, la donation de son prédécesseur Charles-le-Grand.

— Sachez, accusé, que nous tenons la Caroline pour une pièce supposée et qui n'a jamais été mise en vigueur. [1] — Qu'on la produise d'ailleurs ; le pays l'examinera, et il y

[1] Ce que dit ici le Baillif Maggheran est en partie inexact. Si l'histoire démontre facilement que Charlemagne et St. Théodule n'ont point été contemporains, elle prouve non moins victorieusement que la Caroline a été longtemps envisagée comme réelle et que l'Evêque de Sion était véritablement le souverain du pays. Ce n'est que peu à peu que les communes parvinrent à obtenir quelque part au gouvernement.

sera fait droit, si elle est jugée probante et digne de créance[1].

Antoine S*** s'étant abstenu de répondre à ces observations, faites d'un ton de voix animé, Maggheran continua:

— Vous avez conseillé au prélat fugitif d'implorer contre nous la protection du roi d'Espagne, de préférence à celle de la France; vous avez été chargé d'une négociation à ce sujet auprès du Duc de Fériaz, gouverneur du Milanez; que s'est-il passé dans votre entrevue avec ce dernier?

— Il me promit l'assistance du roi son maître, mais pour le cas seulement où la cour de Rome y consentît. La souveraineté de l'Évêque ne pouvant être protégée efficacement, vû l'état du pays, que par une intervention armée, nous calculâmes les chances diverses qu'elle présentait. Persuadé, je dois le dire, que vos Seigneuries se fussent laissé *hacher par morceaux*[2] plutôt que de permettre l'entrée des troupes espagnoles, je proposai un autre moyen....

— Lequel ?

— Je demandais que le roi me nommât capitaine des cinquante allemands qui gardaient le château de Milan ; j'offris de recruter la compagnie entière de jeunes Valaisans, dévoués comme moi à la cause de l'évêque ; j'ajoutai qu'il fallait ensuite solliciter la levée d'un régiment où devaient être naturellement placés les fils des premières familles du pays. Par ce moyen et grâces à l'influence que les enfans exerceraient sur leurs parens, il me semblait facile de faire prévaloir en Diète, dont les membres se renouvellent à peu près en entier tous les deux ans, l'alliance de l'Espagne sur celle du roi très-chrétien.

— Hildebrand Yost ne vous engagea-t-il pas à faire cette même proposition à une assemblée générale du pays?

[1] Il eût été difficile de l'exhiber, car le diplôme confirmatif de la Caroline, accordée par Charles-Quint au Cardinal Schiner, porte textuellement : *quæ nullo alio documento quam solâ possessione probari possit.*

[2] Textuel.

— Oui, mais j'étais alors capitaine de trois-cents hommes en Valteline; je lui représentai qu'étant à la solde de la France, mon honneur ne me permettait pas de faire une semblable démarche. Lorsque je revins au pays, je parlai de ce projet au ministre d'Espagne à Lucerne ; il me répondit que les circonstances n'étaient plus aussi propices, attendu que la France et l'Espagne vivaient alors en bonne intelligence et que la seule chose à laquelle il fallait s'attacher c'est que le Valais restât catholique.

L'interrogatoire fut ici interrompu, à la prière du prisonnier qu'il fatiguait beaucoup. Maggheran reprit après un moment :

— Venons maintenant au complot dirigé contre la vie des Seigneurs d'État. — Vous avez vous-même remis à vos complices la liste des victimes qu'ils devaient immoler.

— Que mon sang retombe sur ma tête ! C'est la vérité.

— Quels sont les membres de l'Etat qui, à votre avis, sont les plus opposés à l'Evêque Yost et à l'Eglise de Sion ?

— C'est à Conches, le Banneret Schiner ; à Brigue, le Banneret Lergien ; à Viège, le Banneret Im-Eych ; à Rarogne, le Grand-Baillif Rotten ; à Sierre, le colonel Preux ; et à Sion, le colonel Ambüel.

— Et sans doute à Loëche, le grand-baillif Maggheran ? répliqua celui-ci d'un ton grave, mais où ne perçait aucune irritation. Et quel était le châtiment réservé à ces traîtres à leur souverain ?

Le prisonnier hésita.

— *Leurs têtes devaient tomber* [1], repliqu'a-t-il enfin avec assurance.

Au nombre des personnes qu'il venait de désigner figuraient plusieurs des juges présens. Ils gardèrent un morne silence.

[1] Textuel.

— Accusé, ce projet homicide ce n'est pas vous qui l'avez conçu. De qui en tenez-vons l'idée première?

Le Baillif ne reçut aucune réponse.

— Votre attachement et votre zèle pour la sainte religion de nos pères sont connus; vous avez constamment travaillé pour qu'elle triomphât au Valais. Une circonstance pourtant nous étonne. Pourquoi avez-vous mis obstacle à ce que le bourg de Brigue accordât aux Pères de Jésus l'autorisation d'y fonder un collége ?

— C'est afin qu'ils tournassent leurs vues d'un autre côté et qu'ils s'établissent à Sion où je les jugeais plus convenablement placés pour coopérer à l'œuvre que je poursuivais, au péril de ma vie.

En ce moment la porte s'ouvrit et un messager remit une lettre à Maggheran.

— Seigneurs juges, dit le Baillif, en s'adressant à ses collégues, la missive que je viens de recevoir du seigneur Hildebrand Rotten, gouverneur de Monthey, est de la plus haute importance. Il est parvenu à s'emparer du Chanoine Th***, Curé de Sion, au moment où il allait sortir du pays par St. Gingolph. Les actives recherches auxquelles on s'est livré depuis la disparition de cet accusé, n'ont donc pas été sans résultat, ainsi que je l'ai craint un moment. On l'a aussitôt dirigé sur Sion et à l'heure qu'il est il doit être écroué dans la chambre forte de l'hôtel de ville [1]. Nous aurons à procéder sans retard à l'instruction de son procès et il lui sera infligé le châtiment qu'il mérite [2]. Espérons que

[1] Chronique de Gaspard Bérodi, Chanoine de l'Abbaye de St. Maurice.

[2] Il fut retenu huit mois en prison, mais le Nonce du Pape et l'Ambassadeur de France parvinrent à arrêter la procédure commencée contre lui. Remis entre les mains du premier, il n'en fut pas plus libre; les magistrats sommés de justifier les griefs dont ils le chargeaient préférèrent pourtant user de clémence à son égard. Ils abandonnèrent l'accusation. Le Chanoine Th*** fut en conséquence rendu à la liberté.

Chronique de Bérodi.

d'ici là nous parviendrons pareillement à nous emparer de Frédéric, le domestique du prisonnier, de Marc-Zen-Brun et d'Anselme Summelmett, que la fuite a dérobés jusqu'à présent à la punition qu'ils ont encourue.

En apprenant l'arrestation du Chanoine Th***, une joie douloureuse colore le front abattu du prisonnier, mais aussitôt on l'entend s'écrier :

— Que mon sang ne lui soit point reproché au dernier jour !

— Accusé, reprend Maggheran, n'avez-vous rien à changer aux déclarations de complicité dont vous avez chargé le Chanoine Th*** ?

—Rien, seigneurs juges, répond l'accusé d'une voix sombre. Aussi vrai que j'espère que la miséricorde divine me pardonnera mes coupables projets, ce prêtre fanatique les a connus et approuvés.

— A quoi attribuez-vous la part qu'il a prise dans la conspiration ?

— A son zèle pour la religion qu'il a estimé être en danger et qu'il ne sépare point de la cause de l'Eglise de Sion. A ses yeux vos Seigneuries sont des rebelles en révolte ouverte contre leur souverain. Sa haine contre les Seigneurs d'Etat date de la vive altercation qu'il eut un jour, à Sion, avec le Banneret Udret.

— Si les dixains vous avaient ordonné de vous constituer prisonnier, l'auriez-vous fait ?

— Non, sans doute. A l'époque de mon arrestation, je ne reconnaissais ni à la Diète ni à vos Seigneuries le droit de me priver de ma liberté. Aidé du fiscal Perrig et de nos serviteurs, j'aurai pareillement repoussé toute démonstration à main armée faite dans le but de m'arrêter.

— Quel était le nombre des gens dont vous deviez vous servir pour vous défaire des magistrats ?

—Trois-cents italiens[1] m'avaient vendu leurs bras et leur courage, car aucun de nous ne devait tremper son épée dans le sang de ses concitoyens.

— Malheureux ! quel démon a soufflé dans votre ame cet horrible dessein? quoi! vous n'avez pas reculé devant la pensée de couvrir le pays de sang et de deuil ! Votre patrie réduite sous un joug étranger, la cause de l'affranchissement du peuple, si non perdue, au moins compromise, l'inexorable voix de la postérité qui attache un sceau d'infamie au front de tout citoyen coupable envers son pays, rien n'a pu vous détourner de la criminelle voie où vous vous êtes engagé? — Maître Alter, l'accusé à la question de *l'estrapade!*

A cet appel impatiemment attendu, le géant bondit comme un vieux loup que les neiges chassent des montagnes et qui se rue sur un troupeau sans défense. Avec une dextérité merveilleuse, il passe un nœud coulant autour des poignets de l'accusé; les hommes d'armes saisissent le siège où il est assis et le reculent jusqu'au dessous d'une poulie qui l'enlève et le tient suspendu à quelques pieds du sol. D'énormes poids, accrochés à ses pieds, distendent ses membres et les font craquer avec un bruit sinistre.

Le patient jette un lamentable cri.

— Accusé, l'ambition n'aurait-elle pas été le premier mobile de la conjuration que vous avez ourdie? l'espoir de devenir le chef de l'Etat, grâces à l'influence de l'Espagne[2] et du seigneur évêque de Sion, n'est-il pas la cause principale d'une entreprise qui écartait à jamais vos concurrens?

— Je l'avoue, répartit le patient, les dents serrées par la douleur. C'est vrai, c'est vrai!

[1] Textuel.

[2] Une chose remarquable c'est que de tous les aveux d'Antoine S***, les juges ne relevèrent, dans la sentence qu'ils rendirent le 22 nov. 1627, que ceux qui ont trait à l'intervention de l'Espagne à laquelle il avait conseillé à l'Evêque Yost de recourir.

Maggheran fait un signe et aussitôt l'accusé est descendu, replacé sur son siége et rapporté au pied du Tribunal.

— C'est mourir mille fois, articule l'infortuné, que de subir de pareils tourmens.... Hâtez-vous de me débarrasser de l'existence.... Miséricorde, seigneurs! au nom de mes malheureux enfants, au nom de celui qui regardera en pitié les atroces souffrances que j'endure!... Un prêtre et la mort!...

La voix de Maggheran s'élève lente et solennelle.

— Vous avez mérité la mort et vous mourrez. Vous ne vous êtes point abusé sur le sort qui vous attend. Coupable du crime de lèze-majesté au premier chef, vous devez subir les peines portées par les codes criminels contre les fauteurs de troubles, les artisans du désordre, les rebelles et les meurtriers. Nous plaignons de toute notre âme votre respectable mère, que Dieu puisse consoler! vos enfans, que votre perte laissera sans appui et orphelins, mais sur qui la république veillera avec une sollicitude toute maternelle. Nous vous plaignons aussi, seigneur Capitaine, car notre haine s'éteint en présence de votre infortune et notre ressentiment ne vous suivra point dans la tombe. Un saint prêtre que j'ai fait mander, le père Marius vous préparera au terrible passage du temps à l'éternité. Préparez-vous à recevoir, avec la fermeté des Seigneurs de votre race, l'arrêt de mort que nous allons rendre et qui nous est imposé par un rigoureux devoir. Que Dieu vous pardonne comme nous vous pardonnons et qu'il ait pitié de votre âme, car vous n'avez plus à en attendre des hommes! — Que l'on ramène le prisonnier dans son cachot!

Pendant que le prisonnier est transporté à demi-évanoui dans son humide prison, Madelaine, la fille du porte-clefs, assise devant une des fenêtres les plus élevées du château, plonge ses regards sur l'entrée de la vallée des bains. Depuis

deux jours elle se poste ainsi en sentinelle ; sa jolie tête appuyée sur une main et écartant de l'autre les longues touffes de ses cheveux que le vent jette par intervalle sur son visage. Le lecteur a déjà pressenti que c'est Péter qu'elle attend, mais sans doute elle ne dévine point à quelles causes il faut attribuer l'absence du jeune homme. Il doit s'inquiéter aussi de la pâleur de Madelaine, de son profond abattement et des larmes qui baignent ses joues, car elle pleure, Madelaine, mais ce n'est pas seulement parceque nulle forme humaine ne se dessine sur la lisière de la forêt, parceque le sentier qui en descend est désert et poudreux, elle pleure, hélas! sur son bonheur détruit et sur toutes ses espérances éteintes.

Tout-à-coup elle tressaille, se lève d'un bond, essuye à la hâte ses pleurs et se précipite dans l'escalier, en s'écriant :

— C'est lui ! c'est lui !

— Où allez-vous si vite, Madelaine? dit une voix douce et triste, au moment où la jeune fille traverse en courant une longue galerie.

A ces accens bien connus, la fille de Mathias s'arrête subitement. Le plus vif incarnat colore ses joues et jusqu'à son front.

— Il vient ! noble demoiselle : il vient !

— Qui donc? Le messager?

— Sans doute.

— Mon Dieu, où est-il?

— Il est encore dans la montagne, mais je l'ai reconnu à sa marche haute et fière et aux plumes flottantes qui ombragent son chapeau.

— Allons le voir venir, Madelaine. Dieu veuille qu'il m'apporte la grâce de mon père !

Un moment après, deux têtes, fraîches et blondes, se pressaient à l'étroite fenêtre que venait de quitter Madelaine.

Yolande S***, (car c'était elle) promettait d'être un jour

une beauté accomplie, mais à ses formes encore indécises, à la gracieuse souplesse de sa taille, au timbre frais et pur de sa voix, il était facile de reconnaître qu'elle entrait à peine dans l'adolescence, cet âge des illusions et des longues rêveries. Elle n'avait pas atteint sa seizième année. Ses cheveux blonds, amoncelés sur ses tempes en touffes dorées, encadraient son front virginal où l'émotion qu'elle éprouvait en ce moment avait répandu la fugitive teinte de la rose. L'éclatante blancheur de son teint tranchait du reste avec ses vêtemens de deuil et le long voile noir qui l'enveloppait à demi.

— Oui, je le reconnais aussi! c'est bien lui. Mon Dieu! avez-vous permis qu'il réussit? — Que je t'embrasse, Madelaine : le messager que tu nous a fourni est doué d'un pied agile et infatigable. Ma grand' mère a tant prié pour qu'il arrive avant ce soir! C'est que vois-tu, Madelaine, demain ce serait peut-être trop tard, car le procès de mon malheureux père est près d'être terminé et l'interrogatoire qu'il subit dans ce moment est, dit-on, le dernier. Le dernier! et ce messager n'arrive pas! Fais-lui signe de courir, Madelaine!

— Il se hâte, noble demoiselle, reprit la jeune fille; voyez comme la distance qui le sépare encore du bourg diminue rapidement.

— Oui, il arrivera à temps. Soyez bénie, Sainte Vierge! j'ai tant pleuré devant vous que vous avez eu pitié de mon désespoir! Tu ne comprends pas, Madelaine, l'amère affliction à laquelle nous avons été en proie depuis deux mois! J'étais heureuse et paisible, jamais je n'avais connu la douleur, mon enfance s'était écoulée au milieu des embrassemens de madame et grand' mère, et des jeux du premier âge. Quand le front de mon père s'assombrissait, une caresse de sa petite Yolande, du *lis de la vallée de Ganther,* comme il m'appelait, y ramenait le calme et la sérénité. Nous le suivîmes ici. Il fallait baisser la tête devant l'orgueil de ces

magistrats sans entrailles, pour obtenir qu'ils laissassent la mère et la fille du prisonnier partager sa captivité et veiller à son chevet. Ils ont bien voulu, les nobles et généreux seigneurs, permettre à la vieillesse et à l'enfance de soutenir, de leurs débiles mains, le chêne de la montagne, à demi renversé par la violence de l'ouragan et la cognée des bûcherons. Leur ombrageuse politique s'est effrayée de la présence de mes frères et de nos proches : ils ont été impitoyablement éloignés. Mon père! tous les supplices qui ont fondu sur vous sont retombés sur mon cœur en larmes de feu! N'as-tu pas entendu parfois, Madelaine, des cris déchirants percer les voûtes sonores du cachot où nous avons passé tant de nuits funèbres? C'est que nous soutenions, sur nos bras épuisés de fatigue, la tête de la victime et que bien souvent, à son affreuse pâleur, à la débilité de ses membres broyés par les tourtures, nous doutions si la vie ne s'était pas retirée d'elle, et si ce corps que nous serrions avec tant d'amour contre notre sein n'était pas déjà un cadavre!

Un torrent de larmes, auxquelles Madelaine mêla les siennes, coula des yeux de Yolande. Lorsque la violence de cet accès fut un peu calmée, elle ajouta d'une voix creuse et lugubre :

— Il a survécu à tant de maux, mais ma mère s'éteint de fatigue et de chagrin.

— Chassez, noble Yolande, ces désespérants souvenirs. Votre père vous sera rendu, car son innocence ne peut tarder à éclater.

— Je le crois, j'en suis certaine. Mon père n'a point manqué à l'honneur ni tramé quelque action répréhensible. Ils l'absoudront. Ils ne peuvent lui imputer à crime son zèle pour la cause de notre Seigneur l'Evêque Yost. Les cantons catholiques protégent sa vie; le messager que nous attendons nous apporte leurs suprêmes démarches en sa faveur. Oh!

quelle joie lorsque nous pourrons regagner Brigue, que nous reverrons les verdoyantes montagnes du Simplon, les vallons ombreux de Ganther et les hautes tourelles de notre maison-forte! Nous voyagerons à petites journées, en litière, car, dans l'état où se trouve mon père infortuné, il faudra user de bien des précautions pour le transporter. Et, si c'est l'exil qu'on prononce contre lui, comme ma bonne mère le craint, nous quitterons cette terre battue de tant d'orages et nous rendant dans quelque contrée lointaine, nous attendrons la guérison de mon père, son amnistie et le retour de jours plus fortunés.

Et toute entière à ce rêve décevant et aux transports de sa piété filiale, Yolande s'énivre à l'aspect de cet avenir que son imagination seule a créé et qu'elle ne verra point, hélas! se réaliser.

Un mot de Madelaine la rappelle auprès de la fenêtre. Péter arrive, il n'est plus qu'à quelques pas du château.

Les deux jeunes filles franchissent avec la légéreté de deux gazelles, les corridors, et les escaliers du vieux fort. A l'aspect d'Yolande, qui s'est arrêté sous la porte d'entrée de l'édifice, Péter fléchit à demi le genou et tirant de son sein un paquet de lettres soigneusement enveloppées, il le lui remet en disant :

— J'ai eu quelques jours heureux dans ma vie; je mettrais celui-ci du nombre, si les missives dont je suis porteur et qui m'ont été remises par les gouvernemens des cantons catholiques, contribuent à détourner les coups dont la tête de votre noble père est menacée.

— Bon jeune homme, repartit Yolande vivement émue, combien nous vous devons de reconnaissance pour votre courageux dévoûment! Croyez que nous n'en perdrons point le souvenir et que ma mère saura dignement le récompenser.

En achevant ces mots, Yolande tendit sa main, avec une

grande simplicité, au jeune homme qui, s'inclinant, y appuya les lèvres, avec toutes les marques d'un profond respect.

— Je ne veux point d'autre récompense, s'écria-t-il.

— Maintenant, répartit vivement la fille du prisonnier, je dois me hâter de faire usage de ces lettres. Adieu, bon jeune homme.

L'insensé la suit longtemps du regard.

Muette et consternée, Madelaine, qui n'a pas accompagné Yolande, et dont la présence n'a point encore été remarquée de Péter, Madelaine s'appuya contre le mur de l'édifice et comprima avec peine l'amertume de son chagrin.

Péter s'aperçoit enfin des violens combats auxquels la jeune fille est en proie ; il s'élance auprès d'elle et sans lui dire qu'il l'aime encore, sa pitié lui dicte quelques unes de ces paroles qui endorment la douleur dans un sein déchiré.

Pendant ce temps, Yolande a pu pénétrer dans la *chambre de justice*.

Un coup d'œil rapide lui a suffit pour la convaincre que l'interrogatoire est terminé, et que son père a été reconduit dans sa prison.

Elle se précipite aux pieds du tribunal.

— Grâce, grâce pour mon père infortuné ! Voici, voici...

Le tremblement dont elle est saisie, la crainte d'arriver trop tard, l'idée de se trouver en présence des juges de son père et dans un appartement témoin de ses tortures, glacent son sang et lui ôtent l'usage de la parole. Elle élève pourtant, d'une main défaillante, le paquet que lui a remis Péter.

— Cet enfant se trouve mal, dit Maggheran, en recevant dans ses bras Yolande évanouie. — Qu'on la transporte dans l'appartement de sa grand' mère !

La voix du Baillif est altérée. Pendant qu'il parcourt les dépêches des Cantons catholiques, et qu'il les fait passer

successivement à ses collègues, une larme silencieuse vient parfois obscurcir sa vue.

—Quel usage ferons-nous de ces lettres? dit un des Commissaires-juges.

— Le sort du captif est fixé irrévocablement. — Seigneur Nicolas Gassner, écrivez seulement que c'est sur *l'intercession des sept Cantons catholiques, nos très-chers et fidèles alliés et confédérés*, que nous avons bien voulu mitiger la rigueur des peines capitales que le condamné a encourues. Ajoutez aussi que *quiquonque s'avisera de venger sa fin, en paroles ou en faits, subira les mêmes peines, lès mêmes tortures et la même mort.* — A quand, seigneurs Juges, fixez-vous l'exécution?

— Le tribunal en commet le soin à votre sagesse, repartit un des juges.

— J'y pourvoirai sans retard.

Un serviteur entra en ce moment et parla à voix basse au Baillif.

— Le Père Marias! Quil soit sur le champ introduit auprès du condamné!

Un Valaisan.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UN RÉFUGIÉ FRANÇAIS [1].

Mademoiselle ma cousine,

Comme le sieur Roux passa par ici venant de notre bonne et onéreuse guerre, je l'enquêtai s'il n'y aurait pas à Genève quelque brave fille réfugiée, honnête et vertueuse, que j'en avais besoin, parce que je suis veuf et que ma femme

[1] Les années qui suivirent celle de la révocation de l'édit de Nantes furent sérieuses pour la Suisse réformée. Il se passait peu de jours sans que l'on vit arriver de nouvelles victimes de l'intolérance. On compta bientôt 6000 réfugiés dans le Pays de Vaud. La seigneurie de Genève, cédant aux menaces de Louis XIV, leur avait d'abord refusé un asyle; le peuple le leur donna. L'on était dans un temps de disette; la maison même du pauvre s'ouvrit pour les recevoir; les pauvres étrangers n'avaient que des récits de malheur. Leurs biens avaient été livrés au pillage. Les pasteurs, les hommes de lettres avaient été envoyés aux galères. Les femmes étaient traînées par les cheveux dans les temples catholiques pour abjurer. Les hommes étaient suspendus dans les cheminées

est morte depuis le septième janvier 1712. Il me dit que si, qu'il y avait une brave fille du Colet de Besse ; je fus d'abord fort ravi, parce que j'ai fréquenté ce pays-là en ma jeunesse, et que j'y avais une cousine qui s'appelait mademoiselle Manichar, bien riche et bien noble. Je lui demandai le nom de cette aimable réfugiée du Colet de Besse, il me fit un plaisir non pareil quand il me nomma Canonge, parce que je me souviens, si je ne me trompe, que j'avais ouï nommer de ce nom, de fort braves gens de bien. Enfin, quoiqu'il en soit, je vous prends pour leur fille, qui se doit appeler Margot Canonge, et c'est pour vous proposer, mademoiselle ma cousine, une chose qui vous fera toute votre vie plaisir et profit ; vous partirez à lettre vue, et si le lac est tant soit peu ému, vous prendrez la terre et viendrez à Rolle, verrez madame la baronne et toute sa noble famille, et leur disant ce que c'est, (car j'ai l'honneur de les connaître) vous vous acheminerez à Lausanne qui sera un vendredi peut-être.

Le lendemain vous pourrez poursuivre votre route avec des gens qui viennent du côté de Moudon à la foire, vous irez loger à la maison de ville, qui, après leur avoir dit ce que c'est, vous feront mille caresses, car ils font de moi bien de l'estime. — Puis vous reposant tout le dimanche si vous êtes lasse, vous prendrez une monture pour vous gaudir à Payerne chez M. le justicier Joussi, vous lui direz tout

et la flamme était allumée sous leurs pieds jusqu'à ce que la douleur leur arrachât le cri de faiblesse. Ceux qui avaient réussi à fuir portaient dans leur cœur le sujet d'un long deuil. Ils songeaient à tant d'églises naguères florissantes, dispersées à cette heure. Ils songeaient à ceux qu'ils avaient laissé dans Babylone. Plusieurs reprirent par des sentiers secrets le chemin de la France pour visiter, relever, raffermir ceux qu'ils aimaient. Le docteur Plantier, réfugié aussi, et qui s'était établi à Avenches, tourna aussi ses regards vers les lieux de sa naissance, mais avec d'autres pensées. Sa lettre en fait foi. C'est une bluette cueillie dans un champ de douleur.

ce que vous aurez fait, et si je puis être libre de la fièvre quotidienne qui me tourmente sans relâche, je vous irai au devant à la dite ville. Mais avant que de partir de Genève il vous faut avoir un certificat du ministre du quartier de votre bonne conduite, et un autre des Messieurs de la chambre française comme vous n'êtes engagée ni promise à aucun garçon ni veuf, au cas mademoiselle ma cousine, que vous le fussiez, ou que vous ne voulussiez pas faire le voyage, ce que je ne crois pas, envoyez m'en quelqu'une de votre sorte, vous m'entendez bien, c'est-à-dire brave etc., et lui donnerez mes instructions susdites; de plus que cela soit au plutôt car je suis fort pressé, quand je sors je ferme ma porte et je mets ma clef à la poche, vous voyez bien que je ne puis pas attendre davantage, étant de cœur, mademoiselle ma cousine, votre etc.

Signé PLANTIER, chirurgien.

Vous, ou celle qu'on m'enverra sera maîtresse de tout ce que j'ai pendant ma vie, pendant la sienne après ma mort, et après sa mort elle remettra tout à mon coquin de fils qui s'est marié à Neuchâtel contre mon gré.

N. B. Ce Plantier demeurait à Avenches; la fille qui n'était point Margot Canonge partit tout de suite, et il l'épousa. Je le sais d'original.

(Note placée au dos de la lettre).

POÉSIE.

—

LA BERGÈRE DE L'OBERLAND.

—

L'air est glacé, l'herbe est flétrie :
Le vent qui souffle avec furie
Du lac blanchi d'écume a banni le nocher.
Mon troupeau même a fui la grève abandonnée,
Et moi, bergère infortunée,
Je pleure encore sur ce rocher.

Fiers habitans de nos rivages,
Pourquoi de ces vallons sauvages
Aux Etrangers ravis ouvrez-vous les chemins ? —
Ils viennent pour troubler la paix de vos bergères ;
Les douloureux sanglots des mères
Accusent ces cœurs inhumains.

Oh que ces bords avaient de charmes
Au jour trop cruel où mes larmes
Pour la première fois coulèrent sur mon sort,

Où cherchant sans dessein ce solitaire asile,
Dans ce cœur jadis si tranquille
Je reçus l'amour et la mort.

Je vois encor, je vois sans cesse
L'objet de ma fatale ivresse.
Assis sur ce rocher battu des flots mouvans,
Je vois son doux regard errant sur la nature
Et sa flottante chevelure
Agitée au souffle des vents.

Je cède au pouvoir qui m'entraîne,
J'approche, interdite, incertaine,
De ce noble inconnu paré de tant d'attraits,
Mais qui ne comprend point le transport qui me guide :
Une vierge simple et timide
Ne peut fixer ses yeux distraits.

Il part, il disparaît dans l'ombre
De ce bois, taciturne et sombre,
Qui, chaque jour encore, est témoin de mes pleurs.—
Il part, sans compâtir, sans croire à ma souffrance,
A cet amour dont l'espérance
N'a jamais charmé les douleurs

Que me font ces grottes sacrées,
Et ces cascades azurées,
Et ces sommets blanchis, et ces heureux hameaux ?
Ah ! je n'habite plus ces rivages tranquilles ;
Mon ame errante au sein des villes
Y suit l'auteur de tous mes maux.

J'ai dit aux bergers des montagnes :
Suivez mes modestes compagnes :
Portez ailleurs des vœux des désirs superflus.
J'ai dit, en gémissant, à ma mère elle même :
Juge si ma peine est extrême,
Ta fille ne t'appartient plus.

Quand l'ombre obscurcit la vallée
J'erre plaintive et désolée,
Auprès du lac qui dort sous le manteau des nuits ;
Une sinistre voix alors semble me dire :
Viens dans cette onde qui t'attire
Viens oublier tes long ennuis. —

Un trouble affreux soudain m'agite,
Mon cœur angoissé bat plus vite
Au redoutable aspect du repos éternel :
Mais l'amour infini me calme et me rassure
Et sa coupable créature
Tombe sur son sein paternel. —

L. M.

à P. N.[1]

Petit argent, que je vous aime!
Premier produit de mon labeur!
Comptons: cent francs!.. j'ai pu, moi-même,
Gagner cent francs! Oh! quel bonheur!
Or ça, de mon trésor que faire?
Sur lui j'ai bâti maint château;
Lequel choisir?... Mais quoi! mon père,
Mon père n'a point de manteau!

—

Il me disait: « A la science
» Il faut des outils; c'est ton pain:
» Tu pourras, noble récompense,
» Meubler ces rayons de sapin;

[1] Ce fait d'une poësie intime nous a paru mériter d'être mis sous les yeux de nos lecteurs. Nous en devons la communication à une entremise bienveillante, qui n'a consulté ni l'intention de l'auteur, ni la modestie de la personne à laquelle cet hommage s'adresse. Nous demandons pardon à l'un et à l'autre d'une indiscrétion faite au profit de notre public.

» Racine et Corneille et Voltaire
» Iraient bien près de ce Boileau » . . .
Moi, tout bas, je disais : mon père,
Mon père n'a point de manteau !

—

J'aime à voir parure jolie
S'unir aux attraits de ma sœur ;
J'en fais l'aveu ; c'est ma folie,
Que j'abandonne au froid censeur.
J'allais, sans plus, me satisfaire.
Qui m'arrête en projet si beau ?
Ma sœur, qui me dit que mon père,
Mon père n'a point de manteau !

—

Qu'il en ait un ! las ! pour son âge
Je commence à craindre l'hiver ;
Je sais trop pour qui son courage
Affronte les rigueurs de l'air,
Ah ! pour le voir, octogénaire,
Rire aux frimats, sur le coteau,
Viens, ma sœur ; courons, à mon père,
Courons acheter un manteau.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

TABLEAU DE L'ESPRIT ET DU COEUR DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, par Sainte Chantal, mis en style moderne par l'Abbé de Baudry; un vol. in-18. Lyon 1838. — Et chez Marc Ducloux, à Lausanne.

Bien plutôt que l'histoire d'un individu, la biographie chrétienne est l'histoire du Saint-Esprit se faisant jour à travers les nombreux obstacles que le cœur lui oppose. Suivre cette lutte jusqu'à ce que Dieu ait vaincu, voir ensuite se refléter l'Evangile dans une vie d'homme comme dans un miroir, c'est l'édification que nous en retirons. Les circonstances extérieures, l'éducation, l'individualité, les communions différentes apportent à cette œuvre des variétés infinies et rendent ces biographies toujours nouvelles, pourvu qu'elles soient écrites avec candeur, sans devenir des apologies. Si la diversité en fait l'attrait, la grande unité de ces vies dans l'amour de Dieu et la sainteté qui en découle, leur assure un fruit durable. Le même but nous étant assigné, nous contemplons la paix, la grandeur, la beauté de ceux qui s'en sont approchés davantage, et dans le désir de les suivre nous oublions les ronces du chemin.

A un certain degré de l'échelle, les saints catholiques et les saints protestants offrent les mêmes caractères; plus ils se rapprochent du foyer commun, plus ils se ressemblent, le même esprit produit les mêmes fruits de pureté, de patience et de douceur. C'est la même charité, la même foi dans un *seul* Sauveur, la même espérance. Ainsi la fin de la course est pareille, mais les commencements sont fort différens. Lorsque le protestant passe des ténèbres à la lumière, il lui est enjoint d'examiner lui-même sa foi et l'objet de sa foi. Il doit, sondant les Ecritures, élever lui-même, aidé du Saint-Esprit, l'édifice de son salut, ou du moins s'assurer que cet édifice est posé sur le vrai fondement. Il doit se mettre en état de rendre compte de son espérance. De là un long travail de la pensée, plus ou moins accompagné de doutes ou d'émotions du cœur, selon la marche de la conversion. — Le premier devoir du catholique, au contraire, aussitôt qu'il a choisi la piété, c'est d'adopter avec une entière soumission ce que l'Eglise lui ordonne de croire; pour lui le doute est un péché qu'il repousse avec effroi, tandis que le protestant l'accueille comme un moyen de parvenir à la vérité. Aussi le calme du protestant ressemble-t-il plutôt à l'assiette tranquille d'un soldat éprouvé; celui du catholique est la quiétude de l'enfant suspendu au bras de son père. L'interdiction de l'examen fait gagner du temps au catholique. Bien assuré du côté du dogme, il entre à pleines voiles dans la voie de sanctification qu'il regarde avec raison comme une des conditions indispensables de l'adoption. Sa foi reste enfantine, mais elle est

plus mystique ou plus riche en œuvres, suivant la disposition particulière de chaque individu. L'œuvre de la vérité est plus frappante en lui, à cause des erreurs dont la tradition l'environne; cette vérité se fait jour à l'insu des saints, et lors même qu'ils conservent les formules de l'erreur. Ainsi je ne crois pas qu'on trouve l'idée du mérite des œuvres chez aucun des catholiques qui en ont le plus accompli; la Vierge leur est sainte, mais par amour pour son divin fils; et s'ils l'adorent, c'est, comme dit Madame Guyon, qui avait grande dévotion en son endroit, qu'ils voient Christ derrière elle et au travers d'elle.

Le culte des saints chez le *vrai* catholique n'est point une idolâtrie; c'est une autre forme de l'hommage qu'il rend à Dieu, une autre manière de marquer sa dépendance et son incapacité à être sauvé par lui-même; la population céleste forme dans son esprit une hiérarchie dont la Trinité est le sommet et le centre. La vierge et les saints sont les introducteurs dans le sanctuaire. L'ouvrage reproduit et augmenté par M. de Baudry présente ces caractères plus que les personnes dont il cite les témoignages ne l'ont voulu; il est curieux de voir leur préoccupation à couvrir leur saint de toute gloire et de tout mérite, déjouée par le saint lui-même, car pour lui il ne connaissait que Christ crucifié, il ne croyait avoir de droit au salut que par lui, et certes s'il avait connu sa canonisation future, il aurait, comme Paul et Silas, déchiré ses vêtements et se serait écrié : n'en faites rien, nous sommes des hommes comme vous!

Il est difficile de donner un extrait d'un livre si court et si substantiel. Tout est beau, pur, plein de parfum et de grâce dans la vie de François de Sales.

Ayant reçu une fois une lettre piquante, il dit : « Je n'oserais répondre sur un tel sujet; j'aime mieux prier Dieu qu'il lui plaise de parler au cœur de cette personne, et de lui faire savoir sa volonté céleste. »

« Je ne trouve point, disait-il, de meilleur remède dans les contradictions que de n'en faire aucun semblant, de n'en point parler et de se tenir dans une grande douceur à l'égard de la personne qui nous les cause. » p. 29.

Il dit une fois à une personne de confiance : « Je ne fais presque jamais ma volonté; j'ai plus tôt fait de condescendre à celle d'autrui que d'essayer d'attirer les autres à faire ce que je veux. » p. 3.

L'innocence de sa vie, dit une pieuse religieuse, avait un charme qui attirait à lui les enfants. Ma mère, qui eut le bonheur d'être de ce nombre, racontait que quand il sortait de sa maison les petits enfants du quartier couraient à sa rencontre, et se mettaient à genoux rangés en haie. Il les caressait tous, mettant sa main sur la tête de l'un, touchant l'autre sur la joue, donnant sa bénédiction à un troisième, et continuant

ainsi son chemin. Les premiers qui avaient reçu ses caresses couraient se ranger les derniers pour être caressés de nouveau ; et à mesure que le Saint avançait, la petite troupe grossissait. Cela impatientait quelquefois ceux de sa suite, qui auraient bien voulu écarter ces enfants ; mais il les en empêchait en leur disant avec son affabilité ordinaire : « Laissez-les venir, c'est mon petit ménage tout ceci, c'est mon petit ménage. » p. 41.

Une fois qu'on traitait au parloir, en sa présence, de la dot d'une fille qu'on devait recevoir à la profession, sainte Chantal tint ferme, ne se contentant pas de la dot que les parents voulaient donner. Le saint évêque ne dit rien, ni pour ni contre ; mais quand il fut de retour chez lui, il lui écrivit un billet pour lui dire que sa fermeté lui avait déplu, et il finissait par ces mots : « Ma mère, vous avez paru en cette rencontre plus juste que bonne, et il faut être plus bonne que juste. » p. 47.

Il disait encore : « Il faut que les hommes aient patience les uns avec les autres, et les plus vaillants sont ceux qui supportent le mieux les imperfections d'autrui. » p. 64.

Voici un fragment d'une de ses lettres à l'abbesse du Puits d'Orbe :

« Vous me demandez quelque instruction sur la paix de l'âme, je le ferai volontiers. Rien ne nous trouble que l'amour déréglé de nous-mêmes, et l'estime que nous faisons de nous.

» Je dis d'abord l'amour déréglé de nous-mêmes ; car si nous n'avons pas les attendrissements de cœur, les goûts et les sentiments en l'oraison, les suavités intérieures en la méditation, nous voilà en tristesse. Si nous avons quelques difficultés à bien faire, si quelque obstacle s'oppose à nos justes desseins, nous voilà empressés à vaincre tout celà et à nous en débarrasser avec inquiétude. Pourquoi ? parce que nous aimons nos consolations, nos aises, nos commodités. Nous voudrions puiser dans l'eau de Naffe [1] et être vertueux à manger du sucre, et nous ne regardons point le doux Jésus qui, prosterné en terre, sue sang et eau de détresse, à cause du pénible combat qu'il sent dans son intérieur, entre les affections de la partie inférieure de son ame et les résolutions de la supérieure. L'amour déréglé de nous-mêmes est donc une source de nos inquiétudes. »

Voici quelques avis sur la prédication donnés par Saint François de Sales à l'archevêque de Bourges, dans une lettre écrite en 1614 :

« J'aime la prédication qui ressent plus l'amour du prochain que l'indignation, non-seulement par rapport aux catholiques, mais aussi à l'égard des protestants qu'il faut traiter avec une grande compassion. Je ne dis pas qu'il faille les flatter, mais il faut s'attendrir sur leur malheur.

1 Eau de senteur.

» Il vaut mieux que la prédication soit courte que longue, pourvu qu'elle dure une demi-heure, on ne peut pas dire qu'elle soit trop courte. Quelque difficulté que vous ayez pour la prédication, ne vous découragez point; il n'est rien d'impossible à l'amour. Quand notre Seigneur voulut charger Saint-Pierre de paître ses brebis, il ne lui demanda pas : *Etes-vous savant ou éloquent?* mais il lui dit : *m'aimez-vous?* Il suffit de bien aimer pour bien dire. Saint Jean, dans les derniers temps de sa vie, ne savait que répéter cent fois en un quart d'heure : *Mes enfants, aimez-vous les uns les autres;* et avec cette provision il montait en chaire; et nous nous ferions scrupule d'y monter à moins d'avoir des merveilles d'éloquence. » p. 97.

Parmi les afflictions de cette vie, il disait souvent : « Il faut prendre courage, nous irons bientôt là-haut; oui il nous faut espérer fort assurément que nous vivrons éternellement. Qu'est-ce que ferait Notre Seigneur de sa vie éternelle, s'il ne la donnait aux pauvres petites et chétives ames comme nous. »

« Mon Dieu ! » disait-il une autre fois, « que j'ai de consolation dans l'assurance de nous voir éternellement unis en la volonté d'aimer et de louer Dieu! Que la divine Providence nous conduise par où elle voudra, j'ai l'espérance et l'assurance que nous aboutirons à ce terme, et que nous arriverons à ce port. Vive Dieu! j'ai cette confiance. Soyons joyeux au service de la divine Majesté; soyons joyeux sans évaporation, et assurés sans arrogance. »

Il écrivait à une de ses filles spirituelles : « Considérez ce que les auteurs affirment des alcyons, petits oiseaux qui pondent sur la rade de la mer. On dit qu'ils font des nids tout ronds, et si bien pressés que l'eau ne peut pas y pénétrer; seulement ils laissent au-dessus une petite ouverture par laquelle ils peuvent respirer. Là dedans sont logés les petits poussins, afin que, s'il arrive une tempête, ils aient moyen de flotter sur les vagues en assurance; l'ouverture d'en haut sert de contrepoids et balance tellement ces jolis pelotons et ces industrieuses barquettes, que jamais elles ne renversent. Voilà de merveilleux oiseaux, qui sont environnés d'eau et ne vivent que d'air, qui se cachent en mer et ne voient que le ciel, qui nagent comme des poissons et chantent comme des oiseaux; et ce qui me plaît davantage, c'est que leur ancre est jetée du côté du ciel, et non du côté de la terre, pour les affermir contre les flots. Ah! que je souhaite que nos cœurs soient de la sorte, bien pressés, bien serrés, bien calfeutrés de toutes parts, afin que si les tempêtes et tourmentes du monde les saisissent, elles ne puissent les submerger! Ah! que je désire qu'il n'y ait aucune ouverture que du côté d'en haut, pour aspirer à Notre Seigneur. »

Il avait un si grand et si noble courage, si généreux et si magnanime,

qu'il ne dépendait ni de la mort, ni de la vie, ni de parents ou d'amis, ni de quelque créature que ce fût, lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu : son cœur planait au-dessus de toutes les choses créées.

Ce dernier mot résume bien, ce nous semble, tout son caractère : « Il a plu à Dieu, disait-il, de faire ainsi mon cœur. Je le veux tant aimer ce pauvre prochain, je le veux tant aimer. Je crois toutefois que je n'aime rien du tout que Dieu, et toutes les ames pour Dieu, et que tout ce qui n'est point Dieu, ou pour Dieu, ne m'est rien. »

Je me représente tous ces saints si différents ici-bas dans leurs vues secondaires, la forme de leur activité, leurs dispositions naturelles, Fénélon et Kisling, François de Sales et le colonel Gardiner, Madame Guyon et Madame de la Fléchère. Ils se seraient crus bien éloignés les uns des autres, et pourtant ils formaient la seule vraie unité qui existe en ce monde, la Sion spirituelle et invisible de l'Eglise. Les voilà réunis à cette assemblée glorieuse que nous peint l'Apocalypse; ce sont eux qui sont venus de la grande tribulation, car tous ont souffert, tous ont combattu jusqu'au sang, tous ont crucifié leur chair et leur volonté; ils ont tous également blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau; ils se sont tous conservés vierges, et maintenant ils chantent le même cantique et jettent de concert leurs couronnes aux pieds du même trône.

S.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS, publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande. Première livraison du Tome Ier. Lausanne, librairie de M. Ducloux, 1839.—274 pages in-8°. Prix du 1er cahier : 2 fr. 50 r.

RECUEIL DIPLOMATIQUE DU CANTON DE FRIBOURG. Première année. Chez J. L. Piller, 1839. — Il paraît chaque mois une feuille in-8° d'impression. L'année coûte 3 francs.

Une motion, faite par MM. de Gingins et Félix Chavannes à la Société d'Utilité publique du Canton de Vaud, a donné naissance à la Société d'histoire. Quelques témoignages de la vie qu'elle montre ont paru dans la Feuille de la Société d'Utilité et dans la Revue Suisse; les fragments que la Revue a donnés d'une Notice sur Tissot sont d'un écrit, ouvrage d'un membre de la Société naissante. Elle n'eût fait que livrer au public le volume que nous annonçons qu'elle laisserait d'elle un souvenir durable. De longtemps la littérature historique de la Suisse ne s'était enrichie d'un ouvrage plus important, ni qui fût le fruit de recherches plus approfondies que le *Mémoire sur le Rectorat de Bourgogne* de M. *Fréd.*

de Gingins. La valeur de cet écrit ne sera peut-être reconnue, à l'heure qu'il est, que par un petit nombre de personnes; mais toutes les études qui se feront sur nos origines historiques ajouteront à son prix. Trente-quatre pièces inédites accompagnent ce travail. Elles sont en leur lieu : toutes offrent de l'importance. Les Statuts de Pierre de Savoye qui les suivent, méritaient bien aussi d'entrer dans le recueil. Nous pensons que la Société d'histoire remplit son premier but en publiant des documents nationaux d'une *valeur historique;* mais nous croyons qu'elle n'en doit livrer à l'impression que de ceux-là. Des Pièces moins importantes doivent être enregistrées; il doit être pourvu à leur conservation et à leur facile usage; un grand pays pourrait les publier : il aurait un Public à qui les adresser; une patrie resserrée comme est la nôtre, ne peut y songer. Le nombre des personnes qu'intéresseront ces matériaux demeurera petit; celui des hommes qu'intéresseront les travaux faits sur ces Pièces sera proportionnellement beaucoup plus grand. La Société, qui a besoin d'un Public, donnera donc principalement, nous aimons à le croire, des Mémoires tels que celui qui commence et, celui, plein de charme, qui finit le Cahier [1]. C'est en le faisant qu'elle répandra chez nous le goût de l'histoire. A mesure que ce goût se montrera, il lui sera permis de donner en plus grand nombre de ces documents, latins ou vieux gaulois, à cette heure le plaisir de quelques élus seulement.

Mais la Société d'histoire pourra contribuer beaucoup à ce que ces Pièces ne périssent pas; à ce qu'elles soient connues; à ce qu'elles soient rassemblées. Il a été annoncé que les sociétaires travaillaient à un tableau des Documents édits, concernant la Suisse romande; c'est ce tableau qui importe : il nous apprendra ce que nous possédons; il nous donnera le moyen de nous en servir. Espérons qu'il s'achèvera; que si les sociétaires ne suffisent pas à l'avancer, Messieurs les étudians ou d'autres amis des études historiques se prêteront à y employer des moments de loisir. Le jour viendra qu'un tableau semblable pourra être commencé pour les Pièces inédites d'une valeur réelle. Ce sera l'Inventaire d'un Chartrier de la Suisse romande, arsenal auquel l'homme public n'aura pas moins souvent recours que l'historien.

M. le chancelier Verro a entrepris, pour Fribourg spécialement, une œuvre semblable à quelque égard à celle que poursuit la Société de la Suisse romande pour tous nos Cantons de langue française. Son Recueil diplomatique contiendra, dans leur texte original, les chartes, diplômes, traités, relatifs à l'histoire du Canton de Fribourg. Il choisira sans

[1] Notice historique sur le Comté et les premiers Comtes de Gruyères, par M. le doyen Bridel.

doute et se bornera aux pièces importantes. Les cinq premières feuilles qui ont paru n'en renferment que de telles. La plupart n'ont pas moins d'intérêt pour le Canton de Vaud que pour Fribourg. C'est la charte (de 1177) par laquelle Bercthold de Zæringen confirme au monastère de Payerne l'alleu sur lequel a été bâti Fribourg; c'est le contrat de mariage de Marguerite de Savoye avec Hartmann de Kibourg ; ce sont les traités d'alliance de Fribourg avec Morat, avec Payerne ; c'est la charte constitutive de la ville de Fribourg. Les premiers documents doivent naturellement se rapporter à la ville ; ceux qui suivront concerneront les parties des pays allemand et romand qui ont accru son territoire. Une troisième série de pièces concernera les couvens. Le plan est heureux ; l'exécution y répond. L'impression est faite avec soin. Tous nos vœux appellent le succès au-devant de cette publication. L'envoi par cahiers a un inconvénient. Pour peu que le cahier soit adressé à quelques lieues de Fribourg, le port se trouve en doubler le prix. On préférera attendre de pouvoir acheter le volume. Mais plus tôt ou plus tard il prendra sa place bien méritée dans toute bibliothèque qui en donnera une à l'histoire nationale.

Dire que les *Mémoires et Documents* sortent des presses de M. Ducloux, c'est n'avoir pas besoin de louer le volume sous le rapport de la belle exécution. Comme cependant des difficultés nombreuses s'attachaient à cette publication savante, nous avons le besoin d'exprimer qu'elles ont été vaincues par le désintéressement et le zèle de M. Ducloux, qui jamais n'a craint de sacrifice ni de peine lorsqu'il a été question du bien et de l'honneur du pays. Nous ne savons si, sans lui, cette publication eût été possible. Nous osons dire qu'il est peu d'imprimeries, même dans de grandes capitales, desquelles elle fût sortie plus soignée et plus belle.

HISTOIRE SUISSE.

FRAGMENT.

LES RÉFUGIÉS ITALIENS AU SEIZIÈME SIÈCLE.

SOMMAIRE.

L'inquisition. — Fugitifs. — La Rhétie. — L'église de Locarno. — Dispute. — Recours, d'une part, aux sept Cantons, de l'autre à Zurich. — Les médiateurs. — Résolution de la Diète. — Les exilés. — Zurich les accueille. — Accroissement de son commerce.

Bien que la Suisse occupe sur la carte du globe une place inaperçue, l'histoire qui, de tant de peuples, a laissé mourir jusqu'à leur nom, conservera le sien aux âges à venir : car elle a eu sa mission dans les destinées européennes. Les eaux qui sortent des glaces du Gothard roulent d'abord avec bruit à

Nous avons déjà donné à nos lecteurs des extraits du grand travail de la traduction de Muller et de sa continuation par MM. Monnard et Vulliemin. Le Fragment que nous leur livrons aujourd'hui est un Episode puisé aux sources et dont le mérite d'originalité se fait sentir à chaque ligne. La sagacité dé l'historien est bien connue ; son élégance facile nous offre toujours un modèle; son ton est bien celui que doit avoir l'histoire, grave, sans monotonie ; le récit simple tire sa poésie du fait même, et la dégage avec grâce. La consciencieuse érudition dont M. Vulliemin a déjà donné tant de preuves se fait remarquer dans ce morceau, dont les événemens importans qu'il nous expose n'ont occupé que quelques lignes de nos meilleurs auteurs.

travers des lieux sauvages ; descendues dans la région des grands lacs, elles coulent d'un mouvement moins précipité ; elles finissent par aller féconder ces terres plus riches où l'homme est plus attaché au sol et dépend davantage de l'homme. Ainsi les Alpes, en de beaux jours, ont versé la liberté autour d'elles. Des pâtres ont accompli, dans leur simple héroïsme, ce qu'essayaient en vain les villes soulevées en tous lieux. L'on a écrit Morgarten auprès de Marathon. Siècles de gloire ; heureux à qui il a été donné d'en retracer le souvenir ! Ils ont fini à Morat et à Grandson. Les Confédérés, dès cette époque , comme Sparte depuis la guerre du Péloponèse, ont donné leurs mercenaires à tous les rois. Les hommes libres s'étaient fait des combats un besoin ; ils avaient acquis des sujets et sacrifiaient à des dieux ennemis de la liberté. Alors cette liberté, qui ne meurt pas chez les Cantons, s'est montrée sous de nouveaux traits : c'est aux consciences qu'elle a parlé ; c'est du sein des villes que cette fois elle s'est élancée. La Confédération a reculé ses limites pour lui prêter un nouveau sol et la suivre dans de nouvelles destinées. La barrière des langues , celle des monts ont été franchies. Nous avons vu Genève devenir, sous l'aîle de Berne, la mère d'un peuple répandu dans l'Europe entière. Au midi , ces belles vallées assises au pied des monts, qui participent à la grandeur des Alpes et au soleil de l'Italie , étaient comme elle l'asile de réfugiés nombreux. Elles étaient le foyer d'un mouvement qui pouvait devenir pour la Péninsule ce que la ville de Calvin était pour la France. Mais pas de Genève ; point de Calvin pour rallier les fugitifs. Séparés des bailliages italiens par les Cantons catholiques qui en partageaient le gouvernement avec eux, Zurich et Berne ne pouvaient y prêter à leurs co-réligionnaires l'appui qu'ils eussent voulu. Puis le Pape veillait sur la frontière d'Italie avec un soin que le roi de France

ne mettait pas à exterminer l'hérésie dans son royaume. Sous d'autres chances la lutte devait avoir d'autres résultats. Elle fut longue, acharnée, tragique. Le catholicisme commença sa réaction.

Remontons à l'heure où le souverain Pontife, rejetant la pensée d'une transaction avec la réforme, rompit les conférences de Ratisbonne ; où le Concile de Trente commença de manière à faire évanouir tout espoir de rapprochement ; où les Jésuites donnèrent à Rome leurs milices spirituelles. A ce moment s'offrit à Paul III un homme d'un caractère sombre, ardent, et qui n'avait pour passion que la gloire du catholicisme. Il ne suffisait pas, suivant le cardinal Caraffa, que le Concile eût défini l'hérésie et que les Jésuites la combattissent par la parole ; il fallait que la main frappât ce que la bouche avait condamné : il conseillait l'inquisition. Il fut écouté. La vieille législation des Dominicains sur la matière était tombée ; l'Espagne seule en conservait encore le modèle ; on lui emprunta sa règle. Le 21 juillet 1542 parut la bulle qui donnait à six commissaires des pouvoirs dictatoriaux, avec la charge de détruire tout ce qui s'écartait de la vraie foi. Les juges ordinaires leur étaient soumis. Ils pouvaient procéder sans faire part. Il leur appartenait d'incarcérer, de juger, de punir jusques à la mort et à la confiscation des biens selon la teneur des canons. Libre à eux de déléguer leurs pouvoirs. Au Pape seul la grâce. Sitôt ce décret rendu, l'inquisition se mit en mouvement ; point de pitié, même pour le repentir.

L'hérésie était partout dans la Péninsule. Mais ses foyers étaient les académies et les villes où fermentait le mécontentement politique : Naples, Lucques, Sienne, Ferrare. Aussi les froides fureurs de l'inquisition trouvèrent-elles partout deux auxiliaires qui les secondèrent admirablement : d'une part les haines de parti ; de l'autre l'orthodoxie sèche,

illétrée, jalouse de tout ce qui s'élève par l'intelligence. Les livres des réformateurs, confiés aux marchands vénitiens, s'étaient répandus dans toute l'Italie. Ceux de Zwingle circulaient sous le nom de Cogélius; ceux de Mélanchton sous celui de Messer Ippofilo di Terra Negra ; ils étaient lus jusque dans le Vatican d'abord après leur publication. Tout changea. La cour romaine commença l'index des livres défendus et en fit un immense auto-da-fé. Ces hommes modérés, si nombreux naguère, qui voulaient la réforme de l'Eglise par l'Eglise, et dont Paul III avait, à son avénement, suivi les conseils, furent tous dispersés. Les faibles se jetèrent dans l'ombre ; les forts passèrent à la réforme. Il suffit de peu de jours pour remplir les cachots de l'inquisition. Les chemins des Alpes se couvrirent de fugitifs.

Il était de ces proscrits qui étaient la gloire de l'Italie. C'est d'Occhin que l'empereur avait dit, après l'avoir entendu prêcher : « Cet homme ferait pleurer les pierres. » Sienne lui avait donné le jour. Enfant encore, la soif de gagner le ciel s'était emparée de son ame. Il était entré dans l'ordre des Franciscains, le croyant de tous le plus sévère ; il était passé dans celui des Capucins lorsqu'il avait su qu'ils surpassaient les frères de St. François en austérité. Mais, ainsi que Luther, il n'avait connu la paix qu'à l'heure où, cessant de songer à l'acheter par ses œuvres, il l'avait reçue comme un don de la pitié divine. Il avait porté sa foi dans la chaire. Elle n'avait pas empêché son ordre de l'élire pour son général, ni Paul III de le nommer son confesseur. De tous lieux on l'appelait. A Pérouse son éloquence avait éteint de vieilles dissentions. A Naples il avait recueilli le même jour 5000 écus pour une œuvre de charité. Jamais il ne voyageait qu'à pied, dans la simplicité de son ordre ; cependant où qu'il arrivât, le teint pâle, sa grande barbe blanche tombant sur sa poitrine, il était accueilli avec les

honneurs réservés aux plus hautes distinctions. Quelle ne fut pas la stupeur de l'Italie lorsqu'elle apprit que, cité des premiers au tribunal de l'inquisition, Occhin avait pris la fuite. Arrivé sur le St. Bernard, il s'arrêta, jeta un long et dernier regard sur sa belle patrie, se retraça la gloire qui l'y environnait, la foule se pressant autour de lui, l'admiration d'un peuple fait pour sentir tout le pouvoir de l'éloquence. Un orateur et un poëte sacrifient tout en abandonnant la terre de leur langue maternelle. Occhin s'enveloppa du nom de Dieu et descendit à Genève.

Pierre Martyr Vermiglio était pour les savans ce qu'était Occhin pour le peuple. D'une famille noble et riche de Florence il était entré de bonne heure dans l'ordre des Chanoines réguliers, qui surpassaient en activité scientifique tous ceux d'Italie. Les ouvrages de Zwingle lui avaient fait connaître l'Evangile. Prieur de San Fridiano à Lucques, Martyr inspirait aux hommes les plus considérables de cette ville l'amour de la littérature sacrée, lorsqu'il fut averti que ses ennemis cherchaient à le prendre dans leurs piéges; il réunit les hommes qui lui étaient les plus chers, prit avec eux la cène d'adieu, et s'enfuit à Zurich. Des Lucquois en grand nombre suivirent plus tard son exemple. Les Calendrini, les Turretini, les Diodati se retirèrent à Genève. Zanchi et Martinengo gagnèrent Chiavenna; l'étroite et sainte amitié qui les unissait depuis seize ans adoucit l'exil auquel ils se condamnèrent. Il resta à Lucques des personnes nombreuses qui conservèrent dans leurs cœurs l'amour de l'Evangile, avec l'espérance de jours meilleurs qui ne vinrent pas.

Deux causes s'étaient réunies pour propager la réforme dans le Milanais et dans le Piémont: le voisinage des Vaudois des Alpes et la situation long-temps incertaine de la Lombardie. De petites églises s'étaient formées. Curion les visitait, non sans péril. Ce noble jeune homme, né à Turin,

avait reçu dans l'université de cette ville l'éducation libérale à laquelle il avait droit par sa naissance. Une Bible, trouvée dans l'héritage de son père, lui avait enseigné la foi. Riche en connaissances, franc, intrépide, il aimait la dispute et en faisait naître l'occasion. Bientôt il dut fuir : à Ferrare d'abord, puis à Lucques, où quelque temps il remplaça Martyr, enfin par-delà des Alpes. Berne le mit à la tête du collége de Lausanne. La cour savante et pieuse de Renée de Ferrare fut dispersée. Venise même se vit contrainte à courber la tête. Elle laissa libres les étrangers qu'elle ne voulait pas éloigner de ses ports ; mais elle sacrifia ses fils. Les congrégations qui s'étaient formées à Vicence, à Padoue, à Trévise, à Bergame, à Brescia furent détruites. La plupart de ceux qui en avaient fait partie s'enfuirent dans les vallées de la Suisse les plus prochaines.

Chiavenna les accueillit la première. La petite ville florissait par le commerce de telle sorte que sa population avait doublé depuis qu'elle appartenait aux trois Ligues. Castelvetro y lisait Homère à un cercle nombreux de jeunes hommes charmés. Les seigneurs des Ligues avaient fait sortir de leurs provinces le frère Scrofeo, inquisiteur du diocèse de Come, et ils leur avaient donné la liberté de religion. Dès-lors les idées nouvelles y pénétraient sans peine du nord comme du midi. Un ami de Curion, Mainardo, de Saluces, les prêchait à Chiavenna ; d'autres en Valteline ; Julio Milanèse à Poschiavo. Les prêtres du pays n'avaient à leur opposer que des armes décréditées. Deux d'entr'eux venaient d'être punis pour des délits graves; un troisième avait osé prendre le costume de la Sainte Vierge pour séduire une belle et crédule enfant. De telles mœurs les avaient laissés sans autorité.

C'est dans ces circonstances que de nouveaux réfugiés arrivèrent au pied des Alpes. Ils furent reçus avec cette fraternité qui unissait les membres de la famille évangélique.

Bientôt cependant on découvrit que les doctrines de plusieurs d'entr'eux n'étaient pas celles des églises suisses. Etait-il question des erreurs de Bolsec ou de Servet, ils ne les condamnaient pas franchement. Ils émettaient des doutes avec la finesse italienne. Ces esprits plus déliés que ceux du nord, et qui s'étaient aiguisés par l'étude des diverses philosophies, se plaisaient, dans les matières théologiques aussi, à courir après des problèmes toujours nouveaux. Ils ne furent pas longtemps sans jeter l'inquiétude chez les pasteurs de Coire. L'église réformée venait de naître en Rhétie; elle était cette plante, tendre encore, qu'un peu de vent suffit à briser. Ses pasteurs veillèrent à la défendre. Plusieurs des réfugiés rejetaient le baptême des enfans; ils leur firent appliquer la loi qui condamnait les anabaptistes à l'exil. Ils entrèrent en dispute avec Camillo, sicilien, le plus adroit des novateurs; n'ayant pu le convaincre, ils l'excommunièrent et le firent bannir aussi.

A ce moment se réfugia chez les Grisons un homme d'un rang qui fixa sur lui les regards: ce fut Paul Verger. Nous l'avons vu, légat du Saint-Siége en Allemagne, y disposer les esprits aux conférences de Ratisbonne; pour récompense il avait reçu, au lieu de la pourpre qu'il attendait, l'évêché d'Istrie, dans lequel il s'était rendu comme en exil. On a dit que, durant son séjour en Allemagne, il avait formé des relations trop étroites avec les réformateurs; le changement survenu dans la politique romaine suffisait pour expliquer sa disgrâce. Ame inquiète, mélange de conscience, d'ambition et de vanité, Verger ne supporta pas ce revers. Il chercha quelque temps à se relever par l'appui du roi de France; n'y ayant pas réussi, il laissa tomber sur le Saint-Siége des paroles sévères. Il sut bientôt que l'inquisition était sur ses traces; cependant il hésitait encore, lorsqu'il fut témoin, à Padoue, des derniers momens d'un malheu-

reux auquel la crainte avait fait abjurer la foi réformée, et qui, poursuivi par les remords, avait attenté lui-même à ses jours. Saisi par ce spectacle, Verger recueillit ses forces et s'enfuit.

Ce fut d'abord pour les réformés un grand sujet de joie. Ils voyaient dans Verger l'homme qui avait fait à sa conviction les plus grands sacrifices, et qui, connaissant les ruses de la politique romaine, savait les moyens de la combattre; mais bientôt ils le connurent aussi sous d'autres rapports. On le rencontra partout : à Zurich, à Berne, à Genève; le plus rarement à Vicosoprano, bourg de la Bregaglie, dont il avait accepté d'être le pasteur. Il avait paru désirer vivement une place à Lausanne; il la remplit trois semaines, et s'enfuit par crainte de la peste. Il allait semant de nombreux traités, plus remplis de provocations que de paroles édifiantes. Sa correspondance s'adressait à tout ce qui avait un nom en Suisse et à l'étranger. Il écrivait même à Gonzague, gouverneur de Milan. Il s'offrait à tous les partis pour médiateur. L'on finit par se persuader qu'en sortant des intrigues de la cour romaine, il en avait conservé l'esprit. Les premiers qui jugèrent ainsi furent les pasteurs des Hautes-Ligues.

Le besoin qu'avait Verger d'attirer les regards, et son ambitieuse activité lui donnaient peu de rapports avec les ministres de la Rhétie. La vie de ces hommes était circonscrite et dévouée. Ils travaillaient de leurs mains. Ils recevaient le pain de la charité. Les communes, plus indépendantes encore que de nos jours, et qui n'avaient, en plus d'un lieu, vu dans la réforme qu'un moyen de se libérer envers l'Eglise, avaient réduit leurs conducteurs spirituels au cinquième de leur salaire. Le chétif honoraire de Comander avait été diminué encore parce qu'il prêchait contre les pensions de l'étranger. Saluz avait manqué de pain bien des

jours, tandis qu'il allait de paroisse en paroisse les supplier de recevoir l'Evangile de Christ. Il n'était, il est vrai, point de fête sans l'homme de Dieu; au banquet il avait la première place; mais pour demeurer populaire, il devait tourner sa prédication contre le vol ou les sorciers, non contre l'ivrognerie. Le langage de la vérité passait pour de l'orgueil; la souplesse était de l'humilité. Les communes violaient, l'une après l'autre, la loi qu'elles avaient votée en commun, de ne point donner de chaires à des ministres avant qu'ils eussent été examinés par le Synode. La faible voix des pasteurs paraissait le plus souvent se perdre dans le tumulte des factions qui agitaient le pays. Cependant elle faisait son chemin. La comparaison de l'église nouvelle avec l'ancienne en offrait la preuve. L'évêque était l'objet de respects moins sincères que les pasteurs, dans l'indigence de leur vêtement, quittant les cornes de la charrue pour monter la chaire, l'Evangile en main; leur vie s'éloignait moins que la sienne de ce qu'ils prêchaient. L'évêque Iter avait perdu dans les bras d'une courtisanne l'estime du peuple. A sa mort, l'élection se changea en une lutte des partis politiques, ou, pour mieux dire, des familles Salis et Planta. Barthélemi de Salis jugeant les voies de la violence les plus sûres, fit jeter son compétiteur dans un couvent; cependant Thomas Planta l'emporta, graces à l'appui que les sept Cantons lui prêtèrent en cour de Rome. Les communes catholiques avaient les mœurs de leurs conducteurs. Les réformées se piquaient d'en avoir de plus pures. Les danses avaient cessé. L'on était devenu plus modéré dans le manger et dans le boire. Le ministère évangélique n'offrait pas de carrière à l'ambition; mais les hommes les plus considérables l'embrassaient par la foi. Jean Travers, de Zouz, avait été chancelier de l'évêque; treize fois la Haute-Engadine l'avait choisi pour son landammann; il avait com-

mandé avec gloire les milices de la Maison-Dieu. Sur le soir de ses jours il prit la houlette du pasteur pour fortifier dans la guerre spirituelle ceux qu'il avait naguères conduits à d'autres combats. Ces hommes simples de cœur, grossiers par fois, ne furent pas long-temps sans se trouver en différend avec Verger. Les Grisons sont réservés et ne s'ouvrent que dans une conversation intime; il les blessa par son insolente familiarité. Croyant porter encore la mître, il leur offrit d'être l'inspecteur de leurs églises; de nommer et de déposer leurs pasteurs. Puis il s'érigea en défenseur des églises de la province italienne et demanda pour elles un Synode particulier. L'on savait que l'empereur, depuis qu'il était en possession de Milan, avait les yeux fixés sur la Valteline, le lien de l'Allemagne avec l'Italie; l'on crut s'apercevoir que Verger se laissait employer à soulever la province. L'irritation le contraignit à s'éloigner.

Son départ ne fit pas cesser l'inquiétude des Grisons. Pour les punir d'avoir renouvelé leurs traités avec la France, l'empereur leur avait fermé les marchés du Milanais. Il avait rendu Musso à J. J. Médicis. Des moines se répandaient dans la province, les uns se flagellant, les autres attaquant l'hérésie, tous agitant les consciences. Ces mouvemens se joignant à ceux qu'avait soulevé le rationalisme de plusieurs des réfugiés italiens, allèrent jusqu'à faire révoquer aux Grisons le décret par lequel ils avaient déclaré les cultes libres. Il fut interdit aux prêcheurs étrangers de prolonger leur séjour plus de trois ans en quelque lieu que ce fût de la province, et permis aux communes d'en agir envers de nouveaux réfugiés comme elles le jugeraient bon. Cette résolution ne fut pas plutôt prise, que les Valtelins, dans la joie, expulsèrent presque tous les étrangers. A Tirano il n'y eut pas une voix pour la tolérance. Zanchi, Martinengo durent fuir. La réaction se prolongea jusqu'à l'heure où Maurice de

Saxe eut vaincu l'empereur, dispersé le Concile et dicté la paix de Passan. Alors un décret nouveau rétablit la liberté de religion, en laissant toutefois au synode le pouvoir d'en exclure les hommes dont il aurait reconnu les doctrines peu chrétiennes. Les envoyés de l'inquisition furent repoussés. L'empereur ayant renouvelé, le 6 mai 1552, le capitulat de Milan avec les cantons, offrit aux ligues de les y comprendre. Le traité assurait aux confédérés la libre sortie de tous les produits du Milanais et la franchise des péages. Il leur garantissait l'aller et le venir dans la Lombardie, avec le droit d'y introduire leur bétail et tous les produits de leur sol. Les Suisses qui s'établissaient dans le duché conservaient ces priviléges. Les procès entre particuliers devaient ressortir au domicile de l'accusé ; ceux des Etats se porter devant des arbitres et devant un surarbitre grison ou valaisan. La Rhétie eût participé à ces avantages, à la condition d'accorder aux troupes impériales le passage par la Valteline. Le peuple n'eut qu'une voix pour repousser la proposition.

Tandis que ses choses se passaient en Rhétie, d'autres événemens attiraient l'attention sur les balliages que les cantons possédaient au pied des Alpes. Locarno en était le théâtre. Située à l'extrémité septentrionale du lac Majeur, cette ville baignait ses murailles blanches dans les eaux, dont les débris roulés par la Maggia ne l'avaient pas encore séparée. Les Alpes s'élevant rapidement derrière elle, la gardent du vent du nord. Jusque sur leurs hautes pentes, elles se couvrent de hêtres et de châtaigniers. A leurs pieds, le laurier, le grenadier, le cyprès décorent le rivage. La vigne ombrage les habitations et, serpentant d'arbre en arbre, elle court dessus les routes et les sentiers. Les forêts abondaient en faisans, les lacs en poissons, les champs, rendaient deux fois l'an jusqu'à vingt fois la semence. Le long du Tessin, de luxuriantes prairies occupaient le sol qu'ont envahi de tristes

marécages. La Maggia seule portait parfois la désolation dans les belles campagnes qui séparaient Ascona de Locarno. La ville comptait quatre cents familles. Elle était, plus qu'aucune autre dans les alentours, le séjour d'une noblesse nombreuse. Les Duni vantaient l'ancienneté de leur origine. Les Orelli et les Muralto se glorifiaient de descendre des rois de France. Toute une partie de la ville portait le nom des Muralto, qui avaient écrit sur leurs armoiries : « On peut nous assiéger, non pas nous réduire. » Le reste des habitans se partageaient en bourgeois et en domiciliés ; ceux-ci avaient leur corporation. Les Locarnais envoyaient à Milan leurs pins et leurs mélèzes les plus beaux en échange du blé qu'ils en recevaient. Quand arrivaient leurs foires, le lac se couvrait de bateaux. L'industrieux Lombard, le Luganois opulent se rencontraient avec les habitans des sauvages vallées de la Maggia, de Verzasca, d'Onsernone, de Centovalli ; avec ceux de Bellinzone, de la Levantine et du Misox. Locarno était le grand marché du pays.

Tous les deux ans les cantons propriétaires de la province y envoyaient à tour leurs baillis, juges civils et criminels en même temps que chefs militaires. Tous les deux ans aussi des commissaires allaient y recevoir les appels, et partager le revenu. Ce revenu se composait du produit des affaires criminelles, de celui des péages et d'une légère imposition. Un tiers des amendes appartenait aux baillis. Les droits que nous venons de mentionner exceptés, les provinces se gouvernaient par elles-mêmes. Locarno avait son conseil des vingt et un et son conseil des sept ou d'exécution. Le moindre village avait son assemblée du peuple, ses consuls ou son podestat. Les baillis les laissaient se régir à leur gré ; il leur suffisait à la plupart de veiller à ce que le dividende de leurs hauts seigneurs et leur propre honoraire fût le plus considérable qu'il se pouvait. Lorsqu'ils étaient envoyés par

les cantons démocratiques, ils avaient acheté leur charges par des largesses au peuple; ils l'avouairent, même en Diète, sans rougir; ils devaient donc songer avant tout à rentrer dans leurs avances. Les moyens les plus simples de le faire étaient de renverser les sentences prononcées par leur prédécesseurs, de vendre aux criminels l'impunité, la justice à tout venant. Des tuteurs étaient vingt ans sans rendre leurs comptes. Leurs pupilles étaient-elles de riches orphelines, ils les vendaient, jeunes filles encore, au plus offrant. Les commissaires suivaient l'exemple des baillis. Ceux des envoyés des villes qui étaient étrangers à ces habitudes vénales, ne laissaient point se passer de Diète sans faire entendre leurs plaintes. Les catholiques convenaient des abus; ils se prêtaient, lorsqu'ils avaient été trop révoltans, à y chercher un remède. Un gouverneur ayant libéré, pour des présens, plusieurs hommes convaincus d'avoir méchamment assassiné leurs femmes, la Diète décida, qu'il n'appartiendrait à l'avenir qu'aux commissaires des Etats souverains de grâcier des meurtriers; et qu'encore ils ne le pourraient qu'après que les coupables auraient été de canton en canton présenter les actes de leur procès. Mais de semblables ordonnances se renouvelaient sans cesse et n'étaient presque jamais exécutées. Les Etats catholiques n'avaient pas moins combattu à Cappel pour leur corruption politique que pour leur foi.

Les sujets des Suisses eussent trouvé leur sort insupportable, s'ils ne l'avaient comparé à celui du peuple dans les monarchies et particulièrement à celui des Lombards, leurs voisins. Ils ne connaissaient ni les plaies de la guerre, ni le poids des impôts, ni les rigueurs de l'inquisition. L'avidité des baillis était facile à satisfaire auprès de celle des Gouast, des Gonzague, de ces hommes sans pitié qui gouvernaient les provinces de Charles Quint. Point de libertés communa-

les chez les Milanais : elles avaient été étouffées. Point de recours. Partout des garnisons espagnoles, soldatesque indisciplinée, qui vivait des dépouilles du pays. Aussi arrivait-il tous les jours en Suisse des malheureux, les uns abandonnant leurs biens chargés de dettes, les autres cherchant un air moins pesant que celui du despotisme. Ces gouverneurs de Milan, sans affection pour le peuple, étaient sans foi envers l'étranger. Tantôt ils accordaient la sortie du blé, tantôt ils la refusaient, le plus souvent au gré de leur caprice. Souvent ils empêchaient les ressortissants suisses d'exporter les produits des terres qu'ils possédaient en Lombardie. Les cantons usaient de représailles : nouvelle plaie. Que gagnaient les montagnards du val Verzasca, ou des bords de la Maggia, à ne pouvoir porter à Milan leurs fromages? les habitans des rives du lac à la défense d'y aller vendre leur poisson? Le renouvellement du capitulat eût dû, ce semble, mettre un terme à cet état de choses. Mais ce traité non plus ne fut pas observé avec bonne foi.

Les églises n'étaient pas administrées mieux que les choses civiles. César Trivulze, évêque de Come, était mort à Rome, en 1548, loin des Espagnols qu'il haïssait, dans les plaisirs et l'indifférence. Un homme paisible, Bernardin de la Croix, lui succéda. Telles étaient les mœurs du clergé, que la consécration était regardée comme équivalente à un brevet de présomption et d'oisiveté. L'Eglise, le sel de la terre, était devenue l'asyle des hommes les plus corrompus. Les prêtres s'étayaient de leur immunité des tribunaux ordinaires pour se mêler à toutes les querelles. On les reconnaissait dans les hôtelleries à l'ampleur de leurs chausses tailladées, à la grandeur de leurs fraises, à la blancheur de leurs gants, à l'élégance de leur longue barbe. Ils tenaient des pistolets cachés dans les plis de leurs vêtemens. Ils chassaient, même en temps défendu. Le curé de Barbengo faisait commerce

de bétail; il s'occupait de tonnellerie; il vivait entouré de ses bâtards. On disait vulgairement : « Qui veut se damner, se fasse prêtre. » La plupart savaient à peine signer leur nom. La prédication était abandonnée aux moines. L'on ne savait qui l'emportait de l'ignorance du peuple ou de ses vices. Il était telle année dans le cours de la quelle il s'était commis jusqu'à douze meurtres dans la seule province de Locarno, la plupart par vengeance. Au mois de mai, le peuple avait coutume de présenter des fleurs aux baillis et d'obtenir d'eux le relâchement des prisonniers; éternelle sympathie de la multitude pour tous les Barabas. Les cantons avaient introduit dans leurs bailliages italiens, comme chez leurs propres ressortissans, l'usage de *commander la paix* à qui s'était pris de querelle. Les parties, leurs familles, leurs amis, prenaient l'engagement de s'abstenir de toute nouvelle offense; le violaient-ils, la peine était doublée. Aucune loi n'avait paru plus insupportable à un peuple chez lequel la soif de vengeance tenait éloignées des sacremens des personnes nombreuses, qui ne voulaient pas y venir promettre le pardon à leurs ennemis. Un trait achèvera de faire connaître l'état de la province.

On montre encore à Mendrisio et dans la val Sementina, près de Bellinzone, le champ sur lequel on livrait les sorciers aux flammes; le pays passait pour en être plein. C'était de la Mésolcine qu'ils s'y répandaient. Il était peu de foyers dont ils ne troublassent la paix. Un inquisiteur à Come, Rategno, s'était fait une célébrité malheureuse dans l'art de les découvrir. Il n'ignorait ni leurs noms, ni l'heure, ni le lieu de leurs rendez-vous. Si le lieu se trouvait éloigné, le diable y portait ses victimes; il lui arrivait de les déposer méchamment à moitié chemin pour le plaisir de les mettre en peine. Rategno savait qu'en présence du prince des enfers ils reniaient la sainte foi, le saint baptême, la sainte vierge, et qu'ils foulaient aux pieds la croix. Ils faisaient mourir les hommes, le

bétail, et jusqu'au raisin dans sa fleur; ils éveillaient l'amour, semaient les soupçons, les haines, sur le chemin des amans, et empêchaient les mariages. C'était tous les jours, et dans toute l'Italie, que les aveux des victimes attestaient la réalité de la magie. Dans le seul diocèse de Come, dix vicaires servaient l'inquisition; le nombre des procès de sorcellerie était de plus de mille par an. Le cœur saigne; il s'indigne; mais à l'heure qu'il est le flambeau de Rategno, passant tour à tour de la main du fanatisme dans celle de l'indifférence, a-t-il cessé de répandre sa sombre lueur sur la folie et sur les fureurs des hommes!

Misère, crimes, ignorance, autant de voix qui demandaient une réforme: quelques hommes dans les bailliages pensaient ainsi. Voici ce qui le fit connaître. Zurich avait en 1530, à l'heure de son plus grand zèle pour la propagation de l'Evangile envoyé pour gouverneur aux Locarnois Jacob Wertmuller, l'un de ses magistrats les plus considérés et les plus attachés à la foi nouvelle. Peu après qu'il y fut arrivé, un moine du couvent des carmélites, Baldassar Fontana, écrivit aux églises suisses: « Nous sommes l'humble Cananéene, que rassasieraient les miettes tombées de la table de nos maîtres; daignez songer à nous. Envoyez, à nos fraix, au seigneur Wertmuller les œuvres du divin Zwingli, du très illustre Luther, du résolu Mélanchton, du pénétrant OEcolampade. Répandez la semence: Dieu lui donnera l'accroissement ». Sur ces entrefaites, arriva la bataille de Cappel. La province n'avait pris aucune part à la guerre; les Cantons catholiques l'en punirent en la frappant d'une imposition. Wertmuller eût de nouveaux soins. Dès ce moment ce fut moins du nord que du midi que le vent de la Réforme souffla sur les bailliages du pied des Alpes.

Dès l'an 1536, plusieurs Milanais, quelques uns de haut rang, furent envoyés aux galères comme convaincus d'hé-

résie. Lorsque l'Inquisition s'organisa, et que ses espions se répandirent, le nombre des victimes s'accrut. Un mandat défendit la lecture de la Bible, poursuivit les livres luthériens, et commanda la délation sous les peines les plus graves. Alors fuirent en Suisse Guarnerio Castiglione, noble milanais; Girolamo Mariano, gardien d'un couvent de Franciscains, et bien d'autres amis de la Réforme. Plusieurs d'entr'eux fixèrent leur demeure dans les bailliages italiens. Il se rencontra qu'en ce même temps Glaris, son tour étant venu d'envoyer un gouverneur à Locarno, fit choix de Joachim Bældi, d'un homme plein de l'Evangile. Les administrés virent avec surprise le bailli tenir entre le riche et le pauvre la balance égale, et donner le premier l'exemple de l'obéissance aux lois. Il fit venir des Bibles de Zurich, non sans peine: il n'existait point encore de postes régulières; les Cantons eux-mêmes correspondaient par courriers ou par occasion; des négocians revenant de la foire de Zurzach, les commissaires des Confédérés, quelques voyageurs, entretenaient les relations formées entre Zurich et Locarno. La petite Eglise ne s'en accroissait pas moins. Un prêtre en était l'âme. Les menaces n'arrêtaient point Beccaria dans la voie qu'il croyait celle de la verité. Il aimait, comme Socrate, à s'entourer de jeunes hommes, qu'il enseignait. En 1548, le nombre de ceux qui prenaient plaisir à l'entendre se trouvant être d'environ deux cents personnes, il osa les réunir dans un temple. Sa hardiesse donna le signal à la réaction.

Les hommes les plus influens dans les bailliages avaient coutume d'être le secrétaire, nommé à vie par les Cantons, et l'interprète, d'ordinaire un jeune homme que cette place devait former aux affaires. Les Etats catholiques, dont les voix formaient majorité, donnaient volontiers ces places à leurs ressortissans. Elles étaient alors remplies, la pre-

mière par Walter Roll d'Uri, la seconde par Melchior Lussi, jeune Unterwaldien d'espérance, qui avait fait de bonnes études à Engelberg et à Bellinzone. Ils avisaient avec soin leurs seigneurs des progrès de la Réforme à Locarno. Ceux-ci, en y envoyant pour bailli Nicolas Wirz, d'Obwalden, l'invitèrent à amener à la raison le prêtre inquiet qui troublait la province. Un moine, Fra Lorenzo, fut appelé à venir prêcher la vraie, l'ancienne foi. Ordre de l'écouter, sous peine de 50 écus. Mais, au sortir du temple, voici Beccaria qui s'offre de faire voir que le moine a prêché contre la vérité. « Il le fera s'il le peut », s'écrie le gouverneur; et dans l'espoir de mettre fin à cette affaire, il invite les Luganois à lui envoyer des savans. Les deux villes étant rivales, il avait suffi que Locarno reçût la foi nouvelle pour que Lugano se prît de zèle pour l'ancien culte; elle ouvrit donc avec joie la campagne théologique. La dispute eut lieu le 5 août, dans la salle de justice. Wirz s'assit entre le secrétaire et l'interprète. Autour d'eux se rangèrent des prêtres, des moines, des nobles, des notaires; entrèrent les Luganois. A leur tête se voyaient les frères Camuzzi, docteurs en médecine, mais savans aussi en théologie. D'une autre part s'avança Beccaria, suivi de quelques disciples. On remarquait dans le nombre Taddeo Duno et Lodovico Ronco. L'un avait étudié le droit, l'autre la médecine sous Cardan. Leurs pères avaient été amis; eux aussi l'étaient depuis l'enfance. Jusqu'à leur mort chaque année ajouta à leurs liens. Martino, jeune jurisconsulte, de la noble famille des Muralto, partageait leur foi sans les égaler en talent. Le sujet de la dispute fut la primauté du pape: les Camuzzi n'y eurent pas l'avantage. Wirz, sans comprendre l'italien, n'eut pas de peine à deviner leur embarras. Rompant aussitôt la discussion et se tournant vers les Réformés: « Voulez-vous, leur dit-il d'un ton impérieux, voulez-vous simplement et sans

détour recevoir la doctrine de l'Eglise et les thèses qui la proclament? — En tant qu'elle s'accorde avec les Ecritures, répondirent-ils. — Le voulez-vous ou non?» — Ils persévérèrent dans leur réponse. L'assemblée prononça leur condamnation. Les huissiers reçurent l'ordre d'arrêter Beccaria. Cependant un grand bruit se fait entendre dans la cour du château. Trente jeunes hommes, l'épée au côté, vont, viennent; il ne faut qu'un mot de Beccaria pour qu'ils accourent le défendre. A leur tête se montrent Orello et Bénada, jeunes hommes pleins de hardiesse. Un couteau tombe de la manche de l'un d'eux. Aussitôt les Luganois regagnent en hâte leurs bateaux; Wirz part pour Stanz, Beccaria pour Zurich.

Ce fut à Bullinger que s'adressa Beccaria. Le premier pasteur de Zurich était une puissance. Sans négliger les devoirs les plus humbles de son ministère, il cultivait l'amitié des rois et se voyait prévenu par leurs ambassadeurs. Le sénat n'entreprenait rien de grave sans l'avoir consulté. Embrassant les rapports de l'Eglise et de l'Etat, Bullinger veillait à maintenir leur harmonie. Lorsque, le visage frais, le front serein, sa belle barbe blanche répandue sur sa poitrine, le corselet rouge et le pourpoint blanc enveloppés dans sa grande pelisse noire, le stilet à la ceinture, il traversait les rues en saluant les citoyens avec bienveillance, les regards s'arrêtaient sur lui comme sur la gloire de Zurich. Il se passait peu de jours sans que sa maison devînt l'asile de quelques nouveaux réfugiés. Il accueillit Beccaria, se chargea de sa requête auprès de ses seigneurs, et le recommanda à Berne, à Bâle, à Schaffhouse. Les Locarnois écrivirent de leur côté au pasteur de Zurich: « Nous sommes prêts à souffrir pour notre Dieu bien plus que nous n'avons fait. Une chose seule nous peine: c'est de n'avoir qu'une vie à lui offrir. Nos chers frères (pardonnez-nous, vous, nos

seigneurs, d'oser vous donner ce nom: l'affection l'a dicté), continuez de mettre un frein aux méchans. Obtenez qu'il nous soit permis d'avoir un pasteur. Si le Seigneur ne nous secourt par votre moyen, c'en est fait de nous ». Beccaria, après avoir plaidé la cause de ses frères devant les quatre villes, se retira à Misox, où l'indifférence lui assura un asile: la messe avait cessé dans la Mésolcine parce que personne ne voulait plus la payer. Il y attendit les événemens.

Les Cantons catholiques, bien instruits par Walter Roll de l'état des choses à Locarno, portèrent leurs plaintes en Diète. Tandis que les villes hésitaient, et qu'elles multiplient les conférences sans pouvoir s'accorder, ils agirent comme un seul homme. Voyant qu'ils ne réussissaient pas à entraîner leurs Co-Etats, ils se décidèrent à n'obéir qu'à leurs propres mouvements. Ils expulsèrent de leur seule autorité les réfugiés italiens des bailliages. Ils firent plus: ils exigèrent des Locarnois qu'ils prissent devant Dieu, la Vierge et l'armée céleste, l'engagement de demeurer à toujours soumis à l'Eglise romaine. Roll, qui avait conseillé la mesure, fut chargé de l'exécuter. Sans égard pour le bailli, Stierlin de Schaffhouse, il assembla les préposés des communes, leur lut le serment qu'ils prêtèrent dans l'effroi; puis il fit part de son succès aux députés de ses seigneurs, qui se trouvaient réunis à Fribourg pour le décret du comte de Gruyère. Les députés se félicitèrent hautement. Ceux des villes, Nægueli surtout, éclatèrent d'indignation. Sans trop prendre garde à leur colère, les catholiques poursuivirent leur plan. Ils ordonnèrent aux prêtres de la province, de tenir un registre des personnes qui se confessaient, et de ne point laisser ensevelir en terre sainte celles qui n'auraient pas reçu le sacrement. Déjà, dans les Diètes, ils ne voulaient plus permettre que la question fût posée sous une autre forme que

celle de savoir le châtiment que méritaient des sujets infidèles. Les villes cherchèrent à gagner du temps. Elles eussent voulu s'étayer du droit ; mais la paix nationale, qu'elles avaient été contraintes de signer, portait trop clairement que tout ce qui dans les bailliages avait conservé l'ancienne foi ne pourrait l'abandonner. Elles cherchèrent vainement à démontrer que le principe de soumission à la majorité, suivi dans les choses civiles, n'était pas de nature à régir celles de la religion ; cette vue était loin d'être arrivée au moment de prévaloir. En ce qui touchait leurs affaires intérieures, tous les Cantons suivaient la règle sur laquelle s'appuyaient les catholiques. En ce qui concernait les bailliages, l'épée avait deux fois tranché la question ; en 1529, dans les intérêts de la Réforme ; en 1531, dans ceux de l'ancienne religion. Les vainqueurs avait fait le droit. Il ne restait que de l'accepter ou de courir de nouveau la chance des armes. C'est ce que les députés des Cantons mixtes, Joachim Meggueli d'Appenzell et Tschoudi l'historien, catholiques tous deux, s'attachèrent à faire considérer aux villes. Tschoudi surtout sembla s'être chargé de vaincre leur résistance. « Entre Confédérés, dit-il, un *plus* est un *plus* et la paix nationale est une loi. Représentans des cités, soumettez-vous à ce qui est juste. Et vous, députés des sept Cantons, reconnaissez qu'en faisant prendre aux Locarnois, de votre autorité, l'engagement de demeurer dans l'ancienne foi, vous avez méconnu le droit de vos Confédérés ». Les députés catholiques n'hésitèrent pas à avouer qu'ils avaient failli en ce point. Ceux des villes se reconnurent vaincus. Ils réservèrent toutefois la ratification de leurs seigneurs.

Bâle et Schaffhouse la donnèrent sans hésiter. Berne fut moins prompte. Elle reconnaissait le principe posé par les catholiques comme fondé sur le droit. A cette heure même, s'appuyant sur ses traités avec Fribourg, elle contrai-

gnait, à Orbe et à Grandson, des minorités à se ranger au culte de majorités devenues protestantes; mais elle ne voulait pas que le principe pût être tourné contre elle. Elle réserva donc les alliances et ses droits acquis. Quant à l'exécution de la mesure, elle résolut de n'y prendre aucune part, pour ne point blesser les sentimens religieux de son peuple. Zurich seule ne céda point. Elle ne voulut pas se laisser persuader que la paix nationale eût le sens que tous lui donnaient; elle demanda un délai nouveau. Les catholiques l'accordèrent dans le sentiment de leur force. En même temps ils convinrent entr'eux de se pourvoir d'armes. Ils invitèrent le Valais à renouveler alliance. Uri passa ses milices en revue. Zug, qui comptait parmi ses citoyens plusieurs amis de la Réforme, fut pressé de confier la direction de l'affaire à un conseil secret.

En ces circonstances arriva en Suisse Octavien Riverta, évêque de Terracine, envoyé de Rome. La présence d'un foyer d'hérésie aux portes de Milan, sur terre italienne, inquiétait le saint-siège et lui avait paru mériter l'envoi d'un légat. Riverta répandit des bruits de guerre ; puis s'adressant aux Confédérés, il les invita à marcher sur les traces du Sauveur, qui n'avait eu à la bouche que des paroles d'amour ; il les supplia de ne point verser, pour la cause d'une poignée de leurs sujets, le sang peut-être le plus pur et le plus glorieux de la nation. C'était Zurich qu'il fallait fléchir ; pour la gagner il s'en remit à Saint-Laurent, ambassadeur du roi de France. Le roi, sachant combien le secours des Suisses lui était nécessaire, avoit coutume d'envoyer chez eux ses négociateurs les plus habiles. En guerre avec l'empereur, il avait besoin de toutes les forces qu'il tirait des Cantons; et cependant, depuis le renouvellement du capitulat de Milan, l'Espagne gagnait chaque jour du terrain dans les pays des Alpes. Le langage de cette puissance était

plus caressant ; ses levées devenaient plus considérables ; des protestants même passaient le Gothard comme mercenaires. Il fallait empêcher les catholiques de se jeter davantage dans les bras des ennemis de la France, endormir chez les Réformés les défiances de l'Eglise ; il fallait surtout, à tout prix, empêcher une guerre civile, qui eût ruiné dans les Cantons les affaires du roi. Cette tâche difficile ne pouvait être confiée à personne qui réunît plus que S. Laurent la connaissance des affaires au savoir, l'adresse à la pénétration. On ne savait pas mieux déguiser la flatterie et la faire arriver au cœur des hommes les plus vigilants à s'en défendre. Il s'adressa à Bullinger, d'abord dans le langage de l'admiration, puis dans celui de l'amitié ; il finit par lui parler comme à un frère dont il partageait, peu s'en fallait, toutes les convictions. Il le conjura dès lors au nom de ce qu'il y avait de plus saint, d'empêcher qu'une querelle déplorable n'eût des suites plus déplorables encore et n'amenât la ruine de la Confédération. « C'est aux hommes influens, lui dit-il, à donner l'exemple de la mesure ; c'est à toi, mon Bullinger, à toi, l'homme d'une sagacité admirable d'une science suprenante et d'une expérience rare, d'unir tes efforts à ceux du roi, mon maître, pour le salut de ta patrie ».

A ces accents se joignit la voix des Locarnois eux-mêmes qui prièrent Zurich de ne point se jeter dans le péril pour l'amour d'eux. La situation n'avait cependant fait que s'aggraver de mois en mois. Ils avaient conçu quelqu'espoir lorsque le tour était venu pour Zurich de leur envoyer un bailli. Ils attendaient un homme sage et résolu : ils virent arriver un honnête vieillard. Ræuchlin ne tarda pas à leur prouver combien peu de compte ils pouvaient faire sur lui. Au-dessus de Locarno se voit, sur un saillant des Alpes, une chapelle qui domine au loin la contrée : c'est celle de

la Madone du rocher, adorée dans tous les alentours. Chacun avait coutume, après vendange, d'y porter à la patronne du pays quelque part du produit de ses vignes; un moine en vivait dans les délices. Or un cordonnier, Nicolas Gréco, de l'Eglise réformée, ayant été à son tour chargé par les bourgeois de recevoir ces offrandes, s'en acquittait avec douleur. « Est-ce à la Vierge ou au prêtre que vous venez donner à boire? » dit-il à une femme qui apportait de son vin. On ne sait s'il lui échappa quelque propos qui témoignât de moins de respect encore; mais il fut accusé d'avoir appelé la Vierge ivrogne, impudique, incapable de secourir ceux qui l'invoquaient. Mis à la torture il nia d'avoir dit, si non que la Dame du rocher était un bois que rongeaient les vers; il n'avait parlé que de l'image, et non de la Vierge assise en gloire dans le ciel. « A Zurich, dit le bon Ræuchlin, le propos de cet homme ne passerait pas pour très criminel.» Cependant il n'osa pas l'absoudre; il ne put non plus se résoudre à le punir. Gréco resta prisonnier. Cette affaire n'était pas finie qu'arriva l'ordre au bailli de défendre toute innovation en matière religieuse jusqu'à l'arrivée des députés des Cantons, suivant la résolution prise par la dernière Diéte. L'ordre fut publié. Mais voici trente à quarante hommes, nobles pour la plupart, qui se présentent dans une attitude pleine de confiance et déclarent qu'ils n'obéiront pas. « En tout ce qui concerne nos corps et nos biens, disent-ils, vous n'avez pas de sujets plus soumis que nous. Quant aux choses de Dieu, nous nous devons à lui avant de nous devoir aux hommes. Nous baptiserons donc nos enfans selon que sa loi nous l'ordonne, et montrerons que nous ne sommes pas anabaptistes, comme nous en sommes accusés. Notre foi est la vôtre. Nous vous donnerons, si vous le demandez, les noms de plus de deux-cents que nous sommes, qui en faisons profession ». Les

mêmes hommes qui firent cette démarche hardie écrivirent à Zurich sur les premiers bruits de guerre qui coururent : « Avec l'aide de Dieu nous sommes résolus à ne pas renier la foi, dût une mort violente être notre partage. Si donc vous pouvez, nos gracieux seigneurs, nous être en aide sans enfreindre vos alliances, nous recevrons votre secours comme celui du ciel. Si non, nous n'avons qu'une bouche pour vous dire : recommandez-nous à Dieu et laissez passer sur nous la persécution plutôt que de faire la guerre à vos Confédérés ».

Le 18 novembre 1554, s'assembla la Diète qui devait prononcer sur le sort des Locarnois. Saint-Laurent, le nonce, s'y rencontrèrent. Les Locarnois demandèrent d'être soufferts : les Juifs l'étaient bien dans la Chrétienté. Berne, Bâle et Schaffhouse opposèrent leur faute à celle des hommes qui avaient exigé d'eux un serment attentatoire au droit souverain des Villes, et elles demandèrent que la peine des uns fût compensée par celle des autres. S'ils ne l'obtenaient, les députés devaient, selon leurs instructions, laisser agir les catholiques. Zurich s'exprima par la bouche de Haab, son bourgmaître. La guerre dont on l'avait menacée ne l'avait point émue ; elle n'y avait donné aucun prétexte. Elle n'entendait pas la paix nationale comme les catholiques ; mais c'était à l'équité qu'elle avait recouru, non pas aux armes. Que voulait-on d'elle ? Qu'elle châtiât les Locarnois ? Qu'elle les engageât à se départir de leur foi ? « Certes, dit le bourgmaître, nous croirions commettre un grand crime en persécutant une religion qui est la nôtre. Nous ne demanderions pas des sept Cantons ce qu'ils exigent de nous ; jamais non plus nous ne l'obtiendrions d'eux. Nous réservons nos droits et ne prendrons aucune part à ce qui va se faire. »

Un rapprochement avait eu lieu, puisque les Villes ne contestaient plus à la majorité le droit de prononcer. Les

médiateurs, Kourz d'Appenzell et Tschoudi, se hâtèrent d'intervenir. Ils parlèrent en hommes d'Etat. Ils prièrent les députés de considérer, que la concorde était d'autant plus nécessaire à la Suisse qu'elle avait peu d'amis et que, dans ses périls, elle ne pouvait se reposer que sur les bras de ses fils. Puis ils leur proposèrent un arrangement qui, tout en laissant à la paix de 1531 son sens incontestable, et en portant la hache à la racine de l'affaire, paraissait respecter le droit des villes et devait empêcher que le sang ne coulât dans les bailliages. Les Locarnois devaient abjurer, ou quitter la province, emportant leurs biens. La politique n'écoute le cœur qu'après la prudence : Nægueli, Weingarten, les députés des trois villes, se rangèrent à la proposition de Tschoudi. Selon leur désir, elle fut rédigée sous la forme d'une convention. Tous ensuite supplièrent Zurich de ne pas se séparer de ses Co-Etats. « Où trouverez-vous, lui dirent-ils, un arbitre qui comprenne comme vous la paix nationale? Vous parlez de la conscience; nous aussi nous l'avons consultée : elle nous défend de jeter la brebis à la gorge des loups. Vous suivez les conseils qui vous ont égarés en 1531. Qu'il vous souvienne de la puissance qui était la vôtre et de ce que vous perdîtes alors. Songeriez-vous peut-être à le reconquérir par la guerre? Nos peuples ne la veulent pas; vous les verriez se tourner contre vous comme ils l'ont fait après Cappel. A ces périls du dedans se joindraient ceux du dehors. Le sort de Constance, les malheurs de l'empire sont-ils si loin de nous que vous les ayez oubliés? La guerre serait notre ruine. Et vous vous y jetteriez pour l'amour de quelques Welsches! Croyez-nous : c'est d'union que nous avons besoin. Renfermons-nous dans les limites du possible. Chers confédérés, ployé vaut mieux que rompu. » Haab porta ces paroles à Zurich. Elles y renouvelèrent la plaie de Cappel, dont la résolution des Cantons était une con-

séquence. Au retour du député, ses collègues se pressèrent autour de lui. Il fit connaître la dernière résolution de ses seigneurs de la voix d'un homme qui remplit un pénible devoir : « Zurich ne peut adhérer : elle remet la chose à Dieu. » Il y eut un long silence d'émotion et de respect. A la fin un député des petits cantons le rompit : « Je n'ai, dit-il, aucune objection contre la conduite de Zurich, mais la proposition des médiateurs a été acceptée. » Il fut décidé que, le saint jour des Trois Rois, les députés des Cantons se trouveraient dans l'hôtellerie d'Altorf, pour prendre ensemble le chemin de Locarno.

Cette issue d'une affaire sur laquelle toute la Suisse avait les yeux ne fut pas plus tôt connue dans les cantons réformés que tous les prédicateurs montèrent en chaire. « La noble pitié, dit Calvin, que celle qui épargne la vie des hommes et livre au mépris la sainte vérité de Dieu ! Le bel exemple à suivre que celui de Pilate faisant fouetter le Christ pour lui épargner la croix ! » Farel félicita Zurich de n'avoir pas participé au crime de souiller le front divin du Sauveur. A Berne, tout s'était fait en secret. Les pasteurs ni le peuple n'avaient connu que par des bruits vagues et tardifs la résolution du Deux-Cents. Saint-Laurent et le parti français avaient tout conduit. Haller exprima si vivement la douleur qu'il en ressentait, que Nægueli et Weingarten le firent citer en Conseil. Il comparut sans crainte, répéta ses plaintes plus clairement qu'il ne les avait faites en chaire ; puis les parties se retirèrent pour laisser lieu au jugement. Tous les sénateurs étaient parents de Weingarten et de Nægueli à l'exception de cinq, qui demeurèrent seuls pour prononcer. Ils se contentèrent d'exhorter à la paix, et d'inviter Haller à déposer à l'avenir ses remontrances dans le sein du Conseil plutôt que d'en faire retentir les voûtes des temples. La colère de Nægueli, comme celle des grandes âmes, s'ap-

paisa sur le champ. A Bâle et à Schaffhouse l'oligarchie, plus puissante d'année en année, laissa crier les pasteurs sans faire d'eux aucun compte. Zurich présenta seul l'aspect de l'union du clergé, du peuple et des conseils. Afin d'en recueillir le témoignage, le Sénat s'adressa aux communes. En des temps où il n'était pas de représentation nationale, l'usage de consulter le peuple sur les affaires graves en tenait lieu. Depuis le temps de Zwingli cet usage s'était transformé en institution. Treize fois il fut suivi dans le cours du siècle. Zurich avait été punie de s'en être écartée en 1531. Elle y était revenue en 1549, qu'elle s'était appuyée sur la nation pour rejeter l'alliance française. Elle crut devoir recueillir aussi les suffrages des communes sur l'affaire de Locarno. Presque toutes elles répondirent : « La conduite de nos seigneurs les honore. Qu'ils cultivent la paix. Que si nous étions attaqués injustement ou que l'on voulût nous ôter la sainte Parole de Dieu, nous serions prêts à montrer par tous les sacrifices notre franche et loyale volonté. » Zurich répondit à de derniers efforts des confédérés pour la fléchir en leur répétant ce langage de ses communes. Puis, inquiète et recueillie, elle attacha ses regards sur les bailliages italiens.

Le jour fixé, les députés des sept cantons se rencontrèrent à Altorf, pour passer le Gothard. On remarquait parmi eux Venceslas de Sonnenberg, qui avait porté à Cappel la bannière de Lucerne ; Josué de Béroldingen, d'Uri, devenu un habile capitaine en servant l'Empereur ; Melchior Lussi, chancelier d'Unterwalden ; le jeune Christophe Schorno, de Schwitz, et cet honnête Bældi, de Glaris, qui, bailli de Locarno, avait fait venir des Bibles en grand nombre pour ceux dont le crime était de les avoir lues. Le 12 janvier 1555, ils arrivèrent et assemblèrent aussitôt les préposés des communes. « Il n'a pas tenu à vous, leur dit Sonnenberg, mais

à la bonté de Dieu, que les confédérés ne se soient divisés et que des torrents de sang n'aient été répandus. Vous eussiez mérité d'être exterminés. Rendez grâces à vos seigneurs de la vie, qu'ils vous accordent à la condition d'un prompt retour à l'ancienne religion. » Les catholiques se présentèrent les premiers pour témoigner de leur foi. Puis vinrent les réformés, deux à deux, les hommes d'abord, puis les femmes ayant leurs enfants à la main ou dans leurs bras; ils étaient deux cent et onze. Ils eussent ému les pierres : les représentants des cantons les reçurent le rire à la bouche. L'un des évangéliques prit la parole et présenta leur défense à tous. Mais quand il en vint à la discussion des points de religion : « C'est assez, dit l'un des députés; nous sommes ici pour apprendre de vous, en peu de mots, si vous voulez ou non renoncer à votre façon de faire. — Nous voulons vivre et mourir dans ce que nous croyons la foi chrétienne. — Préparez-vous donc à quitter, avant le mardi gras, la ville et la province. » Ils donnèrent leurs noms, et douze articles, qu'ils considéraient comme seuls nécessaires au salut. « Ni l'amour de la nouveauté, dirent-ils, ni la pensée de nous ranger à la foi d'une partie de nos seigneurs, ne nous a fait agir. Nous abhorrons le trouble. Nous n'avons négligé aucun des devoirs de sujets fidèles. Si donc vos alliances vous le permettent, ayez pitié de cette multitude de femmes et d'enfants, de l'indigence de la plupart d'entre nous, de notre infortune à tous. Si non, nous sommes résignés à souffrir ce qu'il plaira à Dieu de nous infliger par votre bras. » Ces paroles furent perdues. Le Légat qui venait d'arriver, retraça les maux qui accompagnent l'exil : les séparations, la pauvreté, une terre, une langue étrangères. Quelques hommes se laissèrent vaincre; personne du sexe le plus faible. Trois dames, Lucia Bellò, Catarina Appiana et Barbe Muralta, osèrent provoquer un dominicain, qu'elles avaient

entendu prêcher. La dispute s'ouvrit entr'elles et trois moines, en présence du Nonce. « Mesdames, leur dit le Prélat : il suffit que vous reconnaissiez la divine autorité des Evangiles, pour que vous soyez vaincues et réduites au silence. — Nous le sommes, répondit Barbe Muralta, si seuls vous avez liberté de parler. — Dites, dites, répartit le Légat. — L'Evangile est l'aliment de vie ; mais quand il passe par vos mains, vous y mêlez du poison. « La nuit mit fin au débat. Le lendemain Barbe était à peigner ses cheveux, lorsque des sergents pénétrèrent dans sa maison, avec ordre de l'arrêter ; elle demanda le temps d'achever de se vêtir et s'échappa. Ses deux compagnes s'enfuirent comme elle. Ses biens furent confisqués. Gréco, après seize semaines de captivité, paya de sa tête les paroles qu'il avait dites de la Vierge. Vainement les Locarnois catholiques intercédèrent pour lui ; vainement ils le réclamèrent en vertu du droit qu'ils avaient de libérer les prisonniers à cette époque de l'année ; il mourut comme blasphêmateur. Ræuchlin regarda faire. Quelques semaines furent données aux Réformés pour se préparer au départ.

Mais où porter leurs pas? Vers la Valtelline? Ils ne pouvaient encore, à cause des neiges, y arriver sans passer par le Milanais. Dans le Misox? Aucun vallon n'était plus rapproché. Les Locarnois prièrent Zurich d'intercéder pour qu'il leur fût permis d'y établir leur demeure. Zurich envoya à la Diète des trois Ligues deux de ses magistrats les plus considérés : le trésorier Edlibach et Bernard de Cham, bailli de la seigneurie de Wædenschwyl, qu'elle venait d'acquérir. Ces députés reçurent un accueil plein d'égards. « Il nous souvient, répondit la Diète des Ligues, du fidèle secours que nous a donné Zurich en mainte occasion ; aussi nos corps et nos biens lui appartiennent-ils. Nous recevrons les fugitifs. Que seulement ils s'abstiennent de provocation

et se contentent de la religion qui est celle de Zurich et la nôtre ».

Le vœu des Locarnois paraissait rempli. Mais s'ils fussent demeurés au pied des Alpes, sur le sol d'Italie, Rome eut retiré peu de fruits de leur bannissement. Le Nonce avait demandé qu'il leur fût interdit de s'établir dans les Grisons; il travailla à l'obtenir. La Diète des Ligues ne s'était pas dissoute que plusieurs de ses membres l'accusaient d'avoir méconnu la souveraineté des communes. Puis les chefs catholiques de la Haute Ligue s'assemblèrent et persuadèrent la Misox de ne donner aux hérétiques ni feu ni lieu. Où donc trouver un asile? dans les stériles vallées de la Rhétie? sous leur ciel froid et nébuleux? Ou Zurich ouvrirait-elle ses murs à des frères dans l'infortune? Sous son aile, forts de son appui, à l'abri du capitulat de Milan, ils pouvaient espérer de continuer des relations de commerce avec la Lombardie. Ils envoyèrent supplier Zurich de les recevoir. «Considérez, dit Bullinger à ses seigneurs, en introduisant au milieu d'eux les députés Locarnois, que ce que vous aurez fait pour eux, vous l'aurez fait pour Jésus-Christ ».

A l'heure où Zurich recevait cette demande, elle était pleine de réfugiés. Aux fugitifs d'Allemagne s'étaient joints ceux qu'un soudain revers venait de chasser d'Angleterre. Edouard VI avait à peine assez vécu pour permettre à ses ministres de faire entrer le royaume dans les voies de la Réforme. La fille de Henri VIII et de Cathérine d'Aragon, Marie, était passée de la chapelle, où seule dans le royaume elle osait se faire dire la messe, sur le trône de son père. Bientôt s'étaient répandues des nouvelles qui avaient rempli de deuil les villes de la Suisse réformée. Polus, nommé par le Saint-Siége primat d'Angleterre, avait fait à Londre une pompeuse entrée. Les lords, dans la poussière, avaient reçu

son absolution. On répétait le mot, emprunté des Ecritures, par lequel il avait salué la reine : « Bénie sois-tu, Marie, bénie entre les femmes ; car le seigneur est avec toi ». Une jeune princesse, la compagne d'enfance d'Edouard, la fille la plus belle du royaume, épouse depuis dix jours, cette Jeanne Gray qui correspondait avec Bullinger en langue latine, avait porté quelques semaines une couronne plus pesante à sa tête que ne le fut l'échaffaud : car elle se défiait de son droit au trône, et ne doutait point de la pitié de Dieu. Marie avait engagé sa main à Philippe, fils de Charles V, comme au prince qui pouvait le mieux satisfaire son désir d'extirper l'hérésie dans ses Etats. Les évêques Hooper, Ridley, Cranmer étaient morts sur l'échaffaud. Des familles en foule cherchaient un asile dans les villes d'Allemagne et de Suisse. On en comptait vingt-cinq à Arau, un bien plus grand nombre à Genève, à Zurich. Bullinger avait souvent plus de vingt de ces exilés à sa table. Zurich donnait le logement aux Anglais ; elle leur envoyait le pain, le vin, les fruits, mieux que le nécéssaire. On comprend qu'elle ait mis de l'hésitation à recevoir des fugitifs nouveaux.

Cependant l'heure était arrivée pour les Locarnoîs de choisir entre la religion et la patrie. Le 3 mars, quinze d'entreux prirent le bâton du pèlerin. Ils partirent allègres comme si Dieu en personne eût marché avec eux. Les routes étaient presque impraticables : aussi n'arrivèrent-ils pas sans peine à Rovérédo, dans la Misox. Ils s'y assirent sans trop s'inquiéter du décret dicté par quelques hommes de parti. Plusieurs de leurs frères ne tardèrent pas à les suivre. De ce nombre fut Appiano, tisseur de soie, qui s'était d'abord laissé retenir par les instances de sa famille. Son industrie l'enrichissait. Mais depuis le départ des premiers fugitifs sa conscience ne lui avait pas laissé de nuit tranquille. Sa femme avait refusé de le suivre. Lucia Bellò et Elizabeth

di Campo partirent sans leurs époux. Elizabeth Rosalina et Angelina Albertina entraînèrent les leurs. Arriva la réponse de Zurich : elle accordait l'asile demandé. Alors les Locarnois quittèrent Rovéredo et franchirent, dès les premiers jours de mai, le Bernardin, que couvraient des neiges profondes. Le voyage fut une fête. Beccaria marchait avec eux. Tous s'estimaient heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Christ. Le huitième jour, ils arrivèrent à Zurich, au nombre de cent et seize. La disette régnait dans la ville ; on ne s'en hâta pas moins d'apporter le nécessaire sous le toit qui leur avait été préparé. De toutes parts arrivèrent des secours : de Farel les premiers. Les réfugiés français à Lausanne, bien qu'ils comptassent parmi eux beaucoup d'indigens, envoyèrent une somme prélevée sur leur pauvreté. Les Locarnois s'empressèrent de faire part de ce qu'ils recevaient à des Français, à des Anglais, à des Siciliens, fugitifs comme eux. Ils n'oublièrent pas ceux des membres de leur Eglise qui ne les avaient pas suivis. Mais leur premier soin fut de mettre à part l'argent nécessaire à l'entretien d'un pasteur, qui les enseignât dans leur langue. Ils s'adressèrent à Beccaria, leur guide éprouvé, lui qui du Misox les visitait secrètement et avait nourri leur confiance. Beccaria leur nomma Occhin : « Il sera votre pasteur, leur dit-il ; je serai votre maître d'école ». Occhin chassé d'Allemagne par l'Interim, d'Angleterre par la dernière persécution, était arrivé à Genève le lendemain de la mort de Servet, avait blâmé Calvin et s'était hâté de se retirer à Bâle ; le 23 juin 1555, il fit à Zurich son premier sermon. Bientôt cette ville recueillit encore un illustre réfugié. Pellican venait de s'endormir en Christ, à l'âge de quatre-vingts ans, sans avoir eu trois jours de tristesse ni un moment de colère ; Zurich appela Pierre Martyr à le remplacer dans l'enseignement de l'hébreu. Martyr vint habiter avec Bul-

linger. Jamais nuage entre ces deux hommes, dont chacun estimait l'autre son supérieur. L'Italien l'était dans l'enseignement et dans la dispute, l'Allemand dans la chaire et dans les conseils.

Ce fut ainsi que s'établit dans Zurich un peuple d'hommes industrieux. Ils obtinrent de pouvoir trafiquer en Lombardie, sous la condition de n'y pas semer leurs doctrines. Ils ne tardèrent pas à y faire un grand commerce. Appiano introduisit dans sa nouvelle patrie les métiers à soie avec l'art de la teindre. Besozzo fit le taffetas et le velours. De nombreux métiers tissèrent le coton, la laine. Aloys et Philippe Orelli établirent des manufactures de coutil et de bonnetterie. Ronco, Besozzo, Castiglione, Céva fondèrent une maison dont les relations furent des plus étendues. La connaissance qu'ils avaient de l'Italie et de sa langue leur fut d'un merveilleux secours. Bientôt on ne rencontra que leurs mulets sur les routes qui menaient en Lombardie. Leur activité gagna autour d'eux. Le peuple de Zurich s'était assis après la Réforme; les mariages, consacrés dans la paix, se couronnaient de nombreux enfans ; mais il manquait l'esprit d'entreprise: les réfugiés le donnèrent. Le commerce prit un rapide essor. Il fallut à des affaires aggrandies de nouveaux moyens d'échange; 1,500,000 écus furent, dans l'espace de sept ans, livrés à la circulation. L'Italie jalouse eut beau fermer ses marchés, multiplier les entraves, inquiéter sous mille prétextes les négocians suisses; elle ne put empêcher la liberté et l'industrie de porter leurs fruits. Nulle part on ne les rencontrait unies comme à Zurich. Cependant, il faut le dire, leur accord était loin d'y être parfait. La puissance de la religion avait seule pu faire ouvrir les portes à tant d'étrangers. L'envie ne tarda pas à s'attacher à leurs succès. Les bourgeois leur interdirent d'acheter des maisons, d'exercer plus d'un métier, de fonder sans leur autorisation de

nouvelles industries. Ils firent si bien qu'ils éloignèrent les plus riches des Locarnais. L'entreprenant Appiano, l'opulent Rosalino, l'actif Vazasca se retirèrent à Bâle. Il fallut la force des choses pour contraindre les conseils à accorder à quelques-uns des advénaires le droit de cité. Jean Muralto l'obtint par son grand mérite, Zanino par des services, Jacomo Duno par sa richesse. Les Orelli luttèrent plus d'un siècle avant d'y parvenir. Les Locarnois n'en reçurent pas moins le prix de leur pieux courage et les Zuricois celui de leur bienfaisance. Il eût été plus entier si tous les citoyens eussent eu l'âme de Bullinger. Le bien comme le mal reçurent leur récompense,

DU THÉATRE EN ESPAGNE

JUSQU'A LOPE DE VEGA.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL DE DON LEANDRO FERNANDEZ DE MORATIN [1];

PAR

ALBERT RICHARD.

L'origine des jeux scéniques modernes est naturellement postérieure à la formation des langues qui existent aujourd'hui en Europe. Leur donner une antiquité plus haute serait les confondre avec le théâtre latin. Le théâtre moderne date donc de l'époque où la langue latine étant corrompue, les nations soumises à la domination romaine, passant sous celle des Barbares, se créèrent divers dialectes, lesquels se ressentirent de l'influence du climat et de celle que durent exercer les races étrangères qui se mêlèrent et se confondirent avec elles.

[1] Moratin, né à Madrid en 1760, mort à Paris le 21 juin 1828, est un des auteurs dramatiques les plus distingués que l'Espagne ait produits dans ce siècle. Sa charmante comédie intitulée *Le Oui des jeunes filles* (*El si de las Niñas*), qui a pour but de montrer l'influence de l'éducation, est son meilleur ouvrage. Elle fut représentée pour la première fois en 1806, et obtint un succès extraordinaire. Il va sans dire que le traducteur du présent opuscule ne se rend pas plus responsable des opinions que des redites de l'auteur espagnol.

Les Visigoths, pendant trois siècles maîtres de notre péninsule, ne nous laissèrent, comme restes de leur langage primitif, que quelques mots, en si petit nombre, qu'ils ne font pas la millième partie de notre vocabulaire. Toutefois ils introduisirent l'usage de l'article, l'indéclinabilité des noms, et quelques altérations grammaticales. Ni les archives, ni les monnaies, ni les inscriptions, ne nous offrent aucun vestige gothique. L'usage du latin était presque universel, soit comme langue parlée, soit comme langue écrite.

Ce dernier idiome, conservé dans les œuvres des écrivains de l'époque, se dénatura promptement dans la bouche du peuple, et il n'est pas facile de savoir comment on le parlait à la fin du septième siècle. Si des ouvrages dramatiques furent représentés en Espagne pendant la domination des Visigoths, ils durent être composés dans la langue de la multitude, mélange informe du latin qui se perdait et du *roman* qui commençait à se former.

Les Arabes ayant conquis l'Espagne au huitième siècle, et celle-ci, à la même époque, ayant commencé déjà à secouer leur joug, la langue vulgaire s'écarta toujours plus de son origine, s'enrichissant de mots, de phrases, d'idiotismes arabes. Les succès militaires des chrétiens en étendirent l'usage, et la prose castillane acquérant successivement correction, originalité, abondance, on commença à l'employer pour écrire les lois et l'histoire.

La poésie, suivant les progrès de la langue, chercha à imiter la mesure des vers latins, remplaça le manque de quantité par l'usage des consonnances, et, s'unissant parfois à la musique, célébra les joies nationales ou privées, recommandant à la postérité les vertus chrétiennes des saints ou les exploits des princes et capitaines [1].

Outre ces compositions sacrées et profanes, il y en avait d'autres, plus courtes, chantées au son des instrumens par les jongleurs (*yoglares*), personnages qui faisaient profession de la musique, de la danse, de la pantomime gracieuse ou burlesque, et gagnaient leur vie en amusant le peuple. Parfois aussi

[1] Le plus ancien poème castillan venu jusqu'à nous est celui du *Cid*, écrit par un inconnu vers le milieu du douzième siècle.

ils étaient reçus dans les maisons particulières et à la cour des princes [1]. Il serait oiseux de vouloir remonter à l'origine de cette coutume. La combinaison des sons harmonieux, la danse, l'imitation des gestes, de la voix, des actions de nos semblables, sont si naturelles à l'homme, que tous les âges et tous les peuples s'y sont exercés avec plus ou moins de bonheur.

Jusqu'ici toutes les investigations des érudits qui se flattaient de trouver dans les poésies des Arabes, ou dans celle des Provençaux, le germe des théâtres actuels de l'Europe, et par conséquent du nôtre, ont été inutiles.

Les Arabes, tant ceux qui s'étendirent à l'Orient, en Afrique, en Italie et dans les îles de la Méditerranée, que ceux qui firent de Cordoue la capitale de leur empire en Espagne, cultivèrent avec éclat les sciences naturelles, la médecine, les mathématiques et l'histoire. Quant à la poésie, ils ne s'exercèrent que dans les genres narratif, descriptif, érotique, *encomiatique* et satirique. Leurs poèmes sont courts, remplis le plus souvent de métaphores, d'antithèses, d'équivoques, de subtilités, de *labyrinthes* [2]. Les dialogues, dépourvus de toute action, qu'on rencontre dans leurs poésies, ne sauraient être considérés comme appartenant au genre scénique.

Les Provençaux, avec un idiome imcomparablement plus pauvre que celui des Arabes; non versés comme ceux-ci dans les sciences, mais doués d'une imagination féconde, contenue dans de justes bornes, bien qu'excitée par le stimulant de l'héroïsme et de l'amour, cultivèrent un genre de poésie qui leur fut particulier, et qui, perfectionné par l'étude des anciens et une saine critique, fut bientôt commun à toutes les nations modernes. Les villes de Toulouse, d'Avignon, d'Aix, de Béziers, de Barcelone et de Tortose, devinrent célèbres par la culture de la *gaie science*, à laquelle s'adonnèrent les personnages les plus illustres, qui, célébrant l'amour et la gloire, embellirent les fêtes des cours par les productions de l'esprit

[1] La première indication touchant les jongleurs d'Espagne se trouve dans la *Cronica general*, où, en parlant du mariage des filles du Cid avec les comtes de Carrion, on rapporte que les jongleurs prirent part aux fêtes qui eurent lieu à Valence dans cette occasion.

[2] *Laberintos*. Espèce de vers qui, de quelque manière qu'on les lise, forment un sens parfait.

et les charmes de l'harmonie. Ces poètes, nommés *troubadours,* formèrent des académies et congrégations. Quelques-uns chantaient ou récitaient eux-mêmes leurs propres vers, d'autres les confiaient à des musiciens ; mais rien de ce qu'ils nous ont laissé n'offre de rapport avec le théâtre.

L'Italie fut la première nation de l'Europe qui, après la domination des Barbares, domptés par l'épée de Charlemagne, recommença à cultiver les lettres et les arts. Beaucoup de circonstances politiques contribuèrent à son opulence et à son illustration pendant le onzième, le douzième et le treizième siècle. Venise, fréquentant les ports de la Méditerranée, tirait d'Alexandrie tous les produits asiatiques ; et, de l'Istrie, de la Dalmatie, des îles de l'Archipel, menaçait de ses armées et de ses flottes la capitale de l'empire d'Orient. Pise, Florence, Padoue, Crémone, Lucques, Sienne, Gênes, proclamèrent la liberté, la maintinrent avec une fortune diverse, et se rendirent florissantes tout à la fois par le commerce, la politique et les armes. Alors Bologne commença à devenir la *docte,* et Milan, sortant de ses ruines, la *splendide.* Amalfi s'enrichissait aussi par le trafic et l'industrie, et Rome, depuis plusieurs siècles séjour de l'ignorance, gouvernée alors par de sages pontifes, ajoutait aux donations de Pépin et de la comtesse Mathilde les trésors que les affaires de tout le monde chrétien commençaient à lui procurer, par suite des innovations introduites dans la discipline ecclésiastique. Les croisades, qui poussaient sur l'Orient des armées nombreuses, contribuaient à la prospérité de l'Italie, dont les ports et les villes fournissaient les armes, les provisions, les vaisseaux nécessaires à ces expéditions malheureuses et si souvent renouvelées. Les marchés et les foires, qui avaient lieu fréquemment, répandaient l'abondance et le goût du luxe, et avec ce goût celui des fêtes et divertissemens publics. L'avènement, les traités, les mariages des princes, se célébraient avec magnificence dans des solennités appelées *corti bandite* [1]. Toutes ces causes, stimulant le caractère national, produisirent une foule de jongleurs, de bouffons, de mimes, de baladins, de musiciens, de chanteurs, toujours prêts à se transporter partout où les appelait leur intérêt ou leur soif d'applaudissemens.

[1] En italien *tener corte bandita* signifie tenir table ouverte.

Alors commencèrent à reparaître (si toutefois elles avaient disparu entièrement) les fictions dramatiques, farces grossières qui reproduisaient grotesquement les mœurs de l'époque. Les ecclésiastiques, maintes fois, avaient tâché d'abolir de tels spectacles, dont la licence était extrême. Reconnaissant l'insuffisance des lois contre la force de l'opinion, ils profitèrent de la coutume établie dans les cathédrales, depuis plusieurs siècles, de célébrer les fêtes religieuses les plus solennelles par des chants, des danses et des mascarades, pour donner au peuple, dans le sanctuaire, avec plus d'attraits et de décence, les mêmes plaisirs qu'il allait chercher dans les carrefours et places publiques.

Mais par là ils augmentèrent le scandale, bien loin de le diminuer. Les mêmes hommes qui venaient de prêcher du haut de la chaire et d'officier à l'autel, divertissaient ensuite les fidèles par des bouffonneries, et, déposant les habits sacerdotaux, ne craignaient pas de se déguiser en souteneurs de mauvais lieux, en prostituées, en *pantalons,* etc. Aux propos et gestes que supposent naturellement de pareils rôles, se mêlaient des allusions aux mystères du christianisme, à la sainteté des dogmes, à la constance des martyrs, à la vie et passion de notre Rédempteur ; mélange quelque peu irrévérent et absurde.

Cet abus dura jusqu'à ce que, au commencement du treizième siècle, Innocent III eût défendu sévèrement aux ecclésiastiques d'intervenir comme acteurs dans de semblables farces. Toutefois si en Italie, et particulièrement à Rome, ce mal perdit de sa force, il n'y disparut pourtant pas tout à fait, et dura plusieurs siècles encore chez les autres nations de l'Europe, où il s'était propagé rapidement.

Des quatre rois chrétiens qui se partageaient la plus grande partie de l'Espagne dans le treizième siècle, les plus puissans étaient celui d'Aragon, don Jaime, le *Conquérant,* prince renommé, et celui de Castille, Ferdinand III, qui mérita le surnom de *Saint.* Les Maures qui voulurent rester dans les provinces conquises par ces deux rois professaient les sciences physiques et mathématiques, les belles-lettres, l'agriculture et les arts de l'industrie, tandis que les Juifs se distinguaient dans la médecine et le commerce. Les vaincus adoucirent les mœurs rudes des vainqueurs. Alphonse X, de Castille, protégea et fit tourner au profit des sciences le savoir des sectaires

du Talmud et du Koran. Dans sa cour, comme dans celle de son père, saint Ferdinand, et de son fils et successeur don Sanche, retentirent les vers des troubadours et les chants des jongleurs. Le goût des études utiles ou agréables devint plus général. Le savoir ne fut plus renfermé exclusivement dans les monastères, où il s'était réfugié pendant la barbarie des âges précédens; il s'approcha du trône des princes, et ceux-ci, de même que les grands (*ricoshombres*) et chevaliers qui composaient la cour, apprécièrent bientôt les charmes de la civilisation, sans préjudice de l'estime due à la valeur guerrière.

Il est impossible de fixer l'époque où passa d'Italie en Espagne l'usage des représentations sacrées. Mais si l'on considère que, déjà au commencement du treizième siècle, les abus qui s'y étaient introduits paraissaient intolérables, on peut, avec quelque vraisemblance, supposer que ce fut au onzième siècle qu'elles commencèrent à être connues dans notre péninsule.

La langue nationale se perfectionnant de jour en jour; les prêtres, les nobles, les rois, faisant de la poésie leur étude favorite; la musique, la danse, la pantomime, admises dans les temples, les palais, les fêtes publiques, on conçoit qu'il restait peu de chemin à faire pour arriver à des spectacles dramatiques où ces arts divers se trouvassent réunis.

Ce fut en effet dans les fêtes religieuses qu'on vit nos premiers essais de jeux scéniques, et les chanoines furent nos premiers acteurs. L'exemple de Rome autorisait cette coutume; le but qu'on se proposait éloignait toute crainte de profanation. Ces farces représentaient des sujets empruntés de l'ancien et du nouveau Testament, ainsi que des livres apocryphes. La fête établie par Urbain IV en l'honneur de l'Eucharistie s'étendit dans toute la chrétienté, Alphonse X régnant en Castille, et fit naître de nouvelles compositions théâtrales, où s'introduisirent déjà des personnages fantastiques et la bizarre union de l'allégorie et de l'histoire. Le défaut de documens ne permet pas de donner une idée plus précise de ce théâtre.

Alphonse X, se conformant en partie à la bulle d'Innocent III, fit connaître aux ecclésiastiques le genre de pièces dans lesquelles il leur était permis de se produire honnêtement. « L'église de Dieu, leur disait le roi, dans son vieux castillan, est faite pour qu'on y prie, et non pour être un lieu de moquerie et de dérision; car notre Seigneur J. C. a dit dans son Evangile que

sa maison était appelée maison de prière, et ne doit pas être faite caverne de voleurs. Il y a certaines représentations que peuvent donner les prêtres, comme la naissance de notre Seigneur J. C., où l'on montre comment l'ange vint auprès des pasteurs, et leur dit que le Christ venait de naître, etc. [1]. » Ces représentations, tantòt historiques, tantôt allégoriques, morales ou dogmatiques, continuèrent ainsi pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'enfin, chassées du sanctuaire, elles passèrent sur les tréteaux publics.

Le même Alphonse X déclara infâmes ceux qui, moyennant salaire, exécuteraient pantomimes, chants ou danses, ou joueraient d'un instrument quelconque. Ce fut la cause principale qui empêcha si longtemps l'art scénique d'être cultivé par des acteurs de profession; car, comme il n'était alors qu'une récréation purement religieuse, il devenait impossible d'y employer des hommes déshonorés par la loi.

Sanche IV entretint à son service une foule de jongleurs, de bouffons, de farceurs (*facedores de escarnio*), dont l'emploi était d'amuser la famille royale. Son règne court et agité, comme celui de son fils Ferdinand IV, et la minorité d'Alphonse XI, pleine de dissensions intestines, furent peu favorables au progrès des arts. Cependant les études philosophiques et la culture des lettres ne furent pas entièrement abandonnées. Don Juan Manuel, petit-fils de Ferdinand IV, ne se distingua pas moins comme littérateur que comme capitaine. Ses œuvres didactiques et poétiques témoignent de ses vastes connaissances et de la pureté de son goût. Son recueil de nouvelles intitulé *le Comte Lucanor* est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru en Espagne. Il est vraisemblablement antérieur au *Decamerone* de Boccace, avec lequel pourtant il ne peut entrer en comparaison.

Juan Ruiz, archiprêtre de Hita, brilla également sous le règne d'Alphonse XI, et bien qu'il n'ait écrit, à proprement par-

[1] .... ca la eglesia de Dios es fecha para orar é non para facer escarnios en ella; ca asi lo dijo nuestro Señor Jesucristo en el Evangelio: que la su casa era llamada casa de oracion, é non de be ser fecha cueva de ladrones. Pero representacion hay que pueden los clérigos facer, asi como de la nacencia de nuestro Señor Jesucristo, en que muestra como el àngel vino à los pastores, et como les dijo como era Jesucristo nacido, etc. (*I^a Partida, tit.* VI, *ley* 34.)

ler, aucune pièce dramatique, ses ouvrages se rapprochent de ce genre de compositions, car c'est un mélange de dialogues, de contes, de descriptions et d'aventures plaisantes. Cet auteur, comme les autres troubadours de l'époque, se servit de diverses combinaisons métriques dont notre poésie allait s'enrichissant, pendant que la musique empruntait aux Arabes, aux Italiens, aux Français, l'usage d'une grande variété d'instrumens.

Cependant la cour d'Aragon jouissait paisiblement des inspirations de ses poètes et des facéties de ses jongleurs. Au couronnement d'Alphonse IV (1328), ces derniers, aidés de l'infant don Pedro, comte de Ribagorza, frère du roi, et des grands, dansèrent, chantèrent et récitèrent diverses productions poétiques de l'infant lui-même; d'où l'on peut conclure que la profession de jongleur était non-seulement fort estimée, mais qu'elle joignait encore le talent de la déclamation à ceux qu'elle avait fait valoir jusqu'alors.

Vers l'an 1360, don Pedro régnant en Castille, on commença à voir, outre les drames religieux, quelques autres compositions théâtrales. Il en existe une qu'on croit appartenir à cette époque, et dans laquelle l'auteur a réuni la déclamation, la musique instrumentale, le chant et la danse. Mais le sujet de cette pièce [1] nous fait croire qu'elle est une de celles qu'on jouait dans les églises; et, dans ce cas, ce serait la plus ancienne de ce genre qui nous soit parvenue.

Gonzalez de Mendoza, qui abandonna le roi don Pedro pour suivre le parti de don Enrique, duquel il fut plus tard majordome, écrivit des drames imités du latin et ornés de chants pastoraux. Vu la condition de l'auteur, on peut croire qu'il ne composa ces ouvrages qu'à l'instigation du roi et pour l'amusement particulier de la cour.

[1] *Danse générale dans laquelle entrent tous les états.* La Mort, principal personnage, dit :

« Je suis la Mort, certaine à toutes créatures qui sont et seront dans le monde. Je demande, et je dis : O homme, pourquoi t'inquiéter d'une vie si brève? car il n'y a géant si vigoureux qui se puisse garantir de mon arc, et il faut que tu meures quand je décoche ma flèche cruelle.»

Vient ensuite un prédicateur qui annonce à tous la nécessité de mourir, conseillant la pratique des bonnes œuvres, afin d'être prêts à entrer dans le branle universel que mène la Mort.

Dans ce temps-là, ainsi que sous les règnes suivans de Juan et de Enrique III, les Espagnols ajoutèrent à leur lecture favorite des auteurs provençaux, celle des célèbres poètes italiens Guido Cavalcanti, Dante, Cino de Pistoie, Pétrarque. En comparant les vers de ces grands hommes avec ceux des anciens troubadours, on y trouva plus d'élévation, une érudition mieux placée, une phrase poétique plus savante, une versification plus variée, plus capable de se prêter à toutes les combinaisons rhythmiques.

Le goût des Arabes pour la poésie, et l'adoption d'un grand nombre de leurs usages, maintinrent et perfectionnèrent les romances historiques et érotiques, lesquelles soumises d'abord, d'un bout à l'autre, à une seule consonnance, se délivrèrent plus tard de cette fade monotonie pour employer l'*assonnance,* rime particulière aux Espagnols [1]. Il est impossible de vérifier si la poésie scénique, cultivée alors par les prêtres, fit des progrès analogues à ceux de la lyrique, vu que nous n'avons aucun

[1] Les Espagnols emploient deux sortes de rimes, la *consonnante* et l'*assonnante*. La première doit offrir identité parfaite de *toutes les lettres,* à partir de la voyelle accentuée. La seconde, identité de *voyelles* seulement.

Exemples. RIMES CONSONNANTES.

1° Dans les mots *esdrùjulos* (c'est-à-dire où l'accent se trouve sur l'antépénultième) : rar*isima,* hermos*isima,* etc.

2° Dans les mots *llanos* (où l'accent se trouve sur la pénultième) : prec*iso,* div*iso,* etc.

3° Dans les mots *agudos* (où l'accent est sur la dernière) : v*oz,* atr*oz,* etc.

RIMES ASSONNANTES.

1° (*esdrùjulos*) : m*é*tr*ico,* cl*é*r*igo,* etc.

2° (*llanos*) : p*e*n*a,* ll*e*v*a,* etc.

3° (*agudos*) : coraz*o*n, di*o*s, etc. Dans les vers *esdrùjulos* il suffit même, pour rimer par assonnance, que les mêmes voyelles se retrouvent à l'antépénultième et à la dernière syllabe : Tel*é*mac*o,* Ang*é*lic*o,* etc.

Au reste, la poésie populaire non écrite de nos campagnes peut souvent offrir une idée assez juste de la rime assonnante, que les Espagnols n'ont point sottement frappée de ridicule comme nous l'avons fait. Tout le monde ici connaît cette vieille et naïve ballade de nos voisins d'outre-

moyen de comparer les pièces de cette époque aux pièces antérieures.

Au règne de Enrique III succéda la minorité de Juan II, pendant laquelle son oncle et tuteur, don Fernando, fit preuve de grands talens politiques et militaires, illustrant au dehors le trône de Castille en ébranlant la puissance des Maures de Grenade, et réprimant à l'intérieur les menées de l'ambition et de l'envie. Ses qualités brillantes le firent juger digne de la couronne d'Aragon, qui, malgré la concurrence d'autres princes, lui fut offerte par le vœu unanime de neuf électeurs. Le couronnement, qui eut lieu en 1414, à Sarragosse, attira non-seulement toute la noblesse du royaume, mais encore la plupart des grands de Castille. Ce fut à cette occasion que le célèbre marquis de Villena composa une *Comédie allégorique* qui fut jouée devant toute la cour. Dès lors la langue et la littérature castillanes achevèrent de se naturaliser dans la capitale de l'Aragon, et firent délaisser l'idiome limousin, dans lequel les Valenciens et les Catalans s'étaient acquis une réputation méritée.

Le règne de Juan II, qui dura près d'un demi-siècle, fut très-favorable aux lettres, cultivées par des hommes instruits, doués d'un jugement sain et d'une imagination féconde. Entre tous ceux qui se distinguèrent alors, brilla surtout notre *Ennius,* Juan de Mena, qui, ne trouvant pas l'idiome national capable de rendre la hauteur de ses pensées, l'enrichit d'une foule de locutions latines, qui sont restées dans notre langue poétique, et dont l'emploi sera toujours louable toutes les fois qu'elles seront placées avec discernement. Il eut pour émules les marquis de Villena et de Santillana. Le roi, son favori don Alvaro de Luna, connétable de Castille, ainsi que les plus illustres personnages, étaient troubadours. Au milieu des troubles politiques qui agitèrent le règne de ce monarque, tournois, joûtes, danses, jeux de toute espèce, réjouissaient la cour et distrayaient

lac, véritable romance à l'espagnole, soit pour la forme, soit pour le fond :

« Dites-moi la b*e*lle,
Qui vous a fait m*e*ttre
Dedans cette t*ou*r?
—C'est le roi mon p*è*re
Qui m'y a fait m*e*ttre
Par rapport à v*ou*s. » etc.

de ses maux le peuple, qui admirait l'adresse, le goût, la magnificence et la valeur de ceux qui le gouvernaient si mal. Don Alvaro de Luna, brave chevalier, craint de ses rivaux à cause de son pouvoir, de la constance de sa fortune et de l'énergie de son caractère; agréable aux dames par sa bonne mine et les agrémens de son esprit; jouissant de l'autorité que lui abandonnait un maître indolent, s'évertuait à détourner le roi de ses devoirs en l'amusant par des spectacles ingénieux en rapport avec la culture intellectuelle de l'époque.

Enrique IV hérita du royaume et de l'incapacité de le gouverner. Il entendait bien le latin, aimait à lire, à jouer du luth, à chanter. D'excellens musiciens formaient sa chapelle, où il passait une bonne partie de son temps. En outre, il goûtait fort la chasse, et tandis qu'il poursuivait le gibier dans les bois du Pardo et de Balsain, les grands s'emparaient de son pouvoir et de ses trésors, rasaient ses forteresses, soulevaient les villes et maintenaient tout le royaume dans une anarchie effrayante. Le caractère mélancolique du roi ne permit guère de voir à la cour d'autres fêtes que quelques bals ou exercices chevaleresques, comme ceux que donna sur le chemin du Pardo don Beltran de la Cueva. Les jeux mimiques, si estimés sous le règne de Juan II, déchurent considérablement sous celui de son fils. Le nom même de jongleur finit par être oublié.

La conduite peu édifiante de la reine, les scandales du palais, la nullité physique et morale du roi, poussèrent les grands et les prélats à déposer leur souverain, élisant à sa place l'infant don Alphonse, dont la mort prématurée laissa à doña Isabelle, sa sœur, le désir et l'espoir de régner. Parmi les prétendans à sa main, elle choisit don Ferdinand, prince d'Aragon, qu'elle épousa en 1469, à l'insu du roi Enrique. Ferdinand étant venu secrètement en Castille pour célébrer son mariage, fut reçu par le comte d'Uregna, qui fit représenter, en l'honneur de son hôte, une comédie dont on ignore l'auteur et le titre.

Les dernières années de Enrique IV furent signalées par de grandes calamités politiques, dont un des résultats fut l'ignorance profonde qui gagna toutes les classes de la société. Parmi le très-petit nombre d'écrivains qui fleurirent à cette époque, on remarque Rodrigue de Cota, auteur d'un *Dialogue entre l'Amour et un vieillard,* pièce représentable, écrite avec élégance. On lui doit aussi un dialogue entre *Mingo Revulgo* et *Gil Arri-*

bato, dans lequel, sous le voile de l'allégorie, il dépeint les désordres et les misères du temps.

Les ecclésiastiques étaient alors ignorans et corrompus au plus haut degré, ce que prouvent les décisions du concile convoqué à Aranda, en 1473, par don Alphonse Carrillo, archevêque de Tolède. Il y fut question de réformer la discipline et les études du clergé espagnol. On défendit aux clercs tous jeux scéniques dans lesquels s'offriraient des mascarades, des personnages monstrueux, des couplets indécens, des bouffonneries indignes de la majesté du temple, et que la coutume avait autorisés jusqu'alors; leur permettant toutefois les représentations honnêtes capables d'exciter la dévotion des fidèles.

Le règne suivant fut plus heureux pour la monarchie. L'autorité royale, unique, vigilante, juste, rétablit la paix intérieure en réprimant les violences d'une foule de tyranneaux qui sacrifiaient l'état à leur ambition et à leurs vengeances personnelles. De sages limites furent mises à la licence du peuple, qui ne peut être heureux que par la soumission aux lois. En vain le roi de Portugal voulut appuyer par les armes les droits douteux de sa nièce, doña Juana, le sort de la guerre, qui donne et ôte les empires, assura le sceptre à Isabelle et à Ferdinand.

Le zèle religieux leur fit entreprendre la conquête de Grenade, entreprise difficile qui coûta dix ans de fatigues et de combats sanglans, au bout desquels ils achevèrent dans l'Alhambra la délivrance de la péninsule, que Pélage avait commencée à Notre-Dame de Cobadonga. La nation, grande et forte sous ce gouvernement, qui avait reculé ses frontières et ouvert une route vers les contrées inconnues de l'Occident, commença à goûter les bienfaits qui accompagnent la culture des lettres et des beaux-arts, l'agriculture, l'industrie, la navigation et le commerce.

Bientôt Juan de la Encina se fit connaître par ses compositions dramatiques, qui lui valurent la protection de la cour, laquelle admirait dans ces fables, quoique par trop simples, un langage pur, gracieux, et une versification sonore. Ces divertissemens, d'abord privés, et d'autres faits à leur imitation, passèrent enfin dans le peuple, qui dès lors vit des acteurs de profession jouer de petits drames à trois ou quatre personnages, où les rôles de femmes étaient remplis par de jeunes garçons.

Fernando de Rojas, contemporain de Juan de la Encina, continua la nouvelle dramatique intitulée *Célestine,* ajoutant *vingt* actes au premier, écrit par un auteur inconnu. Juan de la Encina servit de modèle à ceux qui le suivirent et le surpassèrent dans la suite comme poète; et Rojas, bien qu'il n'eût pas écrit son œuvre pour la scène, trouva, parmi le grand nombre de ceux qui imitèrent l'excellente prose de ses dialogues, fort peu d'auteurs capables de l'égaler. Ces heureuses tentatives signalèrent la fin du quinzième siècle.

Au commencement du seizième, l'invention de l'imprimerie, destinée à propager les vérités utiles aux hommes, se répandait déjà de toutes parts. L'Italie, toujours à la tête du mouvement littéraire, recherchait les œuvres de l'antiquité, qu'elle imprimait, traduisait, imitait. L'histoire, l'éloquence, la poésie, l'érudition, ainsi que tous les arts du dessin, brillèrent du plus vif éclat. Venise, Milan, Ferrare, Florence et Naples, étaient les villes les plus civilisées de l'Europe. La domination des Médicis et le pontificat de Léon X renouvelèrent en Italie les siècles de Périclès et d'Auguste.

Dans ce temps, nos armées, conduites par celui qui mérita le surnom de *grand capitaine,* nous assuraient la possession de Naples. Vainement la France voulut s'opposer à nos succès: nos victoires étaient suivies de victoires plus grandes encore. La déroute de Garigliano et la prise de Gaëte n'étaient que les avant-coureurs de la captivité d'un roi et du sac effrayant de Rome.

La fréquentation des Italiens répandit le goût des bonnes études. Un grand nombre de siècles auparavant l'agreste Latium s'était illustré par les arts et la littérature empruntés de la Grèce vaincue. L'Espagne, dans une occasion semblable, sut profiter de l'état intellectuel des contrées qu'elle soumettait à sa domination.

Un des hommes qui influèrent le plus sur cette révolution fut Cisneros, qui unissait à un génie créateur une grande érudition, acquise au dehors, et beaucoup de vigueur dans le caractère. Au commencement du seizième siècle la fameuse université d'Alcala fut fondée sous ses auspices. On y vit dès lors, ainsi que dans les autres universités du royaume, un grand nombre de professeurs distingués, qui, outre les langues savantes, enseignèrent des sciences jusqu'alors inconnues en Espagne, ou perfectionnèrent les méthodes en usage. Par les efforts de ce

grand ministre tous les genres d'étude firent des progrès immenses, quoique inégaux entre eux. Francisco de Villalobos, savant médecin et bon prosateur, traduisit l'*Amphitryon* de Plaute en 1515, et Bartholomé de Torres Naharro, qui vivait en Italie alors, composa huit comédies, où il fit preuve d'une connaissance approfondie de la langue, de facilité dans la versification et d'un vrai talent dramatique. S'éloignant de la manière timide de Juan de la Encina, il donna à ses pièces plus d'intérêt et d'extension, les divisa en cinq *journées*, augmenta le nombre des personnages, leur attribua des caractères convenables, mit plus d'art dans l'intrigue, et assujettit quelques-uns de ces drames aux unités d'action, de lieu et de temps. Les pièces de Naharro, d'abord représentées et imprimées en Italie, passèrent ensuite en Espagne, où, selon les circonstances, tantôt prohibées, tantôt protégées et réimprimées, elles servirent de modèles à ceux qui cultivaient la poésie comique.

Vasco Diaz Tanco écrivit trois tragédies (les premières qui aient paru dans la péninsule) dont le sujet était emprunté des livres saints. Elles ne sont point parvenues jusqu'à nous.

Les charmantes comédies que Castillejo donna peu après furent accueillies par de vifs applaudissemens. Ce poète doit être considéré comme le dernier et peut-être le meilleur de ceux qui appartiennent à l'ancienne poésie lyrique espagnole, et, dans le genre comique, c'est le plus digne successeur de Torres Naharro. Imagination riche, connaissance des mœurs, jugement sûr, satire piquante, expression claire, versification suave, telles sont les qualités qui brillent dans ses comédies. Il est fâcheux qu'elles manquent de moralité, et que les personnages, de même que les situations, soient parfois d'un laisser-aller qui va jusqu'à la licence.

En 1527, le baptême de Philippe II fut solennisé à Valladolid par la représentation de quelques *actes*. Ces petits drames étaient joués dans les rues et places publiques par des comédiens qui, déjà, formaient indistinctement leur répertoire de pièces profanes et de pièces sacrées, qu'ils donnaient suivant que le requérait la circonstance.

Fernan Perez de Oliva traduisit en prose l'*Amphitryon* de Plaute, l'*Electre* de Sophocle et l'*Hécube* d'Euripide. Son talent était plus fait pour la gravité de la tragédie que pour la légèreté et les saillies comiques. Aussi, quoique sa version de Plaute soit

inférieure à celle de Villalobos, il donna, dans les deux tragédies, tant d'élévation et de vigueur à la prose castillane, qu'elle eût pu servir de modèle à ceux qui auraient voulu mettre sur la scène des sujets héroïques. Mais il ne trouva pas d'imitateurs. Ses pièces ne furent jamais représentées, et, lorsqu'on les imprima, le mauvais goût envahissait déjà notre théâtre.

Tels furent les auteurs les plus distingués qui cultivèrent en Espagne la littérature dramatique avant 1540. Les causes principales qui nuisirent alors à son développement furent le peu de faveur dont jouissaient ceux qui appliquaient leur talent à ce genre difficile ; un penchant décidé pour le merveilleux, produit par la lecture des livres de chevalerie ; un esprit de dévotion mal entendue, qui profanait les saints mystères en les mettant sur le théâtre ; et enfin l'abus de la censure.

Quoique les universités espagnoles eussent amélioré les études, elles n'avaient pas changé leur antique organisation. Dans ces hautes écoles, où la jeunesse aurait dû trouver l'enseignement de toutes les sciences, on enseignait seulement la théologie, le droit canon, la jurisprudence et la médecine. Les trois premières de ces facultés obtenaient une préférence injuste. Pour elles on établissait des colléges magnifiques, pour elles on réservait les plus hautes dignités de l'état. La dernière, peu estimée de ceux qui se vouaient aux autres, n'existait guère qu'en raison de l'importance que lui a donnée de tout temps parmi les hommes la crainte de mourir. Le professeur de médecine le plus éminent ne pouvait jamais prétendre ni aux récompenses ni aux honneurs qu'obtenaient un théologien, un canoniste ou un jurisconsulte. L'étude des langues, l'histoire, la philosophie morale, la poésie, l'éloquence, la littérature proprement dite, procuraient tout au plus une chaire à leurs professeurs. Les sciences qui se rapprochaient le plus des facultés privilégiées recevant des encouragemens si maigres, comment trouver quelqu'un pour les sciences naturelles et exactes ? Quels pouvaient être les progrès du théâtre ? Qui aurait eu le courage de s'appliquer à des travaux si pénibles, si peu faits pour conduire à la fortune, si dédaignés par les hautes classes et par les hommes qui se faisaient appeler savans, à des travaux que payaient seuls les applaudissemens du vulgaire ?

A une époque antérieure, les rudes productions de notre scène avaient reçu un accueil plus favorable. Egalement honorées

dans les palais et dans les temples, elles étaient protégées par les plus hauts personnages, qui eux-mêmes entraient en lice. Mais ces temps n'étaient plus. Ferdinand le Catholique, dont le caractère dur avait été rendu plus taciturne encore par la vieillesse et les infirmités, ne sut jamais unir des goûts littéraires ou scientifiques aux qualités de bon chevalier et de roi prudent. Germaine de Foix, sa seconde femme, étrangère à notre langue et à nos mœurs, n'était pas une protectrice capable de ranimer une verve éteinte. Philippe I, mort prématurément, se borna à venir de Flandre, avec toute sa cour, pour introduire dans le palais une étiquette et des cérémonies inconnues jusqu'alors. Charles-Quint, toujours voyageant et guerroyant, Flamand lui-même, et entouré de Flamands qui se disputaient avec une avidité scandaleuse les dignités et les trésors de la nation, ne contribua pas à la splendeur de notre théâtre, qu'il ne connaissait nullement. Sa cour ambulante, toute militaire, partageait les inclinations du monarque. D'ailleurs les discordes civiles qui troublèrent les provinces dans les premières années de son règne, furent des incidens peu favorables aux progrès de la scène espagnole.

Les livres de chevalerie, qui commencèrent à être connus vers le onzième siècle, se répandant bientôt dans toute l'Europe, amusèrent les loisirs de ceux qui aimaient la lecture, et remplacèrent par des récits merveilleux l'histoire, tout à fait abandonnée. Dans le milieu du quatorzième siècle parut en Espagne *Amadis de Gaule,* livre suivi d'un grand nombre d'autres du même genre, moins ingénieux sans être moins extravagans. Cette littérature nuisible demeura d'abord, vu la rareté et la cherté des exemplaires, ensevelie dans les bibliothèques privées des rois et des grands seigneurs; mais, après l'invention de l'imprimerie, elle se répandit prodigieusement et devint la lecture favorite du peuple. Le premier roman de cette espèce, imprimé en Espagne, fut ce même *Amadis de Gaule* dont nous venons de parler, et dont, pendant le seizième siècle, une foule d'auteurs s'évertuèrent à imiter les fictions et le style. Comme toutes les fois qu'on s'écarte du vrai l'imagination rencontre des espaces immenses où elle se perd, l'abondance des livres de chevalerie publiés à cette époque fut telle, que ces ouvrages formeraient aujourd'hui à eux seuls une vaste bibliothèque si la plume du plus fameux de nos romanciers ne les eût écrasés sous le ridicule, de sorte qu'au plus savons-nous qu'ils ont existé. Ces pro-

ductions dépravèrent le goût de la multitude en ne lui présentant que des faits surnaturels, un autre univers et d'autres hommes. Les auteurs entassaient prodige sur prodige, incident sur incident pour soutenir la curiosité, s'attachant aussi à ne peindre que des sentimens héroïques ou tendres pour intéresser le cœur. Dames d'une beauté surprenante, princes, rois, empereurs, absences, jalousies, plaisirs d'amour, tournois, devises, conquêtes, entreprises téméraires, travaux surhumains, tours de bronze, palais de cristal, lacs enflammés, etc., etc., telle était l'étoffe de ces compositions, qui s'appelaient *histoires*.

Comment un peuple accoutumé à de pareilles extravagances saurait-il, au théâtre, se contenter d'une intrigue vraisemblable, empruntée de la vie domestique, ainsi que les caractères et les passions, compliquée par des moyens naturels, dénouée d'une manière facile quoique imprévue, et conduite enfin dans le but de faire ressortir des vérités utiles? L'art dramatique n'était pas assez avancé pour qu'on pût espérer voir des ouvrages remplissant toutes ces conditions, et le public n'était guère en état d'apprécier une pièce bien écrite. Aussi, à peine eut-on commencé à cultiver la littérature scénique, que ceux mêmes qui la cultivaient prirent à tâche de la corrompre en introduisant dans leurs élucubrations des personnages et des incidens hors nature. Cette erreur, que les auteurs se transmettaient de l'un à l'autre, et qu'accueillaient toujours des applaudissemens, rendit inutiles les plus beaux dons du génie, en détournant des éternels principes de l'art, dont l'objet doit être l'imitation de ce qui existe ou pourrait exister parmi les hommes.

Aux merveilles romanesques on ajouta celles inhérentes à la religion. Comme les mystères étaient bannis peu à peu des églises, ils passèrent d'autant plus facilement sur les tréteaux profanes, et ouvrirent aux poètes une voie nouvelle pour exciter l'admiration par des drames sacrés pleins de prodiges, que la foi rendait vraisemblables, et où l'entier abandon de l'art était un titre de plus à la faveur publique. Il en résulta cette multitude de comédies de saints et d'actes sacramentaux ou de nativité (*autos sacramentales o natalicios*) qui alimentèrent si long-temps la dévotion équivoque du vulgaire, rendant de jour en jour la réforme théâtrale plus difficile.

La poésie lyrique, non soumise à la censure de la plèbe, libre dans ses sujets, fille de l'imagination, interprète de ses

propres sentimens, atteignit, sous la plume de Garcilaso et de ceux qui suivirent, à un haut degré de splendeur. Mais ces deux genres diffèrent tellement entre eux, que ce qui est perfection dans l'un est défaut dans l'autre. La pompe et le mouvement lyriques, mal appliqués aux fictions théâtrales, contribuèrent à égarer le goût. Une imagination désordonnée mêla tous les styles, et se servit d'expressions si exagérées, que la diction dramatique n'eut bientôt plus rien de cette simplicité noble qui doit la caractériser.

Les nouvelles doctrines qui séparèrent de la communion catholique une grande partie de l'Europe, la crainte qu'elles ne produisissent en Espagne les mêmes maux et les mêmes scandales, firent prendre des précautions extraordinaires, imposer de grandes restrictions à la liberté de la presse, et d'étroites limites aux arts de l'imagination. Mais cette gêne fut incapable d'arrêter entièrement les efforts et la vigueur du génie espagnol. Aujourd'hui nous admirons encore les productions de ceux qui, s'abandonnant à leurs inspirations sublimes, illustrèrent notre littérature à cette époque, laissant des modèles que l'âge présent ne réussit pas toujours à imiter.

En 1548, Charles-Quint étant absent, fut célébré à Valladolid le mariage de sa fille Marie avec l'archiduc Maximilien. A cette occasion on donna au palais une comédie, avec grand luxe de décors, à l'imitation de ce qui se faisait à Rome. Aucun auteur espagnol ne fut jugé digne d'employer sa plume en l'honneur de ces princes. La comédie, composée long-temps auparavant par l'Arioste, fut représentée en italien.

La prose familière n'avait pas encore été appliquée au théâtre. Un homme qui n'y semblait guère propre eut ce mérite. Un Sévillan, de la classe infime du peuple, sans maître, sans études, gagnant sa vie au moyen d'un art mécanique, introduisit cette excellente innovation, et ouvrit aux auteurs dramatiques une route qu'ils suivirent avec peu de succès. Cet homme fut Lope de Rueda, qui, au milieu du seizième siècle, se distingua comme acteur habile et auteur ingénieux.

La *Célestine,* et autres nouvelles en prose, avaient deux défauts intolérables sur la scène : une érudition pédantesque et des discours interminables sur des sujets inopportuns, sans parler de la longueur excessive de ces ouvrages, faits pour la lecture et non pour la représentation. Rueda, s'accommodant à

l'impatience d'un public debout, serré, distrait, rassemblé sur une place, dans une cour ou sous un hangar, écrivit de petits drames à trois ou quatre personnages, dont l'action était fort simple, les caractères naturels, le langage piquant et correct, quoique populaire. Il composa en outre quelques pièces plus étendues, où il introduisit des épisodes assez déplacés, qu'il faisait quelquefois représenter à part. Mais en voulant imiter, dans ces drames, le goût qui régnait alors en Italie, il s'écarta souvent de la simplicité louable qui formait la base de son talent dramatique. Ses dialogues pastoraux en vers, imprimés seulement après sa mort, sont excellens; mais cette édition est absolument introuvable. Il ne nous est parvenu qu'un dialogue entier, avec un fragment d'un autre dialogue. Lope de Rueda mérite avec justice le nom de père du théâtre espagnol.

Le Valencien Juan de Timoneda, qui fut son ami et l'éditeur de ses œuvres, suivit ses traces dans quelques comédies en prose, dont le dialogue est facile et la fable régulière. Ses pièces en vers ne peuvent obtenir le même éloge. Sa versification est pénible, incolore. Pour tâcher d'être original il eut trop souvent recours au merveilleux, et n'imita guère que les défauts de Rueda, ce qui arrive presque toujours aux copistes des hommes de génie.

Alonso de la Vega, acteur et auteur, écrivit quelques comédies en prose fort goûtées de son temps. Mais la critique signale de si nombreux défauts dans les trois qu'il nous a laissées, qu'on a de la peine à comprendre un succès si mal justifié.

Une foule d'autres auteurs composèrent aussi alors des pièces dont quelques-unes nous sont parvenues. Des troupes de comédiens parcouraient les provinces, amusant le peuple par des représentations de dénominations diverses. Mais on était resté bien en arrière sous le rapport des costumes, des décors et de tout l'appareil scénique. Comme il n'existait de théâtres permanens dans aucune ville, et que les acteurs, vu leur maigre répertoire, ne séjournaient pas long-temps dans le même lieu, il leur était impossible de traîner constamment à leur suite un lourd bagage. Leurs gains chétifs, en outre, leur interdisaient de plus fortes dépenses.

Cependant les abus que le concile d'Aranda avait voulu détruire existaient toujours. La fête ridicule des Innocens continuait à être célébrée, et les drames sacrés dont le concile avait

autorisé la représentation s'écartaient fort de l'honnêteté et de la décence convenables. Il fut donc nécessaire que le concile de Tolède (1565-66) prohibât de nouveau ces grotesques réjouissances, défendant que l'office divin fût interrompu par aucune espèce de divertissement, et que les représentations eussent lieu dans l'église, ordonnant que les évêques fissent examiner les pièces religieuses avant qu'elles fussent jouées devant le peuple, et renouvelant aux ecclésiastiques la défense de se masquer et de remplir des rôles dans de tels spectacles. Les mêmes mesures furent prises, successivement, dans les autres diocèses de l'Espagne, pour éloigner les désordres du saint lieu et obliger ses ministres à ne pas avilir la dignité de leur caractère.

Les drames religieux furent donc réduits à n'être plus que de courts dialogues, mêlés de chants et de danses, exécutés à Noël par les sacristains, les enfans de chœur, les chantres et les clercs, après avoir été soumis à la censure ecclésiastique. On n'y vit plus figurer des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, mais des anges et des pasteurs, rôles plus convenables à l'âge, aux traits, à la taille des enfans et jeunes hommes qui les remplissaient. De là naquirent les pièces chantées connues aujourd'hui sous le nom de *villancicos* [1], lesquelles, accompagnées alors de danses, de musique instrumentale, etc., étaient beaucoup plus compliquées que maintenant.

Les drames sacrés, historiques, allégoriques, moraux, que les prêtres avaient joués tant d'années, disparurent entièrement. Rien ne s'était imprimé. Les chanoines conservant les manuscrits de ces ouvrages comme leur propriété, il leur fut aisé de les détruire tous, et le même zèle religieux qui les avait produits se tourna contre eux pour les anéantir. La sainteté du temple et de ses ministres y gagna à la vérité, mais l'histoire littéraire y perdit beaucoup.

La défense faite au clergé donna une impulsion nouvelle aux théâtres publics, sur lesquels on vit dès lors plus fréquemment des compositions sacrées. Le nombre des auteurs dramatiques alla s'augmentant, et les acteurs, poussés par leur intérêt, ainsi que par le désir d'être applaudis, firent de grands progrès

[1] Cantiques, odes sacrées, Noëls, qui se chantent à l'église les jours de fête.

dans leur art, n'omettant rien de ce qui pouvait donner aux spectacles cet appareil brillant dont ils avaient toujours manqué.

Vers 1570, un comédien de Tolède, Naharro, *inventa les théâtres,* c'est à dire y introduisit des décors peints et mobiles, changea le lieu occupé par l'orchestre, améliora les costumes, fit mouvoir des machines, simula des tempêtes, des combats, etc.

Cependant la scène espagnole s'éloignait toujours plus de la simplicité qui avait distingué les meilleures compositions de quelques auteurs précédens. Les efforts du docte anonyme qui, en 1555, publia à Anvers une bonne traduction des comédies de Plaute, furent inutiles. Pedro Simon Abril fit connaître à ses compatriotes, de 1570-77, le *Plutus* d'Aristophane, la *Médée* d'Euripide et les comédies de Térence. Geronimo Bermudez présenta aussi en 1577, dans sa tragédie d'*Inès* (*Nise lastimosa*), une action intéressante, pathétique, des situations vraisemblables, un style noble et grave. Les tragédies en prose de Fernan Perez de Oliva, publiées par Ambrosio de Moralès, sont estimées aussi des critiques. Mais alors nul ne songea à imiter les ouvrages que nous venons de mentionner.

D'autres littérateurs écrivirent à la même époque, en latin, des tragédies et des comédies fort régulières. Mais ces œuvres de pure érudition ne purent naturellement influer en rien sur les progrès du théâtre. Don Louis Zapata traduisit l'*Art poétique* d'Horace, Juan Perez de Castro, celui d'Aristote. Peu après Alonso mit au jour une poétique détaillée et judicieuse dans laquelle il avait réuni d'excellens préceptes sur l'art dramatique. Tout fut inutile. La dépravation de la scène espagnole était devenue inévitable. Le Sévillan Juan de Malara fut un de ceux qui y contribuèrent le plus par ses drames désordonnés, où les écarts d'une imagination brillante étaient revêtus d'un style coulant et harmonieux. Son compatriote Juan de la Cueva, versificateur prolixe, cultiva tous les genres de poésie, et resta médiocre dans tous. Suivant les traces de Malara, il commença en 1579 à donner des tragédies et des comédies, lesquelles, reçues favorablement d'abord à Séville, puis dans toutes les villes du royaume, servirent d'excuse à ceux qui, avec moins de talens encore, s'engagèrent dans la même route.

Alors se confondirent, sous tous les rapports, le genre comi-

que et le tragique. On commença à négliger, comme chose de peu d'estime dans le drame, la prose, parvenue déjà à un si haut point de perfection. Les comédies n'étaient que des romans versifiés, pleins d'aventures invraisemblables et décousues; les tragédies étaient, ou des imbroglios qui ne se dénouaient qu'à force d'atrocités, ou une série de situations sans art, sans unité, empruntées de l'histoire, et mises tout bonnement en dialogues par l'auteur.

Tel fut l'état dans lequel Cervantes trouva le théâtre, et bien loin de l'améliorer comme il aurait pu le faire, il n'y chercha qu'un moyen de soulager son indigence. Laissant de côté son génie, il écrivit donc comme les autres, afin de s'accommoder au goût général et de réussir.

Cette école, si on peut lui donner ce nom, fut suivie plus tard par Cetina, Virués, Guevara, Lupercio de Argensola et beaucoup d'autres moins célèbres, qui fleurirent en Castille, en Andalousie et dans le royaume de Valence.

De tels spectacles étant devenus un besoin pour le peuple, les troupes d'acteurs se multiplièrent de toutes parts. Elles parvinrent à s'établir à Madrid, où elles occupèrent les deux théâtres *de la Cruz* et *del Principe*, le premier construit en 1579, le second en 1582 [1].

Ce fut là que commencèrent à se faire entendre les vers faciles du jeune Lope de Vega, homme extraordinaire que la nature avait doué de l'imagination la plus féconde, de la veine poètique la plus abondante qu'on ait jamais vues à aucune époque. Le public n'estimant que ce qui était de Lope, les autres poétes furent contraints de l'imiter pour être applaudis, et par conséquent abandonnèrent plus que jamais l'étude de l'antiquité, les bonnes doctrines, et les préceptes que le simple bon sens nous dicte à défaut de tout exemple et de toute lecture.

A la fin du seizième siècle, Lope, à peine âgé de quarante

[1] Les acteurs ne restaient auparavant à Madrid, comme dans d'autres lieux, qu'en raison de l'accueil qu'ils y recevaient et du nombre des pièces de leur répertoire. Ils louaient donc une *cour*, où l'on dressait temporairement un échafaud et disposait des sièges pour les spectateurs. Ce fut ainsi que le mot de cour (*patio*, *corral*,) devint en Espagne le synonyme de *théâtre*.

ans, avait déjà donné au théâtre plus de quatre cents comédies, improvisées comme toutes celles qu'il fit depuis, et comme tous les autres ouvrages qui sortirent de sa plume, soit en vers soit en prose. Sa fécondité, qui ne sut jamais se plier aux règles de l'art, est admirable ; mais, ce qui ne l'est pas moins, c'est que, improvisant toujours, il ait souvent si bien réussi. Ceux qui, s'inquiétant peu des beautés nombreuses répandues dans ses productions dramatiques, n'ont plaisir qu'à exagérer ses défauts, peuvent certes trouver ample matière à leur censure; mais si cette censure va jusqu'au point d'accuser Lope d'avoir corrompu la scène espagnole, les preuves leur manqueront pour soutenir une accusation si injuste.

Le bon goût était déjà entièrement banni du théâtre lorsque Lope commença à écrire. Il est vrai qu'il eut tort de n'y pas porter remède ; on pouvait, à cet égard, espérer beaucoup d'un talent comme le sien. Lope avait une sensibilité exquise, une imagination ardente, une oreille délicate, une connaissance profonde soit des auteurs anciens et modernes, soit de la langue et des mœurs nationales. Si, avec des facultés semblables, il n'aspira pas à la gloire acquise plus tard en France par Corneille et Molière, c'est la seule faute qu'on puisse lui reprocher.

L'art dramatique, né, comme nous l'avons dit, dans les églises, s'exerçait sur les mystères de la religion. Dans le sanctuaire, et, plus tard, sur les places et les théâtres, on entendait la voix de Dieu, celle du Christ, de sa mère divine, des apôtres et des martyrs. Les anges, les diables, les vices, les vertus, étaient les personnages ordinaires de ces drames. Tout cela ne fut point inventé par Lope. Si ses fables ont peu de vraisemblance, si les événemens de la vie s'y succèdent dans un ordre peu naturel, s'il y mêle des personnages de toutes conditions, des actions héroïques et vulgaires ; s'il viole l'unité de lieu et de temps, s'il fait mentir l'histoire et les coutumes des nations, les auteurs précédens lui en avaient donné l'exemple. S'il met sur le théâtre ce qui appartient à l'épopée, à la poésie lyrique ; s'il flatte l'ignorance du vulgaire en lui peignant comme possibles les apparitions, les sortiléges, et tous les rêves d'une sotte crédulité, d'autres que lui en avaient fait autant. En faisant figurer sur la scène les divinités païennes, de façon à détruire toute

vraisemblance, il ne fit non plus que répéter ce qui avait déjà été applaudi pendant nombre d'années. Il ne corrompit point le théâtre, mais se soumit à écrire selon le goût dominant, se souciant beaucoup moins d'instruire le peuple, de rectifier ses idées, que de lui plaire pour mieux vendre les fruits de son génie. Il tâcha donc, par ce moyen, peu noble il est vrai, de concilier les exigences de son amour-propre et l'augmentation de sa fortune.

L'examen de ses ouvrages dramatiques et de ceux des contemporains qui l'imitèrent, les innovations introduites par Calderon, qui mit plus d'art dans la contexture de ses fables; les défauts, les beautés de notre scène, son influence sur les théâtres de l'Europe pendant tout le dix-septième siècle, sa décadence dans le siècle suivant, les efforts tentés pour sa réforme, l'état où elle se trouve aujourd'hui et les moyens de la rendre meilleure, telle est la tâche qui se présente à l'homme qui, avec plus de lumières et moins d'années, se proposera de continuer mon œuvre, et de jeter du jour sur cette partie de la littérature espagnole qui peut agir aussi puissamment sur nos progrès intellectuels que sur nos mœurs publiques et privées.

VISITE

DE Mme FRY

A LA MAISON PÉNITENTIAIRE

DE

LAUSANNE.

Il est parmi les voyageurs marquans qui parcourent la Suisse une femme dont le nom se placera à côté de celui de Howard, Elizabeth Fry. Ses travaux, en faveur des femmes prisonnières, commencés à Newgate, ont pris une extension difficile à calculer, puisque partout où le régime des prisons s'améliore on cherche à imiter plus ou moins bien les soins moraux et religieux qu'elle donne aux prisonniers depuis un grand nombre d'années. Sans cesse occupée à provoquer, à ranimer les associations chrétiennes connues sous le nom de *comités de patronage des libérés*, elle est comme le centre d'un immense réseau de charité et de miséricorde jeté sur les tristes demeures où gémissent les êtres, rebuts de la société.

Nous avons eu la joie de voir passer à Lausanne le 2 août cette femme bienfaisante, peu soucieuse du lac et des montagnes mais cherchant les ateliers des travaux forcés et les cellules où les prévenus passent les jours d'oisiveté et de solitude qui précèdent leur jugement. Mme Fry ne pensait pas à proposer des changemens, des améliorations; elle venait simplement voir, curieuse de juger à son tour d'un établissement favorablement placé dans l'o-

pinion des juges compétens, et déjà visité par un grand nombre de voyageurs, envoyés par leurs divers gouvernemens ou désireux d'acquérir pour eux-mêmes la connaissance exacte de ce que la Suisse a essayé, dans plusieurs cantons, en fait de régime pénitentiaire. Elle arrivait se promettant un vrai plaisir et parait l'avoir goûté, car ses remarques sur notre vaste prison ont prouvé la satisfaction qu'elle semblait heureuse de témoigner.

On aurait dit qu'elle voyait un lieu qui lui était familier et lui présentait ce qu'elle avait attendu.

Mme Fry est aussi remarquable par la noble simplicité de ses manières et de ses paroles que par le zèle ardent et soutenu que les années n'ont point diminué; elle ne dit que des choses éminemment utiles, pratiques, directes, embellies par sa physionomie sereine et bienveillante; son accueil plein d'aisance est prompt et affectueux; mais il ne s'y mêle rien d'accessoire; le temps lui est précieux; elle dit tacitement à chacun : « Vous savez pourquoi je voyage; travaillons ensemble pour ramener à Dieu les malheureux qui lui désobéissent. » Elle écoute avec une grande attention les réponses que ses questions font naître et n'entame aucune discussion. On voit qu'elle est avide d'augmenter la masse de ses informations et de ses expériences, mais c'est pour en faire l'application en d'autres momens; elle ne parle point de ce qu'elle a vu ailleurs, encore moins de ce qu'elle a tenté ou accompli; ce genre de développement est réservé pour les entretiens qu'elle offre aux membres des comités de patronage; nous ne l'avons vue que s'informant et approuvant les choses qui frappaient ses regards. Au moment où elle est entrée dans l'atelier des femmes de la correction, elle a prononcé un mot très-expressif en anglais, *capital;* cela veut dire excellent ou à-peu-près. Le soleil éclairait cette grande pièce; chaque prisonnière travaillait en silence. Bientôt Mme Fry a pris la place de la première surveillante et suivant sa charitable habitude a parlé aux tristes victimes de leurs égaremens.

La difficulté de se faire comprendre ne l'arrête point; un interprète vient à son aide; son accent impressif et affectueux, l'étrangeté de son langage; la sévérité de son costume quaker, la dignité de son maintien compensent la perte de la communication directe et donnent à cette prédication nouvelle un caractère tout particulier.

M. Roux, chapelain de la maison, a expliqué en peu de mots le but de la visite qui amenait dans l'atelier un mouvement inaccoutumé, et M. Scholl a traduit les précieuses paroles de Mme Fry,

terminées par la lecture de la seconde partie du Chapitre IV de l'Epitre aux Ephésiens, depuis le verset 17e, si riche en exhortations particulièrement applicables aux malheureux prisonniers.

Plusieurs des détenues ont pleuré à l'ouie des affectueux conseils de l'amie étrangère qui s'adressait à elles et toutes ont montré du respect et une sérieuse attention.

Mme Fry aurait désiré que les femmes enfermées à la division dite de la force, pussent être réunies à celles de la Correction beaucoup plus nombreuses et rassemblées par des délits moins graves, mais la chose était contraire aux règlemens de la Maison; elle n'a pas voulu que les prisonnières, condamnées à subir les punitions les plus rudes et les plus prolongées fussent privées de sa visite; quoique très-fatiguée, elle leur a parlé aussi longuement qu'à leurs sœurs d'infortune, mais dans un sens plus charitable et plus encourageant; le récit de la conversion et de la réhabilitation dans l'estime publique, d'une jeune personne, coupable du même crime que plusieurs d'entr'elles ont commis, a servi de moyen d'exhortation plus efficace que des paroles sévères; il est inutile d'ajouter que cette histoire fut racontée avec la plus parfaite simplicité.

Mme Fry attache une beaucoup plus grande importance à la lecture de l'Evangile qu'à ce qu'elle sait y ajouter : lorsqu'elle apprit que cinq prisonnières n'avaient pu l'entendre, elle dit avec vivacité, *il faudra que nous aillions leur lire les mêmes versets.* — Tout en appréciant, probablement à sa valeur, sa propre influence, elle cherche à s'effacer en se mêlant parmi les travailleurs occupés de l'œuvre à laquelle elle a consacré sa vie, et nous pensons que cette modestie a dû encourager beaucoup les personnes qui sont entrées en communication chrétienne avec cette femme éminente. Ses traits expriment la paix : nous dirions presque la joie; les années n'ont point vieilli son noble visage; elle est encore belle de cette jeunesse de l'âme pieuse si admirablement décrite par M. Manuel dans l'un de ses plus excellens sermons. Le souvenir de ce digne pasteur, une fois dévoué à la pénible et triste paroisse aujourd'hui confiée à M. Roux, s'est vivement reveillé dans le cœur de ceux de ses amis qui ont eu l'avantage d'accompagner Mme Fry. Il aurait été si heureux de la recevoir. Et tous deux se seraient si bien compris dès le premier instant! . . .

Mme Fry a demandé à visiter les ateliers des hommes mais ne leur a pas parlé à tous ainsi qu'elle a bien voulu le faire chez les femmes. Son apparition était un événement dans ces salles où nul étranger à l'administration ne pénètre : aucun sourire moqueur ne

s'est montré à la vue de la dame anglaise entourée des chefs de la maison et dont la main s'est posée sur le colier de fer de l'un des prisonniers comme pour juger du degré de gêne qu'il pouvait lui causer.

Elle a adressé plusieurs questions et des paroles bienveillantes à cet homme qui lui a répondu avec tristesse et convenance.

En quittant la maison pénitentiaire Mme Fry se proposait de voir l'évêché et les prisons placées à l'hospice cantonal, connues sous le nom de Discipline et de prison centrale, mais elle était si fatiguée qu'elle a dû y renoncer, elle s'est donc bornée a parcourir une partie des cellules de l'évêché où un seul prisonnier a vu sa longue journée se varier par ses questions et son adieu plein de vœux pour que l'affliction présente tourne au bien du prévenu ; — il avait une Bible ouverte devant lui — lis-tu dans ce livre? — oui, très-souvent — *continue tous les jours*, dit encore l'amie des prisonniers.

Mme Fry cherche à voir les prisons quelle suppose moins bien tenues que les pénitentiaires et attache une grande importance à la manière dont les prévenus sont traités.

Il est à regretter que son séjour à Lausanne ait été si rapide et que la difficulté qu'elle éprouve à parler le français nuise beaucoup au bonheur qu'on aurait à s'entretenir avec elle, mais le langage parlé par sa vie et celui de sa manière d'être tout entière est cependant compris par toute personne douée de quelque sensibilité. Puisse son pèlerinage être béni pour elle et pour ceux qu'elle cherche à rencontrer . . . On sent après l'avoir entendue qu'on ne lui est plus étranger tant il y a dans son cœur de cet amour universel et charitable, trop rare, hélas, parmi les serviteurs de Christ, en ce point capital, bien éloignés de leur divin modèle.

POÉSIE.

LA SOURCE.

PARABOLE.

Sur la rive enchantée où l'erreur nous convie
Je cherchai trop longtemps le chemin de la vie.
J'interrogeais mon cœur, les hommes, l'univers,
Egarant ma pensée en ses vastes déserts.
Sur moi la vérité semblait par fois descendre.
Une voix s'approchait que je croyais comprendre.

Cette pièce fera partie d'une troisième édition des *Glanures d'Esope* qui sera éditée par M. G. Rouiller, à Lausanne. Cette publication sera exécutée, on nous l'assure, avec beaucoup de soin et d'élégance. Nous le désirons ; le public et l'auteur y ont droit. Ces fables, vrai modèle de grâce et de spirituelle naïveté, ont déjà obtenu à l'étranger, aussi bien que chez nous, un succès dû à leur seul mérite. — Malgré l'indifférence bien connue de notre public pour les ouvrages de goût, Mr J. J. Porchat a su lui faire prendre un vif intérêt à chacune de ses publications ; le sentiment vrai qui perce à travers la forme qu'il a choisie, et à laquelle la nature de son talent le porte si irrésistiblement, nous fait aimer l'homme aussi bien que l'auteur.

Mais d'autres, s'élevant en murmures confus,
Je n'entendais personne et ne m'entendais plus.
Je dis : « La vérité se plaît aux solitudes.
» Loin des savans du siècle et des folles études,
» Le fruit de Sapience attend mes faibles mains.
» Je le trouve à l'écart : je l'apporte aux humains. »
Au murmure des bois d'un asile sauvage
J'allai prêter l'oreille, et déjà me crus sage.
Sur moi dans le sommeil un songe descendit.
Il me semblait qu'un antre à mes yeux suspendît
Sur la pelouse en fleurs son arcade imposante.
De la grotte il s'échappe une onde jaillissante;
Mais d'y puiser à peine a-t-on pris le plaisir
Que d'en chercher la source on éprouve un désir.
J'ose étancher ma soif : sur moi le charme opère.
J'entre, et le jour d'abord me prête sa lumière.
Après quelques momens, ô regrets superflus,
O terre, ton flambeau ne m'accompagnait plus.
Mon œil consulte en vain l'obscurité profonde.
J'avais fait quelques pas : la caverne est un monde.
J'allais ouvrir mon cœur aux flammes du courroux :
Mieux inspiré, je prie et je tombe à genoux.
Un ange m'apparaît, et sublime et modeste;
Ses traits sont d'un mortel, son langage est céleste.
Il sourit; il m'apporte un flambeau radieux.
« Tout autre s'éteindrait dans ces augustes lieux,
Dit-il. De celui-ci la lumière éternelle
Où finit votre jour est un guide fidèle. »
Ainsi je parcourus ces vastes régions.
Poètes, oubliez vos douces fictions.
La moindre vérité de cet aimable empire
Vaut toutes les erreurs que chante votre lyre.
Je marche, et chaque pas augmente mon bonheur,

Pâture délectable et nouvelle à mon cœur.
De prodige en prodige, au terme de ma course,
J'arrive où naît cette onde, et je puise à la source.
Dès ce moment heureux succède à mes transports
Une divine paix. Plus de vœux, plus d'efforts.
Quel Saint m'ouvre ses bras? C'est Jéhovah lui-même.
Je l'entends, je le vois dans un calme suprême.
Il habite en mon cœur. Quelle félicité
De m'unir, sans me perdre, à sa Divinité!
Ah! flambeau merveilleux ou plutôt sainte aurore,
Mon amour au réveil vous bénissait encore.
Et qu'entendis-je alors? Aux rayons du matin,
Le Temple m'appelait de son clocher lointain.
J'accours; le bon Pasteur m'exhorte et me conseille:
C'est l'Ange et le flambeau; c'est la source, et je veille.

J. J. Porchat.

MA MÈRE ET MOI.

A MON ÉPOUSE.

—

I.

Du temps que j'étais enfant,
Age pur, âge charmant!
J'avais, me disait ma mère,
Les yeux bleus, le regard doux,
Cheveux blonds, sur ses genoux
Tombant en boucles, ma chère.

Alors, mes mains dans ses mains,
Souvent de ses longs chagrins
Ainsi je l'ai consolée :
« Bientôt je serai grand, moi,
Et je souffrirai pour toi,
Mère que Dieu m'a donnée. »

Et chaque fois dans mon cœur
Une ombre de sa douleur
Passait avec sa tendresse;
Puis le courage en mon sein
Et le travail sous ma main
Renaissaient de ma tristesse.

Quand vinrent mes dix-huit ans,
J'avais vu tant de tourments,
Vécu tant d'heures de peine!
J'avais pleuré sur son sein,
Dans mes mains pressé sa main;
Mais souffert pour elle?..... à peine.

Pourtant je voulais souffrir;
J'étais plein d'un seul désir :
« Toit paternel, cœur de mère,
Il faut recevoir mes adieux;
Laissez-moi sous d'autres cieux
M'ouvrir un chemin prospère! »

Et j'ai voulu m'exiler.
Sans pouvoir la consoler,
Je la vis dans ses alarmes.
Après dix jours sans soleil,
Après dix nuits sans sommeil,
Elle n'avait que ses larmes.

Instruments de mon destin,
Les flots rapides du Rhin
Emportèrent ma nacelle.
Le Batave généreux
M'accueillit avec mes vœux;
Mon étoile semblait belle.

Mais la mer et ses vaisseaux,
Mes premiers succès, si beaux,
N'ont jamais pu me distraire
De la terre où je naquis,
De ce lac aux bords chéris,
Du pauvre toit de mon père.

Un an s'était écoulé.
Un soir j'allais, désolé,
M'étourdir au bruit des vagues.
Mais, plus forts que les brisants,
De sombres pressentiments
M'accablaient de craintes vagues.

Comme un lourd poids, la terreur
Ainsi pesait sur mon cœur.
Mes deux genoux sur le sable,
« Dieu, disais-je, veux-tu, toi,
Nous briser ma mère et moi
Comme un navire et son cable? »

II.

Là haut, ma chère, vois-tu
Ces séjours de la vertu?
Eh bien! à cette même heure
Où j'étais à me mourir,
Son ame dans un soupir
Fuyait la terre où l'on pleure.

Et mes angoisses, c'était
Mon ame qui s'agitait
Et voulait suivre la sienne;
C'était deux mêmes esprits
Pour les deux mondes unis,
L'un libre et l'autre à sa chaîne.

Depuis ce temps, chaque soir,
Dans l'ombre il me semble voir
Comme une lueur de flamme
Se mouvoir devant mes yeux,
Et remonter vers les cieux
Quand elle a calmé mon ame.

Ou bien c'est un son de voix
Tel qu'un bruissement des bois,
Quand, la nuit, vient le zéphire.
Mon ame tressaille alors,
Comme sous de doux accords
Vibre le cœur d'une lyre.

Partout ce signe me suit;
Sous le soleil, dans la nuit,
Au sein des villes qui crient,
Sous le tilleul du hameau,
Sous les gazons du tombeau,
Et dans les fêtes qui rient.

III.

Et celle qui de son lait
Me prodigua le bienfait
Dans mon enfance première,
Et qui, malgré ses douleurs,
Essuyait toujours mes pleurs
Sous ses longs baisers de mère;
Celle qui, joignant mes mains,
Chaque soir, tous les matins,
M'enseignait comme on adore
La bonté du Père au Ciel,
Et, source unique de miel,
Comme à genoux on l'implore.

Oh! oui, c'est bien elle aussi
Qui de son ame a nourri
Ma jeune intelligence;
C'est elle qui m'imprima
La fougue qui m'éleva
De la commune ignorance.

Et morte, toujours encor,
Lorsque je prends mon essor
Loin de l'ordinaire vie,
Il semble qu'à mon côté
J'entends le souffle agité
D'un cœur de femme ravie.

Qu'à l'aspect de l'univers,
Je prélude dans mes vers
Un chant d'amour et d'extase,
C'est son esprit qui produit
Le son divin qui s'enfuit
De mon ame qu'il embrase.

Que, sous le ciel étoilé,
Assis sur un roc isolé,
Mon regard plonge et s'élève
A travers l'immensité,
C'est son regard enchanté
Qui m'entraîne comme un rêve.

Et que je prie à genoux
Dieu, notre bon Père à tous,
De veiller d'un œil propice
Sur nos chers petits enfants,
C'est elle aussi que j'entends
Le prier qu'il les bénisse.

F. H....Y.

Winterthur, 24 juillet 1839.

BULLETIN.

— M. J.-J. Herzog, professeur d'histoire ecclésiastique, a bien voulu nous livrer un article « sur le système du docteur Strauss, » mais nous n'avons pu le placer dans ce numéro; il paraîtra le 15 septembre prochain. Cet article est du plus grand intérêt; il expose d'une manière complète le point de vue du docteur Strauss, après nous avoir fait assister aux diverses phases intellectuelles par lesquelles il a successivement passé et qui expliquent, en très grande partie, le point où il s'est aujourd'hui retranché.

Nous nous estimons fort heureux de pouvoir donner à nos abonnés ce travail d'un homme distingué, maître de son sujet, et qui nous présente dans son caractère toutes les garanties possibles d'une sévère impartialité. Il s'agit en effet ici d'une exposition, pour laquelle l'auteur doit faire momentanément abnégation de ses propres opinions. Le vrai mérite de ce morceau est à ce prix, et nous croyons qu'il le possède entièrement.

Traduites par des Français, les idées allemandes n'étaient pas rendues avec une bien grande fidélité, ni reçues avec beaucoup de confiance.

La forme de cet article trahit par fois la nationalité de son auteur, mais elle est presque à elle seule déjà un témoignage de profondeur et de loyauté, qui sera apprécié.

SERMONS DE L. MANUEL, pasteur, publiés par une réunion de ses amis. Avec une notice biographique par Ch. Monnard, et un portrait lithographié. vingt-six feuilles et quart grand in-8°; prix de souscription : 20 batz; prix de vente : 30 batz.

A peine avions-nous porté à la connaissance du public chrétien qu'une réunion des amis de feu M. Manuel se disposait à publier un volume de ses sermons, et déjà un grand nombre de personnes s'empressaient de témoigner de leur sympathie. Le prospectus est publié, et presque spontanément mille exemplaires sont souscrits.

Nous parlerons dans notre prochain numéro de la puissance religieuse de ce livre; il rappelle bien son auteur, que nous avons tous connu et aimé. La notice biographique, par M. Ch. Monnard, qui a vécu dans l'intime amitié de celui que nous regrettons, donne beaucoup de prix à ce recueil. Un portrait lithographié, placé en tête du volume, a un mérite rare et qui sera cependant peu apprécié par les personnes qui n'ont pas l'idée des difficultés d'exécution que les circonstances ont présentées à M. Bonjour. Nous devons les faire connaître; car ce qui manque essentiellement aux arts, dans notre pays, c'est un public qui s'y intéresse et qui soit juste appréciateur du travail et des difficultés vaincues dans ses résultats. Il n'existe point de bon portrait de feu M. Louis Manuel, et

M. Bonjour ne l'avait pas connu; ensorte que le premier travail, le plus difficile incontestablement, et dont toute l'exécution dépend, celui de se former une image bien parfaite de son modèle; ce travail était à faire sur les données vagues et quelquefois contradictoires de plusieurs amit empressés. Il a réussi cependant; mais après avoir formé cette image en soi, il fallait la déposer fidèlement sur la pierre lithographique; nouvelle opération difficile et bien délicate, car le dessin est retourné afin de se trouver dans une position naturelle après l'impression, et la pierre ne permet pas les nombreuses corrections que l'artiste peut se ménager dans les autres genres. Enfin, il est une circonstance particulière à M. Bonjour, que nous lui avons surprise, mais qu'il nous pardonnera de faire connaître, puisqu'elle donne le plaisir d'espérer en lui : ce beau travail est son premier essai de dessin sur pierre. M. Bonjour avait très-bien réussi dans les nombreux portraits qu'il a faits depuis son séjour au milieu de nous. Il saisit avec bonheur une ressemblance qui est souvent très frappante, et les amateurs qui visitent son atelier reconnaissent avec surprise, dans sa nombreuse galerie, des personnes qu'elles n'ont rencontrées que rarement. Mais ses couleurs laissent à désirer. Elles sont en général fortes, toutes les teintes sont prononcées; il n'y a pas assez de douceur et de fondu, on n'y trouve pas ce fini minutieux que des artistes achètent d'ailleurs trop souvent aux dépens de la qualité précieuse que M. Bonjour possède à un degré si éminent, la ressemblance. *Une jeune mendiante,* d'après nature, avait déjà attiré l'attention publique sur les travaux modestes de M. Bonjour; nous espérons que le portrait placé en tête du volume dont nous annonçons la publication, contribuera à affermir et à étendre dans ses justes limites, la réputation de ce peintre.

Le prospectus annonçait le prix de vente de ce volume à 25 batz; il est porté à 30 batz. Cette augmentation n'est point arbitraire, elle s'explique : dans l'intention des éditeurs, le volume ne devait avoir que vingt feuilles et il en a vingt-six et quart; le portrait lithographié de M. Manuel n'avait été ni prévu, ni annoncé, non plus que la notice biographique; toutes ces augmentations, qui sont un vrai profit pour messieurs les souscripteurs, autorisent pleinement l'élévation du prix de vente.

— Il a été tiré cent exemplaires du portrait de M. Manuel sur un format plus grand que celui du livre. Ils sont destinés à être vendus au prix de 5 batz.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE JUSQU'A LA REFORMATION. Genève, 1839, et Lausanne, M. Ducloux. 15 batz.

Cet abrégé se fait lire avec intérêt. Il est écrit avec clarté, avec charme : on reconnaît la main d'une femme. Le caractère mâle, la marche souvent tumultueuse et les vives couleurs de l'histoire suisse ressortent moins,

que l'on n'est captivé par l'entraînement d'une narration simple et toujours soutenue. L'on a reproché à M. Zchokke de couvrir les faits de ses réflexions. Le nouvel écrivain entremêle trop rarement les siennes à son récit. On promet un second volume, qui embrassera l'époque de la Réformation et les temps modernes.

LES DERNIERS ADIEUX DE J. CALVIN aux Quatre Syndics et aux Seigneurs de Genève, (Avril 1564). Belle lithographie, de deux pieds sept pouces et demi, sur un pied onze pouces et sur papier Grand monde, exécutée d'après le tableau original de H. Hornung. *Prix pour la Suisse seule :* 30 *fr. de France.*

Le *Tableau des Derniers Adieux de Calvin* assure à M. Hornung une place distinguée parmi les peintres. La copie lithographique de ce beau travail honore le talent de M. Frégevize. Le peintre méritait de rencontrer un tel lithographe. Celui-ci à son tour a trouvé l'ouvrier qui était digne de multiplier son chef-d'œuvre par la presse.

Le peintre a rassemblé dans une même scène les Adieux *séparés* de Calvin, aux Syndics et Seigneurs de Genève, aux Ministres de la ville et de la campagne et à Guillaume Farel. Il a eu de même l'heureuse idée de placer auprès du lit de mort l'illustre réformateur, Viret, d'Orbe, son fidèle compagnon d'œuvre. Ainsi le tableau du peintre réunit sous nos yeux ces trois gloires de la réformation de Genève, Guillaume Farel, Pierre Viret et Jean Calvin : brillante constellation au firmament de son Eglise. C'est à leur sujet que Théodore de Bèze faisait cette belle remarque : « C'était un agréable spectacle de voir ces trois grands hommes » travailler avec tant de concorde à l'ouvrage céleste auquel ils étaient » appelés ; et comme ils étaient ornés de divers dons, qui leur attiraient » l'admiration de tout le monde, on ne pouvait les voir et les entendre » sans ressentir un plaisir extrême. Farel était remarquable par une » grandeur d'âme extraordinaire et par des sentimens héroïques ; sa » voix de tonnerre faisait trembler tous ses auditeurs, et ses prières » étaient si ardentes qu'elles élevaient les âmes jusqu'au plus haut des » cieux. Viret prêchait avec une éloquence si douce, si insinuante que » rien n'était capable d'interrompre l'attention de ceux qui l'écoutaient. » Calvin prononçait autant de sentences que de mots et faisait reluire un » profond savoir dans toutes ses prédications. Enfin, les grâces qu'ils » avaient reçues du ciel étaient si grandes et si merveilleuses qu'il m'est » souvent venu dans l'esprit que pour faire un ministre accompli, il ne » faudrait que rassembler en une seule personne les différentes qualités » que chacun de ces trois illustres serviteurs de Dieu avaient reçues en » partage. »

L'auteur de ces lignes, Théodore de Bèze lui-même, est au chevet du lit du mourant, ayant Viret à sa droite. L'un et l'autre sont debout. Farel, octogénaire et infirme, est assis. Illustre et généreux groupe! Ici est le principal effet du Tableau et la pensée du peintre; ici ressort tout son talent. Autour des quatre Réformateurs sont rangés dans un pieux et solennel silence, les Magistrats et les Membres du Clergé. Aux premiers Calvin adresse les paroles inscrites au bas du Tableau. Voici quelques-unes de celles qu'il dit aux Pasteurs ses frères : « Je vous » exhorte à témoigner après ma mort le même zèle dans l'exercice de » votre charge.... et à ne jamais perdre courage, étant persuadés que » le Seigneur garantira cette Eglise et cette République de tous les » dangers dont elle est menacée.... Pensez continuellement à ce que » vous devez à ce Troupeau.... Gardez l'ordre et les règlemens qui sont » observés en cette Eglise.... Enfin je vous proteste que je vous ai tou- » jours été uni par une sincère amitié.... »

Calvin malade avait voulu détourner Farel, alors à Neuchâtel, de le venir trouver à Genève, appréhendant pour son vieil ami les fatigues d'une route, qui, certes à cette époque, ne s'accomplissait pas aussi facilement que de nos jours : « Je vous prie (lui avait-il écrit de son lit » de douleur) qu'à ma considération vous ne vous exposiez pas à la fa- » tigue d'un voyage. J'ai peine à respirer et je suis sur le point de » rendre le dernier soupir, trop heureux de vivre et de mourir en » Jésus-Christ, qui est gain à ses enfans en la vie et en la mort! je vous » dis le dernier Adieu et à tous nos frères. » Toutefois, à la réception de cette lettre, Farel, n'écoutant que les inspirations de son cœur, accourt auprès de Calvin. Il veut le voir encore, l'entendre encore, presser encore une fois ses mains dans les siennes.

Que de pensées en ce moment s'élèvent au dedans de lui! Il appelle sur l'homme de Dieu mourant toutes les grâces de Celui qu'ils servirent si fidèlement ensemble; il lui donne sa bénédiction de frère et d'ami; il reçoit la sienne; puis, fort de la force de son Dieu, et les yeux *arrêtés sur l'Auteur et le Consommateur de la foi,* le vénérable vieillard retourne achever à Neuchâtel cette riche carrière si noblement commencée à Montbéliard, Aigle et Genève. Il ne survécut que de seize mois à Calvin.

La librairie de Marc Ducloux, enverra avec empressement, aux personnes qui lui en feront la demande, un exemplaire de ce beau travail, à la seule condition de payer les ports d'aller et de retour et de garantir les accidens. Nous prions instamment nos amis de venir l'examiner; ils n'auront pas lieu de regretter le temps qu'ils consacreront à cette visite.

STRAUSS,

EXPLICATION ET EXAMEN

DE SA CRITIQUE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE,

A L'OCCASION DE SON OUVRAGE INTITULÉ :

LA VIE DE JÉSUS[1].

Il ne paraîtra pas superflu de revenir encore une fois sur ce sujet. Les mouvemens du canton de Zurich ont un caractère trop grave, une portée trop haute, pour qu'il puisse sembler hors de temps de caractériser, d'une manière détaillée, le phénomène littéraire auquel ils se rattachent; phénomène qui nous montre à découvert une des faces de l'esprit du temps, qui nous retrace cette manière de penser et de sentir, dont nous éprouvons tous plus ou moins l'influence. L'on ne s'étonnera donc pas de trouver dans les pages suivantes bien des choses que l'on préfère, en général, voir traitées dans une autre arène, appelée trop exclu-

[1] La traduction de cet ouvrage est divisée en 4 parties, qui paraîtront successivement et formeront 2 forts volumes in-8^0 ; prix de chacune des parties 4 fr. 50 rap. La première partie est en vente à la librairie de Marc Ducloux.

sivement l'arène théologique. L'on se rappellera que ces mêmes choses, qui peuvent sembler déplacées dans une revue littéraire, ont agité, remué la vie de tout un peuple; qu'elles ont rempli les colonnes des journaux politiques et retenti dans les salles de conseil, tout comme sous le toit du campagnard.

Nous savons gré au respectable auteur de la Lettre au Rédacteur sur la vie de Jésus du docteur Strauss, a l'occasion d'un article du semeur, (lettre insérée dans la livraison de décembre 1838) d'avoir porté sur ce livre un jugement d'un point de vue élevé et impartial. Et plus nous aimons à le reconnaître, plus nous nous sentons pressé d'avouer que plusieurs assertions contenues dans cette lettre nous ont singulièrement frappé et paru peu propres à donner au public une idée juste et vraie du livre devenu trop fameux de nos jours. En effet le docteur Strauss semble être mis sur la même ligne que la classe la plus respectable des théologiens de l'Allemagne. Mais il n'est certainement pas juste de poser la question de cette manière : Comment peut-il arriver qu'un grand nombre d'hommes raisonnables, doctes et consciencieux, appartenant au peuple le plus philosophique et le plus véritablement pieux de toute l'Europe, s'occupent des mêmes énormités dans lesquelles s'est enfoncé l'auteur de la vie de Jésus?

Il faut nécessairement tourner la question et se demander : Que devons-nous penser d'un livre que nous voyons assailli de toutes parts par une phalange formidable, composée des hommes les plus raisonnables, les plus doctes, les plus consciencieux du peuple le plus philosophique et le plus véritablement pieux de toute l'Europe? Comment se fait-il que même tant de disciples du même philosophe, auquel Strauss a emprunté les bases de son livre, le désavouent hautement, que tant d'amis de la critique négative

du rationalisme vulgaire lui reprochent d'avoir dépassé toutes les limites du juste et du vrai?

« Le flot qui l'apporta, recule épouvanté. »

Ce devait être nécessairement la destinée d'un tel ouvrage. Tout en se bornant à appliquer avec une rigoureuse conséquence certains principes déjà connus, soit de philosophie considérée dans ses rapports avec la théologie, soit de critique historique, et à établir des points de contact entre des tendances, qui jusqu'alors s'étaient développées d'une manière indépendante l'une de l'autre, et en les faisant simplement converger, coïncider, pour en fondre les résultats, le livre paraissait néanmoins ou trahir les secrets de l'école ou tomber dans des exagérations, nuire à une cause ardemment défendue et faire perdre la victoire que l'on croyait déjà certaine.

L'on a dit que sous ce rapport il avait une valeur inférieure. En effet ce n'est pas l'œuvre d'un génie créateur; ce n'est pas par la nouveauté de la conception qu'il se distingue. Strauss lui-même, et non sans raison, considère comme son mérite propre de s'être fait l'organe de l'esprit de l'époque [1]. Ce mérite deviendra peut-être plus évident par la considération suivante. Tout imprudent, téméraire que puisse être l'esprit humain, il n'aime pourtant pas s'avouer toute la portée de ses principes; il préfère s'abuser lui-même et rester dans un certain vague ou clair-obscur, qui est tout aussi dangereux pour la vie de l'âme que la profession la plus franche, et, disons-le, la plus loyale des principes les plus erronés. Strauss, esprit juste, clair, net, rigoureux dans ses déductions, éminemment méthodique, d'ailleurs sans profondeur et sans originalité, était fait pour formuler des résultats et pour réunir des résultats. Il a rendu par là de

[1] Dans une lettre adressée au consistoire de l'Eglise de Wurtemberg.

services importans à l'esprit allemand ; il est devenu indirectement un des libérateurs de la pensée, un bienfaiteur de l'intelligence. Du moins est-ce là l'impression que nous a laissée le livre, dès la première lecture. En lisant ces pages si déshonorantes pour l'humanité chrétienne, un profond sentiment de tristesse, parfois un frisson d'horreur s'emparent de l'âme; elle respire une athmosphère qui ne supporte pas la clarté du jour; et néanmoins, en considérant le mouvement des esprits de l'époque, elle éprouve une certaine satisfaction de rencontrer de tels aveux, faits avec une sincérité et un courage qui inspirent nécessairement de l'intérêt pour celui qui se sent la vocation de les faire.

Il est vrai que Strauss se ressent lui-même encore de cette tendance palliative qu'il combat. Il prétend maintenir la substance de la foi, et ne la dégager que de quelques idées grossières. Il est bien loin d'apercevoir toutes les conséquences de ses principes; et il pourrait facilement arriver que dans un demi-siècle, après de nouvelles évolutions de la philosophie et de la critique, il eût des successeurs qui trouvassent que celui auquel on reproche aujourd'hui d'être tombé dans les extravagances les plus étranges, est resté à moitié chemin de la vérité. En effet le livre de Strauss, considéré sous le point de vue de la théologie spéculative qu'il renferme, est un des nombreux essais de conciliation du christianisme et de la raison, qui forment une si grande partie de la théologie allemande moderne. Se présentant comme le dernier anneau de cette longue chaîne de tentatives conciliatoires, il en a démontré la véritable nature, et le dernier résultat, savoir, le complet enchaînement de la foi chrétienne par la soi-disant vraie philosophie, au lieu de l'union à l'amiable, annoncée avec tant d'emphase.

L'on entend dire quelquefois qu'après avoir fait la connaissance personnelle d'un auteur, on comprend mieux son

ouvrage. Les communications que Strauss a faites au public depuis quelque temps, et dont l'une est toute récente, nous procurent ce que l'on peut bien appeler aussi sa connaissance personnelle. Elles nous montrent la tournure particulière de son esprit, de ses études, les phases de vie intellectuelle par lesquelles il est arrivé à la conception de sa Vie de Jésus. Elles nous donnent la clef de son ouvrage.

Strauss, né en 1807, à Ludwigsbourg, dans le royaume de Wurtemberg, fit ses études théologiques à l'université de sa patrie, Tubingen, dans un temps où les nouvelles tendances philosophiques et théologiques y avaient déjà pénétré. Mais avant d'entrer en théologie il s'était déjà beaucoup occupé de philosophie ; dans un âge encore très-jeune, son esprit bien doué, précoce, s'était jeté dans une étude mal, dirigée qui pouvait facilement faire perdre l'équilibre à un esprit même mieux organisé que le sien. Alors déjà il s'était dégoûté de Kant, de cet esprit juste et sobre, dont le principe fondamental était, qu'avant de philosopher il faut, par un retour sur soi-même et en faisant abstraction des connaissances que l'on veut acquérir, examiner la raison et voir si elle est capable de connaître la vérité et jusqu'à quel point elle peut y atteindre. Il ne pouvait, et nous le croirons sûrement sur parole, se trouver dans toutes les mesures de défiance avec lesquelles Kant s'approche de la connaissance des choses. Dans ces dispositions, il se sentit invinciblement attiré vers la philosophie de la nature, qui lui promettait une connaissance intime des choses. Mais de Schelling, dont il fut pour quelque temps le disciple zèlé ; il se tourna bientôt vers le célèbre philosophe cordonnier de la Lusace, Jaques Bœhme (mort en 1624), un des plus profonds et le plus obscur des théosophes mystiques, que citent les annales de la philosophie. « Car Bœhme, » dit Strauss, « parlait entièrement, comme d'intuition, en homme ayant

les yeux ouverts sur les forces vivantes, qui agissent dans l'intérieur de l'homme et de la nature. Jusque là, poursuit-il, j'avais cru à la Bible comme à la Parole de Dieu, animé que j'étais d'un certain esprit de foi enfantine que m'avait inspirée une simple éducation religieuse; mais alors il se forma en moi, pour les oracles de Jaques Bœhme, une croyance aussi strictement supernaturaliste que jamais on ait pu l'avoir à l'égard des Apôtres et des Prophètes. Il me semblait même que la science de Bœhme faisait descendre dans de plus grandes profondeurs, qu'elle était revêtue d'un caractère de révélation immédiate, encore plus que la Bible elle-même. Cependant, par l'étude de Jaques Bœhme, le souhait de parvenir à une connaissance immédiate de Dieu et de la vérité n'était accompli qu'en apparence. Le Prophète avait, il est vrai, sondé, pour sa personne et pour son compte, les profondeurs de Dieu; nous ne pouvions nous vanter de l'avoir fait nous-mêmes; ses connaissances, en passant à nous, avaient par là-même cessé d'être immédiates. N'y avait-il pas actuellement et tout près de nous un Prophète, (Seher, un voyant) que nous pussions entendre, dont il nous fût donné de nous approprier les intuitions, en contractant avec lui des relations personnelles? »

Avant d'aller plus loin il est bon de faire remarquer la forme communicative de parler, dont l'auteur commence ici à se servir, et que nous retrouverons plusieurs fois dans la suite, soit que jouant le premier rôle dans un petit cercle d'amis d'études, les dominant par la supériorité de son esprit, il veuille par un sentiment de modestie cacher, sous le nom d'idées conçues en commun, ses propres inspirations, soit qu'il sentît déjà alors le besoin de se comprendre comme représentant d'une tendance, comme phénomène générique, plutôt que comme phénomène individuel. Sou-

venons-nous que les grandes pensées, que les hautes conceptions naissent dans la solitude, mais qu'elles sont développées par le contact avec les autres esprits, par l'échange des idées.

Si nos jeunes philosophes avaient eu ce désir réel de parvenir à la connaissance parfaite de la vérité qui se distingue par certains caractères indiquant évidemment l'amour de la vérité, nul doute qu'ils eussent été conduits sur le chemin, qui est en même temps la vérité et la vie. Avec les dispositions qu'ils apportaient à la recherche de la vérité, ils ne pouvaient que s'en écarter de plus en plus! Mais chose étrange, phénomène digne de toute attention! Strauss passa par l'excès du merveilleux, du surnaturel, pour arriver à leur complète négation. Et ce qui mérite encore plus d'être observé, c'est que l'on reconnaît dans le jeune homme, lancé dans la sphère de la clair-voyance, de la sympathie, les mêmes dispositions qui sont à la base de son livre sur la *Vie de Jésus*.

La valeur démesurée que le rationalisme donne aux idées abstraites, la négation de toute vie substantielle dans la religion, le refus d'admettre la moindre chose qui soit au-dessus de certaines limites posées par l'activité de la raison humaine, tous ces écarts ne sont que des contre-coups, des réactions contre le penchant de beaucoup d'esprits qui, poussés par le désir d'établir la conformité entre les données de la révélation et celle de la vie ordinaire, voient partout des miracles et s'enveloppent dans une sphère de merveilleux qui n'est pas toujours sans danger pour la vie de la foi. C'est sous cette enveloppe qu'est souvent présenté, surtout dans le Wurtemberg, le christianisme. Il porte ce caractère chez des hommes d'une piété fervente et d'ailleurs éclairée, d'une intelligence très-développée, d'un sens pratique et sobre. Strauss se laissa entraîner dans ce mouvement pour

s'y dégager, par une sorte de moyen homœopatique, de ce qu'il appelle sa foi d'enfant, précieux legs d'une éducation religieuse.

Nous retournons à son récit. « Il est évident, poursuit-il, que disposés comme nous l'étions, nous devions porter notre attention sur les somnambules, dont il avait tant été question les années précédentes, particulièrement dans la Souabe. » Nous ne parlerons pas ici des lectures qu'ils firent sur ce sujet, « qui jetaient une clarté couleur de rose dans l'âme sensible et impressionable de l'adolescent, » pour nous servir de ses propres paroles. Nous nous bornerons aussi à indiquer simplement que la satisfaction procurée par ces livres ne fut pas durable; que nos jeunes amis, sentant vivement qu'ils n'avaient affaire qu'avec une lettre morte et non pas avec une intuition vivante, avec quelque chose qui fût bien présent, se mirent de nouveau à la recherche inquiète de la vérité.

Il est intéressant de rapporter que bientôt ils découvrirent une sorte de prophétesse qui demeurait à quelques lieues de Tubingen. « Nous allâmes vers elle en voiture, » raconte Strauss, « au commencement de février, par un froid très-vif. Les trois amis, mes compagnons dans cette course, qui se trouvent maintenant dans des sphères bien différentes de pensées et de vie, me permettront de leur serrer la main encore aujourd'hui, en me ressouvenant de ce jour, que chacun d'eux compte sûrement parmi les plus beaux de sa vie. » On ne revient pas de son étonnement, en entendant le destructeur acharné de tout élément merveilleux nous dire qu'un de ses compagnons de voyage ayant eu les mains gelées, et éprouvant, même intérieurement, des douleurs aiguës, fut guéri dans une auberge de village, où l'on avait dû le déposer, par un berger, qui passa plusieurs fois ses doigts sur les mains du malade, en murmurant

quelques formules. « Que l'on pense de la chose ce que l'on voudra, ajoute Strauss, ce qui est certain, c'est qu'en moins de dix minutes notre ami se releva, et nous assura que les manipulations du berger avaient fait sur lui une impression telle que, avec elles, la douleur sortait de ses mains et des parties intérieures. » Cet incident vint beaucoup ajouter à la satisfaction, au charme que procurèrent à nos jeunes philosophes les discours de la prophétesse campagnarde.

Mais il nous tarde d'arriver à la communication la plus intéressante. « Vers le même temps se répandit dans le pays la nouvelle qu'il se trouvait à Weinsberg, chez le docteur Kerner, une dame somnambule qui, dans l'état magnétique, entretenait des relations avec l'âme d'un trépassé, et que, sur ses indications, on avait déjà fait une découverte importante. C'était bien de ce côté-là que se dirigeaient depuis long-temps nos désirs. J'écrivis en toute hâte à un parent que j'avais à Weinsberg, pour prendre des informations, et, aux vacances de Pâques, je partis pour cette ville avec un ami en qui j'avais le plus de confiance et qui sympathisait le plus avec moi. Kerner me reçut avec une bonté toute paternelle et me présenta bientôt à la clairvoyante, qui dans ce moment était éveillée; mais bientôt elle tomba dans le sommeil magnétique; et j'eus pour la première fois de ma vie l'aspect de cet état extraordinaire de l'âme, sous sa forme la plus pure et la plus belle. La physionomie souffrante, noble et tendre, sur laquelle paraissait se refléter un rayon de clarté céleste; le langage le plus pur, le débit doux, lent, solennel, mélodieux; des sentimens ineffables, passant sur la surface de l'âme comme des nuages clairs ou obscurs, ou faisant retentir, comme les ondulations de l'air tantôt fortes, tantôt douces, les cordes d'une harpe éolienne; des entretiens avec des esprits bienheureux ou

damnés et sur des esprits bienheureux et damnés ; toutes ces choses ne nous laissèrent plus de doute, que nous étions vis-à-vis d'une prophétesse en rapport avec le monde des esprits. Bientôt Kerner fit des préparations pour me mettre en contact avec elle ; je ne me souviens pas d'un pareil moment dans toute ma vie. Fermement convaincu qu'en posant ma main dans la sienne, toutes mes pensées, les plus secrètes lui étaient révélées, qu'il n'y avait pas moyen de lui cacher la moindre chose, il me semblait, en lui donnant la main, qu'on me tirait une planche de dessous les pieds, et que je m'enfonçais dans des profondeurs sans fond. Je subis d'ailleurs l'épreuve d'une manière honorable. La somnambule loua ma foi, et sur la demande quel en était le caractère particulier ? elle répondit qu'elle ne pourrait jamais dégénérer entièrement en incrédulité. C'est par ce mot que j'ai souvent depuis embarrassé le docteur Kerner. Ou bien, lui dis-je, actuellement même je ne suis pas encore incrédule ; ou bien si je le suis, votre clairvoyante a été une fausse prophétesse. »

» Je passai alors à Weinsberg des jours poétiques. Le miracle n'était plus pour moi quelque chose d'éloigné, d'isolé, d'inaccoutumé, c'était l'élément dans lequel nous respirions. À chaque instant, à chaque sinuosité du chemin que nous suivions, à chaque haie du jardin auprès de laquelle nous passions, nous nous attendions, sans frayeur, à l'apparition du phénomène le plus singulier, le plus extraordinaire. »

Ces aveux ont un double intérêt ; ils nous font voir la disposition d'esprit actuelle du docteur Strauss, l'impression qu'il aimerait faire sur le public prévenu contre lui, mais ils nous intéressent surtout comme des témoignages sur cette première période de son développement. Il ne faut du reste

pas y attacher trop d'importance, vu l'âge de minorité auquel ils nous font remonter.

Il est certain que notre jeune philosophe devait se trouver dans le danger le plus imminent, si la planche de la clairvoyance et de la sympathie était retirée de dessous ses pieds. Celui qui avait pris un vol audacieux vers les régions du monde d'enhaut, était tenté de fixer désormais exclusivement ses regards sur le théâtre du monde d'ici-bas, de considérer tout ce qui était au-dessus comme une sorte de fantasmagorie, comme un jeu de l'imagination exaltée ou poétique, sans aucune réalité objective. Or, le désenchantement ne tarda pas long-temps à venir. Les extases de la somnambule, perdant leur caractère intéressant et le charme de la nouveauté, l'intelligence active, inquiète, curieuse du jeune adepte l'éloignèrent du théâtre du merveilleux. D'ailleurs, ayant vers la même époque commencé les études théologiques, il se trouva bientôt placé avec ses jeunes amis, par le système de Schleiermacher, sur un terrain tout-à-fait nouveau, d'où l'ancienne région de la clairvoyance, de la magie et de la sympathie leur apparaissait comme une absurdité. Cependant le système de Schleiermacher ne pouvait pas retenir bien long-temps cette intelligence ardente; il ne pouvait être qu'un point de transition pour un esprit d'une telle trempe. Il lui fallait un système qui, tout en consacrant ses nouvelles lumières sur la région abandonnée, le dédommageât de la perte qu'il avait faite, en lui offrant des rapports moins fragiles entre le visible et l'invisible, que ceux qu'il avait vu si vite se rompre. Il ne pouvait plus opter qu'entre l'Evangile, qui établissait ces rapports de manière à tenir bien distinctes les deux sphères, Dieu et le monde, ou la philosophie, qui confondait les deux sphères, la vie du monde et celle de Dieu. Cette philosophie lui promettait la connaissance parfaite, immédiate

de la vérité, sans l'alliage des superstitions vulgaires. Tout en lui donnant un maître auquel il devait soumettre ses facultés, elle lui laissait une certaine liberté, en vertu du principe qu'il faut laisser la pensée, personnifiée, pour ainsi dire, s'emparer de l'individu, agir, formuler, conclure, systématiser, en un mot, faire son œuvre sans l'entraver. Le principe d'autorité et celui d'une certaine spontanéité s'y trouvaient admirablement conciliés. Strauss embrassa donc la philosophie, qu'il considéra comme l'organe de l'esprit du temps, et, d'après sa manière de voir, de l'esprit divin, arrivé au degré de manifestation et d'existence qu'il peut avoir dans le temps actuel. Par principe de soumission de l'individu à l'esprit, qui domine son être, à la totalité, dont il fait partie, au développement de l'humanité, qui vient se superposer au christianisme proprement dit, et contre lequel l'individu ne peut se défendre, qu'en tenant son intelligence captive, Strauss s'inculqua les principes auxquels dès lors il est resté fidèle.

L'application qu'il en fit à la théologie donna naissance à son livre. Laissons-le s'expliquer lui-même sur la conception de ce livre, dans quelques développemens que nous tirons d'un de ses écrits polémiques, destinés à le justifier aux yeux de ses nombreux adversaires. En traitant du rapport de son ouvrage avec la philosophie et l'école de Hegel, il dit entre autres :

« Ma critique de la *Vie de Jésus* se trouva dès son origine dans le rapport le plus intime avec la philosophie de Hegel. Déjà pendant mes années d'université, il me sembla, ainsi qu'à mes amis, que le caractère le plus important de cette philosophie, par rapport à la théologie, était la distinction qu'elle établissait entre la manière vulgaire de concevoir, de comprendre et de présenter la vérité et entre la forme spéculative de la connaissance de la vérité ; cette ma-

nière et cette forme, quoique différentes à l'extérieur, peuvent cependant renfermer le même fond d'idées.

» En effet, c'est cette distinction qui est la base de la philosophie religieuse de Hegel, de laquelle dépend, d'après son propre aveu, toute la détermination des rapports entre la philosophie et la religion. Toutes deux ont le même objet, Dieu, la vérité ; la religion la présente sous la forme de l'histoire, d'images sensibles, du raisonnement vulgaire, au point de vue borné ; la philosophie lui donne la forme générale, abstraite, spéculative, adéquate à son escence ; la religion parle à l'imagination, au sentiment, à l'intelligence vulgaire ; la philosophie parle à l'esprit qui s'est élevé dans la région des idées générales. La religion se sert de la langue des hommes, la philosophie emploie le langage des dieux.

» Or, bientôt la question la plus importante pour nous fut de savoir dans quel rapport les élémens historiques de la Bible sont avec la forme spéculative de la pensée ; si l'élément historique appartient essentiellement à la vérité biblique, ou s'il n'est que pure forme, accessoire, et si la spéculation est censée l'admettre ou non. Cherchant dans les écrits de Hegel et de ses principaux disciples, des éclaircissemens sur ce point, nous trouvions que c'était justement celui qui était laissé dans la plus grande obscurité. Selon la phénoménologie de Hegel, il semblait tantôt que l'esprit philosophique arrivant à l'idée spéculative, en laissait tomber, comme annulée, la forme historique ; tantôt il paraissait qu'avec l'idée était conservée l'enveloppe historique. C'est chez Marheinecke surtout que le rapport affirmatif de l'idée avec l'élément historique semblait l'emporter sur le rapport de négation ; cette tendance, nous la retrouvâmes aussi dans Gœschel et, en général, dans toute la section théologique de l'école. Mais c'est justement cette ten-

dance qui pouvait le moins nous satisfaire. Par quelle raison, nous demandions-nous, distinguer entre la manière ordinaire et la manière philosophique de penser en matière de religion, si les deux ne divergent pas, et si finalement nous sommes asservis à l'une comme à l'autre? Ce n'est qu'un simulacre de liberté que l'on nous présente, quand on nous fait dépasser le fait et arriver à l'idée mère du fait, pour nous faire faire une marche rétrograde de l'idée au fait. Par là nous n'avons pas avancé d'un seul pas, mais, après de longs efforts, vains et inutiles, nous sommes restés dans la sphère du système orthodoxe. Il est vrai que l'idée et l'histoire que nous obtenons par cette voie, se présentent comme régénérées par le moyen de la spéculation, comme épurées au creuset de la philosophie. Mais cette prétention devient suspecte par là même que cette idée et cette histoire n'ont subi aucun changement, qu'elles ont conservé la physionomie qu'elles avaient dans l'ancien système orthodoxe. Ce résultat fait nécessairement supposer qu'en réalité elles n'ont pas éprouvé de transformation, et que le prétendu passage par la philosophie n'est qu'illusoire.

» C'est ainsi que se forma, dans mon esprit et dans celui de mes amis, l'idée d'une dogmatique revêtue d'un caractère particulier. Cette dogmatique ne devait pas, à l'instar de celle de Marheinecke, se borner à faire voir au public la graisse surnageant dans la chaudière dialectique, où le dogme ecclésiastique a été bouilli; mais elle devait, dès l'abord, en montrer tous les ingrédiens, et faire toute l'opération devant les yeux du public. Il nous semblait qu'il fallait, en premier lieu, traiter le dogme biblique, montrer ensuite comment il devient dogme ecclésiastique par la lutte avec l'hérésie, le laisser se dissoudre par la polémique déiste et rationaliste, afin de le rétablir épuré par la spéculation.

» Or, comme le rapport de la spéculation avec l'histoire évangélique paraissait avoir une importance majeure, il me vint bientôt l'idée de commencer par traiter la vie de Jésus sous ce point de vue. D'après mon premier plan, conçu pendant un séjour à Berlin, mon travail, destiné à former la matière d'un cours académique, devait se composer de trois parties. La première partie, *traditionelle*, devait présenter d'une manière objective la vie de Jésus-Christ, d'après les évangiles, exposer la vie subjective de Jésus dans les croyans; et enfin donner la conciliation de ces deux vies par l'exposition du second article du symbole. *La seconde partie, négative ou critique, était destinée à détruire*, *presque en entier, l'histoire évangélique;* (car ainsi le voulaient les principes généraux de philosophie de la religion); et la troisième venait rétablir dogmatiquement ce qui avait été abattu par la critique. Après mon retour de Berlin à l'université de mon pays, j'étudiai, en faisant des extraits, la littérature ancienne et moderne sur la critique des évangiles, de Celse jusqu'aux fragmens de Wolfenbuttel, d'Augustin à Olshausen et Paulus, de même que les recherches modernes sur l'origine et l'authenticité des évangiles. C'est sur le fond de ces extraits étendus que j'élaborai mon ouvrage, que je n'ai donc pas, comme on me l'a reproché, composé sans études savantes préparatoires. Ces études donnèrent à la partie critique toujours plus d'étendue; quant à la première, je me convainquis qu'elle devait se fondre dans la seconde, et la troisième fut réduite à quelques considérations, déposées dans le dernier chapitre; c'est ainsi que le livre obtint sa forme actuelle. »

Il est bon de rappeler, en terminant cette caractéristique, que l'auteur reconnaît ne pas posséder à un degré bien supérieur les connaissances requises pour exercer la critique historique. « D'autres, » dit-il, « pourraient donner à un

tel ouvrage un extérieur plus savant, » — car il ne veut pourtant pas concéder, qu'un surplus de connaissances pût influer avantageusement sur la nature, la justesse des jugemens et la validité des solutions; « mais il possède, » continue-t-il, « une qualité qui le rend plus capable que d'autres d'entreprendre une telle œuvre. Il manque presque toujours aux théologiens, même les plus savans, les plus sagaces de nos jours, une qualité sans laquelle on ne peut rien faire qui vaille en matière de critique; savoir, l'émancipation intérieure du cœur et de la pensée de certains préjugés religieux ou dogmatiques; émancipation que l'auteur a acquise, étant encore assez jeune, par des études philosophiques. »

Nous connaissons maintenant, en général, la nature, le caractère, la portée de son ouvrage. C'est préoccupé du principe que le dogme biblique est suranné, que l'élément historique qui lui sert de corps doit périr avec l'âme qui en est sortie; c'est fermement convaincu de ce principe destructeur de la Bible, qu'il l'a étudiée; c'est là ce qu'il appelle son émancipation de certains préjugés religieux et dogmatiques. Il a étudié l'Ecriture en ramenant tout à son idée favorite du rapport négatif de la spéculation avec le dogme et l'histoire biblique, en rapportant tout à son premier plan, conçu à Berlin, de détruire presque en entier l'histoire évangélique. Il a étudié non pas la Bible proprement dite, mais les choses accessoires les plus minutieuses, les moins propres à la faire connaître, comprendre, goûter et aimer, en s'attachant à ces ouvrages de critique moderne, dont un respectable théologien a dit qu'il en devait résulter, avec une certaine nécessité, un ouvrage tel que celui de Strauss, s'y attachant beaucoup plus qu'aux bons ouvrages d'exégèse et de doctrine biblique. Il s'est enclavé dans les bornes étroites de ses principes de philosophie, négli-

geant l'étude approfondie de l'homme, de sa nature, de la religion et de ses rapports avec la conscience de l'individu et le développement des peuples. Aussi tout le livre n'est-il destiné qu'à justifier ses principes de philosophie. Humble servante, la critique vient confirmer, par ses investigations, les inspirations de la philosophie. Ces investigations forment, comme le dit l'auteur de la lettre rappelée cidessus, le corps principal de l'ouvrage. L'on peut même dire dans un sens avec le même auteur, que c'est la critique historique des quatre évangiles, mis en parallèle et suivis dans tous leurs détails, qui est l'essentiel de l'ouvrage. Encore s'il avait exécuté sa première partie projetée. L'exposition objective de la vie du Seigneur d'après les quatre évangiles, pour ne pas parler de sa vie subjective dans les croyans, aurait pu éveiller en lui le sentiment qu'il n'est pas en face d'une œuvre d'imagination. Mais ses préoccupations de critique ne lui ont pas permis de se procurer une vue d'ensemble, et de considérer l'histoire autrement que dans l'intérêt de la critique. Avant d'avoir refait la Vie de Jésus dans son esprit, il a déjà commencé à la détruire. Devons-nous encore nous étonner qu'il en soit venu à bout ?

Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur le caractère de cette critique. Il a été déjà souvent répété qu'elle est faite avec une habileté, une sagacité, une force dialectique distinguées. Strauss excelle à scruter toutes les différences que présentent les récits évangéliques, les invraisemblances qui s'y trouvent, qui doivent s'y trouver pour nous, même abstraction faite de l'élément miraculeux ; il excelle à les exagérer, souvent sans qu'on s'en aperçoive au premier abord, à les combiner adroitement et porter ses coups avec le faisceau dans lequel il les a réunis. Souvent l'on se sent entraîné, vaincu par l'investigation de détail, et l'on ne revient à soi qu'en se mettant au-dessus et en jetant un re-

gard sur l'ensemble. On a rarement vu un esprit philosophique montrer un talent si prononcé pour l'étude des choses les plus minutieuses, et ce phénomène ne s'explique que quand on se souvient que c'est sa philosophie qui est l'ame de sa critique. Il est d'ailleurs juste de dire qu'il observe bien des choses, sur lesquelles, comme le prouve son livre même, on passe souvent trop légèrement, qu'on ne voit même pas ou auxquelles on croit ne pas oser s'arrêter. L'arbitraire, qui pèse si souvent sur les expédiens de l'ancienne harmonistique des évangiles, est bien démontré et censuré. En outre, l'auteur, en montrant le côté faible de beaucoup d'interprétations de théologiens évangéliques modernes, ne rappelle que trop éloquemment le *intra muros peccatur et extra.* Mais nous avouons que nous n'avons pas été frappés comme l'auteur de la lettre, déjà plusieurs fois nommée, de la bonne foi que Strauss a mise dans sa critique; et c'est l'absence de bonne foi qui, du moins pour nous, a dans bien des cas détruit l'effet de son argumentation. A travers l'air d'impartialité qu'il prend ordinairement, à travers le réseau artistement fait et bien serré de son admirable dialectique, on voit bientôt trop distinctement le but où il vise pour s'en laisser imposer. Mais ce qui surtout ouvre les yeux sur le caractère de sa critique, ce sont les principes insoutenables qui l'animent. On a dit, et certes non sans raison, qu'avec de tels principes on pouvait facilement détruire toute l'histoire. Ici nous citerons principalement la manière par trop légère dont il sait se débarrasser des quatre évangiles canoniques. Ils sont mis de côté, réduits à néant, par le principe que, pour prouver l'authenticité d'un livre d'une manière certaine, il est nécessaire d'avoir un témoignage d'un ami de l'auteur, qui l'a vu écrire ou qui a reçu de l'auteur la communication bien formelle qu'il a écrit le dit livre. C'est contre l'évangile de St. Jean qu'il s'acharne, on peut

le dire de la manière la plus impertinente. Prévenu davantage encore, comme il devait l'être, contre un évangile qui annonce avec tant de force la divinité du Sauveur, qui fait graviter autour de sa personne même tous les enseignemens qu'il présente, Strauss s'obstine à n'y voir qu'un résultat du conflit de la philosophie hellénique avec des idées et des traditions chrétiennes, et une tentative assez méprisable faite par un chrétien de l'école de St. Jean, venu assez tard, de rehausser cet apôtre au-dessus de St. Pierre. Les preuves qu'il en donne font voir clairement jusqu'où peut s'égarer un esprit bien organisé, mais épris d'une fausse idée et entré dans une fausse direction.

Sur chaque point, l'opération de la critique aboutit au point de vue mythique. L'élément historique pulvérisé se transforme en mythe, ou, pour nous servir des expressions de l'auteur, l'élément historique bouilli dans la chaudière de la critique, laisse surnager la graisse du mythe ; celui-ci contient déjà un élément philosophique, de sorte qu'il est exactement le lien qui unit l'opération critique à la spéculation. Aussi l'auteur annonce-t-il, dans la préface, le point de vue mythique comme le caractère distinctif de son ouvrage, qui, dit-il, appliqué jusqu'à présent d'une manière partielle, doit maintenant dominer toute l'histoire évangélique. Il doit, d'après le plan de Strauss, remplacer la méthode surannée du supernaturalisme, de considérer l'histoire sacrée, et l'explication naturelle du rationalisme vulgaire.

Considérer la tractation mythique dans sa genèse, lui assigner sa place dans le développement de l'esprit humain, enlacé dans les filets de l'erreur et se débattant contre la vérité, montrer comment elle sert à développer les principes qui sont à la base de l'ouvrage de Strauss, et bien déterminer le caractère, la portée, l'étendue qu'il lui donne,

en présenter quelques exemples saillants et caractéristiques, voilà autant de points sur lesquels nous porterons successivement notre attention.

Strauss a appliqué le point de vue mythique indifféremment aux récits de miracles et aux autres parties de l'histoire; mais il y a été poussé par les miracles; c'est donc particulièrement dans ce sens que nous le considérerons. Or il est naturel que l'esprit humain, abandonnant les idées du christianisme et partant aussi l'élément historique miraculeux, dans lequel elles sont incorporées, ne procéda pas immédiatement à la pulvérisation totale de cet élément. Un fond de respect pour l'histoire sainte chez les uns, chez tous la loi générale du développement progressif, devaient les porter à concevoir les faits miraculeux de telle manière qu'il fût possible de les admettre en les conciliant avec le cours ordinaire des choses. Pour des esprits ainsi disposés, l'interprétation, appelée naturelle, devait se présenter comme le meilleur expédient. Son caractère arbitraire fut éclipsé par les grands avantages qui en découlaient et dut céder au charme de la nouveauté. Mais les succès qu'elle obtint quelque temps lui firent dépasser toutes les bornes. L'arbitraire de ses explications revêtit un caractère toujours plus grotesque et burlesque, dénigrant, parfois sale. Dégoûté de ce qui choquoit le bon sens, le bon goût, le sentiment religieux et moral, sans être encore revenu à la foi, l'esprit humain devait arriver au point de vue mythique, implicitement renfermé d'ailleurs dans toute tendance religieuse qui abandonne l'autorité de la révélation ; en d'autres termes, l'esprit humain devait se sentir poussé à mettre le christianisme sur la même ligne que le paganisme, sol natal de la mythologie. Car l'un des caractères distinctifs du paganisme, c'est de condenser les idées pures sur les choses divines, de s'élever tour-à-tour au niveau de Dieu et d'abais-

ser Dieu au point de vue d'un vague sentiment religieux, obscurci par le péché, dépourvu de l'esprit de vérité, en un mot de dépouiller la religion plus ou moins de son caractère révélé et d'en faire un produit de l'esprit humain. Or c'est là la manière de considérer la religion en général et le christianisme en particulier, qui caractérise le rationalisme. Pour lui le christianisme est le résultat nécessaire du développement de l'humanité à une certaine époque. L'homme y a bien mêlé du sien, puisqu'il vient tout de lui. Et chose frappante, ce en quoi nous reconnaissons le plus sensiblement l'action divine est, pour le point de vue du rationalisme, ce qui porte le plus le caractère humain, l'élément le plus grossier de la religion. Expliquer cet élément miraculeux comme fiction, comme méthode populaire d'enseignement, en un mot, introduire le point de vue mythique, ce n'est que développer ce qui est en germe dans un nexe d'idées qui, rejetant la révélation, n'admet pas non plus les rapports de Dieu avec le monde, qu'elle suppose, et sur lesquels repose tout ce qui porte un caractère miraculeux dans l'histoire sainte. Car ce caractère exclut tout aussi bien le déisme, qui détruit presque tous les rapports entre Dieu et le monde, que le panthéisme, qui confond Dieu avec le monde. C'est pourquoi l'on a vu le déisme et le panthéisme d'accord pour rejeter la possibilité du miracle, et pour admettre le point de vue mythique. Mais c'est du déisme que sont émanés les premiers essais de mythologie biblique.

Dans l'essai de Strauss, le mythe est greffé sur le panthéisme. — Dans les temps de la décadence de toute religion, de la plus grande scission entre l'élément divin et l'élément humain, dans les temps de l'état le plus abject de l'humanité, l'on vit revivre dans beaucoup d'intelligences, par cette force élastique dont est doué l'esprit humain en général, l'idée, qui est à la base de l'existence humaine, qui

constitue le caractère de l'espèce : que Dieu et l'homme sont essentiellement identiques, que Dieu se réalise dans l'homme, et que plus l'homme développe son humanité, plus il s'élève au niveau de Dieu, plus il devient Dieu. Ce fait intellectuel coïncide avec la vie de Jésus de Nazareth. Par sa personnalité et ses destinées, il devint l'occasion d'un cours plus étendu donné à l'idée de l'identité de Dieu et de l'homme, et de l'incorporation de cette idée, présentée d'une manière adaptée au degré de développement de cette période. « *Tout comme le Dieu de Platon a formé le monde en prenant pour modèle les idées éternelles, ainsi l'église primitive a eu en vue, sans en avoir la conscience, l'idée du rapport de l'humanité avec Dieu, lorsqu'elle traça l'image de son Christ.* »

« Quant à celui, » continue Strauss, « qui insiste sur ce que la période historique, dans laquelle tomba la vie de Jésus, rend impossible la formation des mythes, on pourra facilement le réfuter par l'observation qu'autour d'une personnalité puissante (surtout si elle est l'instrument d'une grande révolution), s'agglomère assez vite, même dans le temps le plus prosaïque, une sphère de glorification mythique. Que l'on s'imagine une société naissante, qui vénère son fondateur avec d'autant plus d'enthousiasme, que la fin de sa carrière a été plus inattendue et plus tragique, une société remplie d'une masse d'idées nouvelles, destinées à renouveler la face du monde; une société composée d'orientaux, d'hommes pour la plupart non lettrés, sans culture intellectuelle, qui par là même étaient incapables de s'approprier et d'exprimer ces idées sous une forme abstraite, mais seulement, selon la manière concrète de l'imagination populaire, comme images et histoires. Sous ces conditions devait nécessairement se former ce qui s'est formé, une série de récits sacrés, par lesquels l'on s'efforça de se rendre

plausibles, de mettre à sa portée toute la masse des idées nouvelles présentées par Jésus, et de les concevoir comme autant d'élémens intégrans de sa vie. Le simple échafaudage historique de la vie de Jésus, qu'il est né et qu'il s'est développé à Nazareth, qu'il s'est fait baptiser par St. Jean, qu'il a assemblé des disciples, qu'il a parcouru la Palestine en enseignant le peuple, qu'il s'est opposé partout au pharisaïsme, qu'il a invité les hommes à entrer dans le royaume de Dieu, qu'il a finalement succombé à la haine et à l'envie du parti pharisien, qu'il est mort sur la croix : cet échafaudage fut orné des formes d'architecture les plus variées, les plus ingénieuses, suggérées par la richesse de l'imagination et de la réflexion chrétiennes. De nos jours, il ne devrait plus être nécessaire de faire remarquer que cet embellissement mythique pouvait se concilier avec la plus parfaite bonne foi. Les traditions d'un peuple ou d'une secte religieuse ne sont jamais l'ouvrage d'un seul, mais de la personne morale, qu'on appelle la société. Par cette raison elles se forment sans que ceux qui en sont la cause s'en aperçoivent eux-mêmes. Une telle production, qui se fait insensiblement, qui se fait en commun par toute la société, est rendue possible par cette circonstance, que la tradition orale est le canal de communication. Elle grossit insensiblement, en passant de bouche en bouche ; chacun y ajoute fort peu, peut-être un seul trait, et cependant, après cinq ou six transmissions, la tradition est complétement altérée. Chacun, répète Strauss, y a contribué d'une manière involontaire, qui a échappé à sa propre observation. Ainsi, la dénomination de mythe doit aussi peu donner de scandale que tout autre mot aux gens d'une culture intellectuelle. Tout ce que rappelle l'ancienne mythologie païenne disparaît devant cette définition, que le mythe du Nouveau Testament est une idée chrétienne présentée sous la forme d'une histoire. »

L'impression que la seconde partie de cette théorie sur la formation du mythe, aurait pu produire sur nos lecteurs, aura probablement été très-affaiblie par le commencement du développement, que nous venons de présenter. En effet, affirmer que l'église primitive s'est composée de gens imbus d'idées (obscures ou claires, n'importe) de panthéisme, et qu'en concentrant sur la personne de Jésus ce qui est le caractère de l'espèce, ils ont fait, dans le sens strict du mot, leur Dieu, tout comme Hésiode et Homère ont fait, selon le témoignage d'Hérodote, trop vrai dans un sens, les dieux des Grecs : c'est là une assertion qui ne mérite pas de réfutation et qui n'en a pas besoin ; assertion heureuse pour nous d'ailleurs, puisque c'est ainsi que l'auteur s'est démasqué. Et quand on demande quel est l'individu, quelles sont les destinées qui ont donné lieu à cette prodigieuse quantité de mythes, on vous présente un squelette d'histoire et de personne, une destinée si malheureuse qu'elle devait non pas exalter mais abattre les esprits, et réfroidir les imaginations les plus ardentes. Mais abstraction faite de cette sorte d'invraisemblances, ne s'en trouve-t-il pas d'autres d'un caractère plus grave? Les divergences que présentent les récits évangéliques peuvent-elles justifier la conclusion qu'en tire l'auteur, savoir qu'ils ne sont qu'un tissu de mythes, pareils aux bruits populaires dont une des fables de La Fontaine dépeint le merveilleux développement? Une telle formation de mythes est-elle en harmonie avec l'impulsion que Jésus a donnée à l'humanité, avec l'esprit du christianisme, tel que nous le connaissons et que nous le sentons agir sur nos ames? L'auteur, pour échapper à ces questions, se retranche dans le système de la formation involontaire du mythe. Nous verrons bientôt qu'il ne la maintient pas, comme aussi il était impossible de la maintenir. Mais supposons-la un moment et la difficulté ne fait

que s'agrandir. Quelle est cette personne morale de la société, qui disculpe la fiction de l'individu? La société ne se compose-t-elle pas d'individus, dont chacun contribue pour sa part à la misère de tous? Mais pourquoi nous étonner que la portée de l'individualité soit méconnue, quand Jésus, assez insignifiant en lui-même, n'est ce qu'il est que par le bon plaisir de la société, qui a reporté sur lui les hautes idées dont elle est pleine, pour s'honorer, se déifier elle-même en sa personne? Pour en revenir au système de la fiction involontaire, est-il possible de la supposer, à moins de supposer en même temps un état de rêverie, d'âge d'enfance, d'entière ignorance de ceux qui l'emploient, d'un manque total de connaissance d'eux-mêmes dans ces hommes qui ont d'ailleurs si bien sçu ce qu'ils voulaient, qui ont parlé avec tant de clarté, de modération devant les tribunaux et à la face du public; dans ces mêmes hommes, qui ont, avec joie, sacrifié le dernier souffle de leur vie à la profession de la foi au Sauveur ressuscité? D'ailleurs, en prétendant qu'ils étaient incapables de comprendre les idées présentées par Jésus, autrement qu'en les condensant en mythes, on suppose qu'ils les ont pourtant reçues primitivement dans leur forme abstraite; on leur attribue des capacités que l'on vient de leur refuser, ou bien l'on admet sans fondement, dans l'église apostolique, une duplicité de personnes; les uns saisissant les idées mêmes, les autres les recevant d'eux sous la forme de mythes. Cette considération nous ramène à dire, comme en commençant, que l'auteur prête à l'église primitive les idées de sa philosophie; absurdité, qui n'est que la conséquence nécessaire de la tentative de concilier le christianisme avec le panthéisme.

L'auteur ne s'est pas arrêté à ces difficultés; elles lui ont même échappé en partie. La manière légère dont il traite la formation du mythe, se montre aussi dans la définition

superficielle, que nous l'en avons vu donner. Pressé par ses principes de philosophie, qui demandent le mythe, il n'a pas le temps d'approfondir ce sujet; mais dans l'application du point de vue mythique il montre vraiment un talent tout aussi grand que dans la critique, ainsi que cet esprit, que nous lui connaissons, conséquent, décidé, persévérant, n'aimant pas l'œuvre inachevée. Nous avons déjà indiqué, qu'il a appliqué le point de vue mythique indifféremment à l'élément miraculeux et non miraculeux. Car la justesse naturelle de son esprit lui fait voir clairement ce que plusieurs théologiens s'obstinent à ne pas voir, que l'élément mythique, une fois admis quelque part dans l'histoire sacrée, tout en elle doit être considéré comme pouvant le contenir. Or il le trouve en effet partout; car les idées spéculatives qui le préoccupent n'arrivent à leur pleine réalisation que par la destruction presque totale de l'histoire, de sorte qu'il n'en reste que le simple échafaudage, dont il nous a présenté lui-même le dessin. L'on conçoit bien qu'il arrive là, que disons-nous? on s'étonne que la conséquence de ses principes ne le pousse pas à briser ce chétif échafaudage, dernier reste du majestueux édifice, démoli par le Vandalisme de sa critique. Mais toujours est-il curieux de voir comment, sur chaque point, il sait se tirer d'affaire. Si le fait ou le trait ne présente pas de prise à la critique par son caractère extraordinaire, c'est précisément son naturel qui le rend suspect. Les parallèles avec l'ancien Testament fournissent surtout une ample étoffe ou draperie pour ses mythes. Quelques fois, le plus souvent même, ces parallèles sont bien établis, et il n'y a qu'à les envisager dans leur vrai sens pour s'en réjouir et pour s'instruire, parce qu'ils montrent avec beaucoup de clarté, que les rapports généraux entre les deux économies viennent aussi se refléter dans les détails de l'histoire.

Il va sans dire (et nous l'avons déjà signalé), que l'auteur dévie du système de la formation involontaire du mythe. Ce sont les chrétiens qui font tel et tel mythe, soit par esprit d'irritation, soit pour mettre leur Jésus au niveau des idées juives sur le Messie. Il est évident, par le contexte, qu'ils les font à bon escient. Cependant pour ne pas trop se contredire, l'auteur érige le mythe en personne et semble vouloir faire tomber sur lui toute la culpabilité. C'est le mythe, qui trouve son avantage à faire dire à une personne ce qu'elle n'a pas dit; à représenter une autre personne faisant ce qu'elle n'a pas fait; à forger tout un récit; le mythe pèse comme un cauchemar sur les esprits de la jeune église. L'auteur montre toujours plus à découvert dans le cours de son exposition, son profond mépris du christianisme, sa parfaite ignorance de la sphère de la vie chrétienne. « Il ne faut pas croire » dit Strauss « que S. Jean Baptiste puisse avoir dit : « Il doit croître, et je dois diminuer. » Ces paroles, citées » comme un témoignage sublime de résignation, sont belles en effet, mais elles manquent de vérité. Ce serait le » premier exemple dans l'histoire qu'un homme, ayant à » remplir une grande mission, eût de son chef et de bon » gré cédé les rênes du char de l'histoire à celui qui devait » venir après lui pour l'éclipser et le rendre superflu ; et il » s'y serait refusé non seulement par égoïsme et par ambition, car on pourrait être porté à croire, que sous ce rapport S. Jean dût faire exception — mais influencé par des » idées bornées, par des erreurs non imputables, et défendues avec d'autant plus d'ardeur que le caractère de » l'homme était plus dur et plus exclusif. » L'on connaît peut-être les miracles grotesques de quelques évangiles apocryphes. Leur immense différence des évangiles canoniques saute aux yeux; dans les évangiles canoniques tout est plastique ; dans les apocryphes tout est démesuré

et grotesque. Ces deux classes d'écrits ont aussi peu de ressemblance entre elles, que les méchants tableaux, ornements d'une église de village, en ont avec les chefs-d'œuvre des Raphaël, des Titien, des Léonard de Vinci. L'auteur, n'y faisant guère attention, aime à les fondre ensemble, à les représenter comme des travaux d'un même maître, comme des productions sorties d'une même souche. Et ces belles figures variées, par lesquelles, à son dire, l'église primitive avait orné le pauvre échafaudage de la vie de son Jésus, ne paraissent pas, à la longue, avoir satisfait son goût esthétique. Dans le cours de l'exposition il semble toujours plus s'en dégoûter. Ce sont, à l'entendre, des cailloux transportés de loin par le torrent des traditions, appelées souvent légendes, cailloux lavés, creusés par le courant des eaux, déposés çà et là sur le rivage ; ce sont des anecdotes (terme favori de l'auteur, quelquefois orné du titre de fabuleux), etc. Les histoires d'orages, de mer, de poissons sont flétries par ce titre. L'âne, sur lequel Jésus fit son entrée à Jérusalem, semble beaucoup intéresser le docteur; du moins s'y arrête-t-il assez longtemps. Car sa figure impassible en apparence est toujours disposée à un rire sardonique, qui éclate en plusieurs occasions. C'est ainsi qu'il se moque du miracle du rassasiement des cinq mille hommes, en énumérant les différentes sortes de métiers que le Seigneur a exercés pour l'opérer.

La glorification du Seigneur lui rappelle le symposion de Platon; Christ montant sur la montagne avec trois apôtres seulement, entouré de Moïse et d'Elie, puis restant seul sur la scène près de ses apôtres endormis, est pour lui le pendant de Socrate, assistant à un festin : Socrate demeure seul éveillé avec deux amis, au milieu des convives assoupis; ces deux amis s'endorment aussi, et Socrate reste enfin tout seul. Ce pauvre jeu d'esprit doit cependant le céder à

un autre, qui est pire. Jésus assailli en Gethsémané à trois reprises par ces accès d'angoisse, que le cœur humain ne peut sonder, lui rappelle Mephistophelès, frappant trois fois à la porte du docteur Faust avant d'entrer. C'est ce même personnage qui, sous la forme du chien mystérieux, est blotti derrière le fourneau du docteur; il devient gros comme un éléphant, éclate, et se change en la figure de Mephistophelès, revêtu du costume d'un magister errant, symbole du mythe, résultat de l'opération de la critique. Aussi ne faut-il pas savoir trop bon gré à Strauss de son éloignement pour les caricatures du caractère de Jésus, faites précédemment. La moralité du Seigneur est en général conservée intacte et défendue contre les calomnies de l'interprétation naturelle; mais elle n'a pas de couleur, elle est dépourvue de caractère, et s'allie en lui à des idées fanatiques. Car en vertu de cette influence qu'exerce l'esprit du temps sur des hommes d'une intelligence même supérieure, il a cru de bonne foi que son père céleste viendrait établir son règne, faire triompher sa cause par des moyens miraculeux, par des milliers d'anges. Il est fanatique avec une certaine bonhomie. Si la manière dont le caractère du Seigneur est travesti n'est pas selon le vieux style du rationalisme, toujours Strauss ne peut-il échapper au reproche, d'avoir fait de Jésus un homme profondément immoral en ce sens, qu'il a donné à l'humanité une impulsion, qui ne peut se concilier avec la moralité, soit qu'on considère les mythes comme des fictions faites avec intention ou comme des agglomérations de traits fictifs, formées insensiblement et sans préméditation. Car un des éléments principaux de la vie morale est la conscience de soi-même, de ce que l'on veut, de ce que l'on fait.

Pour achever la caractéristique de la tractation mythique, nous en présentons des exemples saillants, en parcourant

rapidement l'histoire évangélique. La naissance du Sauveur et son développement devaient nécessairement être ornés, entourés d'embellissements mythiques, parce que cette personne, objet de tant de vénération, ne pouvait qu'être née et s'être développée d'une manière extraordinaire. Le mythe de la naissance miraculeuse est l'accomplissement de certaines prophéties de l'ancien Testament, mal interprétées; il rappelle des mythes analogues de l'histoire profane. Le nom de Jésus, usité parmi les Juifs, devenu significatif par l'événement, lui fut supposé donné par la figure mythique de l'ange Gabriel. Le mythe, employant le levier du recensement, qui est une pure fiction, fait voyager Joseph et Marie à Bethléhem pour y accomplir des prophéties concernant la naissance du Messie à Bethléhem. L'étoile des mages est celle dont parle Balaam; leur adoration est une glorification extérieure de Jésus, indigne de Dieu, mais symbole de l'entrée des gentils dans l'église. Un homme d'un caractère si distingué ne pouvait qu'avoir donné, très-jeune encore, des signes de sa grandeur future; delà les entretiens de Jésus, âgé de douze ans, avec les docteurs de la loi dans le temple. Car l'âge de douze ans est consacré, pour ces manifestations, par la légende juive. Jésus entra bientôt en relation avec S. Jean Baptiste; ces relations sont supposées par la tradition populaire avoir toujours existé; car elle donne à chaque événement, aussi bien qu'à l'ame, une préexistence. C'est ainsi que s'explique le premier chapitre de S. Luc, dont il ne reste comme résidu que ceci, savoir, que les vieux époux eurent un enfant contre toute espérance. Or Jésus, avant d'être arrivé à la parfaite conscience de soi-même, se constitua le disciple de son illustre devancier, et reçut de lui humblement le baptême. Car Strauss se garde bien de présenter le baptême comme mythe, il lui sert pour prouver, que Jésus a témoigné, en le recevant, qu'il avait

besoin de lustration et de pardon des péchés. Pour mettre ce trait quelque peu en harmonie avec les idées transcendantes de la jeune église sur l'objet de son enthousiasme, le mythe le présenta comme une sublime humiliation du jeune héros, couronnée immédiatement d'une gloire toute divine. A cette inauguration de son ministère vient se rattacher naturellement la tentation, par laquelle il eut la gloire d'être mis en parallèle avec les saints hommes de l'ancienne alliance, — avec le peuple d'Israël dans le désert, ce fils aîné de Dieu selon l'expression de la loi et des prophètes. En entrant dans son ministère il n'osait pas encore s'avouer à lui-même qu'il était le Messie promis; c'est pourquoi il refusa quelque temps ce titre, et ne voulut pas qu'il fût parlé de lui. Les enseignements qu'il donna au peuple avide de l'entendre, nous sont parvenus tronqués, morcelés, condensés en mythes. « Tu deviendras pêcheur d'hommes », ce dicton donna naissance au mythe sur la vocation de S. Pierre par le moyen d'une pêche abondante. Le dicton sur la bête, que l'on retire de la fosse le jour du sabbat, a donné lieu à plusieurs mythes de guérisons opérées en ce jour. Le mot de Jésus sur sa parenté spirituelle a donné naissance au mythe de la visite que lui fit sa mère. L'entretien avec Nicodème symbolise ses relations avec les principaux, qu'il était intéressant de faire valoir; le mythe sur Zachée et le festin que lui donna le péager, représentent sa condescendance envers les gens de cette classe. Tant l'église primitive était incapable de conserver pure la moindre donnée historique. Le changement de l'eau en vin, la glorification, l'apaisement de la tempête sont destinés à mettre Jésus au niveau du fondateur de l'ancienne loi; les guérisons miraculeuses, les résurrections de morts devaient dans les esprits de la jeune église le rendre égal aux prophètes. C'est surtout dans l'histoire de la passion et de la résurrection que cette formation mythique

prend le caractère le plus fabuleux. On croirait souvent entendre un homme en délire, si certains traits ne rappelaient pas au lecteur qu'il sait très-bien ce qu'il fait. Comme la trahison de Jésus par l'un de ses disciples pouvait lui nuire aux yeux de ses ennemis, ce scandale fut ôté par la prédiction mythique de cette trahison. Elle est faite après l'événement, comme en général toutes les prédictions de Jésus, excepté celle qui ne se réalisa pas, touchant la fin prochaine du monde. Ce même mythe sert à réduire en mythe l'institution de la sainte cène. Elle suppose en Jésus l'attente sûre de la trahison et de la mort, elle ne peut donc avoir eu lieu. Les chrétiens, préoccupés de la mort de Jésus, qui avait suivi immédiatement le dernier repas de pâques, que Jésus avait célébré avec eux, reportèrent leurs idées, au sujet de cette mort, sur ce repas, et prêtèrent à leur maître les paroles de l'institution; c'est là la cause, pour laquelle il n'en est pas fait mention dans l'évangile selon S. Jean.

La scène en Gethsémané est une phase particulière de la prescience, que le mythe attribue à Jésus, de ses souffrances et de sa mort prochaine. Il s'agissait d'en ôter le scandale. Le premier moyen fut de le supposer prédisant, à plusieurs réprises, qu'il devait souffrir et mourir à Jérusalem. Le scandale était si grand, que le mythe dut aller plus loin: Jésus dut pressentir ses souffrances, les endurer cruellement d'avance. C'est là la signification du mythe de Gethsémané. Cependant le scandale ne pouvait être entièrement ôté, qu'autant que Jésus avait aussi vaincu d'avance la souffrance et la mort: c'est la tournure que prend le mythe dans le quatrième évangile. Que dirons-nous de plus! L'Eglise primitive chercha à glorifier son Jésus en le traînant devant tous les tribunaux de Jérusalem, même la comparution devant Anne devient sous ce rapport problématique. Nous étonnerons-nous, de ce que, pour Strauss les habits du Seigneur

non déchirés, sont aussi suspects de mythe? Il est de même trop affligeant de montrer comment Strauss se débarrasse des sept paroles prononcées sur la croix. Toutefois il veut bien croire, que les passants aient dit des injures à Christ, mais ce ne sont pas celles qui sont rapportées par les évangiles. Passons par dessus la garde, que l'irritation des chrétiens a forcé auprès du sépulcre, pour réfuter le bruit répandu parmi les Juifs, que les apôtres avaient dérobé le corps de Christ.

Assistons à la résurrection mythique du fils de l'homme. Depuis les invectives de Celse, au second siècle de l'ère chrétienne, quelques déistes effrontés avaient seuls osé douter, que le Seigneur eût été rendu à la vie, et fût sorti du sépulcre. Soit qu'on admît la mort réelle, soit qu'on supposât une simple léthargie, on s'accordait pour concéder, que la vie de Jésus ne s'était pas terminée avec ses souffrances sur la croix. Poussé par la conséquence de ses principes, par le désir de présenter quelques chose de bien nouveau et de bien piquant, et par la considération que sa théorie mythique et plus encore sa philosophie lui fournissait amplement les moyens de compenser aussi la perte de cette partie de l'histoire évangélique, Strauss affirme positivement que le corps de Jésus est resté dans le sépulcre, où il a été déposé. Il joint par le genre de ses arguments son sceau à celui des pharisiens et des scribes, pour donnez essor à un jeu de l'imagination exaltée et rusée des premiers chrétiens.

Les siècles suivants entendront, on doit l'espérer, avec un singulier étonnement les paroles suivantes: « Pendant plusieurs années, Jésus avait plus ou moins fait sur les apôtres l'impression, qu'il devait être le Messie; sa mort incompatible avec leurs idées messianiques, avait, pour un temps, détruit cette impression; qui cependant reprit une

nouvelle force, après que la première frayeur fut passée. Ils éprouvèrent pour eux-mêmes le besoin de résoudre la contradiction qui existait entre les dernières destinées de Jésus et leurs idées sur le Messie, c'est-à-dire de comprendre les souffrances et la mort comme parties intégrantes de l'idée messianique. Or comme, pour les Juifs d'alors, comprendre une chose c'était la déduire des livres sacrés, ils se virent engagés à les compulser, pour voir s'il ne s'y trouvait pas quelques indications d'un Messie souffrant et mourant. Quoique l'idée du Messie souffrant soit entièrement inconnu à l'Ancien Testament, ils trouvèrent de telles indications dans tous les passages poétiques et prophétiques, qui, semblables au 53e chapitre d'Esaïe et au psaume 22e, représentent les hommes de Dieu tourmentés et livrés à la mort. Aussi la principale fonction que Jésus exerce après sa résurrection, c'est, de montrer à ses disciples, que d'après Moïse et les prophètes, il devait souffrir. L'ignominie, la souffrance et la mort du Messie se trouvant ainsi introduites dans le nexe de leurs idées messianiques, leur Jésus n'était plus perdu; il leur était resté; il était entré par la mort dans sa gloire messianique; il se trouvait près d'eux d'une manière invisible, tous les jours jusqu'à la fin du monde. Mais comment pouvait-il se refuser à donner aux siens des signes de vie, de cet état de glorification, dans lequel il vivait? Et si dès lors seulement ils comprenaient la doctrine du Messie souffrant, entièrement cachée pour eux précédemment, s'ils sentaient leur cœur brûler au-dedans d'eux, comment pouvaient-ils se refuser à considérer ces changements comme opérés par leur Christ glorifié, comme des entretiens qu'il avait avec eux? N'est-il pas vraisemblable, que ces impressions revêtirent chez quelques personnes, surtout chez des femmes, et dans des assemblées de chrétiens, le caractère de véritables visions? effervescence de pieux enthousiasme,

qui se retrouve dans plusieurs sociétés religieuses, surtout si elles sont dans un état d'oppression et de persécution. Mais si le Messie était entré dans sa gloire, il ne pouvait avoir laissé son corps dans le sépulcre. Or se fondant sur Ps. 16, 10, sur Esaïe 53, 10 les disciples devaient se trouver engagés à raviver leur ancienne idée messianique, que le Messie demeure éternellement (Jean. 12, 34) et à le faire revenir à la vie par cette même résurrection, qu'il devait opérer dans les hommes. » Arrivé à ce point, l'auteur tranche le nœud de toutes les difficultés en rejetant toute donnée historique sur le séjour des apôtres à Jérusalem immédiatement après la résurrection, et en n'admettant que le récit de S. Matthieu, qui les fait aller en Galilée. « Là, dit-il, ils pouvaient peu-à-peu reprendre haleine, là leur force abattue pouvait faire ses premiers et faibles mouvements pour se redresser; là aucune attestation d'un cadavre, demeuré dans dans le sépulcre, ne pouvait venir réfuter des suppositions hardies. C'est donc là que pouvait se former insensiblement l'idée de la résurrection de Jésus; et lorsque cette conviction eut ranimé le courage et l'enthousiasme des disciples à un tel degré, qu'ils osèrent se montrer dans la capitale du pays, annonçant Christ ressuscité, il n'eut plus été possible, de se réfuter soi-même en exhumant le cadavre du Seigneur, ou d'être réfuté par d'autres. » Dans cette exposition est implicitement renfermée celle qui concerne l'ascension.

« Le résultat des considérations précédentes, » dit l'auteur dans le dernier chapitre de son ouvrage « c'est que tout ce que le chrétien croit touchant son Jésus, paraît être renversé; tous les encouragements, que sa foi lui présente, lui semblent retirés; toutes les consolations qui en découlent sont détruites. La source inépuisable de vérité et de vie, à laquelle l'humanité est venue s'abreuver depuis tant de

siècles, est tarie ; Dieu est dépouillé de sa grâce, l'homme de sa dignité ; le lien, qui unit la terre au ciel, est rompu. Les théologiens, qui sont prêts à lancer de telles phrases contre moi, verront bien que je sais tout cela, et qu'ils n'ont pas *besoin de me le rappeler.* »

C'est là la transition à la partie dogmatique de son ouvrage, où il se propose comme but, de rétablir dogmatiquement ce qu'il a renversé par le moyen de la critique. « La clef de toute la christologie est, que les attributs dont l'Eglise a orné la figure de Christ, ne concernent pas une seule personne, mais une idée. Réunis dans une personne, ces attributs s'excluent et se contredisent mutuellement. Ces mêmes attributs, concentrés dans l'idée de l'espèce humaine, sont en harmonie entre eux. L'humanité est l'union des deux natures, le Dieu incarné, l'esprit infini sortant, pour ainsi dire, de lui-même pour se changer en esprit fini ; l'humanité est l'esprit fini, se ressouvenant de son caractère qu'il le rend infini. Elle est l'enfant de la mère visible et du père invisible, de l'intelligence et de la nature ; elle est le thaumuturge brillant de miracles, dans ce sens, que dans le cours des siècles l'intelligence devient de plus en plus maîtresse de la nature. L'humanité est à l'être sans péché, sous ce rapport, que la marche de son développement ne mérite aucun reproche, puisque les souillures ne sont inhérentes qu'aux personnes et viennent se perdre dans l'idée de l'espèce et dans son histoire. C'est l'humanité, qui meurt, qui ressuscite, qui monte au ciel sous ce rapport que, de la négation de sa vie naturelle il résulte une augmentation de sa vie intellectuelle, et que sortant de la sphère bornée de la nationalité et de l'humanité même, elle opère son union avec l'esprit infini du ciel. C'est par la foi en Christ, particulièrement en sa mort et en sa résurrection, que l'homme est justifié devant Dieu, c'est-à-dire, c'est en éveillant et

nourrisant en lui-même l'idée de l'humanité, que chacun est rendu participant de la vie divine et humaine de l'espèce. » — « Or si la naissance, la mort et la résurrection, dit l'auteur dans un autre endroit, sont considérées comme les pulsations régulières de la vie de Dieu, quelle valeur peut avoir un fait particulier destiné à représenter ce procès d'une manière sensible ? C'est à la reconnaissance de l'idée incorporée dans le fait, de l'espèce, dont chaque individu n'est qu'un exemplaire, que notre Christologie doit être ramenée. »

Toutes ces choses étaient présentes d'une manière obscure et grossière aux esprits de la jeune Eglise. Tout comme, d'après l'écriture, le fait de la résurrection ralluma les espérances des apôtres et décida de la durée du christianisme, ainsi, selon le dire de Strauss, le mythe de la résurrection, une fois formé en eux et en leurs disciples, réveilla les idées panthéistes, que Strauss, poussé par la conséquence de son système, attribue aux chrétiens de l'âge apostolique. « Dans le temps de la plus grande misère spirituelle et matérielle, un être d'une moralité sans tache, vénéré comme un messager divin, endure toutes sortes de souffrances et enfin la mort ; et dans peu de temps se forme la croyance, qu'il est ressuscité. *A l'ouïe de cette nouvelle, chacun devait se dire: il s'agit de toi (tua res agitur) et Christ devait apparaître à tous, comme celui en qui s'accomplissaient les destinées générales de l'humanité.* Si la misère matérielle, qui pèse sur l'humanité, se concentrait dans la mort et dans les souffrances de Christ et symbolisait la misère spirituelle, à laquelle l'humanité est en proie, sa résurrection devait renfermer cette consolation, que l'âme ne se perd pas dans la souffrance ; que par la négation de son existence matérielle, elle ne se détruit pas, mais qu'elle parvient plutôt à la plénitude de son existence. Si Dieu avait chargé son prophète,

son bien-aimé, son fils, d'un tel poids de misère, même la plus grande misère était désormais comprise comme moment de la vie divine; et l'homme accablé sous le poids du malheur et du péché, apprenait à se considérer comme entré dans la région de la liberté, qui est le partage de Dieu même.»

Ces considérations, destinées à remplir l'immense abîme creusé par la critique, basées sur le panthéisme le plus cru, que jamais théologien ait osé professer, se rattachent intimément à la philosophie religieuse de Hegel, et reproduisent notamment, d'une manière lucide et exacte, l'exposition parfois embrouillée de ce philosophe sur la religion absolue, c'est-à-dire sur le christianisme.

Ce point mérite quelque attention. Strauss est bien loin de croire que la destruction totale de l'élément historique du christianisme ait été voulue, préméditée par le célèbre philosophe, dont les principes lui ont inspiré la conception primitive de son ouvrage. « Il était facile de prévoir, » dit-il dans un de ses écrits polémiques, « qu'après l'apparition de mon livre les nombreux adversaires de la philosophie de Hegel en feraient usage, pour faire ressortir les conséquences désastreuses de cette philosophie; mais on devait aussi s'attendre à ce que l'école de Hegel le repousserait et déclarerait ouvertement, que ce livre n'exprime pas sa manière de voir. Les deux partis ont raison dans un sens; avant tout les Hégéliens, en affirmant que ce n'est pas là leur opinion. Car en effet ce n'est pas la leur. Ils croient tout simplement, qu'après avoir démontré, dans un récit évangélique, l'idée sur laquelle il repose, ils en ont prouvé par là-même la vérité historique. Même quand ils en appellent à Hegel, assurant, qu'il n'aurait pas reconnu mon livre comme l'expression de son opinion, ils ne disent rien qui ne soit aussi ma conviction. Hegel n'était pas ami de la cri-

tique historique. Il éprouvait comme Goethe de la peine, en voyant rongées par le doute les figures des héros de l'antiquité, auxquelles sa grande âme s'attachait avec amour. D'ailleurs le système de Hegel, en opposition à ceux de Kant et de Fichte, était revêtu d'un caractère positif; son auteur aimait reconnaître les bases actuelles de la société; c'est le système de la restauration, l'opposé des systèmes de la révolution. » C'est dans ce même écrit, que Strauss considère et examine attentivement, sous le rapport mentionné les principes de Hegel sur la philosophie de la religion, tels qu'ils sont déposés dans un ouvrage qui n'avait pas encore paru lors de la conception primitive de la Vie de Jésus. Si l'auteur avait pu se servir de ce livre déjà alors, il n'aurait pas pû rester si longtemps incertain sur le rapport que Hegel établit entre l'idée et le fait. Quoique l'exposition de Hegel dans ce livre montre aussi quelques contradictions apparentes et quelques ambiguités, cependant Strauss parvient à en tirer des résultats suffisamment clairs et positifs. « A une certaine époque devait se développer et s'est développée l'idée de l'identité de la nature humaine et divine. Elle s'est concentrée sur Christ, elle s'est manifestée en lui d'une manière distinguée. Mais il n'est pas élevé par cette raison au-dessus du niveau de l'espèce humaine, dont le caractère distinctif est l'union de la nature divine et humaine. Les événements spéciaux de sa vie, les miracles, la mort, la résurrection, l'ascension doivent être distingués de leur signification absolue, celle-ci est indépendante de leur réalité ou non réalité historique. C'est la critique qui porte un jugement sur cette réalité, mais elle ne peut jamais arriver à un résultat entièrement sûr et certain. Les faits ont leur signification comme symboles d'idées spéculatives, qui existent indépendamment du fait, avant le fait, en dehors du fait. » Il est certain que Strauss a parfaitement

compris Hegel sous ce rapport. Il paraît impossible de tirer d'autres résultats de son exposition. Des théologiens philosophiques viennent constater ce jugement et prouver que la christologie de Hegel diffère de celle d'une partie de ses disciples, qui s'efforcent de concilier ensemble le dogme et les faits bibliques et les données du système de l'idéalisme absolu. [1] Ainsi Strauss a compris les idées de son maîtres tout en les dépassant. En les comprenaut il les à exagérées. Il est allé au-delà des bornes que s'était posées Hegel, tandis que d'autres de ses disciples sont restés en deçà; phénomène qui s'est montré plusieurs fois dans l'histoire de la théologie et de la philosophie, et qui s'est renouvelé de nos jours à l'égard du système d'un théologien célèbre.

L'on est porté à croire, qu'un esprit aussi rigoureux, aussi hardi que le docteur Strauss eût dû être entraîné bientôt plus loin. Abandonner le ministère, comme il l'avait conseillé à la fin de son livre à celui qui ne pourrait pas mettre ses idées en harmonie avec la croyance de l'Eglise; sortir même de l'Eglise; renier complétement l'existence du Sauveur; retrancher de la théologie spéculative toute allusion à Christ, quelque faible qu'elle puisse être; professer un panthéisme plus cru encore, s'il était possible que celui auquel il a rendu hommage: voilà les conséquences qui résultent avec une nécessité logique des prémisses que nous l'avons vu poser lui-même. Représenter l'humanité se jouant d'elle-même par une sorte de fantasmagorie sacrée; déprimer, fouler aux pieds l'humanité, tout en l'adorant comme une divinité, détruire avec l'idée du vrai Dieu toute idée élevée de l'humanité, en vertu du reniement de l'homme-Dieu, qui est la vérité de Dieu et de l'homme; laisser se

[1] C'est ainsi que Hegel lui-même a nommé son système.

perdre la vie de l'humanité, soit dans des spéculations creuses et s'éloignant toujours plus de la vérité, soit dans la poursuite des intérêts matériels, et dans l'activité industrielle, et finalement ériger cette superbe misère en idole d'adoration; laisser le panthéisme se nourrir et se fortifier par toutes les idées orgueilleuses du temps et s'allier à ses tendances matérialistes, s'identifier avec elles: voilà les résultats ultérieurs que l'ami de l'humanité et le penseur devaient attendre comme découlant de la doctrine de Strauss.

Par ses prétentions réitérées de vouloir maintenir le christianisme, il nous a déjà indiqué le point où il s'arrêterait, si non pour reculer, du moins pour tourner autour de lui-même. Chose étrange, ce même christianisme, qu'il foule sous ses pieds, le retient, l'empêche de tomber dans tous les écarts. Les autres causes, qui y contribuèrent, se rattachent intimément au christianisme.

L'histoire de l'humanité présente des oscillations sans cesse renaissantes; elle avance par le moyen de l'action et de la réaction. L'ouvrage de Strauss était destiné, d'après le plan avoué de son auteur, à repousser une théologie évangélique, qui gagnait toujours plus de terrain, et qui avait arboré son drapeau même sur le domaine de l'idéalisme absolu. Or c'est cette théologie évangélique qui, stimulée par la grande sensation qu'avait produite la Vie de Jésus, par les succès qu'elle avait obtenus, prit un de ces élans forts et soutenus, qui marquent les époques du développement de la pensée humaine. Bientôt après l'apparition de la Vie de Jésus on vit paraître une foule d'écrits de réfutation, il est vrai, d'une valeur diverse, d'un caractère fort varié. Mais on y voyait les premiers représentants du mouvement théologique actuel, des penseurs chrétiens d'une grande profondeur d'esprit, des dialecticiens habiles, des philologues savants, des critiques sagaces et pénétrants, prendre,

d'un commun accord, la défense de l'Evangile, considérer, examiner, analyser le livre dans son ensemble et dans toutes ses parties, remonter aux idées qui sont à sa base et faire comparaître devant des juges sévères, impartiaux et calmes, tous les détails qu'il présente. Le jugement fut prononcé devant le tribunal de la science théologique.

Elle y gagna considérablement, en consolidant ses bases, en étendant son domaine. Bien des questions de critique furent amenées près de leur solution, d'autres furent résolues d'une manière satisfaisante. La vérité de l'histoire évangélique se fit sentir avec une nouvelle force, après avoir passé par le feu de la critique. Le livre de Strauss, revêtu du caractère d'une déduction à l'absurde, dut déposer en faveur de la vie de Jésus. Les travaux de réfutation jetèrent aussi un nouveau jour sur le caractère distinctif du christianisme, sur l'intime rapport qu'il établit entre ses idées et les faits de son histoire, sur le lien vital qui unit les idées et les faits. Il fut de même prouvé, on ne peut plus clairement, que les idées philosophiques, par lesquelles Strauss s'est laissé dominer, ont dû amener plus ou moins la destruction de l'histoire évangélique. Des vues profondes sur le mythe, sa genèse, sa portée, son caractère incompatible avec le christianisme, des idées intéressantes sur le développement de la révélation et d'autres considérations analogues vinrent ajouter un nouveau poids aux réfutations du livre de Strauss. Si plusieurs des écrits publiés contre lui signalaient des côtés faibles dans la théologie actuelle, s'ils découvraient d'anciens scandales, s'ils rouvraient des plaies qui paraissaient cicatrisées, toujours prouvaient-ils de l'aversion pour les extravagances de Strauss et du respect envers le christianisme.

Le fervent apologiste du mythe s'était bien attendu à voir paraître de nombreux et puissants adversaires. Mais son mé-

pris envers ce même christianisme, auquel il ne veut pas renoncer extérieurement, l'idée flatteuse d'être l'organe de l'esprit du temps, ne lui avaient pas permis de prévoir une résistance si soutenue, si nourrie, une attaque si puissante. Semblable au grand empereur après la retraite de Russie, il sentit la nécessité de faire quelques concessions, auxquelles d'ailleurs une meilleure conviction eut une part. La seconde édition de son livre, devenue bientôt nécessaire par l'écoulement rapide de la première, ne montrait encore que des changements minimes. L'allusion à Socrate, assis au festin, à Mephistophelès, furent retranchées, et d'autres petites choses de ce genre modifiées. Il est intéressant d'observer, que l'auteur ne parlait plus de vouloir abandonner le ministère, au cas que l'église n'adoptât pas ses opinions. La cause en est, qu'après la première publication de son livre, il avait reçu sa démission comme professeur au séminaire de Tubingen. Il s'obstina dès-lors à signaler comme injuste une démarche, que lui-même avait conseillée. Tant il est plus facile d'énoncer un axiome général, surtout s'il donne un certain relief à celui qui l'énonce, que d'en subir les conséquences.

C'est dans la troisième édition que l'auteur fit les changements qui ont frappé le public. En effet, quelques traits historiques, rejetés d'abord, passèrent intacts par le feu de la critique; par exemple, la visite de Jésus au temple, à l'âge de douze ans, l'entretien avec Nicodème et autres choses de ce genre. En outre l'auteur admit les guérisons comme opérées par une espèce de théurgie; dans les premières éditions la vérité de quelques guérisons était concédée, avec la supposition, qu'elles pouvaient s'expliquer par des phénomènes psychologiques. Ce dont on s'est, avec quelque raison, le plus étonné, c'est que Strauss avoue ne plus oser rejeter entièrement l'authenticité du quatrième

évangile ; il se contente de la signaler comme douteuse, c'est-à-dire de mettre cet évangile sur la même ligne que les évangiles selon S. Luc et S. Marc. C'est un pas fait en avant, mais qui disparaît quand on mesure tous ceux que l'auteur doit encore faire pour parvenir à la connaissance de la vérité. Tous les changements que nous venons d'indiquer, ont moins d'importance comme témoignages des progrès de l'auteur que comme preuves, qu'il se sent incapable de maintenir strictement sa manière de voir.

Une amélioration véritable du livre devrait commencer par la modification des principes de philosophie, sur lesquels il est fondé. Or dans tout ce que l'auteur a écrit depuis la troisième édition il ne s'en trouve aucune trace. Cependant on a cru (ce qui doit fort étonner après ce que nous venons de dire), qu'il avait rectifié ses vues sur la personne du Sauveur, sur sa dignité, sur sa place dans le développement de la religion. Plusieurs théologiens jugèrent même, que si Strauss avait appliqué ces vues à son livre, il aurait été digne de la vocation, au sujet de laquelle sont nés de si grands mouvements.

Ces vues « élevées » sur Christ sont déposées dans une dissertation, qui traite *de l'élément immuable et de l'élément variable du christianisme*, dissertation que l'auteur a fait réimprimer immédiatement après les mouvements du canton de Zurich. Nous terminerons en retraçant le contenu général de cette brochure. C'est le dernier mot de l'auteur. [1])

Après avoir rejeté d'une manière fort positive toute idée qui rappelle la divinité de Christ, le mérite de sa mort, le miracle, et son importance dans la révélation divine, l'auteur vient à dire, que l'esprit du temps exige impérieuse-

[1]) D'après les nouvelles les plus récentes, il écrit maintenant un livre de dogmatique chrétienne.

ment ce qu'on appelle le panthéisme. « Ou bien, dit-il, il faut accorder la nature divine à tous, ou bien à personne. L'esprit du temps penche évidemment vers la première alternative. La Gazette évangélique de Berlin a eu bien raison de lancer ses anathèmes contre la vénération de l'homme de la place de Vendôme et du Jupiter Olympien de Weimar (Gœthe). En effet, il y a ici des dieux, un paganisme, si l'on veut l'appeler ainsi, qui menacent l'existence du Dieu et du christianisme de la Gazette évangélique. *Le seul culte, on ne peut le nier, qui reste après les précédentes révolutions religieuses aux gens doués de culture intellectuelle, c'est le culte du génie.* »

Arrivé à ce point, Strauss s'étend sur le caractère du génie. « Harmonie des facultés de l'ame, grandes idées qui dominent la vie, puissance d'action, tous ces traits se trouvent réunis dans le génie de Christ. Cependant il est toujours humiliant pour lui, dira-t-on, de descendre du trône du fils de Dieu, de se mêler non-seulement aux Socrate, mais aussi aux Napoléon et aux Gœthe? Sous un rapport pourquoi n'entrerait-il pas en contact avec ces génies? Christ n'a pas considéré comme une proie sa qualité de fils de Dieu. S'il appelle fils de Dieu ceux, auxquels la parole de Dieu fut annoncée, si le peuple d'Israël est nommé le fils premier-né de Dieu, avons-nous tort d'appeler le peuple des Hellènes son second fils? Il en est de même de la qualité de Rédempteur. Quiconque réussit à accomplir une tâche, à laquelle les ancêtres et les contemporains ont travaillé en vain, mérite le titre de Rédempteur. C'est dans ce sens que les Phidias, les Socrate, les Alexandre, les Copernic, sont des rédempteurs. — Les génies sont d'ailleurs fort différents les uns des autres selon leur individualité et les branches, dans lesquelles ils ont travaillé. Or la sphère religieuse est la plus haute de la vie humaine ; c'est pourquoi les fon-

dateurs de religion occupent les premières places dans le chœur des génies. Et comme le christianisme est la plus parfaite de toutes les religions, les prémices des hommages, que nous rendons au génie, sont dus à Christ. »

« Mais, » nous dira-t-on, « il n'en reste pas moins toujours au niveau de l'humanité? » Pour répondre à cette objection, Strauss distingue deux sortes de natures d'hommes, les unes essentiellement portées à l'action au-dehors, les autres agissant surtout sur elles-mêmes, pour établir l'harmonie dans leur intérieur. Ces âmes plus nobles se trouvent surtout parmi les fondateurs de religion. Une telle âme par excellence était Christ. Sa dignité ne repose sur aucune de ses actions, mais sur son rapport intime avec Dieu, en vertu duquel il osait dire : « Le Fils ne fait rien de lui-même ; il ne fait que ce que lui montre le Père ; moi et le Père sommes un. » Le seul penchant vers l'action en lui est le même penchant, inséparable de l'humanité, qui se retrouve dans les natures les plus concentrées en elles-mêmes, celui qui le portait à se communiquer à ses semblables, à répandre sa béatitude sur beaucoup d'entre eux. Mais son dernier but n'était pas, comme chez d'autres, la construction d'un système, ni la fondation d'une société. Ces choses lui servaient simplement de moyens pour atteindre à un but plus élevé, savoir de faire que sa vie intérieure et propre devînt la vie intérieure de tous. Ainsi Christ est distingué d'une manière spéciale des autres génies, cités avec honneur dans les annales de l'histoire, comme héros de guerre, de politique, de sciences et d'arts. »

« Mais si Christ est jusqu'à présent le plus grand phénomène que présente la sphère religieuse, le sera-t-il toujours? ne pourra-t-il jamais être surpassé? Pour résoudre cette question, il faut distinguer dans chaque génie deux éléments, l'un personnel, l'autre historique. Tel génie bien doué ren-

dra moins de services à l'humanité, que tel autre, qui n'a pas reçu plus de dons, mais qui, étant venu plus tard, est entré en possession des travaux de ses devanciers. C'est par cette raison, que Napoléon a pu résoudre de plus grands problèmes de stratégie que César. Il faut de même observer, que le génie, venu plus tard, est plus propre à agir sur l'époque actuelle, par cette raison qu'il y a entre lui et l'esprit de l'époque plus de conformité intérieure. Qu'en résultera-t-il à l'égard d'un génie religieux venu après Jésus? »

« Ces difficultés nous sont survenues, parce que nous n'avons pas tenu compte du caractère particulier de la sphère religieuse. Dans d'autres sphères de l'activité humaine on ne peut indiquer le plus haut degré. Mais la sommité de la région religieuse est la conscience qu'a l'homme de son union avec Dieu, c'est l'unité de Dieu et de l'homme. Christ a le premier conçu clairement l'idée de cette unité. Il l'a réalisée en sa personne d'une telle manière, qu'aucune tache ni souillure ne peut être aperçue en lui. Il a atteint le plus haut degré de la sphère religieuse, au-dessus duquel personne ne pourra arriver. Les progrès de la philosophie, et en particulier des connaissances de la nature, influeront, il est vrai, sur la doctrine du christianisme. Car il est bien des choses dans le christianisme primitif, qui sont empruntées aux développements intellectuels précédents; mais si le miracle, les anges, les démons tombent, l'essentiel du christianisme se montrera plus à découvert. Ainsi aucun homme, considéré dans son individualité, ne surpassera Christ, mais tel génie, profitant de ce que Christ a acquis à l'humanité, arrivera à une connaissance plus parfaite. — Il n'y aura donc jamais de religion sans Christ, tout comme la poésie n'oubliera jamais ni Homère, ni Shakespeare. La figure de Christ est inséparablement liée à la forme la plus parfaite de la religion. Mais il n'y a que ses discours, ses actions, sa mort qui aient de l'importance comme témoignages de l'esprit su-

périeur, qui était en lui. Toutes les autres choses sont accessoires. En les retranchant, lui-même nous reste d'autant plus sûrement que nous n'avons retranché que ce qui choque la raison. S'il nous reste comme celui, dont on peut dire que sans sa présence dans l'âme aucune piété parfaite n'est possible, il nous reste bien certainement l'essentiel du christianisme. »

Pour ne laisser aucun doute sur le sens et la portée de ces paroles, l'auteur s'étend assez au long sur cette idée que le christianisme primitif (de Jésus et des apôtres) possédait la vérité, mais d'une manière fort restreinte. « L'on prétend, dit-il à la fin de cette exposition, que ce qui distingue le christianisme c'est la dignité de Jésus-Christ comme Dieu incarné à l'exclusion de tous les autres hommes. Mais il s'agit ici de savoir quelle idée l'on se fait du christianisme, si l'on s'attache à la première phase de son développement ou si l'on a égard à son principe vital, qui le fait passer par diverses phases d'existence. — Nous concevons le christianisme comme la religion de l'union de l'absolu et du fini sur tous les points, non pas seulement en Christ. Plus cette union est opérée, maintenue, plus le christianisme est réalisé, et *cette manière moderne de penser en matière de religion est plus chrétienne, — si l'on veut saisir la portée de cette expression, — elle est plus chrétienne que celle du christianisme primitif.* »

A l'ouie de telles choses on ne peut s'empêcher de reconnaître les grands progrès de la civilisation depuis la fin du dernier siècle. A cette époque, un philosophe, un poète, un homme appartenant à la nation la plus civilisée, la plus polie de toute l'Europe, osait crier : « Ecrasez l'infâme. » De nos jours on ne se rend plus coupable de telles insolences. On n'écrase plus Christ, on se met simplement au-dessus de lui, en déclarant solemnellement, ne faire aucun mal quelconque à celui, sur la nuque duquel on a mis le pied. De

nos jours on ne rejette plus le christianisme, on ne le mutile plus, comme le prétendent certains vils calomniateurs, hommes envieux, poussés par la même haine dont sont animés les gens de métier contre ceux d'entre eux qui par de nouvelles découvertes rendent inutiles et superflues les anciennes machines et méthodes[1]). Au lieu de rejeter, de mutiler le christianisme, on le perfectionne, on veut le faire arriver au degré le plus haut de son existence, dans le but d'assurer sa victoire, d'étendre son influence bienfaisante.

C'est sur ces bases qu'un gouvernement chrétien a essayé naguère d'établir l'instruction religieuse de tout un peuple. Le plan de ceux qui savaient ce qu'ils faisaient, ne pouvait être que celui de priver le christianisme de tous ses effets. La foi chrétienne ne signalant plus son existence dans l'âme par des faits caractéristiques et spéciaux, les esprits étaient préparés à considérer comme mythes les faits de l'histoire évangélique, symboles sublimes et touchants des faits intérieurs et cachés aux yeux des hommes. — Bien des choses portaient à croire que le peuple était mûr pour rester spectateur inactif et impassible, même pour se faire l'instrument d'une attaque formidable contre le christianisme et l'église. Mais il en est de la connaissance des hommes comme de toute autre connaissance humaine. Elle n'est jamais dévolue en entier à un seul. L'un excelle à connaître le mal, en général le bas étage de la vie humaine, l'autre est porté par les besoins de son cœur à rechercher les traces de l'image divine dans l'homme. Ceux-ci, hélas! sont trop rares et se trompent dans bien des cas. Mais aussi les premiers ont reçu dans tous les temps de graves et de terribles leçons.

Lausanne, 12 août 1839.

J. J. Herzog.

[1]) C'est ainsi que Strauss, dans sa lettre au bourgmaître Hirzel, aux professeurs Orelli et Hitzig, s'exprime sur la part, que les pasteurs ont prise au mouvement du peuple zuricois.

LE PRESBYTÈRE[1].

L'auteur du *Presbytère*, qui est aussi celui de la *Bibliothèque de mon oncle*, a une manière de composer ou d'inventer qui n'est pas commune. Il commence par l'anecdote et finit par l'histoire. Il retrace d'abord un moment d'une vie; mais il trouve dans ce moment les éléments d'une vie; et de même que la rencontre inopinée d'une personne intéressante a souvent donné lieu à des relations intimes et durables, cet être qu'il a vu en passant, et dont il a jeté sur ses tablettes un léger crayon, s'attache secrètement à sa pensée; plus tard, en rouvrant son portefeuille, ce croquis l'arrête et le captive; il affermit les contours, il épaissit les ombres; plus tard encore il y revient; le dessin passe du papier sur la toile, et le buste devient une figure en pied. N'était-il pas le maître de laisser là cette légère esquisse, et de n'y plus revenir? Non, il n'en était pas le maître; cet être de

[1] Deux forts volumes, 1128 pages, 69 batz.

sa création est un être vivant ; l'esprit qui l'a créé n'est pas libre de l'anéantir ; cet être a un avenir dont il demande compte au poète ; et celui-ci n'éprouve que le besoin qu'il nous a fait éprouver. Nous avions fermé le livre à regret ; nous voulions une suite : qu'est devenue, disions-nous, cette apparition? comment s'est achevée cette destinée? nous l'achevons, bien ou mal ; nous ne saurions la laisser incomplète ; pourquoi le poète n'aurait-il pas la même curiosité, et ne s'informerait-il pas de ce qu'est devenue cette vie dont un seul moment, saisi à la dérobée, avait tant d'intérêt et promettait tant?

C'est ainsi qu'à de longs intervalles nous avons appris toute la destinée de ce *Jules* que nous n'avions fait qu'entrevoir dans la *bibliothèque de son oncle ;* et l'épisode de la Juive est devenu le milieu d'une biographie qui s'est complétée à mesure que l'auteur a obtenu de nouveaux mémoires sur son jeune héros. Le prix demeurera cependant au premier épisode. Et tout charmé que nous sommes des deux récits qui le complètent, nous ne savons s'il devait être complété. Ce n'était pas, d'abord, l'intention de l'auteur, qui finissait de la sorte son premier récit : « Enfin le » temps aussi vint à mon aide. Il me rendit le calme et d'au- » tres plaisirs ; jamais de semblables ; j'avais enterré là ma » jeunesse. » Nous voulons bien que Jules se soit marié ; nous l'en approuvons même ; mais pourquoi nous inviter à ses noces? Plus fidèles que lui au souvenir de la jeune Juive, nous nous y tenons, et ne voulons pas le voir troubler. Il y a, dans la vie, mille choses qu'on accepte et qu'on ne veut pas voir. Le troisième acte de la vie de Jules serait charmant si ce n'était pas un troisième acte ; mais à cette place, c'est de la prose succédant à de la poésie ; que voulez-vous? nous avons dans le cœur une image qui n'en sortira pas. Ce n'est pas notre faute, c'est celle de M. Tœpffer.

Ce dernier récit ne laisse pas de lui faire beaucoup d'honneur. On n'avait pas encore fait pénétrer si avant la poésie dans la prose de la vie humaine. Ce n'est pas merveille que de mêler la poésie à ce qu'il y a de plus familier et de plus simple dans la vie ; mais il y a dans la maison de ce géomètre, père d'*Henriette,* une sévérité de mœurs et d'idées si géométrique, l'œil rencontre au premier plan du tableau des tons si crus et si froids, qu'on s'inquiète pour la pauvre poésie, obligée de se faire jour à travers un *positivisme* si dur ; elle, la poésie, ne s'effraie pas pour si peu ; et, vraie comme elle est, elle s'accommode fort bien avec tout de ce qui est vrai. On doit savoir bon gré à M. Tœpffer de lui avoir conquis ce dernier recoin qu'on lui refusait bien mal à propos, et d'avoir rendu évidente une précieuse vérité : c'est qu'un certain désordre ou le sacrifice de quelqu'une des conditions indispensables de la vie humaine n'est point, comme quelques-uns le pensent, un des élémens nécessaires de la poésie.

Il n'en est pas du *Presbytère* comme de la *Bibliothèque de mon oncle :* le *Presbytère* demandait ou du moins comportait une suite. Le dénouement de ce récit n'était pas une fin bien finale ; et le lecteur, fâché de se séparer sitôt de Charles, de Louise et de M. Prévère, demandait compte à l'auteur d'une attente excitée et non satisfaite. Sans être dans le secret de l'auteur, nous dirons que nous ne croyons pas qu'en prenant congé de ses personnages, il eût dessein de revenir à eux. Mais il lui sera arrivé comme à nous, il aura eu le besoin de savoir quelque chose de plus sur les héros de ce petit drame ; et comme rien ne l'obligeait à la clore au premier acte, il a, sans rien forcer, prolongé le ligne de l'action, il en a agrandi le champ, il a créé de nouveaux intérêts, il a fait de la *nouvelle* un *roman,* simple, touchant, et de l'intérêt le plus pur.

Il y a dans Louise quelque chose de la Juive ; elles appartiennent au même type ; ce sont des figures d'une inexprimable douceur, bien féminines, bien tendres, mais sérieuses et mélancoliques, comme le sont quelquefois ces êtres à part qui ne font que passer sur la terre, et qui, peut-être, par un mystérieux pressentiment avertis de leur fin prochaine, de tous les fruits de la vie ne connaissent et ne cueillent que l'amour; hélas! un amour douloureux comme toute leur existence. On dirait que l'auteur a voulu faire revivre dans Louise cette Juive si touchante qui, dans la *Bibliothèque de mon oncle,* ne fait que traverser rapidement la scène. Louise aurait tout notre cœur, si la Juive ne s'en était pas emparée. Et qu'a-t-elle fait pour s'en emparer? Elle a passé avec sa robe bleue, et sa Bible sous le bras; nous l'avons vue, sans l'entendre, lire cette Bible auprès du lit d'un mourant; quoi de plus? une fois nous l'avons vue rougir; puis, elle a mis une marque dans un livre, et nous avons lu à l'endroit de cette marque comme si c'était elle qui parlât; car elle ne parle pas, et c'est à peine si nous avons entendu un *bonjour* sortir de ses lèvres candides; puis, plus tard, sans explication, sans détails, on nous apprend qu'elle n'est plus de ce monde. En est-ce donc assez pour la graver dans notre souvenir et lui donner une vie dans notre imagination? Oui, c'en est assez; il n'en faut pas davantage sous la plume des maîtres, et c'est en maître que M. Tœpffer a tracé les contours de cette image, dirai-je de ce doux fantôme? De moins habiles font plus de frais pour les êtres de leur création, et à force de nous les montrer, ils nous empêchent de les voir. Il ne savent pas que le secret n'est pas de beaucoup dire, mais de faire beaucoup penser; que le plaisir que donne la poésie est d'imaginer au-delà de ce qui est écrit, et que l'œuvre se partage entre le poète et son lecteur. Il ne s'agit pas tant

de décrire que d'indiquer; un mot, mais un mot fécond, suffit ; le plus petit arc engendre et détermine tout le cercle ; et l'on peut affirmer que toute image complète d'un caractère ou d'une vie est au-dessous de celle que nous nous serions faite, et nous cause quelque désappointement. Il en est comme des éditions *illustrées*, vrai désenchantement des imaginations ; quand la poésie est parvenue à créer un personnage très-individuel, il est presque impossible que la peinture, je dis la mieux inspirée, ne lui donne une figure différente de tout ce que nous avons rêvé. Il faut laisser à certains objets leurs contours légers et fugitifs.

Ceux qui ne connaissent pas l'heureux pays où M. T. a rencontré ses personnages, croiront difficilement à cette délicatesse de mœurs et à cette politesse d'esprit chez de simples paysans. Elles sont rares sans doute, même dans ce pays-là ; et l'auteur a pris soin de justifier l'exception par des circonstances vraisemblables quoique peu communes. Les situations sont à la fois singulières et vraies. Une culture trop fine semblerait devoir être une occasion d'intime souffrance dans une position très-inférieure et dans des rapports vulgaires ; cependant si, avec plus d'idées et plus de nuances dans l'esprit que n'en fournit la vie des champs, Louise a des douleurs plus exquises, et par conséquent plus pénétrantes, le contraste de son éducation avec sa vie extérieure n'y contribue en rien ; il ne ressort de ce contraste rien que d'original et d'aimable, bien que, si l'on en venait au détail, on pût demander compte à l'auteur de cette paysannerie tant soit peu fashionable et de cette rusticité tant soit peu ambrée. Mais dans l'heureux tempérament d'ignorance et de culture choisie qui distingue Louise, il faut convenir qu'il y a bien du charme ; et c'est sans doute un être bien attrayant que celui qui sait si peu mais si bien, et qui devine si délicatement. La fermeté du jugement avec

la naïveté des impressions, l'élévation et la force dans une âme dont la sensibilité a quelque chose de maladif et de douloureux, est encore une antithèse qui plaît et qui touche. Quoiqu'il y ait de beaux traits dans le caractère du vieux père, ce tendre stoïque dont nous voyons, à la fin, la vie se fondre et s'abîmer dans une muette douleur, cet homme d'une raison si haute qui croit à l'almanach et qui *fond des plombs* à Noël, cette âme honnête qui, par respect pour ses souvenirs, abjure sa pénétration et investit de sa confiance un homme dont la perversité devrait lui sauter aux yeux, cette colonne imposante, mais chancelante et tronquée, à qui le christianisme donnerait une base et un couronnement, nous trouvons dans le style à la *Paul-Louis* qu'on a prêté à cet Epictète campagnard quelque chose, par-ci par-là, de factice et d'apprêté; mais c'est aussi lui qui dit les plus belles choses; il parle d'or, et souvent; et ce qui prouve qu'en dépit d'un langage un peu travaillé, ce personnage est vrai, c'est que sa figure reste gravée dans la mémoire, comme celle d'un homme qu'on aurait connu. Les avis seront partagés peut-être au sujet de *Champin l'ancien*, ce Jago des *rues-basses,* ce Machiavel *cabinotier.* Nous ne pouvons nous dispenser d'avouer que le dialecte qu'il parle avec une pureté probablement irréprochable, est un peu trop local dans un livre qui sera lu hors et bien loin de Genève, mais nous ne saurions cacher non plus combien, tout odieuse qu'elle est, nous nous plaisons à étudier cette perversité si vraie, si explicable, j'allais dire si rationnelle. Rien de plus commun que la méchanceté, ni de plus facile que d'intéresser l'attention au portrait d'une méchanceté *décousue,* mais une méchanceté si bien liée, si compacte et si spéciale, dont chaque partie se justifie à l'analyse, n'était facile ni à concevoir ni à peindre; elle a été saisie dans son principe avec une sorte de génie; et il ne faut pas que la vulgarité

extérieure de cet excellent personnage fasse dédaigner une étude psychologique d'une aussi grande valeur. On croit sentir que ce n'est pas *a priori* qu'il a été conçu, mais qu'à la manière des poètes l'auteur l'a créé d'un regard et l'a coulé d'un jet. S'il se donne, à la fin, le plaisir de l'analyser, on peut croire que ce n'est pas de cette analyse que le personnage est sorti, mais que l'auteur l'étudie après l'avoir créé. Au reste, cette analyse est remarquable, et nous ne résistons pas au désir de la transcrire:

« Si, à la vérité, il serait injuste de mesurer la perversité de cet homme, à l'étendue des maux qu'il a faits, il serait peu sensé aussi de voir en lui un de ces êtres monstrueux dont on ne trouve le type que dans l'imagination des romanciers. La cupidité, l'esprit d'intrigue, appartiennent à bien des hommes, et sont la cause de bien des actions basses et méchantes; l'orgueil, le défaut de principes, cette démangeaison de la langue, qui porte tant d'oisifs à rechercher et à répandre le mal, plus aisément que le bien, ce qui est secret, avec plus de plaisir que ce qui est découvert, sont à la fois des traits communs à une foule d'hommes, et des sources fécondes de maux et de catastrophes. M. Champin, unissant à ces défauts des qualités d'esprit et d'intelligence que n'ont pas tous ses pareils, ne fit guère que ce qu'ils feraient tous, s'ils venaient à se trouver dans une situation semblable à celle où il se trouva lui-même, sans l'avoir cherchée. Dès le principe, sa curiosité s'attacha à ce mystère, dont plus tard il devait déchirer le voile; sa malice s'appliqua à dénaturer mes démarches, puis, s'autorisant de la bassesse même de ma naissance, elle s'aigrit de mes justes mécontentemens : sans être encore perverse, elle était déjà empoisonnée.

» M. Champin fait allusion dans ses lettres aux troubles de notre révolution. Il n'y avait joué aucun rôle qui pût le faire

remarquer; mais, avec d'autres de sa condition, il y était arrivé au partage du pouvoir, et il avait assisté avec satisfaction à l'abaissement des familles aristocratiques. C'est durant cette époque qu'il s'était imbu, à l'égard de la religion et de ses ministres, de ces idées à la fois hostiles et moqueuses; qu'il avait contracté l'audace de la pensée, et la haine rebelle des supériorités. Le cours des événemens l'avait ensuite remis à sa place; mais, tandis que, par ses opinions et par ses antécédens, il était demeuré le jaloux ennemi des classes riches et puissantes, le sentiment de son abjection et de ses besoins, ou les conseils de sa cupidité, le rendaient souple, rampant, à l'égard des individus haut placés, dont l'approchaient les circonstances ou ses intérêts. Par une autre inconséquence, assez ordinaire aux vieillards qui ont traversé cette époque, quand il semble qu'il aurait dû être favorable à toutes les nouveautés issues des progrès dus à la révolution, en particulier à l'affranchissement de l'industrie, enchaînée autrefois par les maîtrises et les jurandes, il avait au contraire le mépris des produits modernes, le regret et l'estime des choses du temps passé; de cette montre du Chantre, par exemple, qui lui donne occasion, dans l'une de ses lettres, de s'irriter contre l'horlogerie du siècle. Cette génération d'hommes, produit des révolutions qui affranchissent les masses populaires des sentimens de respect, d'ordre, de bienveillance et de religion, pour les déchaîner contre ceux qui les oppriment, et, pendant longtemps aussi, contre ceux qui les gouvernent, tend à se perdre, mais pour renaître à chaque fois que les mêmes orages renaîtront, et pour montrer à quel haut prix les sociétés achètent des avantages souvent incertains ; pour montrer surtout quels maux préparent à l'humanité ceux qui, hommes ou classes d'hommes, oppresseurs ou fauteurs de troubles, rendent inévitables ces secousses vio-

lentes, d'où le peuple ressort plus libre et moins bon; affranchi, mais déréglé, et lent à reprendre les vertus de sa condition. »

Cette citation, qui présente le livre de M. Töpffer par un côté sévère et triste, nous oblige à en faire une seconde, afin que l'impression de la première ne prévienne point, je ne dirai pas en mal mais à faux, l'esprit des lecteurs. Si, dans la peinture du cœur humain et de la société, l'auteur est d'une vérité inexorable (lisez, par exemple, certaines lettres d'un valet nommé Jacques, excellentes dans leur genre), il s'élève et se maintient volontiers dans une atmosphère plus pure; il a beaucoup de pages pleines de sensibilité, de grâce et d'élévation; et son style, qui déroge parfois dans la plaisanterie ou dans la réflexion caustique, s'épure et se simplifie d'une manière très-remarquable sous l'influence d'une émotion élevée. Nous allons citer deux lettres qui donneront sans doute, indépendamment de l'attente que le nom de l'auteur excite, le désir de lire son nouvel ouvrage; mais comme nous ne sommes pas sûr qu'après les avoir lues on veuille nous lire, nous placerons ici, par précaution, une observation d'une certaine importance que nous ne pouvons supprimer. Les portraits satiriques que l'auteur a tracés à la page 330 du premier volume, sont vrais, nous le croyons; mais est-il permis d'être vrai à moitié? la lisière du drap peut-elle servir d'échantillon? et les abus qui s'attachent à une apparition morale ou religieuse, sont-ils donc tout ce qu'on en doit relever? Il ne manquera pas de gens, M. T. le sait bien, « qui jetteront dehors, » comme dit le proverbe allemand, « l'enfant avec l'eau du bain. » Certainement l'auteur ne l'entend point ainsi; et nous ne doutons pas qu'il n'ait étudié le fait du réveil religieux avec une attention trop sérieuse pour n'y avoir trouvé que quelques sujets de caricatures. Maintenant, voici nos citations. La première est

une lettre de Charles, étudiant à Lausanne, à Louise sa fiancée.

« .... Si j'étais roi de la terre, je ferais brûler les villes, j'espacerais les hameaux, je mettrais le feu aux quatre coins du grec et du latin; et tandis que vous, reine bien-aimée des mortels, vous fileriez le chanvre, ou tireriez l'aiguille dans le manoir de la Cure, j'irais avec M. Dervey, mon débonnaire ministre, montés chacun sur une jument des prairies, faire le tour des cabanes, causer au seuil des portes, nous reposer sous le porche des maisons, nous mettre à table avec les bergers, et partout reconnaître si nos sujets sont bons, justes, comme doivent l'être des hommes; contens et paisibles, comme le sont dans leurs solitudes les animaux vêtus et nourris par la Providence!

» Ecoutez Homère, que je déchiffre dans cet instant, et où je trouve des tableaux qui me ravissent, des mortels qui vivent, qui chantent, qui courent à la clarté des cieux, et sur le tapis des prairies; des demoiselles qui jouent à la paume; des filles de reines qui lavent leurs robes à la rivière! Ecoutez. C'est Nausicaa, une princesse fiancée à un prince, c'est la fille du roi des Phéaciens :

« Bientôt elles arrivent sur les bords rians du fleuve. Là roulent éternellement les flots sans nombre d'une onde claire et rapide; quelque souillé que soit ce qu'on y plonge, ce torrent le purifie.

» Dételant les mules, elles (ces dames) les laissent paître en liberté sur l'herbe douce qui borde les gouffres du fleuve argenté. Cependant les jeunes filles enlèvent du char les vêtemens, elles les livrent au cristal des flots, puis les foulent à l'envi sur la marge des bassins. Lorsque ces vêtemens ont repris leur blancheur, elles les étendent au bord du rivage, sur les cailloux qu'ont lavés les vagues mobiles. Alors Nausicaa et ses compagnes prennent leur repas sur la rive, attendant que le soleil ait bu de ses rayons l'humidité des vêtemens. Dès que la nourriture a réparé leurs forces, elles déposent leurs voiles, et font voler la paume dans les airs. . . . . . »

» Ce tableau me transporte, je déchiffre avec délices, je sais par cœur, je n'oublierai plus. Vérité, simplicité enchan-

teresses ! mœurs primitives qui font honte aux nôtres ! poésie, langue, peintures, auprès desquelles les nôtres sont froides, pâles, majestueuses et raides comme le marbre ! Vive Alcinoüs, le roi des Phéaciens ! Vive, trois fois vive sa charmante fille, Nausicaa la laveuse, Nausicaa qui dételle les mules, qui lance la paume, et qui chante sous les saules de la rive ! .... Mais je veux vous finir l'histoire.

» Ce jeu, Louise, où se divertissent la princesse et ses compagnes, nous l'avons joué plus d'une fois. On fait semblant de jeter la balle à l'un des joueurs, et on la jette à un autre qui ne l'attendait pas. Or, voici bientôt que la folâtre Nausicaa fait voler la balle légère, qui s'égare, et va tomber dans les gouffres du fleuve. Toutes les joueuses poussent un cri, et ce cri réveille un homme qui dormait sous l'épais feuillage. Cet homme, c'est Ulysse, jeté il y a quelques heures sur cette côte : il sort du taillis, et paraît à la lumière, tout souillé du limon des mers. Les compagnes de Nausicaa courent se cacher dans les roseaux du rivage ; seule, la fille d'Alcinoüs demeure, elle écoute les supplications du malheureux, et elle lui répond :

« Etranger, tu ne parais point un homme vulgaire, ni dénué de sagesse. Jupiter, à son gré, dispense le bonheur aux bons et aux méchans, c'est lui qui t'envoie ces revers ; toi, supporte-les avec constance. Mais rends grâces au sort qui t'a conduit dans nos contrées : tu ne manqueras ni de vêtemens, ni d'aucun autre secours que l'on doit à un infortuné suppliant. Je guiderai tes pas vers la ville. Les Phéaciens habitent cette terre et ces murs. Je suis la fille du magnanime Alcinoüs qui règne sur eux.

» Nausicaa se tourne alors vers ses compagnes, elle les rappelle : « Tous les étrangers et tous les indigens, » leur dit-elle, « sont envoyés par Jupiter ; le don le plus faible adoucit leur sort. Présentez, je le veux, des alimens et un breuvage à notre hôte. » Pendant qu'Ulysse se restaure, et lave dans le fleuve la fangeuse écume répandue sur ses membres, et dans sa chevelure, Nausicaa plie ses vêtemens, les place sur le char, conduit les mules sans le frein, et bientôt, prenant les rênes, elle guide Ulysse dans la demeure de son père. »

» N'est-ce pas ici, Louise, la beauté et la naïveté mêmes? Revêtez ce récit des fortes couleurs du texte : n'est-ce pas la scène réelle, touchante, pleine d'air, de lumière, de vie? Et si ce sont là des façons de faire et de vivre qui aient existé, comme on n'en saurait douter, n'y a-t-il pas de quoi s'affliger amèrement de ce qu'il n'en reste plus de trace? [1]

» A présent, voulez-vous savoir pourquoi je suis *irrévérencieux*, comme vous le dites? C'est d'abord à cause de la peine infinie qu'il faut prendre pour arriver, à coups de grammaire et de dictionnaire, au point d'où l'on a la vue nette de Nausicaa et de ses compagnes, et d'Ulysse tout fangeux du limon des mers. C'est ensuite la peine moins grande, mais plus ingrate, qu'il faut prendre pour perdre et cette vue nette, et la pureté de l'impression, et le sentiment du beau, au milieu d'un indigeste fatras de notes qui bavardent sur chaque vers, sur chaque mot du vers. Figu-

[1] *Note du rédacteur.*

« Si j'osais ajouter au mot de l'interprète, » je relèverais ici une circonstance qui ne paraît pas l'avoir frappé, et qui ne frappe personne : c'est que la fille du roi des Phéaciens parle en véritable *momière*. Il n'en faudrait même pas tant aujourd'hui pour mériter ce sobriquet. La moitié de ce que dit Nausicaa suffirait. Essayez seulement de changer un mot, et représentez-vous un étranger accueilli par ces paroles : « C'est » Dieu qui, à son gré, dispense le bonheur aux bons et aux méchans ; » c'est lui qui vous envoie ces revers ; vous, supportez-les avec cons- » tance.... Tous les étrangers et tous les indigents sont envoyés de Dieu. » Cet homme jugerait sans doute qu'il a affaire à de bonnes gens, mais surtout et d'abord qu'il a affaire à des sectaires. Ce sont pourtant les premières paroles qui viennent sur les lèvres de la païenne Nausicaa ; et le ridicule qui les accueillerait presque à coup sûr sortant d'une bouche chrétienne, les épargne quand la bouche qui les prononce y mêle le nom de Jupiter. Peut-être aussi nous paraîtraient-elles naturelles et touchantes dans un livre moderne, pourvu que ce fût un livre, et surtout un poème : cela double la distance. Mais ce qui est raisonnable en vers, est-il donc absurde en prose? et ce qu'il est beau d'écrire et par conséquent de penser, peut-il être ridicule de le dire? Ce qui est éter-

rez-vous des nuages qui s'ouvrent sous vos pieds : de brillantes campagnes apparaissent; puis, au moment où vous les contemplez avec ravissement, voici d'autres nuages qui se referment sous vos pieds,.... et adieu les brillantes campagnes!

» Faut-il appuyer mon dire de quelque exemple? Voici deux ou trois des annotations qu'à propos de Nausicaa, il faut me mettre dans la mémoire pour le premier novembre.

» D'abord Bitaubé (un traducteur) assure qu'un poëte ordinaire n'aurait pas imaginé cette scène, mais qu'Homère trouve à chaque instant des fleurs sous ses pas. J'apprends cela par cœur.

» Ensuite, Mme Dacier (une blanchisseuse, je pense) discute pourquoi Nausicaa lave ses robes dans la rivière plutôt que dans la mer qui est tout près. C'est que l'eau de la mer est grasse. J'apprends par cœur.

» Ensuite, un nommé Suidas, examinant de près cette

nel peut-il changer? et ceux qui croient en Dieu ne sont-ils plus qu'une secte? Il serait étrange, mais possible néanmoins, que la religion, chez les contemporains d'Homère, fût bien plus que chez nous mêlée à la vie. Des paroles comme celles de Nausicaa pourraient se rencontrer dans un livre moderne écrit au point de vue chrétien, ou dans quelque pastiche du moyen âge; mais dans un livre purement moderne et qui n'est pas du *genre* religieux, on en rencontre si peu de pareilles, que je ne serais pas surpris que notre littérature fût un sujet d'étonnement et de scandale pour les honnêtes païens à qui Homère récitait ses vers. S'ils prenaient au sérieux une religion peu sérieuse, c'était quelque chose. S'ils la répandaient dans leur vie, comme on verse du vin dans l'eau pour lui donner de la saveur; s'ils ne la confinaient pas dans des temples, dans des hymnes et dans des jours consacrés; s'ils en faisaient, bien ou mal, une morale et des mœurs, c'était se faire de la religion une idée juste. Leur religion pouvait être ridicule, mais cela ne l'était pas. Est-ce donc qu'une religion vraie est moins bonne à l'user qu'une superstition, et ce qui est plus raisonnable est-il moins propre à la pratique?

Encore un mot : les traits que j'ai relevés s'appellent, en termes de l'art, du *primitif*; or ce langage est tout naturel à des chrétiens persuadés et vivants : faut-il en conclure que la religion rétablit l'homme primitif?

paume de Nausicaa, attribue à Nausicaa l'invention de la sphère astronomique. J'apprends par cœur.

» Ensuite, Rapin (bien nommé celui-ci!) trouve l'aventure inconvenante, et que Nausicaa donne une trop longue audience à Ulysse. J'apprends par cœur.

» Ensuite, Hézychius..... Mais, sans aller plus loin, Louise, où est Nausicaa la charmante laveuse? Où sont ses jeunes compagnes, Ulysse, les roseaux, le fleuve? Loin, bien loin! Voici à la place Rapin, Bitaubé, et cette femme Dacier, qui se lancent l'un à l'autre leur eau grasse; voici les larrons accourus qui dévalisent le noble aveugle, qui se partagent les feuillets de son livre, qui les griffonnent, qui les barbouillent, jusqu'à ce que, de cette pure blancheur, il ne reste qu'un chiffon noirci. Certes, je les déteste, je les insulte, je raille, je me moque, et je vous parais irrévérencieux. »

Voici la réponse de Louise :

« Vos lignes m'ont rassurée, Charles, et je m'explique jusqu'à un certain point votre irrévérence. Ce n'est pas sur le maître qu'elle tombe, mais sur de maladroits valets. Cependant on doit toujours conserver des égards pour le sexe, et puisque parmi tous ces messieurs, il y a une dame, j'aurais aimé que votre satire eût été plus ménagée et plus courtoise. Pourquoi, d'ailleurs, en vouloir tant à cette dame de ce qu'elle s'enquiert des choses de lessive et de savonnage? Vouliez-vous donc que ce fût M. Rapin qui examinât ces menues questions? Moi, je loue Mme Dacier, et si j'apprenais votre grec pour annoter et dire ma façon de penser, je m'en tiendrais, comme elle, aux choses de ménage, à celles qui s'étudient par la pratique des procédés domestiques, et dans l'ombre de la retraite.

» Je ne savais pas, du reste, que dans ces domaines on rencontrât des figures de femmes. Cette apparition d'une

personne du sexe parmi ces graves annotateurs, m'a semblé bien plus fabuleuse et plus inattendue que l'apparition d'Ulysse ne sembla aux jeunes laveuses. Mais qui est donc cette dame Dacier? A quel temps appartient-elle? Serait-ce au nôtre! Dois-je me la figurer jeune ou vieille? vêtue en muse, ou habillée de nos robes? ayant appris le grec par l'effet d'un naufrage en Grèce, suivi d'une longue captivité; ou bien par goût, et pour y gagner sa vie, ou pour y perdre la tête? Eclairez-moi sur ce point. Je suis si ignorante que j'ai vu là comme un phénomène, comme un grand accident de la nature, dont je suis demeurée toute stupéfaite.

» Pour ce qui est de l'histoire de Nausicaa, je la trouve avec vous remplie de fraîcheur et de naïveté, et je vous sais un gré infini de ce que vous avez pris la peine de m'en faire une élégante analyse. Pourquoi donc, de ces choses qui paraissent si simples, et conçues à si peu d'effort, n'en fait-on plus aujourd'hui? Pourquoi, lorsqu'on en ferait, n'auraient-elles plus le même charme? Est-ce donc leur antiquité qui pare celles-ci? Est-ce cette circonstance, que le poëte de Nausicaa paraît être aussi naïf lui-même, aussi jeune que les temps qu'il décrit? C'est l'idée que je suis portée à me faire, lorsque je remarque qu'avec bien plus d'esprit, d'art, de modèles, ceux de nos poëtes que j'ai lus, n'atteignent pas à ce goût savoureux de poésie qui se sent dans votre analyse même. J'entendis un jour M. Prévère dire à quelqu'un, en parlant d'Homère : « C'est le seul poëte, supérieur à tous, et père de la plupart. » Je ne compris rien à ce propos. En lisant vos transports et votre analyse, il me semble comme si j'en pénétrais mieux le sens. Et c'est ainsi qu'avec les savans, Charles, on devient savante. Pourquoi en voulez-vous donc tant à Mme Dacier? Me voici sur sa trace, et, sans me les dire, vous allez penser sur moi des choses *irrévérencieuses*.

» J'aime beaucoup à m'instruire, Charles, et la seule chose qui m'empêche d'apprendre, c'est la crainte de savoir. Expliquez cela comme vous pourrez. Dès qu'une notion un peu sérieuse m'arrive, je frémis de l'accueillir; une voix secrète me dit que ce n'est pas mon affaire, se moque de moi, me raille *irrévérencieusement*. C'est pourquoi je m'en tiens à filer, à suspendre les raisins au plafond, à arranger les pommes dans le fruitier, et à diriger une lessive, avec plus et moins de simplicité à la fois que Nausicaa la laveuse; car si je ne vais pas moi-même au fleuve, je n'aurais pas non plus ce beau char attelé de mules. Quand je serai reine de la terre, nous verrons à nous donner cet attelage; sans toutefois faire tort à notre pauvre âne, dont vous auriez bien pu vous contenter dans vos royales tournées, au lieu d'aller déranger les jumens des prairies.

» Les vins sont rentrés, les caves refermées, et les soirées sont redevenues plus agréables. Tandis que vous lisez Homère, nous lisons, nous, le Messager boiteux, et depuis trois soirées nous en sommes toujours à l'histoire d'une avalanche, qui roule lentement, comme vous voyez. Mais, mon père, plusieurs encore veulent se rendre compte de tout, en sorte qu'à propos d'un fait, en voici d'autres; sans compter des châtaignes et du vin nouveau, qui vinrent hier faire diversion : c'est mon père qui fit cette surprise. M. Prévère voulut en être; il désira aussi que l'on continuât l'histoire devant lui, il se mêla aux causeries, et peu à peu il se laissa aller à nous faire les récits les plus intéressans du monde, en se mettant à la portée de tous, et de Redard aussi, qui pourtant ne comprend guère que ce qui est clair et visible comme le soleil sur les prés. Je filais en écoutant, en jouissant, en aimant vous, M. Prévère, tout ce monde; en trouvant ces mœurs dignes de celles dont le tableau vous a transporté; sans rien envier à Nausicaa, la princesse des

Phéaciens, rien à ses compagnes, rien à personne. Mais si tous les poëtes ne sont pas des Homères, toutes nos soirées non plus ne sont pas charmées par les récits de M. Prévère. »

C'est bien assez, sans doute, pour ceux qui ne connaîtraient pas l'ingénieux *humoriste* que Genève a donné, dans ces derniers temps, à la littérature française; c'est plus qu'il n'en faut pour ceux qui le connaissent. Avons-nous besoin, après cela, d'analyser ce talent singulier et rare, pétri de bon sens exquis, de gaîté enfantine, de sérieux et de mélancolie? cet auteur indépendant sans esprit, frondeur, caustique sans malignité, trop honnête pour rire de la vertu, trop sérieux pour rire du vice, et pourtant l'un des auteurs doués de la plus franche et de la plus intarrissable gaîté? cet homme d'esprit, de beaucoup d'esprit, et dont l'esprit, à prendre ce mot dans le sens ordinaire, est encore le moindre mérite? Nous y réussirions mal, et ce serait peine perdue ; M. Tœpffer devient de plus en plus populaire; son nom se grave toujours plus profondément et se lit toujours de plus loin; et nous ne voulons pas analyser ce talent si original, pour nous entendre dire ensuite par la plupart de nos lecteurs : Je le connais depuis longtemps, et je le connais mieux que vous.

POÉSIE.

—

LE LEVER DU SOLEIL AU RIGHI.

—

Au vallon la nuit règne encore ;
Je marche en traversant les brouillards du matin ;
Mais un beau jour m'attend sur ce mont que l'aurore
Commence à revêtir d'un éclat incertain.

Durant ce périlleux voyage,
L'abîme, à tout instant, s'entr'ouvre sous mes pas ;
Mais un puissant espoir exalte mon courage,
Et le danger lui-même a pour moi des appas.

Ma course enfin est terminée,
J'arrive, je gravis ce sommet escarpé,
Et sous moi se découvre à ma vue étonnée,
Un monde, dans la nuit encore enveloppé.

Si l'horizon déjà moins sombre
Lance aux voûtes des cieux un feu toujours croissant,
Tous ces pics argentés, que j'entrevois dans l'ombre,
A peine sont rougis de son pourpre naissant.

Parais dans ta magnificence;
Astre brillant du jour! viens finir mes regrets;
Rends-moi ces monts, ces lacs, ces vallons que l'absence
N'a pu bannir d'un cœur trop plein de leurs attraits.

L'orient soudain étincelle :
Cet éclair qui jaillit remplit l'immensité;
Entre ces rocs, parés de leur neige éternelle,
Le soleil fait rouler des torrents de clarté.

Le ciel, l'onde même s'embrase;
Le haut glacier rayonne au milieu des hivers;
Dans les lacs éclatants, les monts, comme en extase,
Contemplent leur front chauve et leurs flancs toujours verts.

Jetés au bord des rocs sauvages,
Sur la rive des eaux confusément épars,
Les temples, les cités, les hameaux, ceints d'ombrages,
A mes yeux attentifs s'offrent de toutes parts.

Je vois ces défilés antiques,
Je vois ces champs couverts d'un renom immortel,
Où la terre est féconde en palmes héroïques,
Où la liberté sainte eut son premier autel.

O belle et vaillante patrie!
O ma mère! en ton sein je reviens triomphant;

Dans un moment si doux à mon âme attendrie,
Reçois les pleurs d'amour versés par ton enfant.

Que de fois dans ces tristes plaines,
Qui m'ont fait trop long-temps regretter tes climats,
J'ai cherché sur les bois, sur les vapeurs lointaines,
Tes monts couronnés d'ombre ou chargés de frimas !

Privé d'une si belle vue,
Que de fois j'ai vanté ces prés chers aux troupeaux,
Et ces rocs, où l'autour fait son nid dans la nue,
Et ces vallons tremblant au vaste bruit des eaux!

Le Ciel t'a rendue à mes larmes ;
Son amour éternel se dévoile à mes yeux :
Comme pour augmenter mon bonheur et tes charmes,
Un jour tranquille et pur a lui sur tes hauts lieux.

Ce jour qui flatte ma paupière,
Cet air qui vivifie et réjouit mes sens,
Cet éclat répandu sur la nature entière,
Tout ranime, en ton sein, mes esprits languissants,

L'aigle qui plane sur tes cimes,
Où mon œil étonné le suit avec effroi,
Dans son aire, bâtie au milieu des abîmes,
Est moins content, moins fier, moins glorieux que moi.

Comme lui, fils de ces montagnes,
Arrêté, comme lui, sur leurs brillants sommets,
A l'heure où le matin vient sourire aux campagnes,
De mon pays natal je m'empare à jamais.

Et Toi, dont la majesté sainte
Au front de ces glaciers éclate incessamment,
Toi que le pâtre, ému de respect et de crainte,
Sur la croupe des monts adore en ce moment,

Grand Dieu! protége ces rivages,
Dans son séjour chéri maintiens la liberté;
Bannis de nos vallons le trouble et les orages,
Fais-y des temps anciens revivre la beauté!

A nos mœurs constamment fidèles,
Ennemis des tyrans, mais exclaves des lois,
Nous saurons être heureux à l'ombre de tes ailes,
Et commander l'amour des peuples et des rois.

L. Manuel.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SERMONS DE L. MANUEL, PASTEUR ; publiés par une réunion de ses amis. Avec une notice bibliographique par Ch. Monnard et un portrait lithographié. 1 vol. in 8°. 416 pages. prix : 30 batz. Imprimerie et librairie de Marc Ducloux.

Toute régénération suppose la naissance d'un homme nouveau ; si cela est vrai d'un homme, cela est aussi vrai d'un peuple. Toute révolution a son produit de prédilection, une pensée qu'il préfère. Cette pensée s'individualise ordinairement en un ou plusieurs hommes en qui elle existe an plus haut degré, tout en se nuançant de la vie propre de chacun. — Depuis quarante ans, nous, petit peuple, nous avons subi deux révolutions, l'une politique, compte déjà parmi les morts ses hommes les plus éminents ; l'autre religieuse, fondant et dominant la première, plus tardive, plus lente, mais plus stable, nomme entre les bienheureux Curtat et Manuel. — Mr. Curtat, puissant prédicateur et orateur logicien, a donné non-seulement à la ville qui accourait pour l'entendre, mais même à tout le pays une impulsion religieuse, dont il ne comprit peut-être pas lui-même toute la force. Chose étrange, et qui montre combien dans les choses humaines, l'homme n'est qu'une cause seconde! M. Curtat se croyait étranger au mouvement dont il fut l'un des premiers auteurs. On l'a même considéré comme l'ennemi de cette révolution, et cependant de plus en plus (autant qu'on peut en de pareilles matières remonter aux hommes), on sentira la nécessité de rattacher à lui ce qu'il y a eu d'ardeur et d'énergie dans ce mouvement.

Avec la force que donne la foi seule, M. Curtat ramenait toujours à la Bible ses élèves qui sont aujourd'hui les pasteurs les plus vivants de notre Église ; et ce retour vivant à la Bible fut l'un des principaux symptômes de notre mouvement religieux.

M. Manuel est plutôt celui qui établit, que celui qui fait une révolution. Grand admirateur de M. Curtat dont il révérait la mémoire, il fut acquis à l'Église de Lausanne, quand son précurseur la quitta pour aller prendre place dans les rangs de l'Église triomphante.

Déjà depuis longtemps M Manuel appartenait au mouvement, et la douceur, la tendresse de son âme, le besoin qu'il avait de maintenir la paix, sa grande charité qui le faisait tout avec tous, la supériorité de son esprit et l'étendue de ses connaissances, lui firent jouer un rôle important que nul autre que lui n'aurait pu remplir, le rôle de conciliateur, de médiateur entre l'ancien et le nouvel esprit, entre le vieil ordre de choses et celui qui se préparait. Heureusement pour le mouvement qu'il protégeait, Manuel tenait plus qu'il ne le croyait lui-même, à tout ce qui existe. Il s'était fait le champion de son Eglise, de ses formes et

de ses cérémonies. Il était, il se disait protestant. Son point de vue ecclésiastique était peut-être un peu étroit, aux yeux de quelques uns; mais d'un autre côté il était extrêmement large envers les manifestations de la foi individuelle; sa charité aimait à trouver des frères sous tous les habits et sous toutes les formes; aussi comprend-on qu'il ait pu facilement prendre le rôle de conciliateur, et que souvent il ait arrêté par la persuasion de sa charité le bras séculier qu'armait une injuste colère.

M. Manuel était appelé par la puissance de son génie à prendre un rang distingué parmi les littérateurs du dix-neuvième siècle. La tournure de son génie était poétique. La Grèce et Chateaubriand, surtout, Mme. de Staël et la brillante société de Coppet furent ses premiers maîtres; son esprit naturellement tourné vers le beau, gagna par la suite beaucoup en profondeur et en vie de sentiment dans cette Allemagne qui fut la véritable patrie de sa pensée, si les bords du Léman furent toujours la patrie de son cœur. Il vécut là, les années, peut-être les plus importantes de sa vie, celles où l'on passe de la jeunesse à la virilité; il y vécut entouré des plus éminents esprits du grand siècle littéraire de l'Allemagne, dans l'intimité même de quelques-uns. Là encore il enrichit son inépuisable mémoire de connaissances profondes et étendues, trésor où puisaient avec avidité ses nombreux amis.

C'est à cette époque que s'accomplit en lui une révolution qui explique la modestie et le dévouement de la fin de sa carrière. C'est alors que se fit ou plutôt que s'acheva la consécration de son génie à son Sauveur; qu'il abdiqua sa vocation de poète et d'artiste, pour celle de ministre de Jésus-Christ; qu'il mit au service de son maître ce puissant esprit qui ambitionna longtemps dans un âge plus jeune, une autre gloire que celle des cieux. Ce changement ne s'opéra pas en lui sans combats; longtemps il cru avoir tout-à-fait vaincu. Mais le *vieil homme* reparut *avec une nouvelle énergie* dans les derniers jours de sa vie, et le jetta dans de nouvelles luttes et de nouvelles angoisses. La nuit, nous disait-il, lui rendait les rêves de sa jeunesse; en vain cherchait-il à éloigner ces souvenirs que l'expérience de l'âge lui faisait envisager comme des tentations; ils revenaient avec une force nouvelle, et cherchaient à faire naître en lui des regrets coupables. Pendant sa maladie, il avait travaillé à plusieurs ouvrages dont aucun fragment ne nous est resté. L'un, intitulé les *confessions d'un enfant de Dieu*, aurait été sous une plume et avec une âme pareille du plus haut intérêt et d'un prix inestimable pour les chrétiens.

Cette abnégation si complète que M. Manuel fit de son génie et de son cœur explique pourquoi la notice de M. Monnard donne si peu de détails sur son ministère à Lausanne. Depuis son retour ici, M. Manuel n'a guère écrit que ses sermons; aussi ses sermons sont-ils vraiment la deu-

xième partie de la notice. Depuis cette époque on n'a pas de correspondance de lui ; les détails de sa vie intérieure ne pouvaient donc être révélés ; ses amis sans doute auraient eu bien de choses à dire, mais c'est là une de ces vies qui ne peuvent s'écrire ; on peut la garder dans son cœur ; en citer des traits nombreux, en rappeler les plus délicats linéaments à son souvenir ; on peut en parler entre amis ; mais écrire une telle histoire pour le public, ce serait consentir à être incomplet et souvent faux. Il est en effet des caractères dont les traits sont si délicats que la plume ne saurait les rendre, il est de ces choses qui tirent des larmes d'attendrissement des yeux d'un ami, et qui sur le papier toucheraient de bien près au ridicule.

Notre ami avait, en effet, des qualités opposées en apparence, mais qui s'harmonisaient admirablement en lui ; une vaste science, un esprit profond, un cœur et une naïveté d'enfant.

M. Manuel a exercé une influence religieuse très-heureuse par sa prédication, surtout sur ceux qui ne craignent pas de remuer un peu profondément les choses de leur cœur, pour en lire les secrets. Son haut savoir et son goût exquis attiraient les gens instruits, sa charité sans aucune amertume, sa bonhommie lui donnaient accès auprès de tous. Sa connaissance du cœur humain et son indulgente pitié pour toutes les erreurs rendaient son ministère très-efficace auprès des incrédules. Son entraînante conversation a fait un bien que nous ne saurions apprécier. Ses visites pastorales étaient extrêmement bénies, et bien des personnes l'ont eu et croient l'avoir eu seules pour unique confident de douleurs et de secrets intimes qu'il avait le premier devinés. A l'exception de sa prédication, son ministère fut peu apparent, mais plein de fruits ; il est vivant dans le souvenir et dans le cœur de chacun, et encore maintenant chacun dit involontairement en se rappelant sa charité : *ce bon Monsieur Manuel !*

Le recueil de ses sermons a été accueilli avec l'empressement de la reconnaissance plus encore qu'avec celui de l'attente. Les listes de souscriptions à cet ouvrage étaient couvertes de plus de mille signatures, et comme l'a fait observer un journal, au milieu de tant de sermons qui se publient chaque année, et qui chaque année tombent dans l'oubli, il faut un mérite tout particulier, et un sentiment bien profond de l'homme, pour qu'un nouveau recueil de sermons attire si vivement l'attention et la bienveillance de tous.

Comme prédicateur, M. Manuel, tout en étant d'une orthodoxie très-sévère, a une grande originalité. Il n'est du genre ni de Bossuet ou de Saurin, ni de Massillon, ni de Bourdaloue, ni de Réguis, ni du genre adopté dans aucun siècle. Feuilletez tous les recueils ; vous ne trouverez

pas un sermon du genre de ceux de M. Manuel. Chez lui la prédication est bien ce qu'elle doit être ; servir la vérité chrétienne, traduite par le cœur et dans le langage d'un homme. La Bible est sans doute la parole éternelle ; tous les siècles doivent la concevoir et la concevoir de la même manière. Mais chaque siècle doit l'approprier à son langage. La prédication n'est pas la vérité emprisonnée dans certaines formes, dans certains usages. Non, elle est la vérité une, entière et libre, se manifestant dans toute la variété des individualités humaines. Elle s'enrichit ainsi de cette infinie diversité de couleurs, de sentiments, de formes, d'esprits. Aussi n'a-t-elle pas une forme littéraire à part ; elle les a toutes. Elle doit enseigner, narrer, discuter, prouver, exhorter, convaincre, toucher ; elle a à sa disposition la terre et les cieux. Aussi ce qui lui convient le mieux, c'est la forme la plus élevée du genre littéraire, le genre le plus complet, le plus parfait, le genre oratoire. Le genre oratoire est en effet, toute la vie, toute l'activité humaine, transportée dans la parole et portant sur une matière d'intérêt humain. La prédication chrétienne est l'action de la parole sur toutes les puissances, tous les intérêts de l'ame humaine. Sans doute chaque prédicateur n'a pas tout le génie de la prédication ; mais si les talents, si les dons sont divers, le but est unique, savoir, le salut des ames. Comme orateur de la chaire, M. Manuel est essentiellement apologiste, quelques uns même lui refuseraient le caractère distinctif de l'orateur : l'action. En effet rien dans les discours que nous avons sous les yeux ne vise à l'effet : aucun effort, aucune interpellation vive, peu de ces images, de ces élans qui emportent d'un bond un auditoire ; son style même, loin d'avoir cet éclat, cette pompe grandiose, que l'on peut se permettre dans des discours oratoires, est d'une simplicité frappante. Manuel est d'une sobriété qui étonne, surtout quand on pense qu'il était poëte. Il semble que, plein du génie de la Bible, il ait besoin de la laisser parler ; que, par crainte d'altérer la majesté simple des paroles de Jésus, il ait imposé silence à son propre génie. Il se fait oublier en chaire, et laisse l'auditoire en présence de l'Evangile. Il y défend bien sa cause, mais non comme étant la sienne. Il ne s'arrête pas du tout aux preuves extérieures de la divinité de l'Evangile ; ni même aux preuves de conformité, d'analogie, de beauté, de sublimité morale ; non ! il prouve au cœur, et sans dire d'avance à l'homme que l'Evangile est nécessaire à la nourriture de son ame, il lui prouve qu'il ne s'en saurait passer. Il voit surtout dans le christianisme, ce qui touche, ce qui émeut, ce qui est profondément humain. Aussi n'use-t-il pas de la dialectique intellectuelle, mais d'une dialectique bien plus profonde et pénétrante ; M. Manuel ne discute pas avec vous : il n'a jamais su discuter : il expose, mais

bientôt, sans que vous sachiez comment, sa simple exposition vous enlace, vous contraint à vous juger, sans que vous ayiez senti cette contrainte pénible qu'on éprouve, quand on est aux prises avec un fort dialecticien. Vous croyez suivre avec intérêt l'histoire de Marthe, de Marie; — au bout du compte vous vous trouvez avoir pris la place des saintes femmes. C'est de vous qu'on parlait. — Vous croyiez pleurer de joie avec la veuve de Naïn; vous croyiez admirer Etienne, Paul devant Festus; mais bientôt ce n'est plus Etienne, Festus, Paul, c'est l'Evangile qui vous entraîne, que vous admirez et dont vous sentez l'aiguillon. Vous suivez avec un intérêt de plus en plus palpitant ce Jésus que le prédicateur adore, vous le suivez de Gethsémané au Prétoire, au Calvaire et à la croix du Golgotha, à la mort, au tombeau; vous entendez le « Rabboni » de Magdelaine, vous assistez à tout; vous êtes là au milieu des Pharisiens, des bourreaux, des apôtres, des pauvres femmes qui pleurent sur elles et sur leurs enfants; vous lisez dans le cœur de cet adorable ami son amour, sa patience, ses douleurs, ses opprobres. Tout nous émeut; mais ce n'est point un vain spectacle; nous sortons delà convaincus que ce Jésus est un Dieu. M. Manuel lit dans les cœurs des contemporains de Jésus-Christ. C'est dans leur vie qu'il choisit plus volontiers ses sujets; il sait, et il nous montre que le cœur de l'homme est toujours le même, et qu'il a besoin des mêmes consolations et du même salut. M. Manuel a surtout lu dans le cœur du Sauveur; on voit qu'il a fait de sa vie son étude de prédilection et du Christ l'objet de son adoration, et nous sentons par ces discours quelle était l'élévation des pensées et des méditations habituelles de notre bienheureux ami. Nulle part nous n'avons trouvé un amour plus tendre et plus ardent pour le Sauveur, une foi plus vive à ses promesses. Jésus était bien son *adorable Rédempteur, son céleste ami.* M. Manuel n'est pas dialecticien pour les intelligences. Il ne raisonne pas tant de la tête que du cœur. Il ne parle pas tant de l'Evangile que conteste l'intelligence que de l'Evangile que conteste le cœur de l'homme. Aussi est-ce à cette tendance psychologique de notre illustre prédicateur que l'on doit attribuer la difficulté qu'avaient bien des personnes à le comprendre, et le peu de popularité de ses discours. Il ne pouvait être facile à saisir que par les esprits réfléchis. Lui-même s'en étonnait et s'en affligeait. Aussi cherchait-il a se débarrasser de son élévation comme d'un défaut. Il s'efforçait de simplifier son style déjà si simple; et osait même le mot populaire, familier — mais en vain — c'étaient les idées qui n'étaient pas populaires. — Le livre dont nous parlons est encore remarquable comme œuvre littéraire, en ce qu'on n'y remarque aucun défaut de convenance. Le tact, l'à-propos, la charité des expressions est ce qu'on y distingue surtout. Le style est telle-

ment asservi à la vérité et confondu avec elle qu'il ne s'en distingue plus ; c'est une nouvelle preuve de la réalité de ce combat intérieur qui a eu lieu entre le littérateur et l'apôtre. Le génie et le cœur de l'homme se sont fondus dans le chrétien.

Il est vivement à désirer qu'on livre au public un nouveau choix de sermons. N'est-il pas juste que ces paroles qui du haut de la chaire ont produit tant d'effet, soient répandues dans les familles pour y semer de nouveau la vérité et les principes du salut ?

ARITHMETIQUE D'EMILE, par E. Develey, ouvrage approuvé par le Conseil de l'instruction publique du canton de Vaud. Quatrième édition, entièrement corrigée et augmentée ; trente feuilles in-8°; prix de souscription : 30 batz ; prix de vente : 35 batz.

Le conseil d'état du canton de Vaud a pris cent exemplaires de cette édition, « afin, » dit-il, « de donner à ce savant distingué une nouvelle preuve d'intérêt. » L'Arithmétique d'Emile était réputée le meilleur des ouvrages de M. Develey, et depuis la première édition, il a été beaucoup amélioré. La *Revue suisse* publiera, dans une de ses prochaines livraisons, un article spécialement consacré à cet homme distingué.

LA SOLITUDE RECOMMANDÉE AU PASTEUR, Sermon prêché devant la vénérable Classe de Lausanne et Vevey, le 22 mai 1839, par A. Vinet, professeur de théologie pratique à l'académie de Lausanne. — Imprimé par ordre de la classe. — Broch. in-8° de 40 pages.

Nous ne mentionnons cette publication dans nos pages, que pour tenir au complet notre Revue bibliographique, car à l'heure où nous écrivons la première édition est entièrement épuisée, et l'auteur a fait mettre la seconde sous presse, après lui avoir fait subir quelques changemens.

ESSAI SUR LA VIE DE TISSOT, docteur en médecine de la faculté de Montpellier ; professeur de médecine dans l'académie de Lausanne, et à l'université de Pavie ; membre des sociétés royales de Londres, Paris, Milan, Stockholm, etc. ; des sociétés de Bruxelles, Rotterdam, Berne, Bâle, etc. Contenant des lettres inédites, de Tissot, Boissier de Sauvages, Tronchin, Voltaire, Haller, du prince de Wurtemberg, de Rousseau, Zimmermann, Necker, Bonnet, Lally-Tollendal, Bonstetten, Stanislas Auguste II, Napoléon Bonaparte, etc, etc ; par Ch. Eynard, in-8°, 392 pages. Prix : 3 fr. 45 rap.

Nous n'avons que le temps et la place nécessaire pour signaler la mise en vente de cet ouvrage, dont nous avons donné des extraits dans nos trois premiers numéros de cette année, et sur lequel nous reviendrons.

UN CONTE INÉDIT

DE

Mme DE MONTOLIEU.

—

« J'ai envie de vous lire un conte que j'ai écrit tout dernièrement, dit Mme de Montolieu à quelques amis rassemblés dans le petit salon où elle se plaisait à les recevoir durant les soirées d'hiver, qu'elle ne dissipait jamais dans les cercles nombreux, mais qu'elle aimait à consacrer à la littérature et à l'amitié. Cette proposition fut accueillie avec grand plaisir; chacun se promettait quelque intéressant épisode, embelli par de jolies descriptions, à coup sûr un morceau écrit avec naturel et sensibilité.

» Il n'est question que d'un petit Savoyard, » ajouta l'auteur de la célèbre *Caroline,* en ouvrant un cahier dont les pages trop peu nombreuses ne promettaient qu'un quart-d'heure de lecture. « C'est un rien, fondé sur le vrai. J'espère que mon petit Jacques obtiendra votre approbation. »
L'âge avancé de l'intéressante lectrice nécessitait l'emploi de lunettes; mais, à la vivacité de sa diction, à celle de

sa physionomie, à la gaîté naïve qu'elle sut mêler à ce qu'il y avait de grave dans son charmant récit, on eût dit une femme encore jeune et non pas une respectable septuagénaire.

LES BONS DIEUX DU PETIT JACQUES.

« Je faisais, suivant mon habitude, un petit voyage pédestre; je rencontrai un joli Savoyard de huit à neuf ans; sa taille courte et ramassée, son teint rembruni, ses belles couleurs, ses yeux noirs et pétillans, son bâton à la main et sa petite caisse portée en bandouillère et soutenue par une ficelle, ne me laissèrent aucun doute sur son pays et sur son métier. Il montrait la marmotte, premier grade de l'industrie des Savoyards et de leur éducation. »

» D'aussi loin qu'il m'aperçut il doubla le pas et commença à chanter: « Dì gua Zanetta, voulez-vous voir la marmotte, la marmotte en vie? Elle est gentille comme tout, mon bon seigneur, elle grimpe mon bâton comme un chat; voulez-vous la voir: cela vous amusera comme un roi! » Je n'avais aucune envie de ce plaisir royal, mais le pauvre enfant avait l'air si heureux en sortant sa marmotte de sa caisse, il la regardait avec tant de tendresse et d'orgueil, que je ne voulus pas le mortifier. Il la mit à terre et la couvrit de ses mains pour la réchauffer; le petit animal de la montagne avait l'air tout endormi et se prêtait avec grand peine à m'amuser comme un roi. Petit Jacques se désolait, caressait la pauvre bête, la pinçait, la grondait, l'encourageait tour à tour. « Allons, ma petite Jeannette, c'est son nom, mon bon seigneur, parce que c'est celui de ma petite sœur et qu'elle m'y fait penser, allons ma petite Jeannette, réveille-toi donc: dì gua Zanetta.... Montre ce que tu sais faire à ce bon monsieur. — Ah! si vous la voyiez quand elle a bien dîné. — La pauvre bête n'a rien eu aujourd'hui,

parce que je n'ai rien eu moi-même.... Mais je n'en suis pas en peine. Il nous viendra bien quelque chose et je suis sûr que vous allez m'aider. » — «Oui, sans doute, mon ami, d'abord à remettre ta Jeannette dans sa caisse ; elle n'est pas en train de danser, laisse-la dormir ; va acheter du pain pour elle et pour toi ; » et je donnai quelques sous au petit Jacques. — Il les regarda longtemps dans le creux de sa main, puis il sauta de joie autour de son bâton.

« Je le savais bien que j'en rencontrerais-un, me dit-il, en frappant des mains.... Quel bonheur !.... Mon père avait bien raison quand il disait : « le bon Dieu t'aidera... »

« Est-il mort, ton père? » — «Oh! mon Dieu, j'espère bien qu'il n'est pas mort, ni ma mère, ni ma grand' mère, ni ma tante Jaqueline, ni mon oncle Pierre, ni Toinon, ni Georget, ni André, ni Pierrot, ni Louison, ni Jeannette.. Ils se portaient tous bien quand je les ai quittés. — Ma fi, il y a deux ans que je cours le monde. »

« Et quel âge as-tu, mon enfant? » —

« Dix ans, je crois, viennent les prunes; je ne sais pas trop bien compter, mais j'étais tout petit, il y a deux ans, quand mon père me dit un jour : Ecoute, Jacques, te voilà grand ; tu es fort, tu peux gagner ta vie ; je n'ai point de pain à te donner. Voilà encore un morceau de pain, et puis plus... Mais voilà une belle marmotte que j'ai prise dans la montagne, elle t'en procurera : va la montrer par le monde : sois bien sage, mon enfant, le bon Dieu t'aidera. »

« Et tu es parti? »

« Il le fallait bien, puisqu'on n'avait plus rien à me donner : Ma mère et ma grand'mère pleuraient, et moi aussi, mais la marmotte me consola un peu.

Nous partîmes ensemble avec un gros morceau de pain ; nous n'étions pas bien malheureux ; mais voilà que lorque j'eus fait une bonne journée, il tomba beaucoup de neige ;

tout en était couvert, je ne voyais plus mon chemin; et à quoi m'aurait-il servi de le voir? je ne pouvais plus marcher, mes sabots restaient sur la neige. Que faire? je m'assis aussi dedans, je n'avais pas tant froid et Jeannette était contente. Mais je n'avais plus de pain et tant faim... tant faim! Je pensais que j'allais mourir, cela me faisait tout triste. — Je sortis Jeannette de sa boîte pour qu'elle pût se sauver quand je serais mort, car ces petites bêtes savent bien vivre dans la neige et encore sans manger, mais non pas moi... Je la cachai dans ma veste pour qu'elle ne me quittât pas avant que je mourusse..... »

« Pauvre enfant, et comment t'es-tu tiré de là? » — « Oh! bien facilement. Je me rappelai, par bonheur, ce que mon père m'avait dit : *Le bon Dieu t'aidera.* Je ne le connaissais pas le bon Dieu, je ne l'avais jamais vu, mais je me mis à l'appeler de toutes mes forces. Voilà qu'au bout d'un moment je l'aperçus dans un bois, près de la route. — Comme les arbres étaient épais, il n'y était pas tombé autant de neige que dans l'endroit où j'étais. Le bon Dieu put s'approcher de moi, je le saluai et je lui racontai tout. Alors il me prit par la main et m'aida à marcher, car j'étais tout engourdi : il me mena chez lui, il me fit faire un très bon feu et puis une bonne soupe : Ah ! qu'on est bien chez les bons Dieux ! Je pleurais de joie et lui aussi.. Le lendemain matin il faisait beau : je remerciai bien le bon Dieu, qui me donna quelques sous, et je me remis en chemin avec Jeannette. »

« Et depuis lors tu n'as pas souffert de la faim? »

« Non, pas beaucoup. — Quand j'ai un peu de pain, de la bonne eau et le soir un peu de paille pour me coucher, je suis bien content et je chante tout le jour, et puis par-ci par-là, je rencontre quelque bon Dieu. Il y a deux jours qu'un vieux bon Dieu, là-bas dans cette petite maison, m'a donné cette veste : j'étais presque nu. — Et vous? Je sais bien que

vous en êtes aussi un. — Oh ! tant que j'en trouverai, je suis bien sûr de ne manquer de rien. »

« Il m'avait attendri, il s'en trouva bien : son seul chagrin était que je n'eusse pas vu danser Jeannette. Il me quitta bien heureux et s'en alla en chantant : voulez-vous voir la marmotte, etc. »

« Mon Dieu ! L'entends-tu cet enfant de la misère, content de si peu de chose, te voyant partout où il trouve une ame bienfaisante, multipliant ton être dans tous les cœurs sensibles, et t'adressant ainsi, sans le savoir, le plus bel hommage qu'aura reçu ta bonté !... Oh ! puisse le petit Jacques trouver sur sa route bien des mortels dignes du nom qu'il leur donne !.... »

Il y a dans ces charmantes pages, fleurs d'arrière-saison tombées d'une plume laborieuse, dont les nombreux produits ont été constamment recueillis avec empressement, une sorte de reflet de ce qu'était Mme de Montolieu dans sa vieillesse. Elle s'était amusée, dans un moment de loisir, à faire parler son petit Jacques en lui donnant un peu de l'heureuse gaîté, de la vraie sensibilité et de la piété pratique qui la distinguaient elle-même. Jamais de longs succès, une brillante réputation littéraire, qu'elle même jugeait peu méritée, les effets d'un travail assidu et ceux d'un âge avancé, n'ont moins altéré un excellent naturel. Jamais on ne fut moins blasé qu'elle; aussi sa vieillesse conservait les caractères divers de tous les âges, et, jusqu'au moment où la paralysie vint suspendre son activité, elle n'a pas connu la langueur morale et physique, qui accompagne ordinairement l'accumulation des années.

Je n'ai point l'intention de chercher à peindre cette femme distinguée, à une autre époque que celle où j'eus le bonheur de la connaître, encore moins la prétention de juger sa carrière littéraire. Je voudrais seulement la rappeler à

ceux qui l'ont aimée et raconter à la génération qui n'a pu la voir combien elle était bonne, indulgente et captivante, par les dons de l'esprit et du cœur, lorsque ses cheveux blancs et son front ridé pouvaient faire oublier qu'elle était bien la même Isabelle de Montolieu dont les succès divers furent si brillans et la réputation singulièrement étendue.

Elle parlait d'elle-même avec la plus noble simplicité, et racontait comment elle avait écrit Caroline de Lichtfield sans songer à devenir auteur, dans l'intention de se distraire des longs chagrins qui suivirent son premier veuvage. Il était aisé de voir combien elle était éloignée de toute prétention et combien elle se jugeait sévèrement. « Je ne com-
» prends pas, disait-elle, comment il s'est fait que j'aie
» pu acquérir de la réputation. Caroline est un joli roman,
» mais si cet ouvrage qui obtint tant de succès paraissait
» maintenant, on n'y prendrait pas garde; je n'ai point eu
» l'esprit créateur; je n'ai qu'une certaine facilité à combi-
» ner des événemens et des personnages; à choisir les ou-
» vrages bons à traduire, à élaguer ou bien à ajouter: j'ai
» trop écrit, trop vite, avec trop peu de soin. Je ne com-
» prendrai jamais pourquoi on a toujours été si indulgent
» pour moi. Je sens bien tout ce qui m' a manqué; tant de
» gens ont fait mieux que moi!.....»

Assurément une personne qui se juge de la sorte montre plus que de l'esprit; cette simplicité, cette sévérité envers soi-même se rencontrent-elles souvent, chez les auteurs, et généralement chez tous ceux qui, ayant eu des rapports avec le public, ont remporté de longs et nombreux succès? Loin de juger avec pédanterie les auteurs médiocres, ou de louer à demi ceux d'un talent supérieur, personne n'admirait avec plus de plaisir, personne ne s'enchantait plus volontiers du beau, du joli, même de l'agréable, personne surtout ne montrait plus d'indulgence envers les petits ta-

lens qu'elle aimait à découvrir, à encourager, à vanter à tout le cercle qui se rassemblait autour d'elle.

On était sûr d'obtenir de Mme de Montolieu, non-seulement de l'attention, mais de la bienveillance, et, plus encore, de la franchise, à l'occasion du plus léger titre à lui présenter.

Elle critiquait avec tant de laisser-aller et d'une façon si bien intentionnée qu'il eût été impossible de ressentir la moindre piqûre d'amour propre lorsqu'on recevait ses conseils, à moins, toutefois, que l'on ne fût incapable de la comprendre. On la quittait rempli d'espérance lors même qu'elle avait fait entrevoir un défaut ou montré qu'on suivait une fausse route. Cet accueil et ses avis précieux n'étaient pas réservés à la littérature seule; tout ce qui tenait aux arts lui plaisait: tout ce qui parlait à son imagination était reçu par elle avec reconnaissance; elle remerciait de l'empressement qu'on pouvait mettre à l'occuper de soi comme si les personnes qu'elle voulait encourager avaient eu vraiment le bonheur de lui rendre service. Elle accorda souvent sa protection auprès de son libraire aux auteurs de ses amis, qui, désireux de marcher sur ses traces, cherchaient à se faire un nom, et s'affligea sincèrement de voir que *tout le monde* ne réussissait pas aussi bien qu'elle.

Elle eut de la sympathie non-seulement pour ses amis et ses compatriotes, mais pour tous les hommes, pour toutes les nations; ses vues politiques étaient élevées et généreuses; elle ne montrait point d'esprit de parti, et savait se mettre à la place des personnages agités par le roulis des grandes affaires du jour. Près d'elle le rang, la couleur politique, la fortune, la nation, l'âge même devenaient choses presque indifférentes; c'était à l'âme des gens qu'elle en voulait; c'était aussi la sienne qu'elle savait leur montrer.

Mme de Montolieu ne soupçonnait point le mal, et quand on

ne pouvait le nier elle cherchait à l'adoucir ou à n'en pas parler. Il n'est pas nécessaire de dire qu'elle ne déploya jamais aucune prétention de grandes vertus ou de grande piété ; elle se montrait toujours telle qu'elle était, et c'est le naturel parfait qui la caractérisa pendant toute sa vie qui la rendit toujours si précieuse à connaître. Son active charité fut souvent au-dessus des moyens que lui donnait une fortune médiocre soutenue par son travail : elle ne savait point renvoyer à vide ceux qui imploraient son secours, intercédait auprès des riches, et souvent écrivait à ses amis en faveur de ses pauvres, ne se montrant jamais fatiguée d'un nouvel appel fait à sa charité. Serait-il besoin de dire qu'elle était vraiment pieuse, qu'elle priait avec ferveur pour ceux qu'elle aimait et pour elle-même? — Elle parlait peu, il est vrai, des dogmes profonds et mystérieux de la foi chrétienne; elle disait qu'elle ne comprenait pas des écrits qui semblaient fort clairs à d'autres lecteurs, mais elle se réjouissait des développemens religieux dont elle entendait parler et voyait en beau l'avenir de notre Eglise. On sait que son père, M. Polier de Bottens, a desservi la la chaire de premier pasteur de Lausanne; elle se plaisait à citer la vocation de ce digne pasteur comme un titre d'honneur pour sa famille, et se rappelait avec joie les momens heureux passés dans l'intimité de ses parens, auxquels elle vouait un culte d'amour respectueux, sans ostentation comme tous ses sentimens.

Il me semble encore la voir dans son joli cabinet où l'on ne parvenait qu'en traversant une pièce ornée de vases, de fleurs et de cages d'oiseaux; plusieurs gravures de Caroline, quelques portraits de famille, ceux de M[mes] de Staël, de Genlis et de Valence, décoraient le lieu favori dont la vue s'étendait sur une partie du lac et des Alpes. Dans la pièce voisine, un grand portrait de famille peint par le célèbre

Pompeo Battoni, l'un des derniers peintres de mérite de l'Italie, aujourd'hui si pauvre en artistes distingués, attirait particulièrement l'attention. Madame de Montolieu se plaisait à en raconter l'histoire. Pompeo Battoni cherchait partout une tête qui répondît à son idéal de St. Paul prêchant à Athènes. Il se rend dans l'un de nos temples. M. le doyen de Bottens occupait la chaire. Voilà le modèle qu'il me faut, se dit le peintre romain. Il parvint à se faire présenter à M. de Bottens, fut écouté et satisfait; puis, avant de partir, peignit encore la belle tête qui l'avait captivé, et disposa l'ordonnance du groupe qu'une main moins habile dut achever. Mme Polier de Bottens est à sa toilette, son mari debout en robe de chambre à grands ramages et cheveux poudrés; cette scène d'intérieur ne s'appliquerait plus à ce qui se passe dans nos familles de pasteurs; la peinture nous donne souvent beaucoup à apprendre sur la marche du temps et celle des choses. « Ma mère était fort petite, me dit Mme de » Montolieu, et pourtant je me souviens que l'un de mes » grands plaisir d'enfance était de me blottir avec mon » frère et ma sœur sous les grands pans de sa robe lors- » qu'elle allait à une assemblée; elle nous appelait comme » des poussins et nous logeait sous son panier..... » Il fallait faire un effort d'imagination pour se représenter cette scène en voyant celle qui la racontait; mais cependant ou retrouvait sur ses traits amaigris et changés une vivacité toujours jeune, et les restes d'une beauté piquante et gracieuse; ses yeux noirs encore pleins de feu, son aimable sourire rappelaient la jolie femme dont les succès de salon embellirent longtemps l'ancienne et brillante société de Lausanne.

Mlle Isabelle de Polier eut le malheur de perdre sa mère à l'age de dix-sept ans: bientôt après elle épousa M. de Crousaz et devint veuve à vingt-quatre ans. Son fils unique lui inspira dès sa naissance une si vive tendresse

qu'elle s'obstina à le nourrir au-delà des bornes ordinaires; l'enfant avait plus de deux ans qu'il recevait encore le lait maternel; on n'aurait pu soupçonner l'avenir littéraire de cette jeune mère, en la voyant si passionnément adonnée à ses premiers devoirs. Cette circonstance acquiert un intérêt particulier lorsqu'on se rappelle que ces deux vies, déjà si fortement unies, cessèrent presqu'au même jour.

C'est à l'époque de son premier mariage que se rattache la relation de Mme de Montolieu avec Mme de Genlis; celle-ci, fuyant son pays en qualité d'émigrée, arriva devant l'hôtel situé en face de la maison de Crousaz au moment où l'on ne pouvait recevoir personne tant l'affluence des voyageurs était grande. Mme de Crousaz, à la fenêtre avec son mari, prit pitié de la pauvre étrangère, dont le bagage, la harpe comprise, annonçait une personne comme il faut. On va de sa part lui offrir l'hospitalité suisse; elle est acceptée; grand enthousiasme entre les deux dames; une vive amitié se déclare, et lorsque Mme de Crousaz se trouva quelque années plus tard lancée dans la carrière d'auteur, Mme de Genlis se fit un plaisir de protéger *Caroline* près du beau monde parisien. Elle a prétendu dans ses Mémoires avoir été plus que patronesse de ce roman, car elle dit l'avoir fait imprimer et l'avoir corrigé; or, cette assertion est entièrement dénuée de fondement, ce fut M. Deyverdun qui, de concert avec Gibbon, fit imprimer, sans le consentement de Mme de Crousaz, les premières feuilles de Caroline, et qui voulut être l'éditeur de l'ouvrage publié sans nom d'auteur. Gibbon, en excellent critique, crut qu'il devait entraîner son amie sur la grande scène littéraire, et ne lui a certainement pas rendu un mauvais service. C'est ici l'occasion de citer une autre erreur de Mme de Genlis: la fameuse anecdote de Gibbon tombant aux pieds de Mme de Montolieu et celle-ci disant froidement à son domestique: ***Relevez M. Gibbon.***

« Jamais, « disait Mme de Montolieu, » je ne me serais per-
» mis une pareille impertinence à l'égard d'un homme que j'es-
» timais et que j'aimais à compter parmi mes amis. — De sa
» vie Gibbon ne s'est jeté à mes pieds ; toute l'histoire est
» inventée. »

Mme de Montolieu fut vraiment affligée de voir reparaître cet ancien mensonge dans les Mémoires de Mme de Genlis, et chercha à le démentir de sa propre main sur la marge d'un exemplaire de ces Mémoires, appartenant à une *Société de lecture* dont les livres ont une assez grande circulation. Elle avait un constant besoin de franchise, et par là devait tôt au tard cesser d'être en bonne harmonie avec Mme de Genlis, peu scrupuleuse sur ce point; la brouillerie à prévoir éclata à propos des Chevaliers du Cygne, que Mme de Montolieu crut devoir blâmer hautement ; cet acte de loyauté helvétique ne fut pas apprécié comme il aurait dû l'être, et la correspondance cessa.

Caroline de Lichtfield, dont un conte allemand de soixante pages a fourni la première idée, parut quelque temps avant le second mariage de son auteur. M. de Montolieu, gentilhomme languedocien, établi depuis plusieurs années à Lausanne, était fort aimable et d'un noble caractère ; atteint de paralysie, il en souffrit pendant cinq ans, et reçut de sa femme les soins les plus assidus ; il ne pouvait parler; son humeur se ressentit péniblement des efforts qu'il faisait pour être compris ; Mme de Montolieu conserva un souvenir très-douloureux du genre d'épreuve envoyé à son mari, et lorsqu'elle fut à son tour frappée d'un mal semblable, elle se rappela avec angoisse les longues souffrances qu'elle avait adoucies par son dévouement de tous les instans.

Redevenue veuve, elle essaya de se distraire de tant de fatigues et d'impressions affligeantes en reprenant sa plume ; c'est alors qu'elle commença les traductions ou plutôt les

imitations d'Auguste Lafontaine, qui eurent un si grand succès. Bientôt décidée à suivre la carrière d'auteur, par l'honorable motif de suppléer à son manque de fortune, bien plus que par l'envie d'augmenter ou de soutenir sa réputation littéraire, Mme de Montolieu livra chaque année plusieurs volumes à son libraire, M. Arthus Bertrand, et ne cessa d'écrire que lorsque ses maux corporels lui rendirent ce travail impossible.

Elle se levait à six heures du matin, même en hiver, allumait son feu et s'habillait elle-même, afin d'être tout à fait libre des soins d'une femme-de-chambre; par cette sage distribution de son temps, elle pouvait suffire aux relations de famille, d'amitié et de société qu'elle aimait à soutenir. Jamais elle ne se montrait affairée; bien rarement elle fermait sa porte dans une ville où les visites abondent et où un grand nombre d'étrangers cherchaient à lui être présentés.

C'est surtout à sa modeste maison de campagne, située à l'extrémité du village de Bussigny, qu'elle se plaisait à écrire. Là, au milieu de riantes prairies, dans une contrée faite pour nourrir et développer les goûts littéraires, elle passait des matinées dont elle parla jusqu'à sa mort avec attendrissement et reconnaissance. Une charmante galerie lui servait de cabinet d'étude : elle aimait si fort ce joli arrangement que, plus d'une fois, durant des jours de santé et de beau temps, elle fit l'imprudence d'y passer la nuit, couchée sur son sopha, entourée de vases de fleurs. C'est à Bussigny qu'elle reçut une visite singulièrement intéressante. Un jour, elle avait dit qu'elle ne recevrait personne; on lui remet une carte de visite. La voiture de la dame inconnue repartait.—*Miss Anna Maria Edgeworth.*—« Mon Dieu, j'y suis, j'y suis, s'écria-t-elle, pourquoi avoir renvoyé cette dame; courrez lui dire, non, non, j'y vais moi-même. Et la voilà qui, sans songer le moins du monde au

négligé de sa toilette, arrive vers la portière de Miss Edgeworth, lui fait mille excuses et la conduit sur la galerie, où les deux femmes auteurs passèrent une de ces heures aimables et inespérées dont le souvenir demeure.

Il est presque superflu de raconter que, pendant ses longs séjours à Bussigny, Mme de Montolieu s'occupait des écoles, des malades, des pauvres du voisinage; elle n'aurait vécu nulle part sans se mettre en rapports affectueux avec ceux qui l'entouraient; l'indifférence pour autrui lui était tout à fait contraire; cette paresse du cœur, maladie si commune en tout pays, ne l'atteignit jamais. Il me semble pouvoir, sans manquer à son ombre chérie, rapporter ici un trait qui montre parfaitement combien elle était charitable et cordiale.

Une pauvre jeune fille de la paroisse languissait depuis longtemps dans un lit de douleur. Le respectable pasteur de Crissier et de Bussigny, M. Chavannes-Bugnion, eut la bonté de faire son instruction religieuse et lui promit de l'admettre à la Sainte-Cène dans la triste chaumière dont elle ne pouvait sortir. Mme de Montolieu et sa sœur Mlle de Bottens prenaient le plus vif intérêt à la malade, et la réjouissaient par de fréquentes visites. Au jour fixé pour son admission à la communion, ces dames se trouvèrent à côté de son lit. Après la dernière prière, Mme de Montolieu prit dans ses bras la pauvre fille et l'embrassa tendrement en lui disant : — « Eh! bien, ma chère enfant, nous voici maintenant sœurs en Jésus-Christ; il faut que je t'en félicite de » tout mon cœur, et que je remercie le bon Dieu de la grâce » qu'il vient de t'accorder... » La sensibibité de Mme. de Montolieu était semblable à l'eau de nos limpides ruisseaux de montagne, qui, sans faire grand bruit, embellissent tous les lieux qu'ils traversent.

On pourrait dire d'elle ce qu'un habile critique anglais

affirme de Walter Scott; c'est qu'il y avait en elle une santé de l'ame, une harmonie de facultés qui en faisaient un être *sain.* Le charme de son caractère était peut-être plus remarquable que son esprit, et sa grande vivacité lui a conservé une jeunesse de cœur bien rare de nos jours.

Aussi fut-elle riche en excellens amis; on ne pouvait la connaître sans s'attacher à elle; sa correspondance prouve qu'elle ne fut point oubliée par les étrangers accueillis sous son toit. Des noms illustres figurent parmi ses nombreux correspondans, le général de Montesquiou, Matthieu de Montmorency, le duc de Laval, l'illustre Lally-Tollendal, le comte de St. Leu, M. de Chênedollé lui écrivirent des lettres dont la publication serait fort intéressante; mais c'est autour d'elle que furent toujours ses plus chers amis. Son fils unique et sa sœur l'ont aimée avec un dévouement sans bornes, et ses relations de jeunesse se réjouirent de tous ses succès. Une de ses amies, Mlle Henriette Casenove, lui donna une preuve d'attachement qui mérite d'être citée. Elle se fit son copiste et mit au net plus de cent volumes écrits du premier jet par Mme de Montolieu et très-peu faciles à déchiffrer.

Ce travail persévérant et desintéressé pouvait bien, en premier lieu, offrir de l'attrait à celle qui s'en était chargée, mais lorsqu'un service de cette nature se répète pendant un grand nombre d'années, il faut qu'un attachement profond et invariable l'inspire.

Il me reste à parler de la dernière phase de la vie de Mme de Montolieu, de ces sept années de vieillesse et de souffrances pendant lesquelles on la vit déchoir, jusqu'à ce qu'il ne restât d'elle qu'un être presqu'insensible, un objet de support et de compassion. Afin de rendre plus fidèlement les détails qui la peignent aux prises avec le mal qu'elle redoutait si fort, la paralysie, j'aurai recours à quelques pages

écrites sous l'impression que me causa la certitude de son malheur.

Novembre 1825. « Mme de Montolieu venait de terminer la traduction du Siége de Vienne, par Caroline Pichler. Ce nouveau travail n'avait point fatigué son esprit, et sans deute elle se proposait d'entreprendre quelque autre ouvrage, lorsqu'une maladie cruelle est venue la frapper. Elle fermait un billet et se préparait à sortir, quand un frisson glacial parcourut tout le côté droit de son corps et la laissa sans connaissance. Hélas! en rouvrant les yeux elle se vit paralysée! — Aucun mouvement n'était plus possible aux membres que le terrible frisson avait pénétrés. Sa langue même se refusait à ses efforts, et la crainte de se voir privée de la parole remplit son âme d'un effroi qu'il est aisé de comprendre.

Au bout de quelques jours cependant elle put s'exprimer avec moins de difficulté, et ses enfans entendirent de nouveau des paroles affectueuses sortir de sa bouche. Elle adressa d'ardentes prières au Maître suprême qui l'affligeait si sévèrement et auquel elle demandait la résignation nécessaire pour supporter un changement d'existence aussi imprévu, aussi complet.

Pendant plusieurs jours on craignit pour sa vie: on se demandait avec inquiétude des nouvelles de cette chère et précieuse malade. — Chacun souffrait avec elle et désirait sa guérison. — Elle voulut être recommandée aux prières des fidèles le dimanche qui suivit son épreuve. — Sans doute tous ceux qui devinèrent le nom de la *sœur frappée de paralysie*, demandant que l'on priât pour elle, élevèrent avec ferveur leurs meilleurs vœux vers Celui qui dispense les maux et la santé. — Plus d'une larme se mêla à l'acte de piété qne l'on remplissait ce jour-là avec un intérêt tout particulier. Mme de Montolieu avait dit à l'une de ses amies

qui la félicitait le samedi soir d'une légère amélioration dans son état: «Oh! ma bonne amie, je serai encore mieux demain parce qu'on priera pour moi. »

Quelle foi dans ce peu de mots!—N'est-ce pas celle des enfans, auxquels nous devons ressembler pour entrer dans le royaume des cieux! — Pendant les jours où elle ne pouvait s'exprimer que par signes, elle montrait la bible afin qu'on lui lût la bonne Parole de Dieu et indiquait par un geste qu'il fallait se mettre à genoux et prier auprès de son lit.

Enfin cet état si irritant, si dangereux, puisqu'il faisait craindre à chaque instant une aggravation d'infirmité ou la mort, devint moins pénible à supporter. Mme de Montolieu avait recouvré la faculté de parler, très-indistintement il est vrai, mais on pouvait la comprendre; le retour de son fils qui l'avait quittée quelques jours avant sa fatale chute lui rendit un peu d'espérance et de tranquillité. J'eus le bonheur d'être admise auprès d'elle dès que son état lui permit de recevoir ceux qui n'avaient pas les premiers droits à l'entourer. Le cœur me battit bien fort en approchant du lit où je la vis si pâle, si défaite et me tendant la main gauche avec un sourire plein de tristesse et de bienveillance.

J'eus peine à retenir mes larmes en balbutiant les mots de chagrin, d'espérance, de guérison. — « Voyez, » me dit-elle d'une voix éteinte et en parlant avec une extrême difficulté, « voyez dans quel état Dieu m'a réduite.... Me reconnaissez-vous? Ma pauvre main droite est morte, et me voilà sur ce lit de misère sans savoir si je pourrai mourir ou vivre. Ah! que Dieu me retire près de lui si je dois languir longtemps et lui déplaire par mon impatience et mes murmures.... Hélas, si j'étais morte de cette cruelle attaque, j'aurais laissé le souvenir d'une personne bonne, aimante; on m'aurait un peu regrettée, et voilà qu'on ne se rappellera

de moi que comme d'une femme méchante, insuportable, qui ne sait pas souffrir.... »

« Je sais bien, » ajouta-t-elle encore, « que je suis dans les mains de ce Dieu qui a dit au paralytique: Prends ton lit et marche. Il peut faire aussi un miracle pour moi, mais priez pour qu'il ne me laisse pas trop longtemps dans cet état de mort anticipée. J'ai pourtant près de moi mes chers enfans, qui me supportent et me consolent; mais je les rends si malheureux! Je ne leur dis pourtant pas combien je souffre... » Ses yeux se remplissaient de larmes; je cherchai à détourner la conversation: elle m'écouta avec bonté et m'invita à revenir.

Une singulière aggravation est venue compliquer son état; son bras paralysé, constamment agité par des mouvemens nerveux, reprend une sorte de vie désordonnée et lui cause mille ennuis; sa main se débat dans tous les sens, ses doigts se meuvent sans cesse et saisissent les objets qui se trouvent à leur portée; tantôt cette main, qu'elle dit être folle, se jette sur ceux qui s'approchent de son lit, tantôt elle s'empare de sa compagne, la main gauche, qui se trouve captive dans ces doigts dérobés à l'empire de la volonté; d'autres fois elle frappe son visage et même, un jour, le coup fut si violent qu'il arracha à la malade un cri de surprise et de douleur.

Mme de Montolieu voulut me montrer ce bras extravagant qu'elle doit placer sous son dos afin de le forcer au repos; au même instant il vint frapper l'aile de mon chapeau et s'empara de l'autre main de sa maîtresse avec une force effrayante; je m'empressai de dégager la pauvre prisonnière et j'eus quelque peine à entr'ouvrir les doigts morts à toute sensation et cependant d'une activité si désespérante.— « Si je vivais du temps des apôtres, » dit l'intéressante malade, « ils chasseraient ce vilain démon, mais je suis obligée de sup-

porter cet éternel mouvement sans bon sens, et j'aimerais mieux qu'on m'arrachât ce triste bras que de le conserver ainsi. Quelquefois je fais peur : hier un jeune homme fut véritablement épouvanté en voyant cette agitation qui vraiment a l'air d'une sorcellerie. » — Je lui dis que sa main avait tracé tant de pages charmantes, et lui avait procuré de si vrais plaisirs qu'il fallait lui pardonner en faveur du passé. — Elle sourit en me répondant qu'on ne devait plus la flatter.

Enfin Dieu permit qu'elle sortît de son lit de souffrance et qu'elle recouvrât une faible partie de son activité ; on la vit saisir avec empressement tous les moyens de s'occuper qui restaient à sa portée. Elle était ingénieuse à découvrir quelque petit ouvrage ; lorsqu'on lui apportait des écheveaux à dévider, elle en remerciait comme d'un vrai service : « Mes pelotons sont-ils bien faits ? » demandait-elle ; « je me suis appliquée de mon mieux. »

Le temps des récits, des anecdotes qu'elle citait avec tant d'à-propos était passé, mais à travers les difficultés qui l'empêchaient de s'exprimer, elle savait encore animer, embellir la conversation, et se plaisait à écouter ceux qui auraient voulu lui donner quelques momens d'agréable distraction. Le vif intérêt que Mme de Montolieu prenait aux malheurs d'autrui ne fut point diminué par sa propre infortune ; lorsqu'elle apprenait qu'une mort récente affligeait une famille de sa connaissance, elle s'écriait tristement : « Et moi, je suis encore là !.... » La main gauche qu'elle avait heureusement exercée à écrire, lors d'un accident arrivé longtemps auparavant, remplaçait la droite devenue immobile ; elle n'écrivait plus pour le public, mais adressait souvent à ses amis de petits billets, où son âme aimante se peignait en peu de mots.

C'est à cette époque de sa carrière, dans cette longue lutte de la vie et de la mort, qu'il était précieux d'entendre cette

femme distinguée parler du passé : elle semblait avoir déjà quitté ce monde et se souvenir d'elle-même, comme si elle eût raconté l'histoire d'une autre. — « J'ai été gaie, aimable, jolie, brillante, fêtée, aimée, » me dit-elle un jour, « eh bien! tout cela n'est que songe, mille fois songe. Il ne me reste aucun doux souvenir de tous ces avantages de jeunesse; je ne me rappelle que le bonheur que m'ont donné mes amis, mes enfans, et puis toutes mes fautes, toutes les grâces de Dieu. — Oh! si ce bon Dieu voulait encore me délivrer de ce triste corps! — »

Le désir de la mort fut très-vif dans son âme depuis le jour où elle se vit privée de son activité naturelle. Il était facile à comprendre de la part d'une personnne qui avait toujours été centre, qui répandait la vie et l'intérêt autour d'elle et dont l'excellente santé avait rarement été soumise à quelque indisposition. Pendant sept années entières elle eut à subir une affaissement graduel de force et d'intelligence; mais à travers les progrès de cette longue déchéance, on retrouva toujours la trace de ses heureuses qualités; sensible à l'affection dont elle fut constamment entourée, elle y répondit tant qu'elle put penser et parler; elle goûta des joies de belle nature, alors que tout semblait sans vie pour elle : on la vit encore contempler le lac et les montagnes quand plus rien ne l'intéressait.

Sa mémoire, richement meublée de bonne poésie, avait retenu un assez grand nombre de morceaux favoris : elle savait aussi par cœur des psaumes et des hymnes religieux. Lorsque son fils, M. de Crousaz-Meyn, attentif à conserver l'étincelle de feu sacré qui demeurait dans l'âme de sa mère chérie, commençait à réciter quelqu'un des poèmes qu'il lui avait entendu préférer, elle en saisissait le fil et continuait à les répéter avec une sorte de satisfaction; quelquefois elle s'animait en s'écoutant elle-même et se montrait encore nu

instant émue par les pensées gravées dans son cerveau affaibli, sans qu'elle en eût la conscience. On a d'elle beaucoup de jolis vers de circonstance, auxquels elle n'attachait aucune valeur; elle les écrivait avec une très-grande facilité, heureuse si ces légères productions causaient quelque plaisir à ses amis. — Je citerai un quatrain dont le sens est général; il est empreint de sa manière de sentir et d'aimer :

Un rien peut aigrir la souffrance,
Un rien l'allège de moitié :
Tout n'est rien pour l'indifférence,
Un rien est tout pour l'amitié.

Cette muse aimable et sans art, dictait encore des vers d'*amitié*, quand elle demeurait presque sans interprète. — En voici quelques-uns adressés à Mlle. Rath, que Mme de Montolieu se plaisait à compter au nombre de ses amies les plus chères, et dont elle appréciait vivement le beau talent de peinture; ils furent composés dans la dernière période qui laissa l'intéressante paralytique en possession d'une partie de ses brillantes facultés. Leur naïveté et même les fautes de versification qu'il serait mal de vouloir corriger, en augmenteront le prix aux yeux des lecteurs qui se plairont à y reconnaître une de ces effusions de cœur que le public devrait ignorer, mais que l'on nous permet de joindre à nos souvenirs.

Art précieux, malgré l'absence,
Par une exacte ressemblance
Un objet qu'on avait perdu
Par ton pinceau nous est rendu.
Art charmant que mon Henriette
Cultiva bien longtemps, combien je le regrette.
Alors je la voyais souvent :
Son amitié sage et discrète
Jusqu'au fond de mon cœur pénétra vivement.
Je pouvais lui parler, j'aimais à lui écrire,
A jouir de son entretien,

Alors je pouvais encore dire
Ce que mon cœur sentait si bien !
Si je regrette un peu ma plume et ma parole,
Ah ! ce n'est plus pour ce monde frivole,
Je l'ai fui, et m'en trouve bien.
Dans une agréable campagne
Avec des aimables compagnes,
Près de mes chers enfans je ne désire rien,
Que ma si bonne sœur Jeannette,
Puis ensuite mon Henriette :
Les voir serait mon seul désir,
Leur amitié me fera ce plaisir...
J'y compte et mon cœur les appelle
Près de leur bonne et souffrante Isabelle.

Pendant la dernière année de sa vie, son affaissement moral fut si complet, qu'il était presqu'impossible de réveiller en elle une sensation quelconque. Son fils, atteint d'une grave maladie, ne lui causait plus aucune inquiétude. Ils cheminaient ensemble dans la sombre *vallée de l'ombre de la mort*, sans qu'elle en eût le moindre souci. Une fois cependant elle comprit que M. de Crousaz était fort mal, mais elle ne parut point surprise à l'ouïe de cette triste nouvelle. Peu après, sa femme de chambre vit couler sur ses joues flétries quelques larmes, les dernières qu'elle ait versées. — « *Ils m'ont dit,* » répétait-elle lentement, « *ils m'ont dit*, que mon fils est très-malade. » — Elle ne se souvenait plus que c'était Mme de Crousaz qui lui avait parlé de l'état dangereux du malade, dont le départ devait suivre de si près celui de sa mère.

Un autre amour, celui de Dieu, se faisait encore jour dans cette âme enveloppée de nuages épais. Elle aimait qu'on lui lût quelques passages de la Bible, dont la vue lui faisait du bien. Le sens des mots sacrés lui échappait le plus souvent, mais il y avait encore entre elle et la Sainte Parole une relation mystérieuse et fortifiante.

Mlle de Bottens, dont la tendresse fraternelle pour Mme de Montolieu ne se démentit jamais, chercha, le jour même qui fut le dernier, à fixer l'attention de sa sœur, en lui chantant à demi-voix, sur un air qu'elles aimaient depuis leur enfance, quelques versets du psaume CXXX. Lorsqu'elle arriva aux dernières lignes,

De toutes nos offenses
Il nous rachètera ;
De toutes nos souffrances
Il nous délivrera...

elle eut la joie de voir l'agonisante soulever une de ses mains appesanties en répétant distinctement :

De toutes nos souffrances
Il nous délivrera...

Ce furent ses dernières paroles. Mme de Montolieu expira le 29 décembre 1832, vingt-quatre heures avant son fils. Le même convoi les déposa dans la même fosse ; la même pierre recouvre leur tombeau. On y lit ces mots : *Me voici, Seigneur, avec le fils que tu m'as donné...* Combien cette double mort paraît belle, et combien ici la vérité dépasse ce que la fiction n'eût pas réussi à faire croire ! —

UNE
EXÉCUTION
AU CHATEAU DE LOECHE.

—

CHRONIQUE VALAISANNE
DE 1627.

—

IV.

DEUX RÊVES.

Le Baillif Maggheran se promène, soucieux et pensif, dans la *salle de justice* où s'est déroulé le drame sanglant au dénoûment duquel il va encore présider. Il lui reste un dernier devoir à remplir envers son pays. Les Commissaires-juges l'ont quitté ; aussitôt après avoir statué sur le sort du prisonnier, ils sont partis pour rentrer dans leurs dixains respectifs. Au moment de frapper le dernier coup, cet homme, à la volonté de fer, n'hésitera pas sans doute, bien qu'il ne se dissimule point le trésor de colère qu'il amasse sur sa tête en faisant exécuter la sentence. Ce qui le fait, non pas balancer, mais qui occasionne le trouble qui se peint sur son front élevé, ce n'est pas la crainte des représailles auxquelles ses ennemis pourront se livrer, quand, de chef de l'Etat, il sera redescendu dans les rangs des simples citoyens, ce n'est pas davantage le ressentiment dont l'Evêque sera animé à son retour au pays, lorsqu'il apprendra que les Magistrats ont bravé la défense qu'il leur a fait noti-

fier de toucher à un seul des cheveux d'Antoine S***; ce qui l'arrête, ce sont les cris d'une mère, c'est une fille qu'il faudra arracher des bras de son père, avant de pouvoir livrer celui-ci à l'homme des hautes-œuvres. Que va-t-il faire de ces deux femmes éplorées, maintenant que l'heure de mort va sonner? L'instinctif respect que lui inspirent le grand âge de l'une, les grâces et la jeunesse de l'autre, le malheur qui est à la veille de les atteindre toutes deux, lui imposent des ménagemens qui deviennent un obstacle réel dans la circonstance où il se trouve. De quelque côté qu'il se tourne, il est arrêté. Fera-t-il tomber la tête d'Antoine S*** sous les yeux et à quelques pas de sa mère et de sa fille? L'humanité le défend, et Maggheran ne sera pas sourd à sa voix. Il lui répugne à un égal degré d'user de violence pour les éloigner. Quel terme moyen adoptera-t-il pour sortir d'embarras?

Maggheran se rend au cachot où gémit son prisonnier; il s'entretient un moment avec lui, en présence du Père Marius; puis il fait avertir Béatrix de S*** que son fils réclame sa présence et qu'elle doit lui amener sa petite-fille.

A cet appel, elles accourent. Assises sur le grabat où est étendu le malheureux prisonnier, elles le couvrent de baisers et de larmes. A ces témoignages de tendresse et d'affection, Antoine S*** répond avec une effusion vive et profonde. Longtemps il les tient embrassées contre son cœur et les appelle des noms les plus chers. Imposant silence à sa douleur et refoulant dans son sein le désespoir qui le déchire, il s'attache à les amener par degrés à l'idée d'une séparation éternelle, résultant de la nature de la peine prononcée contre lui. Il doit finir ses jours dans sa prison, seul, loin de ses proches, ayant pour uniques compagnons la solitude et l'oubli.

Elles savent enfin qu'elles doivent s'éloigner sans retard.

— Vous quitter, ô mon père, s'écrie Yolande, suspendue au cou du prisonnier? vous abandonner dans cet humide cachot où la lumière du jour pénètre à peine?.... oh jamais, jamais!

— Il le faut, ma fille bien-aimée. Ceux qui se sont arrogé le droit de me juger, le veulent ainsi. Nous devons nous soumettre.

— Oh! Antoine, reprend sa mère, que deviendrez-vous séparé de ceux qui vous aiment et que vous chérissez, privé de soins et en proie aux maux cruels que les tortures traînent à leur suite?

—Rassurez-vous, ma tendre mère, et vous aussi Yolande: je serai visité dans ma solitude. Que sont les murs et les voûtes d'une prison pour Celui qui sonde les profondeurs de la terre et les abîmes de la création? Le Seigneur a brisé la dureté de mon cœur. Il châtie avec sévérité, mais toujours il mesure la peine aux forces du coupable qui se courbe sous sa main puissante. Sa grâce ne manque point, je le sens, à celui qui l'invoque et le prie. Gloire à lui! Si c'est le Dieu fort, c'est aussi le Dieu de miséricorde. J'ai pu jusqu'à présent résister aux horribles tentations dont la fièvre allumait mon cerveau; je ne me suis pas brisé la tête contre ces murs; durant mes insomnies brûlantes, au lieu de blasphèmes, je n'ai trouvé sur mes lèvres que des paroles de paix pour mes ennemis. Je ne faillirai pas à l'avenir. Mon âme est à l'épreuve des coups les plus terribles, puisque, en ce moment suprême, maintenant que je vais vous perdre, je ne me laisse pas aller à toutes les fureurs du désespoir!

— Nous perdre, ô Antoine! Pourquoi ce mot déchirant? Ne croyez pas à la durée de votre détention. Aussitôt que notre révérendissime Prince sera de retour, il forcera les magistrats de vous relâcher. C'est votre main, Antoine, qui me fermera les yeux.

— Ecoutez-moi, ma dame et bonne mère! Je suis entre les mains de gens qui ne pardonnent point. Un miracle seul peut me tirer d'ici. Nous avons joué, les Seigneurs d'Etat et moi, un jeu sublime. J'ai perdu la partie. Ma vie était l'enjeu : ils l'ont prise. Je le leur pardonne. Je me félicite même d'avoir échoué. Le but que je poursuivais serait atteint maintenant, mais mon triomphe eût trop coûté. Le sang répandu à flots crierait contre moi. Mon fardeau est déjà assez lourd à porter. Je reconnais le doigt de la Providence dans ma ruine, et je la bénis du fond de l'abîme où je suis tombé.

— Oh! Antoine; ma bouche ne vous reprochera point la douleur dont vous abreuvez ma vieillesse; mais comment avez-vous pu vous engager dans la périlleuse voie que vous avez parcourue?

— Je pleure sur vous, ma mère, encore plus que sur moi-même. Pardonnez-moi les jours mauvais que je vous fais vivre à la fin de votre carrière. Oui, pourquoi n'ai-je pas suivi vos sages conseils? Vous pressentiez où tendait mon égarement, car combien de fois ne m'avez-vous pas engagé à me *comporter en bon et franc patriote?* L'ambition m'a perdu. Dès mon adolescence, je fus avide de renommée. Je voyais sans déplaisir les luttes de l'évêque et des dixains; j'en suivais les chances avec anxiété : les dissentions nationales allaient à mes projets secrets. Je m'attachai à la cause du premier, d'abord par un sentiment de généreuse indignation contre ses persécuteurs, puis ensuite parce que je crus que tôt ou tard son parti l'emporterait. Je cherchai en Italie, pour moi un peu de gloire militaire, pour lui des soutiens et des vengeurs. La carrière des armes me valut quelque renom, mais elle me lassa de sa monotonie et de ses lenteurs. Je ne vivais pas, loin de mon pays. C'était l'objet de mes rêves, le théâtre de mes espérances. Je vous y

avais laissé, d'ailleurs, ô ma mère, ô mes enfans! j'avais besoin de rafraîchir auprès de vous mon âme brûlée des feux d'une passion dévorante. Oh! qui comprendra mes angoisses, mes larmes, ma fureur, alors que ce but, vers lequel je tendais avec une constance inouïe, reculait devant moi, en ouvrant sous mes pas de nouveaux abîmes! Les dixains avaient décidément le dessus. Hildebrand, cédant à l'orage, s'était éloigné d'un peuple qui méconnaissait son autorité et courait à un joug nouveau. Au moment où Maggheran monta à ce siége que je convoitâis si ardemment, je compris que tout était perdu et qu'il fallait que je renonçasse à ce rêve doré que, quinze années durant, j'avais caressé avec tant d'amour. Alors un morne abattement s'empara de moi. Je ne sortis de cet état de surprise et d'accablement qui suit l'avortement d'un grand projet que pour me livrer à toute la fougue de mon ressentiment. Sombre et désespéré, je jurai que l'épée et au besoin le poignard videraient ma querelle.....

— Hélas! où ont abouti, mon fils, les rêves décevans dont vous vous êtes si longtemps bercé? Voyez d'où vous êtes parti et où vous êtes arrivé. Oh! qu'il eût mieux valu, paisible et honoré, contempler de loin seulement les orages dont cette terre infortunée a été sillonnée depuis un quart de siècle!

— Sans doute, mais l'ambition ne raisonne point ainsi. Mon but était noble et grand, du moins il me paraissait tel. Ne s'assied pas qui veut, au dessus des autres hommes. Les acclamations de la foule ont quelque chose d'éblouissant qui énivre comme ces liqueurs traîtresses que l'intempérance verse à ses convives. Un théâtre n'est jamais borné aux yeux de celui qui, de ce point élevé, fixe les regards des spectateurs.... Mais où vais-je m'égarer? Les rudes leçons de l'infortune ne sauraient-elles me faire comprendre le néant des

choses d'ici-bas? Hélas! l'homme est passion et vanité jusqu'au bout!

— Humiliez-vous, Antoine, sous la main qui vous frappe, et comprenant enfin que tout est illusion et chimère, sauf Dieu et la vertu, vivez dégagé des funestes préoccupations que vous avez nourries trop longtemps.

— Vivre.... vivre s'écria le prisonnier en agitant ses bras amaigris et souriant avec une amertume poignante. — Ecoutez-moi, ma mère et vous aussi Yolande, mon beau lys de Ganther! Voici venir le moment de nous séparer pour longtemps.... pour toujours peut-être. Je ne crois point au rétablissement de l'autorité préfecturale: les Carolines ont passé; c'est encore là un des fruits amers de la grande révolution religieuse qui a agité notre époque. Si Hildebrand Yost rentre au pays, il sera obligé de sanctionner et de reconnaître tout ce qui aura été fait en son absence. Il ne sera pas en son pouvoir de me rendre à la liberté. Ne comptez donc pas me revoir. Je ne vivrai pas longtemps dans cette humide prison. Le lion enchaîné s'étend dans sa cage et meurt.... Je vous confie mes enfans bien-aimés, ma mère! veillez sur leur jeunesse et guidez leurs pas dans les sentiers de l'honneur et du devoir. Que mon exemple leur serve de leçon. Portez-leur mes adieux.... Mon cœur se brise en pensant à eux. Mon fils aîné sert en Valteline: qu'il ne songe point à tirer vengeance de ma.... ruine, quand même les circonstances s'y prêteraient. Gaspard est possédé de l'esprit qui m'a perdu. Veillez surtout sur lui, ô ma mère! Qu'il prenne garde aux écueils où je suis venu me briser. La *Masse* a été enterrée au temps de l'évêque Jean Jordan, mais le caractère national est resté le même. Le Valaisan est ombrageux; toute supériorité le trouve défiant; un ennemi est caché dans quiconque s'élève au dessus de la foule.[1] S'il

[1] C'est peut-être ici la véritable place de la note placée au bas de la page 347.

encourait jamais la disgrâce des Dixains, méritée ou non, qu'il ne compte point sur l'indépendance de ses juges ou la commisération nationale : les haines populaires sont de mauvaises conseillères et malheur à l'accusé dont elles demandent la tête !—Je lis dans votre regard affligé, mais serein, ma dame et tendre mère, que vous n'avez pas perdu tout espoir de me tirer d'ici. Vous ne négligerez rien, je le sais, pour me trouver des intercesseurs et faire mitiger le rigoureux châtiment qui m'est infligé !

— Oui, Antoine, telle est mon espérance. Grâces à l'intercession des Cantons catholiques que je solliciterai de nouveau, j'espère parvenir à faire substituer l'exil à la peine que vous devez subir. Ils vous rendront, mon fils, à nos larmes et à nos prières.

— Ils lui rendront mon cadavre ! pensa l'infortuné chevalier. Il ajouta à voix haute :

— Que Dieu et sa sainte mère vous réservent cette consolation et bénissent vos efforts : il me sera doux de vous devoir deux fois la vie !

— Mon père, dit ici Yolande, n'avez-vous donc pas un mot de tendre affection pour votre fille désolée ?

— Yolande, vous étiez mon orgueil et ma joie. Votre douceur, vos qualités aimables et jusqu'aux traits de votre visage me retraçaient l'image d'une épouse dont la perte me trouva longtemps inconsolable. Blanche et pure, parfois vous me sembliez l'ange de la piété filiale cachant sa divine origine sous une forme terrestre ! Grandissez en beauté et en grâces, comme je suis certain que vous croîtrez en vertu et en sagesse. Consolez votre aïeule et priez Dieu pour votre père.

Les deux femmes ne répondirent plus que par des sanglots.....

— Séparons-nous : vos pleurs affaiblissent mon courage.

Que je vous serre encore sur mon cœur! Ma mère, je ne puis me prosterner à vos pieds, mais mon front se courbe devant vous. Que votre pardon descende sur ma tête!.... Et toi, Yolande, reçois ma bénédiction!....

Quelques instans après, les gardes qui veillaient devant le cachot, virent Béatrix et sa petite fille s'éloigner en chancelant et les yeux baignés de larmes.

Madelaine les suit dans leur appartement: elle demande l'autorisation d'y introduire Péter. Béatrix le reçoit avec bonté, Yolande avec un sourire doux et triste. Privées de toute communication au dehors, prisonnières sans être accusées, elles se sont attachées peut-être involontairement, à ce jeune homme bon et courageux qui les console, les aide de ses conseils et leur a déjà donné maintes preuves d'un dévoûment sans bornes. Péter n'est donc plus un étranger pour elles, il est presque un ami: l'infortune, comme la mort, rapproche les hommes et nivelle tous les rangs.

La fille du prisonnier pâlit à l'aspect de la profonde affliction peinte sur la figure du jeune homme.

—Préparez votre âme, noble dame, dit Péter en s'inclinant, aux rudes coups que je vais lui porter, mais en même temps ouvrez-la à l'espérance.

L'aïeule et la petite fille sont tremblantes et consternées.

—Mon Dieu! dit Béatrix, donnez-moi la force de boire le nouveau calice d'amertume que vous me présentez!

—Parlez, parlez, s'écria impétueusement Yolande; mon père....

—Est d'accord avec Maggheran pour vous cacher l'horrible vérité.... Ce n'est pas l'exil qui a été prononcé, c'est la mort!... Or, il faut que vous quittiez ces lieux, car maître Alter pourrait frapper un coup mal assuré si, au moment fatal, des sanglots de femmes éclataient à son oreille.

— O ciel! s'écrie la grand'mère d'Yolande en recevant

dans ses bras sa petite fille éperdue ; quoi ! nous aurions vu ton père pour la dernière fois?

— Rassurez-vous, s'empresse d'ajouter Péter, vous le reverrez ; nous l'arracherons de sa prison: dans quelques heures il vous sera rendu.

— Que le ciel vous bénisse, Péter ! réplique Yolande, accueillant cette assurance avec transport. Vos paroles répandent dans mon cœur navré comme un baume divin !

— Rendez-moi mon fils ! ajoute Béatrix en joignant ses mains tremblantes, et rien ne nous coûtera pour vous en témoigner notre profonde gratitude.

— Ne parlez pas de récompense, noble dame, à qui ne vous en demande pas et n'en veut pas recevoir! répond Péter d'un ton amer.

— Bon jeune homme, pouvez-vous vous offenser de ce que dit une pauvre femme brisée par l'âge et le chagrin? Ah ! je le sens mieux que je ne puis l'exprimer : il est de ces dévoûmens qu'une mère ne saurait payer, de ces bienfaits que beaucoup d'or ne pourrait acquitter !

— Achevez, Péter ; comment ferez-vous pour tromper la vigilance des gardes et pour pénétrer jusqu'au cachot où languit mon père?

— Parlons plus bas, s'écrie le jeune homme ; ces murs ont des oreilles et si mon projet était découvert, il hâterait la perte de celui qu'il doit sauver..... Vous frémissez : votre épouvante est bien naturelle, mais encore une fois rassurez-vous. — Voici que le jour baisse, je vais vous quitter, mais pour revenir cette nuit à la tête de trente hommes dévoués qui ont juré, par leur part du paradis, de contraindre le sombre tyran qui nous gouverne à relâcher sa proie. Madelaine n'a point résisté à mes supplications : compatissante et généreuse, elle s'associe courageusement à mon entreprise et en préparera le succès en nous livrant la porte du château.

Une fois arrivés, quelques-uns d'entre nous voleront auprès du seigneur Antoine et le déposeront dans une litière, tandis que les autres s'empareront du Baillif et désarmeront les hommes d'armes. Nous fuirons ensuite en toute hâte par la vallée *des Bois,* et, franchissant la Gemmi, nous ne nous arrêterons que lorsque tout danger sera passé. Alors Maggheran sera relâché (car nous le forcerons à marcher à la suite de sa victime), et il pourra revenir grincer des dents dans ce château où il ne vous retrouvera plus, car il faut que vous l'abandonniez en même temps que nous.

— Donnez-moi votre main, Péter, que je la presse contre mon cœur! Que la mère de Dieu vous récompense de tant de courage et de dévoûment!

— Ah! noble dame, que fais-je pour mériter de si bienveillantes paroles?

— Remerciez aussi, Péter, vos généreux compagnons.... Où sont-ils? Je présume qu'ils attendent la nuit dans quelque caverne écartée de la montagne.

— Les bois qui couvrent les rives de la Dala leur offrent un asile impénétrable. Ils sont arrivés de divers côtés, la nuit dernière, et ils attendent l'heure.... Frédéric, Marc et Anselme sont avec eux.

— Quoi, Frédéric? s'écrie Yolande. Je le croyais bien loin, car sa tête est aussi menacée.

— Il n'a point quitté les environs de Loëche. Caché dans les forêts, il attendait l'issue du procès de son maître, prêt à partager son sort et à mourir pour le sauver.

— Et Marc et Anselme? demanda Madelaine qui connaissait l'un et l'autre.

— Je les ai trouvés à Kandersteg: ils ont voulu me suivre pour s'associer aux dangers de mon entreprise.

— Et comment avez-vous fait, dit ici Béatrix, pour réunir tous ces braves gens?

—Un feu peu apparent, allumé de mes mains sur la montagne, a servi de signal.

— Le seigneur Baillif, observa Madelaine, a remarqué cette lueur inusitée. Il l'a contemplée un instant d'un air soupçonneux, puis, présumant sans doute qu'on devait l'attribuer à l'imprudence de quelque jeune berger, il a paru n'y plus faire attention.

—Je pars, nobles dames: les momens sont précieux. Pendant que je vais tout disposer pour assurer le succès de l'enlèvement, préparez-vous à quitter ces lieux dès l'aube du jour.

— Et vous m'emmènerez, noble demoiselle, ainsi que mon vieux père, dit Madelaine en s'adressant à Yolande, car le seigneur Baillif recherchera avec activité les complices de l'entreprise, et qui nous défendrait contre sa colère si ce n'est vous?

—Oh! oui, Madelaine, vous nous suivrez! nous ne nous quitterons plus.

— Vous serez une sœur pour Yolande. Nous tâcherons de dissiper cette noire mélancolie qui ne vous quitte point et dont je suis tentée d'accuser le courageux ami que le ciel nous a envoyé.

Yolande, Madelaine et Péter rougissent; émus et décontenancés, ils n'osent se regarder. Le silence qui suit ces paroles devient si embarrassant que Péter sent la nécessité de le faire cesser.

— Je vous quitte. Veillez et priez.

— Adieu, bon jeune homme.

— A minuit nous serons sous les murs du château.

— Que Dieu et la sainte Vierge vous accompagnent! — Vous nous trouverez prêtes.

Péter s'incline et sort.

Il n'est pas encore arrivé à Loëche que Maggheran con-

naît tous les détails de la conversation qui vient d'avoir lieu.

— Or ça, maître Alter, dit-il, vous qui avez de si bonnes oreilles et éventez si bien les complots, préparez-vous à exécuter ce que j'ai à vous ordonner.

— Parlez, seigneur Baillif. Finissons-en avec cet homme. J'ai hâte de quitter ce vieux nid où l'on ne trouve pas seulement deux tonneaux de bailloz ou de muscat pour chasser les idées noires qui parfois me remplissent ici le cerveau.

— Vous dites qu'ils seront nombreux?

— Je vous ai parlé de trente hommes.

— Et qu'ils arriveront à minuit?

— C'est l'heure des spectres et des exécutions secrètes.

— Il ne me reste plus assez de temps, pensa Maggheran, pour faire arriver des gens de Tourtemagne ou de Sierre. D'un autre côté, ce serait folie de songer à leur résister avec si peu de monde. — Ecoutez, maître Alter: à onze heures et demie, vous vous rendrez dans la chambre de Madelaine....

— Hum! fit le bourreau, en riant d'une manière significative.

— Silence, vieux drôle! — Et vous lui demanderez les clefs du château. En sortant vous l'enfermerez à double tour.

— J'expliquerai cela, pensa l'homme des hautes œuvres, à maître Péter, afin qu'il ne se formalise pas trop de ma visite. C'est un homme qui a la manie de redresser les torts, comme les anciens chevaliers errans.

— A minuit, vous ouvrirez la porte principale.

— Et je me posterai sur la seuil, la hache au poing, prêt à fendre le crâne au premier qui....?

— Vous vous tiendrez derrière la porte, et lorsque tous les conjurés seront entrés, vous quitterez votre poste, et

après les avoir mis dans l'impossibilité de retourner sur leurs pas, vous viendrez en hâte me rejoindre.

— Farceur! murmura maître Alter.

— La porte grillée du grand escalier sera fermée.

— J'entends! Les conjurés seront pris comme dans une souricière.

— Je sortirai en même temps par la poterne du Rhône. Vous me trouverez sur l'esplanade qui l'avoisine. Le prisonnier sera là.... avec le père Marius que j'avertirai en temps opportun. — Allez.

Maître Alter se retire, Maggheran reprend sa promenade interrompue par l'arrivée du bourreau, et le château s'endort peu à peu devant la nuit qui déjà s'étend sur la vallée.

La mère et la fille d'Antoine S*** veillent et prient. Les heures s'écoulent, bientôt sonnera celle de la délivrance, mais Béatrix souffre et gémit; elle a besoin de repos, et sur les instances de sa petite-fille elle se jette un moment sur son lit.

Revenue auprès de la haute et massive cheminée, sur laquelle brûle une lampe gothique, Yolande compte les minutes et soupire. Peu à peu, le silence qui règne autour d'elle, la flamme pénétrante du foyer et par-dessus tout la fatigue dont elle est accablée, engourdissent ses sens et brouillent toutes ses idées. C'est en vain que, pour combattre le sommeil qui insensiblement clot ses yeux, elle a recours à la prière, ses doigts s'arrêtent involontairement sur les grains d'argent de son chapelet. La lampe danse devant son regard éteint et un songe gracieux vient fermer tout à fait ses longues et soyeuses paupières.

Il lui semble assister à une splendide fête d'hyménée.

C'est dans un vieux manoir du moyen âge, caché comme un nid d'aigle, dans la profondeur des Alpes. De vastes pelouses s'étendent autour du gothique édifice. Du haut de ses

tourelles, l'œil se perd dans un lointain horizon de lacs solitaires, de montagnes verdoyantes, de vallons et de bois séculaires. Un petit bourg assis non loin de là, et une multitude de maisons agrestes qui se groupent riantes sur le versant des collines, animent le paysage et lui prêtent une espèce de vie calme et fortunée. Tout à coup, le château jusqu'alors muet, s'anime; de toutes parts les vassaux y affluent, parés de leurs plus beaux habits. La porte a roulé sur ses gonds; un cortége s'avance : une jeune fille conduite par un chevalier aux cheveux blanchis par les années et qu'elle appelle du doux nom de père, pose un pied craintif sur le perron, tandis que ses yeux, où le ciel reflète son azur, interrogent timidement le chemin qui s'enfonce dans la forêt prochaine. Ses joues rivalisent d'éclat et de fraîcheur avec les roses de son bouquet virginal. A l'extrémité de l'avenue paraît enfin un cortége nombreux et brillant, à la tête duquel s'avance un Chevalier célèbre par ses prouesses de guerre. Il approche rapidement, car déjà il a reconnu et la pudique jeune fille promise à sa foi, et le Sire puissant qui la lui donne, et le Pasteur du hameau qui doit bénir leur union, et le vieux Majordome dont la main tremblante va lui présenter la coupe de la bienvenue. Arrivé au bas du perron seigneurial, le jeune homme s'élance, pose un genou en terre, relève la visière de son casque et Yolande.... car Yolande est la fiancée du jeune homme, reconnaît Péter (ô surprise!) dans le chevalier prosterné à ses pieds.

Pendant que le sommeil, par une sorte de compatissante pitié ou de cruelle dérision, présente à Yolande ces étranges images, lointains reflets peut-être d'un sentiment mystérieux et nouveau dont cette âme candide a été agitée, son aïeule se débat sous l'étreinte de fer d'un songe hideux. Elle rêve aussi, mais ce n'est pas de vertes prairies, d'amour et d'hyménée : elle croit assister à de solennelles funérailles.

Une haute et gothique cathédrale étale avec orgueil la dentelure de ses galeries, les bas-reliefs de son portail et ses fenêtres cintrées aux vitraux coloriés. Le temps est noir et lugubre; de profonds nuages abaissent le ciel; de violens coups de tonnerre éclatent dans l'immensité. Pendant qu'alarmée de ces présages sinistres, elle s'arrête indécise si elle demandera au saint lieu un abri contre l'orage qui s'approche, de larges gouttes de sang commencent à fouetter la poussière de la route. Effrayée, elle se réfugie sous le porche, puis s'avance dans l'intérieur, comme poussée par une main invisible. Au premier coup-d'œil, elle reconnaît que tout est disposé pour une de ces augustes fêtes de la mort que l'Eglise célèbre sur la cendre de ceux qui furent grands sur la terre. Du haut des murs tombent de noires tentures semées de larmes d'argent. Mille flambeaux éclairent les voûtes sacrées, mais, par un prodige étrange, à chaque coup de tonnerre, ces flambeaux s'éteignent pour se rallumer aussitôt, comme si l'ange de la nuit et celui de la foudre les touchaient alternativement du bout de leurs ailes. Cet effroyable clignotement produisant tantôt un jour éclatant, tantôt d'épaisses ténèbres, donne une apparence de vie au sanctuaire désert : on dirait la paupière immense du Dieu du mal s'ouvrant et se fermant tour à tour sur les champs désolés qui composent son empire. Cependant la tempête s'apaise par degrés et l'aïeule d'Yolande, éperdue et les dents se choquant de terreur, écoute le silence qui règne autour d'elle, silence glacial et plein d'épouvante qui semble monter des humides souterrains qui dorment sous la cathédrale. Tout à coup, un chant lointain s'élève, grandit de moment en moment, éclate plus rapproché et finit par remplir l'immensité de la nef. C'est le *miserere* qui retentit, le *miserere*, ce lamentable cri du Roi-prophète, cet hymne par lequel l'Eglise salue ses enfans, au moment où elle va

répandre sur eux la terre de l'oubli et du repos ! Le cortége pénètre enfin dans le temple, au lugubre balancement des cloches et aux sanglots que l'orgue jette sur la foule, par ses mille bouches d'airain.

Horreur et consternation !

Les porte-bannières qui ouvrent la marche, les prêtres qui précèdent le cercueil, les hommes d'armes qui le portent, les chevaliers qui l'escortent et la multitude qui, à leur suite, inonde les parvis, n'offrent tous qu'un tronc animé auquel il manque la tête ! Les uns la portent attachée à la ceinture, les autres la tiennent suspendue par les cheveux, mais toutes ces têtes sont vivantes, elles marient leurs voix sonores et au lieu d'offrir les teintes livides du trépas, elles resplendissent de la fraîcheur de la jeunesse ou des mâles couleurs de l'âge mûr !

Le cortége se place aux endroits accoutumés et l'office funèbre commence aussitôt.

Béatrix veut fuir, mais elle est entourée : une force invincible la cloue à l'endroit où elle se trouve. C'est en vain aussi qu'elle ferme les yeux pour se dérober à cet horrible spectacle; les spectres qui l'environnent touchent ses paupières de leurs doigts glacés, et ses paupières s'ouvrent, et elle est forcée de voir et d'entendre !

Au moment où le *Dies iræ*, cet hymne de la colère du Très-haut, ce cantique formidable qui soulève tant d'effroi et jette dans l'âme une si prodigieuse terreur, commence à gronder dans la basilique, le mort secoue son linceul, se met sur son séant, puis, sautant à bas du catafalque, il glisse comme une ombre entre le triple rang de cierges qui brûlent autour du monument et s'avance dans la direction de Béatrix. La foule écarte ses vagues devant lui et se referme aussitôt sur son passage. Arrivé à deux pas de l'aïeule d'Yolande, le fantôme détache sa tête, l'abaisse à la hauteur des

regards de Béatrix; ses lèvres pâles s'entr'ouvrent et il en sort ces mots lugubres :

— Me reconnaissez-vous, ma mère?

Le sang de Béatrix se retire vers son cœur; un frisson général glace la moëlle de ses os; l'épouvante la terrasse : elle tombe sans force sur les dalles du parvis.

Un bruit étrange l'a réveillée ainsi qu'Yolande, dont la figure retrace encore involontairement les riantes images que le sommeil lui a offertes.

— Levez-vous, ma mère! s'écrie la jeune fille en courant à son aïeule. N'avez-vous pas entendu ce coup qui a ébranlé le château jusque dans ses fondemens? Nos libérateurs y ont pénétré : mon noble père est sauvé!

Un gémissement sourd est la réponse de Béatrix. Elle croise ses bras et s'écrie :

— Je l'ai vu! Malheur à nous!

— Restez, ma mère! Je vais vous envoyer Madelaine et de la lumière!

Yolande ivre de joie, s'empare de la lampe et s'élance dans le corridor. A mesure qu'elle avance, le bruit redouble et devient plus distinct. Des cris furieux, mêlés aux plaintes des blessés et au fracas des portes tombant sous l'effort des conjurés, montent jusqu'à elle et sont répétés par l'écho des voûtes. La voix tonnante de Péter domine cet effroyable tumulte :

— Qu'avez-vous fait d'Antoine S*** ? Il n'est plus dans son cachot! Répondez, ou vous êtes morts!

A cette nouvelle de sinistre présage, les genoux de Yolande fléchissent : elle veut s'appuyer contre le mur; sa lampe s'éteint.

— Sainte Vierge! ayez pitié de moi! s'écrie la malheureuse enfant en frissonnant et tâchant de poursuivre sa marche au milieu de l'obscurité qui l'environne.

Dans son trouble, elle s'égare : après avoir marché pendant une minute ou deux, elle se retrouve dans la chambre qu'elle vient de quitter.

Un spectacle étrange frappe ses regards.

Les trois fenêtres qui éclairent cette pièce étincellent, malgré la nuit, comme au moment d'un splendide lever du soleil : elles projetent, sur le plafond blanchâtre de l'appartement, trois carrés lumineux dans lesquels se meuvent de noirs et confuses silhouettes qu'Yolande contemple avec une profonde terreur. Elle comprend rapidement que la scène que reflète le plafond se passe au pied du château et à la clarté d'un certain nombre de torches. Rapide comme la pensée, elle se précipite vers une des fenêtres, l'ouvre, plonge ses regards au-dessous d'elle et jette un cri si perçant que Béatrix, qui est étendue à quelques pas de sa petite fille, en tressaille d'effroi, au milieu de l'évanouissement dans lequel elle est plongée....

Un quart d'heure après, des pas tumultueux se font entendre à la porte de l'appartement. Péter entre, suivi du Père Marius et quelques-uns de ses amis. Son visage est bouleversé, ses yeux sont hagards, ses cheveux hérissés. Il chancelle comme un homme ivre. Il reste morne et debout pendant que les assistans s'empressent autour de Béatrix et d'Yolande. Un même lit les reçoit. Péter s'approche lentement du Père Marius qui s'est penché sur la jeune fille et tient une de ses mains. Son regard suppliant interroge. A la contraction de ces traits, on voit qu'un océan de douleur déborde sur lui.

— Il n'y en a plus qu'une de vivante, dit le Père Marius d'une voix lente et grave. Prions, mes frères pour l'ame d'Yolande S*** ! Elle a rejoint son père dans le ciel !

Péter s'enfuit.

(La fin au prochain numéro).

POÉSIE.

—

LES MOISSONS.

—

AIR : VOICI LA PENTECÔTE.

Voici le temps prospère
Pour les moissons !
Dieu répand sur la terre
Ses plus beaux dons.
Célébrons sa puissance
O laboureurs !
A la reconnaissance
Ouvrons nos cœurs !

—

Déjà le soleil brille,
Le ciel est pur !
Prenons tous la faucille...
Le grain est mûr !

Nous jetions la semence
 Sans rien savoir.
Dieu donna la croissance
 Par son pouvoir !

—

Préparez sous l'ombrage
 Simple repas.
L'appétit et l'ouvrage
 Ne manquent pas !
Pour le glaneur qui passe
 Toi, mon cher fils,
Laisse tomber par place
 Quelques épis !

—

Allons, enfans ! courage !
 Point de langueur !
L'éclair est de l'orage
 L'avant-coureur !...
Là-haut, sur le bois sombre
 J'ai cru le voir...
Le soleil est dans l'ombre...
 Le temps est noir !

—

Sur le char qu'on s'arrange !
 Filles, garçons !...
Pour entrer à la grange
 Faut des chansons !

Attachez sur l'échelle
Bouquet joli !
Notre récolte est belle ,
Dieu soit béni !

—

Règne dans nos campagnes
O Liberté !
Garde sur nos montagnes
Le défilé !
Que l'étranger ignore
Notre bonheur !...
Que Dieu protége encore
Le laboureur !

HISTOIRE.

—

LES VAUDOIS EN CALABRE AU 14me SIÈCLE.

Ier ARTICLE.

———

Quand les disciples de *Valdo*, excommuniés par le Pape, et persécutés en France, furent chercher un asile dans les vallées italiennes des Alpes,[1] celles-ci n'étaient encore que peu peuplées. Leurs habitans disséminés dans la plaine où ils trouvaient abondamment de quoi se suffire, laissaient incultes les lieux plus élevés et de plus rude travail[2]. Cependant, ces hauteurs mêmes étaient encore fertiles, et leurs vallées creusées cachaient bien les proscrits. Les fugitifs français les demandèrent aux habitants, et y fixèrent leur demeure.

[1] Thuanus. Liber. sextus. Tom. I.

[2] Ces vallées n'estoyent pas peuplées partout, avant l'arrivée des fidèles Lyonnais. Car n'y ayant pas si grand peuple, les originaires habitants n'en cultivoyent guère que les lieux de plus doux air et de plus facile labourage. (Gilles. Hist. des Eglises Réformées, autrefois appelées Vaudoises. Genève 1656; chap. I, p. 10.

Bientôt des hameaux s'élevèrent sur la pente de la montagne, au bord du torrent ; des canaux détournés du courant principal se versèrent par mille petits ruisseaux dans des prairies nouvellement créées ; des champs s'étendirent autour des demeures ; et jusque sur les pentes les plus abruptes, quelquefois même sur des rochers que leur infatigable industrie avait transformés en champs, on vit ondoyer le froment et le seigle, et les denrées de plusieurs sortes qui croissent dans ces contrées jusqu'à une très-grande hauteur. D'autres liens que ceux qui naissent de l'habitation sur le même sol, eurent bientôt uni la peuplade ancienne à la nouvelle. Leur langue était la même ; les croyances que Valdo avait voulu remettre en honneur, et qui faisaient qu'on persécutait ses disciples, étaient depuis longtemps celles des habitants de ces vallées.

Ces deux éléments de fusion, secondés par les mariages, ne tardèrent pas à faire de ces deux peuples un seul peuple uni par les liens les plus indissolubles, ceux de la religion et du sang. Actif, industrieux et probe, ce peuple prospérait ; la population augmentait considérablement. Les lots de chacun devenaient plus petits. Ils furent bientôt insuffisants ; et cent cinquante ans ne s'étaient pas écoulés depuis la réunion des deux familles, qu'il fallut songer à émigrer. Quelques-uns reprirent le chemin de la France, d'où leurs pères étaient venus dans les Vallées ; d'autres se rendirent dans le marquisat de Salluces ; quelques autres encore aux environs de la ville de Suzes, au pied du Cenis ; mais de toutes ces colonies, la plus considérable fut celle qui émigra dans la Calabre citérieure en l'an 1370 [1].

Ici de grandes étendues de terrain gisaient stériles, faute de bras pour les cultiver.

[1] Perrin. Hist. des Vaudois et des Albigeois, p. 208. (Gilles, p. 17.)

Les seigneurs, maîtres de ces lieux, désireux de voir leurs revenus s'accroître, demandaient de toute part des hommes, et leur faisaient, pour les attirer, les conditions les plus avantageuses. Ceux des Vallées l'ayant appris, y envoyèrent pour examiner la nature du sol ; et sur le rapport de leurs députés, qu'il était capable de produire les denrées les plus diverses, et de nourrir de nombreux troupeaux ; qu'en outre ils y trouveraient force bois pour construire [1], ils s'adressèrent à l'un des seigneurs de la contrée, au marquis de *Spinello*, pour qu'il leur cédât des terres. Ils accordèrent avec lui, que moyennant un certain revenu qu'ils lui payeraient annuellement, ils pourraient vivre à part dans ses domaines, fonder une ou plusieurs communautés, établir des directeurs pour chacune d'elles, et s'imposer entre eux, le tout sans porter atteinte aux droits ordinaires et casuels des magistrats et des prêtres, avec lesquels ils s'accordèrent aussi. [2]

Ces arrangemens terminés, un bon nombre de familles se disposèrent à entreprendre le voyage. Les émigrans vendirent leurs biens à ceux qui restaient ; les jeunes gens se marièrent ; puis tous ensemble, *s'étant recommandés à la grâce de Dieu*, se mirent en route, et au bout de vingt-cinq jours de marche, arrivèrent aux environs de la cité de *Montalto*, non loin de laquelle ils édifièrent le bourg qui fut appelé *Borgo degl' Oltromontani*, eu égard aux Apennins qu'ils avaient traversés pour arriver dans ce pays. [3]

Ces terres, naturellement fertiles, n'exigeaient qu'un peu de culture pour produire abondamment ; aussi le pays,

[1] .... il était abondant en toutes sortes d'arbres fruitiers pesle-meslés, châtaigniers, noyers, oliviers, orangers, melèzes, sapins, bons herbages, bon terroir pour semailles, et propre pour plusieurs autres commodités. (Gilles. p. 18.)

[2] Id. p. 16.

[3] Gilles. Hist. des Vaudois, p. 19.

prit-il, entre les mains de ses laborieux colons, un aspect entièrement nouveau. Les collines auparavant incultes se couvrirent de vignes ; les vallées regorgèrent de moissons abondantes, et sur les montagnes errèrent de nombreux et riches troupeaux.

D'autres émigrans arrivaient, presque à chaque jour, attirés par les nouvelles qu'on leur donnait de l'extrême fertilité de ce pays ; ils s'établissaient à côté des premiers, et fondaient de nouvelles demeures. Cinquante ans après la construction du premier bourg, les Vaudois en bâtirent, à un mille de distance, un second qu'ils appelèrent *San Sixto*. D'autres continuèrent de s'élever : *Vacarisso, Argentina, San-Vincenzo,* et finalement la petite ville de *Guardia* fermée et fortifiée, sur une éminence, au bord de la mer.

Des colons, venus plus tard, s'établirent aux environs de Naples, où ils édifièrent quelques villettes : *Monte-leone, Montavato, Faïto, la Cella* et *la Motta.* [1]

Une si grande prospérité ne manqua pas d'attirer sur eux les regards d'envie de leurs voisins et surtout des prêtres ; car ces hommes ne vivaient nullement à la manière des autres ; ils ne s'alliaient qu'entre eux ; ils ne vouaient aucun de leurs fils à la tonsure, ni aucune de leurs filles au cloître ; ils ne se souciaient ni du chant, ni des cierges, ni du son des cloches, ni même des messes pour les morts ; ils ne se prosternaient devant aucune idole, ne fréquentaient jamais les lieux de pèlerinage, et faisaient instruire leurs enfans par des maîtres étrangers et inconnus. [2]

[1] Gilles. chap. III, p. 19.

[2] .... Les Curés et les Prestres se plaignoyent qu'ils ne vivoyent pas en matière de religion comme les autres peuples ; ne faisoyent aucun de leurs enfants Prestres ni Nonnains, ne se soucioyent de chantals, cierges, luminaires, son de cloche, ni même de messes pour leurs morts.

Ces maîtres n'étaient autre chose que les *Barbes* ou Pasteurs qu'on leur envoyait des Vallées pour instruire la jeunesse et pour nourrir le peuple de la saine parole de Dieu.

C'est un des faits les plus intéressans de l'histoire des Vaudois à cette époque reculée, que ces voyages missionnaires de leurs Barbes en France, en Allemagne, dans toute l'Italie et jusqu'en Sicile. La réforme ne devait se faire que beaucoup plus tard. Les Albigeois, et avec eux, toutes les sectes qui, à des degrés divers de pureté quant à la doctrine, représentaient au 12e et 13e siècle l'esprit de liberté et d'examen, avaient été écrasés et mis hors de combat. On était plus que jamais en plein catholicisme; et néanmoins une réforme s'opérait; non pas éclatante et aidée des écrits et de l'éloquence d'hommes illustres, comme le fut celle du 16e siècle; mais réelle pourtant, active, suivie, et tendant aux mêmes résultats.

Les apôtres de cette réforme n'étaient ni des savans, ni des docteurs. C'étaient des hommes tout à fait simples; d'humbles croyants, nourris de la Bible, et distribuant, avec zèle, autour d'eux, le pain de vie à qui voulait le recevoir. Les Barbes Vaudois se recrutaient de jeunes hommes choisis d'entre les pâtres et les laboureurs qui se signalaient par leur piété et par leur talent. [1] Pendant trois mois d'hi-

Avoyent fait bastir certains temples sans les vouloir orner d'aucunes images; n'alloyent point en pélerinage; faisoyent instruire leurs enfants par certains maistres d'escholes étrangers et incognus, auxquels ils rendoyent beaucoup plus d'honneur qu'à eux, ne leur payant autre chose que la disme, ainsi qu'ils avoyent traité avec que leurs seigneurs. (Perrin. Hist. des Vaudois et des Albigeois. 2e partie, p. 197.)

[1] . . . . Verum omnes nostri recipiendi emanant, fere a bestiarum custodiâ aut ab agriculturâ : ætatisque viginti quinque et plerumque triginta annorum et prorsus litterarum expertes : Scultetus. Annales Evangelii renovati. Decas secunda. Heidelbergæ 1620. p. 296. — *Conférence des députés Vaudois avec les Réformateurs.*

ver, durant trois ou quatre ans consécutifs[1], ils se retiraient avec les Barbes chargés du soin de les instruire, dans un étroit vallon, au pied de hautes montagnes; et là dans ce désert, comme jadis les fils des prophètes au désert d'Israël, ils se consacraient à la prière et à la méditation de la parole de Dieu. C'était leur seule étude avec celle de la médecine; car les Barbes, gardiens sévères et vigilants des ames de leur troupeau, s'intéressaient également à la santé de leurs corps[2].

Quand ils avaient appris par cœur les évangiles de Matthieu et de Jean, toutes les épîtres canoniques, une bonne partie des écrits de Salomon, de David et des prophètes[3], ils se retiraient à l'écart durant une année entière[4]. Au bout de ce temps, un synode de Barbes leur imposait les mains, et ils étaient envoyés deux à deux pour évangéliser[5]. Tous ne

[1] . . . Inter nos, trium aut ad summum quatuor annorum, tantum duobus aut tribus mensibus hibernis. Ibid.

[2] Car chacun de ces Barbes, outre la cognaissance et exercice du Ministère, avait aussi la cognaissance de quelque mestier et spécialement en Médecine et Chirurgie en quoy ils estoyent fort entendus et en grande estime. Gilles. chap. II, p. 16.

[3] Nos lor enseignans léçons, e fasèn enpenre de cor tuit li capitol de S. Mattheo, e de S. Joan, e totas las Epistolas lasquals son dictas Cannonicas : una bona part de Salomon, de David, e de li Propheta. (Léger. Hist. Gén. des Egl. Vaud. 1re part. p. 191. Perrin. 1re part. p. 70.)

. . . . his mensibus docentur litteras conjungere et legere, et memoriæ mandare omnia Matthæi et Johannis omniumque epistolarum quæ dicuntur Canonicæ, capitula et bonam partem Pauli. — (Scultetus. Annales Evangel. renovatî. p. 296.)

[4] Post hæc, ducuntur prædicti recipiendi ad quemdam locum ubi nonnullæ nostræ mullierculæ quæ dicimus : Sorores, agunt vitam in virginitate. Et in hoc loco prædicto demorantur annum, et nonnunquam duos, incumbentes præsertim ut verum fatear, operibus terrenis. (Id. Ibid.)

[5] Consumpto autem hoc tempore, Eucharestiæ sacramento, impositioneque manuum, discipuli prædicti suscipiuntur in Presbyterii et predicationis officium; et hoc modo instructi, ac edocti, ad évangelisandum bini mittuntur. (Id. Ibid.)

revenaient pas de ces courses lointaines. Le martyre les atteignait souvent en route ; mais ils le savaient avant que de partir. Ils avaient soin d'ailleurs de se débarrasser de tout ce qui aurait pu les faire regarder en arrière quand ils auraient mis la main à la charrue, et pour cela ils ne se mariaient presque jamais [1].

Ceux qu'on envoyait en Calabre y séjournaient deux ans Ce terme écoulé, deux autres Barbes, partis des Vallées, allaient prendre leur place, et les premiers revenaient. Ce n'était jamais par le même chemin qu'ils avaient suivi en se rendant à leur destination. Ils avaient traversé Gênes, Lucques, Pise, Florence et Rome ; à leur retour, ils visitaient Bologne, Ferrare, Venise, toutes les villes situées en deçà des Apennins, le long de l'Adriatique, jusqu'aux frontières des Grisons, et après un court séjour à Milan, ils rentraient aux Vallées [2]. Dans toutes ces villes vivaient, cachés, des Vaudois ennemis de Rome et détestant ses erreurs ; appelant le Pape Antechrist, et voyant dans la ville superbe assise sur les sept collines, la Babylone impudique dont il faut en toute hâte se séparer [3]. Les Barbes les connaissaient et savaient où les trouver. Grande était la joie de ces pauvres fidèles, quand un signe convenu [4] leur révélait, dans l'étranger qui frappait à leur porte, le ministre de Dieu qui venait les consoler. Il était introduit dans la maison, on

[1] Quelques uns de ces pasteurs estoyent mariés, toute fois la plus grande partie s'abstenait de mariage ; non pour aucune défense ni scrupule de conscience, mais pour être plus libres à suivre leurs vocations aux Eglises les plus esloignées. (Gilles. chap. II. p. 17.)

Dans *Scultetus*, il est dit positivement qu'ils ne se mariaient pas : « inter nos, nemo ducit uxorem. » (Scultetus. p. 297.)

[2] Gilles. p. 22 et 52.

[3] Voyez les écrits des Vaudois et particulièrement le traité de *l'Antechrist* (Léger. 1re part p. 71-83.)

[4] Gilles. chap. III.

s'empressait, on le questionnait sur les églises, sur les frères, sur le Barbe qu'on avait connu il y avait tout juste deux ans. Souvent les réponses étaient des nouvelles de deuil; alors, ils pleuraient ensemble. La foi et les vertus de leur frère martyr devenaient le thème de leur entretien. Ils s'excitaient à se conserver fidèles et à mourir comme lui s'ils y étaient appelés. Ils priaient pour l'église persécutée; puis le Barbe écoutait leur confession[1], les exhortait à une vie sainte et chrétienne; et les quittait pour aller chercher dans une autre demeure d'autres fidèles à fortifier et à réjouir.

Ce n'était pas aux Vaudois seulement que les Barbes s'adressaient. Sous les dehors d'un marchand forain, ils pénétraient, sans éveiller de soupçon, dans l'intérieur des maisons et des châteaux. Ils offraient d'abord des bagues et des voiles[2]. On ne manquait jamais au bout d'un moment de leur demander s'ils n'avaient rien d'autre à vendre? J'ai encore, répondait le Barbe, redevenu tel, une pierre infiniment plus précieuse que tout ce que je vous ai montré; « une pierre si » éclatante, que par elle l'homme peut connaître Dieu..... et » si resplendissante qu'elle allume l'amour de Dieu dans le » cœur de celui qui la possède[3]. » — Montre-la-nous, s'écriait-on aussitôt, pour que nous l'achetions.—Le Barbe leur récitait alors le 3e chapitre de St. Luc dans lequel est raconté l'envoi de l'ange Gabriel à Marie, et la promesse qui lui est faite qu'elle enfanterait le Sauveur du monde. De là,

[1] Plebeculam nostram semel singulis annis, quia per diversos vicos habitant, adimus, *ipsamque personam in confessione clantestine audimus.* (Scultetus. p. 299.)

[2] Reynerus: *Contra Waldenses liber.* chap. VIII. in Bib. PP. Tom. XXV.

[3] Habeo gemmam adeo fulgentem, quod homo per eam cognoscit Deum ..... tantum rutilat quod amorem Dei accendit in corde habentis eam. (Reynerus. id ibid.)

il passait au 13e chapitre de St. Jean ; il leur montrait ce Sauveur humble dans sa naissance, humble encore à la fin de sa carrière, et lavant lui-même les pieds à ses disciples. L'humilité de Jésus-Christ contrastait avec le faste et la pompe de ceux qui se disaient ses ministres ; le Barbe faisait ressortir ce contraste. Appliquant aux religieux et aux prêtres les paroles du 23e chapitre de St. Matthieu [1], il leur reprochait leur incontinence, leur oisiveté, leur avarice, et leur honteuse ignorance des choses de Dieu. « Il est rare », disait-il, « de trouver parmi eux un docteur qui sache par » cœur, sans se tromper, trois chapitres de suite du Nou» veau Testament ; il est rare de trouver parmi nous un » homme ou une femme qui ne le récite aisément tout entier. » Et parce que nous avons la vraie foi du Christ, et que » nous enseignons sa doctrine et sa sainte vie, nous sommes » persécutés à la mort par les Scribes et les Pharisiens » comme le fut Jésus-Christ. Outre cela, ils disent et ne » font pas. Ils lient de pesans fardeaux sur les épaules » des hommes ; mais ils ne les meuvent pas du doigt ; tan» dis que nous nous faisons ce que nous enseignons. De » même, ceux-ci ont plus à cœur d'observer les traditions » humaines, telles que les jeûnes, les fêtes, aller à l'église, » et beaucoup d'autres choses qui sont d'institution humaine, » que les commandemens de Dieu ; mais nous, nous n'en» seignons d'observer que la doctrine du Christ et des » Apôtres. .... Pensez quel état et quelle doctrine vaut » mieux : la nôtre ou celle de l'Eglise Romaine ? puis choi» sissez. »

« C'est ainsi », ajoute l'inquisiteur qui nous a conservé ces détails, « que, par leurs erreurs, ils détournent celui » qui les écoute de la foi catholique. Il devient leur ad-

[1] *Malheur à vous* etc. (Matth. XXIII. v. 13 à la fin.)

» hérent ; il les reçoit, les défend et les protège, et pen-
» dant plusieurs mois, les cachant dans sa maison, il est
» instruit par eux de tout ce qui regarde leur secte[1]. »

Quand la réforme eut pénétré en Italie, l'œuvre des Barbes vaudois s'accrut immensément. Beaucoup qui jusqu'alors n'avaient point osé manifester leurs opinions anti-romaines, secoués et enhardis par ce choc puissant qui, parti de l'Allemagne, retentit presque en un instant dans toute l'Europe, se levèrent, et proclamèrent à la face de Rome et du monde la doctrine du péché originel, l'insuffisance des œuvres pour le salut, et celui-ci offert comme un don gratuit à tous ceux qui croient en Jésus Christ. On vit alors les effets de cette réforme cachée, mais active, telle que les Vaudois l'avaient faite, et combien elle avait préparé les esprits à la grande révolution qui allait éclater. Sur tous les points de l'Italie, et de tous les rangs de la société surgirent, comme en un clin-d'œil, des partisans des doctrines réformées. On les comptait par milliers. Venise en contenait à elle seule plus de 6,000. A Gênes, les Barbes avaient une maison et des deniers pour leurs voyages. Florence et Lucques étaient, par

[1] Rarus est doctor inter eos, qui tria capitula continuata novi Testamenti litteraliter sciat corde. Apud nos vero, rarus est vir vel fœmina, qui textum non sciat vulgariter recitare. Et quia veram fidem Christi habemus et sanctam vitam et doctrinam docemus omnes nos; ideo Scribæ et Pharisæi gratis persequuntur nos ad mortem, ut Christum.

Præterea ipsi tantum dicunt et non faciunt; et alligant onera gravia in humeros hominum, sed digito suo hæc non movent : Nos vero, omnia facimus quæ docemus. Item ipsi plus cogunt observare traditiones hominum quam Dei mandata ; ut jejunia, festas, ire ad ecclesiam, et multa alia quæ sunt hominum instituta. Nos vero tantum doctrinam Christi servare suademus et Apostolorum . . . . Pensate, quis status sit perfectior, et quæ fides, nostra vel Ecclesiæ Romanæ ? et illum eligite...... Et sic a fide catholica subvertitur, per errores eorum aversus ; et sic credens ipsorum et receptator et fautor et defensor, et per plures menses ipsum occultans in domo, discit de sectâ ipsorum. (Reynerus id. ib.)

leurs souvenirs et par leurs lumières, des foyers de l'hérésie naissante. La réforme comptait des adeptes jusques dans la ville même de Rome. Partout les idées nouvelles fermentaient et entraînaient les cœurs ; et ces conversions souvent illustres provoquaient les mesures les plus sévères de la part des défenseurs des anciennes croyances en péril.

Le zèle des Barbes sembla s'accroître avec le danger. On les rencontrait partout : dans les châteaux, au seuil des chaumières ; dans l'atelier de l'artisan, au comptoir de l'homme de négoce, partout prêchant, instruisant, fortifiant les faibles qui chancelaient ; retenant les violens à qui leur zèle faisait outre passer les bornes ; éclairant les simples ; rompant le pain, baptisant et consolant les affligés.

Cette activité puissante produisait dans le camp opposé une agitation des plus vives. Au cri des prêtres qui avaient signalé le monstre, le bras séculier s'était levé, et s'apprêtait à frapper. L'inquisition se recrutait et préparait ses tortures. On attendait encore de voir ce que produiraient les efforts des prédicans dont la voix retentissait grondante et imprécatoire contre l'hérésie, qui n'en gagnait pas moins chaque jour de nouveaux partisans. Un moine, prêchant un jour à Florence, s'arrêta tout à coup au milieu de son prône, et d'un ton emphatique, apostrophant la belle cité : « O Florence ! » s'écria-t-il, « que veut dire Florence ? Fleur de » l'Italie. Et tu l'as été jusqu'à ce que ces *Outremontains*[1] » t'ont persuadé que l'homme est sauvé par la foi et non » par les œuvres. Ils en ont menti[2]. » On le leur prouva bientôt après, quand vint le tour des tortures et des bûchers.

[1] On se souvient que c'était le nom par lequel on désignait, au-delà des Apennins, les Vaudois et par là même tous ceux qui professaient leurs doctrines.

[2] Gilles. Hist. des Vaudois. Livre I[er], p. 52.

Au milieu de cette agitation, l'attention dut se porter tout particulièrement sur les Vaudois de Calabre. Déjà à différentes reprises les prêtres s'étaient montrés mécontens de la manière de vivre de ces hommes, et avaient fait mine de vouloir les dénoncer au St. Siége comme hérétiques; mais les seigneurs dont les Vaudois dépendaient étaient toujours parvenus à les retenir. Bien qu'ils eussent eux-mêmes des doutes sur l'orthodoxie de leurs ressortissans, ils voyaient leurs terres dans un état si prospère, leurs revenus si considérablement augmentés, qu'ils ne se donnaient point la peine de les discuter. D'ailleurs, eussent-ils été convaincus qu'ils étaient hérétiques, ils n'auraient pu, sans remords, livrer au glaive inquisitorial des hommes dont la vie entière était un modèle de probité et d'honnêteté. Les prêtres eux-même, n'avaient jamais perçu d'aussi fortes dîmes que depuis que les Vaudois étaient venus fertiliser ce pays. Les chasser c'était se rendre pauvres, et ils se taisaient. Cependant de temps à autre, un remords orthodoxe les ressaisissait, ils faisaient de nouvelles menaces, et se laissaient encore fléchir. Très-récemment encore, le marquis de *Spinello* n'avait pas eu trop de tout son ascendant pour les empêcher de se rendre à Rome. Cependant l'orage grossissait de jour en jour; et quand enfin il éclata, l'explosion en fut d'autant plus terrible qu'il avait été comprimé plus longtemps.

(La suite au prochain numéro).

UNE
EXÉCUTION
AU CHATEAU DE LOECHE.

CHRONIQUE VALAISANNE
DE 1627.

V.

LE RETOUR AU PAYS.

— En vérité, capitaine Branschen, il me semble qu'à mesure que nous avançons, vous devenez sombre comme les gorges et les défilés du Simplon au milieu desquels nous cheminons depuis plusieurs heures.

— Ce n'est pas d'hier, Gaspard, que vous avez déclaré une guerre impitoyable à ce que vous appelez notre humeur noire. Vous mettez à la combattre une ténacité qui m'afflige quelquefois et qui m'a toujours étonné, car c'est chose merveilleuse que de vous voir suivre un dessein avec quelque fixité. Car, ne m'accorderez-vous ni paix ni trêve ?

— Victoire ! le capitaine Branschen qui demande grâce et merci ! Mais j'ai décidé, dans ma sagesse, que vous n'obtiendrez rien de moi à cet égard.

— Cette assurance m'afflige plus que je ne puis le dire. Il faudra donc me résoudre à vivre en guerre ouverte avec mon unique ami !

— Par les beaux yeux des Italiennes! ce sera votre faute, je vous le jure. La place qui ne veut pas se rendre ne doit pas s'étonner si les boulets labourent ses glacis. Il est cependant des capitulations honorables . . . . . .

— Et quelles seraient les conditions de celle que vous m'offrez? Je vous préviens que j'en pressens la nature, de sorte que je ne m'engage point d'avance à les accepter. Je vous disputerai même le terrain pied à pied.

— Mais, savez-vous, capitaine, que ma vieille amitié est décidée à se formaliser du silence obstiné que vous gardez vis-à-vis d'elle? Quoi? voilà tantôt cinq années (c'est pour moi, vous le savez, une époque de bien douloureux souvenir) que ma bonne étoile me fait rencontrer en Italie un compatriote que je ne connaissais point encore, que ce concitoyen, devenu mon ami, court la même carrière que moi, et qu'après des actions d'éclat qui attirent sur lui les yeux de toute l'armée, nous nous jurons, à l'exemple des anciens preux, une durable fraternité d'armes, et je ne sais rien de sa vie antérieure, quels événemens, quelles passions l'ont agitée et sous l'impression de quels malheurs ou de quelle espérance il a quitté le pays natal! J'ai été tenté quatre ou cinq fois de vous rompre en visière; mais comme notre mésintelligence n'aurait pu durer, j'ai voulu m'épargner la peine de courir après un raccommodement. Le moyen d'ailleurs de se brouiller sérieusement avec vous? vous ne m'en laissiez ni le temps, ni le pouvoir. C'eût été presque toujours une véritable cruauté. Je vous ai vu, pendant au moins dix mois, entre la vie et la mort. A peine guéri de vos blessures, c'était à recommencer. Chaque fois que nous allions au feu, je tremblais, non pour moi, mais pour vous, que j'étais certain de retrouver, à la fin de l'action, entre les mains des chirurgiens, et donnant à peine quelques signes de vie. Et dire que ni le délire de la fièvre, ni les approches

du trépas, ni enfin le spectacle de ma profonde douleur n'ont pu vous faire trahir la cause du sombre désespoir qui vous faisait ainsi rechercher la mort; savez-vous que cela est horriblement décourageant? Et maintenant que nous rentrons dans notre montagneuse patrie, que voulez-vous que je réponde à ceux qui me demanderont l'histoire de l'ami que je leur présenterais? Par ma vaillante compagnie! j'aurais un air prodigieusement stupide en présence d'une pareille question : l'air hébété qu'elle me donnera pourrait bien nuire à mon début dans la carrière politique où le vœu de ma famille me force à entrer. Allons, Péter, ouvrez-moi votre cœur; que j'y lise une fois et peut-être me sera-t-il donné d'apporter quelque adoucissement à vos chagrins.

— Ecoutez-moi, seigneur S*** ; si mes maux étaient de ceux que des paroles humaines peuvent amortir ou endormir tout à fait, il y a longtemps que vous en auriez reçu la confidence. Il m'en coûte plus que vous pourriez le croire de repousser les consolations que m'offre votre compatissante amitié ; mais, vous ne l'ignorez pas, il est de ces blessures morales qui, mises à nu, recommencent à saigner comme le premier jour, malgré le temps qui a passé sur elles!

— Cruel ami, s'écria Gaspard, quoi! rien ne saurait vous fléchir? Vous me ferez donc toujours un mystère de vos malheurs, de vos souffrances?

— Pressons le pas, Gaspard; je vais soulever en partie le voile qui couvre mon triste passé. Il m'en coûtera sans doute, mais vous l'aurez voulu! — Vous savez, Gaspard, combien mes premiers pas dans la vie furent humbles. J'ai commencé bien bas pour m'élever malgré moi. Le présent ne m'énorgueillit point, parceque je n'ai pas cherché à me créer ma position actuelle et que j'y suis arrivé en poursuivant un autre but. J'appelais la mort : c'est la fortune qui

m'a répondu. Ainsi vont les hommes et les choses ici-bas. Lorsque j'essayais de fixer auprès de moi le bonheur calme et ignoré que la destinée semblait me préparer, un ouragan passa sur mon horizon. Je mêlai mon existence à cette tempête qui ne demandait qu'à m'épargner et que, plus sage, j'aurais dû me borner à contempler du rivage. Les flots passèrent, le calme se fit, mais quand je regardai autour de moi, tout avait disparu. Comme un malheureux passager, tristement assis au sommet de la roche du naufrage, je surnageais seul au milieu des débris que les vagues poussaient vers la grève déserte . . . .

— Ne pourriez-vous, Péter, me traduire ce langage figuré en paroles plus intelligibles?

Le capitaine Branschen sourit tristement, puis ajouta :

— Le ciel mit dans mon chemin deux femmes, belles et jeunes toutes les deux, toutes deux dignes d'un meilleur sort. L'une, naïve fille des champs, m'aimait. Je répondais à son amour et l'hymen allait unir nos humbles destinées; lorsque, ingrat et sans pitié, j'ouvris mon âme aux charmes d'un autre amour. Je ne luttai pas un instant, parce que je sentis que tous mes efforts seraient impuissans. Sous l'empire du sentiment délirant qui s'empara de tout mon être, j'oubliai et mes sermens qu'une autre avait reçus et les obstacles que je devais rencontrer sur ma route. Ebloui, fasciné, ivre, je sus toutefois renfermer mon secret au fond de mon cœur. Je passai trois mois dans la muette contemplation de l'objet de ma folle passion, osant à peine l'aborder, me contentant de la regarder de loin, et mille fois plus heureux des rares sourires que, dans sa distraction, elle laissait tomber sur moi, que ne le serait un esclave à qui le sort jetterait une couronne! — Ne me regardez pas, Gaspard, avec cet air de raillerie moqueuse : les femmes dont je vous parle n'ont rien de commun avec les filles du sol brûlant que nous venons de quitter.

— Je réponds à l'observation que vous venez de me faire qu'il y a dans le sentiment dont vous lisez le reflet sur mon visage, plus encore d'étonnement naïf (passez-moi l'expression) que d'ironie. Je conçois très-bien qu'une femme puisse en faire oublier une autre : je sais, par expérience, que cela arrive tous les jours, mais ce qui me semble incompréhensible, c'est qu'il en ait existé une insensible à votre mérite et qui ait pu vous voir, trois mois durant, avec des regards distraits. Certes, je ne demande pas mieux que de vous croire sur parole, mais, par les beaux yeux des Italiennes! dites des choses qui tombent sous les sens quand vous voudrez que j'ajoute une foi aveugle à vos confidences.

— Et que devint, s'il vous plait, cette *perle de beauté*, cette *rose d'Orient*, qui eut le talent de rendre fou le plus sage des hommes?

Le ton léger du jeune seigneur éveilla, dans l'âme amère du capitaine, une foule de sensations douloureuses. Il s'arrêta subitement, tressaillit comme un homme qui sent un fer meurtrier déchirer sa poitrine, et son regard irrité sembla dire :

— Eh malheureux! si je te jetais son nom, tu changerais bien vite de langage!

Il faut le dire, dans ce qui précède, Gaspard S*** n'avait vu qu'une aventure très-ordinaire, dont il pouvait rire assez impunément, mais à l'aspect de la douleur répandue sur les traits basanés du capitaine, il comprit qu'il y avait des larmes et des infortunes réelles au fond de son récit. Aussitôt il s'efforça d'atténuer le fâcheux effet que sa réponse pouvait avoir produit sur les dispositions communicatives de son ami, mais il échoua presque complétement. Pareil à la sensitive qui retire ses feuilles devant le pied distrait qui la menace, le cœur de Péter venait de se replier sur lui-même et de rentrer dans sa solitude habituelle: c'était désormais

un livre fermé où un œil étranger ne devait plus lire que de loin en loin....

— Ce qu'elle devint? répéta lentement le Capitaine. Elle mourut, et c'est moi qui en fus la cause!

Après avoir jeté ces mots à son ami stupéfait, Péter s'éloigna à grands pas comme pour se soutraire à des souvenirs dont cinq années n'avait encore pu diminuer l'amertume....

Ils cheminèrent quelque temps sans mot dire. Gaspard fut le premier à rompre le silence.

— Je comprends en ce moment, Péter! s'écria le jeune seigneur, d'un ton ému, pourquoi ce n'est pas la renommée que vous cherchiez sur les champs de bataille.....

— Vous savez maintenant, Gaspard, tout ce que je puis vous faire connaître de mes malheurs passés. J'attends de votre amitié que vous ne me rappellerez jamais, directement ni indirectement, des événemens qu'à l'avenir je dois chercher à oublier. —Ecoutez à présent ce qui me reste à ajouter. — Je reviens au pays pour y remplir un devoir sacré. Cette jeune fille dont j'ai sacrifié l'amour saint et dévoué à cet autre amour dont la mort s'est chargée de me punir, où la retrouverai-je? Dans quel lieu l'auront jetée et la tristesse que j'ai répandue sur sa vie et la réaction des événemens auxquels le sort l'a mêlée? Le souvenir du mal que je lui ai fait me rappelle auprès d'elle : elle consentira, je n'en doute point, à me faciliter les moyens de le réparer.

— Mais ne craignez-vous point, Péter, que son cœur ait ressenti l'influence des longues années que vous avez passées loin d'elle et de l'oubli dont elle a dû croire que vous payiez son affection?

— Cette pensée m'a troublé bien des fois, mais j'ai fini par la repousser loin de moi comme un mensonge. Non, Madelaine ne m'a pas oublié! Le temps est impuissant sur une âme comme la sienne.

— Cependant....

— Pouvez-vous en douter? Madelaine était à mes côtés alors que je m'enivrais à longs traits de la présence de sa rivale. L'illusion ne la consola pas un instant, et pourtant je ne lus jamais dans ses yeux un reproche, jamais une plainte ne sortit de son cœur brisé!.... Je la retrouverai telle que je l'ai laissée.

— Je m'associerai à vos recherches, Péter ; car moi aussi j'ai, au pays, une dette de reconnaissance à acquitter. Vous étiez sans doute déjà en Italie lorsque mon noble père fut assassiné judiciairement par les seigneurs d'Etat, vous n'ignorez pas cependant que le jour même où il nous fut ravi, une conjuration, ourdie par quelques hommes courageux, faillit le rendre à sa famille éplorée. Le ciel en avait ordonné autrement. Il lui fallut même deux victimes. Dans sa rigueur, il rappela à lui une de mes sœurs: pauvre fleur qui s'abattit au vent de la hache homicide....—Vous frémissez, Péter! Votre cœur généreux s'indigne, comme le mien se déchire, au souvenir de cette effroyable catastrophe! — Retenu à Brigue, pendant toute la durée du procès, je dus aussitôt après, sur l'ordre des seigneurs d'Etat retourner en Valtelline. Les quelques heures qu'on m'accorda à grande peine et qui s'écoulèrent bien vite auprès de mon aïeule désespérée et mourante, ne me permirent point de m'informer bien exactement des circonstances qui se rattachent à cette tentative malheureuse. J'appris seulement, plus tard, que les hommes qui s'y étaient dévoués ne furent pas inquiétés et que, soit par dédain, soit par crainte, le baillif Maggheran défendit toute poursuite à leur égard. Ni peines ni recherches ne me coûteront pour les découvrir et leur faire accepter des marques de notre vive gratitude. C'est un legs que m'a fait mon aïeule à son dernier jour.

— Confiez-moi cette mission, s'écria Péter, que le projet

de son ami contrariait vivement parce qu'il y voyait le danger d'être découvert.

— Je le veux bien, mais à condition que vous me présenterez tous ces gens : je veux les remercier de vive voix.

— Oui, tous, excepté un ! pensa Péter.

— Votre secours me sera fort utile, car je ne sais trop si, dans une nouvelle carrière, on me laissera le temps de m'occuper d'autre chose que des affaires publiques. A quoi pensent donc Messeigneurs des Dixains de faire de moi un homme politique, parlant latin à Monseigneur de Sion qui est encore tout furieux de la signature qu'on lui a extorquée au château d'Etier, haranguant en mauvais allemand MM. des Ligues-Grises et en français le sérénissime Duc Victor-Amédée? Ne vais-je pas faire une étrange figure en Diète, au milieu de nos majors, bourguemaîtres, bannerets et châtellains qui s'imaginent être des personnages importans parce que chaque Noël les voit assis sur des fauteuils vermoulus ?

— Vous avez beaucoup à leur pardonner ! ajouta le capitaine d'une voix sombre.

— Ah ! ne me rappelez pas le sang dont ils sont couverts : la vengeance n'aurait que trop d'attraits pour moi! Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'ils sont souverainement imprudens ces hommes qui viennent à moi de crainte que je n'aille à eux ?

— A mon avis, une telle conduite prouve qu'ils sont ce que je les estime : des hommes inaccessibles à la crainte. Peut-être aussi comptent-ils sur votre générosité.

— Ou sur mon caractère léger et oublieux. Mais patience : avec le temps le lionceau devient lion. Je ne sais point, Péter, ce que je ferai dans l'avenir, mais ces barbes grises pourraient bien se tromper dans leurs calculs. Toutefois, avant de songer à punir avisons à récompenser. N'oubliez pas, capitaine, que tout S*** a la main généreuse et

que nous avons l'habitude de ne faire des largesses que les yeux fermés.

Ils furent en ces moments rejoints par la suite du seigneur S*** dont les passages scabreux de la montagne avaient retardé la marche: trois domestiques conduisant plusieurs chevaux de prix et d'assez nombreux équipages la composaient. Péter et son ami préférèrent continuer la route à pied; précédant les autres de quelques pas, ils continuèrent à s'entretenir à voix basse. La caravane ne tarda pas à parvenir à un endroit ombragé de hauts sapins d'où l'œil plongeait à la fois sur Brigue, Naters [1] et Glise [2] et le riant bassin où la Saltine se perd dans le Rhône.

— Brigue, Brigue! s'écrièrent en ce moment les serviteurs de Gaspard S***, heureux de se voir au terme d'un

[1] Naters (ou Narrés) dont l'ancienneté est constatée par la charte de fondation du monastère d'Agaune (en 517), était jadis beaucoup plus considérable que Brigue. Sa paroisse, une des plus considérables du Diocèse, renfermait dans son ressort tout le Dixain de Brigue, le Simplon excepté. En 1642, les habitans de Brigue et Brig-berg, obtinrent, du Nonce Farnèse, de se séparer de l'église de Naters. Le motif de ce démembrement fut que de temps à autre le pont du Rhône était emporté par les grosses eaux, ce qui interceptait toute communication entre les deux rives. Le chapitre de Sion voulut s'opposer à cette séparation, mais il échoua contre le crédit du *grand* Stockalper, principal négociateur de cette affaire. *(Topographie historique de l'ancien Valais.)*

C'est près du pont de Naters que furent assassinés, en 1365, la comtesse de Blandra et son fils Antoine, dernier rejeton de cette riche et illustre maison.

[2] On remarque dans l'église de Glise, une des plus anciennes de la contrée, un tableau qui représente Georges Supersaxo, sa femme Marguerite Lenner, entourés de leurs douze fils et de leurs onze filles. Glise est le lieu natal de ce Valaisan célèbre par son attachement pour le parti français, ses longs malheurs, et surtout par sa haine contre le cardinal de Sion. Les troubles auxquels la querelle de ces adversaires implacables donna lieu forcèrent les Dixains à les chasser du pays. Supersaxo mourut en exil à Vevey, en 1529. Quelques familles vaudoises en descendent par les femmes.

voyage qui, à cette époque, présentait beaucoup de fatigue et d'assez grands dangers [1].

— Brigue! Brigue! répéta involontairement le jeune seigneur cédant à cette émotion fébrile que l'aspect de la patrie fait monter au cœur des habitans des Alpes....

En présence de ces lieux où il était né, où dormaient ses pères, où le sort avait marqué sa place, Gaspard S*** avait oublié les villes d'Italie et les splendeurs de cette terre que le ciel regarde avec tant d'amour!

— Yolande!....

Mais personne n'entendit ce cri.

Vers le soir, les voyageurs arrivèrent sous les murs de Brigue.

Gaspard S*** fut reçu par sa famille et ses serviteurs, tous encore vêtus de deuil, avec cette joie affectueuse mais cependant réservée qui était dans les mœurs de ce temps. Il serra dans ses bras ses frères, baisa au front ses jeunes sœurs, qui le remercièrent de cette marque d'amitié par une profonde révérence, donna gravement la main à ses domestiques, et faisant approcher Péter :

[1] On pense bien que cette route n'avait rien de comparable à la magnifique chaussée qui existe de nos jours.

Du temps des Romains, le Simplon était une voie marchande. Une inscription qui ne peut se rapporter qu'au sommet de cette montagne et qui se termine par les mots: LEUGA XVII, le prouve. On sait que les routes militaires étaient divisées, non en lieues, mais en milles; d'où vint le nom de colonnes *milliaires* qu'on donne aux pierres qui marquaient la distance d'un chef-lieu à un autre. — C'est par les Alpes pennines que les légions romaines se rendaient en Helvétie et de là dans les Gaules et la Germanie.

Le Simplon ne commença à avoir quelque célébrité que lorsque les marchands de Venise et de Milan y firent passer les marchandises du Levant, dont ils trafiquaient avec la France et l'Espagne, par l'entremise de leurs confrères de Lyon. — On a conservé le traité de commerce conclu en 1291, entre Boniface de Challand, évêque de Sion et la communauté des marchands de Milan.

— Enfans, le capitaine Branchen est notre hôte et mon ami!

L'entrevue fut courte : d'un geste Gaspard y mit fin. Tout le monde était ému autour de lui; un souvenir était au fond de toutes les mémoires: trois personnes manquaient à cette scène de famille. En jetant les yeux sur l'encadrement de la grande porte, Péter y lut la devise des maîtres du manoir:

NIHIL SOLIDUM NISI SOLUM.

Parvenu dans l'appartement qu'occupait son père et qu'il devait habiter à l'avenir, Gaspard, suffoqué de sanglots, se jeta dans les bras de son ami....

Après un moment donné à l'émotion qu'il éprouvait, le jeune homme prit, sur une table voisine une sonnette d'argent qu'aucune main n'avait touchée depuis la mort d'Antoine S*** et l'agita à deux reprises.

— Qu'est devenu Frédéric? Je ne l'ai point vu à mon arrivée, dit Gaspard au domestique qui se présenta pour recevoir ses ordres.

— Seigneur, depuis trois jours il est absent. Il est parti pour accomplir un vœu qu'il a fait à Notre-Dame de Longeborgne [1]. Je suis sûr qu'il sera désolé lorsqu'il apprendra....

— Allez.

[1] Près de ce village (Bramois) est une des merveilles du Valais; c'est l'ermitage de Longe-borgne, très-fréquenté par les dévots et les amateurs de paysages extraordinaires. Il est à l'entrée de la vallée d'Hérens, au milieu d'une nature sauvage, menaçante, hérissée de débris gigantesques et retentissante du fracas tumultueux des cascades et des torrens. Tout y est taillé dans un roc caverneux et par un seul anachorète, dit-on, église, chapelle, autels, escaliers, refectoire, cellules, caves; cette espèce de couvent, qui date du commencement du XVI[e] siècle, fut d'abord habité par des moines qui y moururent tous à cause de l'humidité du local; il resta quelque temps désert, ensuite des ermites vinrent l'occuper après avoir fait boiser les cellules. Il y en a actuellement deux.

Bridel, *Essai stat. sur le Canton du Valais.*

— Frédéric? pensa Péter. N'était-ce point le valet de confiance de l'infortuné prisonnier de Loëche?

Le capitaine n'en doute presque pas, cependant il prendra des informations, et si ses soupçons se changent en certitude, il évitera les regards du pieux pèlerin ou s'assurera de son silence.

Après le repas de soir et la prière que le chapelain, vieillard à la voix sereine et grave, prononça sur les assistans agenouillés, l'hôte de la noble famille fut conduit à la chambre qui lui était destinée.

Demeuré seul, Péter se jeta sur son lit tout habillé. D'amères pensées vinrent l'y assaillir. Avec cette joie avide et funeste qu'éprouvent les malheureux à se repaître de tableaux en harmonie avec leur âme souffrante, il se plongea dans un océan de souvenirs déchirans qui chassèrent loin de lui le sommeil et peuplèrent son chevet d'images fantastiques. Et que les lieux où il se trouvait étaient bien faits pour nourrir son affliction et allumer son cerveau! Ne se trouvait-il pas sous le toit où s'était élevée, où avait vécu et d'où était partie, pour s'éteindre au matin de la vie, celle dont il va trahir la mémoire et dont il cherchera à bannir le souvenir encore vivant au fond de son cœur? Péter s'accuse de perfidie, ses projets lui semblent des inspirations de l'ange des ténèbres, c'en est fait: il renoncera à Madelaine pour se vouer exclusivement au culte d'un tombeau....

Et ses mains s'étendent dans la nuit qui l'environne, parce que, dans la fièvre dont il est consumé, il a cru entendre le frôlement d'une robe, des pas légers courir sur le plancher sonore et une voix mélancolique murmurer des mots mystérieux à son oreille....

Plusieurs heures s'écoulent.

Ces combats, cette agitation, ces tortures amènent avec eux leur remède. Péter, que tant d'émotions ont brisé,

cherche enfin le repos mais sans pouvoir y parvenir. Sa couche est brûlante, l'insomnie s'y est assise, son sang court toujours en bouillonnant dans ses veines.

— Essayons, se dit-il, de l'air frais de la nuit!

Il se glisse comme une ombre le long des galeries du vaste édifice et descend dans la rue depuis longtemps déserte.

Il erre d'abord machinalement, sans but déterminé. Ses pas le portent du côté de la grande tour [1] qui protége un des flancs du manoir. En ce moment, un chien égaré se prend à hurler lamentablement dans les ténèbres : il continua le reste de la nuit.

Le capitaine s'éloigne : un secret effroi le poursuit.

Non loin de là s'élevait un cloître encore existant de nos jours. Un cimetière le bornait d'un côté. Péter y pénètre, le parcourt. Il écoute un moment les derniers versets de l'office dont retentit le temple saint, puis, apercevant à quelque distance un tombeau plus élevé que les autres, il s'y porte rapidement. Au moment où il va se pencher vers la pierre funèbre pour lire les caractères qui y sont tracés, une porte s'ouvre lentement et une religieuse s'avance dans le champ du repos.

Les chants avaient cessé dans le sanctuaire.

La servante du Seigneur n'est plus qu'à quelques pas de Péter et pourtant elle ne l'a point remarqué. Jeune encore, sa taille se courbe vers la terre. Son regard éteint, ses lèvres glacées, sa marche lourde et traînante indiquent que les rigueurs du cloître ont usé ses forces avant le temps ou qu'elle n'a point trouvé, à l'ombre des saints autels, la paix et l'oubli qu'elle est venue leur demander. De sa ceinture descend un chapelet orné à son extrémité d'une tête de mort et de plusieurs petites croix qu'elle roule entre ses doigts

[1] Elle a dix-huit étages et est construite tout entière en pierres taillées.

amaigris en murmurant de pieuses oraisons. Arrivée au pied du monument, elle tombe à genoux; une larme coule en silence le long de sa joue pâle pendant que ses yeux suivent le vol de sa prière vers le ciel. Tout à coup, elle se voit en face de Péter.

— Grand Dieu! c'est lui!.... Tu es encore vivant, Péter!

Et le front de la malheureuse victime se heurte violemment contre le marche-pied du tombeau.

Un cri formidable est la seule réponse qu'elle reçoit....

Hélas! la religieuse c'était Madelaine et le tombeau celui de Yolande.

EPILOGUE.

Le lendemain, lorsque Gaspard, étonné de ne point voir paraître Péter, entra dans sa chambre, il la trouva vide.

Péter effaça soigneusement les traces du reste de son passage sur la terre. Alla-t-il de nouveau, mais sous un autre nom, demander aux chances des batailles une fin prompte et ignorée, ou, à l'exemple de Madelaine, descendre tout vivant dans une de ces thébaïdes dont l'Italie était semée à cette époque? se consola-t-il dans le sein de Dieu des amers dégoûts du monde? c'est ce que son ami ne put jamais découvrir.

Les âmes de nos Alpes laissent fréquemment échapper de leurs flancs neigeux d'impétueux torrens qui se précipitent en tourbillonnant vers la plaine. La dévastation et le deuil

courent après eux le long des collines; mille bruits confus, mille clameurs étourdissantes, s'élevant des hautes vallées, signalent leur passage et annoncent leur approche. Mais d'immenses bois protégent les pâturages couverts de troupeaux: les racines des pins boivent les ondes fatiguées, l'herbe touffue des prairies assoupit peu à peu leur tonnant murmure. Le berger qui a suivi de l'œil le courant furieux, demande ce qu'est devenu ce fils de l'orage dont le vol était semblable à celui de l'avalanche; mais la forêt et la prairie se taisent: elles seules et Dieu ont le secret de sa disparition.

Un Valaisan.

NOTES.

I.

(Page 286.)

—

MANIFESTE DE L'ÉVÊQUE HILT[D]. YOST.

Je veux que la postérité sache de quelle manière j'ai été accueilli par les magistrats du pays, l'an 1630, à mon retour de Rome.

J'arrivai au grand St. Bernard, le 25 juin, accompagné du doyen Furrer, de mon chapelain le chanoine Tornéry et de deux domestiques. J'y trouvai le capitaine Jean Preux, à la tête d'une troupe armée, qui me déclarèrent qu'ils étaient là pour m'empêcher de mettre les pieds sur la terre de la République. Mais enfin, cédant aux instances de M. le Prévôt et de ses religieux, et sous leur caution et garantie, ils souffrirent que j'entrasse dans la Maison-Hospitalière. J'y séjournai cinq mois, recevant de temps en temps quelques lettres par lesquelles on me faisait espérer que ma rentrée au pays serait pacifique et honorable. Mais voyant à la longue que ce n'était là que des paroles sans effets, je me résolus à retourner sur mes pas jusqu'à la Cité d'Aoste; ce que j'étais sur le point d'effectuer, lorsque je reçus des lettres de mon vicaire-général Adrien de Riedmatten et du père André, missionnaire capucin, par lesquelles ils m'exhortaient à prendre encore un peu patience, me donnant avis qu'il y avait lieu d'espérer qu'après les vendanges on m'enverrait une députation pour négocier avec moi les conditions d'un accommodement. Peu après, je reçus une lettre des patriotes par laquelle ils me proposaient de me rendre à St. Brancher,

suivi d'un seul domestique : ne voulant absolument pas que ni le doyen Furrer ni mon chapelain m'accompagnassent. J'acceptai de conférer avec eux au dit lieu. Je pris donc avec moi le S[r] Ducret, secrétaire de M. le Prévôt et mon chambrier Etienne Théobaldi. Arrivé à St. Brancher, on me proposa de me loger au château d'Estiez, chez noble Balthasar Fabri, où je demeurai trois semaines, privé de tout conseil et de toute aide, car on ne permit à personne, ni séculier ni ecclésiastique, de me rendre visite, et même, pour l'empêcher, ils firent entourer le château de gardes qu'on plaçait à nuit close et qu'on levait de grand matin, afin que je ne m'en aperçusse pas. Ils ordonnèrent, dès le lendemain de mon arrivée à St. Brancher, au sieur Ducret de s'en retourner au St. Bernard et ils en firent descendre mon chapelain, qu'ils chassèrent du pays, après l'avoir examiné sur mes desseins et sur mes affaires. Ensuite, au beau milieu de la nuit, un exprès y vient de leur part réveiller en sursant le doyen Furrer, lui ordonnant de la part des VII Dixains de se hâter de descendre à St. Brancher, où à peine fut-il arrivé qu'on fouilla ses hardes pour voir si l'on n'y découvrirait point de papiers; et sur quelques écrits qui ne leur plurent pas, ils le condamnèrent à un exil perpétuel, et ce fut le gouverneur de St. Maurice lui-même qui le conduisit jusqu'à la frontière.

Ils envoyèrent ensuite un familier me dire que, si j'avais quelques propositions à leur faire, j'eusse à me rendre à St. Brancher, auprès d'eux. J'y allai donc les trouver, suivi de mon chambrier. Je les trouvai tous assis dans une salle, à l'entour d'une table. Aucun d'eux ne se leva pour me saluer ni même aucun d'eux ne daigna m'ôter son chapeau, mais quoiqu'ils me regardassent de travers, je m'approchai d'eux et leur tendis la main.

Ensuite je leur dis que c'était par l'ordre du Souverain Pontife que j'étais revenu reprendre mon siège, mais qu'il me semblait cependant nécessaire auparavant d'essayer de nouveau entre nous si nous ne pourrions pas trouver quelque voie à un accommodement plus solide que les précédens, au moyen duquel vous auriez, leur dis-je, le vôtre et moi le mien, et alors il n'y aurait plus rien qui pût nous empêcher de vivre en paix. Voilà ce que je viens vous proposer.

A quoi ils me répondirent qu'ils ne voulaient plus se laisser gouverner ni par moi ni par mes successeurs, comme ils l'avaient souffert jusque-là de moi et de mes prédécesseurs. — Sachez,

me dirent-ils, que nous sommes francs patriotes, un peuple libre ; que nos pères nous ont acquis la liberté au prix de leur sang; que les puissances avec lesquelles nous avons contracté des alliances, surtout la France, nous ont reconnus comme tels. Quant à la *Caroline* et à la *Ferdinande*, comme vous et vos prêtres les appelez, nous les tenons pour des fables et des niaiseries. Et comprenez enfin une fois que si les évêques ont exercé en Vallais quelques droits régaliens, ç'a été par la pure complaisance du peuple et par la seule permission de ses magistrats. Et si Charlemagne a concédé quelques droits de souveraineté aux évêques de Sion, il leur a donné ce qui n'était pas à lui.

Etonné de tels propos, je leur répliquai : Qu'est-ce à dire? Cent documens historiques et cent actes authentiques ne démontrent-ils pas que mes prédécesseurs ont été dans un long et paisible exercice des droits régaliens? Ne voulez-vous donc pas me maintenir dans les mêmes droits dont ils ont joui ? — Non, absolument non, nous ne le voulons pas. L'évêque Adrien, votre prédécesseur, a déjà tenté, à la faveur de la Caroline, de nous mettre sous le joug et de nous enlever notre liberté. Tenez-le, vous bien pour dit : nous ne voulons plus entendre parler de cette *Caroline*, parce que nous sommes francs patriotes et un peuple libre.

Je leur proposai alors de me laisser au moins exercer les mêmes droits qu'avaient exercés mes cinq derniers prédécesseurs immédiats. — Non, répliquèrent-ils, nous ne voulons ni ne pouvons plus vivre sous ce régime ambigu. — Si c'est là votre dernier mot, leur dis-je alors, il ne me reste plus qu'à m'en retourner. Mais eux, se levant simultanément, me dirent du ton le plus animé : Ce n'en est plus le temps ! (me donnant à entendre qu'ils tenaient l'oiseau en cage et qu'ils ne le laisseraient plus s'échapper.) C'est celui de nous dire, oui ou non, si vous nous tenez pour un peuple libre et pour de francs patriotes.

Voilà ce qui se passa les deux premiers jours de cette conférence. Le troisième jour, tout indignés, tout courroucés, ils vinrent à mon appartement, me reprochant d'avoir obtenu de l'Empereur la confirmation des droits régaliens qui les privaient de toute leur liberté, et que, par ce diplôme, j'avais prétendu les asservir eux et leur postérité à la puissance impériale. Ils m'ajoutèrent qu'ils s'étaient procuré des copies authentiques de cette dernière confirmation des Carolines, des archives impériales, au moyen de quelques bons amis et de beaucoup d'argent ; qu'il

n'y avait encore qu'eux (les magistrats) qui eussent connaissance de ce dernier attentat aux libertés publiques; que c'était par prudence qu'ils l'avaient jusqu'ici tenu caché au peuple, crainte de quelque émotion populaire où il y aurait eu certainement du sang répandu; que si je voulais éviter qu'on me reprochât d'être la cause d'un si grand malheur, il fallait me résoudre à les reconnaître pour un peuple libre, renoncer à tous les diplômes impériaux, révoquer nommément cette dernière confirmation d'iceux obtenue de l'Empereur régnant et la leur remettre pour la canceller et enfin signer de nouveau les articles que j'avais signés à mon élection. — Je leur répondis que je ne le pouvais ni en honneur ni en conscience, et qu'ils fissent attention de ne se rien permettre en ce moment dont ils eussent un jour à se repentir.

Ils m'exhibèrent ensuite un écrit de la main du seigneur Maggheran, secrétaire d'Etat, qui contenait toutes leurs demandes, s'efforçant en toutes manières de me persuader de le signer. L'ayant lu, je refusai d'y apposer ma signature. Alors se laissant emporter à la colère, ils me dirent : Puisque vous ne voulez pas signer cet acte, nous partons sur-le-champ et nous allons de dixain en dixain informer le peuple que vous avez mis sa liberté sous le joug de l'Empereur, et nous allons demander au Baillif qu'il convoque aussitôt dix députés par dixain à une diète extraordinaire. Vous verrez alors ce qui arrivera à votre R^{me} Paternité, au V. Chapitre et à tout le Clergé. N'en doutez pas : le peuple en fureur va détruire tous vos châteaux, et l'expérience vous apprendra que vous auriez bien fait de déférer à ce que nous vous demandons!

Craignant donc qu'ils ne vinssent aisément à persuader au peuple d'effectuer ces horribles menaces, et que l'Eglise, ma personne et mon clergé ne fussent ainsi l'innocente victime d'une plus longue résistance de ma part, destitué d'ailleurs de tout secours humain, environné de soldats, livré à des hommes ivres de colère, ayant tout à craindre de leur ressentiment, et n'imaginant aucun moyen de me tirer de ce mauvais pas, cette nouvelle violence m'a extorqué une seconde souscription des articles injustes qu'ils me proposaient.

En foi de la vérité de ce présent Manifeste, j'y ai apposé mon sceau et ma signature, à Sion, au château épiscopal, ce 20 décembre 1630.

(Signé) HILTEPRAND, Evêque.

(Archives de Valère.)

II.

(Page 347.)

L'an 1620, au mois de Juillet, Antoine S***, chevalier romain, gouverneur de St. Maurice et major actuel dans la vallée de Ganther, au dixain de Brigue, fit emprisonner, selon le devoir de sa charge, d'après plusieurs plaintes sur sa vie scandaleuse, Madelaine Imager, fille de Jean Imager, de Lax, paroisse d'Ernen et lui fit son procès. Après l'avoir examinée juridiquement à Brigue, avec la permission du juge du dixain, elle fut convaincue de sortilége et de plusieurs autres crimes, en punition desquels on la condamna à être brûlée vive. La sentence fut envoyée à M. Hilteprand Yost, frère et économe de l'Evêque, pour lui demander le bourreau. L'évêque assembla son conseil[1]. L'évêque et le conseil de la Ville ne trouvant pas le procès en règle, firent une *verte* réprimande au juge sur l'infraction qu'il faisait aux droits de sa Grandeur et refusèrent le bourreau. Le juge fut en outre cité à comparaître à Sion pour rendre raison de sa conduite, mais il n'optempéra pas à cette sommation, et comme cette vallée était *exempte* et *libre*, il passa outre et manda le bourreau d'Underwalden. Le bourreau de Sion, informé qu'un étranger était appelé pour exercer son métier dans le pays, au préjudice de son droit exclusif, fit ses plaintes à l'Evêque et marcha vers Brigue, où il arriva bien armé et bien équipé, tout furieux, menaçant le juge et ses assesseurs, jurant la mort de celui qui était mandé pour faire l'exécution, et disant qu'il avait ses ordres de son seigneur l'Evêque et de son conseil. Les Messieurs de Brigue, voyant sa fureur, le firent descendre de cheval; on le désarma et on le mit en prison. Le bourreau se défendit avec son couteau, blessa plusieurs valets de la justice et vomit mille injures contre MM. de Brigue, qui écrivirent aussitôt (29 juillet 1620) à l'évêque et à la bourgeoisie de Sion pour se plaindre d'une telle conduite.

Le bourreau d'Underwalden n'arriva à Brigue que le même

[1] Le Sénat de Sion était autrefois le conseil de l'évêque, car l'évêque était seigneur de la ville.

vendredi soir : c'était un jeune, poli et bel homme, fort familier et fort prudent. Il fit visite à son camarade en prison et tâcha d'apaiser sa colère. Le lendemain il exécuta la criminelle, en présence du juge, de ses assesseurs, d'un grand nombre de spectateurs et de plusieurs hommes armés de fusils et de hallebardes.

Le même jour on arrêta à Brigue Anne Huetter, Veuve de Simon Imdoren, accusée par la dite Madelaine et convaincue par témoins d'être sa complice dans ses forfaits et sorcelleries. Les lundi et mardi suivans on lui fit son procès, le mercredi elle fut condamnée au feu, le jeudi on envoya son procès à Sion : le mardi suivant, arrivèrent plusieurs députés touchant le bourreau emprisonné. On le fit sortir de prison en lui donnant les arrêts au cabaret; après quoi il brûla la susdite Anne le 5 août et il fut renvoyé à Sion. On garda son salaire pour payer ses frais au cabaret.

Voici la lettre de commission que l'évêque fit donner à son bourreau pour la première exécution.

» Monseigneur et son Conseil, le Grand-Châtelain et Sénat de Sion, ordonnent à toi, maître Jean-Jaques Alter, de te transporter sans délai jusqu'à Brigue pour t'informer si un maître étranger y est appelé pour faire une exécution. Si cela était, Nous t'ordonnons de t'opposer avec force à cette exécution. »

En foi de quoi je me suis sous-signé, ce 26 juillet 1620.

(Signé) Nicolas Lagger, Fiscal épiscopal.

(Chronique allemande, traduite en français par le R. P. Hugo, capucin.)

Une ordonnance rendue par la diète de Noël 1633 concernant les formes à suivre dans les procédures dirigées contre les personnes accusées de magie, contient plusieurs particularités curieuses. L'article second est ainsi conçu :

« Lorsque le criminel est examiné à la torture, on ne doit
« pas nommer ses complices ni ceux à qui le malfaiteur a fait du
« tort. Par exemple, on ne doit pas lui demander : N'as-tu pas
« vu à la synagogue telle ou telle personne? N'as-tu pas donné
« un maléfice à telle ou telle famille? Car, de ces demandes,
« pourraient résulter de grands désordres. On ne doit par con-
« séquent examiner que de loin, sans compromettre personne. »

(Même chronique.)

POÉSIE.

UN ANNIVERSAIRE DU 17 NOVEMBRE.

Le premier vent d'hiver a, sur notre village,
Jeté le plus léger de ses glacés manteaux;
Sous la neige des monts gardant son noir feuillage,
Le sapin, sans gémir, dort sur les blancs coteaux;
Tandis qu'en la forêt, où la mort les recueille,
Tombent le dernier gland et la dernière feuille.

Sur les toits du hameau, le gris et froid brouillard
Se balance, et s'étend parmi l'humble fumée
Qui monte avec lenteur du foyer montagnard.
La fontaine est déserte; et la porte fermée
S'ouvre encore une fois pour recevoir sans bruit
L'homme qui de la plaine arrive avec la nuit.

Larges cuillers d'un bois tout ciselé d'images
Se rangent alentour du vase plein de lait;

Le pain du montagnard et les nombreux fromages
Qu'avant l'hiver on a descendus du chalet,
S'étalent à l'envi sur la table étonnée
Avec l'étain rempli du cidre de l'année.

Le vieillard, renaissant à ce repas si doux,
Remerciait encor d'une voix attendrie :
— Ce soir je suis heureux, heureux d'être chez vous;
Le cœur hospitalier sait aimer la Patrie ;
Et qui peut de ces monts l'admirer chaque jour,
Doit pour son beau pays voir grandir son amour.

Ce soir c'est, vous savez, le grand anniversaire
De notre liberté ; le soir où nos aïeux
Jurèrent devant Dieu, malgré l'Aigle et sa serre,
De laisser à leurs fils un trésor glorieux! —
— Oui! je le sais, vieillard! Oui! j'ai, l'on peut m'en croire,
De cette histoire-là gardé quelque mémoire. —

Chacun d'eux cependant, écoutant le vieillard,
Sentait à sa parole une force secrète :
— Gardons-la dans nos cœurs, reprit-il: pour ma part
J'ai d'un hymne autrefois célébré cette fête ;
Ces gloires-là, du moins, ne nous peuvent tromper. —
— Eh bien! chantez-le nous cet hymne, après souper! —

— Je le veux bien, mon hôte! en effet il est juste
Que je paie en chansons votre hospitalité ;
Mais d'ailleurs, à ce mot d'un souvenir auguste
Doit s'exhaler tout cœur amant de liberté ;
Tu nous comprends, Joseph! ta voix douce et fidèle
Se prépare aux accens que ce jour nous rappelle. —

— Dieu seul vous le rendra, Dieu seul! — dit le vieillard
Qui s'avance touché de l'offre et du langage ;
Il entre, et la famille admire du regard
Le vénérable aspect que revêt son grand âge,

Et la douce beauté de l'enfant qui le suit,
Tout joyeux d'échapper aux rigueurs de la nuit.

Père et garçons bientôt l'entourent près de l'âtre
De mille questions et de mots curieux.
Lui, répond qu'il est né delà le mont bleuâtre,
Que Hans est son vrai nom, qu'il a vu bien des lieux;
Près d'un beau lac il sait un doux et bel asile;
C'est là qu'il va chercher un hiver moins hostile;

Cet enfant, c'est Joseph, son dernier petit-fils;
Vieillesse et pauvreté sont de tristes compagnes,
Mais il sait des chansons; aussi dans son pays
Chacun le nommait-il le Chantre des montagnes.
Mais, pendant ces propos qu'elle ne perdait pas,
Rose dressait la table et pressait le repas.

Devant le feu brillant qu'un fagot fait revivre,
Le vieillard fatigué dès l'abord s'est assis;
Ses cheveux blancs encore sont tout semés de givre,
Le froid a pénétré ses genoux endurcis;
Mais son front est ouvert, son œil n'est pas sans flamme,
Et montre encor chez lui la jeunesse de l'âme.

Joseph, c'est un enfant, un enfant aux yeux bleus;
Il est une âme aussi sous cette tête blonde,
Si pure, que le mal lui paraît fabuleux
Et qu'elle ne connaît que l'amour dans ce monde.
Rose, qui lui sourit, s'assied à son côté
Pour servir le festin de l'hospitalité.

Le bon père est joyeux de revoir sa famille
Qu'il dut, non sans regret, quitter dès le matin;
Et, pendant qu'il s'assied, sa belle jeune fille
Devant le feu prépare un aimable festin;
Tandis que ses garçons aux joyeuses prunelles
De la plaine se font raconter les nouvelles.

L'arrivé complaisant raconte sans retard
Des produits de vendange et des *nouveaux* de guerre ;
Son récit, cependant, a bien sa triste part,
C'est la mort du pasteur qui leur prêchait naguère ;
Chacun se sent alors une larme dans l'œil,
Car toute la paroisse en veut mener le deuil.

Tout à coup, aux regrets la famille arrachée
Entend heurter quelqu'un au seuil de la maison ;
Une lampe à la main Rose s'est approchée ;
Pensant au voyageur, surpris par la saison,
Qu'à trouver un abri la froide nuit exhorte,
Le père se hâtant, lui-même ouvre la porte.

La lampe, dont s'échappe au-dehors le rayon,
Montre alors un vieillard étranger au village,
Un jeune enfant le suit, pas d'autre compagnon ;
La nuit et le brouillard ont surpris leur voyage,
Et voyant le feu clair à la vître ondoyer,
Ils venaient demander un gîte hospitalier ;

Mais le vieillard craintif ne s'exprime qu'à peine :
— Allons, lui dit le père, entrez, vieil étranger !
Vous n'irez pas plus loin ; bon ! descendre à la plaine...
Ce serait tenter Dieu ; je connais le danger,
Par un soir de brouillard, par un sentier de glace...
Entrez ! Mon toit pour vous aura bien une place.

— Père ! répond l'enfant, il n'est dans tous vos vers
Aucun hymne aussi beau, dont le refrain sonore
Retentisse si bien sur les rochers déserts
Que celui du Grütli ; souvent je songe encore
Au jour où, vers les cieux s'élevant lentement,
Nos deux voix le chantaient sur le lieu du serment. —

Enfin Rose la belle a repoussé la table ;
Près du feu ranimé qui montre à son reflet

Les montagnards assis sur les siéges d'érable,
Chacun d'eux allumant la pipe du chalet,
Rejetant avec art les flocons de fumée,
Ecoute du vieux Hans la chanson renommée.

Au milieu de leur cercle, amis! figurons-nous
Cet enfant frais et blond, et ce vieillard plus pâle
Qui le tient par la main entre ses deux genoux;
Leurs regards animés d'une flamme idéale
Joignent leurs deux rayons pour se tourner aux cieux;
Ils mêlent de leurs voix l'accent harmonieux :

Quand sur le lac, bleu miroir des étoiles,
S'est effacé le dernier feu du jour,
Du haut des monts j'ai vu trois blanches voiles
Qui sur les flots glissaient avec amour;
Se saluant dans cette nuit sereine,
Toutes les trois voguaient d'un seul côté;
Mais vers ce bord quel souffle les amène?
C'est le vent de la Liberté!

D'où vient ce cri? les Alpes sont émues,
L'esprit des monts a parlé dans les airs,
Et sur leurs flancs environnés de nues
Il a jeté de lugubres éclairs;
De longs échos apportent dans la transe
Un sourd murmure au pâtre épouvanté;
Mais non, sa voix est pleine d'espérance,
C'est le cri de la Liberté!

Avez-vous vu sur la douce prairie
Le groupe saint de nos libérateurs?
Au-dessus d'eux planait de la Patrie
L'Ange divin qui règne sur nos cœurs;
Quand leur prière au ciel fut envolée,
Sur l'avenir le regard arrêté,

Ils répétaient à la nuit étoilée
Le serment de la Liberté.

Bientôt enfin les signaux de victoire
Croisent au loin mille rayons joyeux,
Et les vainqueurs confondent dans leur gloire
Les feux des monts et les astres des cieux ;
La sainte paix descend sur nos campagnes ;
Et dès ce jour, rayonnant de clarté,
Un nouvel astre éclaire nos campagnes,
L'étoile de la Liberté !

Les montagnards charmés prêtaient encor l'oreille
Que déjà s'éteignait l'accord de la chanson,
Et leurs yeux, qui semblaient agrandis par la veille,
S'ouvraient pour demander l'écho du dernier son.
Puis le vieux Hans songeant à ces gloires passées,
De ces beaux jours enfuis rapprochant le présent,
Fait un signe à Joseph qui comprend ses pensées,
Et reprend avec lui dans un plus triste accent :

Mais, cette nuit, le ciel est sans étoile ;
Hélas ! je vois, fuyant le bord lointain,
Se disperser de plus nombreuses voiles
Dont l'horizon me paraît incertain ;
Car pour les voir toutes avant l'aurore
Se réunir dans un port abrité,
Il leur faudrait un autre souffle encore
Que celui de la Liberté.

Le dernier vers se tait ; l'accord qui se prolonge
A laissé dans les cœurs un écho triste et saint ;
Le passé, l'avenir s'unissent comme un songe
Aux dernières lueurs du foyer qui s'éteint ;
Tandis qu'en s'envolant la flamme se balance,
Tout le cercle pensif reste dans le silence.

Le vent murmure seul ; tout semble l'écouter.
Mais le père enfin sort de cette rêverie :
— Merci, vieillard ! si tous t'avaient ouï chanter,
Ils sauraient ce qu'on doit d'amour à la Patrie ;
On sent, rien qu'à ta voix, que pour chanter ainsi,
Pour chanter notre Suisse, il faut l'aimer aussi ! —

Il serre alors la main au vieillard qui soupire ;
— Oui ! je l'aime, c'est vrai, répond-il à son tour ;
Ah ! plût à Dieu que tous pussent aussi le dire !
Ce qu'il faut au salut c'est un souffle d'amour ;
La liberté n'est rien sans cette sainte flamme,
Que tout bien, tout espoir, toute vertu réclame.

Mais il est, comme toi, de vrais Suisses encor
Qui des vieilles vertus font encor leur partage ;
Par eux sera gardé notre pieux trésor,
Pour eux Dieu bénira notre antique héritage ;
Et l'Esprit qui dicta le serment des aïeux
Pourra sur les enfans descendre aussi des cieux ! —

Cependant il est tard ; le repos les appelle ;
La cendre a recouvert la braise du foyer ;
La lampe suspendue a dans l'ombre rebelle
Eclairé les adieux qu'on ne peut renvoyer ;
L'enfant et le vieillard au fond de la chaumière
Ont trouvé tous les deux leur couche hospitalière.

Et, tandis que les monts dans la brume effacés
S'enveloppent sans bruit de leurs linceuls de neige ;
Malgré la nuit d'hiver et ses souffles glacés,
Sous le paisible abri du toit qui les protège,
Des prières, des vœux s'élevèrent au ciel
Pour confier la Suisse à l'Eternel.

H. D.

HISTOIRE.

—

LES VAUDOIS EN CALABRE AU 14e SIÈCLE.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

—

Les Vaudois n'avaient pas, avant la réforme, de culte publiquement établi. Une caverne, une grange ou une étable, selon l'occasion, étaient leurs temples. Ils s'y rassemblaient en secret, et tel était le mystère qui enveloppait ces lieux de réunion, que leurs ennemis, malgré leur surveillance active, ne parvenaient que difficilement à les découvrir. Il n'était point rare non plus de les voir dans certains temps se mêler à la foule dans les églises catholiques, et prendre extérieurement part à des cérémonies que du fond du cœur ils détestaient [1]. C'était surtout après les violentes persécutions, à la vue de leurs maisons en cendres, de leurs récoltes dévastées, quand le souvenir des cruautés commises, s'associant aux douceurs du repos dont on commençait à jouir, rendait les cœurs plus lâches et plus accessibles aux sollicitations de la chair. Mais c'était pour peu de temps. Insensiblement la terreur se dissipait; la voix de la religion re-

[1] Scultetus : Annales Evangelii Reformati. p. 300.

prenait le dessus ; le Barbe, qui avait été obligé de se cacher, reparaissait au milieu d'eux, les ralliait autour de sa parole simple et puissante ; et l'Eglise tout entière, enflammée d'un nouveau zèle, allait au devant de nouvelles persécutions et de nouveaux martyres. Les réformateurs n'en blâmèrent pas moins hautement leur conduite comme infidèle à la foi du chrétien. « Vous savez », leur écrivait de Bâle Oecolampade, « que c'est du cœur qu'on croit à la justice, mais que c'est » de bouche qu'on la confesse à salut...... et si nous partici- » pons à leurs repas impurs, nous protestons par là que nous » ne faisons qu'un seul corps avec les impies. Et tandis que » nous disons *Amen* à leurs prières, ne renions-nous pas » Christ ? Quelle mort, quel supplice ne fallait-il pas choisir, » quand c'eût été d'entrer dans le profond abîme de l'enfer, » plutôt que d'être, contre sa conscience, témoin des blas- » phèmes de l'impiété ? Je connais votre faiblesse ; mais ceux » qui savent qu'ils ont été rachetés par le sang de Christ, » doivent être forts. Celui qui est le plus à craindre, c'est » celui qui peut envoyer le corps et l'âme dans la géhenne. » Pourquoi sommes-nous si inquiets pour notre vie ? En sera- » t-elle plus précieuse à Christ ? Pourrons-nous nous conten- » ter des séductions d'ici-bas, et ne nous hâterons-nous pas » vers les joies éternelles ? Les couronnes sont devant nous, » et nous détournerions le visage ! Mais qui croira à la vé- » rité de notre foi, si elle défaille dans le feu de la persécu- » tion ? Il ne faut pas, ô frères, regarder en arrière, quand » on est à la charrue. Il ne faut pas écouter les conseils de » cette perfide épouse, je veux dire la chair, qui, bien qu'elle » supporte beaucoup de choses, peut cependant faire nau- » frage au port [1]. »

[1] .... Scitis corde credi ad justitiam : ore autem confessionem fieri ad salutem. ..... Jam si illius conspurcatæ mensæ participes sumus, et unum corpus cum impiis effici nos protestamur. Dumque *Amen*

Les Vaudois auraient eu bien des choses à répondre pour excuser leur faute. Ils firent mieux ; ils l'avouèrent et s'empressèrent de la réparer. Sans égard pour les désastreuses conséquences qui en résulteraient, et que pourtant ils pouvaient prévoir, ils bâtirent des temples [1], ouvrirent des écoles, rédigèrent une nouvelle confession de foi [2], et désignèrent, pour chaque paroisse, des pasteurs qui prêchaient publiquement, enseignaient la jeunesse, et administraient les sacrements selon le rit réformé.

Quand la nouvelle de ces décisions fut arrivée aux églises de Calabre, jalouses de rivaliser avec un si beau zèle et de confesser hautement, à leur tour, la foi qu'elles professaient, et qui sait ? peut-être poussées par un peu de ce secret orgueil qui se mêle dans l'homme même aux choses les meilleures, elles voulurent les imiter.

ad preces illorum subjungimus, annon Christum negamus? quas non oportebat mortes præligere? quod non supplicium potius ferre? imo inquam, profondum inferni abyssum non intrare, quam contra conscientiam attestari quod impii blasphemant? Infirmitatem vestram scio ; sed fortiores esse decet eos qui se Christi sanguine redemptos cognorunt. Magis metuendus est qui animam cum corpore in gehennam mittere potest. Quid ita solliciti sumus pro anima nostra? erit neilla pretiosior Christo? erimus ne hujus vitæ illecebris contenti, et ad æterna gaudia non proberabimus? Coronæ prostant, et nos ab illis vultum averteremus? Cuis veram fidem nostram credet, si in persecutionis aestu deficiat? ..... Non licet, o Fratres, ab aratro respicere. Non licet audire vocem malesuadæ uxoris, carnis inquam, quæ quamvis multa ferat, naufragium tamen in porlu admittit. (Ex reliquiis biblioth. oecol. apud. Scultetum : *Annales Evangelii renovati*. Decas secunda p. 307. et passim.)

[1] Le premier temple fut construit à St. Laurent dans la vallée d'Angrogne en 1556. (v. Brez Hist. de Vaudois.)

[2] La Confession de foi de 1532 arrêtée dans un synode tenu à Angrogne, auquel assistaient Farel et Saunier. C'est dans ce synode que fut décrétée la nouvelle organisation des Eglises Vaudoises et la célébration publique du culte. (Voy. Gilles Hist. des Vaudois ; Ruchat Hist. de la réform. de la Suisse, Tom. II. p. 330 ; Tom. III. p. 175, et Appendice, p. 556, édit. de 1835-38.)

En vain leur représenta-t-on que ce n'était pas le moment, et les conjura-t-on d'attendre quelque temps encore que la persécution qui s'était élevée contre les réformés d'Italie eût cessé; les Calabrois persistèrent. On venait de leur envoyer des Vallées le Barbe Stefano Negrino; ils firent demander à l'Eglise italienne de Genève un pasteur pour le seconder, et une organisation pour leurs églises, conforme à celle des églises évangéliques [1].

Au nombre des étudiants qui fréquentaient, à cette époque, l'Académie de Lausanne, un Piémontais se faisait remarquer par ses talents et par l'extrême ferveur de son zèle. Il s'appelait Giovanni Ludovico Paschale; il était né à Cuneo, d'une famille honorable; et jeune encore, il s'était voué à la carrière des armes qu'il suivait depuis quelque temps, lorsque Dieu trouva à propos de le mettre à part pour un autre service et pour d'autres desseins. Ce fut à Nice, pour la première fois, qu'il entendit parler de la foi en Jésus-Christ comme opérant le salut des pécheurs. Son cœur fut touché de cette parole. La lecture assidue des saintes Ecritures, à laquelle il se livra dès lors, seconda puissamment ces heureuses impressions. Bientôt se sentant à l'étroit au sein de son église, et pressé de résoudre bien des doutes qui s'étaient élevés en lui, il quitta le service militaire et se rendit à Genève. Là vivaient une quantité d'hommes illustres et savants dans les Ecritures, que la persécution y faisait affluer de toute part. Paschale les vit, s'entretint longuement avec plusieurs d'entr'eux, fréquenta très-assidûment les assemblées chrétiennes, étudia beaucoup encore, jusqu'à ce qu'enfin, convaincu que la voie dans laquelle il était entré, était bien celle de la vérité, il se décida à ne plus la quitter. Son premier désir, une fois

[1] Gillès, Hist. des Vaudois, p. 21.

en possession de la vérité, fut de la faire connaître aux autres. D'abord il traduisit et fit publier en italien divers fragments des Écritures [1] et quelques traités religieux. Puis, jugeant que ce que Dieu exigeait de lui, c'était un service personnel vivant et dévoué, il passa de Genève à Lausanne; et se fit recevoir étudiant pour le S. Ministère dans l'Académie de cette ville. Quand arriva la demande des Eglises de Calabre, Paschale touchait au terme de ses études. Toutes les voix le désignèrent à l'instant pour leur être envoyé [2]. La mission cependant était périlleuse. Les auto-da-fé étaient fréquents en Italie, à cette époque. Les bandes de fuyards qui étaient parvenus à grand'peine à traverser les Alpes, faisaient de terribles récits des cruautés de l'inquisition, et ces récits exagérés par la distance et par la pitié qu'inspiraient les victimes, jetaient dans tous les cœurs un profond effroi. Mais le maître auquel Paschale s'était donné, ne lui permettait pas d'hésiter. Deux jours avant sa nomination, il s'était fiancé à une jeune réfugiée, aussi piémontaise, Camilla Guerina. Quand il lui fit part de sa détermination et qu'il lui demanda la permission de la quitter, la pauvre jeune fille ne put lui répondre autrement que par ses larmes. Mais elle était chrétienne et se résigna. Paschale partit. Il était accompagné de Marco Uscegli, le député des Eglises de Calabre, d'un autre pasteur et de deux maîtres d'école [3].

[1] D'après une note de Maccrie empruntée à Schelhorn, il paraîtrait que Paschale traduisit et publia tout le Nouveau Testament. « On ne peut, dit cet historien, décider si la version italienne et française de Louis Pascali fut imprimée à Lyon ou à Genève. » (Maccrie. Hist. de la réforme en Italie, p. 453. note.)

[2] Crespin, Histoire des martyrs de la religion chrétienne. fol. 511.

[3] Gilles p. 22. Crespin fol. 511. Ces deux auteurs, non plus que Perrin, ne parlent pas de ce 2e pasteur et des deux maîtres d'école. Je trouve ce fait dans une lettre de *Florillus*, ministre grison, à son ami le docteur *Grattarolus*, auquel il dit, à propos des Vaudois de Calabre :

Son arrivée en Calabre et la célébration publique du culte furent le signal d'un grand émoi au sein du peuple et du clergé catholique. Le marquis de Spinello avait bien pu être sourd aux accusations d'hérésie dont ses colons étaient l'objet, aussi longtemps qu'ils s'étaient contentés de la pratiquer en secret et dans leurs maisons; mais quand l'on se mit à bâtir des temples, et que le bruit se fut répandu par le pays qu'un ministre, venu de Genève, prêchait publiquement les doctrines hérétiques, il fallut bien entendre et se prononcer. Deux voies s'ouvraient à lui : celle de la persécution, qu'il suivit, et une autre voie bien plus noble et plus juste, celle de défenseur de la vérité opprimée, et de l'honnêteté en péril de la part des méchants. Mais celle-ci était de beaucoup la moins sûre. Elle eût exigé un entier dévoûment à la vérité, et le marquis n'avait guère que de l'indifférence. Il fit donc ce que font beaucoup d'hommes de ce caractère dans des circonstances analogues, il devint persécuteur par impuissance et cruel par nécessité, c'est-à-dire par lâcheté. D'abord il mande auprès de lui les principaux de la Guardia et de San-Sixto. Paschale les accompagne. Il espère, par ses sages représentations, ramener le marquis à des avis de tolérance et de douceur. Mais à peine l'a-t-on reconnu pour être le ministre luthérien (c'est ainsi qu'on le désignait) qui était venu infecter le pays, qu'il est aussitôt arrêté et conduit dans les prisons de Foscalda avec ce même Marco Uscegli qui l'avait précédemment accompagné quand il était venu de Genève en Calabre. Les autres furent renvoyés sans qu'on leur fît aucun mal. Le marquis n'obéissait

« Antequam Geneva discederem, misimus ad eorum instantiam duos ministros verbi, et duos scholæ litterariæ magistros. » Ce 2e pasteur s'appelait : *Jacobus Bovellus.* Il était aussi Piémontais et souffrit le martyre à Messine en 1560. (Vide : A Porta. Histor. Reform. Eccles. Rhætic. Tom. II. p 310.)

aux prêtres qu'autant que ses intérêts semblaient l'exiger. Il leur avait sacrifié le principal fauteur de l'hérésie. C'était assez pour lui ; car il désirait fort de conserver ses colons, dont il appréciait l'industrieuse activité tout autant au moins que la probité et l'honnêteté de vie. Mais ce n'était pas assez pour les prêtres. L'évêque de Cosenza lui commanda de contraindre, par tous les moyens qui seraient en son pouvoir, ses sujets à renoncer à leur hérésie. L'ordre fut suivi ; et à dater de cette époque, qui était la fin de 1558, les Vaudois n'eurent plus que quelques rares moments de paix, jusqu'à la persécution de 1560 qui les détruisit entièrement [1].

Paschale, prisonnier et accablé de tristesse, oubliait ses propres souffrances pour ne songer qu'à celles de son troupeau, et aux moyens de les adoucir. « Nous savons assez », leur écrivait-il du château de Cosenza où il avait été transféré des prisons de Foscalda, « combien les afflictions sont » nécessaires pour avertir les fidèles de leur devoir. Car, » aussitôt qu'ils sont traités un peu délicatement, cette » chair rebelle s'enivre aux délices et aises de ce monde et » met en oubli sa principale fin, et ne tient grand compte » du repos et de la félicité perpétuelle. Parquoi, très-chers » frères, je vous prie de porter patiemment les afflictions que » le Seigneur nous envoie, attrempant et modérant l'âpreté » de la croix par la douceur des promesses qui nous sont » faites en l'Evangile, quand il est dit : que ceux-là sont » bien heureux qui mènent deuil et qui souffrent pour jus- » tice, d'autant qu'ils seront consolés. Et si la chair rebelle » poussée par Satan tâchait de vous persuader que Dieu ne » vous aime point, et que pour cette cause il vous afflige, » répondez-lui hardiment qu'une fois qu'il vous châtie, c'est » un signe manifeste qu'il vous aime, et qu'il vous est bon » père et benin. [2] »

[1] Gilles, Hist. des Vaudois. p. 176 - 178.
[2] Crespin, Hist. des martyrs. fol. 515.

Peu de temps après, écrivant à l'un d'entr'eux en particulier, il lui disait, en se servant d'une comparaison touchante : « Recueillez de ce châtiment de Dieu une confirma-
» tion ferme et certaine, qui est, que quand le père et la
» mère ferment l'armoire où est le pain à leurs enfants, ils
» ne le font pas pour les faire mourir de faim ; mais au con-
» traire, ils se changeraient plutôt en viande eux-mêmes que
» de les voir en telle extrémité. Or, si les hommes qui sont
» mauvais sentent une telle bonté en eux, que serait-ce de
» ce seul père de miséricorde, lequel n'a point épargné son
» fils unique et bien-aimé, l'envoyant du ciel en terre pour
» nous le faire à jamais pain de vie.... Parquoi, quand Dieu
» votre père vous a privés de cette viande spirituelle, ce
» n'a pas été pour vous faire mourir de faim, mais pour vous
» en faire avoir bon appétit, afin qu'elle retourne en meil-
» leure nourriture. Et pour ce qui est d'ouvrir l'armoire,
» vous savez qu'il ne faut sinon que l'enfant demande, pour
» que sa voix pénètre jusques dedans les entrailles du bon
» père et pitoyable. Il ne reste donc autre chose sinon que
» comme enfants bien obéissants et débonnaires vous deman-
» diez le pain à votre père céleste, selon ce que vous a en-
» seigné Jésus-Christ votre frère, ne doutant point de sa
» bonté et amour paternel. »[1]

Pour bien apprécier ces pieuses consolations et le sentiment qui les dictait, il faut songer à tout ce qu'endurait lui-même d'afflictions et d'épreuves celui qui les adressait à son église. Traîné avec son compagnon d'une prison dans l'autre, échangeant un cachot humide contre un cachot plus humide encore; sous la surveillance constante d'un prêtre espagnol qui ne répondait à ses questions que par de grossières injures; forcé de subir des interrogatoires sans fin et de se défendre contre les attaques de deux et jusqu'à trois moi-

[1] Crespin, Hist. des martyrs. fol. 515.

nes réunis pour le convertir, il n'avait presque pas un moment de relâche, et les souffrances du cœur surpassaient de beaucoup celles que le corps endurait. Néanmoins on ne trouverait dans les lettres que Paschale écrivit à cette époque, et qui sont nombreuses, pas une expression de plainte et encore moins d'injure ou de haine contre ses persécuteurs. Une douce gaîté, légèrement ironique en parlant du Grand-Vicaire de Cosenza, qu'*il reconnut incontinent au visage, au marcher et au ventre,* et de *l'honnêteté* du *bon* prêtre espagnol qui l'aurait volontiers dépouillé de sa dernière chemise, est tout ce que lui inspirent de plus amer les cruels traitements qu'il endurait. Sa foi l'avait fait triompher même des attaches les plus fortes; et il les voyait se briser l'une après l'autre avec cette humble et joyeuse résignation du chrétien qui sait qu'à chaque lien qu'il brise sur la terre, il se rattache plus fortement au ciel.

« Vous savez bien », écrivait-il à sa fiancée, « que la fin » de l'homme est de glorifier Dieu, lequel avec grand profit » nous récompensera toute peine et tout travail que nous » aurons pris pour l'amour de lui. L'arrhe que je sens par » sa bonté est si grande qu'elle me fait demeurer tout réjoui; » et ce d'autant que j'entends le même aussi être de votre » part. Que si la chair se deuilt et plaint de ce qu'elle souffre » afflictions plus grandes que de coutume, l'esprit la reprend » comme ingrate de tant de bienfaits de Dieu. Et pour ce, » je puis chanter de bon droit avec David : « Le Seigneur me » paît, rien ne me défaudra. » Chantons donc ensemble les » louanges de notre Dieu; et afin que vous ayez toujours sou- » venance de moi, je vous envoie au psaume qui commence : » Jamais je ne cesserai de magnifier le Seigneur », afin de » vous réjouir en certaine espérance que vous me suivrez » bientôt au ciel où je vais vous attendre. » [1]

[1] Crespin, Hist. des martyrs. fol. 514.

Le soir du jour de Pâques, 14 avril 1560, il lui écrivait ces paroles, legs pieux et touchant de l'époux, qui allait mourir, à celle qu'il avait chrétiennement aimée. « Je vous » désire être en l'état auquel je suis maintenant par la grâce » de Dieu ; c'est-à-dire, que tous deux soyons à Dieu à la vie » et à la mort..... Réjouissez-vous donc au Seigneur. Craignez » Dieu. Lisez incessamment l'Ecriture sainte. Fréquentez les » sermons. Secourez les pauvres ; visitez les malades ; em- » ployez-vous de tout votre pouvoir à consoler les affligés. » Soyez surtout soigneuse de prier Dieu, et faites que votre » vie soit un portrait de la doctrine dont vous faites profes- » sion.... Quant à moi, je m'offre et consacre à Jésus-Christ » mon Seigneur et Sauveur, m'assurant qu'il ne m'abandon- » nera jamais, jusques à tant qu'il m'ait donné la victoire de » cette sainte bataille. Et suis honteux en moi-même de tant » d'honneur qu'il me fait ; à moi, dis-je qui n'étant qu'un » pauvre et misérable soldat, dois être conduit en champ » clos pour maintenir l'honneur d'un tel capitaine comme » est Jésus-Christ. [1] »

Marco Uscegli, avec autant de courage et une foi aussi vive, n'avait pas cette même inaltérable résignation qui fait de Paschale un chrétien si éminent et si réellement homme nouveau. Les interminables propos des moines, qui ne cessaient de revenir sur les mêmes choses auxquelles il avait déjà cent fois répondu, l'impatientaient. Avec une brusquerie assez habituelle aux caractères énergiques de cette époque, il répondait au comte d'Aiello et au lieutenant de la garde du château, qui depuis longtemps lui mettaient en avant l'autorité du Pape : « Vous pouvez dire ce qu'il vous plaira ; mais quant à moi, je crois que votre Pape a autant d'autorité de pardonner mes péchés qu'a mon âne. Car si

[1] Crespin. fol. 518.

les hommes eussent pu pardonner les péchés, il n'était pas besoin que Jésus-Christ vînt mourir pour eux.... Et si Jésus-Christ ne nous a point pardonné nos péchés, tant l'originel que les nôtres, il faudra que pour les nôtres nous allions en enfer,» — Ce sera toi qui iras en enfer! reprenaient ses interlocuteurs. — «Et moi, je vous dis,» répondait Uscegli, «que tous les diables ensemble ne sauraient me faire craindre d'aller en enfer. Mais au contraire, je crois que Dieu me fera la grâce de porter cette croix, d'être l'un de ses martyrs, et de mourir pour la même querelle qu'ils sont morts.»

L'auditeur, qui était présent, s'approcha de lui, et d'une voix caressante : Viens ça! as-tu bien pensé à ton affaire? veux-tu renoncer à ta fausse opinion? — «J'y ai pensé et repensé,» répondit Marco, «mais je ne vois point que je doive recourir à d'autres qu'à Jésus-Christ seul, lequel est venu en ce monde pour endurer et souffrir pour moi.» — Je te demande, sans disputer, si tu te veux amender?— Il répondit : «Je me tiens à ce qui a été écrit.» — Alors l'auditeur fit deux ou trois signes de croix sur lui en lui disant : «Or, va t'en au diable.[1]»

Les prisonniers étaient depuis trois mois au château de Cosenza quand on les transféra à Naples. Ils passèrent un mois dans les prisons de cette ville. Le 9 mai, au matin, on leur avait annoncé qu'ils partiraient pour Rome dans la journée. Paschale écrivait à cette occasion à ses amis de Genève : «Je m'en vais à Rome réjoui en mon esprit et fortifié de Dieu; car, comme le dit S. Paul dans sa 2e épître aux Corinthiens : Selon que les afflictions abondent, les consolations abondent aussi par Jésus-Christ»[2]. Mais la

[1] Crespin Hist. des martyrs. fol. 514.
[2] Id. ibid. fol. 519.

mer paraissant trop grosse ce jour-là, ils ne partirent point. Quelques jours plus tard, le 16 mai 1560, Paschale, martyr désigné, arrivait à Rome par la porte d'Ostie, la même qui avait vu entrer, quatorze siècles auparavant, tant et de si illustres martyrs.

Ce furent, pendant les quatre mois qui s'écoulèrent avant son supplice, mêmes instances de la part des moines, même résignation et même fermeté de la part du courageux confesseur de Jésus-Christ.

Quand, pour l'intimider, on lui faisait le tableau hideux des souffrances qui l'attendaient, il répondait avec assurance : « Je sais bien qu'il me faut marcher par le chemin de la croix, » et confesser Jésus-Christ avec mon propre sang. Et si par » la crainte des tourments et de la mort, je ne le faisais, je » ne serais pas digne de Lui. C'est pourquoi, ne pensez pas » me détourner de cette vérité [1]. » Mais une tentation plus forte que toutes les autres l'attendait au terme. Son frère venait d'arriver à Rome, demandant instamment qu'on lui permît de le voir encore une fois avant sa mort. D'abord on le lui refusa ; mais quand on se fut assuré qu'il était fervent catholique et très-désireux de procurer la conversion de Paschale, on l'amena dans sa prison. « C'était une » chose hideuse », écrit-il dans une lettre qu'il adressait de Rome à son fils, « que de le voir la tête nue, les bras » et les mains liés si étroitement de petites cordes qu'elles » perçaient la chair comme si on l'eût mené au gibet. Le » voyant en tel état et pensant l'embrasser, saisi de douleur, » je tombai par terre, dont son mal fut augmenté ; et lui, » voyant que je ne pouvais dire un seul mot, me dit : Mon » frère, si vous êtes chrétien, pourquoi vous troublez-vous » si fort ? ne savez-vous pas bien qu'il ne tombe pas une feuille

[1] Crespin. fol. 520.

» de l'arbre sans la volonté de Dieu. Consolons-nous en Lui, » par notre Seigneur Jésus-Christ, puisque les fâcheries du » temps présent ne sont point à comparer à la gloire à venir[1]. »

La prison dans laquelle on l'avait mis était si âpre et si humide, sans même un peu de paille, qu'il demanda en grâce au juge qui était présent, de le transférer ailleurs. « Ayez quelque peu de compassion de moi dans mes derniers jours, et Dieu en aura de vous. » Mais le juge s'y refusait obstinément. Son frère et un docteur qui l'accompagnait supplièrent à leur tour sans plus de fruit. Paschale leur dit alors : « S'il ne le fait pas pour l'amour de moi, ni pour l'amour de vous, il le fera pour l'amour de Dieu. — Toutes les prisons sont pleines, reprit le juge impatienté. — « Elles ne sont pas si pleines qu'il n'y ait un petit coin pour moi. » — Tu infecterais un chacun par tes flatteries. — « Si l'on ne s'adresse point à moi, je ne m'adresserai à personne. » — Pour conclusion, dit alors le juge, tu n'en auras point d'autre. — Paschale se tournant vers son frère et le docteur leur dit : « S'il ne lui plaît, j'aurai patience. »[2]

Cependant quarante jours s'étaient écoulés depuis que la sentence avait été portée, et le même cachot infect lui servait toujours de prison. On espérait par cette prolongation de souffrances, mieux que par un prompt supplice, venir à bout de ce caractère inflexible et, croyait-on, obstiné. Mais on se trompait. Paschale resta aussi inflexible qu'il l'avait toujours été, et plus d'une fois, par son calme et par ses paroles sévères, il fit rougir le moine qui venait l'exhorter. « Je crois que vous savez bien », lui dit-il un jour qu'il le pressait plus vivement que de coutume, « quelle est la con» fession que j'ai faite ; de sorte que, quant à moi, il n'en

[1] Crespin. fol. 520. — [2] Id. fol. 519.

» faut plus parler. Mais advisez à vous. Ne fermez point les » yeux à la grâce de Dieu, d'autant que vous seriez inexcu- » sable. Ne savez-vous pas bien qu'on ne peut servir deux » maîtres; et pourtant (c'est pourquoi) priez le Seigneur » qu'il vous donne un tel esprit et vertu que vous le puis- » siez glorifier; et d'autant que vous prêchez aux autres, » que vous sachiez prêcher à vous-même, et que vous ne soyez » point confus en ce dernier jour; et que la crainte de dé- » plaire aux hommes ne vous fasse point tomber en la male » grâce de Dieu [1]. » Son frère qui était présent à ces entretiens le suppliait de ne pas se montrer si obstiné. Il lui peignait le déshonneur que sa mort ferait rejaillir sur leur famille; la douleur de ses vieux parents, la sienne propre, celle de ses amis; il opposait à cela l'affection et l'estime dont il jouirait au milieu des siens, la joie qu'il leur causerait à tous. Il alla jusqu'à lui offrir la moitié de ses biens, s'il voulait se mettre en état de le suivre à Cunéo..... Paschale répondait: que ce qui l'affligeait le plus ce n'était pas la peine qu'il devait subir, mais bien de voir son frère si attaché à la terre qu'il ne donnait pas une pensée au ciel. Que pour lui, c'était tout le contraire; qu'il vivait tellement au ciel par l'esprit, qu'il regardait comme rien toutes les choses de la terre et sa propre vie; que Jésus-Christ était si avant imprimé dans son cœur, qu'on ne pourrait jamais l'en détourner. Et comme le moine se disposait à recommencer ses exhortations: « Je sais bien », lui dit Paschale, « quelle est » votre intention; mais quant à moi, Dieu me donne une telle » force, que jamais je ne me départirai de lui; et ce que j'ai » dit, je l'ai dit [2]. » Le lendemain son frère vint encore pour le voir; mais, sans vouloir l'entretenir, il lui fit signe de s'en

[1] Crespin, Hist. des martyrs. fol. 520. — [2] Id. fol. 520.

aller le plus tôt possible. Il s'était aperçu que l'inquisition commençait à le regarder d'un œil soupçonneux. D'ailleurs le moment désiré approchait, et il avait besoin d'être seul. Le dimanche, 8 septembre, il fut conduit de la tour *di Nona* au couvent de la *Minerva* pour y entendre, devant une grande-assemblée, la lecture de son procès. Toutes ses réponses furent confirmées par lui de point en point. Il ne cessait, durant la lecture, de rendre grâces à Dieu de l'honneur qu'il lui faisait de pouvoir glorifier son nom devant une si grande multitude. Le lendemain, un peuple immense se pressait vers la place du château St-Ange. C'était là que l'hérétique devait expirer. Un échafaud, et à côté de cet échafaud un bûcher, étaient dressés au milieu de la place. Tout autour s'élevaient en amphithéâtre de riches gradins, sur lesquels étaient assis le pape, les cardinaux, les inquisiteurs, et des prêtres en grand nombre, séculiers et réguliers. La foule agitée et curieuse s'étendait au loin. Quand le prisonnier parut, se traînant à peine sous le poids des liens qui l'accablaient, ses ennemis ne purent surprendre sur ses traits ni altération ni crainte. C'était sa même attitude douce et résignée qui ne l'avait jamais quitté durant tout le temps de sa longue prison. Arrivé au lieu du supplice, et profitant d'un moment de silence qui s'était fait, il déclara au peuple que, s'il mourait, ce n'était pour aucun crime qu'il eût commis, mais pour avoir osé confesser, avec pureté et franchise, la doctrine de son divin maître et sauveur Jésus-Christ. «Quant à ceux,» continua-t-il, «qui tiennent le » pape pour Dieu en terre et vicaire de Jésus-Christ, ils » s'abusent étrangement, vu qu'en tout et partout il se montre » ennemi mortel de sa doctrine, de son vrai service et de la » pure religion, et que ses actes le manifestent vrai Ante- » christ.» Il ne put en dire davantage. Les inquisiteurs venaient de donner le signal au bourreau, qui l'enlevant de terre

l'étrangla. Son corps jeté sur le bûcher fut à l'instant réduit en cendres.[1]

Cela se passait le 9 septembre de l'an 1560. Environ trois mois auparavant, les églises de Calabre avaient été entièrement détruites de la manière qu'il me reste à raconter.

Le pape, mécontent des lenteurs du marquis de Spinello, et voulant, sans plus de retard, en finir avec les hérétiques de Calabre, avait eu recours à l'inquisition. Non moins implacable que celle d'Espagne, l'inquisition italienne était plus sobre d'éclat et de publicité. Les noyades, les exécutions nocturnes, un bûcher de temps à autre, étaient ses moyens de préférence[2]. Cela soulevait moins l'indignation, et cela terrorisait autant, si ce n'est plus. Cette fois, cependant, la circonstance parut mériter une démonstration plus éclatante et des moyens plus prompts. A cet effet, le cardinal Alexandrin, grand-inquisiteur de la foi, accompagné des dominicains Valerio Malvicino et Alfonso Urbino, arrivèrent en Calabre. Leur première tentative fut auprès des habitants de San-Sixto. Promesses, exhortations, menaces, rien ne fut négligé pour les effrayer ou les séduire. Puis, voulant s'assurer de l'impression qu'ils avaient produite, ils font sonner les cloches, annoncent aux habitants qu'ils vont célébrer la messe, et les invitent à s'y rendre ; mais au lieu d'obéir, tous instantanément sortent de la ville, ne laissant

[1] Crespin, Hist. des martyrs. fol. 520.

. . . . . Le Pape Pie IV voulut repaistre sa vue de ce dernier supplice de celui qui "avait soustenu estre l'Antechrist, assistant à sa mort avec plusieurs Cardinaux. Mais ce Pape eust voulu estre ailleurs ou que Paschal eust été muet, et le peuple sourd ; car il dit beaucoup de choses contre le Pape, par la parole de Dieu, qui lui desplurent extrêmement. Ainsi mourut ce personnage, invoquant Dieu d'un zèle ardent qu'il en esmût les assistants et fit grincer les dents au Pape et à ses Cardinaux. (Perrin, Hist. des Vaudois et des Albigeois. p. 207.)

[2] Maccrie, Hist. de la réforme en Italie. p. 300.

avec les inquisiteurs que quelques vieillards infirmes, trop faibles pour fuir, et quelques petits enfants.

Furieux, mais dissimulant leur rage, les inquisiteurs se rendent en toute diligence à la Guardia. Cette ville est éloignée de douze milles de San-Sixto. A peine y sont-ils entrés, qu'ils en ferment les portes, convoquent les habitants sur la place publique, et leur racontent que ceux de San-Sixto convaincus de leurs erreurs, les avaient solennellement abjurées. De grands avantages devaient leur en revenir. On les leur offrait, à eux aussi, ces mêmes avantages, et aux mêmes conditions. Pourquoi les rejeteraient-ils? Pourquoi, au contraire, ne s'efforceraient-ils point de s'en rendre dignes par leur bon vouloir, et par une prompte soumission, puisque, d'ailleurs, ce serait en vain qu'ils résisteraient, et qu'il n'y aurait pour les obstinés ni pitié ni pardon? La surprise, l'effroi; d'un côté la perspective de jouir en paix de leurs champs; de l'autre, celle d'une mort cruelle, ou d'une vie errante, au milieu d'ennemis, sans abri et sans pain; l'abandon où ils se croyent; par la défection prétendue de leurs frères de San-Sixto; peu de foi enfin, tout cela les fait hésiter; plusieurs promettent; les inquisiteurs triomphent sans difficulté; mais quand le bruit s'est répandu que tout ce discours n'est qu'une insigne imposture; que loin d'abjurer, ceux de San-Sixto avaient préféré quitter leurs demeures, et étaient errants au milieu des bois; la honte, le repentir, la colère, s'emparent à la fois de tous les cœurs. Ils veulent à l'instant même quitter la ville. Ils s'écrient: qu'il faut aller rejoindre leurs frères, souffrir avec eux, se défendre et mourir à leurs côtés. Plusieurs sortent au moment même; le plus grand nombre cédant aux sollicitations du marquis de Spinello, consentit à rester pour attendre les événements.

Cependant, les inquisiteurs déçus du côté de la ruse, ont

eu recours à la violence. Deux compagnies de soldats sont détachées contre les malheureux échappés de San-Sixto, qui ne pouvant se défendre, essayent au moins de les fléchir. Du haut des rochers, où ils s'étaient réfugiés, ayant demandé à parlementer, ils les supplient d'avoir pitié d'eux, de leurs femmes et de leurs enfants. Si malgré l'honnêteté dont leurs pères et eux avaient toujours fait preuve, ils ne peuvent continuer à demeurer dans ce pays, sans danger pour leur foi, qu'on leur permette au moins de se retirer en paix; ils s'en iront, à la garde de Dieu, bien loin, dans quelque lieu d'où ils ne reviendront plus jamais, n'emportant avec eux que le strict nécessaire pour leur voyage. Ils les conjurent, au nom de Dieu, de ne pas les mettre dans la dure nécessité de se défendre, ce qui pourrait devenir funeste à ceux qui les y auraient contraints. Mais les soldats, sourds à ces supplications, plus exaspérés encore par leurs menaces, se précipitent sur eux en criant de toutes leurs forces: « *amassa! amassa!* » tue! tue! ce que voyant, les Vaudois se retournent, tombent, à leur tour, sur leurs implacables ennemis qui, ne s'attendant pas à une telle résistance, sont mis en fuite, et plusieurs massacrés. Le colonel qui les conduisait fut laissé parmi les morts.

Les inquisiteurs furieux de cette défaite et ne respirant que la vengeance, s'adressent incontinent, par lettres, au vice-roi de Naples. Ils lui peignent le pays en insurrection, l'Eglise catholique en danger; la rebellion menaçant de gagner tout le royaume. Ils lui demandent instamment de leur envoyer du secours. A un appel si pressant, le vice-roi se rend lui-même en Calabre à la tête d'un corps de troupes. Il est suivi de tous les brigands de son royaume qu'il a appelés à cette sainte guerre avec promesse de pardon complet. Les Vaudois s'étaient de nouveau retirés dans les bois; on les poursuivit impitoyablement. Ce fut plutôt une chasse

qu'une guerre. Les malheureux fugitifs traqués dans les forêts comme des bêtes fauves, cherchaient en vain asile dans les taillis épais et au sommet des arbres; des chiens dressés à cette chasse d'hommes, les dépistaient et les livraient au glaive des persécuteurs. Ceux qui parvinrent à se réfugier dans des cavernes où on ne les découvrit pas, y périrent de faim. Un grand nombre fut fait prisonnier; presque point n'échappa.

Pendant ce temps, les inquisiteurs retirés à la Guardia affectaient de se montrer étrangers à ces mesures et de les désapprouver hautement. Le massacre terminé, lorsque le vice-roi, « toujours rugissant comme un lion », dit un chroniqueur, se fut retiré à Froscalda, ils se rendirent partie à Cosenza, partie à Montalto, et comme voulant faire succéder au terrible ministère du glaive, un ministère de persuasion et de douceur, ils invitent par une proclamation les gens de la Guardia à se présenter devant leur tribunal. Effrayés et abusés, beaucoup y accoururent. « Mais », ajoute le même chroniqueur, « pour éviter la fureur du lion, ils se jetèrent dans la gueule du serpent. » Tous ceux qui se présentaient, étaient saisis et jetés dans des cachots. Quand les inquisiteurs se furent ainsi emparés de plus de 1600 personnes, tant hommes que femmes et enfants, ils jetèrent le masque, et les exécutions commencèrent. Pour leur donner quelque apparence de justice, ils s'efforcèrent d'arracher des prisonniers, par toutes sortes de tortures, l'horrible aveu qu'ils se réunissaient pour paillarder et commettre des incestes; mais ce fut en vain. Tous préférèrent la mort à une aussi noire calomnie. Stefano Carlino expira sur l'instrument même : les entrailles lui sortaient du corps. Un nommé Verminello, quoiqu'il eut déjà apostasié, se laissa tenir pendant huit heures sur l'instrument de torture appelé *l'Enfer*, sans qu'il fut possible aux inquisiteurs de lui faire rien

avouer de ce qu'ils désiraient. Cela ne les empêcha point de poursuivre leur massacre.

Marzone, un jeune homme, presque un enfant, avait vu son père traîné par les rues et enfin assommé; son frère poignardé; lui-même fut conduit au haut d'une tour par l'un des inquisiteurs qui lui présenta un crucifix à baiser, avec promesses qu'en le faisant il aurait la vie sauve. « J'aimerais mieux mourir », répondit l'héroique enfant, « que d'adhérer à aucune idolâtrie; et si je suis précipité du haut de cette tour, il vaut mieux que mon corps soit brisé contre terre, que si en reniant Jésus-Christ et sa sainte vérité, mon âme était précipitée dans les enfers. » — « Eh bien! » dit l'inquisiteur, « qu'il voye si son Dieu le garantira, » et il ordonna de le précipiter.

Bernardino Conte, pour avoir jeté loin de lui, marchant au supplice, un crucifix qu'on lui avait mis de force dans les mains, fut conduit à Cosenza, et là, recouvert d'un enduit de poix, fut brûlé devant le peuple.

Le sexe ne fut pas plus épargné que ne l'avait été l'enfance: soixante femmes furent mises à la torture, et expirèrent peu après des suites de leurs blessures. Les plus belles disparurent sans qu'on ait su ce qu'elles étaient devenues [1].

La rage des inquisiteurs était cruellement secondée par le marquis de Buciniani, gouverneur de la province, à qui le pape avait promis pour son frère, d'autres disent pour son fils, le chapeau de cardinal, s'il parvenait à extirper l'hérésie de la Calabre [2]. De concert avec l'inquisiteur Panza, il fit égorger, en un seul jour, dans la ville de Montalto, plus de quatre-vingts des hommes de la Guardia. « Franchement, »

[1] Giller, Hist. des Vaudois, p. 181-184. — Perrin, p. 202-207.

[2] Epist. Florilli, apud a Porta. Hist. Réform. Rhætiæ. T. II. p. 210. Perrin, Hist. des Vaudois et Albigeois, p. 206.

dit un témoin de cette scène, catholique romain, dans une lettre qui nous a été conservée, « je ne puis comparer ces exécutions qu'à une boucherie. L'exécuteur est venu ; il a fait avancer un de ces malheureux ; et après lui avoir enveloppé la tête d'un linge, il l'a conduit sur un terrain qui touche au bâtiment, l'a fait mettre à genoux, et lui a coupé la gorge avec un couteau. Ramassant ensuite le voile ensanglanté, il est venu chercher un autre prisonnier, auquel il a fait subir le même sort, et quatre-vingt-huit personnes ont été égorgées de la même manière. Je laisse votre imagination se figurer cet horrible spectacle. En ce moment même j'ai peine à retenir mes larmes; et il n'est personne qui, après avoir regardé une de ces exécutions ait put supporter une seconde fois la vue d'un tel spectacle. On ne se représentera jamais la douceur et la patience avec laquelle ces hérétiques ont souffert le martyre et la mort. Un petit nombre d'entr'eux, au moment d'expirer, ont déclaré qu'ils embrassaient la foi catholique; mais la plupart sont morts dans leur infernale opiniâtreté. Tous les vieillards ont fini avec un calme imperturbable; il n'y a que les jeunes gens qui aient manifesté quelque frayeur. Tous mes membres frissonnent encore, quand je me figure le bourreau, avec le couteau ensanglanté entre les dents, tenant à sa main le linge dégouttant, entrer dans la maison, le bras rougi de sang, et saisir les prisonniers l'un après l'autre, comme un boucher s'en va prendre les moutons qu'on veut égorger.» [1]

[1] Voyez cette lettre en entier dans de Porta. T. II. p. 310-312, et dans Partaléon. *Rerum in Eccles. gest. Histor.* p. 337-338. J'ai conservé dans ce fragment la traduction de Maccrie. Après beaucoup d'autres détails que j'ai supprimés, l'auteur de la lettre ajoute : « Ces gens sont ori-
» ginaires de la vallée d'Angrogne, près de la Savoie, et dans la Calabre
» on les nomme *Ultramontains*. Ils occupent encore quatre villes dans
» le royaume de Naples, mais je n'ai point appris qu'ils s'y conduisent

Leurs corps, partagés en quatre et suspendus à des poteaux bordèrent les deux côtés de la grande route entre Montalto et Castel-Villar, l'espace d'environ trente milles.

Tant de sang répandu avait eu son effet : l'hérésie était éteinte en Calabre. D'entre ceux qui survécurent à ces massacres, les uns abjurèrent, les autres qui se maintinrent fidèles, furent réduits en esclavage, ou envoyés dans les galères d'Espagne. Quelques-uns seulement, à travers mille difficultés et des périls de tout genre [1], arrivèrent aux vallées où le

» mal. » — Tommaso Costa, *seconda parte del compendio dell'Istoria di Napoli,* p. 257; après quelques enseignemens sur les hérétiques de Calabre ajoute : « Les uns ont eu la gorge coupée, d'autres ont été » sciés par le milieu du corps, ou précipités d'un rocher élevé, tous » enfin ont subi une mort cruelle, mais bien méritée. On ne saurait se » figurer une obstination pareille à la leur. Le père voyait mourir son » fils, le fils voyait immoler son père; et ces malheureux, loin de donner » les moindres signes de douleur, disaient avec joie, qu'ils allaient deve- » nir des anges de Dieu, tant ils étaient aveuglés par le démon dont ils » s'étaient rendus la proie. » Voir Maccrie *Hist. de la Réf. en Italie* p. 290-298. Cet Historien me parait dans l'erreur, quand il fixe à l'année 1558 l'époque des persécutions de la Guardia et de San-Sixto; comme aussi quand il parle des persécutions essuyées par les Vaudois de Montalto en 1560. Il n'y avait pas des Vaudois dans cette ville. Le passage de la *lettre de Busdrage* datée du 15 Décembre 1558, dont il s'appuie, qui dit en parlant de l'état de la Réforme en Italie : « Calabria nuper fere tota tumultuata est, » me parait pouvoir très bien se rapporter à la vive agitation et au commencement de persécutions qui éclatèrent à l'époque de l'arrestation de Paschale qui eut lieu en effet à la fin de l'an 1558; tandisqu'autrement, on ne saurait à quels événements rapporter la lettre dont j'ai cité une partie et qui est datée du 11 Juin 1560 et une autre lettre ayant trait même aux circonstances, datée du 27 Juin 1560, qui toutes les deux parlent de ces 88 personnes exécutées à Montalto, comme de gens de la Guardia et de San-Sixto. C'est d'ailleurs la date de 1560 qui est fixée par tous les historiens qui ont parlé de ces persécutions.

[1] On avait envoyé partout des mandements « que nulle garde de ville, ou autre lieu quelconque n'eut à laisser passer; ni nul portonier, ou marinier transporter; ni nul hoste loger sous grosses peines, aucun étranger

récit qu'ils firent d'un si grand désastre, remplit tous les cœurs d'une profonde douleur et affliction. Le Barbe Stefano Negrino mourut de faim dans les prisons de Cosenza [2]. L'histoire ne dit rien de la mort de Marco Uscegli. Il est probable qu'il périt dans une de ces exécutions nocturnes que l'inquisition romaine affectionnait.

Ainsi disparut cette colonie. Elle avait duré près de deux siècles, et avait compté jusqu'à 4000 habitants. Une douce piété et de bonnes mœurs l'avaient rendue très florissante. Le fanatisme en quelques jours l'extermina de fond en comble, et aujourd'hui, ce serait en vain qu'on en chercherait encore des traces.

se présantant sans témoignage de son curé confirmé par tous les autres de lieux en lieux, depuis le despart jusqu'à l'arrivée; et de devoir arrester prisonniers tous ceulx qui seroyent trouvés faisant chemin, hors de leur lieu sans les marques sus dites. Gilles p. 184.

[2] Gilles. p. 181.

J. P. Meille.

HERMINIE.

Glairesse, ou Liegerz, comme l'appellent les Suisses allemands, est un joli village situé au pied du rempart élevé que le Jura dresse tout le long de la partie ouest et nord-ouest du lac de Bienne, à peu près vis-à-vis de cette petite île que Jean-Jacques a illustrée, et où nul touriste bien élevé ne peut se dispenser d'aller inscrire son nom.

Glairesse, vers la fin du siècle dernier, reçut aussi un fugitif célèbre. Un poète dont je m'accuse, dans mes goûts surannés, de lire encore avec plaisir les ouvrages, le bon Delille vint en ces lieux chercher un asile contre la tempête révolutionnaire qui désolait sa patrie. Il y a aujourd'hui précisément dix-huit ans qu'un vieux vigneron, cicérone de ces bords, me fit voir la chambre qu'occupait le chantre de la Pitié, et me raconta divers traits relatifs au genre de vie que menait le poète dans son exil.

Ce n'était toutefois ni pour Delille, ni pour le philoso-

phe de Genève, que j'avais entrepris ce voyage : je me rendais à Glairesse pour revoir un ancien et bon ami, M. Dampierre, de Neuchâtel, qui venait chaque année, pendant trois mois de la belle saison, jouir de la jolie campagne qu'il possédait dans ce village, et se délasser des travaux de son importante manufacture.

Je le trouvai au milieu de son parterre, la serpette à la main, occupé de la culture de ses fleurs, et comme il y avait près de deux ans que nous ne nous étions vus, son plaisir fut grand en embrassant son vieil ami. Ce plaisir doubla lorsque je lui eus déclaré que, pour me dédommager d'une aussi longue séparation, je comptais passer le reste du mois avec lui. Nous étions alors dans les premiers jours de juillet.

Mon cher ami, votre détermination m'enchante, me dit M. Dampierre, mais hélas! je suis seul ici, et je crains fort que vous ne retrouviez pas dans mon ménage de garçon ces prévenances et ces petits soins auxquels vous êtes accoutumé chez vous, et dont, à notre âge, la privation se fait déjà péniblement sentir.

— Eh quoi! lui répondis-je, auriez-vous laissé vos dames à Neuchâtel ?

Non, reprit mon hôte : ma femme et ses deux filles sont sur le Chasseral, où le docteur leur a conseillé d'aller passer le reste de la belle saison, car notre pauvre Herminie est bien malade.

— Ma filleule!

— Oui; cette chère enfant qu'à votre dernier voyage à Neuchâtel, vous avez vue fraîche et brillante comme les œillets de ce carré, et gaie comme le pinson qui chante au dessus de nos têtes, cette chère enfant, atteinte maintenant d'une maladie de langueur, est dans un état de dépérissement et de tristesse qui m'inspire les plus vives craintes.

— Vous m'affligez profondément.

— Sa mère, qui lui prodigue les plus tendres soins, pense que l'air qu'on respire sur la montagne pourra la rétablir, et en effet, nous avons vu plusieurs cures remarquables s'opérer par ce moyen, mais la maladie est déjà trop avancée pour que j'ose me livrer à l'espoir. Ses atteintes ont altéré le moral aussi bien que le physique : vous savez combien était aimable le caractère d'Herminie, quelle douceur angélique, quelle égalité d'humeur elle avait avec nous : eh bien! plus de témoignage d'amitié, plus de caresses, pas même un sourire affectueux! Nos empressemens sont accueillis avec une froide indifférence, et souvent même nous recevons des réponses qui nous désolent par leur aigreur. Mon Dieu! est-il possible que les maux dénaturent un caractère à ce point, et si promptement! Vous en jugerez vous-même, mon ami, si, comme je l'espère, vous voulez bien m'accompagner demain au Chasseral, car j'ai promis d'aller y passer la journée. En attendant éloignons ces tristes pensers, et entrons au salon; je vais demander un déjeuner que votre course matinale vous fera sans doute accepter avec plaisir. Et puis, vous goûterez du vin de cette nouvelle vigne que j'ai fait établir au-dessous de la terrasse; elle est toute entière des véritables plants de *Cortaillod* et de *Faverge*, et vous conviendrez que, sur les lieux mêmes, on ne peut offrir une meilleure liqueur.

Le vin, en effet, était très agréable, et les éloges que je lui donnai firent grand plaisir à mon hôte, qui était amoureux de son jeune vignoble comme un poète de sa pièce nouvelle.

En quittant la table, nous allâmes le visiter; c'était un clos de quatre arpens seulement, mais planté avec la plus exacte symétrie et soigné comme un jardin. M. Dampierre se plaisait à présider aux travaux qu'exigeait cette vigne de

prédilection, et il ne m'épargna ni sa taille, ni ses provignures, ni ses effeuilles, ni son binage. Après la vigne, il fallut voir le pressoir, le cellier, les vases divers et tout l'attirail joyeux des vendanges. J'avouai que l'intelligence et l'ordre le plus parfait régnaient dans ces établissemens. Au sortir du dîner, nouvelle promenade agronomique; à Bacchus succèda Palès; ce fut le tour du trefle, de l'esparcette, des engrais.... enfin, on ne me fit *pas grâce d'une laitue*.

De mon côté, à chaque station je recueillis des instructions, et ne manquai pas de témoigner le plus vif intérêt pour tout ce qu'on me faisait admirer; car pourquoi, par un air d'indifférence ou de lassitude, risquer de chagriner un propriétaire dans ses plus chères affections? Et ici ce propriétaire était un excellent ami; j'aurais donc été bien coupable en n'acquittant pas par des éloges et une attention soutenue le prix de son aimable hospitalité.

Le lendemain, à la pointe du jour, un char étroit et léger attelé d'une forte jument nous attendait dans la cour, et dès que le café matinal eut allégé nos paupières, nous nous mîmes en route pour le Chasseral.

Après avoir rapidement passé Neuville, et laissé derrière nous le donjon du Schlossberg et toute la contrée vineuse de la rive occidentale du lac, nous arrivâmes en moins d'une heure au Landeron, petit bourg catholique à l'extrémité de ce joli bassin, et là nous mîmes pied à terre pour jouir plus à notre aise de la vue pittoresque de la Thièle et des environs de Cerlier. Le château qui d'une crête de rochers domine cette petite ville, les murs de l'ancienne abbaye de St.-Jean avec son clocher élancé, et l'aspect singulier des barques qui, passant d'un lac à l'autre, naviguent à pleines voiles sur la rivière, sans que ses

eaux s'offrent à l'œil du voyageur, tout cela forme un paysage ravissant.

Nous reprîmes ensuite le chemin du Chasseral, dont nous atteignîmes le sommet après trois heures d'une montée assez facile. Là nous attendait une vue d'un autre genre, un admirable panorama. Nous avions sous nos pieds les nappes des trois lacs, et plus loin, la Broye et la Sarine, bordant de leurs festons argentés les cantons qu'elles fertilisent. Une multitude de métairies, de hameaux et de bourgs animait cette riche étendue, et dans un lointain vaporeux, nos regards plongeaient jusqu'aux Alpes de la Savoie et du Vallais.

Trois terrasses successives forment le Chasseral, et partout cette belle montagne se montre couverte de riches pâturages. L'habitation que madame Dampierre avait choisie était située sur le second de ces gradins verdoyans, dans un lieu qui, à l'avantage d'être parfaitement garanti des vents du Nord, joignait celui d'une vue magnifique. Nous descendîmes donc pour nous y rendre l'étage supérieur que nous avions gravi d'un autre côté, et qui porte plus particulièrement le nom de Chasseral.

Les chalets de cette contrée ne ressemblent point à la plupart de ceux de la Suisse et de la Savoie : ils sont bien bâtis, bien fermés et assez commodément distribués ; aussi, soit par agrément, soit par motif de santé, on voit souvent des familles de Neuchâtel, de Bienne et des autres villes circonvoisines, y venir passer une partie de l'été.

Le soleil était déjà très-chaud, et en arrivant nous trouvâmes Herminie assise, un livre à la main, sous un vaste mélèze qui ombrageait l'entrée du chalet. Dès qu'elle m'aperçut, elle se leva et fit avec effort quelques pas pour s'avancer vers moi. Ma vue parut lui causer une impression agréable ; un air de contentement sembla ranimer ses traits

décolorés; elle me serra affectueusement la main, et sous ses longs cils noirs une douce larme brilla comme la goutte de rosée aux rayons du matin. Son père la regardait en silence, charmé de son air de satisfaction, mais en même temps peiné d'une sorte de sentiment jaloux en voyant des caresses qui lui rappelaient celles qu'on ne lui accordait plus. La pauvre mère, succombant sous le double poids du chagrin et de la fatigue des veilles, était encore plus défaite que sa fille, et Rosine que ses quinze printemps défendaient également contre les peines du corps et les profondes impressions de l'âme, Rosine, par la rondeur de ses formes et l'éclat de son teint, offrait auprès de sa mère et de sa sœur un contraste frappant.

Quand M. Dampierre et moi nous fûmes rafraîchis d'une jatte d'un lait exquis, et que tous assis sous le grand mélèze nous eûmes fait quelque conversation, Herminie agitée d'un mouvement d'impatience, r'ouvrit son livre et dit d'un ton de sécheresse qui semblait peu en harmonie avec la douceur de ses traits : « Mon Dieu, ne peut-on me laisser un moment de tranquillité ! Je me trouvais si bien sur ce banc, en achevant une lecture intéressante.... En vérité, il y a une sorte de cruauté à m'enlever ces instans de calme dont je jouis si rarement ! »

A ces mots, Mme Dampierre se leva en poussant un profond soupir, et prenant son mari par la main, elle rentra dans la maison; Rosine les suivit, et comme je me levais pour en faire autant, Herminie me fit un signe pour m'engager à me rasseoir à ses côtés.

Vous venez, lui dis-je, de témoigner le désir de rester seule ; je ne veux pas être indiscret.

— Mon cher parrain, je ne disais pas cela pour vous.

— Et pourquoi le dire pour vos bons parens? Vous ne vous êtes pas aperçue que vous les affligiez.

— Pardonnez-moi ; je l'ai bien remarqué, mais je le faisais exprès.

— Vous le faisiez exprès !

— Oui ; c'est un calcul.

— Un calcul ! en vérité, je ne vous comprends pas.

— Ecoutez-moi, mon cher parrain ; je vais vous confier un secret ; aussi bien il me pèse là, ajouta la jeune fille en posant la main sur son cœur ; il me fait un mal ! Je crois que cette confidence me soulagera. Mais, vous me promettez de la garder religieusement quand je ne serai plus.

— Comme j'espère bien que vous vous rétablirez, et que suivant l'ordre de la nature, c'est moi qui mourrai le premier, vous pourrez juger vous-même de ma discrétion.

— Non, non ; comme a dit le poète :

« .... les feuilles des bois
A mes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois. »

Je végèterai pendant le reste de cet été, pendant l'automne aussi peut-être ; mais quand viendra janvier avec ses fêtes, Herminie sera là-haut. Le passage ne sera pas effrayant pour moi ; depuis longtemps je m'applique à dénouer doucement les liens qui m'attachent à la vie....... Et qui sait? De grandes peines m'y attendaient peut-être. Mais ma bonne mère, mon père chéri auront-ils la force de résister à ce coup? J'ai pensé qu'en me revêtant d'un caractère haïssable, en paraissant avoir cessé de les aimer, ils le supporteraient plus aisément. La tâche est bien pénible, mais je l'accomplirai jusqu'au bout. Mon Dieu, ajouta Herminie, en élevant vers le ciel ses bras amaigris, mon Dieu, pardonnez-moi ce trite et innocent stratagême !

A l'aveu d'une résolution si étrange, et qui me semblait avoir à la fois je ne sais quoi d'héroïque et de barbare, je demeurai confondu. Dans la bouche d'une jeune personne

d'un esprit romanesque et exalté, cet aveu m'aurait moins surpris, mais tel n'était point le caractère de ma filleule, qui, bien qu'elle eût de l'esprit et une imagination vive, m'avait toujours paru pleine de sens et de raison. Il fallait donc qu'elle fût profondément pénétrée de l'utilité d'un acte de dévouement si pénible et si extraordinaire; et cette pensée excitait mon admiration. Cependant j'usai de toute mon éloquence pour combattre son projet; je m'efforçai de lui faire sentir que la contrainte qu'elle s'imposait aggraverait ses maux, que son rétablissement était possible, et qu'alors elle aurait des regrets; ou enfin, que si elle venait à succomber, il était à craindre que sa conduite, au lieu d'adoucir les pleurs de ses parens, ne fit que les rendre plus amers; parce que, dans l'excès de leur tendresse, ils pourraient s'adresser d'injustes reproches, et n'attribueraient qu'à eux-mêmes le changement de son caractère.

Rien ne put ébranler sa résolution. Toutes ces objections, me dit Herminie, et d'autres encore, je me les suis déjà faites à moi-même, mais je n'ai pu les trouver assez fondées pour me décider à renoncer à mon projet; ainsi mon parti est pris. Quand vous y aurez un peu réfléchi, peut-être ma mémoire vous en sera-t-elle plus précieuse. En attendant, vous ne me trahirez point, n'est-il pas vrai, mon cher parrain? ajouta-t-elle en prenant ma main pour y imprimer un baiser. Et moi, la larme à l'œil, je lui en renouvelai l'assurance..... — Un vent frais s'élevait; Rosine vint supplier sa sœur de ne pas y rester exposée, et nous rentrâmes dans le chalet.

La confidence qu'Herminie venait de faire semblait, en allégeant son âme, avoir heureusement influé sur son physique. Son teint était meilleur, elle parut moins abattue, et à dîner elle prit place avec nous, et mangea même avec quelque appétit. Mes regards étaient attachés sur elle, et

plus d'une fois je crus la surprendre arrêtant dans sa source un mouvement de tendresse envers ses parens. Pauvre enfant, quel supplice !

Cependant le soleil s'inclinait vers l'horizon, et déjà les bergers rassemblaient leurs troupeaux pour la retraite du soir. Je pris congé de Mme Dampierre et de ses deux filles, non sans leur promettre de renouveler ma visite avant mon départ ; puis, mon vieil ami et moi, nous reprîmes le chemin de Glairesse en suivant des sentiers qui nous conduisirent promptement au-dessous du second gradin de la montagne, sur un plateau où le char nous attendait.

Hé bien, me dit M. Dampierre, en cheminant, vous pouvez actuellement juger de toute l'étendue de mes chagrins.

— Oui, lui répondis-je, et je les partage vivement, mais l'état de votre fille n'est pas désespéré, j'ai vu plus d'une jeune personne en proie au même mal se relever d'aussi bas. La nature et vingt ans peuvent faire des miracles. Quant au changement moral qui vous désole, il est propre à ce genre de maladie : l'année dernière le fils d'un de mes voisins qui s'en trouvait atteint prit pour un frère qu'il chérissait auparavant une aversion si profonde, qu'on fut obligé d'éloigner celui-ci de la maison paternelle. Quoique condamné par les médecins, le malade guérit, et avec la santé il retrouva pour son frère sa tendresse accoutumée. Et cet exemple que j'opposais aux craintes de M. Dampierre, n'était point une fiction de ma part.

Si la Providence, me dit-il, daigne nous réserver une telle faveur, je n'aurai plus de vœux à former dans ce monde, mais dans le cas contraire, elle me trouvera résigné, car Rosine nous restera, et je jetterai mes regards sur ceux qui sont frappés par la perte d'un enfant unique. Dans tous les genres d'infortunes il faut chercher des consolations par la comparaison.

De retour à Glairesse, le lendemain après déjeuner, mon hôte m'introduisit dans sa bibliothèque, et me dit : La lecture et la composition sont vos occupations favorites; voici une collection d'une couple de mille volumes bien choisis et une table à écrire ; passez le temps selon votre goût ; quant à moi, je vais travailler à mes jardins, car la fatigue du corps est le meilleur remède pour les peines de l'âme ; au moins nous procure-t-elle le soir un repos soutenu et tranquille, et le malheureux à beaucoup gagné quand il a pu éviter les tourmens d'une nuit sans sommeil.

Levé avec l'aurore, M. Dampierre travaillait six ou sept heures par jour, et l'après-midi, quand le soleil baissait, sans ménagement pour sa lassitude, il m'entraînait à de longues promenades dans les environs.

Ce genre de vie me plaisait assez, mais je ne prolongeai pas mon séjour à Glairesse autant que je l'avais compté ; je ne pus point non plus renouveler ma visite au Chasseral comme je l'avais promis : une affaire pressante me rappela chez moi quinze jours après mon départ.

Vers le milieu de décembre, je reçus de Neuchâtel une lettre avec un cachet noir, que je ne brisai pas sans une vive émotion. Hélas ! ma pauvre filleule, suivant sa triste prévision, n'avait pas survécu longtemps à la chute des feuilles. Au retour du chalet, que la famille quitta vers la fin d'août, elle paraissait mieux, et pria instamment qu'au lieu de retourner à Neuchâtel, on la laissât passer l'automne à Glairesse. Mais aux premiers froids d'octobre, Herminie se trouva beaucoup plus mal, et le 29 du mois suivant s'exhala son âme innocente et belle. Elle avait jusqu'au bout persévéré dans le triste déguisement de ses affections, et cependant la patience et les tendres soins de ses parens ne s'étaient pas démentis un seul instant.

Dès la réception du fatal message je me mis en route

avec mon fils aîné pour porter à cette famille intéressante le tribut précieux des larmes de l'amitié. Je les trouvai tous trois, et surtout Mme Dampierre, plus résignés que je n'osais l'espérer, mais cette bonne mère, ainsi que je l'avais craint, était profondément affectée de l'idée d'avoir pu, par quelque point de sa conduite qu'elle ne savait deviner, déplaire à sa fille et mériter ses rigueurs.

Alors, voyant bien que, dans l'excès de son attachement, la malheureuse Herminie avait fait un faux calcul, je me crus dégagé de la promesse qu'elle avait exigée de moi, et déclarai tout à ses parens.

Hé bien! je l'avais supposé, s'écria vivement Rosine, mais jamais je n'ai osé en parler.

Et Mme Dampierre se jetant à genoux, et joignant les mains : Mon Dieu, daigne récompenser dans ton sein le dévouement de notre enfant, et la dédommager par tes grâces de tout ce qu'elle doit avoir souffert pour l'amour de nous !

Mon ami resta muet, mais roidissant son bras, et s'emparant de ma main, il la serra fortement et longtemps, et je vis qu'il faisait de stoïques efforts pour retenir ses larmes.

Cette scène me causa beaucoup d'émotion, mais je m'applaudis bientôt d'y avoir donné lieu, car je m'aperçus que mes amis me savaient gré de mon aveu, et que de jour en jour leur chagrin prenait un caractère plus tranquille. Rosine leur restait, et toute la tendresse dont sa sœur était l'objet se concentra sur sa tête chérie.

Cette aimable enfant devait aussi m'appartenir ; car, charmé de ses grâces naïves et de la maturité de son jugement, mon fils m'avoua qu'il s'estimerait fort heureux s'il pouvait un jour l'obtenir en mariage. Hélas ! déjà à l'égard d'Herminie, et longtemps avant sa maladie, il avait été entre M. Dampierre et moi, vaguement question d'une union pareille ; ainsi je ne doutai point que les vœux de

mon fils ne pussent recevoir leur accomplissement. Mais à ce voyage, nulle ouverture ne fut faite encore. J'éprouvais de la répugnance à parler d'avenir tandis que nous étions tout au passé, et il me semblait qu'il y aurait eu quelque chose de condamnable à faner par de riantes images les fleurs de deuil dont nous respirions encore le religieux parfum.

Y. (de Genève).

NB. Herminie a existé en Suisse telle qu'elle est peinte ici. Quelques changemens dans les noms des personnages et dans le lieu de la scène, voilà tout ce que cette nouvelle doit à l'imagination de l'auteur.

MÉMOIRES ET DOCUMENS

PUBLIÉS PAR LA

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA SUISSE ROMANDE.

TOME II, PREMIER CAHIER.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX, ÉDITEUR.

278 *pages in-8⁰, prix : 25 batz.*

« Essai sur l'origine et le développement des libertés des Waldstetten, par M. le professeur J. J. Hisely. »

Le berceau des libertés helvétiques est entouré de prestiges d'héroïsme et de poésie qui ont dû faire naître des doutes sérieux sur l'authenticité des faits qui s'y rattachent, et leur apparence presque fabuleuse devait donner lieu, parmi les savants, à de graves et fréquentes discussions. Il est vrai que ces discussions qui appartiennent au domaine de l'érudition n'ont eu que peu ou point de retentissement dans le public, lequel adoptant sans examen les traditions les plus répandues sur les causes de l'insurrection des cantons primitifs d'Uri, Schwyz et Unterwalden, considère avec raison la conquête de l'indépendance et la gloire de ceux qui l'ont fondée, comme des faits qui ne peuvent rien gagner aux élucubrations des savants. — Aussi ne saurait-il être question de contester des droits acquis par les plus nobles efforts et les plus généreux sacrifices ; il s'agit seulement de se rendre un compte fidèle et raisonné des circonstances qui ont accompagné la lutte et amené l'émancipation des Waldstetten.

Le monde ne se contente plus aujourd'hui de vagues traditions et de notions incomplètes; une connaissance plus ou moins approfondie mais réelle de l'histoire nationale rentre dans les pré-

occupations de tous les peuples intelligents ; elle forme l'un des premiers éléments de l'instruction publique, et la base essentielle d'un patriotisme éclairé et exempt de préventions. Dussions-nous même renoncer à quelques illusions, il faut à tout prix que le flambeau de la vérité pénètre aux sources de notre liberté et de nos droits, qui, dégagés des erreurs et des préjugés qui les offusquent, puiseront dans cet épurement une énergie et une force nouvelles.

Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture du mémoire de M. le professeur J. J. Hisely, dont le titre se trouve transcrit à la tête de cet article de la Revue. Ce travail très remarquable l'emporte sur les précédentes publications de la société d'histoire de la Suisse romande, par l'intérêt plus général du sujet qui y est traité avec autant de clarté que de savoir ; il atteste en même temps que cette société a compris la nécessité de donner à ses travaux une base large et solide, qui réponde aux encouragements de tout genre, et à l'accueil qu'elle a trouvé au-dedans et au-dehors de la Suisse. *L'essai sur l'origine et le développement des libertés des Waldstetten* n'a point été entrepris en vue de faire parade d'érudition, ou de critiquer des écrivains justement estimés. L'auteur, retenu loin de son pays par ses fonctions, éprouvait, comme il nous l'apprend lui-même dans son introduction, le besoin pressant de s'occuper de la patrie absente, en étudiant son histoire. Entouré des ressources littéraires que lui présentaient de riches bibliothèques mises à sa disposition, éclairé sur les défauts de notre histoire nationale par les doutes de plusieurs savants étrangers auxquels la liberté n'était pas moins chère dans les polders de la Hollande, qu'elle ne l'est aux habitants des Alpes suisses, il resta fidèle à la sainte bannière du vrai patriotisme, même en combattant l'erreur et les faux préjugés qui le dégradent. C'est alors que l'auteur publia, d'abord en latin, puis en français, un premier *Essai sur Guillaume Tell*[1], dont l'existence venait d'être remise en doute par quelques écrivains suisses et étrangers.

[1] Préface, p. XIII et XIV.

Cet essai justement apprécié par ses compatriotes, devint le lien qui rattacha d'abord l'auteur aux sociétés historiques de la Suisse, et plus tard aux établissements académiques de Lausanne. De retour dans ses foyers, il se livra avec une nouvelle ardeur à la recherche de tous les faits qui concernent l'émancipation des cantons primitifs, et parvint ainsi à reconstruire en quelque sorte le piédestal de notre histoire nationale égarée dans un conflit d'opinions exagérées et contradictoires.

Ces différentes opinions avaient fini par se formuler en deux systèmes plus ou moins accrédités, mais diamétralement opposés l'un à l'autre. Le plus ancien, celui qui s'identifiait en quelque sorte avec les croyances populaires, avait même acquis sous la plume éloquente de Jean de Muller l'autorité d'une chose jugée; lorsque M. le Dr. Kopp de Lucerne publia en 1835 une série de documents nouvellement découverts dans les archives des cantons orientaux, qui bouleversaient les notions les plus répandues et attaquaient fortement la vérité des récits de nos historiens les plus estimés. M. Kopp se bornait toutefois à ajouter aux documents qu'il publiait quelques commentaires propres à en faire ressortir la portée, et laissait parler l'autorité des chartes authentiques qui établissaient jusqu'à la dernière évidence la réalité des droits de la maison de Habsbourg sur les Waldstetten. Néanmoins ces documents remettaient en question la légitimité de l'insurrection des cantons primitifs, et transformaient *les héros du Grütli, les Tell* et tous leurs valeureux compagnons en audacieux et coupables *rebelles*. Heureusement pour la gloire de l'émancipation suisse, qu'en y réfléchissant, on s'apercevait bientôt que M. Kopp, trop préoccupé *des droits* positifs de la maison d'Autriche, n'avait point tenu compte *des faits* qui modifiaient ou annullaient même la valeur primitive de ces droits.

En un mot, le savant Lucernois traduisait l'insurrection des petits cantons au tribunal d'une cour d'assises, au lieu de la juger selon les principes moins absolus de la politique et de l'histoire.

D'un autre côté, on était forcé de reconnaître que Jean de

Muller était parti d'un point de vue évidemment erroné, en supposant les pâtres des vallées d'Uri, Schwyz et Unterwalden en possession d'une *liberté primordiale* et imprescriptible totalement inconnue en Europe depuis le règne de Charlemagne. Il est vrai que notre célèbre historien développe plutôt la pensée qui régnait traditionnellement en Suisse, qu'il n'exprime une opinion personnelle; mais comme il n'éleva aucun doute sérieux sur la valeur de ces traditions, il leur imprima un cachet d'authenticité qu'elles n'avaient pas. Aujourd'hui il est prouvé qu'au 15e siècle les cantons primitifs ne savaient plus leur propre histoire.

L'erreur de Jean de Muller venait évidemment de ce qu'il attribuait au 13e siècle des idées et des besoins qui n'appartiennent qu'aux siècles postérieurs, et prêtait à la *liberté ancienne* le sens beaucoup plus étendu que nous attachons à la *liberté moderne*. Au moyen âge les peuplades et même les villes les plus favorisées de l'Empire ne faisaient consister la liberté que dans la plénitude de jouissance des priviléges ou des immunités qui leur avaient été octroyées par les princes ou les seigneurs, sans y ajouter aucune idée de souveraineté ou d'indépendance absolue. Cela est tellement vrai que pendant les trois premiers siècles qui suivirent leur émancipation, les états de la confédération suisse bornèrent tous leurs vœux et tous leurs efforts à ne dépendre que de l'autorité immédiate de l'Empereur dont ils reconnurent, si ce n'est de fait, au moins de droit, la haute suzeraineté, jusqu'à la paix de Westphalie qui les en affranchit pour toujours.

C'est à l'auteur *de l'Essai* qu'il était réservé de se frayer une route nouvelle au milieu des écueils que ses devanciers avaient rencontré, et de remettre en lumière des vérités historiques contestées de part et d'autre avec plus ou moins de scepticisme ou de prévention. Ces vérités auraient peut-être paru encore plus évidentes pour la généralité des lecteurs, si l'auteur avait suivi dans leur développement une marche plus propre à faire ressortir certains rapprochemens importans, en offrant à la mémoire des points de repos, pour lui faire embrasser avec plus

de facilité l'enchaînement des faits et des dates nombreuses qu'il était indispensable de rappeler. Ce léger inconvénient, que nous nous permettons de faire remarquer à l'écrivain, n'ôte rien au mérite du savant, qui n'en a pas moins accompli avec bonheur et avec une rare impartialité, la tâche épineuse et hérissée de difficultés, qu'il avait entreprise par les motifs les plus louables.

Les soixante premières pages de l'*Essai* sont consacrées à l'examen préalable de l'état politique et social des Waldstetten aux 12ᵉ et 13ᵉ siècles ; cet examen fondamental fait avec autant de lucidité que de science, conduit l'auteur à cette conclusion importante (p. 22) — « qu'avant la fin du 13ᵉ siècle » les Waldstetten ne jouissaient pas également du privilège de » relever immédiatement de l'Empire germanique ; qu'elles » n'exerçaient pas les principaux droits de pays indépendant ; » qu'elles ne géraient pas même librement leurs affaires com- » munes, et qu'elles n'avaient ni landammann ni autre chef » de leur choix. En un mot, que ce que nous appelons main- » tenant cantons d'Uri, de Schwitz et d'Untervalden n'existait » pas encore. » Il expose en même temps la nature des droits héréditaires des princes de la maison de Habsbourg-Autriche sur les vallées d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden, soit comme propriétaires de fiefs domaniaux, soit comme landgraves de l'Argau et du Zurichgau, soit enfin comme vicaires-impériaux de la ville et de l'église de Zurich. M. Hisely a fait la part des *droits* positifs de la maison de Habsbourg-Autriche sur les Waldstetten ; mais en même temps il tient compte des faits dérogatoires ; il explique avec une parfaite connaissance de l'histoire contemporaine, les circonstances qui, en affaiblissant la valeur originelle de ces droits, préparèrent l'affranchissement des trois premiers cantons. — « Si l'on considère (dit l'auteur » de l'*Essai*) les droits de la maison de Habsbourg comme l'état » normal des choses, il faut, pour être conséquent, en recon- » naître l'abolition comme le résultat inévitable de la marche des » événemens et du progrès social. » Ce raisonnement pouvait être contesté dans le temps où les Suisses s'en firent une application anticipée, c'est ce que l'auteur prouve lui-même en observant

(p. 65) que « les vallées alpestres de la Suisse ne concurent « pas d'abord le projet d'une entière émancipation ; cette idée, « totalement étrangère aux mœurs de ce temps-là, ne se déve- « loppa que plus tard et par degrés. — Lorsque les hommes « de condition plus ou moins libre eurent obtenu le droit de « communauté ils songèrent à la conquête de la juridiction « inférieure, puis de la haute justice, et enfin à l'acquisition « des fiefs que divers seigneurs ecclésiastiques ou laïques pos- « sédaient dans leurs vallées. »

Pendant l'interrègne et les troubles qui agitèrent l'Empire au 13e siècle, les Waldstetten, maîtres de la route très fréquentée d'Italie par le St.-Gothard, acquirent une nouvelle importance et se virent recherchés par les différens compétiteurs qui se disputaient la couronne impériale. Les pâtres des Alpes, guidés par leur sagacité naturelle et par l'instinct de la liberté, profitèrent du besoin que l'on avait d'eux pour obtenir des Empereurs des concessions et des priviléges qui lésaient les droits de la maison d'Autriche sur les Vallées, et que cette maison refusait de reconnaître comme ayant été accordés par des souverains qu'elle traitait d'usurpateurs et auxquels elle contestait le pouvoir de faire de telles concessions. Il faut suivre dans l'ouvrage même de M. Hisely les alternatives de progrès et de ralentissement que l'émancipation graduelle des Waldstetten subit pendant la dernière moitié du 13e siècle.

La constance inébranlable avec laquelle ces peuplades pastorales poursuivirent la conquête de leur liberté au milieu des luttes de l'ambition et de la politique des princes offre le spectacle le plus curieux et le plus instructif. Mais pour en démêler la complication il ne faut jamais perdre de vue que les libertés des Waldstetten constituaient un véritable *privilége* accordé en dehors du droit commun de l'Empire, et que ces priviléges en eux-mêmes ne comprenaient point une indépendance absolue de toute suzeraineté.

Arrivant ensuite au premier traité d'alliance entre les 3 vallées d'Uri, Schwitz et Unterwalden, conclu le 1er août de l'an

1291. M. Hisely observe (p. 93) « qu'en ne considérant dans
» cet acte que la question du droit, il a pu être qualifié de re-
» bellion, — mais que les grands vassaux de l'Empire, don-
» nant eux-mêmes l'exemple fréquent de l'insubordination en-
» vers leur suzerain, ils avaient mauvaise grâce à qualifier,
» dans leurs rapports avec les peuples, *de droit légitime*, ce
» que, dans leurs rapports avec le chef de l'Empire, ils appe-
» laient *usurpation*. » — Le fait est que les Waldstetten usaient dans cette occasion du *droit d'association* qui, sans être précisément consacré dans le droit commun, était néanmoins toléré de corporation à corporation, pourvu que les droits de l'Empire ou des seigneurs fussent réservés.

L'auteur de l'*Essai* se rapproche beaucoup (p. 152) de l'opinion commune qui attribue aux vexations des Baillis autrichiens la cause immédiate du soulèvement des Vallées suisses; mais il pense que ce fut plutôt par leur vie licencieuse que ceux-ci se rendirent odieux au peuple que par une administration vraiment tyrannique, et sur ce dernier point il réduit à leur juste valeur les accusations exagérées des chroniqueurs (p. 146). A cette occasion il entre dans des détails curieux et peu connus sur les *Gessler*, les *Landenberg*. et les *Wolfenschiess*. Mais il faut avouer qu'il ne lève pas tous les doutes qui existent encore soit sur la réalité des personnages mêmes, soit sur les actes qui leur sont attribués par la tradition populaire (p. 123 à 143). En revanche, il rehausse et remet en lumière l'histoire de la *conjuration du Grütly* (p. 152 à 158). Quant à celle de *G. Tell*, elle formera la suite du mémoire dont nous rendons compte, et cette seconde partie du travail de l'auteur est attendue avec une impatience proportionnée à l'intérêt épique du sujet.

Mais c'est quand il arrive à l'époque mémorable qui précéda de quelques années la bataille de Morgarten, époque considérée par un juste orgueil national comme la plus glorieuse de l'histoire des Suisses, que l'auteur de l'*Essai* fait preuve d'une impartialité qui, toutefois, n'exclut point en lui le sentiment chaleureux d'un patriotisme sincère. Il réhabilite (p. 122) la mémoire des princes de la maison de Habsbourg, tr

niée par des haines ombrageuses et par le besoin momentané d'entretenir parmi le peuple une agitation que l'on jugeait utile à la défense d'une liberté encore mal affermie.

Nous recommandons à l'attention des lecteurs, même à ceux qui sont plus avides d'émotion que de savoir, le récit dramatique de la mort violente de l'Empereur Albert (p. 160) et de la vengeance exercée sur ses meurtriers par sa veuve Elisabeth et son fils Léopold. Le supplice et le repentir amer de *Rodolphe de Wart* (p. 169) expiant sur la roue les égaremens de l'esprit de parti, le dévouement conjugal de *Gertrude* sa femme, se tenant silencieusement pendant 3 jours entiers sous l'échafaud où expirait son époux; la disparition et la fin obscure du comte *Jean le parricide* (p. 167), dont la tombe, long-temps ignorée, a été retrouvée, l'an passé, par M. Godefroi de Mulinen, dans l'Eglise des Augustins de Pise, où aucun monument ne rappelle le haut rang et l'étrange destinée de ce prince coupable; la fuite de *W. d'Eschenbach*, caché pendant 35 ans sous la houlette d'un berger et ne révélant qu'au lit de mort la noblesse de sa conduite; tous ces épisodes auxquels l'auteur a ajouté de nouveaux détails, offrent, quoiqu'entièrement vrais, tout l'intérêt du roman. Cependant la vengeance ne s'étendit point aussi loin que le prétendent nos chroniqueurs : le supplice de Wart qui, seul, paya pour tous, suffit aux enfans d'Albert pour appaiser les mânes de leur père odieusement assassiné; les autres régicides ne furent proscrits par l'Empereur *Henri VII*, de la maison de *Luxembourg*, qu'après avoir résidé pendant plusieurs années, sans être inquiétés, dans le pays où le crime avait été commis; quelques-uns même, comme *Rod. de Balm*, moururent dans leur propre château (p. 168) où la honte et le rémord les tenaient séquestrés.

A la suite de ces scènes tragiques, on éprouve (dit l'auteur) une joie bien douce de pouvoir réhabiliter la mémoire d'une princesse de 28 ans, que l'esprit haineux de quelques-uns de nos *rapsodes* s'est complu à nous peindre comme une *Euménide* se baignant avec volupté dans le sang de ses ennemis, pour faire contraste à la résignation de l'infortunée *Gertrude de*

Wart, qui, néanmoins, se remaria en 1317 à un chevalier *de Ramstein* (p. 170).

Agnès, reine de Hongrie, fille chérie de l'Empereur Albert, qui finit ses jours au monastère de Konigsfelden, fut dès sa jeunesse une princesse douce, bienfaisante et charitable, que les Confédérés eux-mêmes choisirent plusieurs fois comme *médiatrice* entr'eux et la maison d'Autriche (p. 173. Note 144. C.). Bon nombre de documens authentiques ne laissent aucun doute sur le caractère et le mérite de cette pieuse princesse. M. Hisely nous apprend que ces découvertes sont principalement dûes aux infatigables et savantes recherches de feu M. *N. F. de Mulinen*, ancien avoyer de Berne, dont la noble ambition tendait, non pas à dissimuler des faits favorables à la liberté, comme l'esprit de parti poussé jusqu'à la monomanie s'est permis de le dire, mais au contraire, à remettre ces faits dans leur véritable jour, afin de rendre la liberté forte et respectable en la purgeant de l'erreur et des préventions qui la rendent hostile. Qui de nous n'a visité cette célèbre abbaye de Königsfelden où les figures stupides et les rires hébétés ou sardoniques des malheureux aliénés qui peuplent maintenant cet asile, viennent se mêler aux ombres glorieuses des Habsbourg. Qui ne s'est reposé dans l'oratoire gothique de la reine Agnès, sur ce tronc de noyer, témoin muet du meurtre parricide d'un monarque puissant. Qui n'a admiré comme nous les antiques vitraux de la chapelle où l'innocente et pieuse vie d'Agnès se retrace au travers de mille rayons d'or, de pourpre et d'azur? En contemplant ces merveilles des siècles reculés, l'on sent combien la vue des lieux ou des objets matériels témoins des événemens passés, ajoute à la vivacité de nos souvenirs; il est fort douteux que la mémoire de Guillaume-Tell et du premier serment des trois Suisses se fut conservée parmi le peuple, sans *la chapelle de Tell* et la petite pelouse du *Grütly*. C'est une raison puissante pour mettre plus d'importance à la conservation des monumens auxquels se rattache l'histoire de notre patrie, et le moyen le plus naturel et le plus assuré d'entretenir le vrai patriotisme.

Il importait à l'empereur Henri (VII) de Luxembourg, successeur d'Albert I[er], de trouver sur la dangereuse route d'Italie, non des ennemis, mais de vaillants amis prêts à lui ouvrir le passage des Alpes, ou à le soutenir en cas de revers; il suivit donc l'exemple de ses prédécesseurs, chercha à affaiblir la puissance des ducs d'Autriche et accorda A° 1309 aux vallées de *Schwitz* et d'*Unterwalden* la confirmation des priviléges que leur avait accordé l'empereur Fréderic II, A° 1240, priviléges que Rodolphe I[er] n'avait ratifiés, et qu'Adolphe de Nassau n'avait reconnus que dans un extrême embarras (p. 178); et même il ne les leur accorda que temporairement et *à bien plaire* (p. 179, N° 352.)

En quoi consistaient donc ces concessions? — A affranchir les deux vallées de la juridiction intermédiaire du *Landgrave*, pour ne dépendre, comme Uri, que de la juridiction immédiate de l'Empereur qui donna à ces vallées un *Avoué* ou *Lieutenant-Impérial* remplaçant les *Baillis autrichiens;* et même ce lieutenant fut entr'autres, *le comte Rodolphe de Habsbourg-Lauffenbourg* (p. 179) dont la branche faisait cause commune avec l'empereur contre celle de Habsbourg-Autriche. De leur côté, les ducs d'Autriche soutinrent l'imprescriptibilité de leurs droits de haute-juridiction et maintinrent leurs baillis dans le pouvoir de l'exercer sur les deux vallées de Schwitz et d'Unterwalden. Néanmoins, comme on le verra dans l'*Essai* (p. 180), les concessions qui venaient de leur être faites avaient une grande importance pour les pâtres de ces vallées en les affranchissant de tout tribunal étranger.

Après la mort de Henri VII (A° 1313) les Waldstetten prirent chaudement le parti de *Louis de Bavière* contre *Fréderic d'Autriche* dit *le Beau,* son compétiteur, car celui-ci ne pouvait, sans compromettre tous les intérêts de sa maison, reconnaître des priviléges qui semblaient s'être éteints avec la vie du souverain qui ne les avait accordés que temporairement. Cependant les trois vallées, étroitement unies entr'elles dès l'an 1291, et encouragées dans leur résistance par le roi Louis de Bavière, bravèrent l'excommunication papale et la puissance

formidable des ducs d'Autriche, et tranchèrent sur le champ de bataille de Morgarten (voy. p. 192) la question insoluble de leur liberté naissante.

Qui ne reconnaîtra dans ces événemens mémorables l'ascendant réel d'une volonté *uniforme* et *persévérante* sur les calculs de la politque toujours soumise à mille variations. L'ambition des pâtres suisses était modérée; elle se bornait à ne pas dépendre des vicissitudes d'un pouvoir extérieur et à ne pas être contraints de porter leurs différends devant des tribunaux étrangers à leurs mœurs et à leurs besoins. Aucun intérêt vénal, aucune passion politique ne souilla leur sage poursuite, et les triomphes les plus éclatans couronnèrent leurs nobles efforts.

Telles sont les vérités que le travail plein de mérite de M. Hisely rehausse et remet en évidence : ce travail forme la base solide d'une histoire populaire de l'indépendance helvétique, plus véridique et non moins fertile en hauts enseignemens que toutes celles qui ont paru jusqu'ici.

Quant à l'exécution typographique de ce second volume des mémoires de la société, elle ne laisse rien à désirer, et quoique le texte se trouve accompagné de dates nombreuses et de citations classiques *grecques* ou *latines* et *allemandes* très importantes, qui compliquent singulièrement le travail de l'impression, nous devons reconnaître que ce volume annonce un véritable progrès, dont nous félicitons l'Editeur.

Ce 10 décembre 1839. F. D. G.

LA DERNIÈRE

RÉVOLUTION DE ZURICH,

OU

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS

PROVOQUÉS PAR L'APPEL DU DOCTEUR STRAUSS A LA CHAIRE DE THÉOLOGIE DANS L'UNIVERSITÉ DE ZURICH ;

extrait de lettres inédites et d'écrits publiés en langue allemande, par A. Bauty, pasteur. 24 pages in-8. 25 rap. — Librairie de Marc Ducloux.

On désirait une relation simple, rapide et fidèle des événemens de Zurich. M. le pasteur Bauty vient de répondre à ce vœu par la publication d'une courte brochure, qui ne manquera pas d'être accueillie avec empressement. Nous croyons que l'auteur a eu le premier des mérites, celui d'être aussi exact que peut l'être, le lendemain d'une révolution, un homme trop consciencieux pour ne pas chercher la vérité et trop judicieux pour ne pas la chercher aux bonnes sources. Nous croyons aussi qu'il a fort bien prouvé, sinon que *la révolution de Zurich est due tout entière au sentiment religieux,* du moins que ce sentiment y a eu de beaucoup la plus grande part, et que tout autre mobile eût donné à l'événement un autre caractère et un autre résultat. Il faut bien que le matérialisme lui-même s'accoutume à cette conclusion-là; elle ressort trop évidemment des faits; il faut bien encore qu'il absolve ce sentiment religieux du reproche de fanatisme, à moins que *religion* et *fanatisme* ne soient une même chose; car l'histoire n'a peut-être à citer aucun mouvement religieux, de la même durée et

de la même intensité, qui ait été plus irréprochable sous ce rapport; ce qu'il a eu de moins pur est sorti, presque tout entier, d'une autre source que du sentiment religieux.

M. Bauty, en avouant franchement son dessein, a donné de son impartialité une garantie au moins aussi bonne que l'indifférence et la froideur affectée de certains historiens. Cette franchise plaît et rassure. Nous croyons qu'en général il s'est tenu en garde contre la prévention. D'ailleurs les faits principaux et caractéristiques de cet événement ne sont plus contredits. Nous aurions souhaité que l'auteur se fût invariablement borné aux faits constatés, et n'eût tenu compte des ouï-dire et des conjectures, que comme de symptômes de l'opinion, ou de simples témoignages de l'agitation des esprits. Pouvait-on mentionner dans un autre sens cette *guillotine commandée à Colmar par la majorité radicale du gouvernement?* L'auteur ajoute, il est vrai, qu'*il ne garantit pas le fait,* et qu'*il se contente de le citer comme un bruit qui a couru*. Il nous semble qu'il fallait, ou ne pas le citer du tout, ou le citer essentiellement comme une preuve de l'excessive défiance que certains hommes avaient inspirée. Lorsque l'auteur dit, en parlant d'un complot : « Il ne peut être mis en doute; on en a eu plusieurs indices, » il nous paraît oublier que des *indices* ne peuvent fonder l'évidence et exclure le doute. L'auteur dit « que le » major Uebel, sans en *avoir reçu l'ordre,* obstrua avec sa troupe » l'entrée d'une rue où le peuple devait passer. » Est-il bien certain qu'il n'en eût pas reçu l'ordre?

M. Bauty fera bien peut-être, si sa brochure se réimprime, de changer quelques mots à la phrase suivante, sur le sens de laquelle il ne voudrait pas qu'on se méprît : « Le prétexte de cette saisie » *(d'une lettre du comité)* est la citation de ce passage de la Bi- » ble : *Conduisez-vous comme des hommes, avec fermeté.* » Cette phrase n'a-t-elle pas un peu l'air de représenter la saisie dont il s'agit comme une attaque à la Bible, et de supposer que la forme biblique d'une pensée la rend innocente et inattaquable? L'auteur sûrement ne l'entend point ainsi.

Quant au jugement que porte M. le pasteur Bauty sur le dénouement du drame zuricois, chacun l'acceptera ou le repoussera selon

ses maximes; cela ne peut rien ôter au mérite de la relation, considérée simplement comme relation. A travers la diversité inévitable des appréciations, les faits demeurent. Que l'auteur dise : « Ce n'est » pas le peuple qui a précipité le dénouement de toute cette affaire; » c'est un coup de la Providence; » que la marche, vers Zurich, d'une multitude armée de fusils, de bâtons et de massues, lui paraisse « la » procession solennelle d'un peuple chrétien, » l'auteur rend ses impressions, voilà tout : la narration n'en est pas, pour cela, moins exacte et moins digne de foi. Cette phrase même : « Les Zuricois, » on ne peut trop le répéter, n'ont point requis et n'ont point opéré » la dispersion de leurs magistrats, » énonce moins un fait qu'un jugement individuel sur des faits. Toutefois, nous aurions mieux aimé que la brochure ne contînt que des faits. Nous voudrions, pour notre compte, que l'auteur ne nous eût pas obligé, en louant sans restriction l'acte qui a dénoué la révolution de Zurich, de déclarer que nous n'estimons pas la cause jugée, et qu'en attendant nous déplorons le caractère guerrier et agressif que le mouvement a pris en dernier lieu. En pareille matière, nous ne préférons guère les *coups de peuple* aux *coups d'Etat,* et nous haïssons de voir un mouvement religieux devenir un mouvement politique. L'Eglise a d'autres et de meilleurs moyens de se maintenir en possession de la vérité. On dira qu'il s'agissait d'autre chose, du droit constitutionnel de la vérité dans l'Etat. Nous ne demanderons pas : pourquoi donc la vérité a-t-elle des droits constitutionnels? Nous dirons seulement que le comité central, animé d'une piété si pure, n'avait point commandé la marche contre Zurich, et que ce dénouement n'est point sorti de la même source que tout ce qui l'avait précédé, mais du bruit généralement répandu que des troupes étrangères devaient venir au secours de quelques individus contre la nation. Le mouvement, dès lors, sans cesser d'être religieux, s'imprégna fortement de fierté nationale et d'indignation patriotique. Le citoyen, dans cette dernière crise, domina le chrétien sans l'absorber. Mais l'on a pu dire et l'on a fait croire que le sentiment religieux, qui n'avait pas inspiré la moindre velléité de guerre aux hommes de Kloten, est le même qui arma de fusils et de massues les hommes de Pfäffikon. C'est cette opinion qui a pris le dessus, et nous le regrettons.

En refusant, pour le moment, de nous associer à toute la satisfaction de l'auteur, nous sommes loin de jeter le moindre doute sur la pureté de ses sentimens, et nous sommes bien convaincu que s'il avait vu dans l'affaire de Zurich une *sédition*, « il en aurait, comme chrétien, gémi le premier. » Nous savons très-bien que nos vœux et les siens, ses sentimens et les nôtres, sont essentiellement les mêmes. D'ailleurs, nous aimons à répéter que sa narration nous inspire autant de confiance que d'intérêt. Elle est, ainsi que l'événement dont elle rend compte, le produit d'un sentiment religieux profond, et sa simplicité naturelle, sa popularité vraie devient quelquefois éloquente. C'est à la fois une analyse fort nette et un tableau très-animé du mouvement zuricois. Ce récit fera beaucoup penser, soit par les faits mêmes qu'il retrace, soit par les réflexions, d'une forme compacte et précise, que l'auteur y a entremêlées, et qui, fondues dans la narration, marchent pour ainsi dire avec elle. Deux de ces réflexions, qui donnent de la gravité au récit sans le ralentir, nous ont particulièrement frappé.

« On ne peut comprendre, dit l'auteur, que les propos tenus au » sujet de la vocation du docteur Strauss aient pu être proférés dans » la salle des députés d'un peuple chrétien. Remercions toutefois » ceux qui les ont prononcés d'avoir usé de franchise, et de s'être » abstenus de feindre du respect pour la Bible tout en attaquant ses » doctrines. »

La seconde réflexion est celle-ci :

« Outre la révocation de Strauss, la pétition du comité central » sollicitait pour l'Eglise un synode mixte, c'est-à-dire composé de » laïques et d'ecclésiastiques. Les amis de la religion étaient bien » obligés d'en venir là, dès l'instant que les corps politiques, abju» rant leur rôle naturel de protecteurs de l'Eglise, avaient osé la » persécuter en la menaçant dans sa doctrine. »

Ces paroles sont remarquables. On nous permettra d'en approfondir le sens.

Dès que, dans une circonstance quelconque, les *amis de la religion* peuvent solliciter la création d'un synode mixte, il est clair que cette institution n'est pas contraire à la religion; autrement, elle ne pourrait être sollicitée dans aucune circonstance.

Si l'utilité d'un *synode mixte* est de sauver la doctrine, que, dans les mêmes circonstances, un synode clérical ne pourrait pas sauver, un synode mixte n'est donc pas essentiellement hostile à la doctrine, et l'on peut croire que, s'il est disposé et même seul habile à la sauver dans des temps difficiles, il n'en deviendra pas l'ennemi et le fléau dans les temps ordinaires. D'ailleurs, on ne le crée pas pour un jour, pour le seul moment du péril; il est censé devoir survivre au péril, et devenir un rouage permanent et régulier du gouvernement de l'Eglise; on doit supposer qu'il y est propre; sans cela, on aurait, à titre de sauveur, introduit l'ennemi dans la place; il faut donc, ou refuser une bonne fois son *secours,* ou, une fois pour toutes, accepter son *concours.*

Nous voyons aussi que, *dès l'instant* que les corps politiques *menacent* la doctrine de l'Eglise, les amis de la religion sont obligés de solliciter un synode mixte. Il ne faut donc pas attendre que la doctrine soit abolie, il faut s'y prendre plus tôt, c'est-à-dire dès l'instant qu'on voit la doctrine *menacée,* non pas seulement, sans doute, d'une manière formelle et explicite, mais par des manifestations sur le sens desquelles il n'est pas permis de se tromper.

Mais ce serait déjà trop tard. Comment espérer que les corps politiques, au moment même où ils *menacent* la doctrine de l'Eglise, accorderont à ses sollicitations le synode mixte destiné à préserver la doctrine? Les sollicitations seront vaines alors à moins de devenir elles-mêmes des *menaces;* or quel est le but des institutions sinon de reculer le moment des menaces, et même, s'il se peut, de leur enlever d'avance tout sujet et toute occasion? Le plus sûr et le meilleur serait donc de prévenir l'instant où la doctrine pourra être menacée par ses protecteurs naturels, et d'instituer à tout événement ledit synode mixte, lequel, étant utile pour sauver la doctrine de l'Eglise, ne saurait manquer, en attendant, d'être bon à quelque autre chose. C'est ce que pensait, en 1838, la minorité de la délégation des classes : serait-ce aujourd'hui l'avis de la majorité? Qui sait? Peut-être a-t-elle été *obligée d'en venir là.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LECTURES POUR LES ENFANS. Journal paraissant le 1er de chaque mois par livraison de 24 pages, formant pour l'an un joli volume in-12° de 288 pages. La collection de 12 Nos brochée en un volume est en vente au prix de 13 batz. Imprimerie et librairie de M. Ducloux, éditeur.

Heureux les parents qui n'auront pas besoin de ce petit livre, parce qu'ils sont eux-mêmes pour leurs enfants une *lecture* vivante, qu'ils ont pris l'habitude de converser souvent avec eux, et qu'ils n'ont rien négligé pour rendre ces conversations utiles, s'instruisant eux-mêmes sans cesse pour instruire. Mais il est de bons parens, pleins du désir d'accomplir entièrement leur tâche, qui n'ont pas une instruction assez variée et que leurs occupations empêchent de faire les études nécessaires pour que les momens passés en famille contribuent au développement de leurs enfants : c'est à ceux-ci que nous offrons ce livre comme un manuel et une aide ; les engageant à s'en servir eux-mêmes, afin que les enfants reçoivent *par eux* l'amusement et l'instruction qu'il renferme. S'ils n'ont pas même le temps de faire cela, nous osons leur conseiller, pour ce livre et pour presque tous les autres, de ne pas les livrer entre les mains des enfans, qui se contentent de les parcourir, mais de les faire lire haut auprès d'eux, d'en parler au petit lecteur afin qu'il se rende compte de ce qu'il a lu, et qu'il en fasse l'application dans sa propre vie. — En général, les parens s'entourent trop peu de leurs enfants ; leurs devoirs accomplis, on les envoie s'amuser, soit pour se reposer soi-même, soit par l'idée, qu'on exagère beaucoup, du besoin qu'ils ont de jouissances et de liberté. Sans doute ce besoin est là, et il faut le satisfaire ; mais combien l'on se trompe sur les moyens ! Il y a une telle surabondance de bonheur dans le jeune âge, tant de poésie vient animer tous les objets qui l'entourent, que tout ce qui n'est pas décidément nuisible, est bon. Il est probable qu'un cercle complet d'occupations utiles, mais variées et auxquelles on saurait intéresser l'enfant, ne le fatiguerait point et rendrait presque superflues ses heures de récréation. L'enfant qui s'amuse bien est sérieusement occupé de son affaire, plus qu'aucun homme fait ne l'est des siennes ; cette capacité d'attention prouve qu'une occupation intéressante ne le fatiguerait pas plus qu'un jeu, lorsque d'ailleurs il y pourrait mettre le degré de liberté qu'il est juste de lui accorder. Lorsqu'on entend les enfans, au sortir du travail, s'écrier avec une espèce de passion : « on va s'amuser ! » qu'on les voit s'élancer avec impétuosité vers le théâtre de leurs jeux et s'y absorber

au point qu'ils oublient les ordres donnés et l'heure du retour, n'aperçoit-on pas le germe du goût effréné d'indépendance et de plaisir par lequel tant de jeunes âmes se sont perdues? n'a-t-on pas lieu de s'en effrayer? et n'est-on pas averti de préparer à l'adulte par d'heureuses habitudes un avenir plus calme?

Lorsqu'un enfant montre peu de goût pour les plaisirs bruyants, qu'il aime la lecture, on s'en réjouit; mais qu'on se demande s'il n'entre pas beaucoup de paresse dans le plaisir qu'on éprouve; quand on a procuré de bons livres à cet enfant, et qu'on a veillé à ce qu'il n'en lise pas de mauvais, on croit avoir tout fait; c'est, au contraire, cet enfant-là qu'il faut avoir près de soi, et faire lire haut, lentement et avec réflexion. Sans cela, livré sans cesse à lui-même, ses facultés se développent sans équilibre et sans proportion; l'imagination devient prépondérante, peu à peu l'esprit ne veut plus faire d'efforts, il ne veut plus observer, combiner, il ne veut que rêver et s'amuser; et les lectures même les meilleures, faites par un enfant qui grandit sous ces auspices, restent sans fruit, parce qu'il lit superficiellement et ne s'arrête qu'à ce qui offre un intérêt dramatique; les historiettes deviennent sa seule pâture, et il se prépare ainsi, pour un âge plus avancé, à n'aimer que les romans. L'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, qui font les délices de quelques enfants, sont comptés par le plus grand nombre parmi les ennuis de la classe. Nous avons connu pourtant une fillette de quinze ans qui dévorait les *Conversations sur la chimie* avec le plaisir que d'autres éprouvent en lisant des contes de fées. Cette jeune fille n'était point un prodige, elle n'était pas pédante, point présomptueuse, elle savait rire, sauter et chanter aussi joyeusement qu'une autre; mais on lui avait appris à observer et à jouir des choses qui l'entouraient, au lieu de se perdre dans des espaces imaginaires. A tout âge le plaisir d'*apprendre* est très-grand, lorsqu'à l'étude ne se lient pas des bancs, des chambres fermées, des heures d'immobilité et tout l'appareil des écoles. Qu'on ouvre les yeux de l'enfant sur les phénomènes de la nature, qu'il connaisse par l'observation la variété infinie des formes, des organes et de leur emploi dans les plantes, les mœurs des animaux où se réfléchit une partie de sa propre vie morale, qu'on fasse de ce qui l'entoure comme une grande famille dont chaque individu lui soit connu par son nom et son caractère; que chacun d'eux lui parle de ce *bon Dieu* qui l'a fait et l'a mis si bien à sa place; on aura ouvert à l'enfance une source intarissable de joies, et l'on aura fait entrer dans son esprit les éléments de toute étude sérieuse.

C'est sous l'influence d'une telle pensée que les *Lectures pour les enfans* ont été faites, et les parens qui veulent amuser raisonnablement leur jeune famille, y trouveront une agréable variété de sujets bien choisis,

traités avec clarté, et vraiment à la portée des enfans. Les explications sur divers objets d'industrie et d'histoire naturelle sont très-bien faites; animées, pittoresques, faciles à comprendre. Les morceaux religieux, quoique mieux à la portée de jeunes esprits que la plupart de ceux que nous ayons vus, pourraient être plus simples encore; mais c'est exiger une chose peut-être trop difficile. Le style religieux est chargé d'images dont le sens nous est si familier qu'elles ne sont plus des images pour nous; et parce que l'enfant se sert de nos formules, nous croyons qu'il a compris; c'est une grande illusion. Il n'y a qu'à le laisser parler, l'écouter, et l'on verra que ses idées sont beaucoup trop matérielles pour qu'il comprenne les métaphores; son cœur s'ouvre à l'amour, l'amour développe son intelligence des choses saintes d'une manière admirable et surprenante; mais pour ce qui s'adresse à l'esprit seul, on ne saurait être trop simple. Il y a des morceaux qui ne laissent rien à désirer sous ce rapport, par exemple *Les nuages* et *L'ami céleste*. Nous transcrivons le dernier.

L'AMI CÉLESTE.

Ce titre d'*Ami* ne réveille-t-il rien dans votre cœur; chacun de vous ne pourrait-il pas me nommer quelque jeune garçon, quelque jeune fille, me disant c'est mon ami, nous allons ensemble aux mêmes leçons, et j'ai du plaisir à l'avoir pour le compagnon de mes jeux; ou bien, c'est mon amie; une de mes plus grandes joies est de me trouver avec elle, de lui dire toutes mes pensées. Quel que soit le nom de la personne pour qui vous avez une telle affection, vous me comprenez tous bien lorsque je prononce ce doux nom d'*Ami*.

Eh bien, je désire vous montrer aujourd'hui comment Jésus est aussi votre *Ami*..... N'est-ce pas, vous êtes portés à aimer, à choisir pour vos amis ceux qui sont bons avec vous, ceux qui vous font du bien et du plaisir quand ils le peuvent? — Voyons ensemble si Jésus a fait cela pour vous.

D'abord, je suis assuré que vous êtes contents d'être dans ce monde; si vous y étiez tout seuls, il n'en serait pas de même, n'est-il pas vrai? Mais vous avez auprès de vous de bons parens, des frères et des sœurs; de plus, vous vous réjouissez à la vue de tout ce qui vous entoure: par exemple vous aimez le retour du printemps, les arbres et leurs jolies feuilles, les prés, les fleurs de toute couleur qui se trouvent au bord des haies, le long des champs. Vous êtes heureux encore, lorsque le bon matin vous entendez les petits oiseaux chanter, lorsque vous les voyez voler de branche en branche, ou venir même jusque devant vos maisons et sur votre fenêtre. Vous jouissez de tout cela, mais qui a fait toutes ces choses? Qui vous les a données pour vous rendre contents? — Christ

est appelé dans la Bible la *Parole*, parce qu'il est venu lui-même parler avec les hommes ; eh bien ! écoutez ce qui est dit de cette *Parole* : *Au commencement était la Parole, la Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu : toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.* Vous voyez donc que cette Parole qui a créé toutes choses, c'est le Seigneur Jésus-Christ. Jésus est donc bien bon pour vous, mes chers amis, et lorsque vous jouissez de toutes ces choses, dites-vous quelquefois, c'est Jésus qui me les a données. — Mais il a fait davantage encore. Dans les versets de St. Jean que je viens de vous citer, il est dit : *La Parole était au commencement avec Dieu ;* vous savez tous de plus que Jésus est venu sur la terre ; c'est précisément en quoi il a montré le mieux combien il nous aimait. Figurez-vous ce Jésus dans le Ciel parfaitement heureux, auprès de Dieu son Père ; il aime son Père et son Père l'aime ; ils ont en horreur le péché, car vous savez que Dieu est *saint ;* eh bien, Jésus quitte toutes ces choses ; et pourquoi? ..... Pour venir sur la terre, y venir dans la pauvreté ; oui mes amis, car à sa naissance il fut placé dans une crèche, et durant sa vie, *il n'avait pas un lieu où reposer sa tête ;* il était assisté par quelques femmes pieuses qui le suivaient (Luc VIII, 2, 3).

Mais pour qui Jésus a-t-il fait cela? St. Paul nous dit : *Vous connaissez la charité de notre Seigneur Jésus-Christ qui étant riche s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté vous fussiez rendus riches.* Il s'est donc fait pauvre pour nous. — Ce n'est pas tout encore. La Bible nous dit : *personne n'a un plus grand amour que celui-ci, si quelqu'un donne sa vie pour ses amis*, et Jésus a donné en effet sa vie pour nous ; mais en ceci la charité de Jésus est bien grande, c'est qu'en donnant sa vie pour vous, pour moi, pour tous les hommes, il l'a donnée pour des pécheurs. Lui qui hait le péché, il a voulu porter la peine que nos péchés méritaient.

Celui qui nous a tant aimés, ne devrions-nous pas l'aimer du fond de nos cœurs? Mais, je vous le demande, est-ce bien là ce que vous ressentez pour lui? Si Jésus vous disait comme à Pierre : *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu?* pourriez-vous lui répondre : *tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime.* Je crains bien que non, mais ne perdons pas courage. Vous n'oseriez pas aller vers un de vos camarades lui dire : J'en suis bien fâché, mais je ne t'aime pas beaucoup. Eh bien, c'est pourtant ce que je vous conseille de dire à Jésus si telle est la vérité, et il ne s'en offensera pas, si vous le lui dites en désirant avec sincérité qu'il en soit autrement. Et même il vous prévient dans son amour, en vous disant : *Voici je me tiens à la porte et je frappe, si quelqu'un entend ma voix, et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui*

et lui avec moi. Ainsi Jésus, si vous le désirez, peut être toujours avec vous, ce que ne peuvent pas toujours vos amis d'ici-bas. Par exemple, Charles viendrait volontiers vers vous, mais il est occupé et ne peut quitter la maison ; ou même s'il le pouvait, peut-être préfèrera-t-il un autre emploi de ses recréations. Mais je veux supposer qu'il vous aime aussi, et qu'il vient de tout son cœur auprès de vous ; êtes-vous certain avec cela, que vous trouverez tout le plaisir que vous vous promettiez à jouer ensemble?

Vous voyez, chers enfans, qu'il y a toujours trois conditions aux joies que nous attendons de nos amis terrestres :

Le pourront-ils?

Le voudront-ils?

Et s'ils le veulent et le peuvent, sommes-nous encore assurés de n'être point trompés dans notre attente?

L'amitié est pourtant une chose bien douce, et pour me servir d'une comparaison, elle est une charmante fleur que vous ferez bien de cultiver, car elle répand un doux parfum dans la vie. Mais il est des jours orageux, où vous ne pourriez vous réjouir de ce parfum, où cette plante pourrait être desséchée, ou vous-même souffrant ou infirme ne sauriez vous réjouir à sa vue; alors, chers enfans, dans ces jours qui passeront aussi sur vos têtes, comme ils ont passé sur celle de tous vos devanciers, vous seriez bien heureux de posséder un ami, toujours présent, toujours prêt à vous aider, toujours compâtissant, toujours capable de vous donner ce qui peut remplir votre cœur de joie.

Eh bien ! Jésus est cet Ami !.....

Qui donc soutiendra ma faiblesse
Dans le danger?
Qui donc pourra dans ma jeunesse
Me diriger?
Qui me donnera dans la vie
Paix et bonheur?
C'est l'Ami divin que je prie,
C'est mon Sauveur.

Les poésies de ce recueil ont en général atteint le même idéal de simplicité enfantine sans que la pureté de la forme ait été sacrifiée. La plupart des vers sont bien faits et d'une aimable naïveté. Les historiettes sont bien racontées et bien choisies ; cependant nous pensons qu'elles seront de plus en plus remplacées par des morceaux d'instruction, et qu'il n'y en aura plus que comme assaisonnement. De jolies vignettes ornent chaque cahier, et nous nous réjouissons de ce que le bas prix de ce joli petit ouvrage le met à la portée de beaucoup de familles.

TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE.

CRITIQUE.

POÉSIE.

PHILOSOPHIE ET RELIGION.

HISTOIRE.

BIOGRAPHIE.

VOYAGES.

INTÉRÊTS PUBLICS.

ÉGLISE.

ÉTUDES.

BEAUX-ARTS.

* *

CORRESPONDANCE.

des plus élancées. Sans qu'il soit besoin d'en dire d'avantage, chacun se figure aisément l'effet que devra produire ce monument d'une belle simplicité, au milieu d'une île de verdure, et environné des flots de notre lac que Rolle voit d'un bleu si pur.

Quel plus noble moyen avons-nous d'embellir encore notre beau pays, et de lui ajouter les ornements des arts, qu'en le consacrant par les monuments de notre reconnaissance ? Si les républiques peuvent, ou *doivent même* être ingrates quelques fois, il ne leur est pas permis de l'être envers les tombeaux. D'ailleurs conserver à la postérité le souvenir des vertus du citoyen, n'est-ce pas léguer à nos fils leur plus noble exemple ? Dans un pays qui doit tant à *celui que nous avons perdu*, il n'est, nous l'espérons, personne qui ne s'intéresse vivement à ce projet, dont l'exécution ne sera pas retardée plus long-tems. Plusieurs citoyens de la ville de Rolle, réunis en comité, se sont occupés avec activité et avec zèle de la direction de cette affaire, et l'on nous permettra de publier ici la circulaire qu'ils adressent sur ce sujet à leurs concitoyens :

» Les journaux ont annoncé qu'une société de citoyens de Rolle, agissant avec l'approbation des autorités, et pénétrés des obligations que la Patrie a hautement reconnues envers un grand citoyen, feu le général Fréderic César de la Harpe, a formé le dessein d'élever un monument à sa mémoire, afin de perpétuer le souvenir des services qu'il a rendus et dont ses compatriotes ont conservé une vive reconnaisssance. Le gouvernement du canton de Vaud a souscrit à cette œuvre nationale ainsi que d'autres gouvernements de la Suisse, et *Rolle*, la ville natale de ce citoyen éminent est le lieu où le monument doit être élevé ; une partie des ouvrages sont déjà achevés, et dès le commencement du printemps on travaillera à l'obélisque. »

» Les habitans de Rolle ont déposé avec empressement leur offrande ; de toutes parts et même des pays les plus éloignés, les Suisses qui les habitent, ont offert leurs dons pour l'accomplissement de cette œuvre nationale : toutefois les sommes reçues ne suffisent pas. Le monument doit être simple, mais noble ; il doit être digne du peuple qui l'élève, aussi la société qui en a conçu l'entreprise, et qui en dirige les travaux, se fait un honneur de solliciter de nouveau les dons patriotiques de ses concitoyens et de leur présenter la souscription qui doit atteindre ce but. »

» Des événements récens ont mis notre pays en danger. Nos bataillons

sans s'arrêter à compter le nombre des ennemis qu'ils auraient à combattre si la guerre venait à éclater, se sont portés sur les frontières, ils étaient prêts s'il le fallait, à sacrifier leur vie pour protéger les libertés et l'indépendance de leur patrie : aujourd'hui qu'il s'agit d'élever un monument patriotique à un homme qui dans une crise semblable nous a assuré ces libertés et cette indépendance, ces mêmes hommes qui marchaient bravement à la rencontre de l'ennemi, et les citoyens en général ne refuseront pas leur offrande pour acquitter une dette de reconnaissance nationale. C'est dans cette confiance que la société leur présente cette souscription : elle recevra les plus légers dons avec autant d'empressement que les plus considérables, parce qu'elle croit qu'un Monument pour être national doit être l'œuvre du peuple, plutôt que celle d'un petit nombre de riches citoyens. »

» Fréderic César de la Harpe, a consacré à la Suisse ses veilles et ses travaux ; dans tous les orages politiques qui l'ont assaillie, on l'a trouvé ferme et inébranlable au poste du citoyen dévoué ou au timon de l'état. Le bonheur de son pays a occupé toutes les pensées de son illustre vie, et la dernière qu'il ait exprimée a été un vœu ardent pour la prospérité de cette patrie tant aimée. »

Rolle, mars 1839.

Au nom du comité :

Le Président,
(Signé) CHARLES LOUIS MONNARD.

Le Secrétaire,
(signé) CH. VITTEL.

» L'exécution du monument est confiée à M. Veyrassat, architecte sculpteur de Vevey, auteur du projet ci-contre adopté par le comité, et déjà avantageusement connu par plusieurs morceaux remarquables. »

» Un compte détaillé des sommes reçues, sera rendu public ainsi que les noms des souscripteurs. »

Plus d'un intérêt encore s'attache à cette entreprise, si l'œuvre doit être nationale, l'artiste est national aussi. A l'exécution d'un monument dont les plans lui ont parfaitement réussi, M. Veyrassat, nous n'en doutons pas, fera suffisamment connaître ses talens dans sa patrie, où il est de retour depuis peu de temps encore ; aussi n'avons-nous pour le moment qu'à louer toute l'activité et tout le dévouement qu'il a mis à son œuvre ; il n'est pas de soins, pas de travaux qu'il ait négligés pour arriver dans la sculpture du buste à la plus parfaite

ressemblance ; après avoir pleinement satisfait à une exigence si difficile, M. Veyrassat s'empresse de mettre le résultat de son travail à la portée de tous. Aussi, dans peu de tems, offrira-t-il au public un profil du Général de la Harpe, soit coulé en cuivre, soit moulé en plâtre, sous une forme de médaillon, et le mettra-t-il en vente au prix le plus modéré, afin que chacun de ses concitoyens puisse posséder un tel souvenir.

M. Veyrassat est le premier artiste de ce genre auquel le canton de Vaud ait donné naissance, nous ne doutons pas qu'il ne soit encouragé par les siens, et qu'en retour il ne donne à son pays un monument dont nous ayons à nous glorifier.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

BIBLIOTHEQUE LITTÉRAIRE-NATIONALE. Genève, 1839.

Nous avons sous les yeux deux numéros, (janvier et février) d'un journal mensuel publié à Genève, sous le titre de *Bibliothèque littéraire-nationale,* par cahiers de 4 feuilles (64 pages in-8°). Ce sont des extraits des meilleures publications françaises, anglaises et allemandes. Chacun de ces cahiers renferme des morceaux de littérature et d'histoire, des articles de science, des mélanges, des nouvelles, des annonces de livres. Il existe plus d'un ouvrage périodique sur le même plan ; mais il en est fort peu qu'on puisse recommander avec autant de confiance que celui-ci aux amis de la culture générale. Nous avouons que l'ouvrage est amusant, mais pas un seul instant aux dépends de la morale et du bon goût. Et il n'y a pas de mal, peut-être, qu'un ouvrage moral soit amusant.

Les nouvelles combinaisons de la presse et de la librairie ont rendu la lecture, et bien des sortes de lecture, accessibles aux portions de la société les plus éloignées des centres d'où part le mouvement des idées et de la civilisation. La facilité, la rapidité des communications font qu'à vrai dire le centre est partout. On lit presque autant à la campagne qu'à la ville. Les journaux et les livres circulent par mille voies. La science, l'histoire, la religion se fractionnent, s'émiettent pour ainsi dire; c'est un bien, disent les uns, c'est un mal, disent les autres; on en peut longuement discourir; mais il vaut mieux encore assurer aux écrits de ce genre composés dans une intention honnête et dans un esprit élevé, la place qui leur appartient dans les bibliothèques populaires et dans la circulation. Quoi que nous pensions des journaux, magasins, musées, revues, etc, c'est cela qu'on veut lire; les gros livres, les lectures de

longue haleine sont en disgrâce; laissons, pour le moment, la question de la forme; et, nous souciant du fond seulement, tâchons que la variété et l'amusement ne soient pas le privilége exclusif des écrivains immoraux; le bon n'est pas nécessairement ennuyeux, si non pour les esprits gâtés et les cœurs flétris. Le recueil que nous recommandons, et que nous souhaitons voir accueilli par nos bibliothèques de villes et de campagne, est composé avec soin et discernement; et l'on peut en juger par les titres de quelques uns des articles de ces deux premières livraisons. Outre deux *nouvelles,* dont la seconde surtout *(Les Scellés, histoire vendéenne)* nous a paru animée d'un intérêt dramatique plutôt que romanesque, nous avons remarqué l'étrange récit tiré des mémoires d'un médecin irlandais, une histoire abrégée de l'esclavage et de son abolition graduelle, divers faits intéressans du domaine de l'industrie et de la philanthropie systématique, et un curieux extrait du journal du marquis de Londonderry sur la bénédiction des eaux de la Néva, par l'empereur Nicolas. Il est probable que cette *Bibliothèque littéraire-nationale*, déjà fort bien dirigée, recevrait encore plus d'un perfectionnement si elle était encouragée. Il n'est pas difficile d'accorder un signe utile de faveur à un journal qui nous donne 768 pages d'un texte in-8° serré, pour 7 francs de France par an. — On s'abonne à Genève :
chez M. E. Pelletier, imprimeur-éditeur, rue du Rhône, 64,
et à Lausanne, chez M. Ducloux.

Aarau, 5 février.

Les lecteurs de la Revue Suisse connaissent tous, de réputation du moins, l'ancien administrateur de l'évêché de Constance, Jean-Henri de Wessenberg, que l'estime de tant de gens de bien ne préserva pas des persécutions de Rome. Ses amis ont reçu de lui cette année un petit recueil de poésies qu'il a nommées *Chants d'un pèlerin* (titre touchant qui rappelle et ceux qu'il va quitter et l'autre rive où tendent ses pas). Parmi les hommes, comme dans la nature, les semblables se cherchent et s'unissent; ainsi l'auteur paraît avoir entretenu les relations les plus affectueuses avec le grand ami que nous avons perdu, La Harpe. Il lui consacre un touchant souvenir dans le recueil dont je parle; et il m'a semblé que les habitans de la Suisse française trouveraient quelque plaisir à le connaître. Ces vers ont la forme de distiques, rythme emprunté aux anciens et fréquemment employé dans la moderne poésie allemande.

« Schweizer nannte man längst euch des herrlichen Lemans Umwohner!
Aber LaHarpe zuerst rief euch zur Freiheit der Schweiz.
Cæsar hiess er, wie der, dem Romas Freiheit erlegen,
Welchen von Beiden gebührt mehr der Unsterblichkeit Kranz? »

Habitants des rives du sublime Léman, depuis longtemps, on vous appelait Suisses,
Mais La Harpe le premier vous appela à la liberté de l'Helvétie.
Il se nommait César, comme celui sous lequel succomba la liberté de Rome,
Auquel des deux appartient mieux la couronne de l'immortalité ?

Tanner.

